

Desconocido

Dictionnaire

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GEORGES MINOIS

Préface
d'André Comte-Sponville

DICTIONNAIRE
DES ATHĒES,
AGNOSTIQUES,
SCEPTIQUES
ET AUTRES MĒCRĒANTS

Du même auteur

Le Poids du nombre : l'obsession du surpeuplement dans l'histoire, Perrin, 2011
Charlemagne, Perrin, 2010
L'Âge d'or : histoire de la poursuite du bonheur, Fayard, 2009
Le Traité des trois imposteurs : histoire d'un livre blasphématoire qui n'existait pas, 2009
La Guerre de Cent Ans, Perrin, 2008
La Rochefoucauld, Tallandier, 2007
Les Grands Pédagogues, L. Audibert, 2006
Le Culte des grands hommes, L. Audibert, 2005
Charles VII : un roi shakespearien, Perrin, 2005
Histoire du mal de vivre : de la mélancolie à la dépression, La Martinière, 2003
Bossuet : entre Dieu et le soleil, Perrin, 2003
Les Origines du mal : histoire du péché originel, Fayard, 2002
Galilée, PUF, « Que sais-je ? », 2000
Histoire du rire et de la dérision, Fayard, 2000
Histoire de l'enfer, PUF, « Que sais-je ? », 1999
Anne de Bretagne, Fayard, 1999
Le Diable, PUF, « Que sais-je ? », 1998
Histoire de l'athéisme, Fayard, 1998
L'Angleterre georgienne, PUF, « Que sais-je ? », 1998
Le Couteau et le Poison : l'assassinat politique en Europe (1400-1800), Fayard, 1998
Les Tudors, PUF, 1996
Histoire de l'avenir, Fayard, 1996
Les Stuarts, PUF, 1996
Histoire du suicide, Fayard, 1995
Censure et culture sous l'Ancien Régime, Fayard, 1995
L'Église et la guerre, Fayard, 1994
Du Guesclin, Fayard, 1993
Nouvelle Histoire de la Bretagne, Fayard, 1992
Histoire religieuse de la Bretagne, J.-L. Gisserot, 1991
Histoire des enfers, Fayard, 1991
L'Église et la science : histoire d'un malentendu (2 vol.), Fayard, 1990-1991
Henri VIII, Fayard, 1989
Les religieux en Bretagne sous l'Ancien Régime, Ouest-France, 1989
Le Confesseur du roi : les directeurs de conscience sous la monarchie française, Fayard, 1988
La Bretagne des prêtres en Trégor d'Ancien Régime, Beltan, 1987
Histoire de la vieillesse : de l'Antiquité à la Renaissance, Fayard, 1987

Préface

Il y a plusieurs façons de ne croire en aucun dieu. On peut douter de tous, juger que la question de leur existence est indécidable, ou encore affirmer leur inexistence. Cela définit trois positions différentes : le scepticisme, l'agnosticisme, l'athéisme. Ce qui les rapproche ? De n'être pas religieuses. À la question « Croyez-vous en Dieu ? », les partisans de l'un ou l'autre de ces trois courants peuvent en effet, en toute rigueur, apporter la même réponse : « Non. » C'est ce qui justifie que Georges Minois ait pu les rassembler dans un même et remarquable dictionnaire : tous sont des *mécréants*, si l'on entend par là, conformément à l'usage, quelqu'un qui ne croit pas en Dieu. Ce n'est pas une raison, comme l'auteur le rappelle dès son titre, pour annuler, entre eux, toute différence. Ce qui les sépare ? La réponse qu'ils apportent à une tout autre question, beaucoup plus ambitieuse et difficile : « Dieu existe-t-il ? » (ou, dans une culture polythéiste, « Les dieux existent-ils ? »). Le sceptique répondra : « J'en doute. » L'agnostique : « Je n'en sais rien. » L'athée : « Non. »

On comprend que les deux premières positions sont très proches l'une de l'autre, au point d'être parfois indiscernables. Et que la troisième, autrement radicale, est la plus difficile à tenir. Il se trouve que c'est la mienne. Cela me fait deux raisons de m'y attarder davantage. Pourquoi difficile ? Parce que la question « Dieu existe-t-il ? » est métaphysique. C'est dire assez qu'aucune science n'y répondra jamais, ni aucune expérience absolument probante. Cela semble donner raison aux sceptiques ou aux agnostiques, et tort aux athées. Pourquoi répondre de façon si tranchée à une question dont personne ne *connaît* – au sens vrai du mot – la réponse ?

Cette objection, qu'on m'a souvent faite, ne m'a jamais convaincu. Pour deux raisons principales.

La première, c'est que les croyants, qui n'en savent pas davantage que nous (la religion relève de la foi, non du savoir), ne se privent pas, eux, de répondre bien nettement à la question « Dieu existe-t-il ? ». Ils seraient mal venus de reprocher aux athées de faire, quoique en un sens opposé, la même chose ! Pourquoi la conviction serait-elle respectable chez un croyant, et suspecte chez un athée ?

« Soit, me diront les agnostiques, vous n'êtes pas plus coupable que

les croyants, mais vous ne l'êtes pas moins ! Vous faites la même erreur qu'eux : vous en dites plus que vous n'en savez. Mieux vaudrait s'en tenir à notre ignorance commune. Pourquoi affirmer ou nier ? Le doute ou l'interrogation valent mieux ! »

Je n'en suis pas si sûr. Peut-être parce que je n'aime guère les tièdes. Faut-il reprocher à Pascal sa foi ? À Nietzsche, son athéisme ? Et célébrer toujours les indécis, les hésitants, ceux qui cochent la case « sans opinion » du grand sondage métaphysique portant sur l'existence de Dieu ? Quel affadissement, s'il fallait en venir là, de la pensée ! Qu'on refuse le fanatisme, c'est la moindre des choses. Qu'on se méfie des extrémistes, soit. Mais faut-il pour autant refuser de prendre position ? Et que resterait-il alors de la philosophie ? Car enfin aucune science ne nous dit non plus si nous sommes libres ou déterminés, ni ce que c'est que la justice ou le bonheur, ni si la vie a un sens ou pas. Faut-il laisser ces questions sans réponse ? Comment, alors, mènerons-nous notre vie d'humains ? Comment élèverons-nous nos enfants ? Et quel intérêt y aurait-il à ne se poser que des questions dont on connaît la réponse, ou auxquelles seules les sciences, un jour, pourront répondre ? Faut-il, par refus du dogmatisme, tomber dans le positivisme le plus plat, se contenter de commenter indéfiniment les résultats des sciences exactes ? Autant renoncer à la métaphysique, à la politique, à la morale (on s'y pose, dans les trois cas, des problèmes qu'aucune science ne résout). Quelle tristesse ! Quel ennui ! Quel danger ! Philosopher, c'est penser plus loin qu'on ne sait et qu'on ne peut savoir : activité passionnante, constitutive de notre humanité (Schopenhauer a raison : « L'homme est un animal métaphysique »), qu'on aurait bien tort de s'interdire et qu'il serait coupable, assurément, d'interdire à autrui. Cela ne condamne pas les sceptiques ou agnostiques (ils ont bien le droit de douter ou de s'interroger), mais devrait les dissuader de condamner, comme ils font parfois, les athées.

Quel athéisme ? Il y en a d'innombrables, et autant que d'athées peut-être. L'athéisme n'est pas une doctrine. On serait bien en peine de trouver une seule thèse positive qui soit commune à tous ses partisans, ou même à la plupart d'entre eux. C'est qu'ils ne s'accordent que sur ce qu'ils refusent. Ils n'ont en commun qu'une seule thèse, purement négative, que leur nom résume (*athéos* : « sans Dieu ») et qui suffit à les définir : ils pensent que Dieu, ou les dieux, n'existent pas. Pourquoi ? Comment ? Avec quels arguments ? Contre quels adversaires ? C'est ce que ce monumental dictionnaire – d'autant plus impressionnant qu'il est l'œuvre d'un seul auteur – permet d'explorer. On peut bien sûr, ici ou là, en discuter le détail. L'article « Alain », par exemple, me paraît trop unilatéral pour être absolument exact : tout athée qu'il fût assurément, l'auteur des *Propos d'un Normand* ne s'est jamais voulu « matérialiste » (il a toujours choisi Platon plutôt

qu'Épicure, Descartes plutôt que Spinoza, Hegel plutôt que Marx) ; et tout anticlérical qu'il ait pu être, surtout dans sa jeunesse, il n'a cessé de célébrer, surtout dans sa maturité, la vérité humaine des religions, l'apport important des monothéismes, et la grandeur, spécialement, du message évangélique. Son livre *Les Dieux*, chef-d'œuvre absolu (et spécialement sa quatrième partie, « Christophore »), est même ce qu'on a écrit de plus beau, à mon sens, sur la religion en général et sur le christianisme en particulier. Cela n'annule en rien la portée irréligieuse de la pensée d'Alain, que Georges Minois souligne à juste titre, mais en change quelque peu l'orientation. Alain s'est souvent battu contre l'Église ; mais contre le Christ, non.

Je ferais volontiers des réserves du même genre sur l'article « Spinoza ». Georges Minois a évidemment raison de souligner que le panthéisme spinoziste est bien proche de l'athéisme : si Dieu et la Nature sont une seule et même chose (« *Deus sive Natura* »), toute idée d'un Dieu transcendant et bienveillant est par là même renvoyée au rayon des illusions. Les contemporains de Spinoza ne s'y sont pas trompés, qui virent en lui la figure honnie de l'athée. Il n'en reste pas moins que Spinoza, sans croire bien sûr en sa résurrection, s'est toujours voulu fidèle à ce qu'il appelle « l'esprit du Christ », au point de voir dans le message évangélique, même pour les ignorants, une voie possible de salut (comme l'a bien montré le livre magistral d'Alexandre Matheron, *Le Christ et le salut des ignorants chez Spinoza*, Aubier-Montaigne, 1971).

Ces quelques réserves ne doivent pas masquer l'extrême richesse de ce *Dictionnaire*, qui m'a beaucoup appris et qui rendra de grands services. C'est un travail considérable, qui vient à son heure. Il était urgent, face à ce qu'on appelle parfois « le retour du religieux » et qui prend trop souvent la forme d'une montée des fanatismes, de faire entendre d'autres voix, qui sont de liberté, de lucidité, de révolte et d'incroyance. Au reste, on se doute bien que si j'ai évoqué les articles « Alain » et « Spinoza », c'est que je me sens particulièrement proche de la façon qu'ont ces deux penseurs d'être mécréants. C'est grâce à eux, peut-être bien, que je me définis aujourd'hui comme « athée fidèle » : athée, parce que je ne crois pas en Dieu ; fidèle, parce que je reste attaché au message humain des grandes religions (qui n'ont pas apporté que la guerre, la misogynie et la haine, qui leur préexistaient), et spécialement, parce que c'est mon histoire, aux valeurs judéo-chrétiennes. Georges Minois, dans l'article qu'il a bien voulu me consacrer, juge mon athéisme « *soft* » (par opposition avec l'athéisme « *hard* » de l'ami Onfray) et « à la limite du scepticisme ». Je n'y vois pas injure. J'aime mieux la douceur, en effet, que la dureté, et le scepticisme me gêne moins que le dogmatisme. J'ai trop admiré Pascal ou Leibniz, Kant ou Simone Weil (sans parler de Bach ou Beethoven,

Victor Hugo ou Etty Hillesum) pour ne voir dans les religions qu'un tissu d'erreurs ou d'âneries. Je suis un athée non dogmatique. Je reconnais bien volontiers que mon athéisme n'est pas une connaissance : je ne *sais* pas si Dieu existe ou non (personne ne le sait) ; je *crois* fermement qu'il n'existe pas. Agnosticisme ? Non pas, puisque je réponds bien clairement, et par la négative, à la question « Dieu existe-t-il ? ». Cette réponse, toutefois, relève à mes yeux d'une conviction, point d'une démonstration : l'athéisme reste sans preuve, tout autant que les diverses religions (même si c'est moins grave pour lui que pour elles : la charge de la preuve incombe à celui qui affirme). Aussi ne m'autorise-t-elle pas à mépriser ceux qui répondent autrement, encore moins à les haïr. Un athée non dogmatique n'est pas moins athée qu'un autre. Il est simplement plus lucide et plus tolérant.

André Comte-Sponville

Avertissement

En 1800, Sylvain Maréchal écrivait dans le discours préliminaire de son *Dictionnaire des athées anciens et modernes*¹ : « On nous arrête pour nous dire : “Qu’importe à la chose publique qu’il y ait des athées ? À quoi sert d’encataloguer leurs noms ? Pourquoi renouveler cette vieille querelle ? On n’y pensait plus. De plus grands intérêts nous pressent”... D’autres nous ont dit : “Y pensez-vous ? Votre dictionnaire des athées anciens et modernes servira dans certaines circonstances d’une liste de proscription...” , si les *hommes de Dieu* redevenaient ce qu’ils étaient... »

Plus de deux siècles plus tard, nous pouvons écrire exactement la même chose : constat amer d’un piétinement, voire d’un recul de l’histoire dans ce domaine, comme si les Lumières du XVIII^e siècle s’étaient éteintes, favorisant le retour des forces irrationnelles de l’obscurantisme religieux. Aujourd’hui comme en 1800, l’athée n’est toléré qu’à condition qu’il se taise. Dans les pays musulmans, il est supposé ne pas exister ; en Occident, il est prié de garder pour lui ses opinions, et ses rares tentatives d’intervention publique provoquent indignation et plaintes en justice de la part des responsables religieux offusqués. Comme autrefois, l’athéisme est encore largement associé dans l’esprit des croyants à l’amoralisme, voire à la dépravation. Il y a trois siècles, Bayle faisait scandale en déclarant qu’on pouvait être à la fois athée et vertueux. Beaucoup aujourd’hui n’en sont pas encore convaincus.

Faire un dictionnaire des athées, c’est d’abord prendre acte de cette situation. Il serait impossible et sans intérêt de faire un dictionnaire des croyants, car la croyance reste la norme. On peut faire des dictionnaires des saints, des mystiques, des hérétiques, de tout ce qui sort de la norme. Un dictionnaire des athées, c’est la reconnaissance du caractère minoritaire et original du phénomène, tout au moins au niveau de l’expression publique et de la revendication ouverte de l’incroyance.

Le dernier ouvrage de ce genre remonte donc à 1800, du moins en France. Car curieusement, l’expression de l’athéisme, quand elle n’est pas étouffée, est, à quelques exceptions près, très édulcorée dans le pays de Voltaire*, de la Révolution et de la laïcité, alors que dans le

monde anglo-saxon, le débat entre croyance et athéisme a lieu sur la place publique, dans les médias de grande audience, et dans les publications pour le grand public. En Angleterre, aux États-Unis, où fleurissent les sectes évangélistes, l'athéisme parle haut et fort. Des dictionnaires et encyclopédies font l'état de la question². En France, par contre, on peut évoquer une certaine forme d'« athéisme honteux », qui hésite à s'exprimer face aux religions, lesquelles, au nom de l'exigence d'un consensus de paix sociale, sont toutes réputées honorables et respectables. Dans le pays des droits de l'homme, on a parfois l'impression que la liberté religieuse signifie la liberté d'avoir une religion, et exclut la liberté de ne pas en avoir. Est-ce une conséquence des excès de l'époque du scientisme et des affrontements autour de la laïcité au début du XX^e siècle ?

Il faut en tout cas remonter à Sylvain Maréchal pour trouver dans ce pays un *Dictionnaire des athées*. C'est dire que son ouvrage n'a plus guère qu'un intérêt historique. D'une part, les critères de sélection de Sylvain Maréchal ne sont plus vraiment les nôtres (on trouve dans sa liste aussi bien Pascal que Jansénius), et d'autre part une sérieuse mise à jour s'impose, car les deux derniers siècles ont vu s'exprimer des athées de grande envergure.

Il est bien évident qu'on ne saurait aujourd'hui être exhaustif dans la réalisation d'un tel dictionnaire, et nous ne prétendons pas l'être. Des dizaines de milliers de personnes auraient droit d'y figurer. Ce dictionnaire ne peut donc être qu'une sélection, parmi ceux qui ont assumé par leurs écrits, leurs paroles, leurs actes, le rejet de la croyance en un monde surnaturel. Mais, comme la croyance, l'incroyance a de multiples visages et des degrés divers. Le terme d'athée est lui-même l'objet de bien des débats. On peut d'ailleurs en contester la pertinence. Parler d'« athées », c'est encore se situer sur le terrain des religions, c'est se définir en fonction des croyants, en négatif, en déviant, et donc accrédi ter la thèse d'après laquelle c'est la croyance qui serait la normalité. Mais au-delà de cette anomalie, qui mérite le qualificatif d'athée ? Il existe tout un éventail de nuances, depuis l'athée au sens le plus strict, le matérialiste intégral, qui rejette absolument toute idée d'une réalité spirituelle indépendante de la matière, jusqu'au sceptique ou à l'agnostique qui refuse de se prononcer dans un sens ou dans l'autre. Et ce qui complique encore les choses, c'est que le terme d'athée a été utilisé – et l'est encore dans certains milieux –, comme une insulte, une accusation, lancée contre de simples hérétiques, ou contre les fidèles des autres religions, contre des croyants de la même religion mais de sensibilités différentes. On est toujours l'athée de quelqu'un. Autre complication : dans le contexte des sociétés à religion d'État, l'athée, s'il tient à la vie, jure ses grands dieux qu'il est croyant, et doit avoir recours à des

subterfuges, tels que la présentation dialoguée ou romancée de ses œuvres, pour exprimer son incroyance, ce qui laisse l'historien ou l'observateur perplexe. Bayle, par exemple, est-il croyant ou athée ? On en discute encore.

Qu'allons-nous donc faire de tous ces sceptiques, agnostiques, déistes, théistes, panthéistes, anticléricaux et « autres mécréants », et de tous ces personnages accusés d'athéisme et qui s'en défendent, alors qu'ils sont effectivement incroyants ? Nous avons le choix entre faire un dictionnaire des athées « purs et durs », au sens le plus strict du terme, en nous limitant aux personnages qui ont revendiqué une incroyance totale et sans compromis, et un dictionnaire des incroyants au sens large, englobant tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, rejettent l'appartenance à une religion établie, ou contribuent à en saper les bases. Nous avons choisi cette seconde voie, la première nous paraissant trop restrictive. C'est ainsi que certains croyants ont pu, à leur corps défendant, contribuer par leur philosophie au développement de l'athéisme. Qu'on ne soit donc pas surpris de trouver ici Montaigne, Bacon, Descartes, Malebranche et bien d'autres qui, croyants sincères, ont malgré tout semé des germes d'incroyance en introduisant le doute à l'intérieur même de la foi. De nombreux défenseurs de l'orthodoxie n'ont d'ailleurs pas manqué de les accuser explicitement d'avoir été des agents d'athéisme. Il ne s'agit donc pas d'un dictionnaire des athées au sens strict, mais des personnages qui ont contribué, directement ou indirectement, à déstabiliser les religions établies. Les hérétiques, par contre, en sont exclus, car ce sont des croyants, souvent exaltés, qui appartiennent exclusivement à l'histoire religieuse ; leur but est de renforcer la religion, non de l'affaiblir.

Parmi nos « athées, agnostiques, sceptiques et autres mécréants », on remarque un nombre extrêmement élevé de médecins, ces rivaux traditionnels des prêtres, et de philosophes, ces rivaux des théologiens. La plupart sont des personnages savants et respectables, mais il y a aussi un certain nombre de libertins et de débauchés provocateurs, qui ont également, dans leur milieu, joué un rôle dans l'émulation antireligieuse.

À l'inverse, certains pourront contester la présence d'« intrus » dans ce tableau d'honneur de la pensée rationaliste, ou, s'agissant de contemporains, estimer, s'ils ne souhaitent pas assumer leurs prises de position, qu'il s'agit d'un douteux honneur que celui d'être mis au rang de mécréant. À ceux-là nous ne pouvons que répéter ce que Sylvain Maréchal écrivait déjà en 1800 : « Si quelques-unes des personnes citées sur cette honorable liste prennent la peine de réclamer, nous les invitons d'avance à nous passer l'erreur de les avoir jugées dignes de figurer parmi ceux que les Anciens et les Modernes

ont de plus sages et de plus éclairés. Nous ne ferons point d'autre réponse. »

Une dernière précision. Ce dictionnaire n'est pas un dictionnaire biographique. Nous n'avons pas à raconter la vie de tous ces personnages. On en trouvera le récit dans les encyclopédies et dictionnaires classiques et en ligne. Dans le cadre d'un dictionnaire thématique, nous abordons uniquement la question des opinions et attitudes relatives à la croyance ou à l'incroyance religieuses des personnes concernées.

1- Sylvain Maréchal, *Dictionnaire des athées anciens et modernes*, Paris, 1800 ; rééd. Coda, Paris, 2008.

2- Bill Cooke, *Dictionary of Atheism, Skepticism and Humanism*, New York, Prometheus Books, 2006 ; *The New Encyclopedia of Unbelief*, éd. par Tom Flynn, New York, Prometheus Books, 2007.

ABU ALALAE EL MÂARI

(973-1058)

Poète arabe, né en Syrie du Nord. À l'exception d'un court séjour à Bagdad vers 1008-1010, il vit retiré dans son village natal, menant une existence austère, entouré de ses disciples. Atteint très jeune de cécité, il développe une pensée pessimiste et sceptique, qui le fait considérer avec beaucoup de méfiance dans le monde musulman. Dans ses poèmes, regroupés dans les recueils *Saqt az-zand* et *Luzum ma la Yalzam*, comme dans ses œuvres en prose (le *Risalat al Gufran*), il met en doute le bien-fondé des religions révélées, écrivant que « les chrétiens errent çà et là dans leur voie, et les mahométans sont tout à fait hors du chemin. Les Juifs ne sont plus que des momies, et les mages de Perse des rêveurs. Le partage du monde est donc réduit à deux sortes de gens, dont les uns ont de l'esprit et point de religion, les autres ont de la religion et peu d'esprit ». Pour lui, « l'homme de la vraie religion est celui qui combat le mal et qui se serre les reins avec la ceinture de l'ascétisme ». Il n'est pas loin d'affirmer que les fondateurs des trois religions du livre sont des imposteurs : « Jésus est venu, qui a aboli la loi de Moïse ; Mahomet l'a suivi, qui a introduit les cinq prières par jour. Dites-moi maintenant, depuis que vous vivez dans l'une de ces lois, jouissez-vous plus ou moins du soleil et de la lune ? »

Bibliographie : E. Renan, *Averroès et l'averroïsme*, Paris, 1852 ; P. Marcolini, « Le De tribus impostoribus et les origines arabes de l'athéisme européen », Les Cahiers de l'ATP, octobre 2003.

ABU TAHIR AL-DJANNABI

(né en 907)

Ce penseur arabe, dont la vie est très mal connue, était membre du mouvement qarmate, une secte dissidente issue des Ismaéliens, dont les croyances sont un confus mélange de néoplatonisme, de manichéisme, de gnosticisme et d'ésotérisme. Les qarmates prônent la communauté des biens, et rejettent les grandes religions révélées, dont les fondateurs sont considérés comme de faux prophètes. Un texte attribué à Abu Tahir, et publié par Louis Massignon en 1920, ferait de lui l'initiateur du thème des trois imposteurs, vers le milieu du X^e siècle : « En ce monde, trois individus ont corrompu les hommes, un berger [Moïse], un médecin [Jésus] et un chamelier [Mahomet]. Et ce chamelier a été le pire escamoteur, le pire prestidigitateur des trois. »

Bibliographie : L. Massignon, « La légende De tribus impostoribus et ses origines islamiques », Revue d'histoire des religions, LXXXII, juillet 1920.

ACONCIO Giacomo (Jacques Aconcius)

(vers 1500 - vers 1567)

Ingénieur et philosophe italien, né près de Trente. D'abord catholique, au service de l'évêque de Trente et gouverneur du Milanais, le cardinal Madruzzo. Passé à la Réforme pendant le concile de Trente, il s'enfuit à Bâle en 1557, où il rencontre Sébastien Castellion, puis s'établit en Angleterre, sous le patronage du comte de Leicester. Il met ses talents d'architecte militaire au service de la reine Élisabeth, pour laquelle il dessine les fortifications de Berwick-upon-Tweed, avec un autre Italien, Giovanni Portinari.

Membre du cercle de Great Tew, un groupe d'aristocrates se situant dans la tradition érasmienne, il prône la tolérance et la liberté religieuse, au nom d'un scepticisme optimiste. En 1565, il publie un ouvrage dédié à Élisabeth, d'abord en latin (*Satanae Stratagemata*), puis en français (*Les Ruzes de Satan*). Le but affiché est de déjouer le plan de Satan, qui entretient guerres et disputes entre les hommes par l'intermédiaire des querelles religieuses. La solution proposée est de trouver la vérité, qui unira tous les hommes, en proclamant et en respectant la liberté de conscience. Atteindre la vérité par la libre confrontation des opinions : tel est l'objectif d'Aconcio, qui remet en cause tous les dogmes religieux. Dans son esprit, la « vérité » qui sortirait de cette confrontation serait bien sûr une forme de théisme, à la grande confusion du diable. Mais dans la pratique son ouvrage est ressenti comme une expression du scepticisme, rien ne garantissant que les hommes seraient capables de dépasser ce stade.

Bibliographie : G. Aconcio, *Satanae Stratagemata VIII, texte latin et traduction italienne*, Florence, 1946 ; E. Hassinger, *Studien zu Jacobus Acontius*, Bâle, 1934.

AGRIPPA

(fin du 1^{er} siècle de notre ère)

Philosophe grec, représentant du courant sceptique de l'école d'Énésidème. D'après Diogène Laërce et Sextus Empiricus*, il donne cinq raisons pour lesquelles il est impossible d'atteindre la certitude, dans le domaine religieux comme dans tout domaine dogmatique : 1. Le désaccord : lorsqu'on constate des divergences profondes entre les philosophes, sans pouvoir décider entre eux ; 2. La régression à l'infini : lorsqu'une affirmation a besoin, pour être acceptée, de la garantie d'une autre affirmation, qui elle-même a besoin d'une troisième, et ceci à l'infini ; 3. Le relatif : lorsque l'objet de l'affirmation n'apparaît réel que relativement à celui qui le juge ; 4. L'hypothèse : lorsque l'affirmation est basée sur un argument non prouvé ; 5. Le diallèle : lorsque « ce qui sert à assurer la chose sur laquelle porte la recherche a besoin de cette chose pour emporter la conviction ». Ainsi, pour pouvoir affirmer l'existence de Dieu, il faut une garantie de l'existence de la vérité, qui est justement l'existence de Dieu. Pour ces cinq raisons, qui concernent directement la foi religieuse, nous ne pouvons que suspendre notre jugement dans ce domaine.

Bibliographie : V. Brochard, *Les Sceptiques grecs*, 1887 ; 2^e éd. 1923.

ALAIN Émile Auguste Chartier, dit

(1868-1951)

Philosophe, journaliste et écrivain français. Fils de vétérinaire, né à Mortagne-au-Perche, il se détache de la religion dès son adolescence, au collège d'Alençon. Il prépare l'École normale supérieure au lycée de Vanves, où l'influence de son professeur de philosophie, Jules Lagneau*, se révèle décisive : c'est un rationaliste relativiste kantien, qui déclare : « Il n'y a qu'une vérité absolue, c'est qu'il n'y a pas de vérité absolue. » Devenu professeur de philosophie à Rouen, puis au lycée Henri-IV, Alain a aussi une activité de journaliste et publie des ouvrages de réflexion, notamment dans le domaine de la croyance, *Les Dieux* (1934), *Préliminaires à la mythologie*, *Mythes et fables*. Son ouvrage le plus célèbre reste les *1820 Libres propos*, élaborés entre 1906 et 1936, dont beaucoup abordent le problème religieux. La pensée de ce « moine sans dieu », comme le qualifie Ramon Fernandez, est marquée par son éclectisme, son pacifisme et son rationalisme ouvert : « Ne pas craindre, rester sobre, ne rien croire. » Politiquement attaché au Parti radical, c'est un fervent partisan de la laïcité.

Foncièrement athée et matérialiste, il retrace dans *Les Dieux* l'évolution à la fois psychologique et historique de l'illusion religieuse : à la mythologie enfantine, symbolisée par Aladin, succèdent la religion de la nature (Pan), la religion politique (Jupiter), et la religion de l'esprit (Christophore). Pour cet homme de raison, la religion est disqualifiée par son caractère irrationnel : « Le propre d'une religion est de n'être ni raisonnable ni croyable ; c'est un remède de l'imagination pour des maux d'imagination. » Le croyant met la charrue avant les bœufs : il veut croire avant de savoir : « Or, ce croire fanatique est la source de tous les maux humains ; car on ne mesure point le croire, on s'y jette, on s'y enferme, et jusqu'à ce point extrême de folie où l'on enseigne qu'il est bon de croire aveuglément. C'est toujours religion ; et religion, par le poids même, descend à superstition. » Rien de plus choquant, pour le solide bon sens de ce fils

de vétérinaire, que cette crédulité qui fait que le croyant considère tous les événements comme des preuves d'une existence et d'une intervention divines.

Le croyant est avant tout quelqu'un qui refuse de penser, même si dans d'autres domaines il fait preuve d'une brillante intelligence. C'est pourquoi l'argument qui consiste à mettre en avant les savants croyants pour défendre la foi est sans valeur : les plus grands savants peuvent faire preuve d'une remarquable intelligence dans leur domaine, et croire des absurdités dans les domaines voisins : Newton en est un bon exemple. Ce sont même souvent les plus intelligents qui se montrent les plus crédules.

Le monothéisme est un anti-humanisme

Dans l'évolution des croyances religieuses, le passage du polythéisme au monothéisme s'est fait au détriment de l'humanisme : « le polythéisme était à la mesure de l'homme... le monothéisme est dur et inhumain. C'est une vue abstraite et un des pièges de l'esprit. Car l'Un n'est pas un être. L'Un est une idée... », et « les croyants sont restés comme saisis devant ce dieu sans forme et éternellement immobile, impénétrable, incompréhensible. Pourquoi et comment remuer seulement un doigt, dans ce grand Être qui fait tout et, bien pire, en qui tout est d'avance accompli ? Le fatalisme est le poison de toutes ces religions sublimes ; et l'homme n'y est plus rien du tout. Ce qui n'empêche pas un fanatisme féroce ». Car lorsqu'on est convaincu que toutes nos actions sont déjà prévues et connues par Dieu, on n'est plus motivé que par la colère, par la volonté de forcer les autres à reconnaître eux aussi leur dépendance : « Le mahométan aime à ce point le Dieu unique et sans défaut qu'il coupe la tête de celui qui offense, fût-ce par un doute, le Dieu unique et sans défaut. Ce trait s'est trouvé dans toutes les religions, à quelque degré. » Chez les Juifs, le Dieu de la Bible ordonne massacres et destructions ; chez les chrétiens, quand ils sont au pouvoir, toute liberté disparaît, car « un seul Dieu, qui est ensemble esprit et force, cela écrase, cela massacre par l'idée seule ». Quant à l'amour, dont se targue le christianisme, c'est un amour forcé, sans aucune liberté : « il ne faut pas moins que l'ordre de Dieu pour qu'on aime un méchant » ; et pour ce qui est d'aimer Dieu, « aimer la perfection, ce n'est qu'un axiome froid. C'est comme aimer ce qui serait parfaitement beau ou parfaitement héroïque. Comment faire autrement ? On ne donne rien de soi ; on est tout ravi. C'est ainsi qu'on aime le beau, le vrai. Qui refuserait ? ».

Bibliographie : Alain, *Propos*, 2 vol., *Bibliothèque de la Pléiade*, Paris, 1970 ; *Propos sur la religion*, Paris, PUF, 1969 ; R. Bourgne, Alain, *lecteur des philosophes*, Paris, 1987 ; A. Sernin, Alain, un sage dans la cité, Paris, 1985.

ALBALAG Isaac

(seconde moitié du XIII^e siècle)

Érudit et philosophe juif espagnol, aristotélicien et traducteur des *Intentions des philosophes* d'Al-Ghazali. Il est l'auteur du *Redressement des doctrines*, ouvrage dans lequel il critique à la fois Averroès* et Maimonide*, et étudie les rapports entre foi et philosophie.

Il y a, dit-il, accord entre toutes les religions et les philosophes sur quatre points : « L'existence de la récompense et du châtiment, la survie de l'âme à la mort physique afin de les recevoir, l'existence d'un Seigneur rémunérateur et vindicteur, l'existence d'une Providence veillant sur les voies de l'homme pour donner à chacun selon ses voies. » Il n'a donc rien d'un athée. Mais la suite est plus inquiétante pour les tenants des orthodoxies religieuses. Albalag distingue en effet deux sources d'accès à la vérité : la révélation, qui s'adresse aux masses dans le cadre des religions, et la philosophie, c'est-à-dire la raison, concernant des domaines inaccessibles aux masses, ou le déchiffrement des vérités naturelles. Or, il peut y avoir contradiction entre les conclusions des deux domaines : « Sur beaucoup de points tu trouveras mon opinion rationnelle contraire à ma foi, car je sais par la démonstration que telle chose est vraie par voie de nature, et je sais en même temps, par les paroles des prophètes, que le contraire est vrai par voie de miracle. » Il convient donc de distinguer trois cas : 1. Il y a accord entre la Torah et la raison : il faut croire à la vérité de l'affirmation en question ; 2. La raison affirme une chose, et la Torah ne se prononce pas : il faut croire cette vérité de raison ; 3. La philosophie affirme une chose, et la Torah dit le contraire : il faut croire les deux, car « il est doublement dans l'erreur celui qui rejette une vérité philosophique parce qu'elle semble entrer en contradiction avec l'Écriture ». À partir du moment où on arrive à une conclusion par une démonstration strictement rationnelle, il faut s'y tenir, même si la Bible semble affirmer le contraire. Ainsi, Albalag, suivant Aristote*, affirme l'éternité du monde, alors que la Genèse parle d'un univers créé. Cette position de la croyance – plutôt que de la double

vérité – est réservée aux seuls philosophes. Elle n'en est pas moins potentiellement très dangereuse pour la foi, et Albalag est considéré comme hérétique par les Juifs orthodoxes.

Bibliographie : *G. Vajda*, Isaac Albalag. Averroïste juif, traducteur et commentateur d'Al-Ghazali, *Paris*, 1960.

ALEMBERT Jean Le Rond d'

(1717-1783)

Mathématicien, physicien et philosophe, né à Paris, il est le fils adultérin de la marquise de Tencin, qui l'abandonne à la naissance. Élevé par la femme d'un vitrier, Mme Rousseau, il reçoit une bonne éducation en droit, théologie, médecine et surtout mathématiques, sa véritable passion. Embarqué dans l'aventure encyclopédique comme directeur de la partie mathématique, il rédige le *Discours préliminaire* du tome I, qui expose l'ensemble du projet. Sa renommée dépasse alors le domaine scientifique ; il est considéré comme l'une des principales personnalités du « parti philosophique ».

Sa position à l'égard de la religion n'est pas sans liens avec ses positions scientifiques. Il partage le sensualisme de Locke* et de Condillac* : toutes nos connaissances viennent des sens par la médiation de la raison. À la base de tout se trouvent les faits, que la pensée mathématique est chargée d'expliquer. Ce réalisme rationnel annonciateur du positivisme le conduit au matérialisme et au scepticisme en métaphysique. Hostile à l'Église, son tempérament pacifique lui fait cependant rejeter les attaques frontales contre la religion : il faut « user de finesse et de patience, attaquer l'erreur indirectement et sans paraître y penser », éviter de « braquer le canon contre la maison, parce que ceux qui la défendent tireraient des fenêtres une grêle de coups de fusil », écrit-il lors de la parution du *Système de la nature*, du baron d'Holbach*, en 1770, qu'il estime trop agressif. Il cesse d'ailleurs à ce moment de fréquenter le salon du baron.

Un scepticisme métaphysique

D'Alembert navigue, ou plutôt louvoie, entre athéisme et déisme. À certains moments, il adopte un ton déiste, écrivant qu'après tout Jésus était « une espèce de philosophe », détestant les prêtres et la persécution, et que « le christianisme dans son origine n'était qu'un pur déisme ». C'est saint Paul qui aurait tout changé. « Je pense donc

qu'on rendrait un grand service au genre humain en réduisant le christianisme à son état primitif, en se bornant à prêcher au peuple un Dieu rémunérateur et vengeur, qui réprouve la superstition, qui déteste l'intolérance, et qui n'exige d'autre culte de la part des hommes que celui de s'aimer et de se supporter les uns les autres. »

À d'autres moments, d'Alembert se dit spinoziste. En définitive, il semble bien sceptique, comme il l'écrit à Voltaire* : « À foi et à serment, je ne trouve dans toutes ces ténèbres métaphysiques de parti raisonnable que le scepticisme ; je n'ai d'idée distincte, et encore moins d'idée complète, ni de la matière ni d'autre chose. »

Bibliographie : M. Paty, « La position de d'Alembert par rapport au matérialisme », *Revue philosophique*, 171, n° 1, 1981 ; « D'Alembert : science et philosophie à l'époque des Lumières », *La Recherche*, n° 152, 1984 ; M. Müller, *Essai sur la philosophie de Jean d'Alembert*, Paris, 1926.

ALFARIC Prosper

(1876-1955)

Érudit français, spécialiste d'exégèse et d'histoire du christianisme. Issu d'une famille modeste et profondément croyante, il s'oriente vers le sacerdoce et est ordonné prêtre en 1899. Devenu professeur de séminaire, il perd progressivement la foi et quitte l'Église en 1909. Son évolution reflète celle de nombreux intellectuels chrétiens de cette époque, rebutés par le refus catégorique des autorités ecclésiastiques d'accepter les remises en cause de l'interprétation biblique à la lumière des sciences humaines pendant la crise moderniste. Alfaric, qui est d'une grande rigueur intellectuelle, souhaite une coopération entre la science et la foi, et la lecture de philosophes comme Herbert Spencer* l'encourage dans cette voie. L'immobilisme de l'Église, d'où il est exclu en raison de ses audaces exégétiques, le conduit à l'athéisme, dont il devient l'un des plus ardents militants.

De 1919 à 1939, il est titulaire de la chaire d'histoire des religions à l'université de Strasbourg, dans le but d'« établir un contrepoids laïque à l'enseignement des deux facultés de théologie » de la ville. Membre de la Ligue de l'enseignement et de l'Union rationaliste, qu'il préside en 1955, il fonde en 1949 le Cercle Ernest-Renan*. En 1932, il publie *Le Problème de Jésus et les origines du christianisme*, ce qui lui vaut l'excommunication. Il soutient que tous les faits de nature religieuse relèvent du mythe, y compris sans doute l'existence historique de Jésus, thèse qu'il soutient à nouveau dans *Les Origines sociales du christianisme*.

Bibliographie : P. Alfaric, *Jésus a-t-il existé ?*, Coda, Paris, 2005. Ce recueil de textes contient trois ouvrages d'Alfaric : *Jésus a-t-il existé ?*, de 1932, *Comment s'est formé le mythe du Christ*, de 1947, et *Le Problème de Jésus*, de 1954. P. Alfaric, *De la foi à la raison*, Publications de l'Union rationaliste, 1955.

ALLARD Maurice Édouard Eugène

(1860-1942)

Avocat, homme politique et journaliste français, d'un athéisme militant, il participe à tous les grands débats autour de la question religieuse sous la III^e République. Blanquiste au début de sa carrière, il fait partie du comité chargé d'accueillir les communards à leur retour de Nouvelle-Calédonie. Il collabore au journal *La Bataille*, puis au *Républicain d'Indre-et-Loire*, et à *La Lanterne*. Élu député socialiste dans le Var en 1898, 1902 et 1906, il se fait remarquer par son attitude intransigeante au cours des débats préparatoires à la loi de séparation des Églises et de l'État en 1905, déclarant le 22 mars au journal *L'Action* : « La République chômera toujours le jour de Pâques et le jour où Jésus-Christ est monté au ciel. Drôle de façon de laïciser la République ! » Le fait de chômer à l'occasion des fêtes religieuses est inacceptable dans une république laïque. À partir de 1910, Allard devient un des principaux collaborateurs de *L'Humanité*.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

ALLEMANE Jean

(1843-1935)

Typographe, homme politique, athée et libre penseur, sa vie entière est consacrée au militantisme socialiste et à la lutte antireligieuse. Dès 1862, à dix-neuf ans, il est emprisonné pour fait de grève. Il participe activement à la Commune de Paris en 1871, où il est nommé responsable de la construction des barricades dans le V^e arrondissement, ce qui lui vaut une condamnation aux travaux forcés à perpétuité. Après une tentative d'évasion en 1876, on lui inflige en plus cinq années de double chaîne. Il revient en France après l'amnistie de 1880, reprend son métier de typographe à *L'Intransigeant*, puis ouvre sa propre imprimerie. Membre du Parti ouvrier, de la Fédération des travailleurs socialistes de France, il fonde en 1890 le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, englobé dans la SFIO en 1905. Il est député de la Seine en 1901-1902 et de 1906 à 1910.

Son engagement antireligieux marque toute sa carrière. Il le retrace dans les *Mémoires d'un communard*, où il exprime le dégoût que lui inspire le clergé, qui bénit les riches et les puissants, et qui endoctrine la jeunesse dans des écoles congréganistes où sévissent le vice et la saleté, fustigeant « la répugnance pour l'hygiène que l'on constate partout où fleurit l'éducation cléricale ». En 1899, il collabore au quotidien de Sébastien Faure*, *Le Journal du peuple*, puis au très anticlérical journal *L'Action*. En 1902, il adhère à la nouvelle Association nationale des libres penseurs de France, dont il devient membre de la commission exécutive en 1905. En 1903, il est un des conférenciers qui prennent la parole dans la grande manifestation des libres penseurs en faveur de la séparation des Églises et de l'État, pour « relever le défi des moines et des évêques, de la Congrégation et de l'Église ». En 1904, il est un des délégués de la libre pensée au congrès de Rome, contre le Vatican. En 1905, il est initié à la loge maçonnique des Rénovateurs de Clichy, et affilié à la loge Force et matière en 1906.

Bibliographie : *J. Allemane*, Mémoires d'un communard, *présentation par M. Winock*, Paris, 1981 ; *J. Bossu*, Jean Allemane : combattant de la Commune de Paris, apôtre du socialisme et de la libre pensée, Paris, 1951.

ALLEN Woody (Allen Stewart Königsberg, dit)

(né en 1935)

Réalisateur, scénariste et acteur américain né à New York. À travers son humour délirant et l'omniprésence des thèmes métaphysiques dans ses films s'exprime un profond scepticisme ou agnosticisme. Cet état d'esprit prédomine également dans ses livres, et notamment dans *Without Feathers* (1972 ; traduction française : *Dieu, Shakespeare et moi*, Paris, 2001). On y trouve l'expression du doute, à travers la dérision : « Crois-je en Dieu ? J'y ai cru jusqu'à l'accident de ma mère. Elle a glissé sur un rôti de veau, ce qui l'a rendue neurasthénique... Pourquoi cette femme jeune encore était-elle affligée ?... Et comment pourrais-je croire en Dieu alors que je viens de me coincer la langue dans le ruban de ma machine à écrire électrique ? Le doute me ronge. Et si tout n'était qu'illusion ? Si rien n'existait ? Dans ce cas, j'aurais payé ma moquette beaucoup trop cher. Si seulement Dieu voulait m'adresser un signe de son existence, par exemple en déposant un bon paquet de fric à mon nom dans une banque suisse ! »

Dans l'« étude de divers phénomènes psychiques », le problème de l'immortalité de l'âme est traité avec la même désinvolture : c'est l'histoire de Dubbs, dont le frère, mort depuis quatorze ans, lui apparaît : « Dubbs demanda à son frère de quoi avait l'air "l'autre monde", et son frère lui répondit que cela ressemblait un peu à Cleveland. Il dit qu'il était revenu pour transmettre à Dubbs un message, selon lequel c'était une grave erreur de porter des chaussettes écossaises avec un costume bleu marine croisé. »

Quant aux Écritures, elles sont parodiées dans un sens peu favorable à la foi. Ainsi l'épisode dans lequel Dieu demande à Abraham de sacrifier son fils est une illustration de la bêtise des croyants, qui exécutent les préceptes religieux sans réfléchir : « Seigneur [dit Abraham], on ne sait jamais quand tu plaisantes. Le Seigneur tonna : "Aucun sens de l'humour ! C'est incroyable ! – Mais cela ne prouve-t-il pas que je t'aime ? J'étais prêt à tuer mon fils unique pour te montrer mon amour." Et le Seigneur parla, en sa grande sagesse : "Ça ne

prouve qu'une chose : que des crétins suivront toujours les ordres, si imbéciles soient-ils, pour peu qu'ils soient formulés par une voix autoritaire, retentissante et bien modulée". »

Et finalement, la question de Dieu est-elle si importante ? « Non seulement Dieu n'existe pas, mais essayez de trouver un plombier pendant le week-end ! »

Bibliographie : *G. Valens, coord., Woody Allen, Paris, 2008 ; F. Maray, Woody Allen, Little Big Man, Paris, 2010.*

ALPHONSE X LE SAGE ou LE SAVANT

(1221-1284)

Il est hors de question de faire de ce roi de Castille et de Léon, né à Tolède, mort à Séville, un athée, ce que n'hésite pourtant pas à faire L. Beauchamp dans sa *Biographie universelle* de 1811. Cependant, le fait que l'on ait pu considérer ce souverain comme l'un des auteurs possibles du *Traité des trois imposteurs*, est révélateur d'une réputation suspecte.

Celle-ci est due au fait qu'il témoigne pendant son règne d'une ouverture d'esprit tout à fait exceptionnelle pour son époque, en n'hésitant pas à s'entourer de savants juifs, musulmans et chrétiens pour la réalisation d'un remarquable travail scientifique, dont le fleuron reste les fameuses *Tables alphonsines*.

N'hésitant pas à se proclamer lui-même « roi des trois religions », il fait preuve d'une tolérance et d'un éclectisme qui lui attirent les foudres de Rome. Le pape lui refuse la couronne impériale. Respecter les trois religions en même temps, c'est sous-entendre qu'elles se valent, et comme elles se contredisent, c'est suggérer qu'elles sont toutes dans l'erreur. La réputation d'Alphonse X dans l'histoire tient beaucoup à ce propos rapporté au XV^e siècle par l'historien Sanctius : « Le roi répétait souvent son blasphème que, s'il avait assisté au conseil de Dieu, lors de la création de l'homme, il y aurait certaines choses qui seraient en meilleur ordre qu'elles ne le sont. » La création n'est pas vraiment une réussite, constatait le roi, qui se targuait de pouvoir faire mieux, répète Moreri dans son *Dictionnaire*.

Bibliographie : Manuel Gonzalez Jimenez, Alfonso X de Castilla, patrono de las letras y del saber, Burgos, 1993 ; trad. anglaise Alfonso X of Castile, Patron of Literature and Learning, Murcie, 2002.

AMAURY DE BENNES (ou de Bennes, ou de Chartres)

(mort en 1206 ou 1207)

Théologien dialecticien de l'université de Paris, dont l'enseignement, largement inspiré de Jean Scot Érigène, est une sorte de panthéisme basé sur les paroles de saint Paul : Dieu sera tout en toutes choses. Comme il n'y a pas de changement en Dieu, il est donc déjà tout ce qu'il sera, et en toutes choses ; il est en tout lieu (*in omni loco*), en quelque lieu que ce soit (*alicubi*), et toujours, donc dans le temps. Ce qu'Amaury exprime par la formule : « Tout est un, parce que tout ce qui est, est Dieu. » Quelle différence, dès lors, entre Dieu et le monde ?

Conséquence : puisque Dieu opère tout en tous, il est impossible de pécher, tout au moins si on agit par charité. Amaury nie également l'existence de l'enfer, qui n'est que l'ignorance, et du paradis, qui n'est que la satisfaction de bien faire. Il rejette le culte des saints, la résurrection des morts, l'autorité du pape. Il reste ainsi peu de chose des dogmes chrétiens. Son panthéisme n'est en fait pas très loin d'un matérialisme athée. Sa doctrine, dite du « libre esprit », est condamnée par le concile du Latran en 1215. Dès 1210, ses restes sont exhumés et dispersés, et une dizaine de ses disciples brûlés.

Bibliographie : É. Bréhier, *La Philosophie du Moyen Âge*, Paris, 1937 ; rééd. 1971.

AMBARTSUMYAN Viktor A.

(1908-1996)

Astrophysicien soviétique, originaire d'Arménie, membre de l'Académie des sciences de Moscou, auteur de nombreux articles de « propagande scientifico-athée », suivant la terminologie soviétique, dans la revue *Naouka i religiia* (Science et religion), à partir de 1959. Il y développe l'idée de l'incompatibilité fondamentale entre science et religion, chaque progrès de la première se soldant par un recul de la seconde, qui est sur le point de disparaître complètement : « Depuis que Copernic, par son explication de la nature, avait jeté le gant aux autorités ecclésiastiques, l'astronomie fit une conquête après l'autre, et commença à chasser Dieu de toutes les sphères du monde matériel. Notre époque, grâce au développement de la science, mena au triomphe définitif de l'athéisme. L'idée de l'existence d'un Dieu, l'idée de la création du monde ont subi une défaite complète... La prise de conscience scientifique et la foi religieuse représentent des contraintes inconciliables. » L'exploration de l'espace confirme l'inexistence d'un Dieu, elle a « réfuté décisivement l'idée de la création du monde par Dieu, idée que les défenseurs de la religion défendent de façon si opiniâtre ».

Bibliographie : Viktor A. Ambartsumyan, « *Naouka o vselennoi i religiia* » (*La science de l'univers et la religion*), *Naouka i religiia* (Science et religion), 1959, n° 1.

AMMONIOS SACCAS

(première moitié du III^e siècle de notre ère)

On sait peu de choses sur ce philosophe alexandrin qui n'a rien écrit, et dont la pensée n'a été reconstituée que par recoupement de déclarations de ses disciples : Plotin, Origène le païen, Origène le chrétien, ainsi que de Hiéroclès et de Némésius. Surnommé Saccas parce qu'il avait commencé comme livreur de blé dans des sacs, il affirme l'éternité du monde, et l'évêque de Mételin, Zacharie, estime nécessaire de réfuter plusieurs de ses *Prodigiousa axiomata* (axiomes monstrueux).

Bibliographie : W. Theiler, *Forschungen zum Neuplatonismus, Berlin, 1966.*

ANAXAGORE DE CLAZOMÈNES

(vers – 500 - vers – 428)

Philosophe grec né à Clazomènes, en Ionie, et fixé à partir de – 462 à Athènes, où il a comme élève Périclès. Il subsiste 24 fragments de ses œuvres, ainsi que plusieurs témoignages et des passages de Plutarque (Vie de Périclès), qui permettent de reconstituer l'essentiel de sa pensée.

Dans les domaines scientifique et religieux, il apparaît comme un précurseur du grand combat multiséculaire qui va se dérouler jusqu'à nos jours entre ces deux types d'explication du monde. Sa vision est purement scientifique : le monde matériel, le Tout, incréé, était inerte ; un principe subtil, mais non immatériel, et en tout cas non divin, le Noûs, l'a mis en mouvement ; ce mouvement centrifuge a provoqué la séparation de l'air et de l'eau, des solides, du chaud, du froid, des corps célestes, qui n'ont absolument rien de divin, contrairement à l'opinion alors répandue. D'après Diogène Laërce, « il a dit que le soleil était une masse incandescente plus grande que le Péloponnèse, que la lune avait des demeures, et des collines et des vallées,... que les comètes étaient la réunion d'astres errants émettant des flammes, et que les étoiles filantes étaient projetées par le vent comme des étincelles ; que les vents naissaient d'une raréfaction de l'air par le soleil, que le tonnerre venait du choc des nuages, et les éclairs de leur friction, que le tremblement de terre venait du vent qui s'engouffre dans la terre ». Il donne donc des explications purement physiques des phénomènes naturels, et se forge ainsi une solide réputation d'athéisme, dont on trouve une illustration dans un dialogue de Platon, *l'Apologie de Socrate* : ce dernier est accusé d'athéisme par Méléto : « Il dit du soleil que c'est une pierre, et de la lune que c'est une terre » ; à quoi Socrate répond : « C'est Anaxagore, cher Méléto, que tu te figures accuser ! Et, ce faisant, tu méprises les juges qui nous écoutent, et tu te les figures assez inexpérimentés en lecture pour ignorer que les livres d'Anaxagore de Clazomènes regorgent de telles conceptions. »

Ces idées audacieuses, dit Plutarque, étaient diffusées uniquement dans une petite élite intellectuelle : « Ses théories, loin d'être vulgarisées, étaient encore tenues secrètes, et ne se répandaient que parmi un nombre de personnes qui n'en parlaient qu'avec précaution et défiance... Ils ruinaient la divinité en la ramenant à des causes sans intelligence, à des puissances aveugles, à des phénomènes nécessaires. »

Mais même limitées à un petit cercle, ces idées tombent directement sous le coup des accusations du devin Diopeithès, qui peu après, en – 432, fait adopter un décret « en vertu duquel on poursuivrait pour crime contre la cité ceux qui ne croyaient pas aux dieux et qui enseignaient des doctrines relatives aux phénomènes célestes ». Première législation répressive contre l'athéisme. Anaxagore est donc jugé. On lui reproche, écrit Plutarque, d'apprendre « à chasser hors de soi et mettre sous les pieds toute superstitieuse crainte des signes célestes, et des impressions qui se forment dans l'air, lesquelles apportent grande terreur à ceux qui en ignorent les causes, et à ceux qui craignent les dieux d'une frayeur éperdue, parce qu'ils n'en ont aucune connaissance certaine, que la vraie philosophie naturelle donne ». Il s'ensuit une sentence d'ostracisme pour impiété – en fait pour athéisme – d'après Olympiodore : Anaxagore est exilé, soit à Lampsaque, soit à Clazomènes.

Bibliographie : J. Zafiropoulo, *Anaxagore de Clazomènes, Paris, 1948* ; D.E. Gershenson et D.A. Greenberg, *Anaxagoras and the Birth of Physics, New York, 1964* ; C. Ramnoux, « *Quatre études sur Anaxagore* », *Études présocratiques, vol. II, Paris, 1983*.

ANAXIMANDRE DE MILET

(vers – 610 - vers – 547)

Philosophe grec d'Asie Mineure, sans doute élève de Thalès à Milet. À la fois technicien, géographe, scientifique, il élabore l'un des plus anciens systèmes du monde hors de toute considération divine. Le principe originel, dont découle toute la réalité existante, est un mystérieux élément, l'*Apeiron*, le « non-limité », l'« indéfinissable », comme le déclare Eusèbe de Césarée : il « disait que la cause matérielle et l'élément premier des choses était l'*Apeiron* ; et il fut le premier à appeler de ce nom la cause matérielle. Il déclare que ce n'est ni l'eau ni aucun des prétendus éléments, mais une substance différente de ceux-ci, qui est indéterminée, et de laquelle procèdent tous les cieux et les mondes qu'ils renferment ». De ce principe matériel sort en effet une infinité de mondes, qui sont tous des mécaniques de précision, que la science peut étudier, et qui permettent de faire des prévisions rationnelles. Hippolyte le confirme : « Il disait que le principe des choses existantes est une certaine nature de l'illimité dont naissent les cieux et le monde qui se trouve en eux. Cette nature est éternelle et ne vieillit pas ; elle enveloppe tous les mondes. » Le principe originel, éternel, infini, n'est pas un dieu, comme l'a bien vu saint Augustin : « Il crut que les principes de chacune des choses sont illimités et qu'ils engendrent des mondes innombrables, ainsi que toutes les choses qui prennent naissance en eux. Il estima que ces mondes tantôt sont détruits, tantôt sont de nouveau engendrés, quelle qu'ait été la durée assignée à leur existence, sans pour autant faire intervenir en aucune façon l'intelligence divine dans ces activités des choses. » Des dieux, il y en a peut-être, mais ils ne se distinguent guère des mondes matériels : « l'opinion d'Anaximandre est que les dieux sont sujets à la génération, puisqu'ils naissent et meurent à de longs intervalles, et qu'ils constituent des mondes innombrables », écrit Cicéron*. Les substances intelligentes ont un commencement dans le temps, et elles ont leur origine dans la matière. Quant à l'homme, il est le résultat d'une

longue évolution à partir d'espèces animales inférieures. Anaximandre arrive à cette conclusion par un curieux raisonnement, selon le pseudo-Plutarque : « Il affirme encore que l'homme a été au commencement engendré à partir d'animaux d'espèce différente, compte tenu du fait que les autres animaux se nourrissent très tôt par leurs propres moyens, alors que l'homme est le seul à réclamer un allaitement prolongé : c'est pourquoi, au commencement, l'homme n'aurait pas pu trouver son salut, si sa nature avait déjà été telle qu'elle est maintenant. » Et Hippolyte précise : pour Anaximandre, « les animaux sont engendrés (à partir de l'humide) évaporé par le soleil. Mais l'homme est engendré par un autre animal, plus précisément le poisson, et au commencement ressemblait à un poisson ».

Ainsi, Anaximandre élabore une cosmogonie que l'on peut littéralement qualifier d'athée. Les Anciens ne s'y sont pas trompés, et ont été intrigués par ce système, alors que les théologiens chrétiens n'ont pas manqué de faire le rapprochement entre son « Illimité » et leur Dieu éternel.

Bibliographie : *Anaximandre, Fragments et témoignages, introduction et commentaires de Marcel Conche, Paris, 1991.*

ANDERSON Elizabeth

(Professeur de philosophie à l'université du Michigan depuis 1999)

Après des études à Harvard (1981-1987), Elizabeth Anderson a occupé plusieurs postes universitaires et s'est spécialisée dans les problèmes d'éthique et de sciences sociales. Auteur de nombreux ouvrages et articles, elle étudie notamment l'un des points les plus contestés entre croyants et incroyants : les athées peuvent-ils être vertueux ?

Dans *Si Dieu est mort, tout est-il permis ?*, pour reprendre la fameuse expression de Dostoïevski, elle constate que les sociétés païennes ou totalement sécularisées ne sont pas pires que les sociétés religieuses. Toutes les sociétés ont à peu près les mêmes notions du bien et du mal. Il n'y a donc pas besoin d'un dieu pour décider de ce qui est bien et de ce qui est mal. Dans le cas de la Bible, on peut même dire que le Dieu de l'Ancien Testament se conduit comme un tyran totalement immoral, ordonnant massacres et génocides, punissant les enfants pour des fautes commises par les parents, endurcissant les cœurs, envoyant d'épouvantables fléaux qui frappent les innocents.

Confrontés à ces injustices flagrantes, les croyants, juifs et chrétiens, tentent de s'en sortir de différentes façons : les fondamentalistes acceptent ces faits ; pour les uns, cela justifie les guerres saintes ; pour les autres, ces pratiques sont révolues, la révélation étant terminée. Une autre option consiste à « excuser » Dieu en relativisant les horreurs et en les replaçant dans leur contexte. Mais le procédé le plus courant consiste à opérer un tri : on accepte la vérité littérale des « bonnes » actions, et on interprète les autres symboliquement.

En fait, tous les événements bibliques attribués à une initiative divine s'expliquent par l'ignorance scientifique des peuples anciens : « si l'événement était bon pour le peuple, ils l'attribuaient à l'amour de Dieu à leur égard ; s'il était mauvais, ils l'attribuaient à la colère divine contre eux. Ce type d'explication est observé universellement chez les peuples qui manquent de connaissances scientifiques des

événements naturels. Il correspond à une tendance profondément enracinée en l'homme de refuser l'idée de souffrance sans raison : si nous souffrons, quelqu'un *doit* en être responsable. Pourquoi est-ce que ces représentations de Dieu comme cruel et injuste ne rendaient-elles pas Dieu répugnant aux auteurs de l'Écriture et à leurs disciples ? Ils étaient trop occupés à trembler dans leurs sandales pour douter de ce qu'ils prenaient pour la volonté divine ». Cette attitude est commune à toutes les religions, les plus « respectables » comme les plus sectaires ou dépassées, la différence entre les deux étant totalement illusoire : « Pour moi, il est évident que les arguments avancés en faveur du christianisme, du judaïsme et de l'islam sont exactement du même type que ceux que l'on avance en faveur des religions méprisées. »

Bibliographie : E. Anderson, « *If God is dead, is everything permitted?* », dans *Philosophers Without Gods*, L.M. Anthony (éd.), Oxford University Press, 2007 ; *Value in Ethics and in Economics*, Harvard University Press, 1993.

ANTONIONI Michelangelo

(1912-2007)

Metteur en scène italien, dont les œuvres montrent avec une lucidité froide et quasiment clinique un monde où la question de Dieu ne se pose même pas. Les individus sont irrémédiablement seuls, y compris dans les relations de couple, marquées par une impossible communication entre les êtres. Derrière la beauté formelle des paysages on discerne un profond nihilisme, et dans une atmosphère de mal de vivre plane le spectre du temps, qui n'est qu'un visage de la mort. De ce point de vue, des films tels que *La Notte* (1961), *L'Éclipse* (1962), dans leur sécheresse, sont des appels à la sagesse, à une forme de sérénité athée, de l'homme seul dans un univers indifférent. Dans *L'Avventura* (1960), les personnages sont menés par des instincts obscurs mais contraignants, des forces aveugles sans aucune référence au surnaturel, et la grande scène métaphorique de *Zabriskie Point* (1970), où des dizaines de couples font l'amour dans la Vallée de la Mort, est emblématique de la condition humaine : des êtres qui se reproduisent pour mourir, dans un instant d'illusoire jouissance ; le ciel est vide, non pas désespérément, mais évidemment.

Bibliographie : K. McLeigh, *Arts in the Twentieth Century*, article « Antonioni », Penguin Books, 1985.

APONE Pierre d'

(1250-1316)

Ce médecin de Padoue, traduit devant l'Inquisition pour hérésie et magie, aurait nié l'existence de l'esprit.

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800, rééd. Coda, 2008.

ARAGON Louis

(1897-1982)

Poète, journaliste et romancier français, né à Neuilly-sur-Seine, très engagé dans la vie politique, Louis Aragon est avec André Breton et quelques autres un des fondateurs du mouvement surréaliste. À partir de 1924 il se rapproche du Parti communiste. En 1930, il représente les surréalistes au congrès des écrivains révolutionnaires de Kharkov, qui affirme la primauté de la littérature prolétarienne. Après plusieurs voyages en URSS, il adhère au Parti communiste. Il s'engage dans la résistance, mais après la guerre et la mort de Staline*, il prend ses distances à l'égard du Parti.

Outre de nombreuses poésies et des romans, Aragon a rédigé une multitude d'articles dans *L'Humanité*, dans la revue *Commune* (1933-1939), dans *Le Soir* (1937-1953). Foncièrement antireligieux, très hostile à l'Église, et par conséquent anticlérical, il signe des diatribes d'une rare violence contre les ecclésiastiques, « les fournisseurs de drogue céleste, les patrons de bordels à prier, les masturbateurs de conscience, tous maquereaux et maîtres chanteurs » (*Traité du style*, 1928). Membre du bureau de l'Association des travailleurs sans Dieu à partir de 1932, il déplore que le mouvement de la Libre Pensée ne prenne pas plus nettement position pour l'athéisme, seule attitude rationnellement cohérente et révolutionnaire. Il écrit en janvier 1932 dans *La Lutte* : « L'athéisme est en effet seul compatible avec la théorie révolutionnaire qui est propre au prolétariat. La croyance en l'existence d'un Dieu est une croyance contre-révolutionnaire, car les dieux ne sont pas au ciel mais sur la terre, et ils ne sont pas autre chose que des machines intellectuelles pour la préservation de l'État capitaliste... Il va sans dire que la Libre Pensée, en perdant sa valeur de mot d'ordre,... a cessé de pouvoir être un signe de ralliement clair, sous cette forme, pour les révolutionnaires. Reprenons le nom d'athées que les curés nous jettent à la face avec une sainte horreur et marquons par là ce qui nous distingue particulièrement des social-démocrates qui ont

abandonné les fondements matérialistes du capitalisme et qui prétendent qu'on peut être socialiste à la fois et spiritualiste ou idéaliste, voire chrétien. »

Bibliographie : P. Daix, Aragon, Paris, 2005.

ARATOS de SOLES

(vers – 315 - vers – 240)

Poète grec, né en Cilicie, il passe sa jeunesse dans l'île de Cos, puis à Athènes, où il étudie les mathématiques, l'astronomie et la philosophie. Disciple du stoïcien Zénon* de Cittium, il réside ensuite à la cour du roi de Macédoine Antigone Gonatas, où il rédige son œuvre principale, les *Phénomènes*. Réfugié un moment en Syrie, il revient en Macédoine, où il meurt vers – 240.

Dans son œuvre, les dieux ne sont plus que des allégories. Les mythes hésiodiques, rationalisés, reçoivent un contenu historique. La nature est sacrée, sans pour autant être une déesse. Elle est le grand Tout cosmique qui tend vers le bien, mais ne devient conscience personnelle que pour les sages, les *sophoi*, alors que les autres, les *phauloi*, « sont athées, dans le sens qui oppose athée à divin », et leur âme « se dissout avec le corps ».

Bibliographie : Dictionnaire biographique des auteurs, art. « Aratos », Paris, 1980.

ARCÉSILAS de PITANE

(vers – 315 - vers – 240)

Philosophe grec, né à Pitane, en Éolide. Il étudie les mathématiques, puis se fixe à Athènes, où il est disciple de Théophraste* et de Crantor, et ami de Diodore le Mégarique et Pyrrhon*. Avec de telles fréquentations, il s'oriente rapidement vers le scepticisme. Généreux et excellent orateur, il renoue avec la méthode so-cratique de la discussion, redoutable machine à détruire les dogmes, vérités et autres certitudes.

Comme Socrate*, Arcésilas n'a rien écrit, mais on connaît sa pensée par Cicéron*, Sextus Empiricus* et Diogène Laërce. Fondateur de la Nouvelle Académie, il lui donne une orientation foncièrement sceptique : ni les sens ni la raison ne peuvent atteindre la vérité, et à toute affirmation on peut opposer une affirmation contraire tout aussi solide. Le sage doit donc suspendre son jugement. Arcésilas s'oppose en particulier au dogmatisme des stoïciens. Lorsque l'on doute de tout, il faut prendre comme critère d'action le « raisonnable », c'est-à-dire choisir des actions qui s'accordent entre elles et forment un tout cohérent. Son scepticisme s'étend bien entendu au domaine religieux, mais de façon discrète, pour éviter les ennuis, et c'est à son propos que Sylvain Maréchal* écrit que « le doute est le manteau des athées qui aiment la paix ».

Bibliographie : V. Brochard, *Les Sceptiques grecs*, Paris, 1887.

ARETINO Pietro l'Arétin, pseudonyme de Pietro Bacci

(1492-1556)

Poète et homme de lettres de la Renaissance italienne, né à Arezzo dans la famille modeste d'un cordonnier. Son intelligence, sa faconde, son exubérance, son assurance et son audace lui permettent d'atteindre les cercles les plus élevés de la société humaniste et corrompue des princes et courtisans romains et vénitiens. Parfait exemple de la duplicité poussée à un niveau éminent dont doivent faire preuve les esprits sceptiques et les athées de cette époque pour survivre.

Arrivé à Rome à vingt ans, l'Arétin se fait rapidement une réputation par ses talents de satiriste : ses chansons, pamphlets et poésies obscènes font de lui un personnage en vue, protégé du banquier Chigi, du marquis de Mantoue, et du cardinal Jules de Médicis, qui devient pape en 1523 (Clément VII). Il se fait aussi de nombreux ennemis, qui tentent de l'assassiner, et il se réfugie à Venise. À nouveau, protégé par le doge Andréa Gritti et par les puissants, il recommence à éblouir par ses œuvres littéraires : comédies obscènes, satires, poésie, manuel de la vie galante (le *Ragionamenti*). Mais comme il vise en même temps la dignité de cardinal, il compose aussi des œuvres ascétiques, comme les *Paraphrases sur les Psaumes*, *De l'humanité du Christ* (1534), la *Vie de sainte Catherine* (1540).

Où se situe le « véritable » Arétin ? Auteur de textes à faire rougir les pornographes modernes, menant une vie de débauche entouré d'un sérail de splendides prostituées, et publiant en même temps une *Vie de la Sainte Vierge* (1539) à faire se pâmer un sulpicien, il déconcerte ses contemporains autant que les commentateurs modernes. D'un côté, certains ont vu en lui un auteur potentiel du *Traité des trois imposteurs*, un athée de la pire espèce, tandis que de l'autre un ecclésiastique, Gnatio de Fossebrune, écrit : « Dans le seigneur Arétin sont réunis la morale de Grégoire, la profondeur de Jérôme, la subtilité d'Augustin,

et le style sentencieux d'Ambroise. Vous êtes un nouveau Jean-Baptiste, pour découvrir, reprendre, corriger avec courage la malice et l'hypocrisie. » De son côté, la très catholique *Biographie universelle* stigmatise l'Arétin : « Tout ce que la lubricité la plus raffinée peut inventer de plus abominable se trouve dans ses infâmes ouvrages. Les turpitudes de la dépravation la plus outrée y sont dévoilées avec une impudence qui révolte... »

L'Arétin, quant à lui, prétend que ses propos antireligieux sont en fait des pièges pour attirer et démasquer les hypocrites, alors que La Monnoie affirme au contraire qu'il « ne composait des œuvres de piété que pour apaiser les dévots irrités contre lui ». Un dévot qui écrit des œuvres libertines pour démasquer les incroyants, ou un libertin qui écrit des œuvres pieuses pour masquer son incroyance ? La première hypothèse est totalement invraisemblable : jamais un authentique dévot n'oserait écrire ce qu'a écrit l'Arétin, même pour la bonne cause. L'Arétin est un athée, mais un athée du XVI^e siècle, c'est-à-dire qu'il ne peut ouvertement se proclamer tel. Dans ses comédies, la religion est bafouée, Jésus ridiculisé, l'immortalité de l'âme niée : on meurt dans son trou, « comme des araignées », dit un personnage de *La Courtisane*, pièce dans laquelle Maître André explique que pour être un gentilhomme accompli, il faut jouer, blasphémer, être « putassier », hérétique, se moquer du carême et proclamer : « je renonce au baptême ». D'ailleurs, l'épithaphe de l'Arétin, reprise par un connaisseur en dissimulation, La Mothe Le Vayer*, déclare que s'il n'a pas insulté Dieu, c'est qu'il ne savait pas qu'il existait, ce qui n'a rien de surprenant dans le milieu où il vit, à une époque où on se pose des questions sur la foi des papes eux-mêmes. L'Arétin avait de toute façon de trop puissants protecteurs, parmi lesquels le pape, l'empereur (Charles Quint) et le roi de France (François I^{er}), pour craindre de quelconques poursuites.

Bibliographie : P. Gauthiez, L'Arétin, Paris, 1895 ; F. Berriot, Athéisme et athéistes au XVI^e siècle en France, 2 vol., thèse de l'université de Lille III, 1976.

ARGENS Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'

(1703-1771)

Issu d'un milieu de parlementaires et de militaires d'Aix-en-Provence, il entreprend plusieurs voyages dans sa jeunesse, notamment en Italie et à Constantinople, où il rencontre un Juif séfarade qui l'initie à la pensée de Spinoza* et lui communique un manuscrit clandestin attribué à Saint-Évremond*, les *Doutes ou Examen de la religion dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi*. Cet ouvrage, qui sera publié plus tard en Hollande, s'en prend à tous les dogmes essentiels du christianisme, nie la possibilité des miracles et fait une critique systématique de la Bible, dont « l'original hébreu est plein d'équivoques ».

D'Argens, dès lors, se rallie à une forme radicale de spinozisme, proche de l'athéisme, affirmant l'existence d'une substance unique, dont les modifications sont à l'origine des faits matériels aussi bien que spirituels. Après une courte carrière militaire, interrompue par une blessure en 1734, il s'établit aux Provinces-Unies, successivement à Amsterdam, Maastricht, La Haye, où il est en lien avec la communauté des immigrés français. C'est là qu'il compose ses œuvres principales, qui s'adressent au « grand public cultivé » de son époque, et qui rencontrent un vif succès, en Hollande, en Allemagne et en France, où elles pénètrent clandestinement : les *Lettres cabalistiques*, les *Lettres chinoises*, les *Lettres juives*, les *Mémoires secrets de la République des Lettres*, et surtout la *Philosophie du bon sens ou Réflexion philosophique sur l'incertitude des connaissances humaines*.

Au début des années 1740, déjà devenu célèbre, il passe en Allemagne, où il devient d'abord chambellan de la duchesse de Wurtemberg, puis, en 1742, il s'établit à Berlin, dans l'entourage cosmopolite du roi philosophe Frédéric* II, en compagnie de Voltaire*, Maupertuis*, La Mettrie*. Il y mène une existence de libertin et épouse en 1747 la comédienne Barbe Cochois.

Dans ses œuvres écrites, d'Argens utilise les procédés habituels des philosophes des Lumières afin de disséminer ses idées radicales sans

trop effaroucher les lecteurs cultivés et en rusant avec la censure : la dissimulation. C'est ainsi que, sous couvert d'attaques contre la cible de toutes les autorités religieuses de l'époque, l'odieux Spinoza, il expose largement sa doctrine, montrant combien elle est proche de celle de Malebranche*, et rappelle au passage les prestigieux systèmes athées de Straton*, Anaximène, Démocrite*. D'Argens, tout en se déclarant affligé de l'immense succès de « l'absurde et criminel système » spinoziste, ne cesse de le décrire, le rapprochant du confucianisme, auquel s'intéresse alors l'opinion éclairée, informée par les lettres des missionnaires jésuites. Tout ce qui est, est en Dieu, qui n'est que le nom que l'on donne à l'Univers, le grand Tout : « Spinoza, savant hollandais, en a été l'inventeur [de ce système], ou plutôt le restaurateur, car l'on prétend que ses sentiments, à quelque chose près, ont été ceux de plusieurs philosophes anciens. »

Au passage, d'Argens lance des attaques contre la superstition et la bigoterie de ses contemporains : la majorité persiste « dans son aveuglement », et « les prêtres... trompent aujourd'hui les gens crédules comme on séduisit autrefois les Égyptiens, les Perses, les Grecs et les Romains ». Il fait l'apologie de la liberté religieuse qui existe en Hollande, « patrie des philosophes ».

Bibliographie : *E. Johnston*, Le Marquis d'Argens : sa vie et ses œuvres, Paris, 1928.

ARISTARQUE DE SAMOS

(III^e siècle avant notre ère)

Astronome grec de l'école d'Alexandrie, l'un des premiers à avoir affirmé que la Terre, qu'il estime être 300 fois plus petite que le Soleil, tourne autour de ce dernier, et tourne sur elle-même autour d'un axe incliné, ces deux mouvements expliquant l'alternance des saisons et du jour et de la nuit. Cela suffit à le faire accuser d'impiété, voire d'athéisme, notamment par le stoïcien Cléanthe, pour avoir osé « troubler le repos d'Hestia », c'est-à-dire la déesse Terre.

Bibliographie : *Heath*, Aristarque de Samos, *Oxford*, 1913.

ARISTIPPE

(vers – 435 - vers – 350)

Philosophe grec, originaire de Cyrène, en Libye. Après des séjours à Athènes, Égine, Syracuse, où il fréquente les sophistes et s'imprègne de leur relativisme généralisé, il s'installe dans sa ville natale pour y enseigner. De cet enseignement est issue l'école cyrénaïque, centrée sur l'idée d'après laquelle la seule valeur tangible dans la vie humaine est le plaisir actif, et donc l'art de jouir du moment présent : « Il savait jouir du plaisir du moment présent ; il évitait la souffrance que l'on rencontre lorsqu'on cherche à jouir des choses qui ne sont pas présentes », dit de lui Diogène Laërce. Le plaisir est un bien et une vertu, même s'il est le résultat d'actions réputées honteuses. La connaissance de la vérité est totalement illusoire et ne mérite donc pas qu'on la recherche. La véritable utilité des sens n'est pas de procurer la connaissance mais le plaisir, que tous les hommes recherchent en fait, même s'ils ne veulent pas l'admettre. Rejetant l'hypocrisie des autres écoles philosophiques, qui affectent de mépriser les satisfactions du corps et discourent sur le Bien, le Beau, le Vrai, Aristippe adopte une attitude de scepticisme cynique lucide, qui se préoccupe nullement des dieux. Son enseignement sera transmis par sa fille Arété à son fils Aristippe le Jeune, qui sera le maître de Théodore* l'Athée.

Bibliographie : *L. Colosio*, Aristippo di Cirene filosofo socratico, *Turin*, 1925 ; *E. Mannebach*, Aristippi et Cyrenaicorum fragmenta, *La Haye*, 1961.

ARISTON de CHIO

(deuxième moitié du III^e siècle avant notre ère)

Philosophe grec, qui prône l'indifférence dans tous les domaines qui dépassent l'entendement humain, ce qui est le cas pour les choses divines : « Ce qui est au-dessus de nous ne nous regarde pas », lui fait dire la tradition. Il refuse donc de se prononcer au sujet des dieux, et élabore une pensée dans un cadre purement humain.

Surnommé Ariston le Chauve, mais aussi Ariston le Séduisant, ce qui devrait rassurer les hommes à la pilosité défaillante, il ridiculise ceux qui coupent les cheveux en quatre en matière religieuse. Il fut pourtant victime de sa calvitie, à la suite d'une insolation, ce qui inspira à Diogène Laërce les vers suivants : « Pourquoi donc, ô mon bon, étant vieux et chauve par surcroît, As-tu donné ton crâne à faire cuire au soleil ? »

Bibliographie : Diogène Laërce, Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres, trad. R. Genaille, Garnier, Paris, 1965.

ARISTOTE

(– 384 - – 322)

Le grand philosophe grec a-t-il sa place dans un dictionnaire des athées ? Sylvain Maréchal* l'avait mis dans le sien, mais il est vrai qu'il ratissait large, très large. La question mérite pourtant d'être posée, car la conception du divin qu'expose le Stagirite est tout à fait susceptible d'une interprétation matérialiste, et bien des mouvements incroyants ont pu se réclamer de sa philosophie : pour d'Argens, « Aristote fut athée, selon toutes les apparences, et enseigna clairement la mortalité de l'âme » ; pour La Mothe Le Vayer*, « Aristote a tellement attaché son dieu aux nécessités naturelles... que la plupart a estimé qu'il ne reconnaissait point d'autre dieu que la Nature même » ; en 1647, Valérien Magni publie un livre sur l'athéisme d'Aristote ; l'*Encyclopédie* rappelle qu'il niait la providence, et Pomponazzi* qu'il rejetait l'immortalité de l'âme ; enfin Diogène Laërce nous dit qu'il a été deux fois accusé d'impiété. Il y a tout de même de quoi s'interroger.

Né à Stagire (aujourd'hui Stavro), dans la péninsule chalcidique, Aristote est le fils d'un médecin, et il témoignera toujours d'une prédilection pour les sciences biologiques, ce qui est souvent lié à des conceptions naturalistes du monde. Cependant, à Athènes il suit pendant vingt ans l'enseignement de Platon, ce qui ne pouvait manquer de laisser des traces dans ses premières œuvres, où il fait preuve d'un esprit religieux allant jusqu'au mysticisme. Mais ensuite il fonde sa propre école, à Axos, puis à Mytilène, avant de devenir, entre – 343 et – 334, le précepteur du jeune Alexandre. De retour à Athènes, il y fonde le Lycée, où il enseigne jusqu'en – 323, date à laquelle, accusé d'impiété, il se retire à Chalcis, où il meurt l'année suivante.

Il est très difficile de cerner la pensée d'Aristote, de définir l'« aristotélisme », et cela pour plusieurs raisons. D'abord, le philosophe a considérablement évolué, depuis sa jeunesse « mystique » jusqu'à une maturité quasiment panthéiste ; ensuite, son œuvre comprend bien des hésitations, voire des contradictions ; elle se

présente sous la forme de traités totalement indépendants les uns des autres, dont une partie non négligeable a disparu ; cette œuvre, progressivement retrouvée après une longue éclipse, transmise à l'Occident par l'intermédiaire de traductions arabes, a surgi aux XII^e et XIII^e siècles au milieu de la culture chrétienne qui l'a immédiatement phagocytée, et en a donné une présentation tronquée et orientée au service de ses propres besoins.

Le Dieu des chrétiens a été revêtu des caractéristiques du Dieu d'Aristote, dont il est pourtant très différent. Il est d'ailleurs très difficile de se faire une idée précise de ce dernier, à l'aide des chapitres VII et VIII de la *Métaphysique*, du livre VIII de la *Physique*, et de ce qu'on a pu reconstituer du livre malheureusement perdu *De la philosophie*. Ce Dieu est le « premier moteur » de l'Univers, immobile, pure Essence, sans quantité ni qualité, pure pensée qui se pense elle-même et qui produit le mouvement par finalité cosmique universelle. Il n'agit pas mécaniquement, mais par une sorte d'attraction, par laquelle tous les changements qui affectent le monde sublunaire tendent vers Lui. Transcendant, sans aucune altération, aucun changement, aucun sentiment, Il est une sorte d'idéal, pure pensée de soi-même, incorruptible, totalement hors de portée des hommes, ce qui exclut prière et providence. Ce Dieu n'a strictement rien à voir avec le Dieu anthropomorphe de l'Ancien Testament. Il est plutôt le Dieu d'une théologie négative, que l'on ne peut guère définir que par ce qu'il n'est pas. Et l'aboutissement logique de la théologie négative, c'est la négation de Dieu lui-même. Lorsqu'on a épuisé la liste de tout ce qu'il n'est pas, il ne reste que le néant. C'est la mésaventure qui guette le Dieu aristotélicien. Les chrétiens ne l'ont sauvé que par une greffe artificielle effectuée au XIII^e siècle par les scolastiques, saint Thomas en tête : ils ont transféré sur lui la personnalité de Yahveh, donnant naissance à un Dieu vivant et accessible, au prix d'un certain nombre de contradictions internes, entre préscience et libre arbitre, entre toute puissance et amour infini par exemple.

Le Dieu d'Aristote, si proche de la non-existence, se manifeste dans le monde divin des astres, qui se meuvent par eux-mêmes d'un mouvement parfaitement régulier, parce que leur matière, l'éther, a pour nature de se mouvoir toujours, ou parce qu'ils sont habités par une âme automotrice, on ne sait pas très bien. Quant au monde sublunaire, celui du changement et de la corruption, il est éternel, incréé, sans commencement ni fin. Dans ce monde matériel, l'homme occupe une place à part, composé d'une âme et d'un corps totalement inséparables : l'âme est le principe vital par quoi le corps, morceau de matière, est animé ; « l'âme est la forme d'un corps ayant la vie en puissance » (*De l'âme*). L'âme n'a aucune existence propre, et elle disparaît à la mort de l'individu. Il n'y a donc pas d'au-delà, d'enfer ou

de paradis ; la mort est définitive. Dans la vie, chaque être tend vers le bien suprême, qui est de coïncider avec sa propre nature ; c'est son bien et sa fin.

Monde éternel, mortalité de l'âme, absence de providence, Dieu inaccessible dénué de personnalité, pure essence vers laquelle tendent les êtres en cherchant à coïncider avec leur essence propre : le monde d'Aristote se prête davantage à des interprétations panthéistes, déistes ou franchement matérialistes et athées, qu'à des conceptions religieuses de type chrétien. C'est ce que confirmera au Moyen Âge l'averroïsme padouan. L'adoption d'Aristote par la théologie chrétienne ne sera possible qu'au prix de sévères mutilations, en conservant le cadre logique vidé de son contenu ontologique, et la théologie chrétienne classique résulte de cette fusion monstrueuse du Dieu personnel de la Bible et du Dieu pur principe intellectuel d'Aristote. Les autorités religieuses resteront toujours méfiantes à l'égard du Stagirite, toujours susceptible d'une interprétation matérialiste, ou au moins panthéiste : Dieu assimilé au monde, comme principe immanent d'organisation.

Bibliographie : P. Aubenque, *Le Problème de l'être chez Aristote*, Paris, 1962, rééd. 1983 ; I. Düring, *Aristoteles*, Heidelberg, 1966 ; *Études sur la métaphysique d'Aristote*, *Actes du VI^e symposium aristotelicum*, Paris, 1979 ; *Aristote, Traité de l'âme*, trad. et commentaires G. Rodier, Paris, 1900.

ARMSTRONG Karen

(née en 1944)

Professeur de littérature et spécialiste des affaires religieuses, auteur de nombreux ouvrages et animatrice de conférences relatives aux problèmes religieux. Née à Wildmore (Worcestershire), elle entre en religion en 1965, dans un ordre enseignant catholique, et elle étudie la théologie, l'Écriture et l'histoire de l'Église. Elle abandonne la vie religieuse en 1969, enseigne la littérature moderne à l'université de Londres, et depuis 1982 se consacre à l'écriture et à des débats télévisés.

Très hostile à tous les dogmatismes religieux, elle plaide pour une sorte de religion universelle excluant tout fondamentalisme. Elle ne saurait donc être qualifiée d'athée, mais, rejetant et tolérant à la fois toutes les religions établies, elle prône une spiritualité à base pratique sans véritable contenu : « La religion ne consiste pas à croire des choses, mais à agir. C'est une alchimie éthique. » Dans ces conditions, on a du mal à faire la différence avec l'athéisme. L'apport le plus positif de Karen Armstrong est d'ordre historique : l'étude critique des mouvements fondamentalistes et de leurs motivations troubles.

Bibliographie : *K. Armstrong, A History of God, Londres, 1996 ; The Battle for God. Fundamentalism in Judaism, Christianity and Islam, Londres, 2000.*

ARPE Peter Friedrich

(1682-1740)

Libre penseur allemand, né à Kiel, il fréquente les milieux déistes et spinozistes en Hollande, à Copenhague et à Hambourg. Collectionneur passionné de manuscrits clandestins antireligieux, il publie en 1712 à « Cosmopolis » (Rotterdam) une *Apologia pro Vanino* (Apologie de Vanini*), à la gloire du célèbre athée exécuté en 1619. Il revendique la possession d'un manuscrit du fameux *Traité des trois imposteurs*.

Bibliographie : M. Mulsow, « Free thinking in early eighteenth-century protestant Germany : Peter Friedrich Arpe and the *Traité des trois imposteurs* », dans *Heterodoxy, Spinozism and Free Thought in Early Eighteenth-Century Europe*, S. Berti, F. Charles-Daubert, R.H. Popkin (éd.), Dordrecht, 1993.

ASSELINE Louis

(1829-1878)

Avocat, journaliste et éditeur, collaborateur de Louis Hachette, il fonde en 1866 la première Libre Pensée, au sein de laquelle il défend des positions athées et matérialistes, raillant les spiritualistes, qui sont comme « des ballons captifs attachés au sol par la corde moisie de la métaphysique ». Grand admirateur de Diderot*, il publie des études sur ce philosophe, ainsi que des ouvrages anticléricaux.

Maire du XIV^e arrondissement de Paris après la chute du Second Empire, il y favorise la mise en place d'écoles laïques gratuites, encourageant les parents à « profiter de cet avantage qui assurera à leurs enfants une instruction laïque, la seule qui puisse donner à la république des citoyens sachant l'aimer, la comprendre et la défendre ». Il est initié à la loge maçonnique des Amis de la Tolérance en 1877.

Bibliographie : *J. Lalouette, La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.*

AUBERT DE VERSÉ Noël

(1645-1714)

Écrivain et journaliste français, formé chez les oratoriens, et dont les idées radicales, exprimées sous couvert de la défense de la foi, font scandale dans les milieux catholiques et réformés.

En 1679, après deux conversions superficielles au calvinisme, il s'enfuit en Hollande pour échapper à la prison. Journaliste, correcteur, écrivain, il plaide pour la tolérance religieuse et en faveur d'une harmonisation de la religion et de la philosophie. En 1681 il publie une traduction latine de *l'Histoire critique du Vieux Testament* de Richard Simon*, ouvrage d'exégèse alors considéré comme impie, et en 1684 il fait paraître *L'Impie convaincu ou Dissertation contre Spinoza**, accusant ce dernier d'être « le plus impie et le plus fameux mais en même temps le plus subtil athée que l'enfer ait jamais vomi sur la terre ». Affichant son intention de pourfendre « Messieurs les athées, cartésiens et spinozistes », stigmatisant la « grande subtilité de ce Juif apostat », il entreprend en fait d'exposer sa pensée et de développer ses propres conceptions panthéistes radicales. Il ressort de son livre qu'il n'y a jamais eu de création, que Dieu est la force vitale de la nature, présente dans tous les êtres vivants, et donc limité. En dehors de ce « dieu », il n'y a aucun esprit, ni anges, ni démons, ni spectres, ni fantômes. Il n'y a pas d'au-delà ; l'âme meurt avec le corps. Aubert accuse Descartes* et son disciple Malebranche* d'avoir façonné une fausse image de Dieu, abstraction universelle et infinie, qui a été exploitée par Spinoza.

En 1687, Aubert de Versé publie *Le Tombeau du socinianisme*, où sous couvert de combattre cette hérésie antitrinitaire, il défend à nouveau ses conceptions naturalistes, l'éternité de la matière, l'impossibilité de la création et d'un Dieu omnipotent et infini. La communauté huguenote française réfugiée en Hollande est scandalisée. Pour Jurieu, Aubert, « feignant être grand ennemi des athées », vient de publier « le plus détestable de ses ouvrages, et peut-être de tous les livres qui ont jamais été faits ». Aubert doit s'enfuir à

Hambourg, d'où il est chassé, puis à Dantzig, puis en Angleterre, avant de retourner en France pour se convertir pour la troisième fois au catholicisme. Personne n'est dupe, et d'Holbach* récupère certaines de ses idées dans son *Système de la nature*.

Bibliographie : P.J. Morman, Noël Aubert de Versé, *New York*, 1987.

AUCLERT Hubertine

(1848-1914)

Militante féministe qui, après une éducation au couvent, devient athée. En 1876 elle collabore au *Droit des femmes*, et en 1879 elle participe au congrès ouvrier de Marseille. Membre de la Libre Pensée du X^e arrondissement de Paris, elle fait campagne en faveur de l'union libre, et cause un scandale en 1880 en déclarant aux époux, lors d'un mariage civil : « Il ne suffit pas que vous vous absteniez d'aller à l'église faire bénir votre union, vous devez encore réprouver le texte de la loi basé sur l'esprit de l'Église et qui consacre le principe d'autorité. Si vous voulez être heureux dans le mariage, traitez-vous en amis, en associés, en égaux ! Ne tenez pas plus compte de la loi qui outrage et infériorise la femme que vous n'avez tenu compte du droit canonique qui vous enjoignait de vous marier à l'église. » En 1881, elle fonde *La Citoyenne*.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

AULARD Alphonse François Victor

(1849-1928)

Professeur d'histoire à la Sorbonne, où il occupe la chaire d'histoire de la Révolution française à partir de 1891, il est membre du Parti radical, vice-président de la Ligue de l'enseignement et de la Ligue des droits de l'homme, président de la Mission laïque française. Athée et militant antireligieux, il écrit en 1903 dans *L'Action* : il faut « détruire la religion ».

Bibliographie : *J. Lalouette, La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.*

AUTRECOURT Nicolas d'

(vers 1300 - après 1350)

Philosophe et théologien de langue latine, né dans la région de Verdun, maître ès arts, bachelier et licencié en théologie et en droit. Dans les années 1330 il compose le traité *Exigit ordo executionis*, qui est une critique radicale des capacités de la raison à atteindre la vérité. Nous ne connaissons que par l'intermédiaire de nos sens, donc par l'expérience : « Je suis certain avec évidence des objets des cinq sens et de mes actes », mais cela ne nous donne accès qu'aux « apparences naturelles », qui ne nous « donnent aucune certitude des choses ». Et rien ne nous permet d'affirmer avec certitude qu'une chose est la cause d'une autre : nous ne pouvons que constater une succession, et non une causalité. « D'une chose, on ne peut inférer qu'une autre chose soit » : il est seulement « probable pour moi que, si j'approchais ma main du feu, je me chaufferais » ; c'est ce que je constate par expérience, mais rien ne m'autorise à établir une loi de causalité entre les deux. En définitive, la logique se réduit à un constat d'évidence : « A existe, A existe. » Tout le reste n'est que probabilité et vraisemblance, et à toute démonstration on peut opposer une démonstration contraire. Ce qui ruine complètement le contenu de la philosophie d'Aristote*, sur laquelle se basaient la science et la métaphysique scolastiques : « Que cela plaise ou non... Aristote, dans toute sa philosophie naturelle et sa métaphysique, est à peine parvenu à une connaissance évidente de deux conclusions, et peut-être même pas d'une. »

Ainsi, Nicolas d'Autrecourt détruit les voies d'accès aux preuves classiques de l'existence de Dieu : le principe de causalité efficiente (Dieu comme premier moteur nécessaire), le principe de causalité finale (« on ignore qu'une chose soit la fin d'une autre »), et le principe de hiérarchie des valeurs, qui suppose l'existence d'un être parfait : « On ne peut montrer avec évidence qu'une chose l'emporte en noblesse sur une autre. » Certes, il affirme que Dieu existe, mais c'est en vertu d'un pur acte de foi ; aucune démonstration rationnelle

ne peut prouver cette existence.

En ce qui concerne la nature du monde, Nicolas d'Autrecourt avance comme hypothèse la plus vraisemblable son éternité, sa perfection, et sa structure atomique : « Il n'y a, dans les choses naturelles, rien d'autre que du mouvement local, mouvement par lequel des corps se réunissent ou se dissocient ; lorsque, par suite d'un semblable mouvement, les corps des atomes naturels se trouvent rassemblés, ils s'attachent les uns aux autres, et le hasard qui les a disposés leur confère la nature d'une substance ; on dit alors qu'il y a génération. Lorsque ces atomes se dispersent, on dit qu'il y a corruption. Lorsqu'à un tel sujet surviennent, par mouvement local, d'autres atomes tels que leur arrivée semble sans effet sur le mouvement ou sur ce qu'on nomme l'opération naturelle de ce sujet, on dit qu'il y a altération. » C'est un retour à Démocrite*.

Impossibilité de prouver l'existence de Dieu ; monde éternel composé d'atomes ; scepticisme généralisé concernant la connaissance des faits naturels et métaphysiques : pour Cornelio Fabro, Nicolas d'Autrecourt peut être qualifié d'athée. Il est « le fauteur le plus en vue de la démolition de la possibilité de la métaphysique et de la démolition d'une preuve rationnelle de l'existence de Dieu... ses doutes équivalent certainement à des positions athées : conception mécanistique du monde, négation de la valeur du principe causal et par suite affirmation de la négation de l'existence de Dieu ». De son côté, H. Ley le qualifie de « quasi-athée ».

L'Église ne pouvait manquer de réagir : le 21 novembre 1340, le pape Benoît XII écrit à l'évêque de Paris, Guillaume, lui demandant de faire comparaître Nicolas d'Autrecourt dans un délai d'un mois à Avignon pour qu'il y rende compte de sa doctrine. La mort de Benoît retarde les choses, mais Clément VI continue les poursuites : en 1342 un tribunal de prélats est chargé d'examiner les œuvres de Nicolas. La sentence, rendue en 1346, le condamne à l'abjuration solennelle de tous les articles hérétiques, faux ou suspects ; une partie de ses œuvres doit être brûlée publiquement, et Nicolas est destitué de sa licence d'enseigner la théologie. Tout cela est exécuté à Paris le 25 novembre 1347. Lui-même s'en tire assez bien : il persuade ses juges qu'il a émis ces propositions comme matière à discussion, sans rien affirmer avec obstination, si bien qu'ils se déclarent « pleinement convaincus de sa correction et de sa prompte obéissance ». Dès 1350, il devient doyen de la cathédrale de Metz.

Bibliographie : J. Lappe, « *Nicolas von Autrecourt, sein Leben, seine Philosophie, seine Schriften* », dans *Beitrage zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, 1908, VI ; H. Ley, *Studie zur Geschichte des Materialismus im Mittelalter*, Berlin, 1957.

AVERROÈS Abu al-Walid Muhammad ibn Ahmad ibn Muhammad ibn Rushd, dit

(1126-1198)

Philosophe, médecin et juriste arabo-musulman, né à Cordoue, qui exerce la fonction de juge auprès de l'émir Abu Yusuf à Séville, puis de médecin à Marrakech. En conflit avec les théologiens qui veulent imposer une interprétation littérale du Coran, comme Al-Ghazali, il défend l'indépendance de la philosophie face à la théologie, en s'appuyant sur l'œuvre d'Aristote*, et finit par tomber en disgrâce.

Si, comme l'a montré Ernest Renan* dans sa thèse, il convient de distinguer *Averroès et l'averroïsme*, et de replacer dans son contexte la réputation qui lui a été faite au Moyen Âge, il faut reconnaître que sa pensée se prête à des interprétations très hétérodoxes, voire athées. Pour le professeur Tayyib Tizini, de l'université de Damas, « c'est l'opposition d'ordre politique et intellectuel entre une grande partie des masses populaires, qui ont à leur tête des religieux fanatiques, et les intellectuels et libres penseurs pour lesquels la raison est une donnée essentielle, qui détermine la situation politique et intellectuelle à l'époque d'Ibn Rushd ». Ce dernier ne pouvait se permettre d'exprimer ouvertement une opinion athée, « on n'a donc pas le droit, cette réalité historique étant, d'attendre des penseurs de cette époque qu'ils aient effectivement dit tout ce qu'ils voulaient dire. Le style allégorique dans l'écriture et l'équivoque occupent une place importante dans leurs écrits ». D'où l'impression de double langage des œuvres d'Averroès, et qui donnera naissance à la théorie très controversée de la « double vérité » : « Une vérité philosophique et rationnelle et une vérité religieuse et fidéiste, telle qu'elle existe chez certains philosophes musulmans dont Ibn Rushd lui-même, n'est en réalité que la sublimation de la condensation de la réalité conflictuelle existant entre les philosophes et les masses fanatiques d'alors. La théorie des “deux vérités” reflète de façon étonnante cette opposition conflictuelle, et le fait que la plupart des philosophes tenants de cette théorie penchent du côté de la vérité philosophique rationnelle leur a

évidemment valu de rencontrer l'opposition de la foule, conduite dans une direction inverse. »

La tâche que se fixe Averroès est de concilier Aristote et la révélation coranique, la philosophie et la foi, qui, en théorie, ne peuvent pas se contredire, car « le vrai ne peut contredire le vrai ». Tâche délicate, qui ne peut concerner que l'élite intellectuelle. Celle-ci peut atteindre la connaissance de l'« intellect agent », qui dans le jargon aristotélicien désigne l'intelligible pur, en acte, par la « jonction » : par la voie spéculative, l'homme individuel peut rejoindre l'intelligible pur, et c'est alors la « béatitude », qui est donc assimilée à la perfection du savoir, alors que les théologiens l'assimilent à la vision de Dieu. Il y a ainsi deux accès parallèles à la félicité suprême, la voie philosophique et la voie religieuse. La première est la version sécularisée de la seconde, et elle aboutit à une béatitude purement intellectuelle, car l'intellect agent n'est pas Dieu.

De plus, Averroès conçoit un monde sans commencement ni fin, où les sphères tournent éternellement, parce qu'elles reçoivent leur mouvement du Premier Agent, le moteur immobile de l'Univers, c'est-à-dire le Dieu d'Aristote, pure essence qui se pense elle-même et dont la science créatrice ne s'abaisse pas à reconnaître le particulier, matériel et multiple. Ce qui exclut prière et providence, ainsi, probablement, que l'immortalité de l'âme : la pensée individuelle meurt avec le corps ; après la mort, « nous ne nous souvenons plus ». Quant à la résurrection du corps, elle est invraisemblable. Cela fait tout de même beaucoup d'éléments forts suspects aux yeux des théologiens musulmans. Al-Ghazali ayant écrit *L'Écroulement des philosophes* pour réfuter ces thèses hardies, Avicenne répond par *L'Écroulement de l'Écroulement*, pour soutenir les droits de la philosophie. Mais c'est dans la *Découverte des méthodes démonstratives concernant les dogmes religieux*, et dans le *Discours décisif*, qu'il expose le plus clairement cette revendication de l'autonomie de la raison, que H. Ley n'hésite pas à qualifier d'athéisme : « La confiance dans les forces de l'homme et le refus des formules théistes et déistes constituent le noyau de l'athéisme d'Averroès. »

C'est bien ainsi que l'ont interprété les théologiens chrétiens occidentaux, dont les accusations sont à l'origine de ce qu'on appellera l'averroïsme. Averroès est fort utile comme bouc-émissaire et porte-parole des penseurs hétérodoxes, qui peuvent lui faire dire ce qu'ils n'osent pas dire eux-mêmes : « Chacun glosait à sa manière et faisait penser à Averroès ce qu'il n'osait dire en son propre nom », écrit Renan. Dès le XIII^e siècle, Gilles de Rome lance l'accusation : « Ce grand homme, écrit-il, lequel n'ayant aucune religion disait qu'il aimait mieux que son âme fût avec les philosophes qu'avec les chrétiens. Averroès nommait la religion des chrétiens impossible à

cause du mystère de l'eucharistie. Il appelait celle des Juifs une religion d'enfants, à cause des différents préceptes et obligations légales. Il avouait que la religion des mahométans, qui ne regarde que la satisfaction des sens, est une religion de porceau. » Il n'est pas surprenant qu'on lui ait attribué la paternité du *Traité des trois imposteurs*. Gilles de Rome poursuit : Averroès « blâme la loi des chrétiens et celle des Sarrasins, parce qu'elles admettent la création *ex nihilo*,... et ce qu'il y a de pis, il nous appelle, nous et tous ceux qui tiennent pour une religion, parleurs, bavards, gens dénués de raison. Au VIII^e livre de la *Physique*, il blâme encore les religions et appelle les opinions des théologiens fantaisies, comme s'ils les concevaient par caprice et non par raison ».

On lui attribue également la doctrine des deux vérités, officiellement condamnée en 1277 par l'évêque de Paris Étienne Tempier et qui, dit-il, consiste à dire « que certaines choses sont vraies selon la philosophie, qui ne le sont pas selon la foi catholique, comme s'il y avait deux vérités contraires, comme si la vérité des Saintes Écritures pouvait être contredite par la vérité des textes de ces païens que Dieu a damnés ». Au XIV^e siècle, Raymond Lulle, Duns Scot, Nicolas Eymeric n'ont pas de mots assez durs pour stigmatiser Averroès. Vers 1400, Gerson le qualifie de « maudit, aboyeur enragé, ennemi le plus acharné des chrétiens ». Pétrarque accuse ses disciples d'être des athées, qui « méprisent tout ce qui est conforme à la religion catholique », des libertins, des hypocrites qui « combattent, sans témoins, vérité et religion, et dans les coins, sans se faire voir, tournent le Christ en ridicule, pour adorer Aristote, qu'ils ne comprennent pas, [et] lorsqu'ils en arrivent à une discussion publique, n'osant point vomir leurs hérésies, ils ont coutume de protester qu'ils dissertent indépendamment de la foi et en la laissant de côté ». Benvenuto d'Imola déplore que Dante se soit montré si indulgent avec Averroès, en le plaçant dans le premier cercle de l'Enfer, celui des « âmes vertueuses privées de la foi », avec Socrate*, Platon, Démocrite*, Héraclite*, Thalès, Diogène*, Euclide, Hippocrate*, Galien* et autres célébrités païennes.

Bibliographie : E. Renan, *Averroès et l'averroïsme*, Paris, 1852 ; D. Urvoy, *Ibn Rushd (Averroès)*, Londres-New York, 1991 ; *Averroès, Discours décisif, présentation A. de Libera*, Garnier-Flammarion, Paris, 1996.

AYER Alfred Jules

(1910-1989)

Philosophe anglais, professeur de logique à Oxford. Se situant dans la tradition empiriste, il est une des personnalités dominantes du courant positiviste logique, qui disqualifie toute forme de métaphysique, et exclut donc tout discours à propos du divin.

Dans un livre de 1936, *Langage, Vérité et Logique*, il établit le « principe de vérification » : une proposition n'a de sens que si elle est scientifiquement vérifiable. Les propositions logiques et mathématiques ont une utilité pratique, mais ne nous renseignent pas sur ce qu'est le monde réel. Quant aux propositions métaphysiques de type religieux, sur l'existence de Dieu, elles sont dépourvues de sens, absurdes ; ce sont littéralement des « non-sens », qui doivent être rejetés a priori, car ils ne peuvent satisfaire au principe de vérification scientifique. Il s'agit donc d'un athéisme radical ; l'existence de Dieu est à proprement parler « impensable ».

En 1958, le professeur Ayer, victime d'un grave malaise pendant lequel son cœur arrête de battre pendant quatre minutes, a l'impression de survivre à sa mort avant d'être ranimé. La *National Review* américaine rapporte l'étrange expérience le 14 octobre 1988 sous le titre ambigu de « Avis d'immortalité d'A.J. Ayer. Ce qui arrive quand le plus éminent des athées mondiaux meurt ». Ayer raconte la « vision » qui avait suivi sa « mort », en prenant soin de dire que même s'il y a une vie après la mort, cela ne prouve en rien l'existence de Dieu : « C'est une erreur répandue que de croire qu'une preuve de survie après la mort serait la preuve de l'existence d'une divinité. Cela est loin d'être le cas. Si, comme je le soutiens, il n'y a aucune bonne raison de croire qu'un Dieu a créé le monde et le dirige, il n'y a aucune bonne raison de croire qu'un Dieu a créé et préside le monde de l'au-delà, à supposer qu'une telle chose existe... Mes expériences récentes ont légèrement affaibli ma conviction que ma mort authentique, qui est proche, sera une fin, bien que j'espère que ce sera le cas. Elles n'ont pas affaibli ma conviction qu'il n'y a pas de Dieu. La

confirmation de mon athéisme apaisera certainement les inquiétudes de mes compagnons de la British Humanist Association, de la Rationalist Press Association et de la South Place Ethical Society. »

Une telle affaire risquait en effet de fissurer les certitudes des athées, même si Ayer précisait que d'autres philosophes contemporains, comme J.E. McTaggart* et C.D. Broad, qui acceptaient l'hypothèse d'une survie après la mort, étaient des athées. Mais les scientifiques eurent tôt fait d'éteindre l'incendie. Le professeur Colin Blakemore, de Cambridge, déclare que « ce qui est arrivé à Freddie Ayer est que le manque d'oxygène a désorganisé les processus interprétatifs du cortex, ce qui a produit des hallucinations ». Et Ayer lui-même publie le 15 octobre 1988, sous le titre de « Postscriptum à un postmortem », un démenti formel : « J'ai dit dans mon article que l'explication la plus probable de mes expériences était que mon cerveau n'avait pas cessé de fonctionner pendant les quatre minutes de mon arrêt cardiaque... Je pensais qu'il était tellement évident que la persistance de mon activité cérébrale était l'explication la plus probable, que je n'y ai pas insisté. Je le fais maintenant. Aucune autre hypothèse ne peut s'y substituer. » La porte de l'au-delà n'ouvre que sur le néant ; il n'y a derrière ni Dieu ni survie.

Bibliographie : A.J. Ayer, *Language, Truth and Logic*, Londres, 1936, trad. fr. *Langage, vérité et logique*, Paris, 1956 ; J. Wisdom, « Note on the new edition of Professor Ayer's *Language, Truth and Logic* », dans *Mind*, vol. 57, 1948.

AYMON Jean

(1661-1734)

Ex-moine bénédictin français qui, après s'être enfui à Genève, se convertit au calvinisme, puis s'établit en Hollande comme ministre réformé et professeur de mathématiques. Il fréquente le groupe des radicaux spinozistes français immigrés, au sein duquel s'élabore *L'Esprit de Spinoza*, texte qui est à l'origine du *Traité des trois imposteurs*. En 1706, sous prétexte de vouloir redevenir catholique, il retourne à Paris, mais ce n'est que pour y voler à la Bibliothèque du roi de précieux manuscrits grecs relatifs aux débats au sein de l'Église primitive, afin de déconsidérer les dogmes en montrant la façon suspecte dont ils ont été élaborés. Ce vol ne sert qu'à le discréditer auprès des autorités calvinistes hollandaises et au sein de la République des Lettres. Il continue à fréquenter Toland*, Levier* et quelques autres, mais l'éditeur Marchand le considère comme un homme sans principes, sans scrupules, sans religion et sans qualités intellectuelles.

Bibliographie : A. Goldgar, *Impolite Learning, New Haven et Londres, 1995.*

BACON Francis

(1560-1626)

Savant, humaniste et homme politique anglais, né à Londres dans une famille déjà illustre, puisqu'il est le neveu de William Cecil, principal conseiller d'Élisabeth I^{re}. Il mène une brillante carrière politique : député au Parlement, Solliciteur général, garde des Sceaux et enfin chancelier du royaume (1618-1621), avant d'être disgracié pour concussion. Juriste et philosophe, il est aussi auteur de nombreux ouvrages, dans lesquels il prône le progrès du savoir par la science : *Du progrès et de la promotion des savoirs* (1605), le *Novum Organum* (1620), les *Essais moraux et politiques* (1597, augmentés en 1625) et une utopie, *La Nouvelle Atlantide* (1626)

Il y a d'après lui quatre obstacles au progrès de la connaissance : les préjugés communs du genre humain, les préjugés de chacun, les erreurs liées au langage, et celles qui sont provoquées par les artifices de la présentation. Bacon préconise une « purgation de l'intellect », une entreprise de refondation du savoir basée sur l'expérimentation et la mise en forme du compte rendu des expériences. D'où l'importance qu'il accorde au corps scientifique, illustrée dans *La Nouvelle Atlantide* par la Maison de Salomon. Les scientifiques ont vocation à diriger la société, à fixer les règles éthiques, en éliminant les découvertes et inventions inutiles au bien du genre humain ou potentiellement nuisibles. Le savant hérite du rôle moral du prêtre.

Cela le conduit à établir une séparation stricte entre la foi et la science. Dieu a écrit le livre de la nature et la Bible, qui ne sauraient se contredire, mais qui doivent rester totalement autonomes. Dans le domaine religieux, Bacon prône pluralisme et tolérance, et refuse toute interférence de l'État. Il n'est en aucun cas athée : « L'athéisme est en tout lié à la folie et à l'ignorance, car rien n'est plus proche du discours des fous que de dire : "il n'y a pas de Dieu". » S'il mérite malgré tout de figurer dans ce dictionnaire, c'est que la façon dont il envisage l'athéisme est propice à des interprétations favorables à ce dernier, ce qu'ont relevé beaucoup de philosophes des Lumières.

Ainsi, il attribue aux athées de nombreuses qualités : « L'athéisme laisse à l'homme les sensations, la philosophie, la piété naturelle, les lois, la réputation, qui peuvent le guider vers la vertu morale, même sans religion », écrit-il dans ses *Essais*. De plus, « l'athéisme n'a jamais troublé les États, car il rend les hommes défiants d'eux-mêmes, n'ayant pas d'autres perspectives ; et nous constatons que les époques enclines à l'athéisme (comme au temps de César Auguste) ont été des époques de paix civile ». La superstition est bien pire que l'athéisme : « Dans la superstition, le peuple règne en maître, et dans toutes les superstitions les sages suivent les fous... Les causes de la superstition sont les rites et les cérémonies spectaculaires et sensuels, l'excès pharisaïque de piété, un respect exagéré des traditions, qui ne peuvent qu'encombrer l'Église ; les stratagèmes des prélats pour satisfaire leur ambition et leur amour du luxe. » On aura reconnu les caractéristiques du catholicisme. Mais rien n'est plus facile que de remplacer « superstition » par « religion », ce que ne manquent pas de faire les philosophes.

Les causes de l'athéisme

Bacon relève quatre causes de l'athéisme : la multiplication des religions, qui introduit le doute ; les scandales des prêtres ; la pratique de la dérision à l'égard des choses saintes ; et « les époques de grande culture, en particulier quand règnent la paix et la prospérité, car en période de trouble et d'adversité les hommes se tournent davantage vers la religion ». L'aveu est révélateur : les religions prospèrent en temps de guerre et de calamités, alors que le progrès du savoir, de l'esprit pacifique et du bien-être est un facteur d'athéisme !

Un athée ne dirait pas mieux. Certes, Bacon tempère cet élément paradoxal par sa fameuse remarque : « Un peu de philosophie naturelle, au début, favorise l'athéisme. Mais d'un autre côté, beaucoup de philosophie naturelle, en l'approfondissant, conduit les esprits à la religion. » Le problème, peut-on objecter, est qu'avant de faire beaucoup de sciences, il faut commencer par en faire un peu, et donc risquer de perdre la foi, qu'on n'est jamais certain de retrouver. Le plus sûr est donc de rester ignorant et croyant.

Les athées, dit encore Bacon, parlent beaucoup d'athéisme en privé, mais rarement en public, car cela est très risqué. Mais « si cet obstacle était supprimé, aucune hérésie ne se répandrait, ne se multiplierait et ne se disséminerait plus vite que l'athéisme ». Encore un aveu compromettant : la liberté de conscience verrait le triomphe de l'athéisme, qui n'est contenu que par la peur et la persécution. Bacon donne pourtant une autre explication : si les athées parlent tant de l'athéisme et cherchent à convaincre, c'est que « l'athée n'est pas assez sûr de lui-même, son esprit est flottant, il est insatisfait et éprouve de

nombreux doutes, et de peur d'avoir tort, il cherche l'accord des autres hommes pour affermir son opinion ». Pour Bacon, les véritables athées sont extrêmement rares. On appelle le plus souvent athées de simples hérétiques. Les athées authentiques ne sont pas ceux qui se disent tels, mais plutôt des faux dévots : « L'athée spéculatif est rare : un Diagoras*, un Bion*, un Lucien* peut-être, et quelques autres ; et ils paraissent plus nombreux qu'ils ne sont, car tous ceux qui s'opposent à une religion établie ou à une superstition sont qualifiés d'athées par leurs adversaires. Mais les grands athées sont en fait des hypocrites, qui parlent sans cesse des choses saintes, mais sans y croire, tant qu'ils doivent être pris à la fin. » En définitive, le discours de Bacon sur l'athéisme se révèle très ambigu.

Bibliographie : F. Bacon, *The Major Works*, Oxford University Press, 1996 ; rééd. 2002 ; *Essais*, éd. fr. avec introd. et notes de M. Castellain, Paris, 1948 ; La Nouvelle Atlantide, éd. fr. avec introd. et notes de M. Le Doeuff, Paris, 1995.

BAKOUNINE Mikhaïl Alexandrovitch

(1814-1876)

Écrivain, sociologue anarchiste russe qui, après une courte carrière militaire, découvre la littérature socialiste lors d'un séjour en Allemagne. Recherchant l'accomplissement dans l'action, il court d'une révolution à l'autre en 1848, et se retrouve en prison. Déporté en Sibérie en 1857, il s'évade en 1861, revient en Europe en passant par le Japon et les États-Unis. Établi en Angleterre, il devient un des chefs du mouvement socialiste international, en compagnie de Marx*. Mais, prônant la révolution mondiale et l'abolition de toute forme d'autorité étatique, il est en désaccord avec ce dernier. À partir de 1867 il est en Suisse, où il continue à publier des ouvrages anarchistes et, en français, *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*. Il meurt à Berne.

D'un athéisme radical, Bakounine ex-plice en 1871, dans *Dieu et l'État*, le processus de création des dieux : « Toutes les religions, avec leurs demi-dieux, leurs prophètes, leurs messies et leurs saints, ont été créées par l'imagination déformée d'hommes qui n'avaient pas atteint le plein développement et la pleine possession de leurs facultés. En conséquence, le ciel religieux n'est que le mirage dans lequel l'homme, exalté par l'ignorance et la foi, découvrait sa propre image, mais agrandie et renversée, c'est-à-dire divinisée. L'histoire des religions, de la naissance, de la grandeur et du déclin des dieux qui se sont succédé dans les croyances humaines, n'est donc rien d'autre que le développement de l'intelligence collective et de la conscience de l'humanité. Dès qu'ils découvriraient, dans le cours de leur progression historique, soit en eux-mêmes, soit dans la nature, une qualité, ou même un grave défaut, ils l'attribuaient à leurs dieux, après les avoir exagérés et gonflés au-delà de toute mesure, comme les enfants, par un acte d'imagination religieuse. »

L'idée même de Dieu est odieuse. Par un processus d'aliénation tel que le décrit Feuerbach*, l'homme a érigé une idole qui est maintenant le principal obstacle à la raison, à la justice et surtout à la

liberté : « L'idée de Dieu implique l'abdication de la raison et de la justice humaines ; elle est la négation la plus décisive de la liberté humaine et aboutit nécessairement à l'esclavage des hommes, tant en théorie qu'en pratique... Si Dieu est, l'homme est esclave ; or l'homme peut, doit être libre ; donc Dieu n'existe pas. Je défie qui que ce soit de sortir de ce cercle, et maintenant, qu'on choisisse... Est-il besoin de rappeler combien et comment les religions abêtissent et corrompent les peuples ? Elles tuent en eux la raison, le principal instrument de l'émancipation humaine, et les réduisent à l'imbécillité, condition essentielle de l'esclavage. »

Prenant le contrepied de la formule de Voltaire*, Bakounine déclare : « Si Dieu existait, il faudrait le supprimer. »

Bibliographie : *E.H. Carr*, Michael Bakounin, Londres, 1937 ; *M. Bakounine*, Confession, trad. fr., 1932.

BALEN Petrus van

(1643-1690)

Ministre calviniste, puis avocat hollandais, né à Utrecht. Il exerce d'abord la fonction de prédicateur à Breda, mais en 1677 il connaît une crise personnelle, devient dépressif et perd la foi. Il abandonne son poste, étudie le droit de 1678 à 1681, et devient avocat à La Haye, où il fréquente Cuffeler et adopte les idées de Spinoza*. En 1684, il publie *De l'amélioration de la pensée, ou Véritable logique*, et s'établit à Rotterdam. Il y côtoie Bayle*, Locke* et plusieurs spinozistes.

Son œuvre, publiée ouvertement et en hollandais, est une apologie de l'esprit critique, dans l'esprit de Spinoza : la Bible est obscure, et la voie la plus sûre vers la vérité est la raison, la logique philosophique.

Bibliographie : *P. van Balen, De Verbetering der Gedachten, M.J. van den Hoven (éd.), Baarn, 1988.*

BALLING Pieter

(m. 1664)

Auteur hollandais, ami de Spinoza*, dont il traduit certaines œuvres du latin en hollandais, et dont il partage les idées philosophiques. Dans un petit traité anonyme de 1662, *La Lumière sur le chandelier*, réédité sous son nom en 1683, il décrit le monde comme désemparé en raison des conflits inter-confessionnels. La seule façon de retrouver le chemin de la vérité est d'absorber la religion dans la philosophie et de suivre la « lumière intérieure », une notion qu'il prend soin d'enrober dans des termes spirituels, mais qui n'est rien d'autre que la pure raison de type cartésien. Elle permet d'atteindre, dit-il, « la connaissance claire et distincte de la vérité dans l'intellect de chaque personne, qui permet d'être convaincu sur la nature et l'essence des choses au point qu'il est impossible d'en douter ».

Bibliographie : C. Gebhardt, « Pieter Ballings Het Licht op den Kandelaar », *Chronicon Spinozanum*, IV, 1926.

BARABANT Henri

(1874-1951)

Militant socialiste athée, maire de Dijon de 1904 à 1908, conseiller municipal de 1908 à 1919, député de la Côte-d'Or de 1914 à 1919 et de 1924 à 1928. Membre de la Libre Pensée socialiste de Dijon, puis de la Libre Pensée française, il s'oppose notamment aux manœuvres de l'Église pour tourner les lois sur la laïcité, proposant la motion suivante à la Libre Pensée de Dijon le 29 janvier 1921 : « Convaincu que la reprise des relations diplomatiques avec Rome est le commencement d'une série de reculades qui vont successivement mettre en danger le reste des lois laïques, parmi lesquelles celles de l'enseignement, met en garde les libres penseurs contre la tendance qui se révèle déjà dans *Les Nouvelles religieuses* de faire enseigner l'histoire sainte dans les écoles laïques par les instituteurs et institutrices comme cela se pratique actuellement en Belgique. Élève une énergique protestation auprès des pouvoirs publics, demande aux députés et sénateurs laïques de ne pas se déconsidérer complètement aux yeux du peuple et de résister vigoureusement à ces manœuvres. »

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

BARNAUD Nicolas

(m. vers 1605)

Médecin et alchimiste dauphinois, ami de l'hérétique Fausto Socin, dont il traduit en 1592 le *Livret de l'autorité de la Sainte Écriture*. En 1583, il avait dédié à Henri IV un écrit déiste et anticlérique, les *Trois perles dans le cabinet du roi de France*. D'après Susanna Akerman, il s'agirait du même personnage qui, sous le nom de Ferdinand Barnaud, apparaît à Gouda, Middelburg, Alkmaar, au début du XVII^e siècle, distribuant des copies du *De tribus orbi impostoribus*, un *Traité des trois imposteurs* peut-être de sa composition. Un tract de 1612, le *Magot genevois*, accuse en tout cas Nicolas Barnaud d'avoir « fait un livre abominable, duquel le titre seulement fait dresser les cheveux sur la tête, l'aïant intitulé *De tribus impostoribus, Mose, Christo et Mahumede* ».

Bibliographie : S. Akerman, « Johan Adler Salvius, questions to Baruch de Castro concerning De tribus impostoribus », dans *Heterodoxy, Spinozism and Free Thought in Early Eighteenth Century Europe*, S. Berti, F. Charles-Daubert, R.H. Popkin (éd.), Dordrecht-Boston-Londres, 1996 ; F. Berriot, *Athéisme et athéistes au XVI^e siècle en France*, 2 vol., université de Lille III, 1976.

BARON Hyacinthe Théodore

(1707-1787)

Médecin parisien, connu pour son athéisme qui, renchérissant sur l'adage latin *Ubi tres medici, duo athei* (sur trois médecins, deux athées), affirmait que *Tres medici, quator athei* (trois médecins valent quatre athées).

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées anciens et modernes, Paris, 1800, rééd. Coda, Paris, 2008.

BASALU Giulio

(XVI^e siècle)

Juriste et moine napolitain, jugé par le tribunal de l'Inquisition en 1555 pour athéisme. Il déclare que « toutes les religions [ne sont qu'une] invention des hommes, pour conduire leurs prochains à une vie honnête ». Il se dit persuadé qu'« avec la mort du corps, l'âme de tout un chacun mourait aussi ». Il rejette l'autorité de l'Écriture et attribue son évolution personnelle vers l'incroyance à l'influence des écrits d'Érasme*, ce qui confirme le rôle de ce dernier dans l'élaboration d'un humanisme athée. « J'ai lu quelques-unes des annotations d'Érasme et je l'admire de nier, me semblait-il, la divinité du Christ », dépose Basalu.

Bibliographie : É. Pommier, « L'itinéraire religieux d'un moine vagabond au XVI^e siècle », *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, 66, 1954.

BASIN Louis

(m. vers 1660)

Médecin parisien, dont l'évolution vers l'athéisme est représentative des milieux médicaux du XVII^e siècle. Il fait partie de ces nombreux libertins du milieu du siècle, qui dissimulent leur incroyance pour des raisons de sécurité. Dans ses *Mémoires*, Pierre Beurrier, le curé de Saint-Étienne-du-Mont de 1653 à 1675, écrit que Louis Basin « se persuada que toutes les religions n'étoient que des resveries et des institutions de la politique des souverains pour se soumettre plus facilement leurs sujets par le leurre de la religion et de la crainte de la divinité ». Il rejette catégoriquement toute révélation : « Votre Bible est un vrai roman, dans lequel il y a mille contes à dormir debout, il y a plusieurs niaiseries et contradictions, plusieurs choses impossibles, plusieurs imaginations mal pensées, mal digérées et encore plus mal écrites. » Son credo se résume ainsi : « Je crois trois articles de ma religion de philosophe : le premier, que la plus grande de toutes les fables, c'est la religion chrétienne ; le second, que le plus ancien de tous les romans, c'est la Bible ; le troisième, que le plus grand de tous les fourbes et de tous les imposteurs, c'est Jésus-Christ. »

Bibliographie : A. Adam, Les Libertins au XVII^e siècle, Paris, 1964.

BATAILLE Georges

(1897-1962)

Écrivain français, né à Billom. D'abord tenté par la vie religieuse, alors que ses parents sont athées, il entre au séminaire de Saint-Flour, puis abandonne cette voie pour l'École des chartes et un poste d'archiviste-paléographe. En 1922, il séjourne chez les bénédictins de l'île de Wight, ce qui lui fait perdre définitivement la foi.

Lié aux milieux surréalistes, il participe en 1936 à la fondation du Collège de sociologie sacrée, destiné à l'étude des manifestations du sacré dans la société. Établi à Vézelay, il devient en 1949 conservateur de la bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras. Son œuvre, marquée par la violence verbale, la transgression de tous les tabous, le paroxysme des expériences psychologiques, tourne autour de « l'expérience intérieure », que l'on a pu qualifier de « mystique athée », une sorte de fusion de Nietzsche* et de Thérèse d'Avila. Cette mystique est une plongée à l'intérieur de soi, qui ne débouche sur aucun absolu transcendant. Le sacré est à l'intérieur de la conscience, il ne se trouve pas en sortant de soi par l'ex-tase, mais au contraire dans l'immanence de l'expérience intérieure. C'est ce que Bataille explique dans *La Somme athéologique*, et dans *L'Abbé C* de 1950, qui évoque le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* de Sade*. L'idée de Dieu est morte, et il fait dire à un de ses personnages : « Renonce à l'idée d'un autre monde, il n'y en a pas, mais ne renonce pas au plaisir d'être heureux... La volupté fut toujours le plus cher de mes biens. »

Bibliographie : P. Louvrier, Georges Bataille, la fascination du mal, Paris, 2008.

BAUDEAU Nicolas

(1730-1792)

Chanoine physiocrate, « athée très prononcé », dit Sylvain Maréchal*. Ses *Éphémérides du citoyen*, périodique très critique à l'égard de la politique royale, sont interdits, et l'auteur exilé en Auvergne. En 1774-1776, il publie les *Nouvelles Éphémérides économiques, ou Bibliothèque raisonnée de l'histoire, de la morale et de la politique*, dont il envoie un exemplaire à Voltaire*, qui le remercie en mars 1775 : « Les vérités utiles y sont si clairement énoncées, que j'y apprendrais toujours quelque chose. » Baudeau, prieur des augustins de Saint-Lô, puis de Notre-Dame du Bois-d'Arcy, se suicide en 1792.

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées anciens et modernes, Paris, 1800, rééd. Coda, Paris, 2008.

BAUER Bruno

(1809-1882)

Philosophe et exégète allemand, né à Eisenberg. Il tente d'abord de concilier philosophie et théologie, ce qui le conduit rapidement à absorber la seconde dans la première et à élaborer une pensée qui, tout en s'affirmant spiritualiste, est foncièrement athée et antireligieuse. Cela lui vaut d'être exclu dès 1840 de la faculté de théologie de Bonn, où il avait été nommé maître de conférences l'année précédente.

En 1840, dans la *Critique de l'histoire évangélique de saint Jean*, et en 1841 dans la *Critique de l'histoire évangélique des synoptiques*, il présente le christianisme comme une invention de Jean, qui emprunte le terme grec *Logos* à Héraclite*, aux stoïciens et à Philon, pour qui il désignait la puissance créatrice qui dirige le monde et qui permet aux hommes de connaître Dieu, et il l'incarne dans un personnage qu'il appelle le Christ. En 1843, dans *Le Christianisme dévoilé*, il va plus loin dans l'historicisme : le christianisme, né à une époque de malheurs et de souffrances, pendant la décadence du monde antique, est le fruit de la réflexion d'une communauté qui a situé l'essence de l'homme dans la douleur et a bâti un ensemble inhumain. Cette religion correspond à une étape de la prise de conscience de soi de l'humanité, mais en soumettant cette dernière à l'arbitraire d'un Dieu et de dogmes, elle est devenue un obstacle au progrès de la conscience universelle, à la réalisation de l'Esprit. Il importe donc de se libérer de l'emprise des religions. Marx*, dans *La Sainte Famille*, s'est moqué des perspectives spiritualistes de « saint Bruno » (Bauer), qui représente cependant un des courants athées du XIX^e siècle.

Bibliographie : R. Vaneigem, article « Bauer » du Dictionnaire des philosophes, Paris, 1998.

BAYET Albert

(1880-1961)

Sociologue et enseignant français, agrégé de philosophie à 21 ans, il devient professeur de sociologie à la Sorbonne en 1932. Il est un des membres fondateurs des Cercles civiques Marcelin Berthelot, membre de la Ligue de l'Enseignement, de l'Union rationaliste et de la Ligue des Droits de l'Homme. Il prône une morale fondée sur la science. Ardent défenseur de la laïcité et d'une libre pensée athée, il est l'auteur d'une *Histoire de la libre pensée*.

Bibliographie : A. Bayet, Qu'est-ce que le rationalisme ?, Paris, 1939 ; Histoire de la libre pensée, 3^e éd., Paris, 1970.

BAYLE Pierre

(1647-1706)

Critique littéraire et philosophe français, né près de Foix, fils d'un ministre de l'église calviniste, ce qui ne l'empêche pas d'étudier chez les jésuites de Toulouse, où il devient un moment catholique, avant de retourner au protestantisme. Précepteur à Genève, puis à Rouen, puis professeur de philosophie à l'Académie protestante de Sedan, et à Rotterdam à partir de 1681. En 1682, il publie les *Pensées sur la comète*, montrant, comme l'avait fait Francis Bacon*, que l'athéisme vaut encore mieux que la superstition. Dès lors, il est considéré avec méfiance par la communauté protestante hollandaise. De 1684 à 1687, il publie une revue de critique littéraire et scientifique, les *Nouvelles de la République des Lettres*, analysant les publications et luttant pour la tolérance religieuse, combat qu'il poursuit dans les quatre volumes du *Commentaire philosophique sur les paroles de Jésus-Christ* : « Contrain-les (sic) d'entrer ». Destitué de sa chaire de philosophie par les magistrats d'Amsterdam, injurié par Jurieu, il rédige en 1695-1697 le *Dictionnaire historique et critique*, dans lequel il fait preuve d'une extraordinaire érudition, qu'il met au service de la tolérance et de la liberté de pensée.

La pensée de Pierre Bayle reste une énigme qui a divisé ses contemporains comme elle divise encore les critiques modernes, et peut-être était-ce ce qu'il cherchait. Certains ont vu en lui un croyant sincère, conformément à ses déclarations, tout en admettant qu'il est parfois un peu déroutant ; d'autres le considéraient comme un authentique athée, dont le but était de saper insidieusement les bases de la foi par la critique philosophique ; d'autres encore, comme l'abbé Claude-François Houtteville (1688-1742), tout en admettant qu'il a émis des idées dangereuses, « dont il serait facile d'abuser », ne veulent pas « confondre M. Bayle avec ceux qui nous ont déclaré la guerre ».

En tout cas, il y a une première certitude, peut-être la seule : l'homme est suspect. Un bref examen de ses œuvres suffit à comprendre pourquoi. Prenons la première, les *Pensées sur la comète*. Le prétexte est simple : après le passage de la comète de décembre 1680, montrer qu'il s'agit d'un événement purement naturel et qui n'est en aucun cas un signe envoyé par Dieu, contrairement à ce que croient les superstitieux. Si les gens continuent à croire ce genre de chose, c'est parce qu'ils suivent la « tradition générale » et le « consentement unanime des hommes ». Or, « l'antiquité et la généralité d'une opinion n'est pas une marque de vérité ». Prenez cette idée reçue : les athées sont immoraux, puisqu'ils ne croient pas en Dieu. Rien de plus faux : « ceux qui ont été très méchants parmi les païens n'ont pas été athées » : les Tarquin, Catilina, Caligula, Néron étaient des croyants. « L'athéisme ne conduit pas nécessairement à la corruption des mœurs. » « Une société d'athées pratiquerait les actions civiles et morales aussi bien que les pratiquent les autres sociétés », y compris la société chrétienne : « il n'est pas plus étrange qu'un athée vive vertueusement qu'il n'est étrange qu'un chrétien se porte à toute sorte de crimes. Si nous voyons tous les jours cette dernière espèce de monstre, pourquoi croirons-nous que l'autre soit impossible ? » Car les hommes n'agissent pas en fonction de leurs croyances, mais en fonction de leurs passions et de leur tempérament. Même les pires athées, comme Spinoza*, peuvent mener une vie vertueuse, et d'autres, comme Vanini*, sont capables d'endurer le martyre pour leurs idées : ils sont tout aussi aptes que les chrétiens à suivre une conduite d'honneur ; cessons donc de les considérer comme des débauchés. D'ailleurs, le diable préfère les idolâtres aux athées, qui suivent la raison et la morale naturelle, sans qu'il soit besoin pour cela d'une révélation. Une société athée est parfaitement viable, et ceux qui assimilent athéisme et débauche ne font que le confirmer : il y a dans notre société beaucoup de débauchés ; si tous les débauchés sont des athées, c'est bien qu'une société d'athées est viable.

Quant à la religion, elle a été de tout temps un instrument aux mains des dirigeants politiques pour maintenir le peuple dans l'obéissance par la crainte des châtiments divins : « On a reconnu de tout temps que la religion était un des liens de la société, et que les sujets n'étaient jamais mieux retenus dans l'obéissance que lorsqu'on savait faire intervenir à propos le ministère des dieux... Pour faire agir tous ces ressorts, il fallait non seulement qu'il y eût une religion autorisée par le magistrat, mais aussi que les sujets fussent prévenus de crainte, de vénération et de respect pour tous les exercices de cette religion. C'est pourquoi la politique voulait que l'on ménageât soigneusement tout ce qui serait propre à fomentier dans les esprits le zèle de la religion et à inspirer un profond respect pour ses plus petites

cérémonies. » Le clergé, intermédiaire entre Dieu et les hommes, en a profité « en imposant un nouveau joug de scrupules sur les esprits et en faisant publier une infinité de prodiges dont il fallait qu'il fût l'interprète ».

Bayle a beau prétendre qu'il ne s'en prend qu'aux religions païennes, à l'idolâtrie et à la « superstition », il devait s'attendre à des réactions hostiles : pourquoi sinon aurait-il publié les *Pensées diverses* sans nom d'auteur ni d'éditeur, à Cologne au lieu de Rotterdam ? Comment croire à la sincérité de son indignation lorsqu'il est accusé d'athéisme ? Dans l'*Addition* qu'il envoie aux universités pour se disculper, il n'hésite pas à écrire : « Je crois avoir dit de l'athéisme tout le mal qui s'en peut dire généralement parlant. » On peut être sceptique.

Le *Commentaire philosophique* et le *Dictionnaire*

Quatre ans plus tard, en 1686, il publie le *Commentaire philosophique*, toujours anonymement, prétendant n'avoir fait que traduire un texte anglais d'un certain « Jean Fox », publié à Canterbury. Il s'y fait le défenseur de la plus large tolérance religieuse : même les pires hérétiques, s'ils sont sincères, servent Dieu. Cependant, par déférence à l'égard des autorités civiles, il admet une limitation de la liberté de la presse, et l'exclusion des athées, ce qui n'est pas sans contredire l'esprit général de l'ouvrage, qui déclare que la « raison naturelle » doit être notre seul guide. Il s'ensuit une polémique furieuse avec Jurieu. Bayle sépare radicalement foi et raison : « voilà donc la religion déclarée incompatible avec la raison par arrêt de M. Bayle », ironise Isaac Jaquelot. Pour le fidèle d'une religion, toutes les autres religions sont des superstitions, et comme la religion ne peut se baser sur la raison, on aboutit à un relativisme généralisé. Toutefois, s'il y a dans la Bible une affirmation catégorique qui contredit une démonstration rationnelle, il faut suivre la Bible, ce qui est incompatible avec le fait que la « raison naturelle » doit être le guide suprême. Quoi qu'il en soit, le Consistoire est amené en raison des polémiques à examiner les écrits de Bayle, dont l'anonymat ne trompe personne, et à prendre les sanctions que nous avons dites.

En 1697, c'est le *Dictionnaire*. Nouveau chef-d'œuvre d'ambiguïté et de mystification. Le plus gros article est consacré à Spinoza, avec l'intention affichée de le pourfendre. Résultat : pour Tournemine, ce n'est qu'un trompe-l'œil qui, sous couvert de critique, vise à exposer le système athée ; pour Bernard, c'est une attaque inutile et bâclée ; pour Halma, au contraire, c'est une convaincante démonstration. Exemple du procédé utilisé : la matière est-elle douée de mouvement, comme le prétend Spinoza, ou le reçoit-elle de l'extérieur ? Après avoir accumulé les arguments en faveur de la première hypothèse, Bayle se

prononce en faveur de la seconde, qui est, dit-il, universellement acceptée. Cela montre bien les limites de la raison, affirme-t-il, lui, grand défenseur de la raison, au lecteur perplexe.

Autre article déroutant, celui qui est consacré à Mahomet, cet « imposteur », ce « faux prophète », cette « idole ». En fait, cela n'est que prétexte à attaquer *tous* les fondateurs de religions. Les plus honnêtes sont finalement les païens antiques, dont les croyances n'ont pas été forgées délibérément dans le but de tromper, mais ce n'étaient que « jeux d'esprit de quelques poètes qui ne songeaient point à canoniser leurs fictions et qui ne les inventaient que pour s'amuser ». Puis, ces « badineries » ont été prises au sérieux ; les philosophes se sont même attachés à leur donner une explication allégorique, mais dans tout cela, pas d'imposture délibérée.

Mahomet, en revanche, est l'archétype de l'imposteur. « Comme il était sujet au mal caduc, et qu'il voulait cacher à sa femme cette infirmité, il lui fit croire qu'il ne tombait dans ces convulsions qu'à cause qu'il ne pouvait soutenir la vue de l'ange Gabriel, qui lui venait annoncer de la part de Dieu plusieurs choses concernant la religion. » Il a ensuite soudoyé des personnes pour répandre le bruit d'après lequel il était prophète. Y croyait-il vraiment lui-même ? Bayle examine sérieusement la question. Pour beaucoup, dit-il, Mahomet a été trompé par le diable, qui a pris la forme de l'ange Gabriel ; pour d'autres, c'est tout simplement un fou, un malade ; ainsi, « le célèbre Gisbert Voetius ne doute point que Mahomet n'ait été un enthousiaste, et même un énergumène ». « Quant à moi, poursuit Bayle, j'aime mieux croire, comme l'on fait communément, que Mahomet a été un imposteur ; car... ses manières insinuanes et son adresse à se servir des amis témoignent qu'il ne se servait de la religion que comme d'un expédient de s'agrandir. »

Comment se fait-il que l'islam se soit répandu si vite ? Tout simplement parce qu'il a utilisé la force armée. « Comment résister à des armées conquérantes qui exigent des signatures ? Interrogez les dragons de France qui servirent à ce métier l'an 1685, ils vous répondront qu'ils se font fort de faire signer l'Alcoran à toute la terre, pourvu qu'on leur donne le temps d'en faire valoir la maxime *compelle intrare, contrains-les d'entrer*. » Les chrétiens en ont fait autant, voyez Constantin, voyez Charlemagne et la conversion des Saxons. Leur cas est même pire que celui des musulmans : « Les Mahométans, suivant les principes de leur foi, sont obligés d'employer la violence pour ruiner les autres religions, et néanmoins ils les tolèrent depuis plusieurs siècles. Les chrétiens n'ont reçu ordre que de prêcher et d'instruire, et néanmoins de temps immémorial ils exterminent par le fer et par le feu ceux qui ne sont point de leur religion. »

Et pourtant, l'« imposteur » Mahomet finit par apparaître presque

respectable. Il a mené une vie austère, fondée sur une morale stricte et des jeûnes. Il n'est pas responsable de tous les racontars qu'on a fait circuler à son propos : « Il n'est point permis d'argumenter contre Mahomet en vertu des rêveries que ses sectateurs content de lui. » Car ce sont ses propres fidèles qui ont colporté ces fables : « Je dois dire en faveur des auteurs chrétiens que ce sont les sectateurs de cet imposteur qui ont débité de lui les fables les plus ridicules », que Bayle se fait un plaisir de rapporter complaisamment.

C'est le sort commun de tous les fondateurs de religions, conclut Bayle, que de se voir attribués des pouvoirs et des actions extraordinaires, et que de susciter aussi de faux prophètes : « Au reste, la religion de cet imposteur a été sujette au même inconvénient qu'on a remarqué à la naissance du christianisme et à celle de la Réformation de Luther, car dès qu'il eut prophétisé, il s'éleva plusieurs faux prophètes, et ses sectateurs se divisèrent bientôt. » Tout cela n'est pas innocent. Bayle n'était pas obligé de rappeler ces ragots ; en disant que ce ne sont que des ragots, il contribue à les disséminer, et apporte de l'eau au moulin des adversaires des religions.

Déisme et athéisme

Dans ses dernières années, en 1704-1706, Bayle entretient une controverse avec Le Clerc* sur le rôle de la nature dans l'apparition de la vie. On y retrouve la même confusion que dans les cas précédents. De part et d'autre on s'accuse d'athéisme. Dans les *Continuations des pensées diverses sur la comète*, parues en août 1704, Bayle, qui soutient le mécanisme cartésien, déclare que Le Clerc favorise les athées en affirmant que la nature peut former les animaux sans savoir ce qu'elle fait ; pour Le Clerc, Bayle est coupable de « favoriser les athées », de mettre religion et athéisme sur le même plan en prêtant à la nature une organisation interne. Pas du tout, rétorque Bayle, qui proclame sa répulsion pour le matérialisme : « Conçoit-on des lois qui n'aient pas été établies par une cause intelligente ? En conçoit-on qui puissent être exécutées régulièrement par une cause qui ne les connaît point et qui ne sait pas même qu'elle soit au monde ? Vous avez là, métaphysiquement parlant, l'endroit le plus faible de l'athéisme. C'est un écueil dont il ne se peut tirer, c'est une objection insoluble », écrit-il dans la *Continuation des pensées diverses sur la comète*. D'après lui, c'est la grande faiblesse de la pensée païenne antique, et en particulier de l'épicurisme, dont il admire la partie physique, la théorie des atomes, mais déplore l'aspect métaphysique, qui livre ces atomes au hasard. C'est là, dit-il une « erreur ». En même temps, il proclame le « droit à l'erreur », fondement de la tolérance : si ce droit n'est pas reconnu, le monde « deviendra un coupe-gorge ». Toute la pensée antique conduit à l'athéisme, y compris le scepticisme. Bayle est

l'inventeur de l'« athée sceptique ». Suspendre son jugement à propos de l'existence de Dieu, c'est en fait nier cette existence : pour être un athée, dit-il, il n'est pas nécessaire « d'affirmer que le théisme est faux : il suffit de le regarder comme un problème ».

Sa définition de l'athéisme a en effet toujours été très large : l'athée est celui qui, même s'il reconnaît l'existence d'un dieu, et même d'un dieu créateur et premier moteur, refuse toute idée de providence, toute intervention divine, tout caractère personnel du divin, et donc toute idée de prière : « Qu'on reconnaisse tant qu'on voudra un premier être, un Dieu suprême, un premier principe, ce n'est pas assez pour le fondement d'une religion... il faut de plus établir que ce premier être, par un acte unique de son entendement, connaît toute chose et que, par un acte unique de sa volonté, il maintient un certain ordre dans l'univers, ou le change, selon son bon plaisir. De là l'espérance d'être exaucé quand on le prie ; la crainte d'être puni quand on se gouverne mal ; la confiance d'être récompensé quand on vit bien ; toute la religion, en un mot, et, sans cela, point de religion » (*Continuation des pensées diverses sur la comète*). Les déistes sont donc des athées, car « il ne peut y avoir de contradiction entre reconnaître un Auteur du monde et nier l'existence de Dieu ».

L'existence d'athées authentiques est attestée par les sources historiques aussi bien que par l'expérience quotidienne, et cela ruine une des « preuves » de l'existence de Dieu : la preuve par le consensus universel.

La critique des Écritures

Bayle aborde un autre problème crucial : celui de l'Écriture Sainte comme révélation divine. Et là encore il prend plaisir à brouiller les cartes. Il admet, du bout des lèvres, que l'Écriture est un texte inspiré, mais dont l'étude requiert une méthode respectueuse des principes de la critique historique. Il suit en cela Richard Simon*, mais n'accepte pas le rationalisme systématique de l'arminien Jean Le Clerc, dont le *Traité sur l'inspiration* lui paraît ruiner l'origine divine du texte. Il lui écrit : « Tout votre traité sur l'inspiration des prophètes et des apôtres ne peut que jeter mille doutes et mille semences d'athéisme dans les esprits. » À propos de Moïse par exemple, il va moins loin que Simon, en acceptant qu'il soit l'auteur de la Genèse, mais il admet que son récit n'est pas conforme aux règles de la science historique, et il en fait le signe de l'inspiration : si la Bible s'exprime de façon si imprécise alors qu'elle pourrait le faire d'une façon plus conforme au goût, c'est bien la preuve que c'est Dieu qui parle par l'intermédiaire de Moïse (*Nouvelles de la République des Lettres*, 1686). Dieu, en quelque sorte, fait exprès de mal s'exprimer et de raconter des histoires ridicules pour qu'on le croie plus facilement ! Bayle se situe de toute évidence

dans le registre ironique lorsqu'il évoque le cas de Sarah, qui, à 90 ans, est enlevée par Abimélech, subjugué par sa beauté. C'est tout à fait vraisemblable, affirme Bayle avec un clin d'œil : « La vie des femmes en ce temps-là allait jusqu'à cent trente ans... c'est avec nos beautés de cinquante-six ans qu'il faut comparer Sarah. Or j'avoue qu'encore qu'il soit très rare qu'une femme de cinquante-six ans soit jugée digne d'être enlevée pour sa beauté, et encore moins d'être destinée au lit d'un souverain comme un morceau friand et royal, il s'en trouve quelques-unes qui ont encore de beaux restes à cet âge... » (*Dictionnaire*, article « Sarah ».)

Bayle entretient jusqu'à sa mort l'incertitude concernant ses convictions intimes. Son ami David Durand, pasteur calviniste libéral, lui ayant écrit « quelques jours avant sa mort la lettre du monde la plus tendre pour l'obliger à lever toute espèce de scandale, par une confession édifiante des vérités chrétiennes, ou du moins des vérités de la religion naturelle », il ne reçoit pour toute réponse qu'un billet dans lequel toute la « spiritualité » se réduit à faire des mots d'esprit, évoquant Horace et Martial, sans un mot à propos de la religion. Le pasteur Basnage n'a pas plus de succès.

On comprend dès lors pourquoi Radicati*, peu après, déclare que Bayle était de « notre parti », et le range aux côtés de Démocrite*, Épicure*, Diagoras*, Lucien*, Socrate*, Anaxagore*, Sénèque, Hobbes*, Blount*, Spinoza*, Vanini*, Saint-Évremond*, « et généralement tous ceux qu'on appelle athées spéculatifs ». En 1711, un écrit anonyme, publié à Cologne, imagine une conversation entre Spinoza* et Bayle, le second déclarant qu'il avait dû faire semblant d'attaquer le premier pour détruire les soupçons. En Angleterre, William Law écrit dans ses *Remarks* de 1724 que Bayle a « augmenté le nombre des infidèles et des libertins » en présentant « la vertu et la religion comme les résultats aveugles du tempérament, du caractère naturel et de la coutume ». Les libres penseurs, ajoute-t-il, « adorent les contradictions de M. Bayle », et soutiennent comme lui qu'« une société d'athées peut être aussi vertueuse qu'une société de croyants ». Au XX^e siècle, les historiens se sont montrés plus timorés, reculant devant l'inconvenant qualificatif d'athée, pour coller sur Bayle la commode étiquette d'« agnostique ».

Bibliographie : E. Labrousse, Pierre Bayle, *La Haye*, 1964, éd. de poche Albin Michel 1996 ; H. Bost, Pierre Bayle, *Paris*, 2006 ; P. Bayle, *Pensées diverses sur la comète*, Garnier-Flammarion, *Paris*, 2007 ; I. Delpha, « Le parallèle entre idolâtrie et athéisme : questions de méthode », dans I. Delpha et P. de Robert (éd.), *La Raison corrosive. Études sur la pensée de Pierre Bayle*, *Paris*, 2003.

BEAUGHON Albert

(1915-1995)

Professeur de mathématiques et de sciences et fondateur de l'Union des Athées, né à Bellerive-sur-Allier (Allier). Issu d'un milieu modeste et catholique, il doit interrompre ses études de médecine en 1935 pour raisons financières. Il s'oriente alors vers l'Éducation nationale, et fera toute sa carrière au collège d'enseignement général de Bellenaves, dans l'Allier.

Devenu incroyant dès l'adolescence, il approfondit ses connaissances antireligieuses par de nombreuses lectures. Humaniste, généreux et désintéressé, il est opposé à tout sectarisme, et respecte les souhaits de sa famille en se mariant religieusement et en faisant baptiser et communier ses deux filles. Cependant, convaincu que l'obscurantisme des croyances religieuses est contraire à la dignité humaine comme bafouant la raison, il noue de nombreuses relations avec des incroyants, et décide de fonder une association dans le but de faire progresser l'athéisme dans la société. C'est ainsi qu'il crée avec Auguste Closse, en 1970, l'Union des athées, dont il indique les objectifs dans un manifeste : « L'Union des athées a pour but le regroupement de ceux qui considèrent "dieu" comme un mythe, au même titre que toutes les créations de pure imagination, supposées sans existence réelle permanente, comme fantômes, esprits, fées, dieux des religions polythéistes, diables, démons, etc. Il n'existe pas d'"esprits" sans matière vivante organisée. » Le texte relève le « caractère absurde et malsain » de ces croyances, ainsi que ce paradoxe : « Ces idées absurdes sont cependant prises au sérieux par des personnes sensées par ailleurs... » L'athéisme ne prétend pas tout expliquer, mais n'accepte que les études scientifiques sérieuses.

À partir de 1974, l'Union des athées publie un journal, la *Tribune des athées*. Albert Beaughon meurt en octobre 1995 à Vichy.

Bibliographie : Renseignements aimablement fournis par Johannès Robyn, président de l'Union des athées.

BEAUQUIER Charles

(1833-1916)

Archiviste et folkloriste français, député radical-socialiste du Doubs de 1880 à 1914. Membre de l'Association nationale des libres penseurs de France, il est l'auteur du *Petit Catéchisme populaire du libre penseur*. En 1912, il participe activement à une campagne des libres penseurs qui revendiquent le droit d'annoncer les cérémonies civiques par une sonnerie de cloches. Le 23 février, il dépose à l'Assemblée nationale un projet de loi dénonçant le « privilège exorbitant » des catholiques, qui ont seuls le droit d'utiliser ce type de communication. « Quant aux autres particuliers, aux libres penseurs, ils doivent se passer de ce mode de signaler les événements importants de la vie. » Il propose donc de voter une loi spécifiant que « les communes régleront l'emploi des cloches. Tout habitant de la commune, prêtre ou laïc, aura le droit de faire annoncer par des sonneries de cloches les naissances, les mariages ou les obsèques, avec ou sans caractère religieux ». Pour soutenir cette campagne, les libres penseurs envisagent de créer un journal : *La Cloche laïque*.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

BEAUVOIR Simone de

(1908-1986)

Écrivain français, née dans un milieu de bourgeoisie aisée et conformiste, d'un père avocat cultivé, intelligent et incroyant, et d'une mère pratiquante. Elle est éduquée par des religieuses, dans un esprit rigoriste et de refoulement de la sexualité. Enfant, Simone de Beauvoir étudie dans une institution catholique stricte, répondant au nom ambigu de cours Désir. Jusqu'à quatorze ans, sa foi est ardente : « J'étais très pieuse ; je me confessais deux fois par mois à l'abbé Martin ; je communiais trois fois par semaine, je lisais chaque matin un chapitre de *l'Imitation* ; entre les classes, je me glissais dans la chapelle de l'institut et je priais longtemps, la tête dans les mains ; souvent pendant la journée j'élevais mon âme à Dieu. » Elle forme le projet de devenir carmélite et d'atteindre la sainteté.

À quinze ans, elle perd totalement et définitivement la foi. Elle s'en est expliquée dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Intelligente, brillante même, elle est déçue de constater que ses élans vers Dieu tombent à plat : « Alors qu'intellectuellement je m'élevais de jour en jour vers le savoir, je n'avais jamais l'impression de m'être rapprochée de Dieu. Je souhaitais des apparitions, des extases, qu'en moi ou hors de moi quelque chose se passât : rien n'arrivait et mes exercices finissaient par ressembler à des comédies. » Parallèlement, elle constate autour d'elle la médiocrité et l'hypocrisie des croyants ; les meilleurs esprits sont sceptiques, en conclut-elle : « Mon père ne croyait pas ; les plus grands écrivains, les meilleurs penseurs partageaient son scepticisme ; dans l'ensemble, c'était surtout des femmes qui allaient à l'église. » Ajoutons à cela la bêtise et les indiscretions de son confesseur, l'abbé Martin, et on comprend que cette jeune fille lucide constate un beau soir d'été qu'elle est devenue athée : « "Je ne crois plus en Dieu", me dis-je, sans grand étonnement. C'était une évidence : si j'avais cru en lui, je n'aurais pas consenti de gaieté de cœur à l'offenser. J'avais toujours pensé qu'au prix de l'éternité ce monde comptait pour rien ; il comptait, puisque je

l'aimais, et c'était Dieu soudain qui ne faisait pas le poids : il fallait que son nom ne recouvrit plus qu'un mirage. Depuis longtemps l'idée que je me faisais de lui s'était épurée, sublimée au point qu'il avait perdu tout visage, tout lien concret avec la terre et de fil en aiguille l'être même. Sa perfection excluait sa réalité. C'est pourquoi j'éprouvai si peu de surprise quand je constatai son absence dans mon cœur et au ciel. Je ne le niai pas afin de me débarrasser d'un gêneur : au contraire, je m'aperçus qu'il n'intervenait plus dans ma vie et j'en conclus qu'il avait cessé d'exister pour moi.

« Je devais fatalement en arriver à cette liquidation. J'étais trop extrémiste pour vivre sous l'œil de Dieu en disant au siècle à la fois oui et non. D'autre part, j'aurais répugné à sauter avec mauvaise foi du profane au sacré et à affirmer Dieu tout en vivant sans lui. Je ne concevais pas d'accommodement avec le ciel. Si peu qu'on lui refusât, c'était trop si Dieu existait ; si peu qu'on lui accordât, c'était trop s'il n'existait pas. Ergoter avec sa conscience, chicaner sur ses plaisirs ; ces marchandages m'écœuraient. C'est pourquoi je n'essayai pas de ruser. Dès que la lumière se fit en moi, je tranchai net. »

À partir de ce moment, « mon incrédulité ne vacilla jamais », écrit-elle. Ses études de philosophie (elle est agrégée à 21 ans), sa rencontre avec Sartre* et l'existentialisme, ne peuvent que la conforter dans son athéisme, de même que son engagement féministe. La religion est en effet particulièrement oppressive pour les femmes, constate-t-elle. : « La femme est accoutumée à vivre à genoux ; normalement, elle attend que son salut descende du ciel où trônent les mâles », écrit-elle dans *Le Deuxième Sexe*. Femme libre et profondément engagée dans les combats intellectuels, sociaux et politiques, « éternelle révoltée », dit François Nourissier, elle a beaucoup fait pour libérer la femme de l'emprise religieuse.

Bibliographie : S. de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, 1958, éd. de poche Folio, 2007.

BEKKER Balthazar

(1634-1698)

Théologien hollandais, fils d'un pasteur calviniste, né en Frise. Après des études de théologie et de philosophie à Groningue, il devient prédicateur en Hollande. Cartésien, grand admirateur des sciences, esprit pieux et curieux, il a des contacts avec Spinoza*, dont il ne partage pas les idées. Installé à Amsterdam en 1679, il y devient une autorité par sa culture et son zèle réformateur. Sa bibliothèque de 1500 volumes inclut Descartes*, Malebranche*, Régis*, Richard Simon*, Le Clerc*, et de nombreux scientifiques comme Huygens* et Leeuwenhoek.

Sa grande idée est de chasser les superstitions relatives au diable, aux démons et autres esprits malfaisants qui encombrant la foi populaire. Pour cela, il rédige un énorme ouvrage en quatre volumes, publiés à Amsterdam de 1691 à 1693, le *Betoverde Weereld* (Le Monde enchanté). Il y pourfend la sorcellerie, la magie, la possession, les exorcismes, les apparitions. Toutes ces histoires n'ont aucun fondement scripturaire. Les interventions du démon dans la Bible sont purement symboliques.

Le livre a un immense retentissement : 5 750 exemplaires des deux premiers volumes de 400 pages sont vendus en deux mois, performance exceptionnelle au XVII^e siècle. Succès de scandale essentiellement, qui fait surgir 300 ouvrages de réfutation : Bekker, dit-on, ne croit ni au diable, ni aux anges, ni aux démons ; croit-il seulement en Dieu ? C'est un suppôt de Hobbes* et de Spinoza. Il contredit non seulement la Bible, mais aussi les Pères. « Il faut s'attendre à cela de la part d'un athée, un spinoziste, ou un libre penseur », dit un des auteurs. Si Bekker a raison, écrit Le Clerc, « il faudra dire que toutes les prétentions de ces anciens chrétiens [les Pères] étaient fausses, et que tous les raisonnements de ces grands docteurs n'avaient d'autre fondement que cette misérable erreur populaire ». Pour Petrus Van Mastricht, mettre ainsi en doute le contenu des Écritures va conduire le monde au scepticisme et à

l'athéisme. Bekker favorise la cause des « athées, libres penseurs et moqueurs de l'Écriture », dit un autre pamphlétaire. On saisit également l'occasion de montrer que le cartésianisme peut conduire à l'athéisme.

L'affaire prend des proportions inattendues. Pro et anti Bekker s'affrontent. L'assemblée des pasteurs de Zélande déclare en 1692 que ce livre « abominable » est acclamé par « les amateurs de nouveautés, débauchés, libres penseurs, tous ceux qui sont enchantés d'entendre que le diable n'est pas aussi noir que cela ». Le consistoire d'Amsterdam déchoit Bekker de ses fonctions de prédicateur, et l'oblige à signer des *Articles de satisfaction*.

Le scandale se propage en 1692 à l'étranger, avec des traductions française, anglaise, allemande de l'ouvrage de Bekker. C'est en Allemagne que le retentissement est le plus grand, en raison des fortes rumeurs de progression de l'athéisme, à Hambourg en particulier. Petrus Goldschmidt (1662-1713) déclare que Bekker n'est peut-être pas, strictement parlant, un athée, mais qu'en raison de son livre, qui favorise « le naturalisme et l'athéisme », il peut être qualifié d'« athée indirect ».

De son côté, Voltaire* salue ce « grand ennemi de l'enfer et du diable », et déclare que de toute façon, si le diable existait, il a dû mourir d'ennui en lisant *Le Monde enchanté*. Pourtant, ajoute-t-il, comment peut-on douter de l'existence du diable quand on voit la figure de Bekker, d'une laideur diabolique ?

Bibliographie : A. Fix, *Fallen Angels, Balthazar Bekker, Spirit Belief and Confessionalism in the Seventeenth Century Dutch Republic, Dordrecht, 1999.*

BELURGEY Claude

(début *xvii^e* siècle)

Humaniste, maître ès arts, professeur de rhétorique au Collège de Navarre, et athée notoire, au dire de Gabriel Naudé*, qui écrit de lui : « J'ai vu des gens qui ont autrefois connu ce maître de rhétorique, lesquels m'ont dit qu'il ne se souciait d'aucune religion, faisait un état extraordinaire de deux hommes de l'Antiquité, qui ont été Homère et Aristote*, se moquait de la Sainte Écriture, surtout de Moïse et de tous les prophètes, haïssait les Juifs et les moines, n'admettait aucun miracle, prophétie, vision ni révélation, se moquait du purgatoire... Il disait que les deux plus sots livres du monde étaient la Genèse et la *Vie des saints*, que le ciel empyrée était une pure fiction. » À la messe, qu'il est bien obligé de suivre, il lit Homère au lieu de son missel. « J'appartiens, disait-il, à la religion des grands hommes de l'Antiquité. » Il se rend en pèlerinage aux lieux sacrés de la Grèce.

On lui attribue la paternité d'un long poème didactique de 600 quatrains d'inspiration antique, rédigé vers 1619-1620, *L'Antibigot ou Le Faux Dévotieux*, plus connu sous le nom de *Quatrains du déiste*, rejetant l'idée chrétienne de Dieu comme anthropomorphique. La révélation, le péché originel, les peines de l'au-delà, les cultes particuliers sont considérés comme des inventions humaines sans cohérence et sans logique. La vertu consiste simplement à se conformer à l'ordre des choses, sans qu'il soit besoin d'un système de récompense ou de punition, d'ailleurs inique : « Se peut-il concevoir plus grande impiété/ que celle du bigot qui veut que Dieu punisse/ ceux dont les actions suivent sa volonté/ pour démontrer sur eux sa divine justice ? » Texte assez indigeste, les *Quatrains*, qui paraissent sous forme manuscrite, seraient sans doute restés inconnus si Mersenne n'avait jugé utile de les réfuter dans un énorme ouvrage de 1340 pages intitulé *L'Impiété des déistes*, leur assurant une publicité inespérée.

BEMBO Pietro

(1470-1547)

Humaniste et cardinal italien né à Venise, il s'est illustré par ses talents de latiniste, de prosateur et de séducteur. Homme d'Église, mais du même esprit que son ami Jean de Médicis qui, devenu le pape Léon X, le charge de transcrire les bulles en latin élégant. Amant de la fille d'un autre pape, Lucrèce Borgia, de Faustina della Morosina, dont il a trois fils, de Marie Savorgnan et d'autres, le cardinal Bembo envisage un moment d'être élu lui-même souverain pontife. Imitateur de Boccace* et de Pétrarque, il a laissé quelques textes en prose et en vers. Sylvain Maréchal* cite de lui ces édifiantes paroles adressées au cardinal Sadolet à propos de la Bible : « Laissez-là ces niaiseries ; elles siéent mal à un homme grave. »

Bibliographie : A. Borgognoni, *Il Secondo amore di Pietro Bembo*, Bologne, 1891.

BEN AVOUYAH Elisha

(70-140)

Érudit juif, issu d'une riche famille. Brillant étudiant, qui se familiarise avec la sagesse grecque, dont il retient les idées agnostiques. Suite à une expérience mystique, il récusé le monothéisme pour sembler adhérer à un dualisme du bien et du mal. Surtout, il nie l'idée de providence tout comme les notions de rétribution et de châtement. Exclu de la communauté rabbinique, il continue cependant d'entretenir de bonnes relations avec son ancien élève Rabbi Méir, l'un des grands maîtres de la tradition. Il est surnommé *Aher*, « l'Autre ». Son histoire, qui fait l'objet de plusieurs passages du Talmud, a fait de lui la figure par excellence de l'hérésiarque juif.

Bibliographie : A. Assaraf, *L'Hérétique. Elisha ben Abouya ou L'Autre Absolu*, Paris, 1991.

BERCKEL Abraham van

(1639-1689)

Médecin hollandais, né à Leyde. Intelligence précoce, il entre à l'université de sa ville natale à 15 ans, et fréquente les milieux hétérodoxes. Esprit vif et forte personnalité, il devient un des chefs de file de la pensée radicale. En 1667, il traduit anonymement en néerlandais le *Leviathan* de Hobbes*. Découvert, il doit s'enfuir et trouver refuge dans la juridiction autonome de Culemborg.

Bibliographie : K.O. Meinsma, Spinoza et son cercle, Paris, 1983.

BERENGER Henry

(1867-1952)

Homme de lettres, journaliste et homme politique français, fondateur du journal *L'Action* en 1903, il est membre de l'Association nationale des Libres Penseurs de France, et prend en 1908 la direction du journal *Le Siècle*. Élu sénateur de la Guadeloupe en 1912, et siégeant dans la gauche démocratique, il est réélu en 1921, et devient ambassadeur de France en 1926. Il se retire de la vie politique en 1940.

Athée convaincu, il milite pour l'éradication des forces religieuses et la fin de l'intervention cléricale dans la vie publique. En 1902, il déclare dans *La Revue blanche* à propos de la liberté de l'enseignement : « Je crois que la liberté de l'enseignement est et restera un sophisme tant qu'il existera des congrégations religieuses et une Église romaine. Il ne peut y avoir de liberté en face du cléricalisme : il réclame tout ou rien. Je me prononce énergiquement pour qu'on ne lui laisse rien. » « Le mot liberté n'est qu'un mot relatif. Il n'y a pas de liberté... de faire des faux en écriture publique, etc. Pourquoi y aurait-il la liberté de fausser l'âme de l'enfant, de la soustraire à la science et à la liberté moderne, de refuser l'éducation égale pour tous ? L'enseignement national de la jeunesse doit être obligatoire, gratuit, laïque. On ne trouvera rien de plus fécond que cette liberté. »

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

BERGMAN Ingmar

(1918-2007)

Cinéaste suédois, auteur de films sombres et à l'atmosphère glaciale, qui sont autant de réflexions sur la solitude irrémédiable de l'être humain plongé dans un monde énigmatique sans Dieu. L'homme se trouve placé devant « une question à laquelle il n'y a pas de réponse. Il y en aurait une si on croyait en Dieu. Comme on n'y croit plus, il n'y a pas d'issue », dit un personnage de *La Prison*.

Fils d'un pasteur luthérien, Bergman aurait été marqué par un accident de jeunesse : à 17 ans, ayant perdu une jeune fille qu'il aimait, il aurait demandé à son père si Dieu s'intéressait à son malheur. « Dieu a autre chose à faire qu'à s'intéresser aux histoires d'amour des jeunes gens », aurait répondu son père. « Alors, si Dieu ne s'intéresse pas à mon histoire, je ne m'intéresse pas non plus à lui. » On retrouve ce dépit dans *Sommarlek*, où le personnage de Marie déclare : « Je ne crois pas que Dieu existe. Et s'il existe, je le hais. Je le haïrai toujours. S'il était devant moi, je lui cracherais au visage. Je le haïrai tous les jours et je ne l'oublierai jamais. »

Dans un monde comme celui-là, la communication entre les êtres est impossible. C'est le thème central du *Silence* (1963), dont le titre initial était *Le Silence de Dieu* : nous sommes des êtres en voyage dans un pays inconnu, dont nous ignorons la langue, enfermés dans notre solitude, avec comme seuls liens des rapports épidermiques toujours fragiles. Le problème de l'absence de Dieu est au centre de *Lumière d'hiver* (1962), où la quête de chaleur humaine se perd dans l'infini indifférent du monde. « Notre question subsiste », dit Bergman commentant *Le Septième Sceau* (1957). L'athéisme est chez lui irrémédiable et tragique.

Bibliographie : S. Björkman, T. Mannis et J. Simon, Bergman on Bergman : Interviews with Ingmar Bergman, éd. anglaise, 1973 ; P. Cowie, Ingmar Bergman : A Critical Biography, 1983.

BERGSON Henri Louis

(1859-1941)

Philosophe français, né à Paris, et devenu une célébrité mondiale dans le premier tiers du XX^e siècle par son enseignement, ses publications et ses talents de conférencier. Professeur de philosophie successivement à Angers, Clermont-Ferrand, Paris (lycée Henri-IV), à l'École normale supérieure, au Collège de France, membre de l'Académie française (1914), prix Nobel de littérature (1928).

Sa philosophie, complètement atypique et déconcertante, en dehors de tous les courants classiques, est inclassable, en particulier en ce qui concerne les questions de foi et de religion. Le terme d'athéisme n'a guère de sens à son sujet, mais sa conception de Dieu est assez déroutante pour qu'on lui fasse une place dans ce dictionnaire.

Un constat de départ : l'origine juive de Bergson lui a valu une véritable haine de la part des autorités catholiques, qui ne manquent jamais de rappeler que ce philosophe est « professeur au Collège de France, israélite ». En 1908, la revue cléricale *L'Ami du clergé* donne un compte rendu de son ouvrage sur *L'Évolution créatrice* sous le titre de « Critique de ce mauvais livre par le Juif Bergson ». En 1914, tous ses livres sont inscrits par le Vatican à l'Index des livres prohibés, d'où ils n'ont jamais été retirés.

Cela ne suffit certes pas à faire de lui un athée. Mais s'il croit en un dieu, ce dernier n'a pas grand-chose en commun avec ses confrères des grandes religions établies. Pour le saisir, il faut rappeler les bases de la conception bergsonienne de l'être. Tout repose sur la notion d'évolution vitale et créatrice : le mouvement est l'essence même de l'être, le dynamisme est la réalité du réel, l'Univers est « un jaillissement ininterrompu de nouveautés » ; le monde est un flux continu et créateur, qui s'écoule dans le temps, que la conscience saisit sous forme de durée. L'élan vital qui anime ce perpétuel mouvement est un courant d'énergie créatrice, principe immanent et spirituel : « Tout se passe comme si un être indécis et flou, qu'on pourra appeler comme on voudra, homme ou surhomme, avait cherché à se réaliser,

et n'y était parvenu qu'en abandonnant en route une partie de lui-même. Ces déchets sont représentés par les restes de l'animalité, et même par le monde végétal, du moins dans ce que ceux-ci ont de positif et de supérieur aux accidents de l'évolution. » Cet « être indécis et flou », c'est Dieu, un Dieu cosmique en voie d'auto-réalisation : « Dieu n'a rien de tout fait. » Est-ce du panthéisme ? Ce Dieu est en effet immanent à l'Univers, mais en même temps il ne se confond pas avec lui, il est le centre de l'élan vital, la supraconscience à l'origine de tout le créé. Dans ce processus, l'homme n'est pas le dernier mot de l'évolution. Le stade suprême est le mystique, qui coïncide avec l'élan vital, qui est en même temps amour. Dans ses dernières années, Bergson envisage d'ailleurs de se rallier au catholicisme, car il voit dans Jésus le mystique par excellence. Bergson ne cherche pas à prouver l'existence de Dieu, il la pose, mais on a bien du mal à distinguer son « intuition » d'une force créatrice d'un panthéisme spinoziste.

Bibliographie : *G. Deleuze, Le Bergsonisme, Paris, 1991.*

BÉRIGARD Claude Guillermet de Beauregard, dit

(1578-1663)

Philosophe français, né à Moulins. Il enseigne la philosophie à Pise et à Padoue, et publie en 1643 à Udine : *Circuli Pisani, seu de veterum et peripatetica philosophia dialogui*. Très opposé à la scolastique, il base son enseignement sur l'épicurisme et le pyrrhonisme. Accusé d'irréligion et même d'athéisme, il semble plutôt panthéiste, attribuant à la nature la production du mouvement, et niant l'existence d'un Dieu providentiel.

Bibliographie : Biographie universelle, art. « Bérigard ».

BERNARD Claude

(1813-1878)

Physiologiste et pathologiste français, né à Saint-Julien (Rhône). Docteur en médecine en 1883, après avoir suivi les cours de Magendic, un empiriste convaincu, dont l'influence se révèle décisive. Professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, Claude Bernard doit sa célébrité à son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), livre dans lequel il expose une philosophie de la pratique médicale, basée sur l'expérience, la recherche de preuves, et le doute permanent, dans la ligne de Bacon*, Descartes* et Auguste Comte*.

À l'égard du problème de Dieu, Claude Bernard a une position agnostique. Le « pourquoi » des choses est inconnaissable : « L'obscur notion de cause doit être reportée à l'origine des choses... elle doit faire place dans la science à la notion du rapport et des conditions. » Le doute est pour lui naturel : « Je n'aime pas affirmer ; le doute est l'oreiller du savant », et il déclare dans ses *Pensées*, publiées en 1938, ne pas ressentir le besoin de croire : « Je supporte l'ignorance. C'est là ma philosophie. J'ai la tranquillité de l'ignorance et la foi dans la science. Les autres ne peuvent vivre sans foi, sans croyance, sans théorie. Moi, je m'en passe. Je ne sais et je ne saurai jamais. Je l'accepte sans me tourmenter. J'attends. » Cependant, il reçoit l'extrême onction, et on lui fait des funérailles religieuses, ce qui provoque les protestations des libres penseurs contre une « récupération » de cet agnostique par le clergé.

Bibliographie : R.P. Sertillanges, *La Philosophie de Claude Bernard*, Grenoble, 1945 ; P. Foulquié, *Claude Bernard*, Paris, 1954.

BERNARD Jean Frédéric

(1683-1744)

Libraire et auteur d'ouvrages clandestins, né en Provence, fils d'un pasteur réformé. Spécialisé dans le commerce des livres imprimés en Hollande, il devient facteur de la Société des libraires de Genève à Amsterdam, où en 1734 le secrétaire du Prince Frédéric de Prusse, Jordan, le décrit comme un érudit qui « aime peut-être trop l'étude pour son négoce ». Comme beaucoup de ses confrères, en effet, il ne se contente pas d'acheter et de vendre des livres, mais il prend part au débat philosophique en défendant des positions déistes proches de l'athéisme.

En 1711, il publie à Amsterdam sous le nom de Pierre Marteau les *Réflexions morales, satiriques et comiques sur les mœurs de notre siècle*, pamphlet antichrétien qui servira de modèle à Montesquieu pour ses *Lettres persanes*. Beaucoup plus radical que son illustre imitateur, Bernard imagine les lettres envoyées d'Europe par un philosophe persan, ridiculisant le christianisme et faisant l'éloge de l'athée vertueux. En 1714, c'est la libre traduction du livre d'Adrien Beverland*, *Histoire de l'état de l'homme dans le péché originel*, attaque contre les théologiens, pour lesquels « la superstition devint un art », et qui crée un système dans lequel ils manipulent les fidèles comme des enfants. Attaques réitérées en 1730 dans les *Dialogues critiques et philosophiques*.

Bernard participe à l'édition des *Nouvelles littéraires* (1715-1720) d'Henri de Sauzet, et de la *Bibliothèque françoise ou Histoire littéraire de la France* (1723-1746), et il collabore avec le graveur Bernard Picart (1673-1733) pour l'édition des 13 volumes des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde* (Amsterdam, 1723-1743). Ce volumineux ouvrage illustré est une arme antireligieuse : montrer à travers les usages religieux de la planète la diversité et l'irrationalité des cultes, afin de favoriser à la fois scepticisme et tolérance. Des remarques sont glissées entre les descriptions érudites, introduisant le doute : « Ces différentes formes d'adoration, ces notions romantiques,

ne sont-elles pas moins agréables à l'Être Suprême que l'infidélité d'un athée ? » Dieu préfère l'athéisme à l'idolâtrie, écrit Bernard.

Il insiste en particulier sur le fait que les chrétiens ne valent pas mieux que les autres. Leur morale ne vaut pas mieux que celle des musulmans, et son philosophe persan imaginaire est scandalisé de voir qu'en Europe on traite de « Turc, Maure ou Arabe » tout « homme sans foi », et en un mot parfait scélérat. Les musulmans ont donc parfaitement le droit de traiter les vauriens de « chrétiens ». Souvenez-vous que dans les premiers siècles c'était les chrétiens qui étaient « des infidèles, des impies et des hérétiques » aux yeux des païens, et imaginez les croisades à l'envers : 100 000 Arabes furieux qui « eussent pillé et ravagé vos terres, pour y répandre leur religion, au mépris du “droit de la nature et du droit des gens” : quelle aurait été votre réaction ? » demande-t-il dans ses *Dialogues critiques*, oubliant que c'est exactement ce qu'avaient fait les Arabes au VII^e siècle.

Bibliographie : J.O. Wade, *The Clandestine Organization and Diffusion of Philosophic Ideas in France from 1700 to 1750*, Princeton, 1938 ; J.I. Israel, *Enlightenment Contested*, Oxford University Press, 2006.

BERNIER François

(1625-1688)

Médecin, philosophe et voyageur français, né à Angers. Au cours d'un très long voyage en Orient, commencé en 1654, il visite la Syrie, l'Égypte, l'Inde, où il reste douze ans et devient médecin du Grand Moghol. Revenu en France en 1668, il publie le récit de son voyage. Son expérience des civilisations orientales, jointe à ses connaissances médicales, font de lui un esprit détaché de la religion, fréquentant les milieux libertins et épicuriens, où il rencontre Ninon de Lenclos*, Gassendi*, Molière*, Saint-Évremond*, qui l'appelle « le joli philosophe ». En 1678, il publie un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*. Cet « abrégé » en 7 volumes est en fait une apologie de l'épicurisme.

Bibliographie : F. Bernier, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, Fayard, Paris, 1992.

BERT Paul

(1833-1886)

Physiologiste et médecin, disciple de Claude Bernard, il participe à partir de 1870 surtout à la vie politique. Préfet du Nord en 1871, député de l'Yonne en 1872, ministre de l'Instruction publique et des cultes en 1881, résident général en 1885 au Tonkin, où il meurt.

Farouchement anticlérical, il crée un enseignement qui prend la religion comme objet d'étude, dans le but de fonder « une paléontologie morale ». En 1885, il fait supprimer la faculté de théologie de l'université de Paris, et installe dans ses locaux la cinquième section de l'École pratique des hautes études, dite « des sciences religieuses ». Une chaire d'histoire des religions est créée au Collège de France.

Paul Bert dénonce aussi le caractère immoral à ses yeux de l'enseignement catholique qui, « sous le couvert de l'enseignement religieux », et sous prétexte de « saisir les occasions fréquentes d'inspirer l'horreur de ce péché [de chair] », est « le moyen de faire naître dans les jeunes imaginations des idées dangereuses ». Il en produit de nombreux exemples, tirés des catéchismes et des livres scolaires, au cours d'une mémorable séance à la Chambre en 1879, mettant en parallèle sainte Marguerite-Marie Alacoque, à qui on fait prêter vœu de chasteté à quatre ans, et les « jeunes filles laïques », qui arrivent au mariage innocentes et ignorantes des réalités sexuelles, et donc plus pures. Morale laïque et morale catholique s'accusent mutuellement de corrompre la pureté des demoiselles.

Bibliographie : P. Bert, *À l'ordre du jour, Paris, 1885* ; J. Lalouette, « Paul Bert, libre penseur », dans *Les Opportunistes. Les débuts de la République des Républicains, collectif, Paris, 1991*.

BERTHELOT Pierre Eugène Marcelin

(1827-1907)

Chimiste et homme politique français, né et mort à Paris. Fils de médecin, mais d'une famille très chrétienne, catholique pratiquant dans sa jeunesse, il traverse une crise spirituelle à partir de 1845 lorsqu'il constate l'incompatibilité de ses connaissances scientifiques et de ses croyances religieuses. Son amitié avec Ernest Renan* achève de le conduire à l'athéisme, dont il devient jusqu'à sa mort une figure marquante.

Sa carrière politique et scientifique est exceptionnelle : professeur de chimie organique à l'École supérieure de pharmacie en 1859, puis au Collège de France, membre de l'Académie de médecine, de l'Académie des sciences, de l'Académie française en 1901, inspecteur de l'enseignement supérieur en 1877, sénateur inamovible en 1881, ministre de l'Instruction publique en 1886, des Affaires étrangères en 1895. Ses travaux scientifiques de premier plan font faire à la chimie des progrès remarquables, qui nourrissent en lui une foi inébranlable en la science, destinée à remplacer la religion, à fonder la morale et à assurer le bonheur de l'humanité. C'est ce qu'il explique dans *Science et philosophie* (1886), *Science et morale* (1897), *Science et éducation* (1903), *Science et libre pensée* (1906).

Premier Président d'honneur de l'Association nationale des libres penseurs français, il est le symbole du scientisme antireligieux de son époque. En 1895, ses amis Ferdinand Buisson*, Louis Liard, Jean Jaurès*, Émile Zola*, et tout le gratin de la laïcité militante organisent un banquet en son honneur. L'exergue en tête du menu était : « Hommage à la science, source d'affranchissement de la pensée ». Dans son discours, Berthelot prononce un violent réquisitoire contre l'obscurantisme religieux, obstacle à la science depuis des siècles.

Cependant, l'athéisme de Berthelot reste ouvert et tolérant. Lorsqu'en 1903 on lui offre la présidence de la Libre Pensée, il accepte, tout en précisant dans sa lettre que « la libre pensée doit rester la pensée libre... Ne nous laissons jamais mener à renier nos

principes. Combattons, comme disent vos statuts, tous les dogmatismes et toutes les intolérances, avec la ferme résolution de ne nous prêter jamais ni à un dogmatisme nouveau, ni à une nouvelle intolérance ». Quinze mois plus tard, lassé par les conflits internes du mouvement, il démissionne. Certains ont même prétendu que Berthelot était plutôt agnostique. Mais ses amis sont catégoriques : pour Zola, c'est un véritable athée ; pour Léon Daudet, c'est un « matérialiste convaincu ». La rupture avec le catholicisme de ses parents a certes laissé des traces, sa mère ayant très mal accepté son évolution, et lui-même déclarait que « la voix de la science » ne doit être « ni une voix de violents, ni une voix de sectaires », et qu'elle ne doit pas « opprimer [ses] anciens oppresseurs ». Ce qui n'altère en rien ses convictions athées.

Bibliographie : É. Perrin, Marcelin Berthelot, *Paris*, 1928.

BEVERLAND Adriaan

(1650-1716)

Libertin érudit hollandais. Étudiant nomade des lettres classiques à Franeker, Oxford, Utrecht, Leyde, il devient spécialiste de littérature érotique grecque et romaine, et mène lui-même une vie débridée sur le plan sexuel, affirmant le caractère fondamental de l'instinct sexuel, y compris chez les femmes, dont la prétendue chasteté n'est due qu'à l'attitude répressive de la société chrétienne.

En 1678, il publie le *De peccato originali*, montrant que la Bible doit être interprétée par la philosophie. Elle utilise des expressions adaptées à l'esprit ignorant des premiers Hébreux, et Moïse n'est certainement pas l'auteur du Pentateuque. Quant à l'histoire du péché originel, c'est une pure allégorie de la découverte de la sexualité par Adam et Ève et la transmission de cet instinct à l'humanité entière. Le scandale est immense. Beverland est arrêté, condamné à se rétracter, à payer une forte amende pour blasphème, expulsé des universités, banni de Hollande et de Zélande. Un second traité érudit qu'il se préparait à publier, *Sur les bordels des Anciens*, est confisqué. Beverland se réfugie d'abord à Utrecht, puis s'établit en Angleterre, où il fréquente Vossius*, Saint-Évremond*, Temple* et les libertins, affichant partout son quasi-athéisme épicurien.

Bibliographie : R. De Smet, Hadrianus Beverlandus (1650-1716) : Studie over het leven en werk van Hadriaan Beverland, Bruxelles, 1988.

BION DE BORYSTHÈNE

(III^e siècle avant notre ère)

Philosophe cynique grec, disciple de Théodore* l'Athée, il « disait que les dieux n'existent pas », selon Diogène Laërce, et parsemait ses enseignements de toutes sortes d'impiétés. Lors de sa dernière maladie, rapporte encore Diogène Laërce, « on le força à porter des amulettes et à renier tous ses propos sur les dieux... Bien fou en vérité qui crût aux dieux par intérêt, et pensât que les dieux n'existeraient que quand il aurait besoin d'eux ». D'après le même auteur, Bion réserve cependant son athéisme à un cercle d'amis : il répond « à quelqu'un qui lui demandait si les dieux existaient : “Écarte donc la foule d'abord, malheureux vieillard !” ».

Bibliographie : *F. Sayre, The Greek Cynics, Baltimore, 1948.*

BISCAZZA Girolamo

(m. 1570)

Gentilhomme de Rovigo, qui exprime à plusieurs reprises ses doutes concernant la religion. Jugé une première fois par l'Inquisition en 1564, il pense de bonne foi pouvoir faire état de ses hésitations : « Quand il exposa ses doutes devant l'office de l'inquisition, rapporte un informateur, il demanda des solutions, mais il reçut pour toute réponse l'ordre de se rétracter. » On lui fait savoir qu'« il est mal, voire franchement hérétique, de douter de ces choses que la sainte Église accepte pour saintes, qu'elle recommande et qu'elle prêche ». Relâché, le naïf gentilhomme s'imagine pouvoir continuer à douter comme autrefois, et il se présente spontanément au tribunal en 1569, en déclarant : « Mes doutes demeurent sur les mêmes articles qu'avant. » Pour lui ôter ses doutes, on le livre au bras séculier le 1^{er} avril 1570, et on l'exécute par le feu.

Bibliographie : S. Seidel Menchi, Érasme hérétique. Réforme et Inquisition dans l'Italie du XVI^e siècle, Paris, 1996 ; trad. franç. de l'original italien Erasmo in Italia, Turin, 1987.

BLOT Claude de Chauvigny, baron de

(1605-1655)

Gentilhomme poète de la maison de Monsieur, Gaston d'Orléans*, frère du roi Louis XIII, c'est un libertin débauché et athée, auteur de poèmes et chansons blasphématoires, exprimant l'athéisme le plus agressif : « Je suis bougre de vieille roche,/ qui n'aurai jamais de reproche/ d'avoir usé de sacrement./ Morbleu, tous les sept je méprise,/ pour le montrer plus hautement,/ je consens qu'on me débaptise... / car je sais bien/ que nous ne serons rien/ après notre trépas. » Le duc d'Orléans, qui l'appelle son « beau foutu serviteur », partage ses débauches et ses manifestations d'impiété.

Bibliographie : A. Adam, Les Libertins au XVII^e siècle, Paris, 1964.

BLOUNT Charles

(1654-1693)

Philosophe anglais, disciple de Spinoza* et précurseur du déisme en Angleterre. Dans un pamphlet de 1680, *Great Is Diana of the Ephesians*, il écrit : « Avant que les religions, c'est-à-dire les sacrifices, rites, cérémonies, prétendues révélation et autres, ne soient inventées par les païens, il n'y avait d'adoration de Dieu que de façon rationnelle, dirigée par les philosophes, par laquelle ils enseignaient non seulement la vertu et la piété, mais en étaient eux-mêmes de grands exemples par leur vie et leur conversations. » Mais bientôt le peuple s'est laissé séduire par les prêtres, « les plus méchants et les plus rusés des hommes », qui, « au lieu de la vertu et de la piété, introduisirent des fables et des fictions de leur invention, persuadant le vulgaire que, comme les hommes ne pouvaient connaître par leurs capacités naturelles la meilleure façon de servir Dieu, il était nécessaire qu'Il se révèle à ses prêtres d'une façon extraordinaire, pour une meilleure instruction du peuple ». En même temps, réalisant « combien ils pouvaient être utiles au Prince, et le Prince à eux dans un gouvernement despotique », ils se sont alliés à la monarchie absolue. Depuis, les hommes suivent les religions, par habitude, par tradition, par crédulité, sans même savoir pourquoi ils croient. Et même si une religion est vraie, la grande majorité des croyants est dans l'erreur : « En supposant qu'il n'y ait que trois lois, à savoir celle de Moïse, celle du Christ et celle de Mahomet, soit elles sont toutes fausses, et alors le monde entier est trompé ; ou seulement deux d'entre elles, et alors c'est la plus grande partie qui est trompée. »

En 1678, dans *Anima mundi*, Blount dénonce les religions comme des tromperies et des impostures, les prophéties comme de pures imaginations, énoncées par les fondateurs religieux pour assurer leur pouvoir sur l'esprit du peuple. En 1680, il traduit la *Vie d'Apollonius de Tyane*, de Philostrate, nouvelle occasion de dénoncer l'imposture des prêtres. En 1683, il traduit en anglais des passages du *Tractatus* de Spinoza, et le texte entier en 1689. En 1683 également, Blount publie

Miracles No Violation of the Laws of Nature, niant la possibilité des miracles, en s'inspirant directement de Spinoza. Il s'attire une violente réplique de Thomas Browne qui, dans *Miracles Works and Contrary to Nature*, l'accuse de « saper les fondations de la loi et de l'Évangile », de « faire pénétrer les principes du déisme et de l'athéisme dans l'esprit des lecteurs ».

Bibliographie : K.J. Walber, Charles Blount (1654-1693). Frühaufklärer : Leben und Werk, Francfort, 1988.

BLUM Léon

(1872-1950)

Critique littéraire et homme politique français, né à Paris dans une famille de négociants israélites, il collabore dès la fin du XIX^e siècle à *La Revue blanche* des frères Natanson. Dès cette époque, le judaïsme n'est pour lui que la marque d'une appartenance culturelle, même s'il pratique occasionnellement. Il n'a « jamais manifesté qu'il ressentait son judaïsme comme quelque chose de religieux », disait de lui Thadée Natanson.

Il adhère au Parti socialiste SFIO, participe à la fondation de *L'Humanité*, et se consacre à la vie politique à partir de l'assassinat de Jaurès en 1914. Président du Conseil du Front populaire en 1936-1938, il est jugé par le régime de Vichy et interné en Allemagne. Après la guerre, il vit dans une semi-retraite, cultivant un humanisme à la fois libéral et marxiste, difficile synthèse, qu'il défend dans *À l'échelle humaine* (1945).

Léon Blum est un athée pratique, qui sans renier ses origines juives n'y attache pas d'importance. Pour lui, mis à part une poignée d'orthodoxes bornés, le peuple juif est entièrement sécularisé, et ses traditions religieuses ne sont plus que des coutumes destinées à manifester une appartenance culturelle. Il écrit en 1914 dans les *Nouvelles Conversations de Goethe avec Ackermann* : « Je n'ai jamais rencontré de gens aussi débarrassés de notions ou de traditions religieuses. C'est au point qu'il est impossible de formuler un dogme juif. Dans le peuple, la religion n'est qu'un ensemble de superstitions familiales auxquelles on obéit sans conviction aucune, seulement par respect envers les ancêtres qui s'y sont conformés pendant vingt-cinq siècles ; pour les gens éclairés, elle n'est plus rien. » Il manifeste de plus des tendances libertaires, dans *Le Mariage* (1907).

BOCCACE Jean (Giovanni Boccaccio)

(1313-1375)

Écrivain italien, fils d'un commis de la banque florentine des Bardi, il passe sa jeunesse à Naples, dans le milieu raffiné, voluptueux et cosmopolite de la cour angevine, où se côtoient chrétiens romains, orthodoxes byzantins, juifs, musulmans. Il y compose des écrits amoureux légers. De retour à Florence en 1340, il exerce diverses fonctions au service de la République, et à la suite de la peste noire de 1348-1349, il rédige le *Décaméron* (1350-1355), recueil de récits licencieux et irrespectueux à l'égard de l'Église et de la religion. Le livre foisonne de tableaux et portraits révélant une société sceptique, incrédule, se moquant du clergé, des miracles et des choses saintes, à l'image de Messire Chapelet : « Il était très grand blasphémateur de Dieu et des saints... L'église, jamais il ne la fréquentait, contemplant avec paroles abominables tous les sacrements comme choses viles. »

La parabole des trois anneaux

C'est pourquoi Prosper Marchand écrit en 1758 dans son *Dictionnaire historique* : « Pour la religion, je crois que Boccace n'en avait pas et qu'il était parfait athée, ce qui pourrait se prouver par quelques chapitres de son *Décaméron*, principalement par celui dans lequel il est parlé d'un diamant qu'un père de famille laissa à ses trois fils. » Il s'agit du fameux conte des trois anneaux : Saladin, représentant l'islam, demande au juif Melchisédech : « Laquelle des trois lois te semble la plus véritable, de la judaïque, de la sarrasine ou de la chrétienne ? » Le juif répond par une parabole, celle d'un père qui a trois fils d'égal mérite, et qui déclare que son héritier sera celui à qui il donnera un très bel anneau familial que l'on se transmettait de père en fils. Mais comme il aime également ses trois enfants, il en fait faire deux copies, et il en donne secrètement un à chacun. Ainsi, on ne peut les départager. La conclusion est très audacieuse : « J'en dis de même, mon seigneur, des trois religions données aux trois peuples par Dieu le Père, et sur lesquelles vous me questionnez. Chacun d'eux croit être son héritier et avoir sa vraie loi et ses vrais commandements ;

mais la question de savoir qui les a est encore pendante, comme celle des anneaux. » C'est mettre les trois religions sur le même plan. Ne pas savoir laquelle détient la vérité, c'est soupçonner chacune des trois d'imposture.

Mais ce n'est pas tout. Dans son *De genealogia deorum*, rédigé vers 1360, Boccace, reprenant l'idée d'Évhémère, montre comment les dieux antiques ne sont que le résultat de la déification de héros, ou de la personnification de phénomènes physiques. Il pousse l'audace jusqu'à suggérer que les premiers chrétiens avaient commencé à faire la même chose avec Paul et Barnabé. Le *Décaméron* donne une image peu flatteuse de la société chrétienne, caractérisée par une crédulité ahurissante, par exemple en ce qui concerne le culte des saints et de leurs reliques. Dans un conte, un frère fait croire aux « hommes et femmes simples qui étaient dans l'église », qu'il va leur montrer une plume de l'archange Gabriel, et que dans une autre cassette il a « les charbons sur lesquels fut rôti saint Laurent », sans parler d'un doigt du Saint-Esprit, d'un ongle de chérubin, d'une fiole de la sueur de saint Michel. Boccace, cependant, se rapproche de la religion dans les dernières années de sa vie, sous l'influence notamment de Pétrarque.

Bibliographie : J. Luchaire, Boccace, Paris, 1951.

BODIN Jean

(1530-1596)

Magistrat, philosophe et économiste français, né à Angers. Est-il catholique ? calviniste ? sceptique ? agnostique ? déiste ? théiste ? athée ? Tout, dans sa vie et ses œuvres, contribue à brouiller les pistes et les cartes, si bien qu'il apparaît comme suspect aux yeux de tous les dogmatiques.

Par sa vie d'abord. Certains le disent fils d'une juive convertie, mais convertie au protestantisme ou au catholicisme ? Après une formation juridique, il exerce un moment comme avocat, et se rallie en 1571 au parti des « politiques » qui, autour du duc d'Alençon, mettent les intérêts politiques au-dessus de ceux de la religion. Élu député aux états généraux de Blois en 1576, il s'élève contre l'extrémisme catholique de la Ligue, avant de la rejoindre et d'être accusé d'hérésie en 1587. Et quand Henri IV, alors protestant, arrive au pouvoir, Bodin est prêt à le rejoindre.

Par ses œuvres ensuite. Si *Les Six Livres de la République* contiennent des vues remarquables et fermes sur le pouvoir, la justice et l'économie, les ouvrages qui traitent de la religion sont extrêmement déconcertants, allant d'un fort scepticisme dans *l'Heptaplomeres* à une grande crédulité dans la *Démonomanie des sorciers*, où Bodin accepte la réalité des pratiques de sorcellerie les plus invraisemblables, et recommande une impitoyable répression. Alors que dans *La Méthode de l'histoire* il se livre à une étude comparée des religions, soulignant le rôle du climat pour expliquer leurs différences, exigeant dans un esprit relativiste de composer une histoire de l'impiété, il écrit dans *La République* que « peu à peu, du mépris de la religion est sortie une secte détestable d'athéistes,... dont il s'ensuit une infinité de meurtres parricides, empoisonnements ».

Le *Colloquium heptaplomeres*

C'est dans son *Colloquium heptaplomeres*, rédigé vers 1590, que Bodin expose le plus complètement ses idées religieuses. Ce curieux livre,

que les libertins admireront beaucoup, met en présence sept sages représentant sept attitudes religieuses : un catholique, un luthérien, un calviniste, un juif, un musulman, un déiste, un indifférent. Ils vivent en bonne intelligence et débattent des mérites respectifs de leur position. Unanimes, ils condamnent l'athéisme, qui entraîne l'immoralité et réduit l'homme à l'état de bête. De façon surprenante, ils sont aussi hostiles aux discussions religieuses, qui affaiblissent la foi et conduisent au doute. Leur propre conversation en est l'illustration, car aucune critique n'est épargnée aux différentes religions, en particulier au christianisme, mis à mal avec une extraordinaire violence par le juif, le musulman, le déiste et l'indifférent. Le personnage de Jésus est âprement contesté : sa conception virginale, sa nature divine, ses miracles, sa tentation par Satan, sa vocation tardive, sa résurrection sont niés avec des arguments dont beaucoup viennent de Celse* et de Julien. La Trinité, l'Esprit Saint, le péché originel sont considérés comme des défis à la raison et aux lois de la nature. L'anthropomorphisme, les sacrements, les cérémonies, le caractère triste de cette religion : tout est passé au crible d'une impitoyable critique.

Mahomet n'est pas mieux traité, lui qui a imposé ses « fables » par « la violence et les armes », « ne pouvant venir à bout de persuader par la force de ses raisonnements ». Moïse est davantage épargné, mais de toute façon tous les messies et prophètes sont qualifiés d'« imposteurs », qui « promettent plus qu'ils ne tiennent », et tous les fondateurs de religions sont congédiés : « Qu'est-il besoin de Jupiter, de Christ, de Mahomet ? » La religion est « une opinion toujours douteuse et suspendue entre le vrai et le faux » ; chacun tient à la sienne : « Les Juifs tiennent pour la leur, les mahométans au contraire, les chrestiens se l'attribuent et les payens de toutes les Indes veulent l'emporter par l'antiquité. » Senamy, qui joue le rôle de l'indifférent dans la discussion, met tous les credo sur le même plan : « Je pense que toutes les religions du monde, soit la naturelle que suit Toralbe, soit de Jupiter ou des dieux des Gentils que les Indiens orientaux et tartares dorent, soit de Moïse, de Christ et de Mahomet... sont agréables à Dieu. »

La conclusion est qu'il vaut mieux que chacun garde sa religion tout en tolérant les autres, car la raison, qui doit être notre seul guide, ne peut déterminer quelle est la vraie. Senamy exprime son scepticisme par une formule sibylline : « Parmi un si grand nombre de religions, il peut estre de deux choses l'une : ou que ce n'est rien, ou que l'une n'est pas plus la vraie que l'autre », ce que l'on pourrait traduire par : « soit les religions sont toutes fausses, soit elles sont toutes fausses ».

L'œuvre de Bodin est décidément déroutante, mais les réactions sont révélatrices : alors que son *Universae naturae theatrum* est mis à

l'Index en 1628, les libertins du XVII^e siècle proclament leur admiration pour le *Colloquium*. C'est un des livres préférés de Naudé* ; Patin* et la reine Christine* en possèdent un exemplaire. Bodin a manifestement contribué à l'affaiblissement du sentiment religieux dans l'élite intellectuelle.

Bibliographie : P. Mesnard, « La pensée religieuse de Bodin », Revue du XVI^e siècle, t. XVI, 1929.

BOÈCE DE DACIE

(m. vers 1284)

Philosophe danois enseignant à l'université de Paris dans les années 1260 et peut-être jusqu'en 1280. Avec son collègue Siger* de Brabant il traite du délicat problème des rapports entre foi et raison (philosophie), en particulier dans son *Éternité du monde* (*De aeternitate mundi*).

Dès 1270, dans le *De summo bono sive de vita philosophi* (Du souverain bien et de la vie du philosophe), il avait proclamé l'autonomie de la philosophie par rapport à la théologie. Le théologien n'a pas à intervenir dans les démonstrations du philosophe. Ce dernier est capable d'atteindre seul, en se servant de l'intellect, qui est divin, le souverain bien. Il accède à la vérité « selon la nature » : « Telle est la vie du philosophe, et celui qui ne l'a pas connue n'a pas connu la vie droite. Et j'appelle philosophe tout homme qui vit selon l'ordre véritable de la nature, et qui a conquis la fin la meilleure et la plus élevée de la vie humaine. »

Or, dans son traité *De l'éternité du monde*, il montre que le philosophe, avec ses arguments naturels et mathématiques, ne peut prouver que le monde a commencé ; d'après la raison naturelle, le monde serait donc éternel, ce qui contredit l'Écriture, qui parle de création. Le philosophe, qui doit accepter la vérité de foi, n'a pas pour autant à renoncer à la vérité de sa conclusion, car « la philosophie ne fait pas fond sur les révélations et les miracles ».

Cette position, qui viole le principe fondamental de non-contradiction, n'est pas en soi un signe d'athéisme, bien entendu, mais elle est fort dangereuse pour la foi, qu'elle met à égalité avec la raison naturelle. Quelles que soient les subtilités déployées par les théologiens et les commentateurs pour le nier, il y a bien affirmation d'une double vérité, affirmation inacceptable pour les autorités religieuses, qui par la voix de l'évêque de Paris, Étienne Tempier, condamnent en 1277 la doctrine de Boèce et de Siger : « Ils disent en effet que cela est vrai selon la philosophie, mais non selon la foi

catholique, comme s'il y avait deux vérités contraires, et comme si, contre la Vérité de l'Écriture sainte, il y avait du vrai dans les dires de ces païens damnés, à propos desquels il est écrit : "Je détruirai la sagesse des sages", car la vraie sagesse anéantit la fausse sagesse. » Affirmer la double vérité, c'est déjà détruire le monopole de la foi, premier pas vers l'athéisme.

Bibliographie : É. Gilson, « Boèce de Dacie et la double vérité », Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge, 22, 1955.

BOERHAAVE Hermann

(1668-1738)

Médecin hollandais, qui avait d'abord songé à une carrière ecclésiastique, avant d'y renoncer en raison de ses sympathies pour le système de Spinoza*. Devenu docteur en médecine en 1693, il enseigne à l'université de Leyde à partir de 1701 ; il y exerce une forte influence sur un groupe d'étudiants dévoués. Se basant sur Hippocrate*, il fonde sa méthode sur la seule expérience, ce qui l'amène à constater l'étroite dépendance des phénomènes mentaux à l'égard de la physiologie, remettant ainsi en cause la dualité cartésienne corps-âme. Dès 1702, dans le *De usu ratiocinii mechanici in medicina*, il expose une conception mécaniste et phénoménaliste de l'homme, ce qui lui vaut des accusations d'impiété, voire d'athéisme. Pour lui, on ne peut connaître les principes du vivant ; on ne peut que constater des phénomènes. Un de ses plus fervents disciples sera La Mettrie*, matérialiste intégral et auteur de *L'Homme machine*, ce qui renforce les soupçons de spinozisme qui pèsent sur Boerhaave.

Bibliographie : W. Klever, « Hermann Boerhaave (1668-1738) oder Spinozismus als rein mechanische Wissenschaft des Menschen », dans H. Delf (éd.), *Spinoza in der europäischen Geistesgeschichte*, Berlin, 1994.

BOINDIN Nicolas

(1676-1751)

Écrivain français, né et mort à Paris. Après avoir été quelque temps mousquetaire, il devient procureur des trésoriers de France, mais se consacre surtout à l'écriture de comédies, et devient rapidement célèbre par l'athéisme tapageur qu'il professe notamment au café Procope, au café Conti, et dans les jardins du Luxembourg. On lit dans un rapport de police : « Il y a à Paris de prétendus beaux esprits qui parlent dans les cafés et ailleurs de la religion comme d'une chimère. Entre autres M. Boindin s'est signalé plus d'une fois dans le café Conti, au coin de la rue Dauphine, et si l'on n'y met ordre le nombre des athées ou déistes augmentera, et bien des gens se feront une religion à leur mode, comme en Angleterre. »

Boindin adore pérorer devant un auditoire saisi par ses propos provocateurs. Duclos dit de lui : « Aussitôt qu'il se voyait au milieu d'un auditoire, comme au café, il ambitionnait les applaudissements que lui attirait son éloquence. À soixante ans passés, il avait encore cette ambition puérile. » Il emploie un minimum de précautions pour parler de la religion, utilisant un langage codé qui ne trompe personne, dans lequel Dieu est « M. de l'Être », la religion, « Jacotte », et l'âme, « Margot ». Il s'oppose également à la morale chrétienne. La Beaumelle rapporte qu'en 1750 il a une grande discussion au café Procope, au cours de laquelle il soutient que l'homosexualité n'est pas pire que la masturbation, et que si cela était vraiment « contre nature », les anciens peuples l'auraient aussi condamnée.

Son athéisme ne l'empêche pas d'entrer à l'Académie des inscriptions et médailles en 1706, et même de devenir censeur royal. Mais le cardinal Fleury lui refuse tout de même l'accès à l'Académie française. La relative impunité dont il jouit est peut-être due au fait qu'il prend le parti des jésuites contre les jansénistes. On sait que Louis XIV disait préférer encore les athées aux jansénistes. Chaudon écrit dans son *Dictionnaire* en 1804 : « Il échappa à la persécution et au châtement, malgré son athéisme, parce que, dans les disputes entre les

jésuites et leurs adversaires, il pérorait souvent dans les cafés contre ceux-ci. De La Place rapporte qu'il disait d'un homme qui pensait comme lui et qu'on voulait inquiéter : "On vous tourmente parce que vous êtes un athée janséniste ; mais on me laisse en paix parce que je suis un athée moliniste". »

D'après Duclos, Boindin est surtout un esprit sceptique, animé par l'esprit de contradiction : « Il cherchait surtout à combattre les opinions reçues dans les matières les plus graves, ce qui lui avait fait une réputation d'impiété dont il m'avoua un jour qu'il se repentait fort ; qu'elle avait beaucoup nui au repos de sa vie ; qu'on ne doit jamais manifester de tels sentiments, et qu'on serait encore plus heureux de ne les pas avoir. On sait qu'il est traité d'athée dans les couplets attribués au poète Rousseau. » Boindin écrit à Fontenelle* : « Je vois des raisons contre tout. » Toujours est-il qu'en raison de sa réputation d'athée, le curé de Saint-Nicolas-des-Champs lui refuse la sépulture chrétienne, et sa famille le fait inhumer incognito la nuit.

Bibliographie : J.L. Israel, *Enlightenment Con-tested ; Philosophy, Modernity and the Emancipation of Man, 1670-1752*, Oxford University Press, 2006.

BONAPARTE Napoléon

(1769-1821)

Sans avoir à présenter la biographie de l'Empereur, posons simplement la question : Napoléon I^{er} était-il athée ? Réponse de l'intéressé dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : « Je suis bien loin d'être athée assurément, mais je ne puis croire à tout ce que l'on m'enseigne en dépit de ma raison, sans être faux et hypocrite. »

En fait, Napoléon n'a jamais pu se décider sur ce problème. « La question, au fond de son âme, restait toujours à l'examen », écrit Molé, et il évitait d'y penser afin de ne pas gêner son action politique. Élevé dans le catholicisme, il est toujours pratiquant à Brienne, où on le voit avec des ecclésiastiques et dans les églises. Mais ses lectures et ses fréquentations l'éloignent rapidement de l'Église. Dès 1795, il est déiste. Les nécessités de la politique lui dictent sa conduite. La religion est un instrument essentiel pour tenir le peuple et lui inspirer le respect des autorités, d'où le Concordat et le Catéchisme impérial. En Égypte, il se dit admirateur de l'islam ; en Italie, il déclare que « la religion catholique est la seule qui donne à l'homme des lumières certaines et infaillibles sur son principe et sur sa fin dernière » (discours aux curés de Milan, 1800). En Inde, il eût été hindouiste.

On a pu lui prêter les opinions les plus contradictoires : son refus de faire ses Pâques, de communier lors de son sacre, est-il une marque de respect à l'égard de ces rites, ou au contraire de mépris ? Il s'attendrit à la lecture du *Génie du christianisme* et au son de l'angélus à Rueil, mais ce ne sont que de fugaces impressions. À Sainte-Hélène, où il a davantage de loisirs, il aborde souvent le sujet, se dit ému par des passages de l'Évangile, mais avoue son incapacité à croire en l'irrationnel. Cérébral et rationnel, c'est un fils des Lumières, vaguement déiste. Dans son gouvernement, des croyants côtoient le « diable boiteux » (Talleyrand) et l'athée Fouché*. Le déisme voltairien est ce qui lui convient le mieux. Frédéric Masson le définit comme un « spiritualiste fataliste », qui n'implore pas le Dieu des armées à la veille des batailles, mais impose une présence religieuse

dans les actes publics comme garantie supplémentaire d'ordre et de soumission. Au demeurant, dit-il, si on lui offrait la place de Dieu le Père, il la refuserait, parce qu'on ne peut pas monter plus haut.

Bibliographie : *F. Masson, « Napoléon était-il croyant ? », dans Jadis, Paris, 1910, II ; A. Lombroso, Napoléon était-il croyant ?, Rome, 1910.*

BOUCHARD abbé

(première moitié du XVIII^e siècle)

Abbé athée qui, dans les années 1720, s'adresse au public dans les jardins du Luxembourg pour diffuser l'incroyance. Le 12 septembre 1728, on lit dans un rapport de police : « M. l'abbé Bouchard ne discontinue pas ses conversations sur la religion, il dit hardiment que toutes les religions sont bonnes, qu'il est permis à chacune de former une divinité ainsi que la connaissance le permet ; que comme le culte que l'on rend à Dieu est de l'invention de l'homme, il lui est permis de se former une divinité à sa fantaisie ; il a pareillement tenu ce discours dans le Luxembourg au scandale de ceux qui l'ont entendu. » Le 10 novembre, un autre espion a suivi « la conversation de M. l'abbé Bouchard, qui continue d'être un atéiste [sic] et de parler avec peu de respect des mystères les plus sacrés. » Autre rapport, le 14 avril 1729 : « M. l'abbé Bouchard n'est pas meilleur qu'il était ci-devant... Il dit naturellement que les mystères que l'Église solemnise dans ce saint temps [Pâques] sont absurdes et que la fable est bien controuvée. Il convient cependant qu'il y a un Dieu, mais que ce Dieu a toujours été impassible. »

Bibliographie : G. Minois, Histoire de l'athéisme, Paris, 1998.

BOUCHARD Jean-Jacques

(1606-1641)

Érudit libertin français, fils d'un secrétaire du roi, il se fait connaître par les désordres de sa vie privée et ses écrits érotiques et athées.

***Bibliographie :** J.-J. Bouchard, Confessions, P. Mauriès, Paris, 2003.*

BOULAINVILLIERS Henri de, comte de Saint-Saire

(1658-1722)

Historien et philosophe français, il a de son vivant été connu surtout pour ses travaux sur l'histoire constitutionnelle française, la monarchie et la noblesse, son érudition et son désintéressement. Mais la publication posthume de ses manuscrits philosophiques révèle ses idées spinozistes radicales, qui lui vaudront d'abord l'hommage de Voltaire* (*Dîner du comte de Boulainvilliers*), puis de Sylvain Maréchal*, qui en 1788 inscrira son nom parmi ceux des libérateurs de l'humanité, avec ceux de Bruno*, Spinoza*, Collins*, Toland*. On en fera même un auteur possible du *Traité des trois imposteurs* : son nom figure comme tel sur plusieurs manuscrits. Attribution erronée, mais significative.

Boulainvilliers, cependant, a laissé à ses contemporains l'image d'un pur érudit, esprit « le plus doux, le plus aisé et le plus agréable du monde », dit son ami Saint-Simon, entièrement absorbé par son travail ; un original, certes, vivant retiré, mais pas dangereux. Pourtant, des soupçons pèsent sur lui : le lieutenant général de police, le marquis d'Argenson, se procure des copies de ses manuscrits, et à sa mort son ami le Régent, duc d'Orléans*, incroyant notoire, fait saisir tous ses papiers : une mesure de protection pour éviter de ternir sa réputation.

En effet, Boulainvilliers, qui animait une petite coterie à Paris, s'était progressivement converti au spinozisme. Éduqué chez les oratoriens de Juilly, il y avait notamment suivi les enseignements de Richard Simon*, qui avaient éveillé son esprit critique à l'égard des Écritures. De 1679 à 1688, il sert chez les mousquetaires du roi, qu'il doit quitter en raison de sa santé fragile. Accablé par plusieurs deuils familiaux, il se lance à corps perdu dans l'étude. La lecture du *Tractatus* de Spinoza* en 1695 est une révélation. Encouragé par Bossuet, il entreprend de le réfuter, mais tout en le jugeant « dangereux », il admet que « c'est une entreprise considérable que de vouloir ruiner le système de Spinoza sur les miracles ». Dès lors, il

doute de la réalité de la révélation, des miracles, de la divinité du Christ, et son projet de réfutation reste manuscrit.

Faire connaître Spinoza

Entre 1699 et 1703, il écrit l'*Abrégé d'histoire universelle*, dans lequel il exprime des réserves à l'égard de la religion, qui, écrit-il, ne doit pas reposer sur « une foi aveugle et le mépris de la raison ». En 1704, il découvre les *Opera posthuma* de Spinoza, et rédige l'*Exposition du système de Benoît de Spinoza et sa défense contre les objections de M. Régis**. Il rejette l'accusation d'athéisme portée contre le philosophe hollandais. Il entreprend de traduire en français l'*Éthique*, et rédige, avant 1712, l'*Essai métaphysique*, qu'il fait circuler sous forme manuscrite parmi ses amis.

On comprend pourquoi : il s'agit d'un exposé spinoziste : il existe une substance unique ; Dieu, qui n'est pas une personne, n'est pas séparé de l'Univers ; il n'y a pas de libre arbitre ; la nature est éternelle, et la Bible est un livre humain ; les miracles sont impossibles, et Jésus n'est qu'un homme. Toute idée de révélation est exclue : « On s'appuie communément sur la révélation comme sur un fondement solide et invariable, sans faire attention que dans les principes de toutes les religions et du christianisme même la révélation n'est croyable qu'en conséquence de l'opinion commune. Je ne croirais pas à l'Écriture, a dit saint Augustin, si l'Église ne l'ordonnait. » Et Boulainvilliers ajoute : « Il n'y a point de proposition plus absurde que celle dont on se sert pour persuader qu'il faut croire par provision tout ce qui se dit de l'autre vie. »

Le dernier ouvrage de Boulainvilliers, resté inachevé, est *La Vie de Mahomed*. Curieux ouvrage en vérité, qui, d'un côté, fait l'éloge des civilisations sans religion, basées, croit-il, uniquement sur des principes matérialistes, comme la civilisation chinoise : « Les Chinois sont privés de la Révélation ; ils donnent à la puissance de la matière tous les effets que nous attribuons à la nature spirituelle, dont ils rejettent l'existence et la possibilité. Ils sont aveugles, et peut-être opiniâtres. Mais ils sont tels depuis quatre à cinq mille ans ; et leur ignorance, ou entêtement, n'a privé leur état politique d'aucun de ces merveilleux avantages que l'homme raisonnable espère, et doit tirer naturellement de la société : commodité, abondance, pratique des arts nécessaires, études, tranquillité, sûreté. » Et de l'autre côté, avec une certaine inconséquence, Boulainvilliers fait l'éloge de Mahomet et de l'islam. Le Prophète est présenté comme un homme remarquable, rationnel, délivré des superstitions ; l'islam est une religion bienfaisante et rationnelle qui, contrairement au christianisme, ne connaît pas de divisions théologiques internes. On peut expliquer de telles contre-vérités par la volonté de Boulainvilliers de dénigrer le

christianisme.

Ce n'est qu'en 1731 que ses œuvres sont publiées, par les soins du libre penseur Lenglet* Dufresnoy, à Amsterdam.

Bibliographie : N.L. Torrey, « Boulainvilliers ; the man and the mask », dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 1955.

BOULANGER Nicolas Antoine

(1722-1759)

Ingénieur des Ponts et Chaussées et collaborateur de l'*Encyclopédie* pour des articles relatifs à la géologie, il utilise ses connaissances scientifiques pour élaborer une histoire du monde d'esprit matérialiste et antireligieux. Suspect aux yeux des autorités, fiché par la police comme fréquentant des personnages subversifs, qualifié d'« un des plus grands ennemis du christianisme » par Bianchi, il ne publie de son vivant que la partie purement scientifique de ses recherches : le *Mémoire sur une nouvelle mappemonde* (1753). La partie philosophique et anthropologique, les *Anecdotes de la nature*, ne circule que sous forme manuscrite dans le cercle de ses amis. D'Holbach* publiera plus tard ses écrits, fera son éloge, et lui attribuera la paternité de certaines de ses propres œuvres, comme *Le Christianisme dévoilé*.

L'idée centrale de Boulanger est que les mythes et religions sont nés à la suite de catastrophes naturelles qui ont traumatisé les hommes et ont donné naissance à des interprétations surnaturelles. La dernière de ces catastrophes est le déluge, dont parle la Bible, et que Boulanger explique de façon purement scientifique : ayant pu examiner, dans ses fonctions d'ingénieur des Ponts et Chaussées, les strates géologiques, il en conclut que l'écorce terrestre est toujours en mouvement, avec formation de montagnes, effondrement de certaines régions, qui sont alors couvertes d'eau. Le déluge a été une de ces *Anecdotes de la nature*, qui a donné naissance à la mise en scène biblique. Cela le conduit à rejeter comme absurde la chronologie de la Genèse : la terre n'a pas 6 000 ans, mais « des milliers de siècles », et les origines se perdent « dans la profondeur de l'abyme des temps ». Ces origines sont d'ailleurs inconnaissables. « Quant à la manière dont l'homme a été produit primitivement, il nous est aussi impossible de le savoir que de connaître la première origine de l'univers. »

Il arrive certes à Boulanger de faire des allusions à Dieu, voire à la providence, si bien que « le doute est permis sur la véritable portée de [son] athéisme », écrit Marie Seguin. Cependant, toute sa

méthodologie est basée sur « un matérialisme athée d'ordre scientifique », si bien que l'on peut conclure dans son cas à un « athéisme tacite et pragmatique », dont les conclusions sont utilisées par d'Holbach.

Bibliographie : *J. Hampton*, Nicolas-Antoine Boulanger et la science de son temps, Genève, 1955 ; *M.S. Seguin*, « Radicalité scientifique et athéisme. Le cas de Nicolas-Antoine Boulanger », dans Qu'est-ce que les Lumières radicales ? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique, *C. Secrétan, T. Dagron, L. Bove (dir.)*, Amsterdam, 2007.

BOUREAU-DESLANDES André François

(1690-1757)

Philosophe français, matérialiste radical, auteur en 1737 d'une *Histoire critique de la philosophie*, publiée à Amsterdam, dans laquelle il montre que toutes les doctrines, philosophiques et théologiques, doivent être replacées dans le contexte culturel de leur époque. La raison n'a rien à voir avec la foi, et l'histoire avec la théologie. Dès 1712, il avait publié les *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, ouvrage jugé « impie » par les jésuites des *Mémoires de Trévoux*.

Bibliographie : R. Geissler, Boureau-Deslandes : ein Materialist der Frühaufklärung, Berlin, 1967.

BOURDELOT Pierre Michon, abbé

(1610-1685)

Médecin français, au service du prince de Condé, il a une certaine notoriété dans les milieux aristocratiques. Il est consulté par Mme de Sévigné. En 1634, il fait un voyage à Rome dans la suite du comte de Noailles, et se fait remarquer par ses propos antireligieux. De 1651 à 1653, il est à Stockholm, au service de la reine Christine*, dont il partage le scepticisme religieux. Auteur d'un *Catéchisme de l'athée*, qu'il envoie au doyen des pasteurs de Stockholm, il affirme que le ciel est vide et qu'en Italie aussi bien qu'en France aucun homme intelligent ne croit en Dieu. Un contemporain écrit à son sujet : « S'il avait contenu son impiété entre les murs de sa vie privée, je la dissimulerais aussi. Mais ce qu'il a fait sous les yeux de tant de hauts seigneurs de toute la noblesse ne peut être tu. » C'est lui qui, dans l'entourage de Christine, organise des bouffonneries blasphématoires ridiculisant la religion : « On se moque du clergé luthérien, écrit R. Pintard. On invente des bouffonneries sacrilèges. On tend des pièges aux chrétiens sérieux dont l'esprit trop lourd n'évite pas assez vite les malices. Samuel Bochart, entre tous, est pris à parti : un jour, dans la bibliothèque de Christine, quelqu'un l'aborde et lui demande ce qu'il pense "d'un certain livre qu'on nomme la Bible", et le candide ministre d'entamer, sous les risées, une apologie de l'Écriture sainte. »

Cela n'empêche pas Bourdelot de recevoir une abbaye sans être clerc, et de composer un *Traité de l'existence de Dieu*. Revenu à Paris au service de Condé, il anime un cercle littéraire, où on discute science, philosophie, théologie. Les communications sont souvent burlesques, mais peuvent aussi être sérieuses, et le cartésianisme y est la philosophie dominante. Ce « charlatan canonisé par la fortune », comme le qualifie Guy Patin*, est au pire un sceptique libertin, au mieux un athée convaincu, comme beaucoup de personnages de l'entourage de Condé. « L'abbé » Bourdelot est cependant très apprécié par Mme de Sévigné pour ses cures à base de produits naturels, de melons et de glace.

Bibliographie : R. Pintard, Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle, Paris, 1964.

BOURNEVILLE Désiré Magloire

(1840-1909)

Médecin, journaliste médical et homme politique français, il exerce à la Salpêtrière, puis à Bicêtre, où il identifie la sclérose tubéreuse. Conseiller municipal de Paris à partir de 1876, puis député radical à partir de 1881, athée, il est fortement engagé dans la Libre Pensée : membre de la société de la Libre Pensée du V^e arrondissement, de la Libre Pensée de Bicêtre, de la commission exécutive de l'Association nationale des libres penseurs, et affilié à la loge *La Clémentine Amitié* en 1891.

Il est, au sein du conseil municipal, responsable de la laïcisation des hôpitaux parisiens de la Pitié, Saint-Antoine, Laënnec, Lourcine, La Rochefoucauld et Ménages, entre 1879 et 1881. Il fait interdire les processions dans les établissements hospitaliers de la capitale, remplacées par « des soirées amusantes, des concerts ou des représentations théâtrales ». En 1888, il plaide auprès du président du Conseil en faveur de la laïcisation des établissements de bienfaisance : « J'ose compter sur votre ardent amour de la République et de la Libre Pensée pour hâter et généraliser cette réforme. Ce sera pour tous ceux qui se sont dévoués à la laïcisation, ce sera pour moi, un encouragement à perfectionner cette œuvre, à la rendre encore plus fructueuse, plus utile pour tous les malheureux malades, plus digne de la République. »

Pour remplacer les religieuses hospitalières, il crée quatre écoles d'infirmières laïques, à Bicêtre, la Salpêtrière, la Pitié, Lariboisière. Il leur fixe en 1895 cet objectif : « Dans tous vos actes, montrez-vous de véritables laïques et n'oubliez pas que vos propres intérêts sont intimement liés à l'existence de la République. »

Bibliographie : J. Lalouette, « Expulser Dieu : la laïcisation des écoles, des hôpitaux et des prisons », dans *Mots* (Laïc, Laïque, Laïcité), n° 27, juin 1991.

BOUVERESSE Jacques

(né en 1940)

Philosophe français, professeur à l'université de Genève (1979-1983), de Paris III (1983-1995), titulaire de la chaire de philosophie du langage et de la connaissance au Collège de France de 1995 à 2010. Héritier du rationalisme des Lumières et très influencé par Wittgenstein* et la philosophie analytique, il mène une analyse critique lucide, intelligente et courageuse de la place de l'incroyance et de la croyance dans la société contemporaine. En 2007, dans *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi*, il fait la synthèse de ses travaux.

Toutes les idées ne naissent pas égales

Le premier constat est celui de la déchéance du statut de la vérité, en raison de plusieurs facteurs : l'importance prise par le virtuel dans la vie quotidienne, le travail et les loisirs ; le faux a désormais autant de prestige que le vrai ; la surabondance des faits et l'absence de synthèse favorisent la crédulité ; les prouesses technologiques poussent à croire que tout est possible ; le pragmatisme postmoderne démocratise l'idée de vérité, en niant toute objectivité à cette dernière et en légitimant toutes les croyances : « à chacun sa vérité », ce qui aboutit à la prolifération des approximations, des affirmations non vérifiées, des faussetés, chaque groupe affirmant son droit d'avoir sa vérité, et s'estimant agressé dès qu'on la conteste ; la suprématie de l'image et de la communication, la primauté donnée à l'émotion sur la réflexion, font que désormais affirmer tient lieu de penser.

Le résultat global est ce paradoxe de la société contemporaine, dans laquelle l'extrême scepticisme côtoie l'extrême crédulité. L'homme moderne ne croit rien et croit tout et n'importe quoi. Cette contradiction entre un scepticisme généralisé et une crédulité sans limite, déjà mise en valeur par Alan Sokal et Robert Musil, est largement due à l'extension abusive de l'idée démocratique, qui a débordé du domaine des individus à celui des idées : de l'égalité des

droits entre les hommes, on est passé à l'égalité des droits entre les idées, les opinions et les croyances, en affirmant que toutes sont respectables, y compris les plus irrationnelles, dont les médias parlent désormais de façon neutre, ce qui contribue à les accréditer. S'attaquer aux idées est assimilé à une agression contre les personnes, ce qui donne droit de cité aux opinions les plus aberrantes.

Dans ce contexte de régression culturelle, poursuit Jacques Bouveresse, c'est désormais l'athéisme qui est considéré comme une forme de dogmatisme et de sectarisme. L'athée est sommé de justifier sa position, alors que lorsqu'il demande au croyant de justifier sa foi, cela est interprété comme une intolérable agression contre la liberté de conscience : « Ce qu'on aurait appelé autrefois une simple exigence de respect de soi, de probité intellectuelle, de rigueur et de logique, qui peut empêcher de croire, est même perçu désormais fréquemment comme équivalent déjà à une forme de dogmatisme et de sectarisme intolérable. » Bouveresse rappelle ici cette injonction de Paul Valéry* : « Demandez toujours des preuves ; la preuve est la politesse élémentaire qu'on se doit. Si l'on refuse, souvenez-vous que vous êtes attaqué, et qu'on va vous faire obéir par tous les moyens. » Mais des preuves, justement, les croyants n'en ont pas, et on peut même dire qu'ils n'en veulent pas : il suffit d'affirmer. Sans compter le fait que le christianisme, désormais contaminé par la pensée postmoderne, noie la recherche de la vérité dans le vague, le brumeux, le fumeux, dans une rhétorique spirituelle creuse, qui se gargarise de mots sans jamais préciser leur contenu ; c'est un « christianisme désossé, sans charpente », qui a aussi un gros avantage : « le vague compréhensif et œcuménique » permet de récupérer tout le monde, tous ces gens de bonne volonté qui sont des « chrétiens » qui s'ignorent.

Le devoir de respect envers toutes les croyances de type religieux est vigoureusement contesté par Jacques Bouveresse : « Demander à quelqu'un de respecter ce que son intellect considère comme stupide... revient sûrement à exiger de lui une chose qui est tout à fait abusive ». Et, reprenant le philosophe Clifford : « Il ne peut pas y avoir de devoir obligeant à respecter des croyances qui ne s'appuient sur aucune raison et des croyants qui ne sont pas disposés à faire un effort quelconque pour trouver des raisons de ce qu'ils croient et accepter de les indiquer. »

Pour Jacques Bouveresse, les religions profitent aujourd'hui de la déchéance de l'idée de vérité. Ce qui compte, ce n'est plus de savoir si une religion est vraie, mais si elle est bonne, utile, consolante. C'est pourquoi, plutôt que de « retour du religieux », il faudrait parler de « nostalgie de la croyance » ; on croit à la croyance, à ses vertus apaisantes et consolantes ; on a « recours » à la religion pour ses vertus pratiques supposées, comme le disent aussi Habermas et

Dennett. Le contenu importe relativement peu. C'est aussi pourquoi les « sectes », aux croyances grotesques, attirent autant que les religions.

Bibliographie : J. Bouveresse, « Faut-il défendre la religion ? », dans Dieu et la raison.

L'intelligence de la foi parmi les rationalités contemporaines, F. Bousquet et P. Capelle (dir.), Paris, 2005 ; J. Bouveresse, Peut-on ne pas croire ?, Paris, 2007.

BOUWMEESTER Johannes

(1630-1680)

Médecin et philosophe hollandais, ami de Spinoza* et partageant ses idées. Il produit plusieurs articles pour le dictionnaire de Koerbagh* (le *Bloemhof*), considéré comme un ouvrage impie. Il traduit en néerlandais une nouvelle panthéiste arabe, la *Vie de Hai Ebn Yokhdan*, et participe à la publication des œuvres posthumes de Spinoza.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment. Philosophy and the Making of Modernity, 1650-1750*, Oxford University Press, 2001.

BOYSSET Charles

(1817-1901)

Magistrat, procureur de la République à Chalon-sur-Saône en 1848, député à la Législative en 1849, il fonde en 1850 le journal *Le Peuple*, avec Proudhon*, Michel de Bourges et Paul de Flotte, et il y exprime des idées farouchement antireligieuses. Exilé après le 2 décembre 1851, rentré en 1857, il publie en 1867 un ouvrage positiviste, le *Catéchisme du XIX^e siècle*. Après avoir joué un rôle actif dans la guerre de 1870, il est élu cinq fois de suite à l'Assemblée nationale, à partir de 1871, et siège dans la gauche républicaine. En 1879, il dépose une proposition de loi demandant l'abrogation du Concordat.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

BRAITHWAITE Richard Bevan

(1900-1990)

Philosophe anglais né à Banbury et éduqué à Cambridge, où il enseigne ensuite. Se rattachant au courant analytique, spécialiste de la philosophie des sciences, de l'éthique et de la religion, il nie toute réalité aux affirmations de nature religieuse. Dans *Une conception empiriste de la nature et de la foi religieuse* (1955), il écrit que les dogmes du christianisme ne sont pas à prendre littéralement, mais comme des « histoires » qui nous aident à mieux vivre l'« agapè », c'est-à-dire suivant le modèle fixé par saint Paul ; ce sont « des déclarations d'adhésion à une ligne d'action, des déclarations d'engagement à une manière de vivre ». Ils ne correspondent à aucun fait historique ou empirique, à aucune donnée scientifique. Ils ne sont pas pour autant dénués de sens, mais ce n'est pas le sens qu'on leur donne communément. Ainsi, dire « Dieu est amour » veut dire : « je désire me conformer à un mode de vie agapèistique ». Pour autant, Braithwaite ne se dit pas incroyant... ce que les commentateurs ont du mal à croire : « s'il est possible d'être tenu pour un croyant religieux dans ces conditions, comment est-il possible d'être athée ? », se demande M.J. Charlesworth, et J.A. Passmore écrit : après une conférence de Braithwaite donnée à Oxford, « j'ai passé une demi-heure à essayer de persuader un étudiant américain intelligent qui venait d'arriver qu'elle n'était pas destinée à défendre l'athéisme. Sa conclusion fut : “eh bien, les Anglais sont assurément bizarres”. »

Bibliographie : M.J. Charlesworth, « Athéisme et philosophie analytique », dans *L'Athéisme dans la philosophie contemporaine*, J. Girardi et J.-F. Six (dir.), Paris, 1970.

BREDENBURG Johannes

(1643-1691)

Marchand de vin et d'alcool hollandais, appartenant au groupe des Collégiants, qui prônent une totale liberté intellectuelle et spirituelle, et ne requièrent qu'une vague adhésion aux principes chrétiens.

Dans le but de rapprocher philosophie et théologie, il écrit en 1673 le *Traité sur l'origine de la connaissance de Dieu*, qui sera publié en 1684. Il y déclare que la Bible et la Révélation sont insuffisantes pour prouver l'existence d'un Dieu. Elles ne peuvent qu'encourager le doute, si la raison ne vient pas à leur aide. En 1675, il va plus loin. Dans un ouvrage théoriquement destiné à réfuter Spinoza* (*Enervatio tractatus theologico-politici*), il nie la divinité du Christ. Un autre collégiant de Rotterdam, Frans Kuyper (1629-1691), l'accuse alors d'athéisme. La querelle s'envenime et s'étend même hors des Pays-Bas. La question est de savoir si la foi a besoin de la raison, et la théologie de la philosophie. À Amsterdam, le Juif Orobio de Castro accuse également Bredenburg de spinozisme et d'athéisme.

Bredenburg a alors recours à la vieille astuce de la « double vérité », déjà condamnée au Moyen Âge en 1277 à la suite des théories de Siger* de Brabant et Boèce* de Dacie : philosophie et théologie atteignent chacune la vérité dans leur domaine propre, par la raison ou par la révélation. Si ces vérités se contredisent, elles n'en restent pas moins vraies dans leur sphère propre.

En 1685, le théologien Philip van Limborch (1633-1712) intervient à son tour : « quelle porte vous ouvrez à l'athéisme ! », lance-t-il à Bredenburg ; si vous affirmez la double vérité, d'innombrables incroyants vont dire que « la raison enseigne qu'il n'y a ni Dieu ni religion » ; comment pourra-t-on alors réprimer l'athéisme ? À quoi Bredenburg rétorque que si « les vérités de nature, la raison, et les catégories rationnelles doivent toujours s'accorder avec les phénomènes réels, alors la religion est anéantie ; car alors il ne peut y avoir de miracles ; tout arrive nécessairement et la nature n'est pas créée ». C'est vous qui ouvrez la porte de l'athéisme.

Pour la question des miracles, ne pourrait-on arriver à un compromis ? suggère Kuyper. Pour la multiplication des pains et des poissons par exemple, comment savez-vous que des anges ne réapprovisionnaient pas discrètement les apôtres au fur et à mesure de la distribution ? Ce qui conserve le miracle, tout en lui donnant une explication « naturelle » !

Les « disputes de Bredenburg » ne prennent fin qu'avec la mort de celui-ci en 1691. Elles avaient révélé la fragilité des défenses religieuses, qui ne pouvaient admettre l'autonomie de la raison par crainte d'être débordées par l'athéisme. La répression restait indispensable.

Bibliographie : *Wiep van Bunge*, Johannes Bredenburg (1643-1691), Een Rotterdamse Collegiant in de ban van Spinoza, Rotterdam, 1990.

BRIAND Aristide

(1862-1932)

Homme politique français, socialiste, né à Nantes. C'est comme journaliste, avocat politique et orateur qu'il se fait d'abord connaître. Libre penseur, il est membre de la commission exécutive de l'Association nationale des libres penseurs de France, et rapporteur de la loi de séparation de l'Église et de l'État en 1904-1905. À cette occasion, il déclare à la Chambre : « Moi qui suis libre penseur, qui ai une confiance inébranlable dans le triomphe de la raison et qui compte précisément sur une séparation large, libérale, équitable pour atteindre ce but... » À maintes reprises, au cours de son extraordinaire parcours politique (vingt-cinq fois ministre, onze fois président du Conseil), artisan du grand rapprochement franco-allemand et prix Nobel de la paix en 1926, il intervient pour défendre l'idée d'une libre pensée tolérante.

Bibliographie : A. Briand, *La Séparation. Discussion de la loi, 1904-1905, Paris, 1908.*

BROCA Paul

(1824-1880)

Médecin puis chirurgien français, né à Sainte-Foy-la-Grande dans une famille protestante très croyante. En 1841, il vient à Paris faire ses études de médecine et il devient alors athée, au grand dam de ses parents et de ses tantes. Dans une lettre du 22 avril 1844, il avoue qu'il a perdu la « foi de ses pères » et qu'il ne va plus à l'oratoire. Il en éprouve au début une certaine tristesse, qu'il a exprimée dans un poème : « Ah ! pourquoi n'ai-je plus, comme dans mon enfance,/ la croyance au réveil qui succède au trépas,/ cette foi qui console en donnant l'espérance/ de retrouver là-haut ceux qu'on pleure ici-bas !/ Mais à scruter les lois de la nature humaine,/ à chercher la lumière et la réalité,/ ma foi s'est dissipée, ainsi que l'ombre vaine/ des fantômes des nuits, fils de l'obscurité. »

Cependant, la crise est de courte durée. L'ambiance de la faculté n'encourage pas la foi. Croire à l'immortalité n'est pas facile dans un amphithéâtre de médecine... Le jeune Broca est définitivement athée, et en 1848, à 24 ans, il participe à la création d'un des premiers cercles de libres penseurs. Ardent républicain, il écrit à ses parents pendant la révolution parisienne : « Nous avons donc formé une société : Société des libres penseurs... » ; « Une seule chose m'inquiète : c'est que les curés, évêques et archevêques s'en vont bénissant les arbres de la liberté. » Il se dit convaincu de la fin prochaine de l'Église : « Je suis fâché de dire une chose banale, mais ce que j'espérais est réalisé : l'Église a fait son temps. »

Devenu chirurgien, professeur de clinique chirurgicale, membre de l'Académie de médecine, il mène des recherches importantes sur les fonctions cérébrales, source de la pensée et de la conscience. Son matérialisme est intégral, et il fait partie des hautes instances de la Libre Pensée athée. Élu sénateur inamovible en 1880, il est caricaturé sous les traits d'un chimpanzé pour avoir dit, en pleine querelle darwinienne, qu'il valait « mieux être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré ».

Bibliographie : J. Lalouette, La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.

BROUSSE Paul Louis Marie

(1844-1912)

Médecin français, très lié aux milieux révolutionnaires, il participe à la Commune de Paris en 1871, ce qui l'oblige ensuite à s'enfuir à Barcelone, puis en Suisse, puis à Bruxelles, puis à Londres. Revenu en France en 1880, il exerce la médecine à Paris et milite au sein du Parti ouvrier, aux côtés de Jean Allemane, dont il se sépare en 1890. Membre de la Libre Pensée, il lutte pour la laïcisation de la société, proposant par exemple en 1887 que les obsèques religieuses soient limitées à ceux qui en auront fait la demande expresse : « À partir de sa majorité toute personne qui mourra sans avoir fait connaître sa volonté, relativement au caractère civil ou religieux de ses funérailles, sera inhumée civilement, sans l'assistance d'un culte quelconque. Le mari ne peut, en aucun cas, faire prévaloir sa volonté sur celle de sa femme, et réciproquement. »

Conseiller municipal de Paris de 1897 à 1907, député de la Seine de 1906 à 1910, il est affilié à la loge maçonnique de l'Étoile polaire de Paris en 1900.

Bibliographie : *J. Lalouette, La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.*

BROWN Thomas

(première moitié du XVIII^e siècle)

Auteur mal identifié de deux manuscrits clandestins matérialistes athées conservés à la bibliothèque Mazarine, et datés de 1738 et 1743 : la *Dissertation sur la formation du monde* et la *Dissertation sur la résurrection de la chair*. Il fait preuve d'un matérialisme radical : seule la matière existe, le monde est donc éternel ; il n'y a ni Dieu ni création, et le mouvement de la matière est dû aux différences entre les caractéristiques physiques des particules qui la composent. Brown s'inspire en partie du traité *Du monde* de Descartes*.

Bibliographie : C. Stancati, « *La Dissertation sur la formation du monde et les origines du matérialisme* », dans *Le Matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine*, O. Bloch (dir.), Paris, 1982 ; C. Stancati, *Dissertation sur la formation du monde*, Paris, 2001.

BRUNET Claude

(fin *xvii^e*-début *xviii^e* siècle)

Médecin, philosophe et journaliste scientifique d'esprit pré-voltairien, tout en restant fidèle aux principes cartésiens. Dans plusieurs articles du *Journal de médecine* entre 1686 et 1709, il s'intéresse aux faits médicaux extraordinaires, dont il donne une explication mécaniste, basée sur Épicure*, Démocrite* et Descartes*, excluant toute cause finale : « La cause finale n'est d'aucune considération dans la nature, où tout ce qui a les facultés pour se produire ne manque jamais de paraître, quelque mal qu'il en puisse arriver. »

Esprit sceptique et anticlérical, il se plaît à tourner en dérision la crédulité des croyants, par exemple dans l'affaire dite de « la grossesse de Sisteron », qui fait un certain bruit en 1697 : un abbé quiétiste se retrouve « enceint(e) » après avoir couché avec une dévote mais sans éjaculation. Brunet ne remet pas en cause le fait lui-même, mais il en donne une explication mécaniste alambiquée. Plus rationnel, Fontenelle* parlera de « bruit absurde » et de « fable ».

Brunet est parfois considéré comme un précurseur de Berkeley et de l'idéalisme intégral, qu'il aurait exposé dans un *Projet d'une nouvelle métaphysique*, imprimé à Paris en 1703 ou 1704 et dont on n'a retrouvé aucun exemplaire, mais dont un article du *Journal de médecine* donne une idée. Il y écrit : « Je considère l'âme ou le moi comme une lumière d'intelligence et de sentiment qui s'éclaire intimement elle-même, et qui, connaissant par conscience tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle opère, et tout ce qui se passe en elle, se rend toutes choses intelligibles et sensibles. »

Bibliographie : J. Roger, Les Sciences de la vie dans la pensée française au *xviii^e* siècle, nouvelle éd., Paris, 1993.

BRUNO Giordano

(1548-1600)

Moine dominicain italien, né à Nola, près de Naples. Sa carrière mouvementée et son exécution par le feu sur ordre de l'Inquisition en 1600 à Rome ont fait de lui un symbole de la libre pensée face au dogmatisme oppresseur de l'Église. Son cas est cependant beaucoup plus complexe et nuancé, et pour tout dire inclassable. Opposé à toutes les religions révélées, il développe un système qui est en fait une variante du panthéisme, ce terme pouvant recouvrir une multitude de nuances.

Entré chez les dominicains à dix-sept ans, ordonné prêtre en 1572, Bruno se fait d'abord connaître par la pratique de la mnémotechnie, qu'il enseigne au pape en 1571. En 1572, il dédie au souverain pontife son premier livre, *L'Arche de Noé*, un exposé allégorique et moral où il se permet des libertés dans l'interprétation de l'Écriture. En 1575, il est reçu docteur en théologie, mais déjà ses opinions inquiètent ; il est plus proche d'Érasme* que des Pères ; il critique la doctrine de la Trinité. Son caractère détestable n'arrange pas les choses : arrogant, indocile, orgueilleux, il ne se fait guère d'amis. Apprenant que le Saint-Office se prépare à le juger, il s'enfuit. C'est le début d'un extraordinaire périple à travers Rome, Sienna, Lucques où il enseigne quatre mois l'astronomie, puis il se rend à Genève où le consistoire calviniste le fait emprisonner. Libéré, il passe à Lyon, Avignon, Montpellier, Toulouse, où il enseigne à nouveau l'astronomie pendant vingt mois. Parvenu à Paris, il est présenté au roi Henri III, et lui parle de mnémotechnie, écrit une comédie, un traité contre Aristote*.

Au printemps 1583, il passe en Angleterre avec l'ambassadeur Michel de Castelnau, est présenté à la reine Élisabeth, dont il apprécie les qualités, et enseigne un temps à Oxford, où son anti-aristotélisme n'est pas du goût des « pédants », comme il appelle les professeurs. Dès ce moment, il met au point son système cosmologique, qu'il commence à rédiger. De retour en France à la fin de 1585, il passe en Rhénanie, puis chez les luthériens à Wittemberg. On le retrouve

ensuite à Prague (1588), puis à Helmstedt, où il a des ennuis avec le consistoire. En 1591, il est à Francfort ; il y publie ses trois grands poèmes cosmologiques, *De minimo*, *De monade*, *De immenso*. Par la Bavière, le Tyrol, il se rapproche de l'Italie, où il prend le risque de revenir pour enseigner la mnémotechnie à un patricien de Venise, Mocenigo.

Le procès

Sans doute effaré par ses propos, ce dernier le dénonce en 1592 à l'Inquisition comme ennemi de la religion. Arrêté le 23 mai, Bruno est interrogé dans la cité des doges. Les documents qui subsistent le montrent tout à fait à l'aise, exposant sa doctrine et prêt à des concessions de détail. Mais au début de 1593, Rome le fait extraditer ; pendant sept ans il est tenu en prison, interrogé, torturé. Par un malencontreux « hasard », les archives de ce procès ont disparu. On perd leur trace à partir de 1817, lors du rapatriement des archives pontificales de Paris à Rome. D'après Benedetto Croce, le dossier aurait été détruit volontairement.

Les chefs d'accusation mêlent de façon inextricable théologie, science et philosophie, indissociables dans la pensée de Bruno comme dans celle des inquisiteurs. Pour l'ex-dominicain, l'idée de révélation n'a pas de sens, pas plus que celle de péché originel ; à ses yeux, Jésus est un homme qui a reçu une aide divine particulière. Mais ce que lui reproche le Saint-Office touche aussi aux rapports entre le monde matériel et Dieu. Le centre de sa doctrine est de caractère panthéiste : Dieu est immanent au monde, il est la force spirituelle qui anime la matière et se cache en son sein. Bruno situe au niveau des atomes l'intervention de l'Esprit, de l'âme du monde ; l'atome est centre de vie, il est le point dans lequel vient s'insérer l'Esprit, et il est coéternel à Dieu. Les atomes, travaillés du dedans, ne se combinent ni par hasard ni de façon désordonnée, mais selon une volonté organisatrice, allant vers des structures de plus en plus complexes et de plus en plus parfaites. Bruno rejette donc en partie Démocrite* et Épicure*.

Le monde est le Tout, infini. Deux infinis ne sauraient coexister l'un en dehors de l'autre, ou l'un à côté de l'autre. Dieu n'est donc pas séparé du monde, il est en lui, il lui est immanent. Toutefois, les écrits de Bruno permettent de nuancer ce panthéisme. Dans *L'Univers infini*, il suggère une séparation d'ordre logique entre Dieu et le monde, qui ne coïncident pas absolument.

Ajoutons que Bruno est aussi coupable aux yeux de l'Église de nier de nombreux épisodes bibliques, comme le Déluge. Il considère comme absurde qu'une inondation au Moyen Orient ait pu engloutir tous les continents. Il déclare aussi qu'il eût mieux valu que les chrétiens ne découvrirent jamais l'Amérique, car le résultat a été de

« troubler la paix d'autrui, violer les patries propres aux régions, confondre ce que distingua la prévoyante Nature, par le commerce redoubler les défauts, et joindre vices aux vices de chaque peuple, par violence propager neuves folies et implanter inédites démences là où elles ne sont, montrant enfin plus sage qui est plus fort : enseigner nouveaux soins, instruments et arts de se tyranniser et assassiner l'un l'autre ».

Un déiste infréquentable

Sur le bûcher, Bruno aurait écarté le crucifix qu'on lui tendait, signifiant peut-être par là qu'il n'avait besoin d'aucun intermédiaire pour rejoindre le grand Tout. S'il ne peut donc pas être qualifié d'athée au sens strict du terme, c'est pourtant dans cette catégorie commode qu'il a longtemps été placé, non seulement par les théologiens, mais même par les intellectuels déistes, déroutés par l'étrangeté de ses idées. Les uns et les autres le considèrent comme un original infréquentable, dont ils évitent de parler. Galilée et Descartes* n'en disent pas un mot ; Mersenne le qualifie de « penseur le plus redoutable des déistes, athées ou libertins » ; en 1729, J.-P. Nicéron écrit qu'« il attaquait le fond de la religion même, niait la révélation, renversait les fondements les plus solides du christianisme... Ce fut comme athée qu'il fut puni du dernier supplice ». En 1744, l'abbé Goujet déclare que le *Spaccio* était la « digne production d'un athée ». En 1771, un traité anonyme athée se réclame de lui : le *Jordanus Brunus redivivus* (Giordano Bruno ressuscité), et en 1800 Sylvain Maréchal* le place dans son *Dictionnaire des athées*. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, des auteurs sérieux lui attribuent même la paternité du *Traité des trois imposteurs*. Pour John Toland*, « l'ouvrage renommé depuis si longtemps sous le titre *De tribus impostoribus* n'est autre chose que *Lo spaccio de la besta triomphante* », ouvrage du Nolain. Un peu plus tard, Prosper Marchand, qui se réfère à cet article, reprend à son compte l'accusation.

Bruno, il est vrai, aurait eu des propos assez durs, au cours de son interrogatoire devant l'Inquisition, sur Moïse, un magicien qui aurait fait semblant de parler à Dieu sur le Sinaï, pour justifier sa loi ; pressé par les inquisiteurs, le dominicain aurait ensuite rectifié : Moïse, qui connaissait les secrets magiques des Égyptiens, aurait pu les utiliser. Quant à Jésus, c'est probablement un menteur, qui n'a été cru et adoré que par les ignorants, et est mort misérablement. De quoi justifier les propos tenus, juste après l'exécution, par Gaspar Schioppus : Bruno soutenait que « Moïse a opéré ses miracles par la magie... Les lettres sacrées sont une fable... Jésus-Christ n'est pas un Dieu, mais un fameux magicien ».

En 1866, dans sa très érudite *Histoire du matérialisme*, Friedrich

Albert Lange écrit que Giordano Bruno « fit de la matière la véritable essence des choses : c'est elle qui produit toutes les formes. Cette assertion est matérialiste, et nous serions par conséquent complètement en droit de faire de Bruno un partisan du matérialisme si, dans des points importants de l'ensemble de son système, il ne tournait au panthéisme. Au reste, le panthéisme n'est jamais en réalité qu'une variété d'un système moniste. Le matérialiste, qui définit Dieu comme la totalité de la matière animée par elle-même, devient ainsi un panthéiste sans renoncer à son principe matérialiste ».

Bibliographie : *P.H. Michel*, La Cosmologie de Giordano Bruno, Paris, 1962 ; *F.A. Yates*, Giordano Bruno and the Hermetic Tradition, Chicago, 1964 ; *B. Levergeois*, Giordano Bruno, Paris, 1995 ; *G. Aquilecchia*, Giordano Bruno, Paris, 2000.

BRUNSCHVICG Léon

(1869-1944)

Philosophe français et historien de la pensée, représentant du courant idéaliste moderne. Né à Paris, agrégé de philosophie en 1891, il mène une longue carrière de professeur dans plusieurs lycées de province, puis à Condorcet et à Henri-IV, et à la Sorbonne à partir de 1909. Il est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris en 1919. Ses nombreuses publications abordent le problème des relations entre foi et raison, en particulier *De la connaissance de soi* (1931), *De la vraie et de la fausse conversion*, suivi de *La Querelle de l'athéisme* (1951), *La Raison et la religion* (1939).

Brunschvicg ne se dit pas athée, et ne veut pas détruire la religion, mais la purifier. Cependant, il est permis de se demander ce qui reste de surnaturel après cette purification : il détruit toutes les preuves classiques de l'existence de Dieu (la preuve ontologique et les cinq preuves de saint Thomas sont des sophismes, la preuve morale de Kant* ne prouve rien d'autre que le caractère moral de l'idée de Dieu) ; les dogmes n'ont aucune valeur : ils ne sont que la reprise de mythes païens, comme les anges, l'incarnation du Christ ; le péché originel est le signe d'un « matérialisme radical », puisqu'il implique la transmission de la culpabilité en dehors de la conscience. Il n'y a pas de transcendance externe : Dieu est immanent, et la vraie religion est celle de l'homme rationnel : « la raison est la religion », formule équivoque s'il en est. Il n'y a pas d'au-delà, et Dieu se réalise dans la conscience par une sorte de divinisation de l'humanité. Quelle est au juste la différence entre cet idéalisme immanentiste intégral et l'athéisme ?

Bibliographie : R.P. Messaut, La Philosophie de Léon Brunschvicg, Paris, 1938.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE Antoine Augustin

(1662-1746)

Penseur sceptique français et expert en commerce de livres clandestins. Établi en Hollande, où il collabore avec le graveur Bernard Picart (1673-1733) pour la réalisation des 13 volumes des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, ouvrage anticlérical, relativisant toutes les croyances, plus ou moins assimilées à des superstitions. Bruzen, qui combat également l'esclavagisme, est l'objet de nombreuses attaques de la part des autorités calvinistes hollandaises.

Bibliographie : *J.I. Israel*, *Enlightenment Contested. Philosophy, Modernity and the Emancipation of Man, 1670-1752*, *Oxford University Press*, 2006.

BUCHANAN George

(1506-1582)

Humaniste écossais, né à Killearn. Après des études à Aberdeen et Paris, il est mis en prison pour avoir écrit contre les franciscains. Réfugié en France, il enseigne au Collège de Guyenne à Bordeaux, où Montaigne* est un de ses élèves. Passé au Portugal, il est jugé par le tribunal de l'Inquisition et passe deux ans en prison. Revenu en Écosse, il devient précepteur du jeune roi Jacques VI, Lord du Sceau Privé et membre du Parlement en 1579. Auteur de tragédies, d'ouvrages historiques et de droit, dont un – *Du droit de royauté en Écosse* – est brûlé publiquement à Oxford.

D'après le *Dictionnaire* de Moreri, il aurait été athée, préférant la lecture de Pline* à la Bible : « Je trouve plus de vérité dans ce livre que dans toutes vos Écritures », aurait-il dit à un ministre calviniste sur son lit de mort ; « cet athée finit ainsi ses jours ». Déjà, le Père Garasse, dans sa *Doctrine curieuse* de 1623, écrivait qu'il « fut parfaitement épicurien durant sa vie et vrai athéiste à sa mort ».

Bibliographie : P.H. Brown, George Buchanan, Humanist and Reformer, *Édimbourg*, 1890.

BÜCHNER Ludwig

(1824-1899)

Médecin et philosophe allemand, né et mort à Darmstadt, fils d'un médecin légiste. Il poursuit des études de médecine à Würzburg, Vienne, Strasbourg, obtient son diplôme en 1848, et exerce alors à la clinique de Tübingen.

À la suite du congrès des médecins et naturalistes allemands de Tübingen en 1855, il publie *Kraft und Stoff* (Force et matière), livre dans lequel il expose un matérialisme intégral, niant catégoriquement l'existence de Dieu, de l'âme, du libre arbitre : « L'homme n'est pas libre, il va où son cerveau le pousse », et son cerveau, c'est de la matière organisée. Les questions relatives au sens de la vie sont totalement insolubles. Dès que la raison sort des limites de l'expérience, elle erre. Toute la pensée et la philosophie dépendent de la science physique, et même les expressions poétiques imagées ou symboliques sont à rejeter, car elles sont facteurs d'erreurs. Il y a le vrai et le faux, déterminés par l'expérience, et c'est tout. Seule la matière existe, éternellement.

Le livre a un énorme retentissement dans toute l'Europe, et déchaîne les passions, favorables ou hostiles. Büchner devient alors le principal vulgarisateur du matérialisme, par ses articles et conférences jusqu'aux États-Unis. Il est aussi le fondateur de la libre pensée en Allemagne, créant en 1881 le *Deutsche Freidenkerbund*, première association ouvertement athée dans l'Empire.

Bibliographie : L. Büchner, *Kraft und Stoff*. Empirisch-naturphilosophische Studien, in allgemein verständlicher Darstellung, *Francfort*, 1855 ; trad. fr : Force et matière, études populaires d'histoire et de philosophie naturelle, *Paris*, 1855 ; F.A. Lange, *Histoire du matérialisme*, *Coda*, *Paris*, 2004.

BUFFON Georges Louis Leclerc de

(1707-1788)

Naturaliste français, né à Montbard, en Bourgogne, il mène une carrière brillante, devient rapidement une célébrité, est comblé de titres et d'honneurs. Dans sa jeunesse, il parcourt la France, l'Italie, la Suisse, l'Angleterre, en compagnie de son ami le duc de Kingston, et à la suite de plusieurs publications de physique, il devient membre adjoint de l'Académie des sciences à 24 ans. Se spécialisant de plus en plus dans la botanique, il est nommé intendant du Jardin du roi en 1739. Dans cette fonction, partageant son temps entre Montbard et Paris, il accomplit un travail gigantesque, réorganisant le Jardin et publiant à partir de 1749 une colossale *Histoire naturelle générale et particulière*, qui finira par atteindre 36 volumes. En 1753, il entre à l'Académie française. En 1778, dans *Les Époques de la nature*, il retrace l'histoire géologique de la Terre. Ses ouvrages comptent parmi les grands succès de librairie du siècle.

Mais les sujets abordés concernent des domaines sensibles, qui mettent en jeu des conceptions métaphysiques fondamentales : l'ordre du monde tel que le décrit Buffon est-il compatible avec l'existence de Dieu et les récits bibliques de la Genèse ? Le grand ordonnateur est-il Dieu ou la nature ? Buffon est-il chrétien ? déiste ? panthéiste ? athée ? Cette question a été étudiée avec soin par Jacques Roger, dont nous suivrons ici les conclusions.

Une remarque préalable s'impose : Buffon est un homme prudent, qui tient à sa position, et qui est prêt au compromis pour la sauvegarder : « Il vaut mieux être plat que pendu », écrit-il en 1760 au président de Brosses. Ce qui rend très incertaine la connaissance de ses convictions intimes. De cet esprit conciliant il a donné plusieurs illustrations, qui sont autant de conflits feutrés avec les autorités ecclésiastiques. D'abord en 1749, lors de la parution du second volume de l'*Histoire naturelle*, intitulé *Théorie de la Terre*, où il expose ses conceptions géologiques. Le 15 janvier 1751, la faculté de théologie de Paris lui adresse une lettre déclarant qu'il y a dans

l'ouvrage « des principes et des maximes qui ne sont pas conformes à ceux de la religion ». Vous avez déclaré, continuaient les docteurs, que vous étiez prêt à les rectifier ; nous vous envoyons donc la liste des propositions « qui nous ont paru contraires à la croyance de l'Église ». Quelles étaient ces propositions qu'un bon chrétien ne pouvait tolérer ?

- Que le relief terrestre est dû à l'action de la mer ;
- Que la Terre et les planètes ne sont peut-être que des morceaux détachés du Soleil ;
- Que « le Soleil s'éteindra probablement faute de matière combustible » ;
- Que « la Terre, au sortir du Soleil, était donc brûlante et dans un état de liquéfaction » ;
- Qu'il y a plusieurs espèces de vérités, toutes relatives ;
- Que « l'évidence mathématique et la certitude physique sont donc les deux seuls points sous lesquels nous devons considérer la vérité ; dès qu'elle s'éloignera de l'un ou de l'autre, ce n'est plus que vraisemblance et probabilité ».

Le 12 mars, Buffon, appliquant sa devise, s'excuse platement dans une lettre aux docteurs de Sorbonne, en les remerciant pour leurs judicieuses remarques, et promettant d'insérer dans son prochain ouvrage l'éclaircissement suivant : « Je déclare... que je n'ai eu aucune intention de contredire le texte de l'Écriture ; que je crois très fermement tout ce qui y est rapporté sur la création, soit pour l'ordre des temps, soit pour les circonstances des faits ; et que j'abandonne ce qui, dans mon livre, regarde la formation de la Terre, et en général tout ce qui pourrait être contraire à la narration de Moïse, n'ayant formulé mon hypothèse sur la formation des planètes que comme une pure supposition philosophique. » Pour ce qui est de la question des vérités, continuait-il, vous avez tout à fait raison : il y a des vérités certaines et éternelles, surtout en métaphysique et en morale. Réponse de la faculté de théologie, le 4 mai : « C'est très bien, nous acceptons vos excuses ! »

Se concilier les théologiens

En d'autres occasions, il arrondit les angles, afin de ne pas heurter les théologiens : dans le volume sur *Les Animaux domestiques*, au lieu d'écrire que l'homme primitif était criminel et féroce, ce qui ne tiendrait pas compte de la chute originelle, il ajoute simplement : « l'homme, *devenu* criminel et féroce... ». En 1778, quand il publie les *Époques de la nature*, où il suggère, par l'étude des couches géologiques, que la Terre a peut-être plus de 75 000 ans, prévoyant que les théologiens, qui en sont encore aux 6 000 ans de la Bible, vont bondir, il va au-devant des objections : « Avant d'aller plus loin,

hâtons-nous de prévenir une objection grave qui pourrait même dégénérer en imputation. Comment accordez-vous, dira-t-on, cette haute ancienneté que vous donnez à la matière, avec les traditions sacrées, qui ne donnent au monde que six ou huit mille ans ? Quelque fortes que soient vos preuves, quelque fondés que soient vos raisonnements, quelque évidents que soient vos faits, ceux qui sont rapportés dans le livre sacré ne sont-ils pas encore plus certains ? Les contredire, n'est-ce pas manquer à Dieu, qui a eu la bonté de nous les révéler ? »

Sa réponse est la suivante : notre respect pour l'Écriture doit être éclairé et non superstitieux. Et il reprend le récit de la création pour indiquer de quelle façon il faut l'interpréter. Les jours sont en fait des ères. Les principes qu'il expose sont étrangement semblables à ceux de Galilée dans la *Lettre à la grande-duchesse de Toscane* : « Tout, dans le récit de Moïse, est mis à la portée de l'intelligence du peuple ; tout y est représenté relativement à l'homme vulgaire, auquel il ne s'agissait pas de démontrer le vrai système du monde, mais qu'il suffisait d'instruire de ce qu'il devait au Créateur.

« Au reste, je ne me suis permis cette interprétation des premiers versets de la Genèse que dans la vue d'opérer un grand bien ; ce serait de concilier à jamais la science de la nature avec celle de la théologie : elles ne peuvent, selon moi, être en contradiction qu'en apparence, et mon explication semble le démontrer. » Si malgré tout, poursuit-il, certains, trop attachés à la lettre, trouvent que je vais trop loin dans mon interprétation, qu'ils considèrent que mon système est « purement hypothétique, il ne peut nuire aux vérités révélées, qui sont autant d'axiomes immuables, indépendants de toute hypothèse, et auxquels j'ai soumis et je soumets mes pensées ».

Il est même prêt à avancer les hypothèses les plus extravagantes pour confirmer des déclarations absurdes de la Bible, comme la longévité exceptionnelle des patriarches antédiluviens : « C'est que, écrit-il, la surface du globe était moins solide après la création qu'elle ne l'est au XVIII^e siècle. Donc, ses productions devaient être plus souples, plus susceptibles d'extension, et les os et les muscles n'arrivaient à leur développement qu'après 120 ou 130 ans ! La durée de la vie aurait diminué peu à peu, à mesure que la Terre prenait de la solidité par l'action continuelle de sa pesanteur. »

Les débuts de l'évolutionnisme

Dans le chapitre « De l'âme » de l'*Histoire naturelle*, il semble sur le point d'énoncer une théorie transformiste et évolutionniste, faisant descendre hommes et animaux du même ancêtre : « L'âne et le cheval, se demande-t-il, sont-ils de la même famille, comme le veulent les nomenclateurs ? S'ils le sont vraiment, ne pourra-t-on également dire

que l'homme et le singe ont eux aussi une origine commune ? Et, en tenant compte de la conformité essentielle de la nature qui se maintient de l'homme jusqu'aux mammifères, des mammifères jusqu'aux oiseaux, des oiseaux jusqu'aux reptiles, des reptiles jusqu'aux poissons, ne pourra-t-on regarder tous les animaux comme ne faisant que la même famille, et supposer que tous y sont venus d'un même animal qui, dans la succession des temps, a produit, en se perfectionnant et en dégénéralant, toutes les races des autres animaux... Il n'y aurait plus de bornes à la puissance de la nature, et l'on n'aurait pas tort de supposer que, d'un seul être, elle a su tirer, avec le temps, tous les autres êtres organisés. » Mais Buffon rejette cette éventualité : est-ce par prudence, pour ne pas heurter de front le récit biblique, comme le pense É. Guyénot, ou par réelle conviction scientifique, comme l'affirme A.O. Lovejoy ?

Ces quelques exemples montrent combien il est difficile de discerner les véritables convictions métaphysiques de Buffon. Diderot* a exprimé avec beaucoup de lucidité cette incertitude, écrivant que Buffon est de ceux « dont l'intolérance a contraint la véracité et habillé la philosophie d'un habit d'arlequin, en sorte que la postérité, frappée de leurs contradictions dont elle ignorera la cause, ne saura que prononcer sur leurs véritables sentiments... Ici Buffon pose tous les principes des matérialistes, ailleurs il avance des propositions tout à fait contraires ».

D'un côté, Buffon écrit en 1764 que « la Nature est le trône de la magnificence divine, l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance », et dix ans plus tard : « Plus j'ai pénétré dans le sein de la Nature, plus j'ai admiré et profondément respecté son Auteur. » De l'autre, il sous-entend, comme dans la *Prière à Dieu*, à la fin de la *Première Vue de la Nature*, en 1764, que la divinité dont il parle est celle des déistes, et non le Dieu des théologiens, car, ajoute-t-il en 1779, « l'homme prostitue l'idée du premier Être, en la substituant à celle du fantôme de ses opinions ». Le nom de Dieu revient assez fréquemment dans son œuvre, mais que recouvre-t-il exactement ? En 1785, à presque 80 ans, Buffon fait cette confidence cruciale à Hérault de Séchelles : « J'ai toujours nommé le Créateur ; mais il n'y a qu'à ôter ce mot et mettre naturellement à la place la puissance de la nature. » Le « mot » Dieu ne serait donc qu'une couverture dissimulant le panthéisme, le déisme rationaliste, voire l'athéisme de Buffon. Ce qui est certain, conclut Jacques Roger, c'est que « la science de Buffon se passe de Dieu, l'exclut même et peut parfaitement convenir à un athée ».

BUISSON Ferdinand

(1841-1932)

Pédagogue et homme politique français, qui a joué un rôle essentiel dans l'élaboration de la morale laïque. Né dans une famille protestante, il rompt assez tôt avec la foi traditionnelle. Agrégé de philosophie, il s'exile en Suisse pour ne pas prêter serment à l'Empire, et enseigne à l'Académie de Neuchâtel, où il prône en 1869, dans le *Manifeste du christianisme libéral*, la fondation d'une « Église libérale, gardant la substance morale du christianisme, sans dogmes obligatoires, sans livres infaillibles et sans autorité sacerdotale ». Revenu en France avec la République, il devient inspecteur de l'enseignement primaire en 1871, inspecteur général en 1878, directeur de l'enseignement primaire de 1879 à 1896. En 1882, il publie un célèbre *Dictionnaire de pédagogie*, et à partir de 1896 il est titulaire de la chaire de pédagogie à la Sorbonne. Député radical de 1902 à 1924, pacifiste, il reçoit le prix Nobel de la paix en 1927.

Le nom de Ferdinand Buisson est intimement lié à la notion de laïcité, et son attachement à la libre pensée est indéfectible. Il contribue à la fondation de l'Association nationale des libres penseurs de France, mais ses convictions profondes sont assez déroutantes et difficiles à déterminer. Dans certaines de ses déclarations, il établit une séparation claire entre croyants de toutes natures, et incroyants, dont il fait partie : « Il n'y a plus que deux groupes : bloc contre bloc. D'un côté, tous les croyants, depuis le catholique, déplorant la chute du pouvoir temporel du pape, l'établissement du mariage civil et la dispersion des congrégations, jusqu'au déiste qui voit déjà le monde perdu si la foi au dieu personnel ou à l'immortalité personnelle venait à s'éclipser. De l'autre, tous les esprits émancipés de la foi et de la peur, bien décidés à connaître toute la vérité. Il faut se ranger dans l'un ou dans l'autre camp. Il n'y a place entre eux que pour les traînants, les indécis et les suspects. » (1900) En réalité, on serait justement tenté de le placer parmi ces indécis.

Un apôtre de la « foi laïque »

Car, d'un tempérament tolérant, il ne cesse de louvoyer entre tolérance et intolérance, multipliant nuances et subtilités qui déconcertent les uns et les autres. Parlant de « foi laïque », du besoin de « laïciser la religion », affirmant que celle-ci est « un besoin éternel de l'âme humaine », et sa conviction qu'il y a « un fonds religieux de la morale laïque », il s'affirme à la fois libre penseur et défenseur de la liberté religieuse. Quand son ami Alphonse Aulard déclare qu'il faut « détruire la religion », il s'oppose à lui en défendant « l'idée religieuse », sans jamais faire référence à Dieu. Et lorsqu'il parle de celui-ci, il rejette toute idée d'un Être surnaturel créateur, dont il veut « essayer d'en désabuser les esprits capables de réflexion ».

En 1905, quand Anatole Leroy-Beaulieu accuse les libres penseurs de « glorifier l'athéisme », Ferdinand Buisson rectifie : ce que nous prônons, c'est « la négation du théisme obligatoire comme fondement de la morale », car « une morale parfaitement digne de ce nom peut se fonder, se pratiquer, se développer sans appel au dogmatisme religieux, ni même au dogmatisme métaphysique » ; nous voulons une morale « séparée de toute religion particulière ». « Si vous parlez du Dieu du Décalogue, alors, oui, nous opposons, nous, à cette forme de la foi en Dieu, le plus énergique athéisme. »

Il n'aime guère ce terme, pourtant. Lorsqu'en 1903 il parle de « ceux qui, au fond, ont encore peur des mots, et qui, sans savoir pourquoi, ne prononcent pas le mot "athéisme" comme un autre mot », il pourrait s'appliquer à lui-même cette remarque. Jacqueline Lalouette pose la question : « Dans quel texte a-t-il fait savoir clairement s'il croyait ou ne croyait pas en Dieu ? » Dans aucun, apparemment. Multipliant les déclarations ambiguës et contradictoires, il écrit ainsi que « croire en Dieu, ce n'est pas croire que Dieu est, c'est vouloir qu'il soit », et dans une conférence de 1916 à Neuchâtel, il n'est pas plus clair lorsqu'il dit : « À notre manière donc, nous sommes des croyants. Nous croyons, si vous voulez parler ce langage, à la divinité du Bien, comme d'autres croient à la divinité de Jésus-Christ, à la divinité de la Bible, à la divinité de l'Église. »

Ne pas accabler la religion

Combattre l'Église et le clergé, oui ; combattre la religion, non. Mais de quelle religion s'agit-il ? En 1903, en plein cœur des conflits autour de la laïcité, il déclare que la puissance de l'Église étant désormais abattue, on ne doit pas s'acharner contre l'ennemi qui est à terre : « Que reste-t-il donc à l'Église ? Une seule attribution, celle-là même que l'on ne peut raisonnablement lui enlever : la religion. La religion toute seule. Car même la morale, si longtemps unie à la religion, s'en est séparée ; nos lois, nos règlements, nos écoles mêmes ne

connaissent plus qu'une morale laïque. Et de là la force apparente du raisonnement où l'on nous enferme : puisque l'Église n'exerce plus son action que dans l'ordre des choses de l'âme, laissez-la tranquille, s'il est vrai que vous ne vouliez faire la guerre qu'à l'omnipotence cléricale désormais abattue. Mais vous continuez à l'attaquer. Avouez donc que ce n'est pas le cléralisme qui était l'ennemi, c'est la religion...

« Qu'est l'Église aujourd'hui auprès de ce qu'elle était avant 89 ? On lui a tout enlevé, semble-t-il, de ce qui faisait sa force : titres, privilèges, richesses, honneurs, monopoles. Or, elle tient incontestablement dans la France d'aujourd'hui une place qu'elle n'avait pas jadis : elle a développé son action bienfaisante, charitable, philanthropique ; elle a aujourd'hui, par ses "œuvres" de toute espèce, une popularité plus grande que jamais et de meilleur aloi. Par là, et aussi par son mode de recrutement, par la disparition des prélats aristocrates, par la modestie de sa situation matérielle faite à son clergé depuis un siècle, par les prodiges de zèle, de générosité et de dévouement qu'elle a suscités chez les laïques jadis si tièdes, elle s'est rapprochée de la démocratie. »

Même modération concernant la place de la morale et de la religion à l'école. Quand le Conseil supérieur de l'Instruction publique inscrit dans les programmes de 1887 les « devoirs envers Dieu », Ferdinand Buisson explique qu'il n'est pas question d'enseigner une religion particulière, mais d'apprendre aux enfants à respecter le mot « Dieu », par « l'obéissance à ses lois, telles que nous les révèlent la conscience et la raison ». De même, il est favorable à l'enseignement de l'histoire des religions dès l'école primaire : l'État « a le droit d'exiger qu'on leur [aux enfants] apprenne qu'il y a plusieurs religions sur la terre et comment elles se sont faites. Il a le droit de leur apprendre lui-même l'histoire des religions, sans avoir celui de leur en donner une toute faite... Il importe à la démocratie de ne pas ignorer le passé de l'esprit humain et je dis que l'histoire des religions est à mettre au nombre de ces enseignements scientifiques indispensables pour former des républicains ».

En multipliant les déclarations lénifiantes sur la religion, Ferdinand Buisson dérouta bon nombre de ses collègues de la Libre Pensée : « la religion mue, elle ne meurt pas », elle est « un des traits originaux et permanents de la nature humaine », « un besoin éternel de l'âme humaine que ni la science ni la morale ne nous autorisent à nier » ; la libre pensée ne doit pas « imposer, sous prétexte de rationalisme, une orthodoxie à rebours » ; « c'est par religion qu'elle est irrégieuse » ; c'est « pour mieux posséder le dieu intérieur de la conscience qu'elle renie le dieu des mythologies et des théologies » ; Dieu, c'est-à-dire « l'idéal du bien, du vrai et de la justice ». Un Dieu qui n'existe pas

mais dont le nom est omniprésent, Dieu d'une « religion sans Dieu ».

Buisson, en rapprochant *Libre pensée et protestantisme libéral* (titre d'un ouvrage de 1903), annonce pour l'avenir une religion sociale, une religion de l'humanité. Religion laïque, qui est un athéisme qui n'ose pas dire son nom et se présente dans un vocabulaire religieux, au risque de mécontenter à la fois athées et croyants.

Bibliographie : J.M. Mayeur, « La foi laïque de Ferdinand Buisson », dans *Libre pensée et religion laïque*, Strasbourg, 1980 ; *La Question laïque, XIX^e-XX^e siècles* Paris, 1997 ; F. Buisson, *La Foi laïque. Extraits de discours et d'écrits, 1878-1911*, Paris, 1912.

BUÑUEL Luis

(1900-1983)

Réalisateur et scénariste espagnol, dont les films témoignent d'un athéisme militant. Élevé chez les jésuites, il perd rapidement la foi sous l'influence du surréalisme et du marxisme. L'Église et l'État bourgeois s'entendent pour opprimer l'humanité : « Dieu et la patrie forment une équipe imbattable ; ils battent tous les records d'oppression et de massacre. »

Il ne s'agit pas d'un simple anticléricalisme, ou même de la dénonciation d'une illusion. Buñuel montre que la religion est dangereuse, pour la vérité et pour l'humanité, et qu'il faut donc la déraciner. Tous ses films, même les plus anodins, attaquent, symboliquement ou avec réalisme, la foi religieuse : hécatombe d'archevêques et effondrement de croix dans *L'Âne d'or* (1930), illusion de la vocation religieuse dans *Viridiana* (1961), dénonciation des apparences policées de la bonne société chrétienne hypocrite dans *L'Ange exterminateur* (1962). L'attaque la plus pénétrante est menée dans *Nazarin* (1958), car le héros, le prêtre Don Nazario, est un véritable saint, dévoué, charitable, chaste, pauvre, obéissant : le chrétien parfait. Or la vie de ce pauvre homme est un échec radical ; abandonné de tous – ce qui à la limite est la vocation du saint –, il est surtout abandonné de Dieu, qui n'existe pas. Son amour des hommes n'a servi qu'à mettre en relief leur méchanceté, la lâcheté des pauvres, la dureté des puissants, la primauté de l'instinct, et l'horreur de la maladie et de la mort. Dans un monde dominé par le mal, comment peut-on encore croire en un Dieu ?

Bibliographie : G. Edwards, *The Discreet Charm of Luis Buñuel*, Paris, 1982.

BURNET Thomas

(1635-1715)

Érudit anglais, dont les travaux, qui confrontent l'archéologie aux récits bibliques, le font accuser de panthéisme spinoziste. En 1685, l'évêque de Hereford, Herbert Croft, dit de lui qu'il « fait tant pour magnifier la nature et son action dans le monde matériel, qu'on peut le soupçonner de faire d'elle une déesse égale à Dieu ». En 1692, dans ses *Archaeologiae philosophicae*, Burnet s'en prend aux écrits du Pentateuque et démontre l'impossibilité de phénomènes tels que le Déluge universel : jamais il ne pourrait tomber en quarante jours assez d'eau pour submerger les plus hautes montagnes. Opposant à Moïse des graphiques, des tableaux et des équations, il provoque la fureur des dévots.

Burnet élabore une nouvelle théorie de la formation et de l'évolution de la Terre, qui contredit formellement la Bible. Quant à l'apparition de l'homme, c'est avec dérision qu'il traite l'histoire d'Adam et Ève, comme le rapporte une ballade populaire le concernant : il disait « Que tous les livres de Moïse/ n'étaient certes que des bêtises,/ et s'agissant du Père Adam/ et de Madame Ève son pendant,/ le discours du diable, Monsieur,/ c'était de la farce, Monsieur. »

Bibliographie : T. Burnet, *The Secret Theory of the Earth*, éd. B. Willey, Londres, 1965 ; J. Redwood, *Reason, Ridicule and Religion. The Age of Enlightenment in England, 1660-1750*, Londres, 1976 et 1996.

BURTON Robert

(1577-1640)

Érudit anglais, né à Lindley (Warwickshire). Cadet d'une famille noble, il est contraint de se tourner vers la vie religieuse. Il fait ses études à Oxford, où il va rester sa vie entière comme clerc du Collège de Christchurch. Solitaire, il vit au milieu de ses livres, accumulant une érudition extraordinaire concernant les auteurs anciens et modernes, dont Rabelais*, Montaigne*, Machiavel*, Bodin*, Bruno*, Paracelse, Campanella, Grotius, qui développent son esprit critique et sceptique.

En 1621, il publie un énorme ouvrage, *l'Anatomie de la mélancolie*, dans lequel il étudie les causes et caractéristiques de cet état d'âme. Parmi les causes, il y a la religion, ou plutôt l'excès de religion, ce qui l'amène à des considérations très osées sur ce sujet, insistant sur les aspects ridicules et superstitieux des trois grands cultes : « Quant au reste, je ne vais pas justifier cette consubstantiation pontificale [l'eucharistie] que les mahométans et les juifs refusent avec justesse d'accepter ; d'ailleurs, Campanella avoue qu'il s'agit là d'un dogme fort difficile, facilement attaqué par les blasphèmes des hérétiques et les moqueries imbéciles des écrivains politiques. Ils pensent qu'il est impossible que Dieu puisse être mangé dans un morceau de pain et, en outre, ils ironisent à ce propos : regardez ces gens qui mangent leur propre Dieu, dit un certain Maure. Les mouches et les vers se moquent de ce Dieu lorsqu'ils le dévorent et le polluent ; il est exposé au feu et à l'eau et au brigandage des voleurs ; ils jettent par terre son ciboire en or sans que Dieu se défende. Comment se peut-il qu'il existe en entier dans chaque particule de l'hostie et que le même corps unique soit dans tant d'endroits, au ciel, sur la terre, etc. ? Pourtant, quiconque lira le Coran des Turcs, le Talmud des Juifs et la *Légende dorée* des papistes ne pourra faire autrement qu'affirmer que de si grossières inventions, que ces fabulations, ces vaines traditions, ces prodigieux paradoxes et ces cérémonies ne peuvent procéder d'un autre esprit que de celui du démon lui-même, lequel est l'auteur des

tromperies et des mensonges ; il se demandera aussi comment des gens aussi sages que l'étaient les Juifs, des hommes aussi érudits qu'Averroès* et Avicenne, comment les philosophes païens ont pu être amenés à croire ou à accepter ne serait-ce qu'une infime partie de ces contes, ou même à ne pas révéler la supercherie ; or, Vanini* a expliqué qu'ils n'osaient pas prendre position par peur de la loi. »

L'utilisation de Vanini, cité comme référence, est pour le moins ambiguë, étant donné que ce dernier vient tout juste d'être brûlé comme hérétique en 1619. Dans un autre passage, Burton l'utilise à nouveau, avec approbation, pour soutenir que la religion en général est une imposture à but politique. Tout ce qu'ont raconté les inventeurs de credo n'est que fables ; « seule la plèbe, laquelle est facile à berner, y croyait (dit Vanini en parlant de la religion), les grands de ce monde et les philosophes avaient d'autres idées, sinon pour consolider et agrandir la puissance du gouvernement, ce qu'ils ne pouvaient pas obtenir sans le masque de la religion, ce que des milliers de gens ont su de tout temps, particulièrement les philosophes, tout cela n'était que fables, mais ils gardaient le silence par crainte des lois ».

Burton n'hésite pas à confirmer que les fondateurs de religions profitent tous de l'ignorance et de la bêtise populaires : « La peur, la folie, la stupidité, cette léthargie qu'il faut déplorer, qu'ils ont en eux, provoquent la superstition, et ce sont eux, donc, qui créent leur propre misère. Car, dans tous ces cas de religion et de superstition chez les idolâtres, on remarquera toujours que les personnes prioritairement touchées sont bêtes, grossières, ignorantes, des gens âgés qui sont naturellement enclins à la superstition, de faibles femmes ou quelques pauvres rustauds analphabètes ; c'est sur eux que l'on peut agir, ce sont eux que l'on peut duper de cette manière : ils se laissent prendre sans analyse et sans réflexion (car ils se lancent dans une religion de la même façon que, chez un mercier, ils acceptent les marchandises et croient n'importe quoi). Et, afin de les entraîner dans la superstition et de les y maintenir par la suite, il suffit qu'ils restent dans l'ignorance : car l'ignorance est mère de la dévotion, comme le sait le monde entier et comme notre époque nous en fournit l'ample témoignage. »

Respectable clerc de la respectable université d'Oxford, Burton ne peut être soupçonné d'athéisme. Il se dit bon chrétien, fidèle à la vraie religion, la religion anglicane, et personne ne troublera la quiétude (ou l'inquiétude) de ce très discret et mélancolique rat de bibliothèque. Cependant, les passages que nous avons cités ne sont pas sans évoquer la thèse des trois imposteurs, qu'il attribue à de méchants athées. Ce qu'il dit sur l'origine des religions, dues à l'exploitation de l'ignorance et de la peur du peuple par d'audacieux imposteurs, annonce déjà Hobbes* et Spinoza*.

Bibliographie : R. Burton, Anatomie de la mélancolie, trad. Franç. B. Hoepffner, Paris, 2000.

BYCHOVSKY B.E.

(1908-1974)

Naturaliste soviétique, membre de l'Académie des sciences de Moscou. Athée, dont les publications antireligieuses entreprennent de détruire les preuves de l'existence de Dieu. Dans « L'obscurantisme néo-thomiste » (1962), il dénonce le sophisme qui consiste à dire que si tout est en mutation et en mouvement, il doit y avoir un Être immuable et immobile pour causer ces changements : comment sait-on que ce qui transforme et ce qui est transformé sont séparés, en créateur et créature ? Le monde s'explique par lui-même, et le mouvement a son origine à l'intérieur même de la matière. D'autre part, la distinction entre cause première (Dieu) et causes secondes (la nature) est contraire aux principes scientifiques. Toutes les prétendues preuves théologiques de l'existence de Dieu n'ont de force que pour ceux qui croient déjà : « D'après leur mécanisme logique, toutes ces preuves sont du même genre : étant donné que toute chose est muable, il doit y avoir un principe immuable ; étant donné que, dans cette muabilité, règne un ordre qui comporte une orientation vers un but, il doit y avoir un être qui détermine cette orientation. Toutes ces "preuves" n'ont une force de démonstration que pour celui qui, d'ores et déjà, croit en Dieu, et qui repousse a priori l'idée scientifique des lois de la nature et du mouvement spontané. »

Bychovsky dénonce également ce tour de passe-passe qui consiste à séparer l'essence de l'existence, en postulant un être qui serait pure essence, qui n'est que l'abstraction théorique de la réalité concrète, érigée en être indépendant qui fait surgir de soi la réalité.

Bibliographie : B.E. Bychovsky, « L'obscurantisme néo-thomiste », dans *Les Courants actuels de la philosophie religieuse dans les pays capitalistes*, Moscou, 1962.

CABANIS Pierre Jean Georges

(1757-1808)

Médecin et philosophe français, né à Cosnac, en Corrèze. Il fréquente dans sa jeunesse Voltaire*, Mirabeau*, Condorcet*, Franklin*. Après des études de médecine, il devient professeur d'hygiène à Paris en 1794, membre de l'Institut en 1797, et membre du Conseil des Cinq-Cents. Bonaparte* le nomme sénateur. Cependant, devenu athée, il s'oppose au Concordat de 1801, s'écriant en séance : « Je jure qu'il n'y a pas de Dieu ! »

En 1802, il publie les *Rapports du physique et du moral*, où il expose une conception matérialiste de l'homme, dans la lignée de *L'Homme machine* de La Mettrie* : la matière devient vivante, puis pensante, à partir d'un certain degré de complexité. Toutes les fonctions intellectuelles dépendent de l'activité du système nerveux, et la pensée est une « sécrétion du cerveau ». Dans un ouvrage plus tardif, publié seulement en 1824, la *Lettre sur les causes premières*, il revient à des conceptions plus prudentes, de type panthéiste.

Bibliographie : P. Héliot, Cabanis, médecin, philosophe et homme politique, *Beauvais*, 1935.

CALLIMAQUE

(vers – 310 - vers – 235)

Grammairien et poète alexandrin qui, dans ses épigrammes funéraires, rejette les croyances traditionnelles sur l'au-delà.

Bibliographie : J.A. Festugière, *Épicure et ses dieux*, Paris, 1968.

CAMUS Albert

(1913-1960)

Écrivain français, né en Algérie, dont toute l'œuvre tourne autour de la recherche désespérée du sens de l'existence humaine dans un univers sans Dieu, un monde voué à la mort et travaillé par les forces de la vie : « Tout ce qui exalte la vie accroît en même temps son absurdité. »

L'athéisme de Camus est entier, sans failles, même s'il hésite encore devant le terme en 1957, déclarant : « Je ne crois pas en Dieu, c'est vrai. Mais je ne suis pas athée pour autant. Je serais même d'accord avec Benjamin Constant pour trouver à l'irréligion quelque chose de vulgaire et de... oui, d'usé. » Et dans son discours de réception du prix Nobel de littérature, la même année : « Je n'ai que respect et vénération devant la personne du Christ et devant son histoire : je ne crois pas en sa résurrection. »

Cet athéisme est à la fois rationnel et passionnel, nourri par la réflexion et par le spectacle du monde, par les événements sociaux et politiques, dans lesquels il est profondément engagé. Au lycée d'Alger, Camus est marqué par les leçons de son professeur de philosophie, l'athée Jean Grenier, et déjà révolté par l'absurdité et l'injustice de la vie : à seize ans, il est témoin d'un accident : un petit Arabe est écrasé par un autobus ; désespoir des parents : « tu vois, le ciel ne répond pas », dit Camus à son ami Max-Pol Fouchet.

Un monde absurde

Camus n'a jamais été croyant. Il reçoit un enseignement catéchétique, fait sa première communion comme tout le monde, mais sans adhésion intérieure : « Je ne pars pas du principe que la vérité chrétienne est illusoire, dit-il en 1949, je n'y suis jamais entré, voilà tout. » Et les événements se chargent de confirmer l'inexistence de Dieu : les horreurs de la guerre d'Espagne, où croyants et incroyants rivalisent de barbarie ; la Seconde Guerre mondiale, au cours de laquelle il est engagé dans la Résistance, et à la fin de laquelle il

devient rédacteur en chef du journal *Combat* ; la menace de l'holocauste nucléaire ; la guerre d'Algérie ; l'oppression soviétique, qui l'amène à se détacher du Parti communiste. De toutes ces convulsions ressort pour l'intellectuel un irrépressible sentiment d'absurdité.

Dans un monde pareil, Dieu ne peut pas exister, ce n'est pas possible. Et le spectacle lamentable des religions, qui ne font qu'ajouter leur oppression à celle des États pour asservir l'homme, confirme cette certitude. Camus, qui admire l'homme Jésus, constate que l'Église catholique désavoue tous ses membres qui tentent d'ouvrir des espaces de liberté, de Teilhard de Chardin aux prêtres ouvriers. Cette Église qui prétend parler au nom de Dieu n'est en fait qu'une organisation très humaine qui manipule les peuples et les maintient dans la soumission aux pouvoirs en place. Le Dieu qu'elle présente est la négation même de la liberté. Si l'homme est libre, c'est parce qu'il n'y a pas de Dieu : « Devenir Dieu, c'est seulement être libre sur cette terre, ne pas servir un être immortel. C'est surtout, bien entendu, tirer toutes les conséquences de cette douloureuse indépendance. Si Dieu existe, tout dépend de lui et nous ne pouvons rien contre sa volonté. S'il n'existe pas, tout dépend de nous. »

Le monde est absurde, c'est un fait incontestable, et Camus parle de « la terrible amertume de ceux qui ont eu raison ». S'il repousse la tentation du suicide, c'est que malgré tout « quelque chose en ce monde a du sens, et c'est l'homme, parce qu'il est seul à exiger d'en avoir ». Ce sens, il le trouve dans la révolte : « Je me révolte, donc nous sommes. » *L'Homme révolté*, en 1951, c'est l'histoire de ceux qui se sont dressés contre les différentes formes d'oppression, et en particulier les oppressions religieuses. Leur combat, c'est largement le combat de l'athéisme, pour libérer l'homme de ses mythes asservissants. Le révolté croit en l'homme, et sa révolte contre un Dieu inexistant est en fait une révolte contre la mort, contre l'absurdité de la condition humaine, qui nous fait aimer la vie pour nous précipiter dans le néant de la mort : « l'insurrection humaine, dans ses formes élevées et tragiques, n'est et ne peut être qu'une longue protestation contre la mort, une accusation enragée de cette condition régie par la peine de mort généralisée. » Mais le combat n'est-il pas perdu d'avance ? « Dieu mort, restent les hommes... et nous sommes seuls. »

Cette révolte des hommes libres ressemble à vrai dire à une révolte d'esclaves, vouée à l'échec, comme toutes les révoltes d'esclaves. Faire de la révolte le sens de la vie, n'est-ce pas reconnaître en définitive le triomphe de l'absurdité ? N'y a-t-il pas quelque chose de dérisoire dans cette foi du refus : « je crie que je ne crois à rien et que tout est absurde, mais je ne puis douter de mon cri et il me faut au moins croire à ma protestation » ? L'homme, c'est Sisyphe qui roule sa pierre

pour l'éternité, sans espoir d'aucune sorte. Tout ce qui lui reste à faire, c'est d'aimer son destin, aimer son combat perpétuel : « La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux » (*Le Mythe de Sisyphe*, 1942). On a du mal à y croire.

Tous les romans de Camus présentent les multiples facettes de l'absurde et de la révolte. L'homme est enchaîné et fait semblant de croire qu'il est libre. L'athéisme de Camus est d'une extrême lucidité, mais il s'arrête, saisi de vertige, à la porte du nihilisme, en érigeant un nouveau mythe : celui d'un Sisyphe heureux, qui réaliserait l'impossible synthèse du bonheur et de l'absurde.

Bibliographie : J. Grenier, *Albert Camus, Paris, 1968* ; H.R. Lottmann, *Albert Camus, Paris, 1978*.

CARABELLESE Pantaleo

(1877-1948)

Philosophe italien, représentant du courant idéaliste, qui développe dans de nombreux ouvrages la notion paradoxale de Dieu comme le pur objet, l'Être en soi, c'est-à-dire inexistant. En effet, tout ce qui existe est particulier, contingent et fini, ce sont des sujets. Attribuer l'existence à Dieu, objet et non sujet, c'est le nier. Dieu est « présence », il « consiste », mais n'« existe pas ». Gianfranco Morra exprime ainsi le cœur de la théorie de Carabellese : « Dieu est l'être ; c'est pour cela que Dieu n'existe pas... L'existence de Dieu n'est pas un problème, c'est la négation d'un problème... "Exister" équivaut à "être en rapport", or Dieu est le critère du rapport, ne peut être-en-rapport, donc il ne peut exister... Dieu en tant que pur objet constitue le principe de tout ce qui existe, uniquement parce qu'il n'existe pas, mais consiste. De là découle la vanité de toutes les preuves de l'existence de Dieu. » Athéisme, foi authentique, ou simple jeu de mots ? L'immanentisme idéaliste de Carabellese se prête à toutes les interprétations.

Bibliographie : G. Morra, « Pantaleo Carabellese », dans *L'Athéisme dans la philosophie contemporaine*, G. Girardi et J.-F. Six (dir.), Paris, 1970 ; P. Carabellese, *Il problema teologico come filosofia*, Rome, 1931.

CARDAN Jérôme (Girolamo Cardano)

(1501-1576)

Médecin, astrologue et mathématicien italien, né à Pavie et mort à Rome. Auteur de nombreux traités scientifiques de valeur très inégale, mêlant des absurdités astrologiques à d'authentiques intuitions mathématiques dans un langage abscons, c'est un esprit déroutant, emprisonné en 1570 sur ordre de l'Inquisition pour avoir tiré l'horoscope de Jésus-Christ.

Sa réputation d'athée est cependant bâtie essentiellement sur le traité *De subtilitate*, de 1550, sorte d'encyclopédie des « sciences subtiles », dans lequel il met en présence un représentant de chacun des monothéismes et un défenseur du polythéisme antique, qui comparent « les loix des idolastres, des chrestiens, des Juifs et mahumetistes ». Cette comparaison fait d'abord ressortir les haines interreligieuses : « Les adorateurs de Mahomet ne font aucune estime des chrestiens, et le juif n'en fait pas plus d'eux que d'un chien furieux », et tous trois détestent les philosophes raisonneurs. Alors, lequel détient la vérité ? « Au hasard de décider de la victoire ! », façon à peine déguisée de les traiter tous les quatre d'imposture. On y trouve aussi des propos très sceptiques sur l'immortalité de l'âme.

C'est pourquoi les censeurs des siècles suivants le rangeront parmi les athées. Le Père Garasse, en 1623, dans sa *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, l'accuse d'être « d'avis que l'âme de l'homme est de même espèce et de même essence que celle d'un cheval : le premier athéiste de notre temps qui a publié impunément cette maudite doctrine, ça été Jérôme Cardan ». Mersenne, Tomasini, Raynaud sont du même avis : Cardan est un athée, tandis que Naudé*, Parker, La Mothe Le Vayer* voient en lui simplement un sceptique, ou un impie audacieux.

Bibliographie : J. Cardan, *Ma vie*, trad. franç., Paris, 1937 ; J. Lucas-Dubreton, *Le Monde enchanté de la Renaissance* ; Jérôme Cardan l'halluciné, Paris, 1954 ; G. Zanier, « Cardano e la critica delle religioni », dans *Giornale critico della filosofia italiana*, LIV, 1975.

CARDUCCI Giosuè

(1835-1907)

Poète et critique italien, né en Toscane. Fils d'un médecin carbonaro aux tendances catholiques et romantiques, il devient à l'École normale de Pise farouchement anticatholique et antiromantique. Ces tendances se retrouvent dans son engagement politique. Prix Nobel de littérature en 1906, il est l'auteur d'une œuvre considérable d'histoire littéraire, de critique et de poésie. Dans cette dernière, son athéisme éclate aussi bien en invectives blasphématoires qu'en prières sentimentales, mêlant mythes païens et matérialisme scientiste dans une brillante rhétorique antireligieuse.

Bibliographie : *P. de Bouchaud, Giosuè Carducci, Paris, 1908.*

CARNAP Rudolf

(1891-1970)

Philosophe épistémologiste allemand, né à Wuppertal. Après des études de mathématiques, de physique et de philosophie à Fribourg et Iéna, il enseigne à l'université de Vienne, puis à Prague (1931-1935), avant de s'exiler aux États-Unis en 1935.

Un des chefs de file du mouvement néopositiviste, très influencé par Wittgenstein*, il publie en 1928 *Der logische Aufbau der Welt* (La Construction logique du monde), et en 1931 *Le Dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage*, ouvrages dans lesquels il cherche à réduire tous les concepts à un nombre minimal d'éléments de base, en utilisant la logique symbolique moderne. Le résultat est la disqualification des concepts métaphysiques, qui, ne respectant pas les règles de la syntaxe, sont dépourvus de sens. Ils ne sont ni vrais ni faux, ce sont des « simili-énoncés ». Le champ du rationnel s'identifie au champ du discours, et dans le discours il n'y a pas de place pour le concept de Dieu. Les définitions du mot « Dieu » sont des pseudo-définitions ; ce sont des assemblages de mots qui ne forment pas une proposition logique, ou alors ce sont des propositions invérifiables, donc vides de sens, telles que « absolu », « être par soi », « cause première ». Le langage théologique est littéralement insensé. Dire que « Dieu existe » n'a pas plus de sens que de dire « Dieu n'existe pas », puisque le mot Dieu est vide de sens. Il s'agit d'un athéisme par négation ou évaporation du problème.

Bibliographie : P.A. Schilpp (dir.), *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, 1963, rééd. 1984 ; R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt*, Berlin, 1928, 2^e éd. 1961.

CARNÉADE

(– 214 - – 129)

Philosophe grec né à Cyrène. Il se rattache à la Nouvelle Académie platonicienne, marquée par une réaction antidogmatique. Carnéade insiste sur l'incertitude de la connaissance, sans aller jusqu'à un scepticisme absolu. Lors d'une ambassade à Rome, il scandalise les auditeurs en faisant à deux jours d'intervalle deux démonstrations contradictoires. Dans le domaine religieux, il s'attaque au dogmatisme des stoïciens. Comment pouvons-nous savoir que les dieux règlent le cours des choses ? Si c'est le cas, ils sont responsables du mal comme du bien. Quant au destin, il n'est pas absolument déterminant : l'homme est capable de mouvements volontaires libres. En fait, nous ne savons rien sur les dieux.

Bibliographie : J. Brun, « Carnéade », dans Histoire de la philosophie, Bibliothèque de la Pléiade, t.I, Paris, 1969.

CARNOT Lazare Hippolyte

(1801-1888)

Homme politique français, d'abord rallié au saint-simonisme après avoir perdu la foi : « Je venais de traverser une phase de doute ou plutôt de négation absolue en matière de foi », écrit-il. En 1848, il est ministre de l'Instruction publique, et déclare à ses collaborateurs : « C'est aux libres penseurs qu'il appartient de défricher les champs nouveaux : protection aux libres penseurs. » Il est démis de son poste pour avoir autorisé un ouvrage de Charles Renouvier, le *Manuel républicain de l'homme et du citoyen*. Il est maire du VIII^e arrondissement de Paris à partir de 1870, et sénateur inamovible en 1875.

Bibliographie : L. Fuster, Hippolyte Carnot. Sa vie et son œuvre, Montpellier, 1908.

CASANOVA Jacques Jérôme, chevalier autoproclamé de Seingalt

(1725-1798)

Aventurier vénitien qui parcourt l'Europe au cours d'une extraordinaire existence, racontée dans son autobiographie, *Histoire de ma vie*, et qui est devenu dès son vivant l'incarnation du libertinage au siècle des Lumières. À la fois diplomate, publiciste, charlatan, financier, indicateur de police, doté d'un aplomb stupéfiant qui lui permet de pénétrer dans tous les milieux et de séduire des quantités impressionnantes de femmes, jouisseur dénué de scrupules, plusieurs fois emprisonné et évadé, on reste confondu devant une telle énergie et une telle audace.

On serait tenté de croire qu'un tel homme ne pouvait qu'être athée. La réalité est plus complexe. D'abord, Casanova a de nombreux contacts avec la théologie et le clergé. Il a fait des études de théologie à Padoue et est entré au séminaire de Venise, où on le destinait à devenir abbé. Expulsé pour libertinage, il est employé comme secrétaire chez le cardinal Acquaviva, ce qui le met en contact avec le pape Benoît XIV. À nouveau renvoyé, il aura toute sa vie des rapports de nature diverse avec des ecclésiastiques de tous rangs, échangeant des maîtresses avec le cardinal de Bernis ou travaillant comme indicateur au service de l'Inquisition pour dénoncer les libraires mal-pensants, mais il est aussi emprisonné par cette même Inquisition pour impiété, et affilié à la franc-maçonnerie à Lyon. D'autre part, il n'est pas dénué de préoccupations métaphysiques, et dans la dernière partie de sa vie, alors qu'il se morfond dans le château tchèque de Dux, où il mourra, il se montre préoccupé par le problème de l'au-delà, et rédige plusieurs écrits, restés longtemps inédits dans les archives d'État de Prague, dans lesquels il livre sa pensée sur l'athéisme et la foi. Il n'y expose pas une doctrine cohérente, mais semble plutôt chercher à se rassurer, en tenant des propos vaguement déistes ou panthéistes, qui cachent mal son athéisme pratique.

Dans *Le Philosophe et le théologien*, long essai en 18 dialogues, il se

livre à une critique en règle des religions, surtout du christianisme. Le philosophe, qui exprime l'opinion de Casanova, a toujours l'initiative. C'est un homme vieux et malade, comme l'auteur, proche de la mort, qu'il affirme ne pas craindre : « Je m'embarrasse fort peu de ce que vous me dites qu'il arrivera après ma mort, car je suis sûr que je n'en saurai rien... Quand je serai mort, mon âme, si c'est une existence réelle, chose qui peut être, malgré que je n'ai jamais pu la comprendre, deviendra ce qu'elle voudra. Elle ne pourra être que ce qu'elle était avant ma naissance. » Le clergé, par ses « hypocrisies », ses « mensonges », séduit les « sots » et les « ignorants », en leur faisant peur.

Quelle preuve avez-vous que Dieu a communiqué sa volonté à Jésus-Christ ? poursuit le philosophe. Toutes les religions ont leurs illuminés : comment faire le tri ? Par le témoignage de la Bible ? J'y ai trouvé « partout des faussetés, des contradictions, des fautes, des mensonges. J'ai trouvé des puérilités, des répétitions, des absurdités et des impiétés. J'y ai trouvé des histoires scandaleuses, des impuretés et des cochonneries. J'ai trouvé dans plusieurs endroits le créateur même faible, inconstant, ignorant, mauvais calculateur, ami de la fraude, et ordonnant des scélératesses ». Les Évangiles ? Un tissu d'absurdités, à commencer par la virginité de Marie, des miracles stupides, comme « changer pour des gens qui avaient déjà trop bu six pintes d'eau en excellent vin... Un plaisant miracle est celui d'envoyer le diable dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait pas de cochons ». Et la résurrection : une ascension verticale ? vers où ? Et l'eucharistie ? « ce Dieu cesse d'être Dieu d'abord qu'il devient urine ou matière fécale ». Les « fripons » de prêtres ont inventé un Dieu absurde, un « pur esprit » animé des mêmes sentiments que les hommes. Pourquoi n'a-t-on accepté que ces quatre Évangiles dans la foule des récits sur la vie de Jésus ? Comment expliquer leurs divergences ? Le témoignage des martyrs ? « La fureur de ces énergumènes ne prouve que leur rage ou leur folie. »

L'idée de création ex-nihilo est absurde, car cela suppose qu'avant cette création Dieu existait dans le néant, et « Dieu existant dans le rien est une assertion aussi absurde que celle de l'existence du rien ». Au demeurant, cette création est bien imparfaite, avec ces cataclysmes et la sauvagerie de la nature. Tout cela est décidément une histoire de fous : « C'est la plus extravagante de toutes les idées que d'enfanter une histoire sur Dieu, qui dit que ce grand être était seul dans le rien, et que tout d'un coup, sachant tout ce qui devait arriver, il lui prit fantaisie de créer l'Univers et de faire ce qu'on appelle l'homme, fait pour lui donner le plus cruel de tous les soucis en transgressant son ordre et en lui causant un tel dommage, que pour le réparer il se serait vu obligé à devenir homme lui-même et à se faire maltraiter par ses

créatures, crucifier, et devenir matière lui-même pour aller, après sa résurrection, demeurer à la droite de son père, on ne sait pas où ; tout cela n'a pas le sens commun, et la divinité ne put jamais être plus maltraitée que par cette folle histoire. »

C'est la philosophie qui doit nous guider, et non la religion : « J'aime mieux courir les risques de me damner, conduit à la main par la vérité que la démonstration m'a fait connaître, que de m'abandonner à l'aveugle espoir de me sauver avec une église fondée sur des impostures que j'ai reconnues. » Pourtant, écrit Casanova, « je sais que Dieu est, mais je ne sais pas ce qu'il est ». Il n'est ni esprit ni matière, car un pur esprit est « une idée vide. C'est comme si vous disiez inexistence. Je ne conçois réel qu'un être matériel », or « Dieu ne peut pas être matière parce que pour lors toute la matière deviendrait Dieu ». En dépit de cette déclaration matérialiste, le philosophe refuse de se dire athée, tout en faisant l'éloge de l'athéisme : « avouez qu'il laisse à l'homme la raison, la philosophie, les vertus naturelles, les lois, le désir de la gloire, du bonheur de la nation, et de la tranquillité de l'État. Observez que la superstition tend à détruire tous ces biens, dans l'affreuse tyrannie qu'elle exerce sur le pauvre esprit humain ». À d'autres moments, le philosophe tient des propos spinozistes, avec un monde éternel, inséparable de l'idée de Dieu, tout en condamnant Spinoza*.

On sent le vieux libertin ébranlé, voire désesparé devant le mystère de la condition humaine. La conclusion est très pessimiste : « Concluons que l'homme est la dupe de tout, que la vie est une attrape, et que tout le reste est tromperie. Le bonheur possible est un songe, les prévoyances et les précautions sont vaines, les espérances fausses, les sciences incertaines, les plaisirs languissants, la souveraineté un fardeau, la religion superstition, les lois insuffisantes, et les systèmes arbitraires, et fabuleux. »

Dans un autre écrit, *Jésus-Christ et le terme de la fin du monde*, Casanova se livre à une réflexion sur la phrase de Jésus à propos de l'annonce de la fin du monde : « Nul ne sait ni le jour ni l'heure, pas même les anges, pas même le Fils. » Déclaration absurde. En effet, de deux choses l'une : soit Jésus parle en tant qu'homme, et alors comment sait-il que les anges ne savent pas ? Soit il parle en tant que Dieu, et alors qu'en est-il du principe d'égalité dans la Trinité, avec ce Père qui ne communique pas ses petits secrets à son Fils ?

Entre athéisme et agnosticisme

Dans les *Méditations à mon lever du 29 mai 1789*, Casanova se présente comme un agnostique : « Je n'affirme et je ne nie rien. Je n'avance que des doutes, des incertitudes et des probabilités. Vous êtes certain de tout, vous. Je vous en fais mon compliment. » Il réaffirme

l'idée d'un Dieu qui ne serait ni esprit ni matière, mais cela est inconcevable. Quant aux athées, il suffit « de les décider abominables ». Si l'athée ne fait pas de prosélytisme, et s'il a de bonnes mœurs, « c'est tout au plus un savant qui se trompe, et qu'il faut laisser en repos ». D'ailleurs, y a-t-il de véritables athées ? « Je crois qu'il n'y a jamais eu d'athées que dans leurs écrits : pour être véritable athée, il faut l'être intérieurement », déclare-t-il dans son essai *Sur la nature de Dieu*, où il ajoute : certes, « à juste titre un athée fait horreur, et fait frémir la nature. Mais je demande si ceux qui ont appelé athées tant de philosophes, qui opinaient d'une façon différente de la leur, avaient raison : je crois qu'ils ne les accusèrent pas de bonne foi, mais qu'ils ne les calomnièrent que par haine, car non seulement la charité chrétienne mais le bon sens ne peuvent croire athée que l'homme hardi qui ose se dire tel, comme le furent Anaximandre*, Anaximène, Démocrite*, Diagoras*, Théodore*, Porphyre*, Lucrèce* et plusieurs autres ».

Dialogue avec Dieu

Ce Dieu, dont il affirme l'existence mais qu'il n'arrive pas à concevoir, Casanova le rencontre en tête à tête dans un dialogue fictif intitulé *Rêve. Dieu. Moi*, pour régler avec lui les questions cruciales. Dieu lui apparaît : « Je vis une masse de lumière éblouissante et immense toute remplie de globes, d'yeux, d'oreilles, de pieds, de mains, de nez, de bouches, de parties génitales de l'un et de l'autre sexe et d'autres corps dont les formes m'étaient inconnues qui circulaient dans la masse avec un mouvement continuels mais inégal pour ce qui regarde la vitesse et les directions. » Panthéisme ? L'improbable mystique Casanova engage la conversation avec son étrange vision, et, surprise, Dieu ne sait même pas ce qu'il est lui-même : « Si je me connaissais, je cesserais d'être infini. – Quoi, tu ne sais pas comment tu existes ? – Comment veux-tu que je le sache, n'ayant pas eu un principe ? J'existe, mais je ne peux pas savoir comment. »

L'âme est-elle immortelle ? D'après le Dieu de Casanova, l'âme individuelle disparaît à la mort, mais l'âme universelle est immortelle : « L'âme du monde n'est autre chose que la nature. » Autre question : fais-tu des miracles ? Non, car un seul petit miracle bouleverserait la nature entière : « Pour faire un miracle, je devrais bouleverser l'ordre de la nature dans l'Univers, car je ne pourrais jamais en altérer l'ordre dans un coin, que l'altération ne se communiquât à tout l'Univers. » Pourquoi y a-t-il une multitude de religions ? « Toutes les religions vinrent de la crainte et furent nourries par l'ambition et par l'intérêt. Les religions furent la cause de tous les malheurs du genre humain ; elles lui furent beaucoup plus funestes que toutes les guerres. » Et les

athées : qu'en penses-tu, et quel sort leur réserves-tu ? Ce sont en général de braves gens plutôt sympathiques, et injustement persécutés par les croyants, répond Dieu. Ils sont d'ailleurs « assez nombreux,... mais ils se cachent partout, puisqu'ils sont persécutés... Ces persécuteurs agissent plus par sentiment de haine que par zèle. Ils sont jaloux de la tranquillité avec laquelle ils voient vivre ces athées ». Dieu est indulgent même avec les athées libertins, qui après tout ne font que suivre la nature : « L'athée qui ne l'est que comme votre Épicure*, est un juste, qui ne peut pas me paraître coupable, parce qu'il a attribué à la simple nature des facultés qu'elle ne peut pas avoir... Ce qui me fait horreur... serait plutôt ceux qui, accusant des philosophes d'athéisme, les haïssent, les persécutent, et parviennent à les faire brûler... Ce sont des méchants êtres qui ne peuvent qu'augmenter les malheurs du genre humain... Un homme juste athée ne fait de mal à personne. » La seule punition de l'athée, c'est d'avoir vécu dans l'erreur. Pour le reste, « si cet homme a vécu en juste, il aura fait du bien au genre humain : cet être n'aura pas pu me déplaire », c'est pourquoi « un athée juste doit être plus agréable qu'un théiste vicieux ».

Voilà qui est rassurant. À travers ces textes surprenants, qui couvrent tout de même plus de 300 pages d'écriture serrée, c'est bien là le but de Casanova : se rassurer. Et par là il révèle son incroyance foncière. Son obsession du sort de l'athée ne peut s'expliquer que par l'angoisse de son sort personnel. Certes, la solution peut sembler étrange : le vieux libertin opte pour un Dieu débonnaire qui préfère les athées. Si ce Dieu n'existe pas, l'affaire est réglée ; s'il existe, les écrits de Casanova se présentent comme un plaidoyer en faveur de sa bonne foi. Son Dieu est le Dieu des athées, un Dieu qui est lui-même athée, puisqu'il ne se connaît même pas. Dernier tour de passe-passe du grand séducteur, sans doute agnostique, qui par précaution prépare sa dernière entreprise de séduction : séduire Dieu.

Bibliographie : *Casanova, Histoire de ma vie, suivie de textes inédits, t. I, coll. Bouquins, R. Laffont, Paris, 1993 ; E. Maynial, Casanova et son temps, Paris, 1910 ; G. Chaussinand-Nogaret, Casanova : les dessus et les dessous de l'Europe des Lumières, Paris, 2006.*

CASSIUS LONGINUS Caius

(m. 42 avant notre ère)

Noble romain, hostile à César et l'un des organisateurs du complot qui aboutit à l'assassinat de ce dernier. Il se suicide après la défaite de Philippi. D'après Plutarque, il partage avec Brutus le scepticisme concernant l'existence des dieux : « Mais au reste, de dire qu'il y ait des esprits ou des anges, et encore qu'il y en eût, qu'ils aient forme d'hommes, ou voix, ou puissance aucune qui parvienne jusqu'à nous, il n'est pas vraisemblable. Quant à moi, je voudrais qu'il y en eût, afin que nous eussions confiance, non seulement en si grand nombre d'armes, de chevaux, de navires et de vaisseaux, mais aussi au secours des dieux, attendu que nous sommes auteurs et défenseurs de très beaux, très saints et très vertueux actes. »

Bibliographie : Plutarque, Vies parallèles, « Brutus », Bibliothèque de la Pléiade, t. II, Paris, 1951.

CASTELLION Sébastien

(1515-1563)

Humaniste français, né dans l'Ain, d'abord fidèle de Calvin, puis, après avoir rompu avec ce dernier en 1544, établi à Bâle, où il enseigne le grec. Aux excès des fanatiques protestants et catholiques il oppose une apologie de la tolérance dès le *Traité des hérétiques* (1554) et le *Conseil à la France désolée*, et finit par adopter une position sceptique, qu'il expose dans son dernier ouvrage, *De l'Art de douter et de croire, d'ignorer et de savoir* (1563). Il s'agit d'une véritable apologie du doute, fustigeant « la race de ces hommes qui ignorent le doute, qui ignorent l'ignorance, qui ne savent s'exprimer que par des assertions apodictiques, qui, si tu t'écarter d'eux, te condamnent sans hésitation et qui, non contents de ne jamais douter eux-mêmes, ne tolèrent le doute chez personne ». Le dogmatisme conduit au fanatisme, et les martyrs ne valent pas mieux que les bourreaux, tous prêts à tuer ou à se faire tuer pour des croyances incertaines : « Si les chrétiens avaient douté davantage, ils ne se seraient pas entachés de tant de crimes funestes. »

Castellion n'a rien d'un athée, ce qui n'empêche pas qu'il soit traité comme tel dès la publication de son *Traité des hérétiques*, notamment par Théodore de Bèze. Dans un traité contre Calvin, Castellion précise bien que pour lui les athées doivent être éliminés : « S'ils nient Dieu, s'ils blasphèment, s'ils insultent ouvertement la doctrine chrétienne, s'ils ont en horreur la vie sainte des hommes pieux, je consens à les livrer à la vindicte du magistrat, non pas à cause de la religion qui n'existe pas chez eux, mais à cause de leur irréligion. » Et dans son *Art de douter*, il explique : « Si j'enseigne qu'il faut parfois douter, je ne le fais pas sans raisons sérieuses. Car je vois trop que le fait de ne pas douter n'entraîne pas de moindres maux que le fait de ne pas croire, là où il faut croire. » Son apologie de la raison critique n'en est pas moins remarquable pour son époque : elle est, dit-il, l'œuvre de Dieu, et Dieu lui-même ne peut plus rien contre elle : « La raison est, si j'ose dire, la fille de Dieu ; elle fut avant toutes les Écritures et cérémonies,

avant même la création du monde ; elle sera toujours, après toutes les Écritures et cérémonies, et après même le bouleversement et renouvellement de l'état de ce monde, et Dieu ne peut pas plus l'abdiquer lui-même. » Ce qui sous-entend que la raison est supérieure à Dieu ; que se passerait-il donc si la raison niait l'existence de Dieu ? Hypothèse totalement absurde d'après Castellion, qui ne réalise pas qu'il a ouvert là malgré lui une voie vers l'athéisme.

Bibliographie : *F. Buisson, Sébastien Castellion, 2 vol., Paris, 1982.*

CATULLE Gaius Valerius Catullus

(vers – 86 - vers – 57)

Poète latin né à Vérone, menant une vie dissipée, mais remarquable écrivain, qui excelle dans l'expression des sentiments, en particulier amitié et amour. La passion qu'il éprouve pour la belle et infidèle Lesbie, sœur du tribun Clodius, lui a inspiré des vers où il exalte le désir, la jouissance, mais aussi la conviction de l'absence d'au-delà : « Le soleil peut mourir et renaître ; nous, lorsqu'une fois est morte la flamme brève de la vie, il nous faut tous dormir dans la nuit éternelle. »

Bibliographie : M. Renard, L'Élément religieux dans les poésies de Catulle, Bruxelles, 1946.

CAVANNA François

(né en 1923)

Écrivain et humoriste français, d'origine italienne, né à Nogent-sur-Marne. Collaborateur du magazine *Zéro* en 1954, il fonde en 1960 *Hara-Kiri*, devenu ensuite *Charlie Hebdo*. Son athéisme s'y exprime avec humour à travers textes et caricatures, dans un langage cru sans concession, ainsi que dans des ouvrages comme la *Lettre ouverte aux culs bénits* (1994).

En avril 1973, un photo-montage paraît en couverture d'*Hara-Kiri* : le Christ crucifié, la face contre la croix, montrant ses fesses, avec en titre : « La face cachée du Christ », et en légende : « Dernière minute : à l'occasion de Pâques, le pape excommunie Jésus-Christ. Motif : a accepté de montrer son cul dans un mensuel pornographique en vente partout. » Scandale, et campagne du lobby catholique : il est interdit de rire de ces thèmes sacrés. Réponse ironique de François Cavanna, qui n'est pas dépourvue de sens théologique : « Eh bien voilà, la preuve est faite : Jésus Christ n'a pas de dos. Car s'il en avait un, il aurait aussi, forcément, des fesses. » En fait, le rire de provocation illustre ici de façon flagrante combien, en dépit des enseignements théologiques les plus officiels, l'Église a du mal à assumer intégralement l'Incarnation. Le gnostique Valentin niait que Jésus ait pu avoir un anus : il mangeait, certes, mais il n'avait pas besoin d'évacuer. Jésus était vraiment homme, affirme la théologie, mais on ne veut pas entendre parler de ses « parties honteuses », ni bien sûr de ses pulsions sexuelles.

En 1982, dans *Les Écritures*, François Cavanna réécrit le récit de la Genèse : « Alors voilà : au commencement, Dieu créa la contradiction. Ça, c'était une bonne idée. Maintenant, ça peut partir. C'est parti... Ce n'était pas une réussite. Dieu vit cela. Il se dit en son cœur : "Beuark !" Il aurait bien voulu que cette saleté n'eût jamais existé. Mais cela il ne le pouvait pas... Dieu comprit, mais un peu tard, que l'idée de la création est un piège à dieux. S'il avait su, il serait resté tranquille. Et puis il se dit que ce qui était fait était fait, autant en prendre son parti.

Lorsque le monde est créé, il faut le boire. Bof. Et Dieu décida qu'il ferait semblant d'être toujours aussi puissant qu'avant, et il eut bien raison. Car personne ne s'est aperçu de rien. Sauf les mécréants et les ricanants, mais ceux-là comptent pour du beurre. »

Bibliographie : B. Sarrazin, *La Bible parodiée*, Paris, 1993.

CECCO D'ASCOLI Francesco Stabili, dit

(1269-1327)

Astrologue et écrivain italien, né près d'Ascoli, dans les Marches. Après des études de médecine, sans doute à Salerne, il enseigne l'astrologie à Bologne. Une première fois condamné par l'Inquisition en 1324, il est employé comme astrologue médecin par le duc Charles de Calabre. Pour lui, le monde est régi par le pouvoir des astres, qui peuvent accomplir des choses extraordinaires, qui semblent échapper au pouvoir divin lui-même. La sagesse de Jésus s'explique par des conjonctions astrales. L'astrologie pouvait prévoir la naissance du Christ, et elle peut prévoir celle de l'Antéchrist. Arrêté une seconde fois par l'Inquisition, il est condamné comme relaps, et brûlé le 10 septembre 1327.

Bibliographie : *A.M. Partini et V. Nestler, Cecco d'Ascoli. Un poeta occultista medievale, Rome, 1979 ; M. Albertazzi, Perspectives métaphysiques dans la poésie italienne du XIV^e siècle : l'Acerba de Cecco d'Ascoli, thèse, Paris IV, 2005.*

CÉLINE Louis-Ferdinand pseudonyme de Louis Ferdinand Destouches

(1894-1961)

Écrivain et médecin français, qui occupe une place particulière dans la littérature par la crudité de son style et la violence des sentiments exprimés. À la lecture du *Voyage au bout de la nuit*, de *Mort à crédit*, de *Bagatelles pour un massacre*, comme dans ses *Lettres et pamphlets*, le lecteur se dit qu'un tel homme ne peut être qu'athée. Jugement hâtif : il faut relire Joseph de Maistre par exemple, mais aussi bon nombre de prédications du XIX^e siècle sur l'enfer, pour se rendre compte que l'on peut croire en Dieu et être obsédé par le besoin de violence sanguinaire au service d'un Dieu-Moloch sadique et vengeur. D'autre part, en étalant la misère humaine, en mettant au grand jour les ordures qui jonchent le fond du cœur de l'homme, Céline a été précédé dans cette tâche par les moralistes chrétiens des siècles passés : « le cœur de l'homme est vide et plein d'ordures », disait Pascal. Céline ne fait que se vautrer dans ces ordures. Quant à son antisémitisme, la presse cléricale catholique du début du XX^e siècle n'a rien à lui envier.

Ce n'est donc pas dans sa violence qu'il faut chercher les marques de l'athéisme de Céline, mais plutôt dans son silence ; pas dans ce qu'il dit, mais dans ce qu'il ne dit pas. Car pour lui c'est une telle évidence qu'il n'a même pas à le dire : le monde tel que Céline le voit exclut toute idée d'un Dieu, surtout d'un Dieu supposé bon : « Je ne crois pas aux hommes », a-t-il dit. À plus forte raison ne croit-il pas en Dieu. L'idée ne l'effleure même pas. Le diable, à la rigueur, une sorte de démiurge qui serait l'auteur de ce monde absurde et infernal. Mais ce ne serait qu'un mythe.

Les péripéties de sa vie mouvementée, de sa terrible blessure pendant la Première Guerre mondiale à ses imprécations antijuives ordurières de la Seconde, toute son œuvre exprime la rage impuissante d'être né dans ce monde – poubelle, qui exclut a priori toute existence divine.

Bibliographie : Céline, *numéro des Cahiers de l'Herne*, 1968 ; P. Almeiras, *Dictionnaire Céline*, Paris, 2004 ; Y. Buin, *Céline*, Paris, 2009 ; *Céline*, *Lettres*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 2009.

CELSE

(II^e siècle)

Philosophe épicurien grec, qui révoque au nom de la raison toute croyance dans les dieux. Les fondateurs de religions sont des imposteurs qui profitent de la bêtise du peuple : « Souvent... des hommes pervers prennent avantage de l'ignorance de gens faciles à tromper et les mènent à leur guise. » Celse s'en prend particulièrement aux juifs et aux chrétiens, dans un livre fameux, le *Discours véritable*, composé entre 176 et 180. Ce livre a disparu, tous les exemplaires ayant été détruits par les chrétiens, mais nous le connaissons à travers la réfutation qu'en a faite Origène en 248, dans son *Contre Celse*, où il en cite de longs passages.

Celse présente Moïse comme le grand imposteur, qui emprunte tout son savoir aux païens et invente le monothéisme, qu'il inculque à ses compatriotes ignorants : « Sous la conduite de Moïse, leur chef, des gardiens de chèvres et de moutons, l'esprit abusé d'illusions grossières, ont cru qu'il n'y avait qu'un seul Dieu. » « Ils honorent les anges et s'adonnent à la magie à laquelle les initia Moïse. » Il les a fanatisés et leur a fait « avaler » des contes de bonnes femmes : « Un homme modelé des mains de Dieu et recevant son souffle, une femme tirée de son côté, des commandements de Dieu, un serpent se rebellant contre eux, et le serpent victorieux des prescriptions de Dieu. Fables de vieilles femmes ! »

Quant à Jésus, Celse en fait un bâtard, fils du soldat romain Panthère, qui s'applique les prophéties de l'Ancien Testament. N'importe quel inspiré, dit-il, aurait pu avoir les mêmes prétentions. Celse reprend les accusations qui circulaient dans les milieux juifs. Ce Jésus, « à cause de sa simplicité et de son manque absolu de culture, n'a conquis que les simples ». En fait, ses « miracles » ne sont que des tours de magie appris en Égypte, et les magiciens égyptiens sont capables d'en faire autant : « Faudra-t-il donc, ces faiseurs de tours, les croire fils de Dieu, ou bien reconnaître là des pratiques d'hommes pervers et possédés de mauvais génies ? » « Beaucoup d'autres

auraient pu paraître tels que Jésus à ceux qui consentaient à être dupes. » Si l'imposture de Jésus a bien réussi, c'est qu'il s'adressait aux plus ignorants : « Voici leurs maximes : "loin d'ici tout homme qui possède quelque culture, quelque sagesse ou quelque jugement ; ce sont de mauvaises recommandations à nos yeux ; mais quelqu'un est-il ignorant, borné, inculte ou simple d'esprit, qu'il vienne à nous hardiment !" En reconnaissant que de tels hommes sont dignes de leur Dieu, ils montrèrent bien qu'ils ne veulent et ne savent gagner que les niais, les âmes viles et imbéciles, des esclaves, de pauvres femmes et des enfants. »

Le comble de l'imposture, c'est cette histoire de résurrection : « Vivant, dites-vous, il ne s'est pas protégé lui-même ; mort, il ressuscita et montra les marques de son supplice, comment les mains avaient été percées. Qui a vu cela ? Une exaltée, dites-vous, et peut-être quelque autre victime du même ensorcellement, soit que par suite d'une certaine disposition il ait eu un songe et qu'au gré de son désir dans sa croyance égarée il ait eu une représentation imaginaire, chose arrivée déjà à bien d'autres, soit plutôt qu'il ait voulu frapper l'esprit des autres par ce conte merveilleux, et, par cette imposture, frayer la voie à d'autres charlatans. » S'il était vraiment Fils de Dieu, il avait tous les moyens de convaincre tous les hommes, au lieu de brouiller les pistes et d'employer des énigmes, comme s'il voulait que les hommes se damnent en ne croyant pas en lui. À quoi bon faire des miracles, et ensuite dissimuler le plus grand de ces miracles ?

Les chrétiens demandent de croire sans réfléchir, sans poser de questions. Ils disent : « N'examine pas, mais crois ; la foi te sauvera. » Ce que d'ailleurs Origène admet : oui, c'est vrai, dit-il, nous demandons de croire sans comprendre, et par là nous rendons service à ceux qui n'ont pas le temps d'étudier ces matières complexes : « Nous avouons enseigner à croire même sans réflexion à ceux qui ne peuvent tout laisser et poursuivre l'examen d'une doctrine. » Celse au contraire écrit qu'il ne faut « accepter de doctrine que sous la conduite de la raison et d'un guide raisonnable, car l'erreur est inévitable quand, sans cette précaution, on donne son adhésion à certains. »

Au-delà des chrétiens et des juifs, ce sont tous les croyants qui sont visés par Celse, que l'on peut considérer comme un athée de fait. Car si pour lui chrétiens et juifs sont particulièrement stupides, les autres ne valent guère mieux, même s'il reconnaît qu'au moins chez les partisans de Mithra, de Cybèle, de Sabazios et autres il y a au moins une certaine logique interne.

CESALPINO Andrea

(1519-1603)

Médecin italien, né à Pise, où il est titulaire de la chaire de pharmacie et directeur du jardin botanique à partir de 1555. Esprit original, aristotélicien, hostile à tout dogmatisme et aux diverses superstitions. D'après la *Biographie universelle*, « ses principes approchaient un peu ceux de Spinoza* », dans le sens où il ne sépare pas vraiment Dieu de la matière. Sylvain Maréchal* en fait un athée, ce qui est un peu excessif pour un homme qui voit partout des démons, des âmes et des génies, matériels il est vrai. Cela ne l'empêche pas de devenir médecin personnel du pape Clément VIII en 1592.

Bibliographie : K. Fuchs, Andreas Cæsalpinus, Marburg, 1798.

CHALLE Robert

(1659-1721)

Voyageur et écrivain français, né à Paris. Élevé dans un esprit religieux, destiné à la prêtrise, il reçoit la tonsure, mais renonce à la vie ecclésiastique pour devenir d'abord soldat. D'une intelligence aiguë et d'un tempérament pessimiste, il réfléchit dès la classe de philosophie sur les imperfections de la religion et sur l'incapacité de l'esprit humain à atteindre la vérité. Bien décidé à « voir avec ses propres yeux, et ne juger que par ses lumières », il voyage, constate la diversité des croyances et la stupidité des foules adorant n'importe quoi, se désole de voir « de grands peuples plus sages que nous, au moins aussi réglés dans leurs mœurs, être également persuadés de mille extravagances dont nous nous moquons ». Dès l'adolescence, il remarquait la puérilité des catéchismes, les « mauvaises raisons des prédicateurs », et « commençait tout de bon à douter et à former le dessein d'examiner ce que c'est que la religion ». La pompe triomphaliste des cérémonies, l'arrogance du clergé, les divagations des Écritures et des apologistes introduisent en lui le doute, accentué par la vie militaire, par le spectacle des luttes entre jansénistes et jésuites, et par son voyage aux Indes orientales. Rassemblant toutes ses objections, il rédige un livre intitulé *Difficultés sur la religion proposées au Père Malebranche*, publié vers 1710, dans lequel, entre autres, il met sur le même plan les superstitions chrétiennes et indiennes : « De bonne foi, mon Père, qui est le plus ridicule ? Est-il plus extravagant d'attendre respectueusement toutes sortes de biens d'une figure à dix visages, avec cent bras, que d'une oublie [c'est-à-dire d'une hostie, du latin *oblata*, "offrande"] incrustée dans un vase précieux et rayonnante de pierreries ? » Robert Challe n'est pas athée. Les voyages ont fait de lui un vague théiste. Déçu par le christianisme, il se réfugie dans un déisme nostalgique, comme la plupart des esprits critiques de son temps, qui reculent devant l'athéisme strict.

et M. Menemencioglu, Mercure de France, Paris, 1983.

CHANGEUX Jean-Pierre

(né en 1936)

Neurobiologiste français, il fait ses études de doctorat à l'Institut Pasteur sous la direction de Jacques Monod*, et les poursuit dans des universités américaines. Nommé directeur de l'unité de neurobiologie moléculaire de l'Institut Pasteur, puis professeur au Collège de France (chaire des communications cellulaires) en 1975, il a publié plus de 600 articles, de nombreux ouvrages scientifiques, a reçu plusieurs prix et récompenses, est membre d'une multitude d'académies et organismes scientifiques internationaux. Il a été président du Comité National d'éthique de 1992 à 1998.

Ses ouvrages de vulgarisation scientifique concernant les rapports du cerveau et de la pensée ont eu un énorme succès, en particulier *L'Homme neuronal* (1983), qui présente les structures élémentaires du cerveau comme celles d'une machine extrêmement sophistiquée. La pensée est le résultat d'interactions entre neurones, où l'influx nerveux emprunte un chemin d'une grande complexité. Ces travaux confirment l'interprétation matérialiste et athée du monde vivant : « Mon travail va de la molécule à l'âme », écrit Jean-Pierre Changeux dans *Du vrai, du beau, du bien : une nouvelle approche neuronale* (2006). Même si le monde scientifique est réticent devant la brutale simplicité de la formule, nous sommes bien dans la ligne de « l'homme machine » de La Mettrie*.

Certes, il faut y mettre les formes, pour ménager les susceptibilités de l'*Homo sapiens*, qui n'aime pas qu'on lui dise qu'il n'est « que » matière, tant celle-ci a été méprisée pendant vingt siècles de christianisme, mais c'est bien de cela qu'il s'agit : la pensée, l'« esprit », est une production de l'activité physico-chimique du cerveau, et elle n'a pas d'autre origine. L'une des conséquences, si déplaisante soit-elle aussi pour la fierté de l'homme, qui voudrait se croire maître de son destin, est l'absence de libre arbitre. Jean-Pierre Changeux, interrogé à ce sujet le 26 mai 2010 par le service de communication de l'université de Genève, déclare : « Le système

neurologique est très déterminé sur le plan physico-chimique... Spinoza* a dit une phrase à laquelle j'adhère : "les hommes se croient libres car ils ignorent les causes qui les déterminent" ». Sans doute l'homme n'est-il pas strictement « un automate pré-câblé », car « il existe une variabilité dans le câblage, ainsi qu'une activité neuronale spontanée dont le résultat est que, souvent, plusieurs possibilités se présentent. Le cerveau en choisit une en anticipant les conséquences de chacune d'elles. Si vous voulez appeler cela libre arbitre, cela ne me gêne pas ».

Dans la même interview, Jean-Pierre Changeux réaffirme que toutes les religions sont des inventions humaines dues à l'ignorance des hommes, et que seule la science a pu faire progresser la connaissance et peut apporter des éléments de réponse aux énigmes du monde : « La religion est également une production du cerveau. Les sociétés humaines ont toujours essayé de concevoir des systèmes permettant de répondre à des questions primordiales qui ne pouvaient pas, à ces époques reculées, être comprises par la science. Je suis persuadé que c'est la connaissance scientifique qui permet d'apporter une réponse aux problèmes en apparence insolubles. Je partage ainsi l'espoir des Lumières, à savoir que l'on peut faire évoluer l'éthique par la science. »

Bibliographie : J.-P. Changeux, *L'Homme neuronal*, Paris, 1983.

CHAPELLE Claude-Emmanuel Lhuillier, dit

(1626-1686)

Poète épicurien français, fils naturel d'un conseiller au Parlement de Paris, il a une jeunesse si turbulente qu'on doit l'enfermer un moment dans la maison de correction de Saint-Lazare. Ses frasques en Italie l'obligent à quitter Rome précipitamment. À Paris, il fréquente les cabarets, mène une vie joyeuse, voire débauchée, mais son esprit, son caractère enjoué lui ouvrent les portes des salons, où il rencontre Boileau, Molière*, La Fontaine*. Sa philosophie est l'épicurisme, dans le sens jouisseur du terme, et son maître à penser est Gassendi*, qu'il a connu chez son père. Foncièrement matérialiste, c'est un athée pratique, à qui Bernier doit rappeler que « nous ne sommes pas entièrement de la boue et de la fange ». Lully, dans une pièce en vers sur Chapelle, déclare qu'il ne croyait pas à l'au-delà : « Tout finit au trépas,/ Ainsi qu'il nous prêchait au milieu des repas. »

Bibliographie : A. Adam, *Les Libertins au XVII^e siècle, Paris, 1964.*

CHARBONNEL Victor

(1860-1926)

Publiciste français, ex-prêtre devenu athée après une retentissante rupture avec l'Église. Élève au grand séminaire de Saint-Flour, puis à Saint-Sulpice à Paris, il est ordonné prêtre en 1885. Séduit par l'œcuménisme, il publie dans des revues laïques des articles prônant une ouverture de l'Église, ce qui lui vaut les réprimandes de la hiérarchie catholique. Le « Parlement des religions », qui se tient à Chicago en 1893, nourrit en lui l'espoir d'organiser une grande réunion œcuménique à Paris. Il s'en explique en 1895 dans *La Revue de Paris*. Nouveau rappel à l'ordre. Déçu par l'attitude de l'Église, il écrit en 1897 à l'archevêque de Paris pour annoncer sa rupture, et il envoie une copie de la lettre aux journaux de gauche : « Désormais, je ne puis, sans que s'élève en moi un trop douloureux reproche, garder des apparences de solidarité avec une organisation ecclésiastique qui fait de la religion une habileté administrative, une force dominatrice, un moyen d'oppression intellectuelle et sociale, un système d'intolérance et non pas une prière, une élévation du cœur, une recherche de l'idéal divin, un soutien moral, un principe d'amour et de fraternité, enfin une politique misérablement humaine et non plus une foi. »

En 1898, il entre à la loge maçonnique des Réformateurs de Clichy. En 1902, il lance le journal *La Raison* et devient secrétaire général de l'Association nationale des libres penseurs de France. En 1903, il lance *L'Action*, avec Henry Bérenger. Il participe à des débats publics pour défendre les idées de la libre pensée, mais il est desservi par son passé de prêtre, comme en 1908 à Libourne, où son adversaire, l'abbé Bergey, l'appelle ironiquement « mon cher confrère », lui rappelle ses écrits de jeunesse, dans lesquels il condamnait l'apostasie. À l'intérieur de la Libre Pensée même, certains acceptent mal cet ancien prêtre.

CHARRON Pierre

(1541-1603)

Moraliste français, né à Paris. Fils d'un libraire qui eut 25 enfants, il étudie la philosophie, puis le droit, obtenant son doctorat en 1571. Avocat pendant quelque temps, il entre dans les ordres en 1576 et brille par ses talents de prédicateur, à Paris et dans plusieurs diocèses du Sud-Ouest, où il fréquente Montaigne* et partage ses idées.

En 1594, il publie *Trois Vérités contre tous les athées*. Ouvrage d'apologétique chrétienne, certes, mais qui déjà n'est pas dénué d'ambiguïtés, à commencer par l'hommage qu'il rend à la force d'âme des athées : ce sont des gens qui ont « une âme extrêmement forte et hardie » pour soutenir avec constance l'athéisme dans un monde hostile. L'athée, « seul, sans appui », confronté à l'« ennuy et [au] désespoir », a une grandeur tragique. Si beaucoup perdent la foi, dit Charron, ils ont bien des excuses ; constatant la multitude des religions qui s'affrontent, ils en concluent qu'elles sont toutes des impostures : « C'est premièrement chose effroyable, de la grande diversité des religions, qui a été et est au monde, et encore plus de l'étrangeté d'aucunes, si fantasque et exorbitante, que c'est merveille que l'entendement humain ait pu estre si fort abesti et enivré d'impostures : car il semble qu'il n'y a rien au monde haut et bas qui n'ait été déifié en quelque lieu et qui n'y ait trouvé place pour y estre adoré. »

Pour ces esprits forts, « toutes les religions ont cela qu'elles sont étranges et horribles au sens commun. Aussi toutes s'entrecondamnent et rejettent, et la plus jeune bastit toujours sur son aînée, laquelle... elle ruine peu à peu, et s'enrichist de ses dépouilles, comme a faict la judaïque à la gentile et aegyptienne, la chrestienne à la judaïque, et la mahométane à la judaïque et chrestienne ensemble ». Qui n'en conclurait que Moïse, Jésus et Mahomet sont trois imposteurs ?

Charron se défend bien sûr d'une pareille pensée. Mais son scepticisme est patent. Les arguments prêtés aux athées sont nombreux : ils sont rebutés par le caractère irrationnel de la religion,

qui n'arrive pas à prouver l'existence de Dieu et de la providence : il n'y a « raison du tout nécessaire et suffisante pour monstrier qu'il y a un Dieu et une providence » ; il y a bien des choses dans le monde « qui ne seroyent point ou bien seroyent tout autrement, s'il y avoit un Dieu » ; la religion peut paraître « une artificielle invention très utile aux grands ». Il y a bien là de quoi être sceptique.

Le traité pourtant est bien accueilli, et vaut à Charron d'être nommé grand vicaire de l'évêque de Cahors. La réaction est au contraire violemment hostile lorsqu'il publie en 1601 les *Trois Livres de la sagesse*. C'est que cette fois le scepticisme est affiché. L'ouvrage, truffé d'emprunts à Montaigne*, à Bodin*, à Lipse, à Du Vair, expose une sagesse toute séculière, une morale qui ne fait pas référence à la révélation, une apologie de la pensée libre et critique, appuyée sur la raison. On y suggère que les religions se valent, qu'elles utilisent toutes les mêmes moyens, miracles, révélation, prophéties, toutes les « ficelles » classiques qui séduisent le peuple ignorant. Le Parlement s'indigne. Les jésuites le qualifient d'« athée superstitieux, ennemi de Jésus-Christ et prévaricateur », et le livre est mis à l'Index en 1605. Il y était toujours en 1948, dans le dernier Index publié.

Charron n'est pas athée, mais il est au moins sceptique. Son œuvre est ambiguë, et sera vénérée par les libertins du XVII^e siècle, qui y puiseront bien des arguments.

Bibliographie : H. Busson, *La Pensée religieuse française, de Charron à Pascal*, Paris, 1933 ; J.-B. Sabrié, *Pierre Charron, l'homme, l'œuvre, l'influence*, Paris, 1913.

CHATELAIN Eugène

(1829-1902)

Ouvrier ciseleur puis journaliste et poète français, libre penseur, il exprime son athéisme dans les poèmes publiés dans *La Pensée libre* : « Non, le soleil illuminant le monde,/ les astres d'or planant dans le ciel bleu,/ les océans où la tempête gronde/ n'affirment point l'existence de Dieu. » Celle-ci est exclue par l'existence du mal : « S'il est un Dieu, qu'il empêche les guerres !/ Pourquoi le mal domine-t-il le bien ? »

Esprit inventif, il imagine, dans *Mes dernières nées*, en 1891, un dialogue entre « la Bible et les contes de Boccace* », dans lequel la Bible, « vile ordurière », « détestable bécasse », est réduite au silence. Farouchement anticlérical, il caricature les curés, dont la laideur reflète l'âme hypocrite : le prêtre est « un être à part : laid, béat, cafard... sa tête s'allonge en pointe, ses yeux se voilent hypocritement et ses lèvres minaudent tandis que son nez se fouinarde ».

Révolutionnaire, Chatelain participe aux combats de rue de 1848, de décembre 1851, de la Commune de 1871, à la suite de laquelle il se réfugie en Angleterre. Revenu en France en 1879, il encourage la pratique du mariage civil par ses interventions à la mairie du XI^e arrondissement.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

CHAULIEU Guillaume Anffrie de

(1639-1720)

Poète épicurien français, né à Fontenay, en Normandie. Tonsuré, il est abbé commendataire d'Aumale, prieur d'Oléron, et attaché au service de la Maison de Vendôme. En 1681, il accompagne le duc de Vendôme en Provence. Devenu le confident de Philippe de Vendôme, Grand Prieur, il réside chez son maître, dans l'enceinte du Temple, où il anime une société libertine, renommée pour ses débauches, dont Saint-Simon s'est fait l'écho. Le mémorialiste, auteur de portraits-repoussoirs du duc de Vendôme et de son frère, dit de l'abbé de Chaulieu : « C'était un agréable débauché de fort bonne compagnie, qui faisait aisément de jolis vers, beaucoup du grand monde, et qui ne se piquait pas de religion. »

En effet, ami de La Fontaine* et disciple de Chapelle*, Chaulieu ne semble pas croire plus qu'eux à l'au-delà, dont il ne parle qu'en termes poétiques inspirés de Virgile. Ses vers célèbrent la passion, les femmes, qu'il a aimées jusqu'à la fin, mais parlent aussi de la fragilité du bonheur et de la volupté. Dieu n'y apparaît que rarement, vague divinité créatrice du monde et qui ne semble plus guère s'en occuper. Chaulieu est épicurien, plus ou moins déiste. Pour lui, la sagesse est de suivre la nature, de se laisser aller au sentiment, en évitant la réflexion.

Bibliographie : A. Adam, *Les Libertins au XVIII^e siècle*, Paris, 1964.

CHAUMETTE Pierre Gaspard

(1763-1794)

Révolutionnaire français, qui a d'abord servi dans la marine, puis a étudié la médecine. Franc-maçon et confusément déiste, il évolue vers un athéisme virulent, auquel il donne libre cours pendant la Révolution, où il est une figure marquante de la déchristianisation. Membre du club des Cordeliers, de la faction des Enragés, et procureur syndic de la Commune de Paris, il prend le nom d'*Anaxagoras*, en référence à cet athée grec, et prône l'éradication de la religion dans des discours enflammés, comme celui du 3 frimaire an II devant la Commune : « Les prêtres sont capables de tous les crimes... ils se servent du poison pour assouvir leur vengeance,... ils mettront le feu à la maison commune,... et quand ils verront brûler leurs victimes, ils diront que c'est la justice du ciel qui les punit. »

Le 7 novembre 1793, il rend compte à la Commune de la fameuse séance au cours de laquelle l'évêque constitutionnel de Paris, Gobel, s'est démis de ses fonctions devant la Convention. Ce fut, dit-il, une « scène mémorable où le fanatisme et la jonglerie des prêtres ont rendu le dernier soupir ». Il fait alors organiser, le 10 novembre, une fête de la liberté, devant Notre-Dame-de-Paris, et fait décréter que la ci-devant cathédrale serait consacrée au culte de la Raison. Le 25 novembre, la mesure est étendue à toutes les églises de la capitale. Chaumette fait également adopter un nouveau cérémonial pour les enterrements : drap mortuaire aux trois couleurs ; en tête des cortèges funèbres, l'inscription : « L'homme juste ne meurt jamais, il vit dans la mémoire de ses concitoyens », et il demande qu'on place « dans les lieux où dorment nos pères la statue du Sommeil ».

Robespierre*, qui déteste Chaumette et son athéisme, le fait arrêter et exécuter le 13 avril 1794 pour avoir « cherché à anéantir toute espèce de morale, effacer toute espèce de divinité et fonder le gouvernement français sur l'athéisme ».

Chaumette, porte-parole des sans-culottes, *Paris, 1793*.

CHÉNIER André Marie

(1762-1794)

Poète français, né à Constantinople, où son père est consul de France. Initié très tôt à la culture antique, il en fait son idéal culturel et s'en inspire constamment dans ses *Élégies*, *Iambes*, *Odes*. Revenu en France, il doit renoncer à l'armée à cause d'une santé fragile, et mène une vie de plaisir dans les salons parisiens, où il se fait remarquer par sa galanterie et son épicurisme. Il assiste avec sympathie aux débuts de la Révolution, mais il en condamne vite les excès, attaquant Robespierre* et Collot d'Herbois, défendant le geste de Charlotte Corday. Suspect, il est arrêté et exécuté le 25 juillet 1794, en dépit de l'intervention de son frère, le conventionnel et jacobin Marie Joseph Chénier.

En dépit de leurs divergences d'opinions politiques, les frères Chénier partagent la même hostilité à l'égard du christianisme. Marie Joseph, le cadet, né en 1764, compose des odes *À la Raison*, *À l'Être Suprême*, tandis que l'aîné, André, ne cesse d'exprimer un déisme antichrétien proche de l'athéisme. Dans des articles du *Moniteur*, en 1790, il parle en épicurien, admirateur de Lucrèce* : tous les dieux sont le produit de la peur, et le christianisme n'a fait qu'empoisonner la vie publique : « Souvenons-nous que dix-huit siècles ont vu toutes les sociétés chrétiennes déchirées et ensanglantées pour des inepties théologiques, et les inimitiés sacerdotales finir toujours par s'armer de la puissance publique. »

Dans un fragment intitulé *L'Espagne et les superstitions*, il procède à une attaque en règle contre la religion, et se présente comme un sceptique. À ceux qui objectent que « le scepticisme est désolant », il répond : « Je ne pense pas ainsi, mais à la bonne heure, est-il en moi, est-il en vous de lever ce doute qui vous déplaît ? Je veux croire, dites-vous, cela me console ; mais ces mots : “je veux croire” impliquent contradiction. On ne croit point à volonté. » Les théologiens ne font que brasser du vent. Partant de « principes arbitraires », ils « se payent de mots », et ont provoqué dix-huit siècles de chaos, où l'on a vu « la

basse et vile superstition des peuples, les crimes et les vertus, l'ambition et l'humilité, les desseins vastes et l'absurde ignorance, les talents et l'ineptie, l'adresse hypocrite et l'impudence arrogante des pontifes concourir également ensemble à abrutir le genre humain, à l'entretenir dans une stupidité lâche et dans une misère ignominieuse, à lui inspirer, au lieu de mœurs, une superstition servile, à leur faire croire que de vaines formules et des grimaces extérieures sont la vertu ».

Dans un autre manuscrit inachevé sur l'histoire du christianisme, André Chénier s'en prend à l'absurdité des récits évangéliques, tissu de fables, pleins de miracles ridicules qui, s'ils avaient vraiment eu lieu, auraient fait sensation dans tout l'Empire, alors qu'aucun auteur n'en parle ; histoire telle que « tout homme de bon sens aimerait mieux admirer l'adresse et l'érudition des faussaires qui l'auraient écrite que d'ajouter foi aux faits dont elle est remplie ». Cela culmine avec cette grossière fable de la résurrection. Quant aux Pères de l'Église, ils n'ont fait qu'y ajouter leurs fantaisies ou leurs folies parfois odieuses, comme dans le cas de Tertullien et de ses « rêveries sanguinaires ». Les chrétiens parvenus au pouvoir ont détruit l'admirable culture antique pour imposer leurs délires grossiers et barbares.

Restées en grande partie manuscrites, les œuvres d'André Chénier ne sont publiées pour la première fois qu'en 1819, et l'on ne retiendra de lui que le délicat poète antiquisant guillotiné à 32 ans sous la Terreur. C'est oublier qu'il fut aussi animé de farouches sentiments antireligieux.

Bibliographie : J. Favre, Chénier, l'homme et l'œuvre, Paris, 1955 ; A. Chénier, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1958.

CHRISTINE DE SUÈDE

(1626-1689)

Fille de Gustave II Adolphe, reine de Suède de 1632 à 1654, elle se distingue très tôt par son indépendance d'esprit, sa curiosité universelle, sa culture, mais aussi son extravagance et son irrespect des valeurs et coutumes traditionnelles. Sur le plan religieux, elle fait preuve de la même liberté d'esprit. De mœurs très libres, c'est un esprit sceptique et curieux. Entourée d'incrédules, elle manifeste une totale indépendance à l'égard des religions. Son professeur et bibliothécaire, Isaac Vossius*, est un esprit fort, qui mourra athée. Elle a aussi avec elle pendant deux ans Pierre Bourdelot*, médecin de Condé et athée notoire. Christine correspond avec Spinoza*. Elle fait venir Descartes* à Stockholm en 1649 et lui demande des leçons à cinq heures du matin dans le palais glacial. Le pauvre homme en mourra un an plus tard. En 1653, un courtisan français présent à Stockholm, Philippe Bourdon de La Salle, écrit qu'il a entendu la reine discuter pendant trois ou quatre heures de la providence et de l'essence divine, traitant l'Incarnation de fable. Il ajoute qu'elle cherche « un manuscrit que personne n'a jamais vu », le *De tribus impostoribus*. L'année suivante, elle écrit à la veuve du pasteur protestant Saumaise pour lui reprocher d'avoir brûlé les papiers de son mari à sa mort. En effet, d'après Andreas Colvius, Saumaise aurait possédé un manuscrit du traité. Elle n'a pas plus de chance à la mort de son diplomate, Salvius, en 1652. Il est fort probable que ce dernier ait possédé un exemplaire. Christine fera fouiller toutes les bibliothèques d'Europe, en vain, pour trouver le fameux livre blasphématoire. Par là, elle acquiert la réputation d'une femme sceptique, voire athée. Après son abdication, pour des motifs à la fois politiques et personnels, en 1654, elle parcourt l'Europe, se convertit au catholicisme, vit à Rome, passe en France, où elle visite une autre femme libérée, Ninon de Lenclos*. Le Prince de Condé, qui n'est pourtant pas lui-même à l'époque un modèle de piété, la rencontre et se dit scandalisé par sa conduite et son incroyance : c'est, dit-il, « une

reine qui ne cognoissoit point de Dieu ni de religion, qui n'avoit pas seulement un ministre de la sienne dans sa suite, qui professoit et preschoit publiquement l'athéisme, qui n'avoit que des discours libertins dans la bouche, et qui auctorisoit mesme en public les vices de toutes les nations et de tous les sexes, et qui ne disoit pas une parolle qui ne fût meslée de blasphème... La mauvaise réputation en laquelle elle se mettoit (quoyque, comme vous sçavés, je ne sois pas scrupuleux) me faisoit peine ».

Christine n'est sans doute pas athée au sens strict du terme. Très tolérante, elle met toutes les religions plus ou moins sur le même plan, pratique astrologie et alchimie, et ne semble pas non plus avoir de morale bien définie. Elle scandalise un peu tout le monde et n'en a cure. À l'égard des croyances religieuses, elle a une attitude contradictoire, unissant scepticisme et crédulité.

Bibliographie : B. Quilliet, Christine de Suède, Paris, 2003.

CHRYSHIPPE

(vers – 281 - vers – 205)

Philosophe stoïcien, très opposé aux sceptiques de l'Académie, mais pour qui Dieu n'est autre chose que le monde. Cette conception panthéiste est exprimée de différentes façons. L'Univers est animé par la « droite raison », assimilée à Zeus. C'est pourquoi « vivre en suivant la nature », c'est « vivre selon la vertu », car en se conformant à la nature, on se conforme à la raison et donc à Dieu. Certes, Dieu, incorruptible et inengendré, garde sa qualité propre face au monde engendré et corruptible, mais Dieu comme le monde est d'essence corporelle, et ainsi le dualisme tend vers un véritable monisme panthéiste.

Autre illustration : la théorie du destin. Le Destin, pour Chrysippe, c'est « la raison de l'univers, ou la raison des choses administrées dans le monde par la providence, ou la raison selon laquelle les événements passés se sont produits, les événements présents se produisent, les événements à venir se produiront ». Le Destin, c'est l'enchaînement des raisons naturelles, qui n'est rien d'autre que la marche de la raison divine, la providence. Dans ces conditions, on voit mal comment séparer Dieu et la nature, et en dépit d'un vocabulaire religieux, Chrysippe, comme le remarque Bayle*, semble bien dissoudre Zeus dans la matière.

Bibliographie : É. Bréhier, Chrysippe et l'ancien stoïcisme, Paris, 1951.

CICÉRON Marcus Tullus Cicero

(– 106 - – 43)

Orateur, homme politique et écrivain romain, né à Arpinum, dans une famille de l'ordre équestre. Au cours d'une existence mouvementée, il participe aux événements politiques de cette période agitée, accédant à tous les échelons de la carrière des honneurs, de la questure en 76 au consulat en 63. Dans ses plaidoiries, il s'oppose avec courage aux démagogues, et doit s'enfuir en 58 pendant le triumvirat Pompée-César-Crassus. Puis il se rapproche de César, devient proconsul en Cilicie en 51. Après l'assassinat de César, le triumvirat Antoine-Octave-Lépide le place sur la liste des proscrits et le fait assassiner.

Les écrits de Cicéron lui ont valu une place éminente dans la culture classique par la qualité de son expression mais aussi par la clarté des idées, l'intelligence et la modération de ses opinions. Son influence a été considérable sur ses contemporains et dans toute l'histoire de l'Europe classique. C'est pourquoi ses opinions religieuses ont une grande importance. Elles sont exprimées essentiellement dans trois livres : le *De natura deorum*, le *De divinatione*, le *De fato*, et le terme qui les qualifie le mieux est sans doute le scepticisme. Une seule certitude : le caractère néfaste de la superstition, de la divination, de l'astrologie, qui bafouent toutes les règles de la raison et qui sont ridicules et honteuses, contraires à la dignité de l'homme. Mais en ce qui concerne les dieux, leur existence est incertaine : rien ne permet de l'affirmer ou de l'infirmier.

Le traité *De la nature des dieux* est un reflet de la multitude d'opinions sur le sujet et du scepticisme qui en résulte : « Quand on verra combien les hommes les plus doctes ont été partagés là-dessus, il y aura, si je ne me trompe, de quoi faire douter ceux-là même qui se piquent d'avoir trouvé quelque chose de certain. » Dans le traité, en forme de conversation, Cotta fait valoir le point de vue des incrédules : « J'ai peine à me défendre de certaines pensées qui de temps en temps me troublent, et me rendent presque incrédule à cet

égard. » Épicure*, poursuit-il, aurait dit qu'il est difficile de nier l'existence des dieux : « Oui, en public ; mais en particulier, comme nous faisons ici, rien de plus facile. » La question est en tout cas très obscure, probablement au-delà de notre compréhension : « Si vous me demandez ce que c'est que Dieu, je ferai avec vous comme Simonide avec le tyran Hiéron, qui lui proposait la même question. D'abord il demanda un jour pour y penser ; le lendemain deux autres jours ; et comme chaque fois il doublait le nombre de jours qu'il demandait, Hiéron voulut en savoir la cause. "Parce que, dit-il, plus j'y fais réflexion, plus la chose me paraît obscure". »

Valleius, qui défend le point de vue de la foi, développe un autre argument classique : tous les peuples ont une idée de Dieu empreinte dans leur âme ; « or, tout jugement de la nature, quand il est universel, est nécessairement vrai. Il faut donc reconnaître qu'il y a des dieux ». Cotta conteste cet universalisme : « Je suis persuadé, moi, qu'il y a beaucoup de peuples assez brutaux pour n'avoir pas la moindre idée des dieux. » Diagoras*, Théodore* l'Athée, les impies ne sont-ils pas des preuves que l'idée de Dieu n'est pas universelle ? Et devant la multitude et la diversité des croyances, comment ne serait-on pas sceptique ? C'est pourquoi la morale n'a pas à s'appuyer sur la religion. Elle consiste à unir l'honnête à l'utile : c'est ce que recommande Cicéron dans le *De officiis*.

Bibliographie : K. Büchner, Cicero. Bestand und Wandel seiner geistigen Welt, Heidelberg, 1964 ; W. Burkert, « Cicero als Platoniker und Skeptiker », Gymnasium, LXII, 1965 ; P. Grimal, Cicéron, Paris, 1986.

CIORAN Emil

(1911-1995)

Philosophe et essayiste roumain, établi en France à partir de 1937. Fils d'un prêtre orthodoxe et d'une mère athée, il fait ses études à l'université de Bucarest, puis à Berlin, et exerce un temps les fonctions de professeur de philosophie. Influencé par la pensée de Schopenhauer* et par celle de Spengler, il est l'expression d'un pessimisme radical. Refusant les honneurs et fuyant les médias, il est aux antipodes de la vanité médiatique des intellectuels contemporains. Vivant pauvrement, il expose au fil de ses œuvres sa vision lucide et désespérée du monde, cette erreur qui n'aurait jamais dû exister, comme il se plaît à le répéter après Schopenhauer : depuis *Sur les cimes du désespoir*, écrit à 22 ans, jusqu'à *De l'inconvénient d'être né*, en passant par les *Syllogismes de l'amertume*. Sa pensée, exprimée en aphorismes agressifs et tranchants, bouscule le consensus optimiste ambiant.

« Un Dieu taré »

Une telle vision du monde ne saurait admettre l'existence d'un Dieu, surtout un Dieu bon. À la rigueur, un *Mauvais démiurge*, comme l'annonce le titre d'un de ses ouvrages, mais à condition de prendre le terme comme une pure métaphore. L'athéisme de Cioran est intégral, et il découle du sentiment du malheur du monde : « Il est difficile, il est impossible de croire que le Dieu bon, le "Père", ait trempé dans le scandale de la création. Tout fait penser qu'il n'y prit aucune part, qu'elle relève d'un Dieu sans scrupules, d'un Dieu taré. La bonté ne crée pas : elle manque d'imagination ; or il en faut, pour fabriquer un monde, si bâclé soit-il... Il est plus important de retrouver dans la divinité nos vices que nos vertus. » C'est bien pourquoi, en présentant un Dieu bon, le christianisme préparait sa propre mort : devant le mal partout présent dans le monde, il serait beaucoup plus facile de croire à l'existence d'un Dieu mauvais qu'à celle d'un Dieu bon. « Nous serions assurément tout différents si l'ère chrétienne avait été

inaugurée par l'exécration du créateur, car la permission de l'accabler n'eût pas manqué d'alléger notre fardeau, et de rendre aussi moins oppressants les deux derniers millénaires. L'Église, en refusant de l'incriminer et d'adopter les doctrines qui n'y répugnaient nullement, allait s'engager dans l'astuce et le mensonge. »

Autre erreur : avoir fait de Dieu une personne, « pour avoir avec qui bavarder et polémiquer. À la contemplation nous avons substitué la tension, créant ainsi entre la divinité et nous des rapports fâcheusement passionnels ». Et les athées eux-mêmes s'y sont laissés prendre : « Les athées, qui manient si volontiers l'invective, prouvent bien qu'ils visent quelqu'un. Ils devraient être un peu moins orgueilleux ; leur émancipation n'est pas aussi complète qu'ils le pensent : ils se font de Dieu exactement la même idée que les croyants. »

La tyrannie du monothéisme

Le polythéisme était beaucoup mieux adapté à la condition humaine, dont il respectait la diversité des tendances et des impulsions : il laissait la faculté de choisir ; et puis, les dieux « étaient modestes, ils n'exigeaient que le respect : on les saluait, on ne s'agenouillait pas devant eux ». Ils n'étaient pas oppressants ; avec leurs rivalités, ils s'équilibraient, et chacun pouvait choisir celui qui lui convenait le mieux : « Nous étions assurément plus normaux avec plusieurs dieux que nous ne sommes avec un seul. Si la santé est un critère, quel recul que le monothéisme ! » Oppressant, opprimant, obligatoire, unidirectionnel, il est créateur de névroses. Tant qu'il croyait qu'il y avait une multitude de dieux, l'homme « s'était octroyé une liberté de jeu, des échappatoires : en se bornant par la suite à un seul, il s'infligea un supplément d'entraves et d'affres ». Le monothéisme exige la foi, et la foi « suppose un même déséquilibre chez l'homme et chez Dieu, emportés par un dialogue aussi dramatique que délirant ». C'est pourquoi la philosophie antique a eu tort de détruire le polythéisme païen : « En attaquant les dieux et en les démolissant, elle avait cru libérer les esprits ; en réalité elle les livrait à une servitude nouvelle, pire que l'ancienne, le Dieu qui allait se substituer aux dieux n'ayant un faible spécial ni pour la tolérance ni pour l'ironie. »

En effet, le monothéisme est par nature intolérant et tyrannique. « Dès qu'une divinité, ou une doctrine, prétend à la suprématie, la liberté est menacée » ; « un païen, dès qu'il devenait chrétien, versait dans l'intolérance ». À partir du moment où on considère que Dieu est le seul vrai Dieu, tous les autres sont faux ; ce sont des idoles, et c'est lui faire affront que de les tolérer ; il faut donc interdire tous les autres cultes ; tolérer, c'est trahir, c'est mettre sur le même plan le vrai et le

faux. L'Église a donc entrepris de convertir, de gré ou de force, et elle s'est servie pour cela de ses propres martyrs : « Elle avait besoin de couvrir ses forfaits sous de nobles prétextes : laisser impunies des doctrines pernicieuses, n'était-ce pas de sa part une trahison à l'égard de ceux qui se sont sacrifiés pour elle ? C'est donc par esprit de fidélité qu'elle procédait à l'anéantissement des "égarés", et qu'elle put, après avoir été persécutée pendant quatre siècles, être persécutrice pendant quatorze. Tel est le secret, le *miracle* de sa pérennité. »

Et c'est aussi pourquoi, avec l'idée moderne de tolérance, le christianisme est voué à disparaître. Un monothéisme ne peut subsister qu'en détruisant les autres monothéismes, ou tout au moins en se battant contre eux : tolérer les autres religions, c'est sous-entendre qu'elles sont aussi valables que la sienne ; c'est donc saper la base même de la foi : « On ne voit guère comment pour un croyant le dieu qu'il prie et un autre dieu tout différent, puissent être également légitimes. La foi est exclusion, défi. C'est parce qu'il ne peut plus détester les autres religions, c'est parce qu'il les comprend, que le christianisme est fini : la vitalité dont procède l'intolérance lui fait de plus en plus défaut. Or, l'intolérance était sa raison d'être. Pour son malheur, il a cessé d'être monstrueux... Un dieu qui a dilapidé son capital de cruauté, plus personne ne le craint ni ne le respecte. » C'est bien pourquoi Allah ne cesse de marquer des points contre le dieu des chrétiens. En interdisant l'apostasie, les musulmans se garantissent contre les pertes d'effectifs.

Les religions ne peuvent se maintenir que par l'intolérance. En refusant de reconnaître cette évidence au nom d'un illusoire consensus du politiquement correct, les démocraties sont en train de se saborder : « Il y a dans la démocratie libérale un polythéisme sous-jacent (ou inconscient si l'on préfère) ; inversement, tout régime autoritaire participe d'un monothéisme déguisé. » Tout vrai démocrate devrait être athée.

Bibliographie : E. Cioran, *Le Mauvais Démon*, Paris, 1969 ; Cioran, *dans les Cahiers de l'Herne*, n° 90, 2009.

CLARAZ Jules

(1868-1944)

Libre-penseur, ce prêtre du diocèse de Paris, ordonné en 1892, abandonne les ordres après avoir servi pendant dix ans dans plusieurs paroisses. Il explique dans une lettre de 1913 le cheminement qui l'a conduit à perdre la foi : l'étude, la réflexion personnelle honnête, l'impossibilité pour un esprit raisonnable d'accepter des dogmes absurdes, comme l'existence de l'enfer, croyance « tellement inhumaine et exécrationnelle » qu'elle suffit à « faire perdre la foi chrétienne ». Comment peut-on concevoir un Dieu d'amour infini qui condamne ses propres créatures à d'horribles souffrances éternelles ? Dans ses conférences, Claraz raconte « à la suite de quels combats intérieurs, de quelles études et méditations, il avait résolu, pour rester un honnête homme en face de sa conscience, d'abandonner le sacerdoce », et d'entrer dans la libre pensée.

Bibliographie : J. Claraz, « *L'Enfer* », Almanach de la libre pensée, 1931.

CLEMENCEAU Georges

(1841-1929)

Médecin et homme politique français, né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée). Fils d'un médecin d'esprit très républicain, il étudie lui-même la médecine, à Nantes, puis à Paris, où il fait preuve d'un farouche anticléricalisme. Avec quelques camarades, il fonde l'association *Agis comme tu penses*, dont les membres s'engagent à rejeter toute forme de religion : « Les soussignés regardent comme un devoir de rompre en fait avec les doctrines qu'ils rejettent en principe ; ils déclarent s'engager à ne jamais recevoir aucun sacrement d'aucune religion ; pas de prêtre à la naissance, pas de prêtre au mariage, pas de prêtre à la mort. »

Il choisit comme directeur de thèse Charles Robin*, anatomiste matérialiste, disciple d'Auguste Comte*, ami de Littré*, et membre de l'Académie de médecine. Sa thèse, soutenue en 1865, *De la génération des éléments anatomiques*, est une démonstration matérialiste. Elle se termine par une virulente profession de foi athée, exceptionnelle dans le cadre d'un travail scientifique, mais qui ne pouvait que plaire à Charles Robin : « Notre esprit conçoit la matière et ne peut concevoir que la matière... Cette idée de commencement est donc absolument vide et dépourvue de toute signification ; c'est une fausse monnaie dont il faut laisser les Don Quichotte de l'idée pure se payer entre eux. Ce qu'ils appellent, en effet, l'origine des choses, c'est le commencement du monde, une impossibilité qu'ils expliquent, une chose tout à fait incompréhensible (je dis pour une cervelle saine) et qu'ils font profession de comprendre. »

Clemenceau restera toute sa vie fidèle à ses convictions athées, comme médecin, comme conseiller municipal de Paris, comme député radical, comme ministre de l'Intérieur, comme président du Conseil de 1906 à 1909 et de 1917 à 1920 : c'est ainsi que le « Père la Victoire » refuse d'assister au *Te Deum* célébré à Notre-Dame de Paris pour l'armistice de 1918, appliquant à la lettre le principe de la laïcité de l'État : le chef de l'exécutif, représentant tous les Français, ne doit pas

assister à des offices religieux dans l'exercice de ses fonctions, principe dont on ne semble plus guère se soucier par la suite. C'est d'ailleurs, entre autres, pour éviter le « scandale » de funérailles civiles que les députés de droite font échouer la candidature de Clemenceau à la présidence de la République en 1919, le « Tigre » ayant alors 79 ans. Vaines craintes, puisqu'il vivra jusqu'en 1929.

Clemenceau, on l'oublie trop souvent, est un homme très cultivé, amateur d'art, ami de Monet, grand admirateur de l'Antiquité grecque, auteur d'une étude sur Démosthène, et d'un ouvrage intitulé *Le Grand Pan* (1896), dans lequel il glorifie l'hellénisme, qui a été tué par le christianisme. Pour lui, l'Église étant le soutien des systèmes autoritaires et monarchiques, il ne suffit pas d'être anticlérical : il faut détruire les bases de la religion.

Bibliographie : M. Winock, Clemenceau, Paris, 2007.

CLÉMENT Jean-Baptiste

(1837-1903)

Militant révolutionnaire et socialiste français, mais aussi poète et chansonnier, membre de l'Internationale en 1866, il participe à la Commune de Paris en 1871, menant une active propagande antireligieuse. En tant que libre penseur, il demande qu'on enlève les symboles religieux dans les écoles. Il envoie aux directeurs et directrices du 18^e arrondissement la consigne de « faire disparaître des yeux des enfants tout ce qui pourrait leur rappeler les niaiseries avec lesquelles on nous a trop longtemps bercés ; on ne doit plus voir dans nos écoles ni tableaux, ni livres religieux, ni croix, ni statuettes représentant des saints. Vous aurez à faire passer une couche de blanc ou de noir sur les inscriptions latines et religieuses, et les remplacerez par des mots humains tels que Liberté, Égalité, Fraternité, Travail, Justice, République ».

Condamné à mort par contumace après la Commune, rentré en France en 1879, il adhère au Parti ouvrier. De 1885 à 1894 il s'établit dans les Ardennes, où il anime formations de gauche et syndicats. Revenu à Paris, il travaille à la mairie de Saint-Denis et fonde une librairie de propagande socialiste.

Bibliographie : *J. Lalouette, La Libre pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.*

CLITOMAUQUE DE CARTHAGE

(vers – 180 - vers – 110)

Philosophe de la Nouvelle Académie, disciple de Carnéade, il est connu pour son scepticisme : « chasser de nos âmes ce monstre redoutable qu'on appelle la précipitation du jugement, voilà le travail d'Hercule que Carnéade a accompli », disait-il. Le sage ne doit rien affirmer, suspendre son jugement, et se limiter au vraisemblable et au probable. C'est ce qu'il enseigne aux nobles Romains qui le consultent, et le conseil vaut également pour ce qui est de l'existence des dieux : c'est pourquoi Théophile en fait un athée.

Bibliographie : *V. Brochard, Les Sceptiques grecs, Paris, 1887.*

CLOOTS Jean-Baptiste, dit Anacharsis

(1755-1794)

Révolutionnaire né dans une famille hollandaise établie en Allemagne. Très francophile, il s'installe en France en 1789. Athée, ennemi des religions révélées, il se proclame « orateur du genre humain ».

Auteur d'un ouvrage au titre surprenant, la *Certitude des preuves du mahométisme*, il s'en explique dans un discours du 17 novembre 1793 à la Convention : « Je jette un musulman entre les jambes des autres sectaires, qui tombent les uns sur les autres. » Il termine son allocution par un appel en faveur de l'érection d'une statue de Jean Meslier*, que l'on placerait dans le Temple de la Raison : « Il est donc reconnu que les adversaires de la religion ont bien mérité du genre humain ; c'est à ce titre que je demande, pour le premier ecclésiastique abjureur, une statue dans le Temple de la Raison. Il suffira de le nommer pour obtenir un décret favorable de la Convention nationale : c'est l'intrépide, le généreux, l'exemplaire Jean Meslier*, curé d'Étrépigny en Champagne, dont le *Testament* philosophique porta la désolation dans la Sorbonne, et parmi toutes les factions christicoles. La mémoire de cet honnête homme, flétrie sous l'Ancien Régime, doit être réhabilitée sous le régime de la nature. » Robespierre*, qui déteste Cloots à cause de son athéisme, le fait exclure de la Convention comme étranger. Il est arrêté et exécuté en 1794.

Bibliographie : G. Avenel, Anacharsis Cloots, l'orateur du genre humain, Paris, 1977 ; F. Labbé, Anacharsis Cloots, le Prussien francophile, Paris, 1999.

COHEN Chapman

(1868-1954)

Libre penseur anglais, autodidacte, troisième président de la *National Secular Society*, à qui on refuse un siège au Parlement parce qu'il ne veut pas prêter le serment religieux d'allégeance.

Cohen se tient à l'écart de la vie publique et publie les *Essays in Free Thinking* (Essais de libre pensée), dans lesquels il établit que le cœur d'un véritable athéisme est le monisme : une substance unique, tissu de l'Univers entier, « de la poussière d'étoiles aux planètes, du protoplasme à l'homme », sans aucune rupture.

Les croyants accusent les athées de déprécier la valeur de l'individu. Mais le problème n'est pas là. Le problème, c'est de savoir ce qui est vrai. « Quand le croyant jette à la figure de l'athée le nom de Shakespeare ou de Beethoven, et demande comment un processus naturel pourrait expliquer leur existence, il mélange les questions. D'abord parce que le problème d'expliquer l'existence des génies n'est pas fondamentalement plus grand que celui d'expliquer l'existence d'un fou. »

Bibliographie : C. Hitchens, *The Portable Atheist*, Philadelphie, 2007.

COLLINGWOOD Robin George

(1889-1943)

Philosophe idéaliste anglais, pour qui la religion n'est qu'un moment abstrait et imparfait de la vie spirituelle, une phase de l'évolution spirituelle qui va de l'art à la philosophie en passant par cinq étapes dialectiques : art, religion, science, histoire, philosophie. L'art, pure imagination, est dépassé par la religion, qui est également pure imagination, mais qui affirme ce qu'elle imagine, et qui est elle-même dépassée par la science.

La religion est condamnée à osciller entre le dogmatisme, qui impose sans vérifier, et le mysticisme, qui efface toute distinction rationnelle. Le problème de l'existence de Dieu n'en est pas un, car la proposition « Dieu existe » n'en est pas une ; c'est une présupposition, qui n'est ni vraie ni fausse. Comme dans l'empirisme logique, nous avons affaire à un athéisme par négation du problème.

Bibliographie : *R.G. Collingwood, Religion and Philosophy, Londres, 1916.*

COLLINS Anthony

(1676-1729)

Gentilhomme de la meilleure société anglaise, éduqué à Eton et Cambridge, cultivé, raffiné, fréquentant les cercles intellectuels, et à qui même la reine Anne rendait visite. Il est souvent considéré comme le véritable fondateur de la libre pensée, en raison de son livre, publié en 1713, *A Discourse of Free Thinking*, traduit en français dès l'année suivante sous le titre de *Discours sur la liberté de penser, écrit à l'occasion d'une nouvelle secte d'esprits forts ou de gens qui pensent librement*. Il y établit que la liberté est l'essence de la pensée et qu'elle lui est donc indispensable ; elle est même un devoir d'ordre religieux, et est nécessaire à la perfection de la société. Obliger les gens à partager la même profession de foi est absurde, et les missionnaires devraient se faire les propagateurs de la libre pensée. Celle-ci ne provoque ni la confusion, ni le désordre (comme le montre l'exemple gréco-romain), ni l'immoralité (car elle persuade au contraire que le vice rend malheureux), ni l'athéisme. À propos de ce dernier, Collins remarque qu'il est moins dangereux que le fanatisme, fruit de la contrainte. L'ouvrage se termine sur une liste de quarante libres penseurs, au rang desquels Collins place Salomon (sans doute en tant qu'auteur traditionnel de l'Ecclésiaste, livre biblique emprunt de philosophie sceptique), Socrate*, Épicure*, Érasme*, Descartes*, Gassendi*, Hobbes*, Milton, Locke*.

L'ambiguïté de Collins tient beaucoup à ses procédés. Il utilise fréquemment la dérision, l'ironie, voire le paradoxe, si bien que parfois le lecteur se demande ce qu'il pense vraiment. Ainsi, dans ses polémiques avec le théologien Samuel Clarke, il écrit que la meilleure façon de détruire l'athéisme spinoziste est de « prouver la création ex nihilo de la matière ou, ce qui revient au même, que la matière n'existe pas par elle-même ». Locke aurait pu le faire, mais il a renoncé parce que cela l'aurait entraîné trop loin. Alors, si Locke n'a pas réussi, ce n'est pas moi, « qui me considère comme très inférieur à lui », dit-il, qui le pourrais. Donc, « laissons ce travail si utile aux

gentlemen qui chaque année prêchent aux conférences fondées par l'honorable Robert Boyle ». Résultat implicite : l'« athéisme spinoziste » tient toujours.

Autre exemple : la liberté « ne peut être fondée que sur les principes absurdes de l'athéisme épicurien ». « Les athées épicuriens étaient la plus populaire et la plus nombreuse des sectes athées de l'Antiquité, et ils étaient les grands défenseurs de la liberté, alors que d'un autre côté les stoïciens, qui formaient la secte la plus populaire et la plus nombreuse des croyants de l'Antiquité, étaient les grands défenseurs du destin et de la nécessité. » Collins laisse à chacun le soin de tirer les conséquences de ces liaisons athéisme-liberté et religion-déterminisme.

Collins est allé en 1710 et 1713 en Hollande, où il a fréquenté de nombreux spinozistes, dont il partage beaucoup de points de vue. Sans doute n'est-il pas athée, mais certainement déiste. Voltaire* le considère comme « un des plus terribles ennemis de la religion chrétienne », un condensé de Hobbes* et de Locke. D'autres voient en lui un pur spinoziste, déterministe et niant la providence. En 1755, son premier biographe, l'Allemand Urban Gottlob Thorschmid, le dépeint comme un libre penseur déiste radical. Son influence sera considérable sur les Lumières radicales françaises.

Bibliographie : J. O'Higgins, Anthony Collins, Londres, 1982.

COLONNA Francesco Mario Pompeo

(1644-1726)

Médecin, fils naturel d'un prince italien, résidant à Paris, c'est un disciple tardif de Paracelse, Telesio, et du vitalisme de la Renaissance. Dans deux ouvrages posthumes parus en 1731 et 1734, les *Principes de la nature suivant l'opinion des anciens philosophes*, et *l'Histoire naturelle de l'Univers*, il présente le monde comme un organisme matériel animé d'une vie intense propre. Il s'inspire des philosophes antiques, qui pour lui étaient tous athées : « Le Dieu des Anciens les plus religieux était un Dieu matériel », écrit-il, et ils étaient tous monistes, ne reconnaissant qu'un seul être, c'est-à-dire une matière qui était naturellement mobile et connaissante ».

Dans sa conception panthéiste, Dieu et la nature sont une seule et même réalité. Tout vient « de celui de qui tout dépend, soit qu'on l'appelle Dieu, ou Nature naturante, ou Âme du monde : car ces noms ne signifient qu'une même chose ».

Bibliographie : J. Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, Nil, Paris, 1993.

COMBES Émile

(1831-1921)

Homme politique français, né à Roquecourbe, dans le Tarn, dans une famille catholique pratiquante de dix enfants. Se destinant à la prêtrise, il entre au grand séminaire d'Albi et obtient son doctorat pour deux thèses sur la psychologie de saint Thomas d'Aquin et sur la querelle entre saint Bernard et Abélard, en 1860. Deux ans plus tard, à la suite d'une crise de conscience, il rompt avec l'état ecclésiastique et avec l'Église, tout en gardant une mentalité spiritualiste. Initié à la franc-maçonnerie, il s'installe à Pons, dont il est maire de 1878 à 1919.

Après des études de médecine, il entre au Parti radical, devient sénateur en 1885, et dès lors mène une politique anticléricale qui lui vaut le surnom de « bouffeur de curés ». Ministre de l'Instruction publique et des Cultes en 1895-1896, il crée une chaire de philosophie positive au Collège de France et déclare : « Les vieilles croyances absurdes disparaissent, et c'est dans le progrès que l'on trouve la vie morale. » Président du Conseil de 1902 à 1905, il fait appliquer de façon rigoureuse les lois de 1901 et 1904 sur les congrégations enseignantes. Par décret du 17 juin 1902, il fait fermer 125 établissements congréganistes non autorisés. En août, sur 1667 demandes d'autorisation, 760 sont refusées : le « bouffeur de curés » devient l'« Attila des congrégations », déclarant que « la piété et la charité sont le masque pour suggérer au fanatisme et à l'intolérance l'opposition à la modernité, aux institutions de la République et à ses lois. Supprimer les congrégations, c'est faire œuvre de salut public ».

Sa politique anticléricale rigoureuse provoque parfois des incidents, comme en 1903 lorsque des membres de congrégations non autorisées viennent prêcher dans des églises de Paris : libres penseurs et catholiques s'affrontent à coups de bâton. Combes, tout en reprochant aux libres penseurs leur zèle intempestif, dénonce curés et prédicateurs qui, « avec arrogance... montent dans la chaire paroissiale où ils n'ont pas le droit de paraître,... animés par l'esprit

d'insubordination et de bravade ».

En 1904, Combes fait fermer l'ambassade française auprès du Vatican. Il démissionne le 19 janvier 1905 à la suite de l'affaire des fiches. La loi de séparation des Églises et de l'État ne sera votée qu'après son départ, sous une forme à laquelle il était d'ailleurs opposé car il aurait souhaité une formulation plus souple.

Bibliographie : *G. Merle, Émile Combes, Paris, 1995.*

COMTE Auguste Isidore Marie François-Xavier

(1798-1857)

Philosophe français, né à Montpellier, fondateur du mouvement positiviste. Auguste Comte occupe une place essentielle dans l'histoire de l'athéisme, mais une place paradoxale, celle d'un athée fondateur d'une religion.

Le paradoxe est si déroutant que certains ont contesté la réalité de son athéisme, préférant le qualifier d'agnosticisme. Il est vrai que Comte rejette la recherche de l'explication ultime des phénomènes ; l'entendement humain ne peut et ne doit s'appliquer qu'à des propositions vérifiables, décrire des lois, sans s'aventurer dans le domaine des hypothèses transcendantes ; se limiter au « comment » et rejeter le « pourquoi » comme question vaine, oiseuse et sans réponse. C'est à l'époque théologique, révolue, que l'esprit humain avait « une prédilection caractéristique pour les questions les plus insolubles ». Comme Kant*, Comte estime que la raison humaine est incapable de prouver l'existence ou la non-existence de Dieu. Le positivisme « n'est ni déiste, ni athée, il est ignorant ». Auguste Comte n'aime pas qu'on le traite d'athée. Il écrit à Stuart Mill* : « Cette qualification ne nous convient à nous autres qu'en remontant strictement à l'étymologie... car nous n'avons vraiment rien de commun avec ceux qu'on appelle ainsi que de ne pas croire en Dieu, sans d'ailleurs partager en aucune manière leurs vaines rêveries métaphysiques sur l'origine du monde et de l'homme, et encore moins leurs étroites et dangereuses tentatives pour systématiser la morale. »

Cependant, s'il ne se dit pas athée, ce n'est pas parce qu'il reste en deçà de l'athéisme, c'est au contraire parce qu'il va au-delà, dans une sorte de post-athéisme, aboutissement d'un itinéraire personnel et d'une réflexion sociologique qui le conduisent au positivisme.

La naissance du positivisme

Né dans une famille monarchiste et catholique, il fait de brillantes études secondaires et est admis à seize ans à l'École polytechnique.

Dès cette époque, le contact de la science lui a fait perdre la foi chrétienne. En 1817, il devient secrétaire de Saint-Simon et subit l'influence de ce dernier : la société industrielle est en train de naître, semant doute et confusion dans les valeurs traditionnelles. La science bouscule la religion, le savant écarte le prêtre, l'entrepreneur est l'organisateur du nouveau monde. Auguste Comte médite ces bouleversements, tout en exerçant un modeste emploi de répétiteur et d'examineur à l'École polytechnique. De 1826 à 1844, il élabore son système, qu'il expose devant un brillant auditoire où l'on remarque Humboldt*, Carnot*, Littré*, Stuart Mill : le *Cours de philosophie positive*. En 1847, il annonce la fondation de l'humanité ; l'année suivante, il fonde la société positiviste et publie le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, suivi par les quatre volumes du *Système de politique positive, ou Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité* (1851-1854), et par le *Catéchisme positiviste ou Sommaire Exposition de la religion universelle* (1852). Il meurt d'un cancer en 1857.

La base de son système est la fameuse loi des trois états : l'humanité a d'abord connu l'état théologique ou fictif, puis l'état métaphysique ou abstrait, et enfin elle a atteint l'état scientifique ou positif. L'homme a « commencé par concevoir les phénomènes de tous genres comme dus à l'influence directe et continue d'agents surnaturels ; il les a ensuite considérés comme produits par diverses forces abstraites inhérentes aux corps, mais distinctes et hétérogènes ; enfin il s'est borné à les envisager comme assujettis à un certain nombre de lois naturelles invariables qui ne sont autre chose que l'expression générale des relations observées dans leur développement ». Au cours de l'état théologique, tout a commencé par le fétichisme, suivi par le polythéisme, puis par le théisme. Dans l'étape intermédiaire, la physique a modifié les croyances religieuses dans une synthèse de type déiste. Dans l'étape actuelle, celle du positivisme, le théisme étant mort, l'athéisme est mort avec lui. S'acharner à prouver que Dieu n'existe pas est totalement vain, ce problème n'a plus de sens. Le polythéisme est mort sans que l'on n'ait jamais eu à prouver que Jupiter ou Apollon n'existaient pas : « Personne n'a jamais démontré logiquement la non-existence d'Apollon, de Minerve, etc., ni celle des fées orientales ou des diverses créations poétiques ; ce qui n'a nullement empêché l'esprit humain d'abandonner inévitablement les dogmes antiques, quand ils ont enfin cessé de convenir à l'ensemble de sa situation. » De même pour le Dieu monothéiste : discuter de son existence ou de sa non-existence est aussi utile que de débattre de la longueur des poils de tortues.

L'athéisme au sens courant du terme peut même se révéler contre-productif, car l'athée ne fait qu'entretenir l'idée de Dieu ; il se bat sur le terrain de l'adversaire, raisonne de la même façon que le croyant, utilise les mêmes concepts, et s'expose ainsi aux sophismes d'habiles théologiens, qui n'ont pas leur pareil pour tourner les choses à leur avantage. Les athées, « devenus, sans aucune excuse sociale, les plus inconséquents organes du régime des causes, continuent la recherche de l'absolu, tout en proscrivant l'unique solution qu'elle permît ». La seule façon de tuer le théisme, c'est de dépasser l'a-théisme, qui reste dans la dépendance de son adversaire. Auguste Comte développe ce point dans un des plus remarquables passages du *Discours sur l'ensemble du positivisme* : « Même sous l'aspect intellectuel, l'athéisme ne constitue qu'une émancipation insuffisante, puisqu'il tend à prolonger indéfiniment l'état métaphysique en poursuivant sans cesse de nouvelles solutions des problèmes théoriques, au lieu d'écarter comme radicalement vaines toutes les recherches accessibles. Le véritable esprit positif consiste surtout à substituer toujours l'étude des lois invariables des phénomènes à celles de leurs causes proprement dites, premières ou finales, en un mot la détermination du comment à celle du pourquoi. Il est donc incompatible avec les orgueilleuses rêveries d'un ténébreux athéisme sur la formation de l'Univers, l'origine des animaux, etc. Tant qu'on persiste à résoudre les questions qui caractérisent notre enfance, on est très mal fondé à rejeter le mode naïf qu'y applique notre imagination, et qui seul convient, en effet, à leur nature... Les athées persistants peuvent donc être regardés comme les plus inconséquents des théologiens, puisqu'ils poursuivent les mêmes questions en rejetant l'unique méthode qui s'y adapte. »

La religion positive

Seul le positivisme règle le problème, car avec lui « Dieu est parti sans laisser de question ». Encore faut-il le remplacer, car « on ne détruit que ce qu'on remplace ». Dans l'état positiviste, la science est le seul type de croyance efficace, et c'est sur la science que doit se baser l'étude de la société, en n'acceptant que des vérités prouvées. La science sociale, comme la science physique, obéit à des lois ; elle suppose donc le déterminisme : « Tous les phénomènes quelconques, inorganiques ou organiques, physiques ou moraux, individuels ou sociaux, sont assujettis à des lois rigoureusement invariables. » Et parmi ces lois, il y a celle qui veut que les hommes ont besoin d'un objet de vénération qui les dépasse ; il leur faut une religion. Cette religion, ce sera celle de l'Humanité, « le seul véritable grand Être, dont nous sommes sciemment les membres nécessaires ». Dans le positivisme, « l'Humanité se substitue définitivement à Dieu », et un jour, dans Notre-Dame de Paris, devenue « le grand Temple

occidental,... la statue de l'Humanité aura pour piédestal l'autel de Dieu ». Ainsi, Auguste Comte ne dépasse l'athéisme que pour fonder une religion, et la nouvelle religion, celle de l'Humanité, commence par une exclusion : le Grand Être ne regroupe que les vivants et les morts « qui ont coopéré au grand ouvrage humain ». Les autres, les « parasites », les Néron, Robespierre*, Bonaparte*, sont refoulés dans le « désert des réprouvés », tandis que les élus, les « incorporés » ont droit, en guise de paradis, à figurer dans le calendrier. Auguste Comte, grand prêtre autoproclamé de l'Humanité, peut annoncer qu'un siècle de paix et d'harmonie va bientôt s'ouvrir : le XX^e siècle.

Sa pensée apparaît ainsi comme un inextricable mélange de vues profondes et lucides, d'analyses pertinentes et de délires plus ou moins puérils. Vouloir fonder une religion athée n'est pas le moindre de ses paradoxes. Si ses considérations sur la nécessité de dépasser l'athéisme pour mieux effacer le théisme sont particulièrement judicieuses, la création d'une nouvelle religion ne semble pas la meilleure façon d'y parvenir.

Bibliographie : P. Macherey, Comte, la philosophie et les sciences, Paris, 1989 ; J.P. Frick, Auguste Comte, ou La République positiviste, Presses universitaires de Nancy, 1990.

COMTE-SPONVILLE André

(né en 1952)

Philosophe français, maître de conférences à la Sorbonne jusqu'en 1998, et se consacrant depuis à ses travaux de recherche et de publication. Il est membre du Comité consultatif d'éthique depuis 2008. Se plaçant dans la lignée d'Épicure*, Montaigne*, Spinoza*, Lévi-Strauss* entre autres, il se définit comme athée depuis l'âge de dix-huit ans. Dans ses nombreux ouvrages, il élabore une métaphysique matérialiste et une éthique humaniste, basée sur une spiritualité laïque, sans dieu, tout en conservant les valeurs gréco-judéo-chrétiennes.

Être athée, déclare-t-il, ne signifie pas renoncer à chercher la vérité, bien au contraire ; l'athée cherche la vérité « en pure perte », c'est-à-dire pour elle-même. De même, l'athée vertueux et moral l'est « sans espérance », car « l'espérance n'est pas un argument », ce n'est pas un critère de vérité. L'athéisme d'André Comte-Sponville est toujours à la limite du scepticisme : « quand bien même Dieu existerait, ou quand bien même il n'existe pas, parce qu'au fond je n'en sais rien, pas plus que vous », dit-il dans un entretien de 1992 (colloque *Science et foi*, organisé par La Croix-L'Événement, Éd. du Centurion, 1992). Et en 2006 il déclare : « Je suis athée, pas agnostique : je ne me contente pas de m'interroger ! À la question : “Dieu existe-t-il ?”, je réponds non. Mais je suis un athée non dogmatique : l'athéisme est une opinion, une conviction, pas un savoir. Mon athéisme est donc plus qu'une interrogation, et moins qu'une certitude. Je ne sais pas si Dieu existe ou non (personne ne le sait) ; mais je crois fermement qu'il n'existe pas » (*Le Monde des religions*, janvier-février 2006).

Il s'agit d'un athéisme « soft » (qu'on nous passe l'expression), par rapport à l'athéisme « hard » de certains autres philosophes contemporains. « Je suis un athée non dogmatique, mais aussi un athée fidèle : je ne crois plus en Dieu, depuis très longtemps ; mais la morale judéo-chrétienne, spécialement dans sa dimension évangélique, continue de me toucher, de m'éclairer, de

m'accompagner. Je suis comme Spinoza : je ne crois pas du tout que Jésus soit Dieu, ni fils de Dieu. Mais c'est à mon sens, en matière d'éthique, un maître exceptionnel, l'égal de Bouddha ou de Confucius, et peut-être plus. » L'athéisme est une des réponses, avec les religions, aux questions qui sont hors de portée de la science, et dans ce sens, « l'athéisme durera donc aussi longtemps que l'humanité civilisée. Les religions, selon toute vraisemblance, aussi ».

Bibliographie : A. Comte-Sponville, A-t-on encore besoin d'une religion ?, *ouvrage collectif, avec B. Feillet, A. Rémond, A. Houziaux, Paris, 2003* ; Dieu existe-t-il encore ?, *Paris, 2005* ; L'Esprit de l'athéisme, *Paris, 2006*.

CONDILLAC abbé Étienne Bonnot de

(1715-1780)

Philosophe français né à Grenoble dans une famille de magistrats, éduqué chez les jésuites, comme son frère l'abbé de Mably, et entré dans les ordres sans vocation (il n'aurait célébré la messe qu'une seule fois dans sa vie). Disciple de Locke*, il pousse les idées de ce dernier jusqu'à leurs conséquences (presque) extrêmes, à savoir que l'esprit de l'homme n'est que la suite des sensations qu'il éprouve, transformées et élaborées par le langage.

Condillac est un pur intellectuel, et s'il a fréquenté un temps les philosophes des Lumières, s'il a été précepteur de l'infant de Parme de 1758 à 1767, s'il a été élu à l'Académie française – où il ne remit jamais les pieds après la séance de réception du 22 décembre 1768 – c'est à la campagne, dans son abbaye de Flux, près de Beaugency, où il mourra, qu'il passe le plus clair de son temps, dans le travail solitaire.

Condillac n'est pas athée ; il a même pris la peine d'écrire une *Dissertation sur l'existence de Dieu*. Cependant, sa philosophie conduit droit au matérialisme, comme en témoignent ses héritiers « spirituels », Helvétius*, La Mettrie* et d'Holbach*. En effet, dans *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746), et dans le *Traité des sensations* (1754), Condillac établit que toutes nos pensées et nos connaissances viennent d'une seule source : les sensations, processus purement physique. C'est le langage, invention purement humaine, qui permet d'organiser les sensations pour élaborer une pensée consciente. Il s'ensuit que le moi n'est pas une substance pensante, mais une succession de « sensations transformées » par le langage. Quelle place reste-t-il dans ce système à la spiritualité de l'âme, à son immortalité, à la liberté, à l'existence de Dieu, à la notion de bien et de mal ? Condillac ne le dit pas, et s'il conserve la distinction cartésienne de l'âme et du corps, l'existence de Dieu, qui ne pourrait donner à la matière la faculté de penser, c'est largement par soumission au milieu religieux dans lequel il vit. D'ailleurs, pendant qu'il a exercé les fonctions de précepteur de l'infant, il n'a cessé de le

détourner des pratiques dévotes de la cour de Parme. L'Église ne s'y est pas trompée, en inscrivant à l'Index le *Cours d'étude pour l'instruction du Prince de Parme* (décret du 22 septembre 1836). Les disciples athées de Condillac ne font que développer le sens profond de sa philosophie.

Bibliographie : R. Lefèvre, Condillac, Paris, 1966 ; S. Auroux, « Condillac, inventeur d'un nouveau matérialisme », Dix-huitième siècle, n° 24, 1992.

CONDORCET Marie Jean Antoine Nicolas Caritat, marquis de

(1743-1794)

Mathématicien et philosophe français, né à Ribemont, dans l'Aisne. Il se distingue par des talents précoces de mathématicien, qui lui valent de siéger dès 1769, à 26 ans, à l'Académie des sciences. Ami des philosophes, de d'Alembert* et de Voltaire* en particulier, il participe à l'*Encyclopédie*, et entre à l'Académie française en 1782. Passionné de sciences sociales, il partage l'optimisme des Lumières sur l'idée de progrès de l'humanité, qu'il lie à l'abandon progressif des idées religieuses.

La Révolution, qu'il accueille avec enthousiasme, lui donne l'occasion d'exposer ses idées sur des projets remarquables de constitution et d'éducation, présentés à l'Assemblée nationale. Mais, lié aux Girondins, il est déclaré suspect sous la Terreur, et vit plusieurs mois caché. C'est pendant cette période très difficile qu'il écrit son œuvre la plus optimiste, *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, publiée en 1795. Pour lui, l'humanité est indéfiniment perfectible, et il en retrace les progrès au cours des neuf phases qui ont mené au temps des Lumières. Conception athée : les religions n'ont fait que retarder les progrès de l'esprit humain, et celui-ci n'atteindra sa plénitude qu'en se débarrassant d'elles. La *Biographie universelle* dit de lui qu'il « professe les principes d'un athéisme décidé ; il s'efforce de relever l'homme que Pascal avait voulu abaisser, et de démontrer que ses vices et sa faiblesse sont le résultat des institutions sociales et non une preuve de l'existence de Dieu ». Dans ses *Cinq Mémoires sur l'instruction publique*, présentés le 5 novembre 1791 au Comité d'instruction publique de la Législative, il insiste sur la nécessité de confier à l'État l'instruction publique, dans le but d'éliminer les credos, croyances, superstitions et charlataneries que véhiculent les religions.

Arrêté, emprisonné, il est retrouvé mort empoisonné le 7 avril 1794.

Bibliographie : É. et R. Badinter, Condorcet, 1743-1794. Un intellectuel en politique, *Paris*, 1989 ; M. Crampe-Casnabet, Condorcet, lecteur des Lumières, *Paris*, 1985.

CONTI Antonio

(1667-1749)

Noble vénitien, d'une vaste culture philosophique et scientifique, il est ordonné prêtre et entre chez les oratoriens, qu'il quitte en 1708. D'une insatiable curiosité intellectuelle, il fréquente l'université de Padoue, où il devient cartésien, avant de faire un séjour à Paris, où il fréquente Malebranche*, en 1713, puis à Londres, où il discute avec Newton, avant de passer en 1716 en Hollande, puis en Allemagne. De retour en France de 1718 à 1726, il devient de plus en plus sceptique, au contact de Fontenelle*, Mairan, Fréret*, et quand il revient en Italie en 1726, il est considéré avec méfiance comme « un gran filosofo ». Dans sa conversation et sa correspondance avec Vallisneri et Giannone, il adopte une position mécaniste, attribuant la pensée au mouvement intrinsèque de la matière. En 1735 il est dénoncé à l'Inquisition par deux prêtres vénitiens, qui l'accusent d'avoir traité l'Écriture de « fables » qui doivent être lues comme des œuvres purement séculières, et d'avoir nié les mystères chrétiens, l'immortalité de l'âme, le libre arbitre, et affirmé l'éternité de la matière. Un procès pour athéisme n'est évité que par l'intervention de ses amis haut placés.

Bibliographie : N. Badaloni, Antonio Conti : Un abate libero pensatore tra Newton a Voltaire, Milan, 1968.

COORNHERT Dirck Volckertzoon

(1522-1590)

Graveur hollandais, né à Amsterdam, passionné d'étude, il devient un des plus ardents défenseurs de la liberté religieuse, affirmant dans son *Synodus of vander Conscientien vryhey*t (1582) que les autorités civiles n'ont aucun droit de se mêler des affaires religieuses. En 1589-1590, il a avec Juste Lipse une polémique à ce sujet, et publie en 1590 un gros traité en néerlandais, le *Procès van't Ketter-dooden*, dans lequel il se prononce même en faveur de la tolérance des athées.

Bibliographie : H. Bongers, D.V. Coornhert. Studie over een nuchter en vroom Nederlanden, Lochem, 1941.

COSTA Uriel da

(1583-1640)

Juif portugais né à Porto dans une famille marrane, c'est-à-dire convertie de force au christianisme à la fin du XV^e siècle. Établi à Amsterdam, il « revient à la foi de ses pères » mais est troublé par l'écart qu'il constate entre le judaïsme rabbinique tel qu'il se pratique à son époque et la religion des anciens Israélites telle que la présente la Bible, qu'il avait eu l'occasion de lire quand, encore chrétien, il était étudiant en droit canon. Tout cela le conduit à rejeter les innovations des rabbins : il publie en 1624 l'*Examen des traditions pharisaïques*, niant la providence et l'immortalité de l'âme. Le livre, condamné par les autorités sépharades, est brûlé sur ordre des magistrats d'Amsterdam. Après avoir feint une brève repentance, il va plus loin et nie l'origine divine de la Bible, épousant par ailleurs des vues panthéistes et naturalistes. Persécuté – on le fait fouetter et piétiner dans la grande synagogue –, da Costa se suicide en 1640.

Bibliographie : J.P. Osier, D'Uriel da Costa à Spinoza, *Berg International*, 1983.

COTTA Caius Aurelius

(– 124 - – 70)

Orateur romain, un des derniers représentants de l'Académie platonicienne. Il affirme l'impossibilité de concevoir l'existence de Dieu, puisqu'on ne peut donner de Lui aucune définition. Dans le III^e livre de *De la nature des dieux*, Cicéron* lui fait dire qu'on ne peut attribuer à Dieu ni la prudence, puisqu'il n'est capable d'aucun mal, ni l'intelligence et la raison, puisqu'il connaît tout, ni la justice, ni la tempérance, ni la force, puisqu'il est incapable des vices contraires. Un être qu'on ne peut définir n'existe pas.

Bibliographie : P. Merlan, *From Platonism to Neoplatonism*, La Haye, 1953.

COWARD William

(1657-1725)

Médecin anglais qui, en 1702, dans les *Second Thoughts Concerning the Human Soul*, affirme le caractère matériel et mortel de l'âme humaine. En 1704, dans *The Grand Essay or a Vindication of Reason and Religion Against Imposture and Philosophy*, il attribue à la seule matière les propriétés du mouvement et de la pensée, tout en se déclarant croyant, ce qui entraîne d'âpres débats avec Clarke et Collins*. En 1705, il explique dans *The Just Scrutiny* que l'âme est un principe naturel et mortel : c'est le souffle de vie, qui d'une certaine façon est immortalisé par le baptême. Accusé de hobbisme et de matérialisme, il persiste cependant dans son *Ophtaimoiatria* de 1706.

Bibliographie : Dictionary of National Biography, article « Coward ».

CREMONINI Cesare

(1550-1631)

Philosophe italien enseignant à l'université de Padoue, où il acquiert rapidement une réputation d'incroyance en raison de ses cours basés sur Averroès* et Aristote*, qui le conduisent à nier l'immortalité de l'âme. En 1626, Gabriel Naudé*, qui séjourne à Padoue, rapporte que Cremonini lui a dit qu'il ne croyait « ni Dieu, ni Diable, ni l'immortalité de l'âme », mais qu'il jouait la comédie afin de ne pas être inquiété.

Cela n'empêche pas que la même année, le frère Angelo Castellani rapporte que son ami Antonio Rovere lui a confirmé que Cremonini était un professeur très dangereux, car il répand sa doctrine suspecte par des moyens détournés : il se présente en fidèle disciple d'Aristote, montre que ce dernier n'a jamais enseigné l'immortalité personnelle de l'âme, sépare science et foi, pratique la double vérité plutôt que de tenter une conciliation ; avec les autres philosophes padouans, il pense que l'étude de l'âme est une question de science naturelle et non de science divine. L'âme, miroir de la nature, ne dépend que de cette dernière, et la spécificité de l'homme réside dans son âme sensitive. Nos facultés morales et notre liberté, soumises à des données physiologiques, dépendent également de la médecine.

Dès 1611, une enquête avait été ordonnée à Rome au sujet de Cremonini, et en 1613 deux notes montraient l'incompatibilité de la doctrine de son *De coelo* avec celle de l'Église. On lui reprochait d'affirmer l'éternité et la nécessité du ciel, la mortalité de l'âme en raison de son inséparabilité d'avec le corps, de prétendre que Dieu était simplement la cause finale du mouvement céleste et l'agent mécanique du développement universel, supprimant ainsi son caractère personnel et la providence.

Sommé de corriger ses erreurs, Cremonini utilise des faux-fuyants : ces erreurs, dit-il, ne sont pas dans mes livres ; de plus, l'âme n'est mortelle qu'en tant qu'elle informe le corps, c'est-à-dire sous l'angle des sciences naturelles, et non en théologie ; de même, le Dieu

impersonnel dont je parle est celui de la physique et non celui de la religion ; l'éternité du ciel ne concerne pas le dogme de la création, mais est une simple question de philosophie naturelle.

Ces subtiles distinctions rassurent d'autant moins le Saint-Office qu'en 1616, dans l'*Apologia de quinta coeli substantia*, Cremonini ne rétracte rien. « C'est une chimère, écrit-il, que d'imaginer une âme qui puisse exister sans le corps dont elle est l'acte, ou qui y réside comme le pilote dans le navire... Pour l'âme du monde, il vaut mieux rester jointe à un corps, sans quoi elle n'existerait pas. » Ce qui, appliqué à l'âme humaine, la rend évidemment mortelle. En fait, l'âme n'est qu'un effort de la matière pour s'organiser. Quant à Dieu, il est la fin vers laquelle tend l'âme du monde ; sa pensée est un acte simple, pure contemplation de soi, qui ne connaît ni le monde, car celui-ci est le domaine du multiple, ni la liberté, car celle-ci implique la nouveauté.

Protégé par l'immunité dont jouit la ville de Padoue, possession vénitienne, à l'égard de l'Inquisition, Cremonini est assez habile pour échapper aux poursuites et continuer à enseigner son panthéisme naturaliste, en dépit d'un autre avertissement en 1619.

Bibliographie : J.H. Randall, *The School of Padua and the Emergence of Modern Science*, Florence, 1961.

CROCE Benedetto

(1856-1922)

Philosophe italien, né à Pescasseroli, dans les Abruzzes, dans une famille de grands propriétaires terriens et de magistrats. Il perd très tôt la foi, vers treize ans, notamment sous l'influence de son oncle, Bertrando Spaventa*, et au dire de Gianfranco Morra, il restera totalement « sourd » à la religion, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en saisisse pas l'essence : la religion est pour lui une tentative d'expliquer la réalité par un mythe et de diriger l'action de l'homme suivant un idéal. C'est une forme fallacieuse, inadéquate, de philosophie, destinée à disparaître lorsque ses présupposés imaginaires auront été dissipés. L'homme n'atteint sa véritable dimension qu'en se substituant à la providence. La pensée de Croce est une longue réflexion sur l'esthétique, et surtout sur l'histoire, influencée par Marx*, Hegel*, Vico*. Son historicisme immanentiste lui fait entrevoir le christianisme comme un moment de l'esprit humain à dépasser, tout en conservant ses aspects humanistes.

Bibliographie : B. Croce, *Perché non possiamo non dirci « cristiani »*, dans *Discordi di varia filosofia*, I, Bari, 1942 ; P. Olivier, *Croce, ou L'Affirmation de l'immanence absolue*, Paris, 1974.

CUES Nicolas Krebs, dit Nicolas de

(1401-1464)

Théologien, philosophe, mathématicien allemand, né à Cues, sur la Moselle. Après des études de droit à Heidelberg puis à Padoue, il devient doyen de Coblenz, remplit une mission au concile de Bâle, est nommé évêque de Brixen, puis en 1458 administrateur des États du Pape.

Nicolas de Cues est l'un des plus grands esprits du XV^e siècle, auteur d'une œuvre considérable, d'une profonde originalité et comportant de remarquables anticipations, dont certaines déconcertent ses contemporains. Concevant un Univers infini, dont le centre est partout et la circonférence nulle part, comprenant une multitude de mondes habités, il préfigure Giordano Bruno*. Mais ce sont surtout ses conceptions religieuses qui attirent l'attention. Il est bien évident qu'il n'est pas question de voir en lui un quelconque crypto-athéisme. Mais certaines de ses idées ont pu favoriser des courants de type déiste ou panthéiste : il doit d'ailleurs se défendre d'une telle interprétation dans l'*Apologia doctae ignorantiae* de 1449, et en 1787 Semler* verra en lui un précurseur des Lumières.

D'abord, c'est un iréniste utopiste qui, dans le *De pace fidei*, pense que la paix universelle pourrait être réalisée par la définition d'un credo commun qui absorberait toutes les religions derrière le plus petit dénominateur commun. Il relativise les différences de croyances, qui ne sont dues qu'à des expressions symboliques, recouvrant la même vérité. Au demeurant, les hommes ne choisissent pas vraiment leur religion, ils suivent sans réfléchir celle de leur pays, car « une longue accoutumance est tenue pour vérité et défendue comme telle ».

Dans son ouvrage le plus célèbre, *La Docte Ignorance*, de 1440, il présente un Dieu qui est centre et circonférence d'un Univers indéfini, ce qui prête le flanc à l'accusation de panthéisme, mais surtout il affirme que ce Dieu exclut toute détermination positive, il embrasse les contradictoires ; nous devons prendre conscience de notre ignorance au sujet de sa nature, car il est au-delà de nos capacités.

L'homme est de toute façon incapable d'accéder à la vérité. Le scepticisme du Cusain est radical : « Plus un homme sera savant, plus il saura qu'il est ignorant. » Déjà en 1436, présentant au concile son projet de réforme du calendrier, Nicolas de Cues fait une longue dissertation sur l'incapacité de l'homme à atteindre des résultats certains. Le but de la science ne peut donc être que de rendre compte des apparences et de traduire ce qu'elle voit en un langage symbolique, basé sur les mathématiques. « Ce que l'homme possède en vertu de sa force intellectuelle, c'est le pouvoir de composer et d'analyser les apparences naturelles, et d'en faire des apparences intellectuelles et artificielles, des signes conceptuels. » « C'est avec des signes et des mots que l'homme fait la science des choses réelles, comme Dieu a fait le monde avec des choses. »

Ce Dieu, il est d'ailleurs inconnaissable. On ne peut le définir que par ce qu'il n'est pas. Cette approche de la divinité par la négation, ou apophatisme (du grec *apophasis*, négation), niant toute limite à la plénitude divine, plaçant le divin au-dessus de tout ce qui est concevable, peut aboutir à un quasi-athéisme, comme le relève Bernard Seve : « Prises littéralement, arrachées au mouvement d'ascèse qui les produit et qui les soutient, ces phrases seraient littéralement athées. » Les extrêmes se rejoignent : que Dieu soit en deçà ou au-delà de l'existence revient à peu près au même. Plusieurs auteurs spirituels et mystiques de la théologie négative ont d'ailleurs été soupçonnés d'athéisme. Claude Bruaire n'hésite pas, dans *Le Droit de Dieu*, à pousser le paradoxe jusqu'à sa conclusion extrême : « La théologie négative est négation de toute théologie. Sa vérité est l'athéisme. » Quelle est la différence entre un Dieu dont on ne peut donner aucune caractéristique et un Dieu qui n'existe pas ?

Bibliographie : M. de Gandillac, La Philosophie de Nicolas de Cues, Paris, 1942.

CUFFELER Abraham Johannes

(1637-1694)

Juriste hollandais qui, au cours de ses études à Utrecht et Leyde, fréquente les cercles spinozistes et sans doute Spinoza* lui-même, dont il devient un disciple. Dans son gros traité de 627 pages, le *Specimen Artis Ratiocimandi*, dont on a retrouvé des exemplaires en France, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Scandinavie, il affirme l'unité de substance entre Dieu et le monde, l'éternité de ce dernier, qui n'a pas été créé dans le temps. Les récits bibliques sont des histoires puériles, adaptées à l'état intellectuel d'un peuple ancien, ignorant et superstitieux.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

CYRANO DE BERGERAC Hector Savinien de

(1619-1655)

Écrivain français, né et mort à Paris. Après un court passage à l'armée, il mène une vie assez dissipée dans la capitale, fréquentant les cercles libertins. Auteur d'écrits satiriques, d'utopies, d'une tragédie antireligieuse, *La Mort d'Agrippine*, il se forge rapidement une réputation d'athée, justifiée par son *Histoire comique des États et Empires de la Lune* (1657), et par l'*Histoire comique des États et Empires du Soleil* (1662). Dans la première, le philosophe lunaire explique que l'Univers est un immense être animé, incréé, composé d'atomes éternels. C'est l'émission de corpuscules par les corps qui produit nos sensations, et l'intelligence pure résulte du mouvement des atomes. Toutes les idées viennent des sens. Cyrano, qui a peut-être fréquenté Gassendi*, Chapelle*, Marolles, Rohault, et qui connaît le naturalisme italien par l'intermédiaire de Campanella, ainsi que la philosophie sensualiste de Telesio, conçoit un monde animé par une âme, dans une sorte de panpsychisme universel. Le second ouvrage affirme l'unité de la nature, le monisme le plus strict. Cyrano a été très influencé par *La Cité du Soleil* de Campanella, où les Solariens, déistes, adorent le soleil comme « image, visage, statue vivante » de Dieu, et s'inspirent des idées religieuses des brahmanes. En 1662, la parution des *Nouvelles Œuvres de Cyrano de Bergerac* montre que ce dernier, mort en 1655, adoptait l'univers gassendiste. Réfractaire à toute pensée religieuse, il semble bien avoir été un athée authentique : « Cyrano était aussi peu païen que peu chrétien. Il n'y a pas la moindre trace de sentiment religieux dans son œuvre. Il ne remplace pas le christianisme par la religion de la nature », écrit J.S. Spink.

Dans *La Mort d'Agrippine*, en 1654, il fait allusion à « ces dieux que l'homme a faits, et qui n'ont point fait l'homme », et l'immortalité de l'âme est niée par ces vers : « Vivant, parce qu'on est, mort, parce qu'on n'est rien,/ pourquoi perdre à regret la lumière reçue,/ qu'on ne peut regretter, après qu'elle est perdue ?/ Etois-je malheureux lorsque je n'étois pas ?/ Une heure après la mort, notre âme évanouie/ sera

ce qu'elle estoit une heure avant la vie. »

Bibliographie : R. Pintard, Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle, Paris, 1943.

CZOLBE Heinrich

(1819-1873)

Philosophe, mais aussi médecin et physicien allemand, fils d'un propriétaire terrien des environs de Dantzig, il élabore un système de matérialisme sensualiste à la lecture d'Hölderlin, de Schelling, d'Hegel*, de Strauss*, Bauer* et Feuerbach*. Il l'expose en 1855 dans son *Nouvel Exposé du sensualisme*.

L'idée de base est qu'il faut partir du monde donné, du concret, du sensible, en éliminant tout le suprasensible, qui n'est qu'effet de l'imagination. Certes, dit-il, cette élimination d'emblée du suprasensible peut être considérée comme un préjugé, « mais sans un pareil préjugé, la formation d'une théorie sur la connexion des phénomènes est généralement impossible ». L'idée d'après laquelle tout doit être expliqué par « une certaine composition chimique et physique de la matière cérébrale » est une sorte d'obligation morale d'honnêteté envers la nature : « J'atteste que ce qui me force à nier l'immortalité de l'âme, ce n'est ni la physiologie, ni le principe rationnel de l'exclusion du surnaturel, mais avant tout le sentiment du devoir envers l'ordre naturel de l'univers ; cet ordre me suffit. » C'est pourquoi l'invention d'un monde suprasensible par les esprits religieux est à la limite une idée immorale, une violation de la nature : « Les besoins dits moraux, nés du mécontentement que nous inspire la vie terrestre, pourraient, avec une justesse égale, être appelés immoraux. Il n'y a pas précisément humilité mais bien plutôt présomption et vanité à vouloir améliorer le monde connaissable par l'invention d'un monde suprasensible, un être supérieur à la nature. Oui, certes, le mécontentement que nous inspire le monde des phénomènes, le motif le plus profond des conceptions suprasensibles n'est pas un motif moral, c'est une faiblesse morale ! »

Pourtant, il admet en 1865 dans les *Limites et origines de la connaissance humaine* que d'autres points de vue peuvent se concevoir et sont respectables : « Jamais je n'ai partagé la conviction des représentants les plus connus du matérialisme, d'après lesquels c'est la

puissance des faits établis par les sciences physiques qui nous impose quand nous pensons le principe de l'exclusion de tout surnaturel. J'ai toujours été persuadé que les faits de l'expérience externe et interne se prêtent à bien des interprétations diverses, et peuvent aussi, avec un droit incontestable et sans aucune infraction à la logique, s'expliquer théologiquement ou spirituellement par l'hypothèse d'un deuxième monde. » Cet esprit de tolérance lui attirera le respect de tous, y compris de ses adversaires.

Bibliographie : F.A. Lange, Histoire du matérialisme, Coda, Paris, 2004.

D'ANNUNZIO Gabriele

(1863-1938)

Écrivain italien, profondément engagé dans l'action politique, et dont l'œuvre et le style de vie ont été l'objet de vives controverses. Influencé par les œuvres de Sorel et de Nietzsche*, dont il nourrit son égocentrisme exacerbé, son individualisme grandiloquent, son formidable appétit de jouissance et de puissance, au-delà de toute notion morale. Menant une vie de débauche, criblé de dettes, il se réfugie quelque temps en France. Engagé dans l'armée italienne, il devient un héros de la Première Guerre mondiale, et en 1919 il conduit l'occupation de Fiume à la tête du groupe nationaliste des « arditi ». Chassé, il s'établit, avec le titre de « prince de Monte Nevoso », dans son domaine du lac de Garde. Son œuvre – romans, théâtre, poésie – porte la marque d'un tempérament excessif.

L'athéisme de D'Annunzio est, à l'image du personnage, extravagant. C'est, écrit Ernesto Balducci, « une sorte de mécréance solide digne de la Renaissance, mais introduite dans une personnalité sans consistance, dissoute dans ses propres échos et enivrée de sa propre voix,... qui fait de Dieu un prétexte pour un inconcluant désir de puissance ». Admirateur des condottieri, de Napoléon comme de François d'Assise, D'Annunzio ne reconnaît qu'un dieu : lui-même. « Il ne veut pas fondre son âme dans l'âme du grand Tout. Non, hautainement, c'est l'univers tout entier qu'il veut attirer à soi et faire de son Moi le macrocosme » (Victor Basch).

Bibliographie : J.T. Paolantonacci, G. D'Annunzio et l'humanisme méditerranéen, Marseille, 1943.

DARMESTETER James

(1849-1894)

Linguiste français, spécialiste de l'iranien ancien, professeur au Collège de France, né à Château-Salins. Athée virulent, il s'en prend violemment aux déistes, qui pour lui sont des hypocrites qui trahissent la raison et l'athéisme véritable, sans avoir le courage d'aller jusqu'au bout de leur logique. En 1890, il écrit dans *La Légende divine* : « L'ennemi, c'est cette nuée grouillant autour de nous, de bâtards de Descartes* et de Voltaire*... Ces prétendus philosophes qui se proclament libres penseurs parce qu'ils gouaillent le curé et l'hostie, ne font qu'envelopper leur catéchisme dans le jargon de Cousin et vont se pavanant fièrement dans leur manteau d'Arlequin fait de haillons de science moderne rapiécés avec la défroque d'anciens dogmes... Oh ! ces hypocrites de la libre pensée, si je hais quelque chose au monde, c'est eux. C'est eux, entends-tu, si tu as des trésors de haine à dépenser, qu'il faut poursuivre, et cela jusqu'à l'extermination. Car ce sont ces enfants de la raison qui tuent leur mère que l'Église n'avait pu étouffer ; la science qui a tué l'Église, ils la mordent au talon et de leur poison la paralysent et nous en font une tyrannie mille fois plus oppressive que l'ancienne et sans espoir puisqu'elle se dit œuvre de la raison. »

Le christianisme est destiné à rejoindre le cimetière des religions mortes, là où « gisent tous les dieux morts, tous ceux que l'homme a créés et tués, tous ceux qu'il a tirés du néant pour s'accroupir une heure devant eux et qu'il a rejetés du pied au néant pour y pourrir à jamais ».

Bibliographie : J. Darmesteter, *La Légende divine*, Paris, 1890 ; Encyclopædia Britannica, art. « Darmesteter ».

DARWIN Charles Robert

(1809-1882)

Naturaliste anglais né à Shrewsbury, dont les travaux aboutissent à l'élaboration du transformisme ou évolutionnisme, qui est peut-être le plus formidable défi jamais lancé par la science aux croyances religieuses – au point qu'aujourd'hui encore Darwin reste la bête noire de tous les mouvements fondamentalistes.

Charles Darwin est le petit-fils d'un biologiste déiste, Erasmus Darwin, qui dès 1794-1796, dans sa *Zoonomia*, avait suggéré l'idée du transformisme. Le fils d'Erasmus, et donc le père de Charles, Robert Waring Darwin, était médecin et libre penseur. Le jeune homme est élevé dans un milieu fortement agnostique. Pourtant, au cours de ses études à Édimbourg puis à Cambridge, il envisage d'entrer dans les ordres, et lorsqu'en 1831, à 22 ans, il s'embarque comme naturaliste à bord du *Beagle*, pour un voyage d'exploration de cinq ans, il est encore croyant, comme il le rapporte dans son autobiographie : « À bord du *Beagle*, j'étais tout à fait orthodoxe, et je me souviens que plusieurs officiers se moquaient de moi parce que je citais la Bible comme une autorité indiscutable dans les questions de moralité. »

De retour en Angleterre en 1836, il commence un long travail de réflexion scientifique à partir de l'énorme quantité d'observations et de spécimens de flore et de faune ramenés du Pacifique et de l'Amérique du Sud. Il élabore ainsi peu à peu les bases de sa théorie : le monde du vivant est régi par la lutte pour la vie, dans laquelle seuls survivent les plus aptes, ceux qui s'adaptent le mieux à leur environnement et à ses changements. Cette adaptation s'accompagne de mutations héréditaires, de la transmission des caractères favorables acquis, et de la disparition des caractères nuisibles. Cette sélection naturelle des plus aptes n'obéit à aucun plan préétabli ; elle se fait au hasard des changements du milieu, et aboutit à une évolution des espèces, dont Darwin reconstitue le fil.

Inévitablement, cette vision de l'évolution le conduit à réfléchir aux conséquences métaphysiques et à en percevoir l'incompatibilité avec

les mythes religieux de création, en particulier celui de la Genèse. Mais il est bien difficile de saisir le cheminement de Darwin au cours de ces années. D'après son autobiographie, il glisse insensiblement de la foi à l'incroyance : « J'en arrivais à cette époque (1836 à 1839) à considérer que l'Ancien Testament ne méritait pas plus de confiance que les livres des hindouistes... En considérant davantage qu'il aurait fallu une preuve formelle pour qu'un homme sensé croie aux miracles sur lesquels repose le christianisme, que plus nous connaissons les lois de la nature, plus les miracles deviennent incroyables, que les hommes de cette époque étaient ignorants et crédules à un degré qui nous est presque incompréhensible, qu'on ne peut affirmer que les Évangiles ont été écrits au moment des événements qu'ils relatent,... par de telles réflexions, qui ne sont pas originales mais qui m'ont influencé, j'en vins peu à peu à ne plus croire au christianisme comme révélation divine... Ainsi, l'incroyance m'envahit lentement, mais à la fin, totalement. Le processus fut si lent que je n'en éprouvais aucun désarroi. » Pourtant, il écrit le 11 janvier 1844 à Hooker : « Je me fais l'effet d'avouer un meurtre », ce qui est l'aveu d'un réel traumatisme.

Le problème du mal et de la violence

La théorie scientifique de l'évolution et de la sélection naturelle n'est cependant pas la seule cause de son incroyance. Le vieux problème du mal exerce une profonde influence sur cet homme très affecté par la perte de sa fille Anne, âgée de 10 ans, en 1851. La nature est cruelle ; le fort mange le faible ; les hommes souffrent ; les animaux souffrent, « personne ne conteste qu'il y a dans le monde d'immenses souffrances ». Comment concilier ces souffrances d'innocents avec l'existence d'un Dieu créateur bon et tout-puissant ? « Le très vieil argument de l'existence de la souffrance contre l'existence d'une cause première intelligente me semble très convaincant, alors que la présence de beaucoup de souffrance s'accorde bien avec l'idée que tous les êtres organiques se sont développés par variation et sélection naturelle. »

En fait, pour beaucoup, « l'argument le plus courant en faveur de l'existence d'un Dieu intelligent est tiré de la profonde conviction intérieure et des sentiments perçus par la plupart des gens ». Mais ces sentiments n'ont aucune valeur de preuve. Moi-même, poursuit Darwin, quand j'étais au milieu de la forêt brésilienne, j'étais envahi par les plus hauts sentiments d'« étonnement, d'admiration, de dévotion, qui emplissent et élèvent l'esprit », mais « on ne peut pas plus prendre cela comme une preuve de l'existence de Dieu que les sentiments puissants et vagues produits par la musique ».

Jusqu'où va l'incroyance de Darwin ? D'après son autobiographie, elle ne dépasse pas le stade de l'agnosticisme : « Je ne prétends pas

éclairer des problèmes aussi complexes. Le mystère des origines de toutes choses est insoluble pour nous ; et quant à moi, je dois me contenter de rester agnostique. » Et encore : « Le Tout est une devinette, une énigme, un mystère inexplicable. Le doute, l'incertitude, la suspension de jugement semblent les seuls résultats de notre examen le plus attentif sur ce sujet. » Mais les notes de ses carnets de 1837-1839 suggèrent que cet agnosticisme est en fait une position de prudence, une façade qui dissimule un athéisme réel : « Éviter de montrer à quel point je crois au matérialisme » ; « l'esprit est fonction du corps » ; « imaginons que les hommes soient morts ; alors, les singes font les hommes » ; « je n'admettrai jamais que l'homme, sous prétexte qu'il y a un abîme entre lui et les animaux, a une origine différente ». Il fait allusion à la persécution de Galilée, et même s'il ne court pas le même risque dans l'Angleterre victorienne, il veut ménager ses amis et sa femme Emma, profondément croyante, jusqu'au point d'utiliser en 1859 dans *L'Origine des espèces* des expressions à consonance religieuse, ce qu'il regrettera dans une lettre de 1863 à Hooker : « J'ai longuement regretté de m'être aplati devant l'opinion publique et de m'être servi du terme biblique de "création" ; en fait, je voulais parler d'une "apparition", due à un processus totalement inconnu. »

L'Origine des espèces

Darwin s'est en effet décidé à publier sa théorie après bien des hésitations : *On the Origin of Species by Means of Natural Selection*, en novembre 1859. L'ouvrage fait l'effet d'une bombe. La première édition est épuisée en une semaine. Dans les églises, c'est la panique. Le sol se dérobe sous les pieds des théologiens. Chez les anglicans, Herschel, Whewell, l'évêque Wilberforce tonnent contre l'impie qui bafoue la Genèse. Dès 1860, l'épiscopat allemand condamne le livre ; en Italie, Pie IX anathémise « les aberrations du darwinisme », d'autant plus qu'en 1871 Darwin, tirant les conséquences logiques de sa théorie, l'applique à l'homme, dans *The Descent of Man, and Selection in Relation to Sex* : c'est la fin d'Adam et Ève ; le couple mythique est remplacé par une horde de chimpanzés, dont Jésus lui-même est le descendant. Très vite, cependant, certains théologiens vont trouver moyen d'assimiler le darwinisme : le dominicain Leroy, le jésuite Haté, le père Monsabré, puis l'abbé Guillemet, le père Sertillanges, et quelques autres. Mais ils sont très minoritaires, et subissent des pressions : le père Leroy doit se rétracter, et l'opinion dominante dans l'Église est celle qu'exprime le Père de Scoraille dans la revue jésuite des *Études* en 1888 : d'après Darwin, « une femelle animale aurait enfanté, nourri, élevé un homme véritable, notre ancêtre et celui de Jésus-Christ. Ce n'est ni le lieu ni le moment

d'examiner ce que valent scientifiquement ces fictions répugnantes ». Bien incapables en effet de trouver des arguments scientifiques contre l'évolutionnisme, les théologiens ne peuvent qu'exprimer une indignation morale sans aucune valeur au niveau des faits.

Bibliographie : C. Darwin, *L'Origine des espèces*, éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1992 ; The Autobiography of Charles Darwin, Londres, 1993 ; The Life and Letters of Charles Darwin, F. Darwin (dir.), Londres, 2009.

DAVID DE DINANT

(fin XI^e - début XIII^e siècle)

Philosophe et théologien médiéval, maître ès Arts, qui enseigne un moment à Paris, vers 1210, et a séjourné à la cour d'Innocent III. De son œuvre, les *Quaternuli* et le *De tomis*, il ne subsiste rien, tous les exemplaires ayant été brûlés sur ordre de l'évêque de Paris, mais on en connaît la substance à travers les écrits d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin, qui le combattent. Sa doctrine est un panthéisme et un monisme intégral : il y a une seule substance, principe unique de toute la réalité, et dont les formes différentes ne sont que des apparences, et cette substance n'est connaissable que par la raison. Elle est ce qu'on appelle communément Dieu. C'est ce qui apparaît dans ce fragment cité par Albert le Grand : « Il est évident qu'il n'y a qu'une substance commune à tous les corps, à toutes les âmes, et que cette unique substance est Dieu lui-même... Dieu, la matière et l'intelligence sont la même substance... La vraie substance contient toutes les âmes et tous les corps, sans être pourtant ni tel corps, ni telle âme, et le seul nom qui lui convient est le nom de Dieu lui-même. »

Bibliographie : É. Bréhier, *La Philosophie du Moyen Âge*, Paris, 1971.

DAWKINS Richard

(né en 1941)

Éthologiste et biologiste britannique, né à Nairobi, professeur à l'université d'Oxford et *fellow* (chargé de cours) du New College, c'est l'un des plus ardents défenseurs de l'athéisme dans le monde contemporain, par ses nombreuses interventions et ses publications à destination du grand public.

The God Delusion, paru en 2006, est un réquisitoire quasiment exhaustif contre les croyances religieuses, basé sur une conception darwinienne de l'existence. Dawkins souligne d'abord l'anomalie que constitue la persistance des religions dans le monde contemporain en dépit des progrès de la science. Les religions occupent une place exorbitante et revendiquent un statut privilégié interdisant toute critique à leur égard : demander aux croyants de justifier leur foi est considéré comme une agression intolérable, une atteinte à la liberté religieuse, même dans les pays démocratiques et laïques. Cette surprotection dont bénéficient les religions est néfaste et dangereuse. Elle accrédite l'idée d'après laquelle toute croyance religieuse est respectable, alors même qu'elle repose sur des fictions et des mythes irrationnels qui bafouent la dignité de l'homme comme être de raison. La distinction entre fondamentalistes, réputés dangereux, et modérés, considérés comme honorables, est fallacieuse. D'abord parce que les fondamentalistes, ou intégristes, sont les représentants les plus authentiques du contenu de leur foi, fidèles à la lettre des écrits « révélés », alors que les modérés ou libéraux ne cessent d'adapter, d'accommoder, d'interpréter symboliquement les textes, c'est-à-dire de les trahir en fonction du contexte culturel ambiant. Et ensuite parce que ces croyants libéraux font le lit des fondamentalistes, « en enseignant aux enfants, dès leur plus jeune âge, que la foi aveugle est une vertu ».

Renverser la charge de la preuve

Dawkins dénonce la mauvaise foi des croyants, qui demandent aux

athées de prouver que Dieu n'existe pas, alors que c'est à celui qui affirme cette existence qu'incombe la charge de fournir des preuves : demande-t-on de prouver que Zeus ou Vénus n'existe pas ? Il n'y a aucune preuve de la non-existence des licornes, et pourtant personne ne croit qu'elles existent. Quant à donner des preuves de l'existence de Dieu, les responsables religieux n'y tiennent pas trop : ils préfèrent entretenir le « suspense », qui les rend indispensables aux yeux des croyants comme seuls dépositaires et dispensateurs des desseins de la providence. Ils préfèrent parler de « signes » : « trop de preuves ne serait pas bon pour nous », suivant le théologien d'Oxford, Richard Swinburne, cité par Dawkins. Un certain degré de doute entretient l'inquiétude, et l'inquiétude entretient chez le croyant le besoin de réconfort, d'explication, de consolation, qu'il va chercher près du clergé et des théologiens.

Ces derniers pourtant travaillent sur du vide, entassent les volumes de rhétorique creuse, se payant de mots qui ne correspondent à aucune réalité, et commentant à l'infini de vieux textes élaborés au sein de sociétés archaïques et qu'ils qualifient sans le moindre début de justification de textes « inspirés ». Parmi les « signes » invoqués en faveur de l'existence de Dieu, il y a le témoignage des Écritures, alors que ce sont de pures productions humaines, pleines d'incohérences et d'invraisemblances. Il y a la « conviction intime », qui peut être expliquée par des besoins psychologiques élémentaires ; il y a le « miracle de la vie », qui, disent les croyants, n'avait qu'une chance sur un milliard d'apparaître : mais justement, cette probabilité statistique, si faible soit-elle, a eu 15 milliards d'années sur un milliard de milliards de planètes que compte au minimum notre Univers pour se réaliser quelque part ; il n'y a donc là rien de miraculeux ; il y a le fameux argument du « dessein » : tout dans la nature est tellement bien adapté à sa fonction, au but poursuivi, que cela ne peut être que la réalisation d'un plan préconçu ; ce n'est au contraire, dit Dawkins, que le résultat de la sélection naturelle, qui fait que ne peuvent survivre que ceux qui sont adaptés à leur fonction. Et puis, s'il y avait dessein intelligent par un « grand architecte », comment expliquer les « brouillons », les « ratés », toutes ces branches de l'évolution qui ont abouti à des impasses, comme l'homme de Néandertal ?

Il y a encore l'argument tiré de l'existence de grands savants croyants : les athées s'estiment-ils plus intelligents que Pasteur et tous les grands esprits chrétiens ? À cela, Dawkins répond par des chiffres : à la National Academy des sciences américaine, 7 % des savants croient en un Dieu personnel ; à la Royal Society de Londres, 3,3 %, et 43 études, portant sur la relation entre niveau intellectuel et culturel et la foi, montrent que « plus le niveau d'intelligence et d'éducation est élevé, moins on est porté à soutenir des croyances de diverses

sortes ». De plus, un savant très compétent, et même génial dans son domaine, peut très bien avoir des idées stupides dans des domaines voisins : Newton n'était-il pas d'une crédulité désarmante face à l'ésotérisme ?

Les arguments médiévaux de type preuve ontologique de saint Anselme, ou de premier moteur de saint Thomas, ont été ruinés depuis longtemps par Kant* et d'autres, et même les théologiens actuels n'oseraient plus les utiliser. L'argument du pari revient à jouer l'existence de Dieu à la roulette russe. Et puis, il y a les arguments pratiques, au sens kantien du terme : s'il n'y a pas de Dieu, tout est permis. Outre que cela n'est en aucun cas une preuve de l'existence de Dieu, cet argument fait reposer la morale chrétienne sur la seule crainte du châtement et l'espoir de la récompense. Dire que la morale altruiste est d'essence chrétienne n'a aucun fondement : il s'agit là encore d'un effet de la sélection naturelle ; c'est une conduite psychologique qui favorise l'adaptation au milieu et donc la survie : « Nous avons maintenant quatre bonnes raisons darwiniennes d'être altruiste, généreux et "moral" les uns avec les autres. D'abord, il y a le cas particulier de la parenté génétique. Ensuite il y a la réciprocité... ; troisièmement le bénéfice darwinien de se forger une réputation de générosité et de bonté. Et quatrièmement... il y a le bénéfice supplémentaire de générosité remarquable comme moyen d'acquérir une renommée authentique. » Citons encore l'argument de la consolation : mais cela ne veut pas dire pour autant que le contenu de la religion soit vrai ; la croyance peut soulager comme un placebo.

Incohérence de la « Révélation »

L'athéisme peut encore s'appuyer sur les contradictions et faiblesses des religions, en particulier des trois grandes religions « révélées ». Ainsi, elles affirment toutes que Dieu est à la fois omnipotent et omniscient, ce qui est contradictoire, car un être omniscient ne peut pas changer d'avis. Et puis, les religions se réclament de livres incohérents, dans lesquels on trouve tout et son contraire, ce qui permet à chacun d'y prendre ce qu'il veut et d'interpréter le reste symboliquement. Le cas du Coran à l'égard des femmes, de la guerre sainte, des infidèles, est typique à cet égard. Le christianisme ne fait pas mieux, avec un Ancien Testament présentant un Dieu terrible et vengeur, et un Nouveau Testament centré sur une divinité aimante et infiniment bonne. Au cœur de ces incohérences, le culte de la souffrance : Dieu fait payer à l'humanité une faute originelle de nature inconnue, commise par deux individus qui n'ont jamais existé, faute rachetée en obligeant les hommes à commettre une faute encore plus grave : la mise à mort du propre Fils de Dieu ! (Car si les hommes avaient acquitté Jésus, que serait devenue la Rédemption ?) Et pour

commémorer l'événement, on demande à la foule des croyants d'adorer et de manger un morceau de pain sensé être le corps de ce Fils de Dieu. Lorsqu'une croyance bafoue à ce point la raison la plus élémentaire, doit-on encore la considérer avec respect, ou comme une insulte à la dignité humaine ?

Poser cette question, c'est soulever une tempête d'indignation, dont Richard Dawkins témoigne en citant les lettres d'une incroyable violence qu'il reçoit comme tous « ceux qui sont perçus comme ennemis du christianisme ». Et ne parlons pas des tenants de l'islam.

Pourquoi la religion survit-elle ?

Reste une question, dont la réponse est peut-être l'apport le plus original de l'athéisme de Dawkins : comment expliquer, dans une perspective darwinienne, la persistance d'un besoin religieux dans le monde contemporain, alors que la religion, grosse consommatrice de temps, d'argent et d'énergie, sans aucun résultat tangible, est nuisible à l'efficacité que requiert la lutte pour la survie ? L'explication courante consiste à dire que la foi atténue le stress et aide à surmonter les épreuves. Réponse contestable d'après Dawkins : le croyant n'est pas plus heureux que l'incroyant, et de toute façon on ne peut pas croire uniquement parce que cela rend service. L'explication darwinienne de Dawkins est que si la religion n'a plus de valeur directe au service de la survie de l'espèce, le besoin religieux est le résidu d'un comportement qui autrefois était vital et s'est donc inscrit dans les gènes : l'homme a fait une distinction instinctive entre matière et esprit, en attribuant à notre environnement des intentions, ce qui permettait de prendre des dispositions pour parer au danger. Le cerveau humain a ainsi acquis une prédisposition à la croyance en une réalité intelligente immatérielle. De même, la tendance à l'amour exclusif favorisait la propagation de l'espèce en assurant la protection du petit, et la tendance à persister dans l'irrationnel en dépit des faits est une règle de sécurité, car changer d'avis dans l'action est dangereux. Le cerveau a ainsi hérité de prédispositions psychologiques qui favorisent la tendance à la croyance religieuse. Ces « *memes* », ou unités d'héritage culturel, se transmettent parce qu'ils font partie d'un ensemble cohérent avec d'autres. « Certaines idées religieuses survivent parce qu'elles sont compatibles avec d'autres *memes* qui sont déjà nombreux dans le même "pool", comme partie d'un "memplex". » Utilisant ce substrat, les fondateurs de religions imposent aisément leurs mythes.

Bibliographie : R. Dawkins, *The God Delusion*, Londres, 2006 ; trad. fr : Pour en finir avec Dieu, Paris, 2008.

DÉHÉNAULT Jean

(1611-1682)

Poète français, né à Paris, qui a beaucoup voyagé en Europe, il est devenu receveur des tailles de l'élection de Saint-Étienne en 1655, et fidèle du surintendant Fouquet. C'est un libertin érudit, raffiné et débauché, ami de Chapelle* et de Molière*. Il professe l'athéisme, et aurait même rendu visite à Spinoza*. Il se méfie cependant de la raison, et surtout de la « folle opinion, reine des Phanatiques ». Son credo tient dans ces quatre vers des *Troyennes* de Sénèque, qu'il aime citer : « Tout meurt en nous quand nous mourons ;/ la mort ne laisse rien, et n'est rien elle-même :/ du peu de temps que nous durons/ ce n'est que le moment extrême. »

Bibliographie : A. Adam, Histoire de la littérature française au XVII^e siècle, t. III, Paris, 1962.

DEJEANTE Victor Léon

(1850-1927)

Ouvrier chapelier français, fondateur avec Groussier de l'Alliance communiste révolutionnaire. Député de Paris de 1893 à 1919 et de 1924 à 1927, il préside le groupe socialiste à la Chambre à partir de 1900, et se fait remarquer par son athéisme et son anticléricalisme virulents, protestant en 1899 contre une décision du chef d'état-major général de la marine plaçant la flotte française sous la protection de l'archange saint Michel. Il demande, en vain, la suppression des aumôniers sur les navires.

Bibliographie : J. Lalouette, La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.

DELAUNAY Gaétan

(fin XIX^e siècle)

Médecin français, athée et violemment anticlérical qui, en 1880, dans l'*Histoire naturelle du dévot*, publie une étude anthropologique des ecclésiastiques, basée sur ses enquêtes et observations cliniques et sur des éléments empruntés à Paul Broca et à Gustave Le Bon.

L'ouvrage, qui se veut scientifique, décrit le clergé comme une race inférieure, dont les membres, curés et moines, sont « moins verticaux que les laïcs », avec un « embonpoint démesuré » et une « dégénérescence graisseuse », surtout dans « la région fessière », comme « chez les races inférieures ». Ils sont obliques, comme les Hottentots, et « marchent les genoux fléchis et ont très peu de mollet, ce qui les rapproche des nègres », avec des bras trop longs et des mains comme celles des « anthropoïdes ». Incapables de marcher droit, ils vont toujours vers la gauche (!). Leurs besoins sexuels sont au-dessus de la moyenne, ce qui les pousse à une grande lubricité « en pensées, en paroles et en actions ».

Le visage est hideux, comme chez « tous les individus inférieurs sous le rapport de la force et de l'intelligence : enfants, vieillards, idiots » : bouche trop grande, lèvres trop grosses, surtout l'inférieure, qui avance « comme chez les nègres prognathes, l'arcade dentaire étroite comme chez les idiots... et l'espace interorbitaire est petit, signe d'infériorité qui prouve l'étroitesse du cerveau et qui est à son maximum chez le cochon d'Inde ». Les arcades sourcilières en saillie achèvent de leur donner un « caractère simien ».

Mais c'est surtout la capacité crânienne qui est inquiétante : « Les religieux en général ont la tête moins grosse que les libres penseurs », ce que confirme une enquête chez les chapeliers des sulpiciens : d'après les mensurations, il doit leur manquer 50 cm³ de cerveau par rapport à la race des laïques, ce qui en fait des spécimens archaïques, qui ont environ dix siècles de retard sur les gens normaux. Dans ces conditions, « quoi d'étonnant qu'ils aient la stupidité sans bornes, les passions honteuses, les vices monstrueux, les mœurs sauvages de nos

ancêtres ? Leur présence au milieu de nous est une anomalie et une monstruosité... Une conséquence politique et sociale ressort de cette étude... Il importe qu'ils ne participent plus au pouvoir, à la gestion des affaires intérieures et extérieures, à l'éducation des enfants, à l'assistance publique, etc., en un mot aux fonctions qu'ils ont toujours exercées au rebours du progrès... À la République incombe la mission de remplacer dans l'État, et particulièrement dans l'école, les "têtes de moineaux" par les fortes têtes, et les hommes du neuvième siècle par ceux du dix-neuvième. »

Bibliographie : *G. Delaunay, Histoire naturelle du dévot, Paris, 1880.*

DÉMOCRITE

(vers – 460 - vers – 370)

Philosophe grec né à Abdère ou à Milet. Il acquiert de vastes connaissances dans toutes les sciences et la philosophie auprès de Leucippe* et d'Anaxagore*, puis aurait voyagé en Égypte, en Perse et jusqu'en Inde avant de s'établir en Grèce, où son enseignement, sa modestie et sa vie retirée lui attirent la réputation d'un sage.

Il peut à juste titre être considéré comme le père du matérialisme. Les bases de sa métaphysique sont en effet les suivantes, d'après Friedrich Lange : 1. Rien ne vient de rien, et rien de ce qui existe ne peut être anéanti ; 2. tout ce qui arrive, arrive nécessairement, par enchaînement physique de causes et d'effets ; 3. Rien n'existe en dehors des atomes et du vide ; 4. Les atomes, en nombre infini, tombent éternellement à travers l'espace et, entraînés par des tourbillons, engendrent toutes les formes existant dans l'Univers ; 5. L'âme est formée d'atomes subtils, lisses et ronds, qui pénètrent tout le corps et lui donnent la vie.

Dans un tel Univers, il n'y a pas de place pour les dieux. Pour Démocrite, ce nom désigne des fantasmagories, des produits de l'imagination ; c'est bien ainsi que l'ont compris les interprètes antiques de sa pensée : d'après lui, écrit Hermippe, les êtres divins sont des « simulacres », des « images », des « visions que nous avons en dormant » (Plutarque, *Propos de table*), des « images dotées d'un caractère divin », des « images animées qui ont coutume de nous être soit utiles, soit nuisibles » (Cicéron*, *De la nature des dieux*). Pour ce dernier, Démocrite « abolit complètement la divinité au point d'anéantir l'opinion qu'on s'en fait ».

Bibliographie : J.P. Dumont (dir.), *Les Écoles présocratiques*, Paris, 1988.

DENCK Johannes

(1495-1517)

Auteur allemand, banni de Nuremberg pour avoir relevé les absurdités de la Bible.

Bibliographie : R. Vaneigem, préface de L'Art de ne croire en rien, Paris, 2002.

DENNETT Daniel

(né en 1942)

Philosophe américain, athée, directeur du Centre d'études cognitives de Tufts University. Dans *Darwin's Dangerous Idea* (1995), il salue l'œuvre salutaire du biologiste anglais, qui nous a débarrassé des conceptions mythiques élaborées par les religions. Pour lui, si les religions subsistent, c'est en raison de « la croyance en la croyance ». Le contenu importe peu au fidèle, qui de plus en plus le compose « à la carte ». Ce qu'il recherche, c'est le soutien psychologique que lui apporte la religion. Et une religion ne peut se passer d'un Dieu : « Une religion sans Dieu ou dieux est comme un vertébré sans colonne vertébrale. » Mais la plupart des fidèles croient en la vertu de la croyance plus qu'en un véritable Dieu.

Bibliographie : D.C. Dennett, *Breaking the Spell*, Penguin Books, 2006.

DERAISMES Maria

(1828-1894)

Militante féministe française, membre du Grand Orient et de l'association Le Droit des femmes. Initiée en 1882 à la loge des libres penseurs du Pecq, elle anime un salon littéraire et artistique, donne des conférences, et écrit dans *La Semaine anticléricale*, où elle réclame l'instauration d'un « dimanche civil », qui serait marqué par une célébration laïque et des conférences où on opposerait « la lumière à l'obscurité, la science à l'ignorance, le progrès à la réaction ».

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

DESCARTES René

(1596-1650)

Philosophe français, né à La Haye dans le Poitou, et mort à Stockholm. Après des études chez les jésuites de La Flèche, il voyage, d'abord en tant que soldat, en Hollande, où il se lie d'amitié avec le physicien Beeckman, puis en Bohême, en Allemagne, en Italie. De 1625 à 1628 il est à Paris, fréquente les salons, avant de s'établir en Hollande de 1628 à 1644, où il écrit ses principales œuvres de physique, de mathématiques et de philosophie, dont le fameux *Discours de la méthode*, publié en 1637. Appelé en Suède par la reine Christine*, il y meurt d'une pneumonie.

Devenu l'incarnation de la pensée rationnelle française, c'est en raison des conséquences lointaines de ses principes que Descartes mérite de figurer dans ce dictionnaire. L'Église ne s'y est d'ailleurs pas trompée, inscrivant dès 1663 ses œuvres philosophiques majeures à l'Index des livres prohibés, où ils se trouvaient toujours en 1948. L'enseignement du cartésianisme est rigoureusement interdit dans les collèges religieux au XVII^e siècle, et les sanctions pleuvent sur les récalcitrants : chez les oratoriens dès 1652, à la faculté de théologie de Louvain en 1662, à la Sorbonne en 1671, chez les bénédictins en 1678, chez les jésuites en 1706 et 1714. Descartes est ressenti comme un dangereux facteur potentiel d'athéisme en dépit de toutes les précautions prises par le philosophe pour éviter de heurter de front l'Église. Bossuet l'a fort bien vu : « M. Descartes, écrit-il, a toujours craint d'être noté par l'Église ; et on lui voit prendre sur cela des précautions, dont quelques-unes allaient jusqu'à l'excès. » L'évêque de Meaux va jusqu'à demander en 1701 à Pasquier, docteur de Sorbonne, de brûler discrètement une lettre de Descartes sur la transsubstantiation, car, dit-il, « ses ennemis en tireraient des avantages qu'il ne faut pas leur donner ». Et, très clairvoyant, il pressent qu'au nom du cartésianisme, « ou je me trompe bien fort, ou je vois un très grand parti se former contre l'Église ». Et on connaît la fameuse pensée de Pascal : « Je ne peux pardonner à Descartes : il

aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu. » Le cartésianisme, poussé à ses conséquences logiques, porte en germe l'athéisme.

« Le père du matérialisme athée »

C'est bien ce que pense le théologien Claude Tresmontant, qui écrit : « Descartes, certes, n'était pas athée. Il a pensé démontrer l'existence de Dieu... en partant, non pas du monde, comme saint Thomas, mais du sujet pensant, et de l'idée de perfection qui se trouve en lui. Il a voulu démontrer l'existence de l'âme humaine, sa distinction d'avec le corps, et son immortalité possible. Et cependant, il est effectivement le père d'une partie du matérialisme athée du XVIII^e, XIX^e et même XX^e siècle, celle qu'on appelle mécaniste... Cela tient à la cosmologie de Descartes, et à son anthropologie... Comment l'athéisme moderne peut-il, pour une part, dériver de cette cosmologie ? Tout simplement en considérant comme fictive la mention de la création, ajoutée, d'une manière extrinsèque, à l'idée de chaos originel, et en admettant que les lois de la nature dont parle Descartes, au lieu d'avoir été établies par Dieu, sont tout simplement les lois de la nature incréée en tant que telle... Et dans ce cas-là, on s'éloigne de l'atomisme de Démocrite* et d'Épicure*, pour se rapprocher d'un athéisme de type panthéiste... Une fois que le Dieu de Descartes a produit le chaos originel de matière, et a établi les lois naturelles, il n'a plus à s'en occuper. Il n'a qu'à laisser faire les lois naturelles. C'est cette tendance-là qui a été conduite jusqu'à son terme par les matérialistes français ultérieurs. » De même pour l'anthropologie cartésienne, qui a fourni une base à l'athéisme mécaniste en séparant radicalement le corps et l'âme, qui peuvent fort bien subsister à part : le corps fonctionne comme une machine, sans avoir besoin de l'âme, qui est surajoutée par Dieu d'une façon extrinsèque. « Les matérialistes du XVIII^e, du XIX^e et même du XX^e siècle, ont estimé que, dans ces conditions, on pouvait se passer de l'hypothèse "âme", puisque le corps organisé, selon Descartes, fonctionne très bien sans cela. Il suffit d'admettre que le corps est une mécanique. » Dieu et l'âme sont des hypothèses dont on pourra bientôt se passer. L'homme-machine de La Mettrie* est le rejeton direct du mécanisme cartésien. C'est ce qu'a bien vu Plekhanov dans *La Conception matérialiste de l'histoire* (1901) : « Logiquement, c'est de la philosophie de Descartes qu'est sorti le matérialisme de La Mettrie, [qui est] un cartésien pur et simple qui alla jusqu'au bout de ses idées, ayant enrichi son bagage intellectuel de toutes les connaissances existant alors en biologie. »

Il n'est pas jusqu'à la volonté de Descartes de prouver l'existence de Dieu par une saisie directe, une vision évidente de nature intellectuelle qui ne conduise à un athéisme potentiel. Il écrit à Mersenne en 1630 : j'ai « trouvé comment on peut démontrer les vérités métaphysiques d'une façon qui est plus évidente que les démonstrations de la géométrie ». Mais le Dieu auquel il aboutit, c'est le Dieu des philosophes, qui n'est que l'autre nom de la raison pure, « la pure raison abstraite et sans volonté placée à l'origine des choses », écrit Antoine Adam.

En fait, le dualisme métaphysique de Descartes entre la chose pensante et la chose étendue est à l'origine des deux formes d'athéisme qui se développent à partir du XVIII^e siècle : l'idéalisme et le matérialisme. En ramenant l'essence de la substance spirituelle à la pure pensée et celle de la substance matérielle à la pure extension, il ouvre la voie à l'immanentisme et au matérialisme. C'est bien pourquoi Diderot*, d'Holbach*, La Mettrie*, Meslier* se réclameront de lui.

Bibliographie : J. Laporte, *Le Rationalisme de Descartes*, Paris, 1945 ; J.L. Marion, *Sur la théologie blanche de Descartes*, Paris, 1981 ; G. Rodis-Lewis, *L'Anthropologie cartésienne*, Paris, 199.

DESCHAMPS Léger Marie

(1716-1774)

Moine bénédictin de Saint-Maur, il réside à l'abbaye Saint-Julien de Tours de 1745 à 1762, avant de devenir prieur de Montreuil-Bellay de 1762 à 1774. Ce religieux athée élabore un système métaphysique qu'il consigne dans un manuscrit resté non publié, *Le Vrai Système*. Il y distingue trois étapes dans l'évolution de l'humanité : l'état sauvage, groupement mécanique fondé sur l'instinct ; l'état de lois, où les sociétés reposent sur l'inégalité et l'oppression sous couvert de lois humaines et divines (dans cette phase on se sert de l'idée de Dieu pour fonder la morale de l'inégalité, oppressive et aliénante) ; l'état de mœurs, qui succédera au précédent par destruction de la religion et mutation de la théologie en métaphysique ; l'idée de Dieu deviendra, dans cet athéisme éclairé, « Tout », c'est-à-dire la Vérité, et « le Tout », c'est-à-dire un communisme vécu.

Protégé par le marquis de Voyer d'Argenson, qui l'accueille souvent au château des Ormes, Dom Deschamps, beaucoup plus audacieux que les philosophes des Lumières, est méprisé par eux. Il renie ce qu'il appelle les « demi-Lumières », la théologie, le théisme, le déisme, le culte de la raison, et pense que les intellectuels de son époque n'ont pas assez creusé le concept d'athéisme. À l'« athéisme ignorant », à l'« athéisme absurde », à l'« athéisme des philosophes », à l'« athéisme des demi-Lumières », il oppose l'« athéisme éclairé », qui rejette à la fois les religions et le matérialisme, pour atteindre la révélation du néant face à l'être, à l'existence, dont chacun est une partie.

Son œuvre, qu'il présente comme un « précis d'athéisme », a une parenté certaine avec la théologie négative du cardinal de Cues, qui portait en elle la potentialité de l'incroyance : Dieu étant au-delà de toute affirmation, il se situe au point où les extrêmes s'unissent. On ne peut rien affirmer de lui, on ne peut qu'en nier tous les attributs : « C'est en cela, écrit Deschamps, que consiste la théologie absolument secrète à quoi aucun philosophe n'est parvenu ni n'est capable de parvenir, s'il s'en tient au principe commun de toute philosophie, à

savoir que les contradictoires s'excluent. » « Si la pensée cesse d'entendre, elle se situe dans la ténèbre de l'ignorance, et quand elle prend conscience de cette ténèbre, c'est le signe alors de la présence du Dieu qu'elle cherche. » C'est ce que Dom Deschamps appelle l'« athéisme vrai ».

Il qualifie son système de « théologie athée », rejetant toute religion positive, pour des raisons sociopolitiques, annonciatrices quant à elles du communisme : « La religion est à l'appui de l'inégalité morale et de la propriété, en même temps qu'elle prêche l'égalité et la désappropriation ; c'est qu'il est dans la nature de l'état de lois que cela soit ainsi. »

Bibliographie : A. Robinet, Dom Deschamps, le maître du soupçon, Paris, 1994.

DESCHANEL Émile Auguste Étienne

(1819-1904)

Professeur et homme politique français, il collabore à partir de 1847 à *La Liberté de penser*, ce qui lui vaut d'être destitué de son poste de professeur. Expulsé en Belgique après le coup d'État du 2 décembre 1851, il vit en donnant des conférences. Dans *Catholicisme et socialisme*, en 1850, il fait l'analyse sociologique des catholiques, dont l'appartenance à l'Église relève plus, dit-il, des traditions familiales et locales que de la foi profonde. Ces « catholiques de géographie » font en quelque sorte partie du paysage, comme la végétation, car « ils poussent où on les a plantés. » Libre penseur, il est élu député en 1876, sénateur en 1881, année où il devient professeur de littérature française au Collège de France.

Bibliographie : E. Deschanel, *Catholicisme et socialisme*, Paris, 1850.

COUTURES Jacques Parrain, baron des

(1645-1702)

Écrivain français, qui diffuse la pensée épicurienne, dont il est un ardent défenseur. En 1685, il publie une traduction de *De la nature des choses* de Lucrèce*, dans laquelle il va au-devant des objections : « Je sais qu'on pourra trouver ces louanges excessives, et que certains esprits s'offenseront d'un encens que ce grand homme a mérité : c'est en vain qu'ils objecteront que Lucrèce a eu des opinions criminelles, qu'il a cru la construction fortuite du monde, la mortalité de l'âme, et qu'il a nié la providence divine », car c'est parce qu'il ne connaissait pas notre religion. Au prix de cette mince concession, Coutures obtient le privilège du roi pour la publication d'une œuvre réputée athée dont il partage toutes les idées.

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800, Coda, Paris, 2008.

DESHOULIÈRES Antoinette de Ligier, Mme

(1637-1694)

Femme d'esprit et écrivain, mariée à 14 ans au seigneur des Houlières, elle a une jeunesse agitée pendant la Fronde, où elle se réfugie aux Pays-Bas. Après son retour en France en 1657, elle devient une figure marquante du milieu des précieuses et des femmes savantes. Très cultivée, amie de Perrault, Quinault, Charpentier, elle écrit des poésies, dont certaines sont publiées dans *Le Mercure galant*.

La question de savoir si Mme Deshoulières est athée, matérialiste, épicurienne est débattue. Ses panégyristes, qui pensent sans doute que l'athéisme est une maladie honteuse, assurent qu'elle est bonne chrétienne. Cependant, dans ses lettres à Lignères et dans ses poésies, elle ne semble guère croire en un quelconque au-delà, écrivant par exemple dans « Les fleurs » : « Quand une fois nous cessons d'estre, / Aimables fleurs, c'est pour jamais. » En ne faisant baptiser sa fille qu'à l'âge de 29 ans, elle ne témoigne pas d'un zèle excessif pour les sacrements, et son maître en poésie est Jean Hénault*, un athée notoire.

Bibliographie : A. Adam, Histoire de la littérature française au XVII^e siècle, t. III, Paris, 1962.

DESPÉRIERS Bonaventure

(vers 1510-1544)

Poète et conteur français, né en Bourgogne. Valet de chambre de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre et sœur de François I^{er}, qui protège bien des auteurs suspects d'hérésie, il fréquente à Lyon des milieux sceptiques, et se fait une réputation d'athée. S'il échappe aux poursuites grâce à la protection de Marguerite, celle-ci doit malgré tout le congédier, ce qui explique peut-être son suicide.

En 1537, il avait publié anonymement le *Cymbalum mundi*, dont on ne tarda pas à découvrir qu'il en était l'auteur, comme en témoigne une remarque de Claude de L'Estoile sur son exemplaire : « L'auteur, Bonaventure des Périers, homme meschant et athée, comme il apparaît par ce détestable livre. » Pour Mersenne, « Des Périers était un monstre et un fripon d'une impiété achevée. » Guillaume Postel lui fait même l'honneur de suggérer qu'il pourrait bien être l'auteur du mythique *Traité des trois imposteurs*.

Le *Cymbalum mundi*, mis à l'Index, condamné par la Sorbonne, est un divertissement poétique à l'antique, inspiré de Lucien*, Celse* et Ovide. C'est une satire de tous les dogmatismes, de tous les prétendus savants qui, depuis l'Antiquité, ont affirmé posséder la vérité. Despériers démystifie les religions antiques, tout comme l'astrologie et l'alchimie. Les moqueries à l'égard de la mythologie sont des critiques voilées contre le christianisme, dont certaines sont transparentes, comme l'imposture des miracles et guérisons, de l'immortalité de l'âme, de la providence, de la création. Toutes ces « bonnes nouvelles » ne sont en réalité que des « fables », des « abus et tromperies », qui n'ont servi qu'aux puissants et aux riches. Les attaques contre le christianisme sont parfois plus directes : les catholiques sont fous avec leurs jeûnes, leur célibat et leurs indulgences, les protestants avec leur austérité et leur orgueil. Tous ces gens qui prétendent « rendre raison et juger de tout, des cieus, des champs élyséens, de vice, de vertu, de vie, de mort, de paix, de guerre, du passé, de l'avenir », sont des insensés ou d'odieux personnages.

Livre insolent, le *Cymbalum* est émaillé d'impertinences blasphématoires, ponctué de jurons sonores, de « je reny Dieu », « corbieu » et « vertudieu », mais c'est surtout l'ouvrage d'un sceptique amer, pessimiste, qui constate que l'homme, incapable d'atteindre la vérité, gaspille bêtement le temps de sa courte vie à poursuivre des chimères. À quoi bon « perdre ainsi son temps en ce monde icy sans faire autre chose que chercher ce que à l'adventure il n'est pas possible de trouver et qui, peut-estre, n'y est pas » ? Le plus sage est de se taire. Lorsqu'on ne peut rien savoir de vrai, il vaut mieux ne rien dire, et vivre comme tout le monde : « Il faut faire semblant d'avoir bien couru et travaillé et d'estre hors d'haleine. » Despériers est un sceptique, ou plutôt un agnostique. Ses autres œuvres, comme *L'Homme de bien*, *L'Avarice*, *Le Jeu*, nous montrent un homme qui tente de se raccrocher au seul guide sérieux de l'humanité, la raison. Dans *Les Nouvelles Récréations*, il décharge son amertume contre l'Église, ses vices, et la stupidité des théologiens. Il prône une morale épicurienne, fondée sur le respect de la vertu, et abandonnant toute référence surnaturelle.

Bibliographie : L. Lacour, La Vie et les œuvres de Bonaventure Des Périers, Paris, 1856.

DEWEY John

(1859-1952)

Philosophe et pédagogue américain, né à Burlington, dans le Vermont. Professeur de philosophie à l'université de Chicago de 1894 à 1904, puis à l'université Columbia de New York de 1905 à 1929, il a exposé dans de nombreux ouvrages sa conception d'une pédagogie explicitement athée.

Sa vision du monde exclut catégoriquement tout surnaturel. L'Univers est un ensemble d'événements naturels de complexité croissante allant du purement physique à la pensée. Le seul problème pour l'homme est donc de chercher comment traiter les événements dans un sens de plus en plus satisfaisant : d'où le nom d'*instrumentalisme* donné à son système. L'existence d'un dieu est absolument impossible, pour deux raisons : – la présence du mal et de la souffrance, qui contredit toute idée de créateur tout-puissant et infiniment bon ; – si Dieu existait, toute initiative humaine serait paralysée. En vertu de cet athéisme psychologique, Dewey s'oppose à tout enseignement religieux à l'école. La véritable religion doit être vidée de son contenu surnaturel et meublée par un « contexte empirique », basé sur l'expérience. Il n'y a pas de bien absolu, ni de morale absolue, qui serait tirée de principes théologiques. L'individu est un produit de la société, et la société est la source de la moralité.

Bibliographie : J. Dewey, *Common Faith*, New Haven, 1934 ; J. Blewett, *John Dewey. His Thought and Influence*, New York, 1960.

DIAGORAS L'ATHÉE

(vers – 475 - après – 415)

Poète lyrique grec né à Mélos. D'après les auteurs anciens, il aurait d'abord été croyant, puis aurait perdu la foi, pour des raisons intellectuelles et morales. D'après Suidas, Diagoras aurait été un disciple de Démocrite*, convaincu par sa théorie de l'origine des croyances religieuses comme conséquence de la frayeur humaine face aux phénomènes naturels. Explication morale d'autre part : selon un ouvrage grec anonyme qu'on lui attribue, Diagoras aurait perdu la foi après avoir constaté qu'un disciple qui lui avait volé un péan, et qui avait ensuite nié par un faux serment, avait eu une vie heureuse, preuve à ses yeux qu'il n'y avait ni justice divine, ni providence, ni dieux.

D'autre part, une anecdote rapportée par Cicéron* montre Diagoras dénonçant la stupidité des actions de grâce : croire en la bonté des dieux pour un bien reçu, en oubliant la masse des maux infligés par ailleurs, est de la pure inconscience : à Samothrace, alors que Diagoras regardait les ex-voto offerts par les marins qui avaient échappé aux naufrages, un ami lui demande : « Toi qui penses que les dieux ne s'occupent pas des affaires humaines, ne vois-tu pas, d'après toutes ces peintures, combien sont nombreux ceux qui, grâce à des vœux, ont échappé à la fureur de la tempête et sont parvenus au port sains et saufs ? – Non, dit-il, car nulle part on n'a peint tous ceux qui ont fait naufrage et ont péri en mer. » La même réponse peut être faite lors des actions de grâce et autre *Te Deum* à la fin d'une guerre ou d'une épidémie, et dans tous les lieux de guérisons « miraculeuses ».

Diagoras a laissé la réputation d'un athée intégral dès l'époque grecque. Il est violemment critiqué par certains conservateurs, comme Aristophane, et d'autres auteurs déclarent qu'il leur fait tellement horreur qu'ils préfèrent se taire à son sujet. Au IV^e siècle, Aristoxène de Tarente écrit qu'on lui attribue un ouvrage en prose ridiculisant les dieux, et Philodème, dans son *Traité sur la piété*, le prend comme la référence en matière d'athéisme.

Bibliographie : A.B. Drachmann, *Atheism in Pagan Antiquity, Londres-Copenhague, 1922 ;*
F. Jacoby, *Diagoras, Berlin, 1959.*

DIDEROT Denis

(1713-1784)

Écrivain français né à Langres. Éduqué chez les jésuites de sa ville natale, puis à Louis-le-Grand, il est d'abord destiné à la prêtrise. Mais après avoir obtenu sa maîtrise ès arts en 1732, il exerce divers emplois de clerc, de précepteur, effectuant des traductions, et écrivant des *Réflexions* et des *Pensées philosophiques* (1746), d'esprit déiste, condamnées par le Parlement. Dès 1747, avec la *Promenade du sceptique*, il est qualifié par les services de police d'« homme très dangereux et qui parle des saints mystères de notre religion avec mépris ». En 1749, sa *Lettre sur les aveugles* lui vaut un court emprisonnement à Vincennes, où il reçoit la visite de Rousseau*. Libéré, il se consacre à la rédaction de l'*Encyclopédie*, et publie de nombreux ouvrages, qui lui valent une célébrité européenne et des rapports difficiles avec le pouvoir. En 1773-1774, il fait un séjour à Saint-Pétersbourg. Esprit fin et nuancé jusqu'à la contradiction, ses relations avec les philosophes français sont complexes, et c'est dans sa correspondance avec sa maîtresse Sophie Volland que l'on trouve peut-être ses pensées les plus claires au sujet de la religion.

Il exprime en effet dans son œuvre toutes les formes possibles de l'athéisme, du déisme, du théisme, du scepticisme, dont il s'efforce d'ailleurs de donner des définitions : « Le déiste est celui qui croit en Dieu, mais qui nie toute révélation ; le théiste au contraire, est celui qui est prêt d'admettre la révélation, et qui admet déjà l'existence d'un dieu... Il y en a quelques-uns qui vous disent nettement qu'il n'y a point de dieu, et qui le pensent, ce sont les vrais athées ; un assez grand nombre qui ne savent qu'en penser, et qui décideraient volontiers la question à croix ou pile, ce sont les athées sceptiques ; beaucoup plus qui voudraient qu'il n'y en eût point, qui font semblant d'en être persuadés, qui vivent comme s'ils l'étaient, ce sont les fanfarons du parti. » Dans quelle catégorie se situe-t-il ? Il est bien difficile de répondre à cette question, car Diderot n'est pas un dogmatique, et ne peut se satisfaire d'une position unique. Sensible à

la complexité des choses, il voit les faiblesses des différentes opinions, et il évolue sans cesse. La forme même de ses œuvres, souvent dialoguée, rend plus difficile encore la saisie d'une pensée tout en nuances et en circonvolutions, qui n'a jamais été systématisée dans un ouvrage majeur. Il présente les différents aspects du matérialisme, note J.-C. Bourdin, « en spéculatif et poète, et non en prépositiviste ». C'est que Diderot est trop fin pour adhérer totalement à telle ou telle position ; il a trop conscience des déficiences de l'esprit humain pour cela. Bien sûr, il a des opinions, mais il n'en fait pas des vérités intangibles : « Nous nous promenons entre des ombres, écrit-il, ombres nous-mêmes pour les autres, et pour nous. »

Du déisme à l'athéisme

Sans doute a-t-il d'abord été déiste, traduisant Shaftesbury* en 1745, affirmant sa croyance en un Dieu créateur et en l'immortalité de l'âme, s'émerveillant devant le spectacle de la nature comme empreinte de la divinité dans ses *Pensées philosophiques* de 1746. Mais très vite il évolue vers le matérialisme athée, auquel il semble se rallier en 1749 dans l'ouvrage crucial qu'est la *Lettre sur les aveugles*. Dans ce dialogue entre un vieux philosophe aveugle, Saunderson, et un ecclésiastique déiste, Diderot rejette tous les arguments de ce dernier : ce monde, qui n'apparaît si beau qu'aux yeux des voyants, a d'abord été un chaos ; tout y est ordonné par une nécessité purement physique, à partir de la matière, et dans « ce vaste tripot » les plus habiles oppriment les plus faibles. Il semblerait que la lecture de Buffon* ait contribué à cette évolution.

Dès lors, pour Diderot, il n'est plus question de Dieu, à commencer par « le Dieu des chrétiens, [qui] est un père qui fait grand cas de ses pommes, et fort peu de ses enfants ». La divinité est une invention humaine qui n'a déjà fait que trop de dégâts : « Si un misanthrope s'était proposé de faire le malheur du genre humain, qu'aurait-il pu inventer de mieux que la croyance en un être incompréhensible, sur lequel les hommes n'auraient jamais pu s'entendre, et auquel ils auraient attaché plus d'importance qu'à leur vie ? » Dans l'*Entretien entre D'Alembert et Diderot*, il fait dire à D'Alembert* : « J'avoue qu'un être qui existe quelque part et qui ne correspond à aucun point de l'espace ; un être qui est inétendu et qui occupe de l'étendue ; qui est tout entier sous chaque partie de cette étendue ; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni ; qui la suit et qui la meut sans se mouvoir ; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes ; un être dont je n'ai pas la moindre idée ; un être d'une nature aussi contradictoire est difficile à admettre. »

De la même façon, dans l'*Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de****, Diderot rejette comme absurde l'idée d'une survie de l'âme :

« Si l'on peut croire qu'on verra quand on n'aura plus d'yeux, qu'on entendra quand on n'aura plus d'oreilles, qu'on pensera quand on n'aura plus de tête, qu'on aimera quand on n'aura plus de cœur, qu'on sentira quand on n'aura plus de sens, qu'on existera quand on ne sera nulle part, qu'on sera quelque chose, sans étendue et sans lieu », alors je consens à espérer un au-delà, « bien que je ne sache pas pourquoi un être qui a pu me rendre malheureux sans raison ne s'en amuserait pas deux fois ».

Les religions, *toutes* les religions, sont facteurs de fanatismes et de guerres, écrit-il dans le même dialogue : « Il n'y a pas un musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu et à son Prophète, en exterminant tous les chrétiens qui, de leur côté, ne sont guère plus tolérants. »

Il faut donc abandonner cette notion néfaste de divinité, qui cause désordre, discorde, fanatisme, obscurantisme, en subordonnant tout à la théologie, qui n'est que discours creux et pure imagination. La morale doit reposer sur des lois justes et non sur un code arbitraire puisé dans des écrits archaïques : « Un peuple qui croit que c'est la croyance d'un Dieu et non pas les bonnes lois qui font les honnêtes gens ne me paraît guère avancé... La croyance d'un Dieu fait et doit faire presque autant de fanatiques que de croyants. » La morale chrétienne, avec son exaltation du célibat, est contre nature. De plus, elle affaiblit les liens humains familiaux au profit d'un chimérique amour de Dieu. C'est « la morale la plus antisociale que je connaisse », qui en outre crée des devoirs chimériques au détriment des devoirs essentiels : « Demandez à un prêtre s'il y a plus de mal à pisser dans un calice qu'à calomnier une honnête femme. "Pisser dans un calice ! un sacrilège !" vous dira-t-il. Et puis nul châtiment public contre la calomnie. Le feu contre le sacrilège. Et voilà ce qui achève de renverser toute vraie distinction des crimes dans une société. » L'incrédulité est la première étape, nécessaire, vers la vraie philosophie, qui requiert l'affirmation de l'unité de la nature, exclusivement matérielle, et la conviction que « naître, vivre et passer, c'est changer de forme ».

Bibliographie : A. M. Wilson, Diderot, sa vie et son œuvre, Paris, 1985 ; P. Lepape, Diderot, Paris, 1991.

DIOGÈNE LE CYNIQUE

(– 413 - – 327)

Philosophe grec né à Sinope, au sujet duquel on ne connaît guère que les fameuses, pittoresques et douteuses anecdotes racontées par Diogène Laërce. Au fond de son tonneau, que pense Diogène des dieux ? Rien de bon, semble-t-il. D'après Cicéron*, il nie même leur existence, en constatant que dans le monde ce sont les méchants qui prospèrent. Selon Diogène Laërce, il ridiculise les attitudes d'adoration : quoi de plus grotesque que de se prosterner derrière en l'air pour vénérer un être imaginaire ? « Voyant un jour une femme prosternée devant les dieux et qui montrait ainsi son derrière, il voulut la débarrasser de sa superstition. Il s'approcha d'elle et lui dit : "Ne crains-tu pas, ô femme, que le dieu ne soit par hasard derrière toi (car tout est plein de sa présence) et que tu ne lui montres ainsi un spectacle très indécent ?" Il posta un gladiateur près de l'Asclépéion avec mission de bien battre tous ceux qui viendraient se prosterner bouche contre terre. »

Bibliographie : F. Sayre, Diogenes of Sinope. A Study of Greek Cynicism, *Baltimore*, 1938.

DIOGÈNE D'APOLLONIE

(v^e siècle avant notre ère)

Philosophe grec, disciple d'Anaximène, physicien réputé, il donne une explication purement matérialiste de l'Univers, où « rien ne naît du néant et rien n'y retourne ». D'après Moreri, « ses opinions étaient : que l'air est un élément, qu'il y a une infinité de mondes, que le vide est infini, que l'air se raréfie et se condense, et que c'est de cette manière que se font les mondes. Que rien ne se fait de rien, et que rien ne se résout en rien, que la terre est ronde au milieu et qu'elle a pris sa fermeté de la chaleur qui l'environne, son épaisseur et sa solidité du froid ». Il échappe de peu à Athènes à un procès pour impiété.

Bibliographie : E. Derenne, Les Procès d'impiété intentés aux philosophes à Athènes aux v^e et vi^e siècles avant J.-C., Liège-Paris, 1930.

DOLET Étienne

(1509-1546)

Imprimeur français, né à Orléans, condamné à mort et brûlé à Paris, place Maubert, comme « athée relaps », ce qui lui a valu de devenir la figure de proue et l'incarnation de la libre pensée.

Il est cependant difficile de cerner les convictions de cet aventurier de l'édition, et de faire la part chez lui de la dissimulation et de l'opinion authentique. Très tôt initié à Lucrèce*, Pline* et Cicéron* par l'éditeur Nicolas Bérault, à Paris, il va à dix-huit ans étudier à Padoue, puis il approfondit la pensée de Cicéron sous la direction de l'humaniste Simon de Villeneuve, et se lie avec Des Périers et Nicolas Bourbon. Plusieurs fois arrêté à Toulouse puis à Lyon, il ne s'en sort que par la grâce royale ; mais sa réputation d'athée est déjà solidement établie en 1535 – il n'a alors que 26 ans – comme en témoigne cette année-là une lettre de Jean-Angel Odone : « J'étais fort lié avec lui à Bologne. Je n'ai rien vu de Christ en lui, ni dans ses livres : Dieu sait seulement s'il en avait quelque chose dans le cœur. Il m'a déclaré lui-même que, lorsqu'il s'était enfui en France, il a emporté, pour se consoler dans son infortune, non pas l'Ancien et le Nouveau Testament, mais les *Épîtres* de Cicéron *Ad familiares*. Je ne vous aurais dit sa conduite impie si nous ne savions pas que tous ces singes de Cicéron ont la même dépravation, la même impudence... Nous ignorons si l'université et le Parlement de Paris n'ont pas l'intention de lui faire subir la peine capitale. Car il arrive souvent que ces athées soient écrasés par la punition qu'ils méritent (comme il est dit dans l'Épître) au moment où, dans leur joie, ils s'écrient : Paix, Paix, mangeons et buvons. »

En fait, dans ses réactions, ses actes et ses écrits des années 1534-1535, Dolet apparaît d'abord comme un sceptique ou un agnostique, détaché des religions. Lors de l'affaire des Placards, en 1534, il écrit à Guillaume Scève, après l'exécution d'une vingtaine de huguenots : « Pour moi, j'assiste en spectateur à ces tragédies. Sans doute, je plains ces misérables, et j'ai pitié d'eux, mais j'estime qu'ils

sont bien ridicules et bien sots de mettre leur vie en péril par leur stupide entêtement et leur insupportable obstination. » Dans son *Dialogue sur l'imitation de Cicéron*, en 1535, il déclare que la théologie est une vaine occupation, qui peut d'ailleurs aboutir à la perte de la foi. Trace d'une expérience personnelle ? « Il arrive que beaucoup, après avoir regardé à fond les mystères qu'auparavant ils révéraient, les méprisent et, les trouvant sans fondement et faux, dédaignent la religion du Christ. » Enfin, dans un magnifique paragraphe, il s'en prend à ces hommes, théologiens en particulier, qui dissertent avec assurance sur des questions dont on ignore tout, comme s'ils avaient, eux, accès au conseil des dieux : « Rien au monde ne me semble plus grotesque que la folie de ces gens qui, comme s'ils étaient apparentés aux puissances célestes ou faisaient partie avec eux du ciel de Jupiter, ont toujours les dieux à la bouche, et vous enseignent comment on parvient au ciel, ou comment on est plongé dans l'obscurité du royaume ténébreux. Stupide et insupportable race d'hommes ! Comme s'ils étaient à la table de Jupiter et des dieux pour nous communiquer les célestes décrets ! »

À quoi croit cet agnostique ? Probablement pas à l'immortalité de l'âme, bien qu'il y fasse référence dans un poème écrit lors de la naissance de son fils, mais auquel il ajoute sa préoccupation d'éviter les ennuis et de sauver sa réputation. L'immortalité qu'il envisage, c'est plutôt celle que peut acquérir la gloire terrestre : « Mon désir est de vaincre la mort et, tant que je vivrai, de mettre dans ma vie tant de noblesse et de courage que je puisse m'assurer l'immortalité. »

Il ne croit pas non plus aux miracles, aux prophéties, aux manifestations du surnaturel, à la providence. Le destin est pour lui ce qui dirige le monde : « Tout naît de la puissance souveraine de la nature ingénieuse et de son pouvoir merveilleux. » Naturalisme et fatalisme épicuriens ? C'est en effet ce qui semble le plus proche de sa pensée intime. Du Christ, il n'est jamais question dans ses œuvres. Quant à Dieu, il est vrai qu'il affirme à plusieurs reprises croire en lui, mais cette divinité vague et lointaine s'apparente plutôt à celle des panthéistes. Tout cela est plus que suffisant pour que les détenteurs de vérités théologiques le rangent sans hésiter dans la catégorie des athées. Pour Visagier, il n'est qu'un « singe de Lucien* » : « Ricane, singe de Lucien, tu ne m'amèneras pas à tes doctrines : nier au ciel l'existence d'un Dieu qui voulut que son Fils mourut pour le salut des hommes ; nier la faute d'Adam qui a livré le genre humain à l'âpre dent de la mort ; nier le jugement suprême et les peines infernales... » Floridus Sabinus rédige contre lui un pamphlet, *l'Adversus Stephani Doleti Aurelii calumnias*, dans lequel il lui reproche de dissimuler son athéisme : « Tu te gardes bien sûr de manifester ton opinion sur Dieu et sur l'âme. » Calvin partage cet avis, et Castellion écrit que Dolet est

un homme « pour qui il n'y a ni Dieu ni Christ ».

Bibliographie : *M. Chassaigne, Étienne Dolet, Paris, 1930.*

DOREN Carl van

(1885-1950)

Écrivain américain, professeur d'anglais à l'université Columbia, et biographe de Benjamin Franklin*. Dans un texte de 1926, « Pourquoi je suis incroyant », il explique les raisons de son athéisme.

N'ayant jamais ressenti le besoin de croire, il proteste contre le fait que l'incroyant est toujours placé sur la défensive, presque obligé de s'excuser de ne pas avoir la foi, alors que c'est l'état d'esprit le plus naturel, et que ce sont les croyants qui devraient rendre des comptes au sujet de ce qu'ils appellent sans aucune preuve le « don de la foi ». Ce sont eux qui devraient être désignés par un terme négatif. Tous les fondateurs de religions se fondent sur de prétendues « révélations » divines, lesquelles se contredisent les unes les autres, et ces affirmations sans preuve sont colportées par des textes suspects et partisans.

Ceux qui disent que sans Dieu la vie n'aurait pas de sens devraient d'abord démontrer qu'elle doit en avoir un. Mais « je me suis laissé dire que de nombreux croyants, qui éprouvent les mêmes doutes que moi, ont le don de les étouffer en communiant avec la communauté des fidèles. Cela m'est incompréhensible. Je ne ressens aucune obligation de croire. J'ai longtemps considéré comme prudent de n'en rien dire, car je sais que les hommes sont des moutons dans la crédulité mais des loups pour défendre le conformisme ». Quant à l'objection basée sur le fait que beaucoup de gens savants sont croyants, écrit Doren, elle n'a aucune valeur. On peut être savant dans un domaine et parfaitement stupide dans les autres. De toute façon, « il n'y a pas plus d'obligation morale de croire l'incroyable que de faire l'infaisable ». L'incroyant s'efforce avant tout d'être fidèle à la raison.

DORIA Paolo Mattia

(1662-1746)

Philosophe radical napolitain, ami de Vico*, accusé de spinozisme, ce dont il se défend vigoureusement. Son livre *La Vita Civile* est condamné et brûlé en 1753 en raison de ses critiques de la doctrine de l'Église sur des points de morale et d'eschatologie. Dans sa *Filosofia di Paolo Mattia Doria*, en 1728, il assimile volonté divine et lois de la nature, dans une optique panthéiste.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

DRAPER John William

(1811-1882)

Médecin, scientifique, philosophe anglais né à St Helens, près de Liverpool. Fils d'un pasteur wesleyen, il fait ses études à l'University College de Londres, avant de s'installer en Virginie en 1832. En 1838, il devient professeur de chimie et de botanique à New York, où il fonde une école médicale. Il effectue également d'importantes recherches dans le domaine de la photographie.

Athée convaincu, il lance en 1875, au nom de la science, une violente attaque contre la religion, dans *History of the Conflict Between Religion and Science*. La religion, écrit-il, bloque le progrès et détourne de la recherche : « Une révélation divine exclut nécessairement la contradiction. Elle exclut le progrès des idées et tout ce qui émane de la spontanéité humaine. Mais nos opinions sur toutes choses sont susceptibles de changer et de s'éclairer par les découvertes de la science... La science divinement révélée ne saurait admettre le changement ni le progrès. Elle détourne de toute recherche, de toute découverte nouvelle, parce qu'elle les considère d'avance comme présomptueuses, inutiles, et regarde les investigations humaines comme l'effet d'une coupable curiosité à l'endroit des secrets qu'il n'a pas plu à Dieu de nous découvrir. »

L'Église, écrit Draper, a toujours retardé les progrès de la science en cherchant la solution des problèmes dans la seule autorité des Pères, et en persécutant ses adversaires par l'Inquisition. S'en prenant à tous les miracles et superstitions, il montre combien la domination de l'Église a été néfaste à la science et au progrès en général. Il récapitule toutes les erreurs scientifiques soutenues par l'Église dans le passé. Le comble, poursuit-il, c'est qu'après cette série d'énormes erreurs, la papauté se proclame maintenant infaillible (le livre est écrit peu après Vatican I) : « Est-il donc étonnant que le nombre de ceux qui tiennent en mince estime les opinions de l'Église s'accroisse rapidement ? Comment pourrait-on accepter comme guide infaillible dans les choses invisibles, celle qui, au sujet des choses visibles, tombe si souvent dans

l'erreur ? » Il faut en conclure que « la science et le christianisme romain se reconnaissent mutuellement pour incompatibles ; qu'ils ne peuvent coexister ; que l'un doit céder la place à l'autre et que l'humanité doit faire son choix ».

Bibliographie : *J.W. Draper, History of the Conflict Between Religion and Science, New York, 1875.*

DU BOIS-REYMOND Emil

(1818-1896)

Médecin et physiologiste allemand, connu surtout pour ses travaux d'électrophysiologie. En 1872 il publie à Leipzig *Sur les limites de la connaissance de la nature*, ouvrage d'un matérialisme et d'un déterminisme absolus, qui provoque une polémique chez les matérialistes eux-mêmes. En effet, comme le suggère le titre, l'auteur pense que la connaissance scientifique de l'Univers, la seule valable, se heurtera toujours à une limite, que l'on pourra toujours repousser, mais jamais franchir, une limite absolue.

Bien entendu, toute explication de type théologique ou surnaturel est exclue. Tout, y compris la vie, la pensée, l'« âme », est affaire de combinaison d'atomes, d'après les lois de la mécanique, et une intelligence qui, comme le disait Laplace*, connaîtrait la position et le mouvement de tous les atomes de l'Univers à un moment précis, serait en mesure de connaître tout le passé et tout le futur, y compris des êtres pensants. L'auteur se dit convaincu « que l'âme est la résultante insensiblement progressive de certaines combinaisons matérielles et que peut être pareille à d'autres facultés héréditaires utiles à l'individu dans la lutte pour l'existence, elle s'est élevée et perfectionnée à travers une série innombrable de générations ». Les pensées sont au cerveau ce que la bile est au foie et l'urine aux reins. Mais il restera toujours quelque chose d'incompréhensible, et cette réserve exaspère les matérialistes scientifiques de l'époque, qui craignent que les sceptiques et surtout les théologiens ne s'engouffrent dans cette brèche pour resservir leurs explications surnaturelles. Pourtant, à la fin de son exposé, Du Bois-Reymond se demande « si, comprenant l'essence de la matière et de la force, nous ne pourrions pas comprendre en même temps comment la substance qui leur sert de substratum serait, dans de certaines conditions, capable de sentir, désirer et penser ».

DUHAMEL Georges

(1884-1966)

Écrivain français né à Paris, qui après quelques années de médecine, perd la foi et commence à écrire poésies et romans. En 1933, il commence la rédaction de la grande saga en 10 volumes qui le rendra célèbre, *La Chronique des Pasquier*. En 1935 il est élu à l'Académie française, dont il est secrétaire « perpétuel » de 1942 à 1946.

Athée, il reste nostalgique de cette foi si confortable qui apporte des réponses à tout : « La religion catholique m'a quitté depuis trente-cinq ans. Passé l'âge où l'orgueil nous console en nous égarant, j'ai regretté bien souvent, et disons presque chaque jour, cette loi qui suffit à tout puisqu'elle offre une métaphysique, une morale, un système du monde et même une politique. Regrets sincères. Vains regrets. Le pari de Pascal est trop purement pragmatique pour me réchauffer le cœur. »

C'est justement l'arrogance des croyants, qui s'imaginent avoir réponse à tout, qui le heurte : « Je rencontre parfois des chrétiens de qualité. Je ne les trouve pas modestes. La certitude a, chez eux, le regard de l'impudence. Ils parlent de la vie éternelle comme d'un domaine colonial. Ils blessent en moi, agnostique désespéré, ils blessent et offensent l'idée de Dieu. »

Bibliographie : P.H. Simon, Georges Duhamel, Paris, 1953.

DUIJKERIUS Johannes

(1662-1702)

Maître d'école hollandais, qui publie en 1691 et 1697, en deux volumes, la *Vie de Philopater*, un roman racontant les expériences d'un étudiant qui rejette tous les credo et adopte la position spinoziste : il nie l'immortalité de l'âme, la providence, l'existence du diable, la réalité de la sorcellerie et des miracles, le libre arbitre, affirmant que « l'ordre de la nature est fixé éternellement et immuablement si bien que rien ne se produit qui n'en soit la conséquence nécessaire. » Le dualisme corps – âme est « absurde et frivole ».

L'ouvrage, surtout son second volume, provoque un énorme scandale. Les consistoires se déchaînent. Celui de La Haye condamne le 4 janvier 1698 le livre pour sa « dérision blasphématoire du Tout-Puissant et de son œuvre sacrée et la défense des vues athées de Spinoza* ». Le consistoire d'Amsterdam fait arrêter Duijkerius, qui nie avoir écrit le second volume. Faute de preuves, et comme c'est un ivrogne notoire, c'est l'éditeur, Wolsgryn, de Leyde, qui est condamné à une peine exemplaire : 8 ans de prison, suivis de 25 ans d'exil, 3 000 florins d'amende pour avoir violé la loi contre les livres spinozistes, 1 000 florins pour avoir vendu cet écrit illégal à Amsterdam.

Bibliographie : W.P.C. Knuttel, *Verboden boeken in de Republiek der Verenigde Nederlanden, La Haye, 1914.*

DU LAURENS Henri Joseph

(1719-1793)

Écrivain pamphlétaire français, né à Douai. Éduqué chez les jésuites, il fait profession chez les chanoines réguliers de la Trinité à 19 ans, mais, esprit rebelle, il quitte les ordres et mène une vie errante, et compose des pamphlets anticléricaux et irréligieux. En 1761, après la publication des *Jésuitiques*, il s'enfuit en Hollande. Arrêté et jugé à Mayence par un tribunal ecclésiastique, il est enfermé à vie et meurt à Marienborn. Son œuvre principale est *Le Compère Matthieu*, roman licencieux dans lequel il attaque la religion.

Bibliographie : S. Pascau, Henri-Joseph Dulaurens (1719-1793), réhabilitation d'une œuvre, Paris, 2006.

DUMARSAIS César Chesneau

(1676-1756)

Grammairien et philologue français, éduqué chez les oratoriens de Marseille, auteur de nombreux écrits clandestins hostiles à la religion. Sa réputation d'athée est solidement établie, aussi bien dans les fiches de la police (« grand grammairien, athée », 1749), que dans l'opinion des philosophes (Naigeon* : « un des athées les plus fermes et les plus hardis qu'il y ait jamais eu »), des penseurs radicaux (Sylvain Maréchal* : il travaillait à « émanciper l'esprit humain »), des esprits dévots (Saint-Simon raconte que M. et Mme de Maisons, qui cherchaient pour leur fils « un précepteur qui n'eût aucune religion et qui par principes élevât avec soin leur fils à n'en point avoir », furent ravis de trouver Dumarsais, qui s'« acquitta avec tant de succès » de sa tâche qu'il fit de son élève un parfait athée). De son côté, la *Biographie universelle* rapporte que, chargé de l'éducation de trois frères, il demanda aux parents dans quelle religion ils souhaitaient qu'on les élève.

Flatteuse réputation amplement méritée par de nombreux écrits, comme l'*Examen de la religion* (1705), dans lequel il se livre à une virulente charge contre la Bible, texte « plein d'équivoques », fruit d'une « vive imagination », d'absurdes prophéties et de bizarreries, un livre qui « n'est pas nécessaire pour la société civile », qui n'améliore nullement la morale, et qui « détruit entièrement le commerce qui est l'âme de la société ». Le livre, secrètement imprimé à Amsterdam en 1745, avec comme nom d'auteur Saint-Évremond*, et Trévoux comme lieu de publication, est condamné, de nombreux exemplaires sont détruits. Une seconde édition clandestine paraît à Potsdam, et est lue avidement par La Mettrie*.

En 1743, Dumarsais publie, toujours clandestinement à Amsterdam, *Le Philosophe*, où il déclare que les fables bibliques sur le ciel et l'enfer n'ont jamais fait progresser la morale : « La superstition ne fait sentir que faiblement combien il importe aux hommes par rapport à leur intérêt présent de suivre les lois de la société. » En fait, dit-il, « la

société civile [est] pour ainsi dire la seule divinité » qui mérite d'être vénérée et obéie. Dans cet ouvrage, Dumarsais développe l'empirisme de Locke* jusqu'à une logique rationaliste, matérialiste et antireligieuse. « Toutes nos connaissances nous viennent des sens », et les raisonnements justes se basent « sur l'uniformité des impressions sensibles », mises en ordre par la « raison pure ».

Comme on ne prête qu'aux riches, des rumeurs attribuent faussement à Dumarsais *La Religion chrétienne analysée*, texte athée clandestin. D'autres rumeurs, colportées par les dévots, racontent qu'il fut pris de panique sur son lit de mort, abjurant ses erreurs et demandant un prêtre.

Bibliographie : W. Krauss, « L'énigme de Du Marsais », Revue d'histoire littéraire, LXII, 1962 ; G. Mori, « Du Marsais philosophe clandestin », dans *La Philosophie clandestine à l'âge classique*, éd. Mckenna et Mothu, Paris et Oxford, 1997.

DU PERRON Jacques Davy

(1556-1618)

Cardinal français, né à Val-de-Joux en Suisse, élevé dans le calvinisme, passé au catholicisme, entré dans les ordres en 1593, c'est un des artisans de la conversion d'Henri IV, à qui il rend de grands services en plaidant sa cause à Rome. Ses talents oratoires font de lui un controversiste réputé, lors des conférences contradictoires avec les protestants. Cardinal archevêque de Sens, Grand Aumônier de France, c'est pourtant un caractère douteux, auteur de vers galants, coupable d'un meurtre dans sa jeunesse, et mort de la vérole contractée dans l'entourage du pape. Tallemant des Réaux le présente comme « fourbe », « fort vindicatif », et d'une foi toute formelle : « Un jour il fit un discours devant Henri III pour prouver qu'il y avait un Dieu, et après l'avoir fait il offrit de prouver, par un discours tout contraire, qu'il n'y en avait point. » On colportait à son sujet des anecdotes très lestes, et Guy Patin* le qualifie de « grand fourbe ».

Bibliographie : *Blondel*, Le Cardinal Du Perron, Sens, 1899.

DUPONT Jacques Louis

(1755-1823)

Révolutionnaire français, né à Loches. Sous l'Ancien Régime, il est religieux, membre de la congrégation des Frères de la doctrine chrétienne, et prier de Sainte-Marie-d'Eymet dans le Périgord. Sous la Révolution, il prête serment à la Constitution civile, renonce à ses vœux, et, élu député à la Législative puis à la Convention, il prononce le 14 décembre 1792 devant l'Assemblée un discours sur l'instruction publique dans lequel il proclame son athéisme : « La nature et la raison, voilà les dieux de l'homme ; voilà mes dieux... Les prêtres sont d'autres tyrans qui étendent leur domination à une autre vie, dont ils n'ont pas plus d'idée que des peines éternelles auxquelles les hommes ont la trop grande bonté d'ajouter quelque croyance... Je l'avouerai de bonne foi à la Convention : je suis athée. » Le discours provoque tumulte et scandale, et est même rapporté à l'étranger. Dupont finit par sombrer dans la folie ; il est interné à Charenton, où il meurt.

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.

DUPUIS Charles François

(1742-1809)

Avocat, membre de l'Académie des Inscriptions, puis député à la Convention, professeur au Collège de France, il publie en 1795 *l'Origine de tous les cultes ou religion universelle*, dont on fera un *Abrégé* en 1798, traduit en anglais, allemand, espagnol, largement répandu sous la Restauration par Destutt de Tracy et les idéologues.

Pour Dupuis, la question de l'existence de Dieu n'est même plus digne d'occuper les esprits sérieux : « Existe-t-il un Dieu, ou une cause suprême, vivante, intelligente, souverainement puissante, éternelle et incompréhensible à l'homme ? C'est ce que je n'examine pas et que je crois inutile d'examiner. » De même, « nous n'examinerons pas si la religion chrétienne est une religion révélée : il n'y a plus que les sots qui croient aux idées révélées et aux revenants. La philosophie de nos jours a fait trop de progrès pour que nous soyons encore à disputer sur les communications de la divinité avec l'homme, autres que celles qui se font par les lumières de la raison et par les lumières de la nature ».

Mythes et religions sont une proto-science, par laquelle l'homme a cherché à donner une première interprétation du monde. Jésus lui-même n'est qu'un mythe astral : « De même que le soleil, passant au sortir de l'hiver par le signe de l'Agneau, répare le mal introduit dans le monde par la froide saison, ainsi le Christ-lumière est représenté sous l'emblème de l'agneau réparateur du péché, qui ressuscite en prenant au printemps une vie nouvelle. Les douze apôtres sont les douze signes du zodiaque. » Seule existe la nature, qui peut dire d'elle-même : « Je suis tout ce qui est, tous ce qui a été, tout ce qui sera, et nul mortel n'a encore percé le voile qui me couvre. »

Bibliographie : C. Dupuis, *Origine de tous les cultes ou religion universelle*, Paris, éd. de 1831.

DURKHEIM Émile

(1858-1917)

Sociologue français, considéré comme fondateur de la sociologie, titulaire de la chaire de pédagogie à la Sorbonne à partir de 1906. Athée, il explique le phénomène religieux par l'impact de l'environnement social sur l'esprit individuel. En 1911, il expose cette conception dans une réunion à la Société française de philosophie : la société impose à l'individu d'aliéner ses qualités dans un être parfait imaginaire qui n'est que la transposition d'elle-même.

C'est en 1912, dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, que Durkheim donne son interprétation complète de la religion. Celle-ci dépend du substrat économique et social, tout en le dépassant, comme la pensée dépasse le cerveau : « Loin donc que la religion ignore la société réelle et en fasse abstraction, elle en est l'image ; elle en reflète tous les aspects, même les plus vulgaires et les plus repoussants. Mais si, à travers les mythologies et les théologies, on voit clairement transparaître la réalité, il est bien vrai qu'elle ne s'y retrouve qu'agrandie, transformée, idéalisée. »

La religion comme totem

Pour Durkheim, les formes élémentaires de la vie religieuse s'ordonnent autour de la notion de totem, qui est à la fois le nom et l'emblème du clan, à partir duquel s'élaborent les classifications religieuses, les rites et les tabous. Toutes les catégories fondamentales de la pensée, et donc aussi la science, sont d'origine religieuse : « Si la religion a engendré tout ce qu'il y a d'essentiel dans la société, c'est que l'idée de la société est l'âme de la religion. » Son idée fondamentale est que l'on trouve chez les peuples les plus primitifs, et donc implicitement à l'origine de l'humanité, tous les éléments constitutifs de l'attitude religieuse même la plus avancée, à savoir : « Distinction des choses en sacrées et profanes, notions d'âme, d'esprit, de personnalité mythique, de divinité nationale et même internationale, culte négatif avec les pratiques ascétiques qui en sont

les formes exaspérées, rites d'oblation et de communion, rites imitatifs, rites piaculaires, rien n'y manque d'essentiel. »

Dès le départ, le culte joue un rôle fondamental dans la cohésion sociale : « C'est que la société ne peut faire sentir son influence que si elle est un acte, et elle n'est un acte que si les individus qui la composent sont assemblés et agissent en commun. » Les forces religieuses, enracinées dans la société, sont intériorisées par les individus, qui les associent à leur vie intime. En outre, chaque société étant plus ou moins engagée dans des rapports avec d'autres sociétés, les idées religieuses peuvent prendre rapidement un caractère universaliste.

Mais désormais la religion doit se résigner à devenir à son tour objet de science : « Des deux fonctions que remplissait primitivement la religion, il en existe une, mais une seule, qui tend de plus en plus à lui échapper : c'est la fonction spéculative. Ce que la science conteste à la religion, ce n'est pas le droit d'être, c'est le droit de dogmatiser sur la nature des choses, c'est l'espèce de compétence spéciale qu'elle s'attribuait pour connaître de l'homme et du monde. En fait, elle ne se connaît pas elle-même. Elle ne sait ni de quoi elle est faite, ni à quels besoins elle répond. Elle est elle-même objet de science ! Et comme, d'un autre côté, en dehors du réel à quoi s'applique la réflexion scientifique, il n'existe pas d'objet propre sur lequel porte la spéculation religieuse, il est évident que celle-ci ne saurait jouer dans l'avenir le même rôle que dans le passé. Cependant, elle paraît appelée à se transformer plutôt qu'à disparaître. »

Vers une nouvelle religiosité

Se transformer de quelle façon, Durkheim ne le sait pas, mais il a conscience de vivre une époque de transition : « Si nous avons peut-être quelque mal aujourd'hui à nous représenter en quoi pourront consister ces fêtes et ces cérémonies de l'avenir, c'est que nous traversons une phase de transition et de médiocrité morale. Les grandes choses du passé, celles qui enthousiasmaient nos pères, n'excitent plus chez nous la même ardeur, soit parce qu'elles sont entrées dans l'usage commun au point de nous devenir inconscientes, soit parce qu'elles ne répondent plus à nos aspirations actuelles ; et cependant il ne s'est encore rien fait qui les remplace... En un mot, les anciens dieux vieillissent ou meurent, et d'autres ne sont pas nés. C'est ce qui a rendu vaine la tentative de Comte* en vue d'organiser une religion avec de vieux souvenirs historiques, artificiellement réveillés : c'est de la vie elle-même, et non d'un passé mort, que peut sortir un culte vivant. Mais un état d'incertitude et d'agitation confuse ne saurait durer éternellement. Un jour viendra où nos sociétés connaîtront à nouveau des heures d'effervescence créatrice au cours

desquelles de nouveaux idéaux surgiront, de nouvelles formules se dégageront qui serviront, pendant un temps, de guide à l'humanité. »

D'un côté, « il n'y a pas d'évangiles qui soient immortels » ; de l'autre, « il y a dans la religion quelque chose d'éternel ». L'esprit religieux est appelé à se perpétuer à travers des formes variées. Mais le sociologue qui reconnaît que les dieux se succèdent peut-il ne pas être athée ?

Bibliographie : E. Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, 4^e éd., Paris, 1960 ; R. Cantoni, « *La sociologia religiosa di Durkheim* », dans *Quaderni di sociologia*, 1963, 3.

DUVERNET Théophile Imarigeon

(1730-1793)

Abbé athée et pornographe, auteur d'une *Vie de Voltaire* (1786), d'une *Histoire de la Sorbonne dans laquelle on voit l'influence de la théologie sur l'ordre social* (1790), et de nombreux romans licencieux, qui lui valent d'être emprisonné à la Bastille dans les dernières années de l'Ancien Régime.

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800, Coda, Paris, 2008.

EBERHARD Johann

(1739-1809)

Philosophe et théologien allemand, exclu du ministère luthérien à cause de son rationalisme radical. Frédéric* II le nomme alors professeur à Halle. Le christianisme n'est pour lui qu'une étape dans la marche rationnelle de l'humanité, et le Christ n'est que le continuateur de Socrate*.

Bibliographie : G. Draeger, J.A. Eberhards Psychologie und Aesthetik, Halle, 1915.

ECEBOLE

(IV^e siècle)

Sophiste originaire de Constantinople, un des maîtres de l'empereur Julien. Totalement indifférent en matière religieuse, il change plusieurs fois de religion, se conformant extérieurement au courant dominant. Les croyances sont pour lui des symboles dont on peut tirer des leçons de morale.

Bibliographie : É. Lamé, Julien l'Apostat, *Paris*, 1859.

EDELMANN Johann Christian

(1698-1767)

Philosophe radical allemand, le premier à propager le spinozisme en langue allemande. Fils d'un organiste saxon, éduqué à Iéna, il devient précepteur à Vienne, puis commence des études de théologie, qu'il abandonne très tôt. La lecture de Spinoza* en 1740 le persuade du caractère purement humain de la Bible, ce qu'il expose dans *Moses mit aufgedeckten Angesichte* (La Face révélée de Moïse). Prônant la liberté de pensée, il nie l'existence du ciel, de l'enfer, de Satan et de la providence. Le Christ n'est qu'un homme, et Dieu n'est que l'autre nom de la nature. L'ouvrage cause un scandale, et Edelmann doit se réfugier dans un petit État tolérant de Rhénanie, la principauté de Neuwied. Mais la tolérance a ses limites : en 1746, après la publication de sa *Glaubens-Bekentniss* (Confession de foi), Edelmann est chassé de Neuwied, et ne trouve d'autre solution que de se réfugier à Berlin, en dépit de son aversion pour le « tyran » Frédéric* II, qui déclare avec humour qu'il y a déjà tant de fous dans ses États qu'un de plus ne fera pas de différence. En 1750, la Commission Impériale pour les livres organise à Francfort un autodafé de ses ouvrages.

Bibliographie : W. Grossmann, Johann Christian Edelmann. From Orthodoxy to Enlightenment, *Paris-La Haye*, 1976.

EINSTEIN Albert

(1879-1955)

Physicien américain d'origine allemande, né à Ulm. Prix Nobel de physique en 1921, professeur à l'université de Berlin, émigré aux États-Unis en 1933, où il travaille à l'Institute of Advanced Study de Princeton. Ses géniales découvertes sur l'équivalence masse-énergie et sur la relativité du temps et de l'espace ont fait de lui une véritable icône, l'incarnation du savant moderne et même de la science tout entière. C'est pourquoi, universellement admiré, ses opinions en matière religieuse ont une importance capitale. En 1919, à l'archevêque de Canterbury, qui lui demande anxieusement « quel effet la relativité aurait sur la religion », il répond : « Aucun. La relativité est une question purement scientifique et elle n'a rien à voir avec la religion. »

Cependant, Einstein ne s'est jamais dérobé aux questions concernant ses croyances personnelles, et il s'est expliqué maintes fois sur ce sujet. Premier constat : il a perdu la foi très tôt : « Je cessai subitement d'être religieux à l'âge de 12 ans. Par la lecture de livres pour la diffusion de la science dans le peuple, j'acquis bien vite la conviction que maintes histoires que raconte la Bible ne pouvaient pas être vraies. La conséquence fut que je devins défenseur enflammé de la libre pensée, en associant à ma foi nouvelle l'impression que les jeunes étaient consciemment trompés par l'État qui leur donnait un enseignement menteur ; et cette impression fut pour moi bouleversante. » Deuxième constat : Einstein nie catégoriquement la possibilité de l'existence d'un dieu personnel : « À la vérité, la croyance en un dieu personnel qui interfère avec les événements naturels ne pourrait jamais être réfutée, au sens propre du terme, par la science, car une telle doctrine peut toujours se réfugier en des domaines où la connaissance scientifique n'est pas encore parvenue à mettre pied. Je ne doute pas toutefois qu'une telle attitude de la part des représentants de la religion serait non seulement indigne mais aussi fatale. En effet une doctrine qui parvient à survivre non pas dans

la lumière mais seulement dans l'obscurité perdra forcément l'influence qu'elle avait sur l'humanité, entraînant un dommage incalculable pour le progrès humain. »

Une foi spinoziste

Troisième constat : Einstein se dit malgré tout « profondément religieux », mais sa religion est une « religion cosmique », la croyance en une raison supérieure, responsable de l'harmonie de l'Univers : « savoir que ce qui nous est impénétrable existe vraiment et se manifeste comme la plus haute sagesse, la plus rayonnante beauté dont les formes les plus grossières sont les seules intelligibles à nos pauvres facultés, cette connaissance, ce sentiment, voilà ce qui est au centre du véritable sentiment religieux. En ce sens, et seulement en ce sens, je me range parmi les hommes les plus profondément religieux. » Mais ce qu'Einstein appelle « Dieu » n'est autre que l'harmonie universelle, c'est le Dieu de Spinoza* : « Je crois au Dieu de Spinoza, qui se manifeste dans l'harmonie des lois de la réalité, et non en un Dieu qui s'occupe du destin et des actes de l'homme. Il est certain qu'à la base de tout travail scientifique un peu délicat se trouve une conviction analogue au sentiment religieux que le monde est fondé sur la raison et peut être compris. Cette conviction, liée à un sentiment profond d'une raison supérieure, qui se manifeste dans le monde de l'expérience, constitue pour moi l'idée de Dieu : en langage ordinaire, on peut l'appeler "panthéiste". »

L'existence de cette raison universelle impose la croyance en un déterminisme intégral, et c'est sur ce point, d'après Einstein, que les relations entre l'Église et la science sont les plus délicates : « D'après la considération historique, on est enclin à tenir la science et la religion pour des antagonistes irréconciliables et, certes, pour une raison facile à comprendre. Celui qui est pénétré de la vérité que la loi causale régit tous les événements ne peut pas du tout admettre l'idée d'un être intervenant dans la marche du processus cosmique, à condition, bien entendu, qu'il prenne réellement au sérieux l'hypothèse de la causalité. La religion-crainte ne trouve pas de place chez lui, et pas davantage la religion sociale et morale. Un Dieu qui récompense et qui punit est déjà pour lui inconcevable, pour la raison que l'homme agit d'après les lois rigoureuses extérieures et intérieures et ne saurait, par conséquent, être responsable à l'égard de Dieu, pas plus qu'un objet inanimé n'est responsable de ses mouvements. On a à cause de cela reproché à la science de saper la morale, mais certainement à tort. Le comportement moral de l'homme doit être basé efficacement sur la compassion, l'éducation et les liens sociaux, et n'a nullement besoin d'un fondement religieux. La condition des hommes serait triste s'ils devaient être retenus par la crainte du châtement et l'espoir de la

récompense après la mort. »

Histoire d'une récupération

Les progrès de la mécanique quantique, surtout après 1925 avec Werner Heisenberg, Erwin Schrödinger, Max Born, Pascal Jordan, ayant introduit l'idée d'incertitude au sein même de la matière, Einstein s'oppose constamment à cette idée. Pour lui, le déterminisme est une donnée fondamentale de l'harmonie universelle. C'est à ce propos qu'il écrit le 4 décembre 1936 à Max Born : « La mécanique quantique force le respect. Mais une voix intérieure me dit que ce n'est pas encore le *nec plus ultra*. La théorie nous apporte beaucoup de choses, mais elle nous approche à peine du secret du Vieux. De toute façon, je suis convaincu que lui, au moins, ne joue pas aux dés. » Le 7 septembre 1944, il reprend la même idée, dans une autre lettre à Max Born : « Tu crois au dieu qui joue aux dés, et moi à la seule valeur des lois dans un univers où quelque chose existe objectivement, que je cherche à saisir d'une manière sauvagement spéculative. » La formule est restée célèbre. Le « Vieux », le « Dieu qui ne joue pas aux dés », n'est évidemment que l'image du principe d'organisation qui guide l'harmonie universelle de façon totalement déterminée.

Certains philosophes et historiens croyants n'ont cependant pas renoncé à « récupérer » Einstein pour l'enrôler de force dans leur camp, comme son plus récent biographe, Walter Isaacson. La mauvaise foi de ces tentatives est mise en lumière par les dizaines et dizaines de déclarations d'Einstein affirmant sans la moindre ambiguïté son incroyance. Nous ne pouvons dans le cadre de ce dictionnaire qu'en donner une sélection très réduite : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas » (lettre à Edgar Meyer, 2 janvier 1915). « Qu'un individu puisse survivre à sa mort physique est au-delà de ma compréhension ;... de telles idées sont pour les peurs ou l'égoïsme absurde des âmes faibles » (*Comment je vois le monde*, 1934). « Je n'ai jamais parlé de toute ma vie à un jésuite, et je suis abasourdi de l'audace des mensonges qu'on raconte à mon sujet. Du point de vue d'un jésuite je suis évidemment, et j'ai toujours été, un athée » (lettre à G. Raner, 2 juillet 1945). « J'ai souvent répété qu'à mon avis l'idée d'un dieu personnel est puérile. Vous pouvez me qualifier d'agnostique, mais je ne partage pas l'esprit de croisade de l'athée professionnel dont la ferveur est due principalement à un acte douloureux de libération des chaînes de l'endoctrinement religieux subi dans la jeunesse » (lettre à G. Raner, 28 septembre 1949). « Ma position concernant Dieu est celle d'un agnostique » (lettre à M. Berkowitz, 25 octobre 1950). « Ce que vous avez lu au sujet de mes convictions religieuses est évidemment un mensonge qu'on répète systématiquement. Je ne crois pas en un dieu personnel, je l'ai affirmé

très clairement et je n'ai jamais dit le contraire » (lettre du 24 mars 1954).

Bibliographie : *M.R. Gilmore, « Einstein's God : just what did Einstein believe about God ? », Skeptic, 1997, 5 ; P. Frank, Einstein, sa vie, son temps, Flammarion, 1992 ; W. Isaacson, Einstein : his Life and Universe, Deckle Edge, 2007.*

EISENSTEIN Sergueï

(1898-1948)

Réalisateur cinématographique soviétique, élevé dans la foi orthodoxe et devenu athée à l'âge adulte, il met son talent au service de la propagande du régime à la demande de Lénine* puis de Staline*, dans des films qui fustigent le rôle néfaste de la religion, comme *La Grève* (1925), *Le Cuirassé Potemkine* (1925), *Octobre* (1928), *Alexandre Nevski* (1938), *Ivan le Terrible* (1944 et 1946).

Bibliographie : *M. Seton*, Sergei M. Eisenstein : a biography, 1952.

ELIOT George (pseudonyme de Mary Ann Cross, née Evans)

(1819-1880)

Romancière anglaise, née dans le Warwickshire, et éduquée dans un milieu évangéliste rigoureux, elle acquiert en autodidacte une vaste culture. Un séjour à Coventry dans la famille Bray, qui se livre à des études critiques sur les origines du christianisme, la persuade de la nature purement humaine de Jésus. Devenue athée et rationaliste, elle traduit la *Vie de Jésus* de Strauss, *L'Essence du christianisme* de Feuerbach*, et commence une traduction de Spinoza*.

Formant avec George Henry Lewes un couple scandaleux pour la société victorienne, elle collabore à la revue radicale *Westminster Review*, où elle lance des attaques anticléricales, dénonçant dans les prédicateurs « un abîme de médiocrité dans lequel un vernis de science et de savoir passe pour une profonde culture, des platitudes pour de la sagesse, l'étroitesse bigote pour un saint zèle, l'égoïsme onctueux pour le don divin de piété ». Le dimanche, ils « brassent de l'air » triomphalement du haut de leur chaire, pourfendant les méchants incroyants sans foi ni loi sortis de leur imagination. Dans ses romans, non dénués d'emphase et d'esprit didactique, George Eliot témoigne d'un athéisme militant.

Bibliographie : J. Bennett, *George Eliot, Her Mind and Her Art*, Cambridge, 1948.

EMPÉDOCLE

(vers – 490 - vers – 430)

Mage et devin pythagoricien, né à Agrigente, il a laissé la réputation d'un bienfaiteur par ses talents de médecin et de technicien. Dans son poème *De la nature* il semble considérer que les dieux ne sont en fait que la personnification des éléments naturels : Zeus, Héra, Perséphone, Hadès sont le feu, l'air, l'eau et la terre. L'apparition de toutes les formes est due au combat de l'amour et de la haine, et les sages après leur mort sont considérés comme des dieux. C'est probablement pour cette raison que circulait dans l'Antiquité la légende d'après laquelle Empédocle serait mort en se jetant dans l'Etna pour faire croire, par sa disparition, qu'il était devenu un dieu. La supercherie aurait été découverte quand on trouva sa sandale au bord du cratère.

Empédocle nie l'idée de création. La matière est éternelle, et en perpétuelle transformation : « Il n'existe de création, de genèse pour rien de ce qui est périssable, pas plus que de disparition dans la funeste mort, mais seulement un mélange et une modification de ce qui a été mélangé existe ; mais création, genèse au sujet de ceci, n'est qu'une appellation forgée par les hommes... Fous, car ils n'ont pas de pensée étendue, ceux qui s'imaginent que ce qui n'était pas auparavant vient à l'existence, ou que quelque chose peut périr et être entièrement détruit. Car il ne se peut pas que rien puisse naître de ce qui n'existe en aucune manière, et il est impossible et inouï que ce qui est doive périr, car il sera toujours, en quelque lieu qu'on le place. »

Bibliographie : W. Kranz, Empedokles. Antike Gestalt und romantische Neuschöpfung, Zurich, 1949.

ENÉSIDÈME

(fin du 1^{er} siècle avant notre ère)

Philosophe sceptique grec né à Cnossos, qui finit par rompre avec l'Académie platonicienne, qu'il trouve trop dogmatique. Il rejoint le scepticisme radical de Pyrrhon* dans ses *Discours pyrrhoniens*, et on lui attribue l'élaboration des dix modes sceptiques qui conduisent à la suspension de jugement. Parmi eux il y a la diversité des croyances légendaires, qui interdit de se prononcer pour ou contre l'existence des dieux.

Bibliographie : É. Saisset, *Énésidème, Paris, 1840.*

ENGELS Friedrich

(1820-1895)

Théoricien socialiste allemand, né en Rhénanie dans une famille de riches industriels du textile. Sincèrement luthérien dans sa jeunesse, il se détache de la religion au cours d'un processus douloureux, écrivant à un ami : « Je prie chaque jour. Je prie même pendant presque toute la journée pour connaître la vérité. Je l'ai fait depuis que j'ai commencé à douter et je ne puis pourtant retrouver votre foi... Les larmes me montent aux yeux tandis que j'écris cela. » Devenu membre des cercles « hégéliens de gauche », qui luttent pour la « destruction de la religion traditionnelle et de l'État existant », il se lance dans l'action politique et, lié à Karl Marx* à partir de 1844, il élabore avec ce dernier une théorie révolutionnaire basée sur l'étude économique du système capitaliste, notamment dans l'usine familiale de Manchester. Si la plupart des œuvres écrites en commun avec Marx, comme *La Sainte Famille* ou *Le Capital*, sont d'ordre essentiellement économique et politique, ses ouvrages personnels comportent un aspect philosophique plus accentué et en particulier une réflexion plus poussée que celle de Marx en ce qui concerne l'athéisme et la religion.

La religion comme aliénation

Dans une étude sur Feuerbach*, Engels rejette l'idée du caractère inné de la religion. Celle-ci est née à un stade primitif de l'humanité, « à l'époque extrêmement reculée de la vie arboricole, des représentations pleines d'erreurs toutes primitives des hommes concernant leur propre nature extérieure les environnant ». Devenue une « réalité établie », elle s'est ensuite développée suivant ses propres lois dialectiques ; elle est devenue une idéologie, par aliénation de la réalité humaine et sociale dans une sphère conceptuelle erronée. Dans une optique de matérialisme historique, Engels explique, dans l'*Anti-Dühring* (1878), comment la transformation des rapports de production, en provoquant la division du travail et l'apparition de classes antagonistes d'exploiteurs et d'exploités, génère chez ces

derniers, par leur sentiment d'impuissance, la croyance en l'existence de forces spirituelles toutes-puissantes : « Bientôt entrent en action, à côté des puissances de la nature, des puissances sociales, qui apparaissent à l'homme tout aussi étrangères et, au début, tout aussi inexplicables, puisqu'elles le dominent avec la même force paraissant inéluctable que les puissances de la nature elles-mêmes. Les monstres fantastiques qui reflètent à l'origine les puissances mystérieuses de la nature reçoivent désormais des attributs d'ordre social, deviennent des représentations des puissances historiques. À un stade ultérieur de l'évolution, tous les attributs naturels et sociaux de nombreux dieux seront reportés sur un Dieu unique et tout-puissant, lequel lui-même n'est qu'un reflet de l'homme abstrait. Ainsi naquit le monothéisme. » Engels applique ce schéma aux origines du christianisme, auxquelles il consacre tout un ouvrage à la fin de sa vie (*Zur Geschichte des Urchristentums*, 1894-1895).

L'athéisme d'Engels s'enracine dans ses conceptions métaphysiques matérialistes : le mouvement est une propriété de la matière, son attribut inséparable, et « de même que la matière elle-même est éternelle, indestructible et incréable, de même le mouvement est éternel, indestructible et incréable ». De ce mouvement surgissent les formes, et les « manifestations de tout l'Être sont espace et temps, l'Être hors du temps est une absurdité totale, de même que l'Être hors de l'espace. (...) Aucune sorte de "conscience surhumaine et absolue" ou d'"esprit absolu" n'existe et ne peut exister » (*Anti-Dühring*).

Le cas du christianisme est l'illustration historique du matérialisme dialectique. Il s'est imposé comme religion universelle par l'Empire romain, et est devenu la religion de la classe dominante des seigneurs, qui l'ont imposé à tous, tandis qu'au Moyen Âge les sectes non conformistes exprimaient les revendications des classes opprimées. La Réforme correspond à la montée de la bourgeoisie, dont elle exprime l'idéologie : travail, austérité, économie, enrichissement comme fruit de la vie laborieuse. Le prolétariat au contraire doit refuser cette aliénation que constitue la religion, et sa victoire marquera l'avènement de l'athéisme.

Bibliographie : H. Desroche, *Socialisme et sociologie religieuse*, textes de Friedrich Engels, Paris, 1965 ; K. Marx et F. Engels, *Sur la religion, textes choisis*, éd. Sociales, Paris, 1960.

ENNIUS Quintus

(vers – 239 - vers – 169)

Poète latin, grand admirateur de la pensée grecque, dont il traduit et adapte les principales œuvres pour l'aristocratie romaine. Dans l'*Evhemerus* ou *Histoire sacrée*, il reprend à son compte l'athéisme d'Évhémère, qui explique que les dieux ne sont que d'anciens grands hommes vénérés dans la mémoire collective.

Bibliographie : L. Muller, Quintus Ennius. Eine Einleitung, Saint-Pétersbourg, 1884.

ÉPICURÉ

(– 341 - - 270)

Philosophe grec, né dans l'île de Samos, dont la doctrine, déformée par les penseurs chrétiens, est devenue à tort synonyme de recherche de la volupté physique. En fait, le mythe des « pourceaux d'Épicure », ces « troupeaux de porcs vautrés dans leur fange », apparaît dès le II^e siècle avant notre ère, et même du vivant d'Épicure, qui doit se défendre contre les calomnies, écrivant : « Lorsque nous disons que le plaisir est le souverain bien, nous ne parlons pas des plaisirs des débauchés, ni des jouissances sensuelles, comme le prétendent quelques ignorants qui nous combattent et défigurent notre pensée. » Son Jardin n'a rien d'un jardin des délices physiques.

Sa pensée, il est vrai, est dès le départ non conformiste, et ses rapports avec les dieux sont assez ambigus. On racontait que dès l'âge de douze ans il posait des questions embarrassantes à propos de la *Théogonie* d'Hésiode et de l'origine du chaos originel. Puis il suit l'enseignement d'un disciple de Démocrite*, Nausiphane, écoute les leçons de Xénocrate à Athènes, voyage pendant plus de dix ans avant de fonder sa propre école, toujours à Athènes, le Jardin. Il y enseigne la sagesse, c'est-à-dire la recherche du bonheur, qu'il situe dans les plaisirs et la fuite de la douleur. Pour y arriver, la première condition est de ne pas craindre les dieux. Non pas qu'ils n'existent pas, mais ils vivent leur vie dans leur monde, sans prêter la moindre attention aux hommes. Épicure se défend d'être athée : « Les dieux existent, écrit-il, la connaissance que nous en avons est claire évidence. »

Des dieux indifférents

« L'athée, ajoute-t-il, n'est pas celui qui nie les dieux de la multitude, mais bien plutôt celui qui partage les opinions de la multitude relatives aux dieux. On doit les regarder comme des êtres immortels, éternels, dont la béatitude exclut toute idée de sollicitude ou d'occupation ; aussi les événements de la Nature suivent-ils une marche réglée par des lois éternelles et jamais les dieux

n'interviennent. C'est offenser leur majesté que de les croire préoccupés de nous ; nous n'en devons pas moins les révéraler à cause de leur perfection. »

Les dieux sont matériels, faits d'atomes subtils, ils sont beaux et parfaitement heureux, ils jouissent de la paix complète, l'ataraxie, parce qu'ils ne s'occupent de rien, et surtout pas des affaires humaines. Rien ne sert de les prier ou de les craindre : ils sont indifférents à notre sort. Ils n'ont pas créé le monde, ils n'y interviennent jamais, ils n'infligent ni peines ni châtimehts, n'accordent aucune récompense. Anthropomorphes, sans passions, ces agrégats d'atomes subtils ressemblent plus à des statues qu'à des êtres vivants. Épicure croit-il vraiment à leur existence, ou bien les a-t-il inventés pour offrir à ses disciples un modèle à imiter ? En pratique, il n'y a aucune différence entre croire à ces dieux et être athée.

Car le monde épicurien est strictement matérialiste. Il est éternel, incréé, se compose d'atomes et de vide ; les atomes, en chute libre avec une légère déclivité, engendrent les formes éphémères, qui se font et se défont. L'âme est elle aussi de nature corporelle, composée de quatre éléments, air, vent, feu et un élément plus subtil. Elle se dissout à la mort de l'individu, qui est donc totale, raison pour laquelle elle n'est pas à craindre, en vertu du fameux constat ; là où je suis, elle n'est pas, et quand elle est là, je n'y suis plus.

Une morale matérialiste

L'épicurisme propose une morale adaptée à ce monde exclusivement matériel, une morale très élevée que l'on peut considérer comme la première grande tentative d'une morale athée, qui repose sur la seule valeur authentique possible d'un monde humain sans dieu : la recherche du bonheur individuel terrestre. Ce bonheur réside dans l'absence de souffrance physique et de trouble moral, dans cet état de sagesse équilibrée qu'est l'ataraxie. La quête du plaisir doit seule motiver le sage, ce qui exclut une vie de facilité et de débauche, source de plus de maux que de plaisirs. En fait, le plaisir tel que l'entend Épicure ressemble plus à l'ascétisme qu'au divertissement. Il est le résultat d'un savant et délicat dosage qui, pratiqué par tous, aboutirait à une société parfaite, juste, équilibrée : « Puisque le plaisir est le premier des biens naturels, il s'ensuit que nous n'acceptons pas le premier plaisir venu, mais qu'en certains cas nous méprisons de nombreux plaisirs, quand ils ont pour conséquence une peine plus grande. D'un autre côté, il y a de nombreuses souffrances que nous estimons préférables aux plaisirs, quand elles entraînent pour nous un plus grand plaisir. »

L'idéal est de se contenter de satisfaire les désirs naturels et nécessaires : boire, manger, se vêtir, avoir un toit, et méditer. En fait,

le vrai plaisir est l'absence de douleur, le plaisir du corps en repos, l'*aponia*, qui n'a ni faim, ni soif, ni chaud, ni froid, et le plaisir de l'âme en repos, l'*ataraxia*. « Celui qui a ces choses et l'espoir de les avoir, peut rivaliser avec Zeus en bonheur. » Il est comme les dieux, sans avoir besoin d'eux.

Bibliographie : A.J. Festugière, *Épicure et des dieux*, Paris, 1946 ; J. Salem, *L'Éthique d'Épicure*, Paris, 1989.

ÉRASME Désiré ou Didier (pseudonyme de Geert Geertsz)

(1436-1536)

Humaniste hollandais qui, au cours d'une vie entièrement dédiée à l'étude et à l'écriture, devient la plus grande célébrité intellectuelle de l'époque, fréquentant les papes, les rois de France et d'Angleterre, l'empereur, entretenant une correspondance avec les hommes de lettres, les théologiens, les ministres comme Thomas More. Il accueille favorablement les débuts de la Réforme, mais en réproouve ensuite les excès, ce qui engendre une polémique célèbre avec Luther.

Érasme est un croyant sincère, mais, comme beaucoup d'humanistes, son désir de retour à la pureté supposée des origines chrétiennes et des textes, sa défense des valeurs humaines et de la raison, son caractère pacifique et modéré, son utilisation de l'ironie, font de lui un homme suspect pour les théologiens catholiques et protestants, et s'il n'a pas encouragé volontairement l'incroyance, sa liberté d'attitude a contribué à développer le scepticisme chez de nombreux ecclésiastiques et fidèles, dont beaucoup se sont réclamés de lui.

Dans les années 1526-1527, la Sorbonne relève de nombreux passages intolérables dans ses *Colloques* et ses *Paraphrases* : doutes sur l'origine de plusieurs livres de la Bible, sur plusieurs points de pratiques et de doctrine, concernant par exemple l'état de l'âme après la mort, ou sur le caractère évangélique de certains rites, sur les détails pratiques de la Résurrection. À travers les écrits d'Érasme le doute s'insinue dans l'esprit de nombreux croyants, et cela peut aller jusqu'à l'athéisme, comme pour le moine napolitain Giulio Basalu, qui déclare en 1553 dans son procès : « J'ai soutenu et j'ai cru que, comme le dit Érasme en constatant la différence des textes grecs et latins, il a pu y avoir des ajouts et des suppressions dans la rédaction et les divers détours d'édition du Nouveau Testament... J'ai lu quelques-unes des annotations d'Érasme et je l'admirais de nier, me semblait-il, la divinité du Christ. » Des bénédictins, des franciscains, comme

Vincenzo Grasso en 1560, fervents lecteurs d'Érasme, sont également entraînés dans l'incroyance, par la mise en doute de l'authenticité de la version officielle des Écritures dans les *Colloques* et les *Paraphrases*.

Érasme, pour des raisons élémentaires de prudence, n'a pu exprimer ouvertement le scepticisme foncier qui affleure partout dans son œuvre. Il procède par allusions, ou en utilisant des subterfuges comme celui de faire parler la folie : « L'esprit humain est ainsi fait qu'il est bien plus sensible au mensonge qu'à la vérité. Il suffit d'aller à l'église à l'heure du sermon pour en avoir l'illustration immédiate : alors que tout le monde dort, baille, ou a la nausée à chaque fois qu'on explique des choses sérieuses, dès que le prédicateur commence à déblatérer (pardon, je veux dire prêcher) des histoires de bonnes femmes – comme c'est souvent le cas – l'auditoire se redresse, tend l'oreille, la bouche ouverte. De même, s'il est question de quelques saints légendaires célébrés par la fable (dans cette catégorie vous pouvez mettre George, Christophe, Barbara si vous voulez des exemples)... » (*Éloge de la folie.*)

La tolérance dont jouit Érasme pendant sa vie grâce à ses puissants protecteurs, prend fin en 1559 : ses livres sont mis à l'Index, tous les exemplaires sont confisqués par les inquisiteurs comme livres interdits, et en 1566 une sentence du Saint-Office déclare qu'affirmer qu'Érasme n'a répandu aucune erreur est « une erreur et une hérésie ».

Bibliographie : R.H. Popkin, Histoire du scepticisme, d'Érasme à Spinoza, Paris, 1994 ; S. Seidel Menchi, Érasme hérétique, trad. fr d'Erasmio in Italia, Turin, 1987.

ESCHERNY François Louis d'

(1733-1815)

Philosophe et littérateur né à Neuchâtel, très lié aux philosophes français, et qui a fait l'éloge des athées vertueux en 1797 dans *De l'égalité*.

Bibliographie : *S. Maréchal*, Dictionnaire des athées, Paris, 1800, Coda, Paris, 2008.

ESSEX Robert Devereux, deuxième comte d'

(1567-1601)

Noble anglais qui se distingue par des faits d'armes aux Pays-Bas et devient le favori de la reine Élisabeth, à l'âge de vingt ans. Arrogant et ambitieux, c'est un libertin débauché, connu pour son athéisme notoire. En 1601 il tente un coup d'État. Arrêté, il est exécuté pour trahison, et lors de son procès le juge Edward Coke ajoute aux autres accusations celle d'incroyance.

Bibliographie : J.B. Black, *The Reign of Elizabeth, 1558-1603, Oxford University Press, 1936.*

EUGÈNE DE SAVOIE prince

(1663-1736)

Célèbre chef de guerre et diplomate, entré au service de l'empereur contre les Turcs en 1683, puis contre Louis XIV dans la guerre de Succession d'Espagne, gouverneur des Pays-Bas autrichiens de 1716 à 1725. Esprit sceptique et libertin, grand amateur de courtisanes et de littérature érotique, c'est un collectionneur passionné de manuscrits clandestins, en particulier antireligieux, que se procure pour lui son aide de camp le baron Hohendorf*. Il aurait en particulier possédé un exemplaire du *Traité des trois imposteurs*.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

EVHÉMÈRE

(– 340 - – 260)

Sophiste et mythographe grec, il aurait été un disciple de Théodore* l'Athée. Dans le *Récit sacré*, il émet la théorie qui porte aujourd'hui son nom, d'après laquelle les dieux sont d'anciens hommes célèbres divinisés après leur mort par la superstition populaire. Désacralisant l'Olympe, il pense que Zeus était un souverain sage et bienfaisant, venu mourir en Crète après avoir voyagé dans le monde entier ; on lui aurait alors élevé des autels, comme on le faisait dans les monarchies hellénistiques de cette époque. Aphrodite aurait été la première courtisane, et le roi de Chypre, fou de sa beauté, en aurait fait une déesse, tandis qu'Athéna aurait été une reine belliqueuse et conquérante. Diodore résume ainsi la théorie : « Les dieux ont vécu sur la terre, et c'est à cause des services qu'ils ont rendus aux hommes que les honneurs de l'immortalité leur ont été donnés ; Hercule, Dionysos, Aristée en sont des exemples. »

Sextus Empiricus* donne une version légèrement différente de l'évhémérisme : « Évhémère, surnommé l'Athée, dit ceci : lorsque les hommes n'étaient pas encore civilisés, ceux qui l'emportaient assez sur les autres en force et en intelligence pour contraindre tout le monde à faire ce qu'ils ordonnaient, désirant jouir d'une plus grande admiration et obtenir plus de respect, s'attribuèrent faussement une puissance surhumaine et divine, ce qui les fit considérer par la foule comme des dieux. » L'explication de type évhémériste sera souvent reprise, par Nicanor de Chypre, Mnaséas de Patras, Dionysios Skytobrachion, Apollodore, tandis que Polybe affirmera lui aussi que les auteurs d'inventions utiles ont été divinisés.

Bibliographie : J.P. Dumont, *Les Sceptiques grecs*, Paris, 1966.

FAURE Auguste Louis Sébastien

(1852-1942)

Militant anarchiste français, élevé dans le catholicisme et destiné à une carrière ecclésiastique. Après dix-huit mois de noviciat, Sébastien Faure perd la foi, devient agent d'assurances et entre en politique, d'abord comme guesdiste puis comme anarchiste. Élu député en 1885, il parcourt la France pour animer des conférences et débats antireligieux centrés sur ce qu'il appelle les « crimes de Dieu » : les méfaits des couvents et des congrégations.

En 1903, dans la *Réponse aux paroles d'une croyante*, il écrit : « J'ai dit : Dieu, c'est l'erreur, et je n'y crois plus ; Dieu, c'est le mensonge et l'hypocrisie, et je le combats ; Dieu, c'est la religion et non seulement celle-ci ne console pas mais elle afflige ; non seulement elle n'apporte pas à l'humanité la tranquillité et la joie, mais elle a écrit les pages les plus douloureuses et les plus sanglantes de l'histoire, voilà pourquoi je lutte contre la religion. » En 1904, il crée *La Ruche*, établissement d'enseignement privé, délibérément athée, pour « en finir avec le troupeau bêlant et résigné que, au gré de leur ambition ou de leur cupidité, les mauvais bergers conduisent aux abîmes. » Arrêté le 23 septembre 1917, accusé d'avoir abusé d'adolescentes, il affirme être tombé dans un piège, mais il doit fermer l'école la même année. En 1930, il publie une *Encyclopédie anarchiste*.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

FAUSTO DA LONGIANO Sebastiano

(1502-1565)

Humaniste italien, traducteur de nombreuses œuvres antiques et de celles d'Érasme*, dont il prolonge le scepticisme, écrivant à l'Arétin* : « J'ai commencé un autre ouvrage intitulé *Le Temple de la vérité*. On y verra la destruction de toutes les sectes, de la juive, de la chrétienne, de la mahométane et des autres religions, à prendre toutes ces choses dans leurs premiers principes. »

Bibliographie : S. Paulus, *Wissenschaftliche Textsorten in der italienischen Renaissance*, Tübingen, 2005.

FELLINI Federico

(1920-1993)

Réalisateur italien qui, sans jamais poser explicitement le problème de l'existence de Dieu dans ses films, le fait apparaître par l'intermédiaire de personnages incarnant l'innocence, et la réponse semble bien être négative : les pseudo-miracles et processions de *La Strada* (1954), des *Nuits de Cabiria* (1956), de *La Dolce Vita* (1960) laissent une impression, suivant les personnages, de naïveté, d'aliénation ou d'escroquerie. Les prières les plus ferventes aboutissent à des échecs. Dans *8½* (1963), l'éducation dispensée par les prêtres développe chez l'enfant des obsessions morbides, et les réponses à ses questions par un cardinal ne sont qu'un verbiage creux, pompeux et ambigu. Et pourtant, Fellini déclare : « Je ne comprends pas que l'on ne puisse pas prier, que l'on ne soit pas fasciné par le mystère. » Religiosité athée ? Agnosticisme mystique ? Pour Fellini, Dieu est d'abord une absence, un mystère, un silence propice à la prière.

Bibliographie : J. Gili, Federico Fellini, le magicien du réel, Paris, 2009.

FERREIRA Christovao

(1580-1650)

Missionnaire jésuite portugais au Japon, il abjure le christianisme en 1614, sous la torture, certes, mais il justifie son reniement en 1636 dans un court traité, *La Supercherie dévoilée*, dans lequel il attaque violemment toutes les croyances chrétiennes : le monde est éternel, l'âme est mortelle, tous les dogmes sont des affirmations frauduleuses, tout comme les sacrements, la résurrection du Christ, l'eucharistie, le jugement dernier et le reste. Sur l'existence de Dieu, il ne se prononce pas, mais on voit mal quel dieu pourrait subsister après ces critiques radicales. La religion est pour lui une invention humaine qui sert à soumettre l'esprit des hommes.

Bibliographie : J. Proust, *La Supercherie dévoilée, une réfutation du christianisme au XVII^e siècle*, Paris, 1998.

FERRY Jules François Camille

(1832-1893)

Homme politique français, dont l'action et la personnalité ont fortement marqué la première période de la III^e République, comme ministre de l'Instruction publique (1879-1881, 1882-1883), président du Conseil (1880-1881, 1883-1885), ministre des Affaires étrangères (1883-1885). Il est à la fois l'homme de la conquête coloniale, des lois sur les libertés de réunion, de la presse et syndicales, et le créateur de l'enseignement primaire gratuit, obligatoire et laïque.

Ce dernier titre lui confère une réputation anticléricale et antireligieuse qui est à nuancer. Né à Saint-Dié, il se détache de la religion dès ses études au lycée de Strasbourg. Pendant ses études de droit, admirateur de Quinet et de Condorcet*, il est attiré par le positivisme, et est initié à la franc-maçonnerie en 1875. Son athéisme est indéniable. En 1887, il exprime ses regrets après les funérailles religieuses du libre penseur Henri Liouville : « Un républicain, un libre penseur, un matérialiste notoire, qui ne peut se passer de prières catholiques !... Il y a là de quoi rendre le prêtre bien fier, et nous plus modestes. » Au cours des discussions sur la préparation des lois scolaires, il plaide en faveur de l'établissement d'une morale laïque, totalement détachée des religions, alors que Ferdinand Buisson* et Jules Simon* voudraient y inclure les « devoirs envers Dieu » : « Ce ne sont pas les dogmes qui ont soutenu la morale, mais tout au contraire, la morale qui a fait que les dogmes se sont maintenus », déclare-t-il. Dans une séance mémorable à l'Assemblée, il objecte à la proposition de Jules Simon : « Les devoirs envers Dieu ! Mais quel Dieu ? », ce qui provoque un scandale chez les députés chrétiens : il n'y a qu'un seul Dieu, le nôtre, évidemment, clament les barons de Ravignan et de Lareinty. Pas du tout, réplique Ferry : il y a le Dieu de la religion et celui des philosophes. Va-t-on enseigner aux enfants les deux versions, celle du curé au catéchisme, et celle de l'instituteur à l'école ? Voulez-vous « un corps de cinquante mille vicaires savoyards, formant une nouvelle caste sacerdotale ? ». Pourtant, pour des raisons pratiques, il

se prête à un compromis : on enseignera que Dieu est « la cause première », l'« Être parfait », qu'on peut se représenter « sous des formes différentes de celles de sa propre religion ».

Toujours pour des raisons tactiques, il refuse de mener une lutte antireligieuse : « Je suis l' élu d'un peuple qui fait des reposoirs, qui tient à la république, mais qui ne tient pas moins à ses processions », écrit-il en 1877. Dans les consignes données aux instituteurs pour l'application des lois laïques, il insiste sur le principe de neutralité : aucun enseignement de type religieux, mais interdiction absolue de propos antireligieux : « Si un instituteur s'oubliait assez pour instituer dans son école un enseignement hostile, outrageant pour les croyances religieuses de n'importe qui, il serait aussi sévèrement et aussi rapidement réprimé que s'il avait commis cet autre méfait de battre ses élèves ou de se livrer contre eux à des sévices coupables. »

Cela n'empêche pas Ferry, à titre privé, d'être un matérialiste athée convaincu, persuadé que les religions sont des systèmes dépassés et appelés à disparaître, et de se qualifier lui-même de « damné authentique », alors que ses adversaires le traitent d'« Antéchrist ».

Bibliographie : J.M. Mayeur, « Jules Ferry et la laïcité », dans Jules Ferry fondateur de la république, F. Furet (dir.), Paris, 1985.

FEUERBACH Ludwig Andreas

(1804-1872)

Philosophe et sociologue allemand, né à Landshut, en Bavière. Fils d'un juriste célèbre, élevé dans le protestantisme, il étudie la théologie à Heidelberg à partir de 1823, dans le but de devenir pasteur. En 1825, attiré par la philosophie, il vient suivre les cours de Hegel* à Berlin, et c'est une révélation. Sa vocation change brusquement : « Je savais ce que je devais faire et ce que je voulais : non pas la théologie, mais la philosophie ! Ne pas délirer ni vagabonder, mais apprendre ! Ne pas croire, mais penser ! » Sa thèse de philosophie, soutenue en 1828, illustre ce propos par son titre : « De la raison une, universelle et infinie ».

De l'hégélianisme à l'athéisme

Classé parmi les hégéliens de gauche, il est désormais athée, et son grand projet est de retrouver les raisons humaines de l'existence des religions. Il résume ainsi son itinéraire intellectuel : « Dieu fut ma première pensée, la raison ma seconde, ma troisième et dernière pensée fut l'homme ». De 1828 à 1832 il enseigne à Erlingen, et sa première publication, la *Réflexion sur la mort et l'immortalité*, en 1832, provoque un scandale et est interdite. Il se retire alors et se consacre à l'ouvrage qui va faire de lui un des piliers de l'athéisme moderne : *L'Essence du christianisme* (1841).

L'approche est anthropologique : « L'anthropologie est le mystère de la théologie », affirme-t-il dans la préface. La démarche hégélienne est donc inversée : ce n'est plus l'esprit humain qui est englobé dans l'Absolu, c'est ce dernier qui est réduit à la conscience de soi de l'homme : « La conscience de Dieu est la conscience de soi de l'homme, la connaissance de Dieu est la connaissance de soi de l'homme. À partir de son Dieu, tu connais l'homme, et inversement à partir de l'homme son Dieu : les deux ne font qu'un. Ce que Dieu est pour l'homme, c'est son esprit, son âme, son cœur, c'est cela son Dieu : Dieu est l'intériorité manifeste, le soi exprimé de l'homme ; la religion

est le solennel dévoilement des trésors cachés de l'homme, l'aveu de ses pensées les plus intimes, la confession publique de ses secrets d'amour...

« Tu crois en l'amour comme à une qualité divine, parce que toi-même tu aimes, tu crois que Dieu est sage et bon, parce que tu ne connais rien de meilleur en toi que la bonté et l'entendement, et tu crois que Dieu existe, qu'il est donc sujet ou être – ce qui existe est être, qu'il soit défini et déterminé comme substance ou personne ou autrement –, parce que toi-même tu existes, parce que toi-même tu es un être. »

Pour objectiver Dieu, l'homme se dépouille de ses propres qualités et les attribue à cet être supérieur : c'est le processus de l'aliénation. L'homme s'appauvrit pour que Dieu soit riche, il se méprise pour que Dieu soit aimé : « Pour enrichir Dieu, l'homme doit s'appauvrir ; pour que Dieu soit tout, l'homme doit n'être rien. Mais il n'a besoin d'être quelque chose pour lui-même, puisque tout ce qu'il prend à soi-même n'est pas perdu en Dieu, mais conservé. L'homme a en Dieu sa propre essence ; comment devrait-il l'avoir en soi et pour soi ? Ce que l'homme se retire, ce dont il se prive, il n'en jouit que dans une mesure incomparablement plus élevée et plus riche en Dieu. »

Dieu est une projection de l'homme, c'est sa propre essence qu'il extériorise et objective. Il se coupe de lui-même et élabore un Dieu infini. « La conscience de l'infini n'est rien d'autre que la conscience de l'infini de la conscience. » En personnifiant Dieu, l'homme célèbre la propre autonomie de sa personne, et donne en même temps une dimension infinie à toutes ses caractéristiques. » En Dieu, l'homme adore ses propres vertus, et la religion « est le rapport de l'homme avec lui-même, ou plus exactement avec son être, mais un rapport avec son être qui se présente comme un être autre que lui », un être d'imagination au profit duquel il s'est entièrement dépouillé : « Si je ne pense ni ne crois à Dieu, alors il n'y a pas de Dieu pour moi. Il n'existe donc qu'en tant qu'il est pensé ou cru... Donc son existence est un intermédiaire entre l'existence sensible et l'existence pensée, un intermédiaire plein de contradictions... Seule l'imagination protège de l'athéisme. »

La critique du christianisme moderne

La religion chrétienne, en prêchant l'incarnation, restitue d'ailleurs la vérité : Dieu est homme, l'homme est un Dieu pour l'homme. La religion est une étape nécessaire dans la prise de conscience de l'homme par lui-même. Elle lui révèle son essence. Mais cette étape doit être dépassée, et l'homme doit récupérer son essence. « La religion n'a pas conscience de la nature humaine de son contenu ; elle s'oppose plutôt à l'humain, ou du moins elle n'avoue pas que son

contenu est humain. Le tournant nécessaire de l'histoire est donc cette confession et cet aveu publics de ce que la conscience de Dieu n'est autre que la conscience du genre humain. »

Ici intervient le concept d'athéisme. Et là, surprise : pour Feuerbach, la récupération par l'homme de ses qualités, qui va mettre fin à son aliénation et dégonfler le personnage mythique de Dieu, est tout le contraire de l'athéisme, car l'homme va enfin pouvoir adorer le vrai Dieu, c'est-à-dire l'humanité, rentrée en possession de ses qualités. Les vrais athées, ce sont les chrétiens actuels, écrit Feuerbach, qui disent croire en Dieu, mais qui vivent exactement comme si ce dernier n'existait pas ; ces chrétiens qui ne croient plus en fait à la bonté, à la justice, à l'amour, c'est-à-dire à tout ce qui définit Dieu ; ces chrétiens qui ne croient plus au miracle, mais à la technologie, qui ont plus confiance dans les assurances-vie que dans la prière ; qui, face à la misère, n'ont plus recours à la prière, mais à l'État-providence : « L'État est la réfutation pratique de la foi religieuse. De nos jours, même le croyant ne cherche secours qu'auprès de l'homme. Il se contente de la "bénédictio de Dieu" dont il faut bien accompagner toute chose. Mais la "bénédictio de Dieu" n'est qu'un rideau de fumée derrière lequel l'incroyance croyante dissimule son athéisme pratique. » Le christianisme n'est plus qu'un nom : « Le christianisme a depuis longtemps disparu non seulement de la raison, mais aussi de la vie de l'humanité, il n'est plus rien qu'une idée fixe, qui se trouve dans la contradiction la plus criante avec nos compagnies d'assurance-incendie et d'assurance-vie, nos chemins de fer et nos locomotives, nos pinacothèques et nos glyptothèques, nos écoles militaires et industrielles, nos théâtres et nos cabinets d'histoire naturelle. »

L'humanisme comme vraie religion

En finir avec cette religion morte, est-ce faire preuve d'athéisme ? En fait, Feuerbach oppose l'athéisme pratique, celui qui nie les prédicats de Dieu en vivant en contradiction avec eux, et l'athéisme théorique, celui qui nie l'existence du Dieu extérieur mais qui a la religion d'une humanité rentrée en possession de ses qualités. Les chrétiens sont des athées pratiques, et Feuerbach un athée théorique, mais pour lui ce n'est pas là le véritable athéisme. Il revendique la religion de l'humanité, et son hymne à l'amour a d'authentiques accents religieux : « L'amour est Dieu lui-même et en dehors de lui il n'est pas de Dieu. L'amour fait de l'homme un Dieu et de Dieu un homme. »

De telles phrases sont d'ailleurs troublantes pour un chrétien, et les théologiens sont souvent mal à l'aise devant Feuerbach, qu'ils ont parfois essayé de récupérer, parlant d'« un homme qui croit en Dieu de manière athée », d'un « théologien politique antithéologie », d'un

« chrétien anonyme ». Sa sincérité, son langage quasi religieux émeuvent. Pourtant, écrit Hans Küng – théologien libéral s'il en fût –, Feuerbach représente bien l'athéisme le plus intégral que l'on ait jamais conçu : « Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, on est en présence d'un athéisme pleinement réfléchi, absolument résolu, se reconnaissant tel sans réserve et – c'est un point important – un athéisme soutenu jusqu'à la fin comme un programme à réaliser : en aucun cas la théologie ne saurait le réinterpréter ou le récupérer après coup. Cet athéisme conséquent lance un défi permanent à toute foi en Dieu. »

L'aliénation théologique

Les analyses de Feuerbach restent d'une grande pertinence dans le processus d'élaboration et de dégénérescence d'une religion. « La religion, écrit-il, est le rapport que l'homme entretient avec sa propre essence – là se trouve sa vérité et sa puissance morale de salut –, mais avec son essence non pas en tant que la sienne, mais en tant qu'une essence autre, distincte de lui, opposée à lui, là se trouve sa fausseté, ses limites, sa contradiction avec la raison et la moralité ; là, la source grosse de maux du fanatisme religieux. » Au début, la séparation entre l'homme et Dieu s'effectue de façon immédiate, naturelle, « involontaire, puérile, candide », mais peu à peu la réflexion progresse, et alors la théologie entre en scène, qui a pour tâche de maintenir dans l'esprit des croyants la séparation entre l'homme et Dieu, tandis que celle-ci commence à être contestée : « Lorsque la religion devient théologie, alors la séparation originellement innocente et involontaire de Dieu et de l'homme devient une distinction intentionnelle, érudite, qui n'a d'autre but que l'évacuation hors de la conscience de cette unité qui s'y est déjà introduite... Ainsi, dans l'ancien judaïsme, Jéhovah était un être distinct de l'individu humain par l'existence seulement ; mais qualitativement, dans son essence intime, il était parfaitement semblable à l'homme, il avait les mêmes passions, les mêmes propriétés humaines, et même corporelles. Ce n'est que dans le judaïsme tardif que l'on sépara de la manière la plus stricte Jéhovah et l'homme, et que l'on se réfugia dans l'allégorie afin de conférer aux anthropomorphismes un autre sens que celui qu'ils possédaient originellement. Il en fut de même dans le christianisme. »

C'est dans le même but que l'on développe les preuves de l'existence de Dieu, afin « d'extérioriser l'intérieur, de le séparer de l'homme. Par l'existence Dieu devient une chose en soi ». Ainsi, la foi constitue un système fermé, inattaquable de l'extérieur, car elle a sa propre logique : « C'est pour le seul incroyant que les objets de la foi contredisent la raison ; mais celui qui y croit est convaincu de leur

vérité, ils ont pour lui valeur de raison suprême. »

Le christianisme, observe Feuerbach, est une religion de la souffrance, organisée autour d'un Dieu qui prouve sa sensibilité en souffrant. De plus, la souffrance a le mérite de réduire l'homme et de grandir Dieu, alors que le plaisir a l'effet inverse : « Dans le malheur, l'homme ressent Dieu comme un besoin. Le plaisir, la joie sont cause d'expansion pour l'homme ; le malheur, la douleur le font se contracter. »

En 1848, Feuerbach donne à Heidelberg des cours sur l'essence de la religion, mais l'échec de la révolution européenne le contraint à se retirer à Bruckberg. La fin de sa vie est solitaire, mais les 20 000 personnes qui escortent son cadavre à Nuremberg en 1872 montrent qu'il n'était pas oublié.

Bibliographie : *L. Feuerbach, L'Essence du christianisme, éd. Gallimard, coll. Tel, Paris, 1992 ; M. Xhaufflaire, Feuerbach et la théologie de la sécularisation, Paris, 1970.*

FICHTE Johann Gottlieb

(1762-1814)

Philosophe allemand, né à Rammenau, en Saxe, dans une famille pauvre. Caractère passionné et obstiné, il élabore une philosophie très personnelle, basée sur le sentiment, par une réflexion sur les œuvres de Spinoza* et de Kant* essentiellement. Après des études dans des conditions financières difficiles, il parcourt l'Europe, et en 1791 il rencontre Kant, et publie anonymement en 1792 la *Critique de toute révélation*. En 1794, il est nommé professeur de philosophie à l'université d'Iéna, et publie la *Doctrine de la science*. Dans cet ouvrage, Dieu est réduit à un concept limité, qui n'est ni une conscience de soi, ni une personne, ni un créateur. Il est l'ordre moral du monde ; nous en avons une certitude immédiate dans le sentiment, sans pouvoir en apporter de preuves.

Cette idée est développée en 1798 dans un petit écrit de Fichte pour présenter le livre de son collègue Forberg, le *Développement du concept de religion*, ouvrage d'un athéisme pragmatique, fondé sur le scepticisme kantien. Dans sa présentation, intitulée *Du fondement de notre croyance en un gouvernement divin du monde*, Fichte précise sa notion du divin : c'est l'ordre moral qui vit et opère dans la conscience humaine ; en suivant notre conscience nous contribuons à l'avènement du « royaume de Dieu », Dieu qui n'est pas une personne et qui n'a rien à voir avec ce qu'enseignent les religions : « Cet ordre moral vivant et agissant est Dieu même ; nous n'avons besoin de nul autre Dieu, et ne pouvons en concevoir nul autre. »

Dès lors, Fichte est accusé d'athéisme, ce dont il se défend vigoureusement en 1799 dans un *Appel au public* et dans une *Justification contre l'appellation d'athéisme*, retournant cette accusation contre les théologiens, ses adversaires : « Leur Dieu, c'est le dispensateur de tout le bonheur et de tout le malheur chez les créatures ; voilà son caractère essentiel... Un Dieu qui doit être le serviteur des désirs est un être méprisable... Ses adorateurs sont, eux, les véritables athées ; ils n'ont absolument pas de Dieu, ils se sont

forgé une idole impie. »

Défense vaine. Fichte doit quitter sa chaire. Il se réfugie à Berlin, où il publie *La Destination de l'homme* (1800). Sa religion apparaît de plus en plus comme un moralisme, une religion de la conscience du devoir, qui, en dépit de ses dénégations, est une forme d'athéisme, l'athéisme idéaliste, dans lequel Dieu n'a aucune réalité extérieure à la conscience.

Le reste de la vie de Fichte est de plus en plus occupé par la lutte contre l'envahisseur français : ses *Discours à la nation allemande* de 1807 et 1808 font de lui l'un des pères de l'idée nationale allemande.

Bibliographie : H. Lindau, *Die Schriften zu Fichte's Atheismus-Streit*, Munich, 1912 ;
B. Bourgeois, *L'Idéalisme de Fichte*, Paris, 1968.

FINDLAY John Niemeyer

(1903-1987)

Philosophe analytique sud-africain, né à Pretoria, qui, dans un article de 1948, « Can God's existence be disproved ? » (« Peut-on prouver la non-existence de Dieu ? »), examine les preuves classiques de l'existence de Dieu, et conclut qu'« aucune de ces preuves n'est vraiment contraignante ». Certaines d'entre elles, comme la fameuse preuve ontologique d'Anselme, peuvent même se retourner pour devenir des « preuves » de la non-existence de Dieu : « S'il est possible, en un certain sens logique et non seulement épistémologique, qu'il n'y ait pas de Dieu, alors l'existence de Dieu n'est pas seulement douteuse, mais impossible, car aucune chose capable de non-existence ne pourrait être Dieu. »

Dieu n'existe pas, mais une « attitude religieuse » est toujours possible, même chez les athées, comme « esprit respectueux des choses plus grandes que nous-mêmes, un idéalisme moral... Nous serions dangereusement appauvris... si cet esprit cessait d'être à l'œuvre dans notre vie personnelle et sociale. Il serait certainement préférable que cet esprit subsiste, avec tous les agréments fallacieux qu'il donne à la vie, plutôt qu'on le rejette simplement pour se débarrasser de telles inutilités ».

Bibliographie : J.N. Findlay, « Can God's existence be disproved ? », *Mind*, avril 1948, repris dans *Language, Mind and Value*, Londres, 1963.

FINK Eugen

(1905-1975)

Philosophe allemand du courant phénoménologiste, professeur à Fribourg-en-Brisgau. Disciple de Husserl, puis fortement influencé par Heidegger*, il développe, notamment dans *Tout et rien. Un détour conduisant à la philosophie*, une conception athée du monde comme seul existant, ensemble de la réalité, excluant Dieu et le néant : « L'événement originel du monde, qui ouvre l'espace et laisse s'écouler le temps, qui donne libre champ en son sein au mouvement tourbillonnant des oppositions et des disparitions, à la naissance et au déclin des choses finies, cet événement originel empêche le néant de parvenir à la domination. »

Bibliographie : E. Fink, *Alles und Nichts. Ein Umweg zur Philosophie*, La Haye, 1959.

FISCHER Christian Gabriel

(1690-1751)

Physicien et philosophe allemand, professeur de Physique à l'université de Königsberg, disciple de Wolff*, il critique le conservatisme religieux des autorités universitaires. Il est démis de sa chaire en novembre 1725 pour athéisme et crypto-spinozisme. Expulsé de Prusse, il passe successivement en Hollande, Italie et France.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

FLEW Antony Garrard Newton

(1923-2010)

Philosophe anglais du courant analytique. Dans *Théologie et falsification*, il écrit que, pour des raisons logiques, les propositions religieuses doivent être rejetées. Elles n'ont pas de sens, car pour qu'une assertion ait un sens, il faut savoir ce qui la rendrait fausse, ce qui s'opposerait à sa vérité. Pour un croyant, il est exclu d'envisager le contraire de « Dieu existe », « Dieu est bon », « Dieu est amour » : « On ne peut concevoir d'événement ou de série d'événements dont la réalisation pourrait être reconnue par des hommes de formation religieuse comme une raison suffisante de concéder : "il n'y a pas de Dieu après tout", ou : "Dieu ne nous aime pas réellement dans ces conditions." » Si on ne peut accepter la validité de « Dieu n'existe pas », on ne peut pas accepter la validité de « Dieu existe ».

Bibliographie : A. Flew et A. Macintyre, *Theology and Falsification*, dans *New Essays in philosophical theology*, Londres, 1955.

FLOURENS Gustave

(1838-1871)

Scientifique et révolutionnaire français, fils d'un physiologiste réputé, il affirme très tôt son athéisme matérialiste. Condamné à trois mois de prison en 1869, et réfugié à l'étranger, il écrit dans *La Libre Pensée* des articles contre le « virus religieux », comme celui qu'il intitule « Athéisme pratique », le 12 mai 1870 : « L'ennemi, c'est Dieu. Le commencement de la sagesse, c'est la haine de Dieu, cet épouvantable mensonge qui, depuis six mille ans, énerve, abrutit, asservit la pauvre humanité. » Il est tué par un gendarme pendant la Commune.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

FLÜGEL John Carl

(1884-1955)

Psychanalyste anglais, président de la British Psychological Society de 1932 à 1935. Il explique la religion comme projection du surmoi intime, tout en reconnaissant que cela n'est pas une preuve de la non-existence de Dieu. La religion peut exercer une influence bienfaisante sur le plan de l'affectivité, mais la foi est difficilement compatible avec la lucidité psychanalytique. L'athéisme est quasiment inévitable pour quelqu'un qui a exploré les profondeurs de l'inconscient.

Bibliographie : J.C. Flügel, *Mars, Moral and Society, A Psycho-Analytical Study*, Londres, 1945 ; Dictionnaire international de la psychanalyse, sous la dir. D'A. de Mijolla, Paris, 2002, art. « Flügel ».

FOIGNY Gabriel de

(1630-1692)

Moine franciscain libertin, qui renonce à ses vœux, s'installe à Genève, où il publie une utopie, *La Terre australe connue*, en 1676. Il y décrit une société anarchiste dans laquelle les hommes vivent en totale liberté, adorant le « Grand Tout », l'« Incompréhensible », qu'on ne doit pas prier, puisqu'il connaît tout. Ce Grand Tout est en fait la Nature. Cette forme de panthéisme vaut à Foigny des poursuites, et il repasse en France en 1683.

Bibliographie : G. de Foigny, *La Terre australe connue*, 1676, éd. P. Ronzeaud, Paris, 1990.

FONTENELLE Bernard Le Bovier de

(1657-1757)

Écrivain français né à Rouen, il incarne la transition entre le Grand Siècle de la foi et le siècle des Lumières incroyant. Présenté longtemps comme précurseur des philosophes par son usage tout en douceur de la raison critique contre les superstitions, on réalise depuis peu qu'il fut un penseur beaucoup plus radical qu'on ne l'avait cru. Ses fonctions honorifiques semblaient une garantie de conformisme : peut-on être un homme dangereux quand on est membre de l'Académie française (1691), de l'Académie des sciences (1697), de l'Académie des inscriptions (1701) ? Et puis, Fontenelle a de bonnes manières, il est courtois, poli, et déteste la provocation. Il doit à sa prudence dans tous les domaines une longévité exceptionnelle (il ne lui a manqué qu'un mois pour célébrer son 100^e anniversaire). Mais c'est un homme habile, qui sait enrober les critiques les plus dommageables, et offrir les idées les plus dangereuses, « bonbonnière à la main, absolument comme on offrirait des dragées et des pastilles », écrit Sainte-Beuve. Entre gens de bonne compagnie, dans les salons feutrés, où il est très apprécié comme un homme délicieux, il glisse ses remarques perfides contre la religion. Dans ses écrits publiés, il prend soin de ne s'en prendre qu'aux superstitions et supercheries des païens, à la crédulité des Anciens, laissant le lecteur intelligent achever le travail en étendant la critique à toutes les religions. Et puis, il y a la partie immergée de l'iceberg, des manuscrits clandestins radicaux athées, que la critique lui attribue aujourd'hui.

Les écrits reconnus tout d'abord. Cela commence par un article ironique sur les rivalités entre juifs, catholiques et protestants, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, suivi en 1686 par les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, profession de foi héliocentriste et mécaniste, relativisant la place de l'homme dans l'Univers. La même année, ce sont les *Doutes sur les causes occasionnelles*, contre Malebranche*, réduisant l'intervention divine à la chiquenaude initiale, et *De l'origine des fables*, présentant les mythes des Anciens comme des niaiseries

adaptées aux capacités d'explication des hommes de cette époque. L'année suivante, c'est l'*Histoire des oracles*, dans laquelle Fontenelle reprend l'idée du Hollandais Van Dale* : contrairement à ce que disaient les Pères de l'Église, les oracles des Anciens n'étaient pas dus aux tromperies du démon ; ils n'avaient aucun pouvoir de divination, c'était de pures supercheries mises au point par les prêtres pour diriger la foule crédule. Ces oracles n'ont pas cessé avec la venue du Christ, qui aurait dompté le démon, mais parce que les chrétiens ont détruit les temples, tout simplement.

Cette thèse audacieuse n'est contestée, avec respect, qu'en 1707 par le jésuite Jean-François Baltus (1667-1743), dans sa *Réponse à l'Histoire des oracles de M. de Fontenelle*. Il lui reproche surtout d'avoir affirmé que la crédulité des hommes est quasiment incurable, et qu'aujourd'hui encore on peut leur faire croire n'importe quoi. Fontenelle a l'intelligence de ne pas répondre, ce qui a toujours été la meilleure des réponses. Mais à la cour, le nouveau confesseur du roi, le Père Le Tellier, fait pression sur Louis XIV pour qu'il prenne des sanctions. Fontenelle est sauvé par la mort du roi. Le successeur, le Régent, et son ami Dubois, ne sont pas hommes à s'émouvoir de l'*Histoire des oracles*, et Fontenelle peut continuer à distribuer en souriant ses douceurs acidulées antireligieuses, comme les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une vie à venir*.

Les écrits clandestins

Mais les attaques les plus radicales sont souterraines. En 1680-1682, Fontenelle écrit une utopie, l'*Histoire des Ajaoiens*, c'est-à-dire de « ceux qui ne croient pas en Jéhovah ». Le texte ne sera publié qu'en 1768, clandestinement, en Hollande, sous le titre *La République des philosophes*. Ce peuple insulaire imaginaire, « plus soumis que nous aux claires lumières d'une raison saine et sans préjugé », est athée. Il considère que l'idée de création à partir de rien par un être qui n'est rien lui-même (« incompréhensible et invisible ») est le comble de la stupidité. « Les Ajaoiens se croient donc fondés en raison pour mettre la nature à la place de ce que nous nommons Dieu. » La nature est « la mère commune de toutes les créatures qui, par une admirable circulation, sortent continuellement de son sein et y retournent de même ». Pas de temples, pas de prêtres, pas de culte, pas de « cérémonies propres à nourrir la superstition des peuples, à les endormir, et à faire réussir les desseins des politiques ». Cette île sans religion est une république dirigée par un sénat élu qui veille à maintenir liberté, égalité et fraternité.

Vers 1717, Fontenelle rédige un autre traité clandestin, le *Traité de la liberté*, qui est un exposé du plus pur matérialisme athée. Seule

existe la matière, qui est à l'origine de la pensée, ce qui entraîne un déterminisme absolu ; toutes nos pensées sont le résultat des lois physico-chimiques du cerveau : « L'âme est déterminée nécessairement par le cerveau à vouloir ce qu'elle veut, et sa volonté excite nécessairement dans son cerveau un mouvement par lequel elle l'exécute. » Le mot de liberté est vide de sens, car « ce qui est volontaire est en même temps nécessaire, et ce qui est sans liberté n'a pourtant pas de contrainte... On sait qu'on fait tout ce qu'on veut, mais on ne sait pas pourquoi on le veut ; il n'y a que les physiciens qui le puissent deviner. » La face cachée du doux Fontenelle est celle d'un athée radical.

Bibliographie : J.R. Carré, *La Philosophie de Fontenelle ou Le Sourire de la raison*, Paris, 1932, reprod. Slatkine, 1970 ; C. Romeo, « Matérialisme et déterminisme dans le *Traité de la liberté de Fontenelle* », dans *Le Matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine*, O. Bloch (dir.), Paris, 1982.

FOUCHÉ Joseph

(1759-1820)

Homme politique français, né au Pellerin près de Nantes. Il fait ses études chez les oratoriens à Nantes d'abord, puis à Paris, où il est tonsuré mais ne reçoit pas les ordres majeurs. Devenu préfet des études chez les oratoriens de Niort, puis professeur au collège de Saumur, à celui de Juilly en 1787 et à celui d'Arras en 1788, il fait la connaissance de Robespierre* et est élu député du tiers d'Arras. En 1790, il devient principal du collège de Nantes, mais il a totalement perdu la foi et se marie en 1792.

Élu à la Convention, il siège dans le groupe des Montagnards, avec Chaumette* et Hébert*, dont il partage l'agressivité antireligieuse. Rapporteur du décret sur la suppression des congrégations, il propose d'établir le monopole d'État en matière d'instruction, et la suppression de tout enseignement religieux, qui est comme « un bandeau sur l'origine de l'homme et une fable de la vie future ». Représentant en mission à Nantes puis à Dijon, il réclame l'abolition du célibat des prêtres et l'obligation pour eux de se marier dans un délai d'un mois ou d'adopter un enfant (1793). À Nevers, il impose l'érection dans les cimetières d'une statue représentant le sommeil, et portant l'inscription : « La mort est un sommeil éternel. » Dans l'Instruction aux départements du Rhône et de la Loire en septembre 1793, il écrit : « Les prêtres sont la seule cause du malheur de la France... Le républicain n'a d'autre divinité que sa patrie, d'autre idole que la liberté ; le républicain est essentiellement religieux, car il est bon, juste, courageux, le patriote honore la vertu, respecte la vieillesse, console le malheureux, soulage l'indigence, punit la trahison. Quel plus bel hommage pour la divinité ! »

Bibliographie : L. Madelin, Fouché, Paris, 1901 ; S. Zweig, Joseph Fouché, Paris, 1931.

FOURÈS Auguste

(1848-1891)

Journaliste occitan de gauche, athée et très anticlérical, dont les funérailles donnent lieu à un scandale. Il avait écrit dans son testament du 7 avril 1883 : « Je soussigné Auguste Fourès charge mes amis Metgé et Chavard d'éloigner de mon cadavre la rapace et immonde prêtraille dont j'ai toujours eu horreur. Je veux être conduit à la dernière demeure sans le secours d'aucun culte, avec la plus grande simplicité. Je veux que ma bière soit mise debout. Je veux que ma sœur fasse placer sur ma tombe une pierre portant cette inscription : Auguste Fourès. 1848-. » Ladite sœur, cependant, dévote, lui organise des obsèques catholiques. Sur l'injonction de son exécuteur testamentaire, le tribunal de Castelnaudary ordonne l'exhumation et un nouvel enterrement, civil, auquel assistent de nombreux libres penseurs.

Bibliographie : *J. Lalouette, La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.*

FRANCE Anatole (pseudonyme de François Anatole Thibault)

(1844-1924)

Écrivain français, né à Paris, auteur de nombreux romans et de quelques essais, membre de l'Académie française (1896) et prix Nobel de littérature (1921). Il participe par ses écrits politiques et sociaux à tous les combats culturels de son époque, exprimant des opinions athées et très anticléricales. Un moment président d'honneur de la Libre Pensée, il écrit dans *Trente Ans de vie sociale* : « La religion romaine, telle que l'ont faite les jésuites, se réduit à quelques superstitions grossières, et à de basses et machinales pratiques. Elle a perdu toute autorité morale. Elle a pour elle la coutume, la tradition, l'usage. Elle profite de l'indifférence générale. Pour beaucoup de gens, à la ville comme à la campagne, l'église est un établissement plus civil que religieux, qui tient de la mairie et de la salle de concert. On s'y marie, on y porte les nouveau-nés et morts. Les femmes y montrent leurs toilettes. Aujourd'hui enfin, le clergé est soutenu par tout ce qui possède. Les gros propriétaires, les industriels, les financiers, les juifs riches sont les colonnes de l'Église romaine. » Et dans *La Révolte des anges* (1914), il rend le christianisme responsable de l'établissement d'une religion misérabiliste basée sur le culte de la souffrance, fondée par ce Christ prophète, « plus sec qu'un poisson fumé..., exténué par le jeûne et les veilles ».

Il se réjouit de la séparation des Églises et de l'État en 1905, déclarant à ceux qui trouvaient la loi trop favorable à l'Église : « Quand l'État se sépare de l'Église, il n'y a pas pour l'État de mauvaise séparation et il n'y en a pas de bonne pour l'Église. C'est toujours des puissances temporelles que les religions ont reçu la nourriture. Séparées, elles languissent et meurent. » Il avait d'ailleurs rédigé la préface du livre d'Émile Combes*, *Une campagne laïque*.

Plusieurs romans d'Anatole France, comme *Thaïs* en 1890, « histoire d'une pécheresse sauvée et d'un ermite damné », illustrent les effets pervers de la foi sur les fidèles. Les essais sont plus virulents encore.

Dans *Le Jardin d'Épicure* (1894), il critique la notion de surnaturel et l'idée de miracle : comment peut-on dire que ce sont des violations des lois de la nature, quand on ne connaît même pas toutes ces lois ? Ce sont simplement des phénomènes naturels obéissant à des lois non encore découvertes. Et puis, étrangement, ces miracles ne concernent jamais les grandes lois universelles de la mécanique céleste, « ils ne troublent jamais la course des grands corps célestes, ne retardent pas la date prévue d'une éclipse. Au contraire, leur domaine favori est le champ obscur de la pathologie, concernant les organes internes, et avant tout les maladies nerveuses », domaine mal connu, aux mécanismes invérifiables.

Bibliographie : J. Suffel, Anatole France, *Paris*, 1946.

FRANKLIN Benjamin

(1706-1790)

Savant et homme politique américain, né à Boston. D'abord imprimeur et auteur, c'est un libre penseur, qui joue un rôle important à la loge maçonnique de Philadelphie. Beaucoup de ses contemporains, comme Rivarol, voient dans ses travaux sur la foudre et l'électricité une victoire de la science sur les superstitions religieuses : « Voyez lorsqu'il tonne, le superstitieux et le savant : l'un oppose des reliques, l'autre un conducteur de la foudre. » De 1757 à 1762, il est à Londres, où il fréquente Hume* et Smith. Lorsqu'il vient solliciter l'aide de la France en 1776, il est célébré par Helvétius*, Buffon*, Condorcet*, qui admirent le rationalisme sceptique et pratique de celui pour qui « les phares sont plus importants que les églises ».

Bibliographie : B. Fay, Benjamin Franklin, citoyen du monde, Paris, 1931 ; D. Anderson, The Radical Enlightenments of Benjamin Franklin, 1997 ; J.A. Lemay, The Life of Benjamin Franklin, 2008.

FRÉDÉRIC II HOHENSTAUFEN

(1194-1250)

Empereur du Saint Empire romain germanique et esprit d'une curiosité insatiable, il manifeste un scepticisme exceptionnel pour cette époque, ce qui lui a valu une réputation d'athée aux yeux des grandes religions. Vivant le plus souvent à Palerme, au contact des cultures chrétienne, musulmane et juive, il manifeste à leur égard à la fois tolérance et méfiance, ce qui le rend suspect aux yeux de tous, d'autant plus que son entourage se compose d'esprits hétérodoxes, comme son secrétaire Pierre des Vignes. Engagé dans de violents conflits avec le pape, Frédéric II est considéré par ce dernier comme l'Antéchrist et l'inventeur du thème des trois imposteurs. En 1239, Grégoire IX écrit à son sujet : « Nous avons des preuves contre sa foi. C'est qu'il a dit que le monde entier a été trompé par trois imposteurs, Jésus-Christ, Moïse et Mahomet, mettant Jésus-Christ crucifié au-dessous des deux autres, morts dans la gloire. Il a de plus osé dire qu'il n'y a que des insensés qui croient que Dieu, créateur de tout, ait pu naître d'une vierge... et qu'on ne doit croire que ce qu'on peut montrer par la raison naturelle... Il a combattu la foi en plusieurs autres manières, tant par ses paroles que par ses actions. »

En 1245, au concile de Lyon, l'avocat pontifical Albert de Beham traite ainsi l'empereur : « Nouveau Lucifer, il a tenté d'escalader le ciel, d'élever son trône au-dessus des astres, pour devenir supérieur au vicaire du Très Haut. Il a voulu usurper le droit divin, changer l'alliance éternelle établie par l'Évangile, changer les lois et les conditions de la vie des hommes. Ce soi-disant empereur n'est qu'un Hérode ennemi de la religion chrétienne, de la foi catholique et de la liberté de l'Église. »

Adeptes de l'astrologie, Frédéric II s'entretient avec son philosophe astrologue Michel Scot de questions physiques et métaphysiques qui révèlent un esprit critique mettant en doute toutes les croyances qui ne lui semblent pas rationnelles, sur Dieu, le ciel, l'enfer. La nature de l'âme le trouble particulièrement. Peu satisfait des réponses

chrétiennes, il pose à son sujet les *Questions siciliennes* au dialecticien musulman Ibn Sabîn. Il ne rejette a priori aucune source d'information, d'Aristote* aux Évangiles, en passant par le Coran et Averroès*. Son éclectisme l'entraîne vers un extrême relativisme, et le musulman Ibn al-Jawzi, qui l'a fréquenté à Jérusalem, le considère comme un athée : « L'empereur était un matérialiste qui ne prenait pas au sérieux le christianisme. »

Élaborée dans un contexte polémique, cette conclusion doit sans doute être nuancée, mais la réputation de Frédéric II est entretenue dans les siècles suivants par une longue série d'accusations, qui portent aussi sur son entourage et sur ses partisans. Pour le chroniqueur Villani au XV^e siècle, l'empereur « menait une vie épicurienne, n'estimant pas qu'aucune autre dût venir après celle-ci », et son fils Manfred ne croyait « ni en Dieu, ni aux saints, mais seulement aux plaisirs de la chair ». Pour Moreri, il était « impie jusqu'à l'athéisme ». Pour Dante, ses partisans italiens, les Gibelins, à l'image du capitaine Farinata, pensaient que « le paradis ne doit être cherché qu'en ce monde ». Des anecdotes lui prêtent des remarques impies telles que : « L'âme se dissipe comme un souffle », et « jusqu'à quand durera cette jonglerie ? », au passage d'un prêtre portant le saint sacrement. « C'était un athéiste », écrit le chroniqueur Fra Salimbene, contemporain de Frédéric II, qui rapporte avec effroi les études expérimentales menées par l'empereur pour vérifier les affirmations des livres d'Aristote et saisir le mystère de l'union de l'âme et du corps. Cette extrême curiosité, ce souci constant de vérification indiquent plutôt un esprit rationaliste et agnostique.

Bibliographie : E. Kantorowicz, *L'Empereur Frédéric II*, 1927, trad. fr. Gallimard, Paris, 1987.

FRÉDÉRIC II HOHENZOLLERN

(1712-1786)

Roi de Prusse de 1740 à 1786, il incarne l'esprit du despotisme éclairé, qui fait de la raison le seul guide digne d'inspirer la conduite humaine. En ce qui concerne la religion, Frédéric II, ami des philosophes français, adopte d'abord un vague déisme, qui progressivement évolue vers un athéisme de fait, sous l'influence notamment de La Mettrie*, dont il apprécie l'esprit, qu'il accueille à Berlin, en fait un membre de l'Académie des sciences, et qu'il protège contre ses adversaires, y compris Voltaire*. « S'il est exact qu'il s'est empêtré dans des démêlés avec le bon Dieu, que le bon Dieu règle ses affaires avec lui, cela ne me regarde pas », aurait-il déclaré. Le matérialisme absolu de La Mettrie scandalisait les philosophes ; en 1752, à la mort du médecin malouin, Frédéric II lui-même rédige un éclatant *Éloge de M. Julien Offray de La Mettrie*, qui les met dans l'embarras.

La position de Frédéric II en matière religieuse est un indifférentisme cynique, qui se traduit par une extrême tolérance : toutes les religions se valent, car elles sont toutes fausses, mais elles sont très utiles parce qu'elles enseignent la soumission au peuple crédule et stupide. C'est pourquoi le roi accueille dans ses États tous les réfugiés religieux, quelle que soit leur confession ; ils lui sont reconnaissants et développent l'économie : juifs, piétistes, huguenots, jésuites sont accueillis à bras ouverts. À propos de ces derniers, le roi écrit à d'Alembert* le 7 janvier 1768 : « Je les tolérerai tant qu'ils seront tranquilles, et qu'ils ne voudront égorger personne. Le fanatisme de nos pères est mort avec eux ; la raison a fait tomber le brouillard dont les sectes offusquaient les yeux de l'Europe. »

C'est dans sa correspondance privée, en particulier avec d'Alembert, que l'on trouve les déclarations les plus claires et les plus cyniques de l'athéisme de Frédéric II, qui écrit le 25 novembre 1769 : « Je ne sais quel Anglais, après avoir tiré l'horoscope de la religion chrétienne, ayant calculé sa durée, en a fixé le terme à la fin de ce siècle. Je ne

serais pas fâché de voir ce spectacle ; toutefois, il me semble que cela n'ira pas si vite, et que la hiérarchie soutiendra ses absurdités méprisées peut-être encore un couple de siècles, d'autant plus qu'elles sont appuyées par l'enthousiasme de la populace. »

Le 3 avril 1770 : « Je suis moralement persuadé que si l'on établissait une colonie d'incrédules, au bout d'un certain nombre d'années on y verrait naître des superstitions. Ce système merveilleux semble fait pour le peuple. On abolit une religion, et l'on en introduit une plus extravagante ; on voit des révolutions dans les opinions, mais c'est toujours un culte qui succède à quelque autre... Je crois qu'il y aurait de la maladresse et même du danger à vouloir supprimer ces aliments de la superstition qui se distribuent publiquement aux enfants, que les pères veulent qu'on nourrisse de la sorte. »

On peut certes ergoter sur les termes pour qualifier les convictions de Frédéric II : déiste ? théiste ? athée ? Pour cet homme qui laisse au « peuple hébété » la croyance en l'immortalité de l'âme, et qui fait de *L'Homme machine* de son protégé La Mettrie un de ses livres favoris, le dernier terme nous semble le plus adapté.

Bibliographie : E. Benz, *Der Philosoph von Sans-Souci im Vorteil der Theologie und Philosophie seiner Zeit*, Wiesbaden, 1971 ; J.P. Bled, *Frédéric le Grand*, Paris, 2004 ; J. Kunisch, *Friedrich der Grosse*, Munich, 2004.

FRÉRET Nicolas

(1688-1749)

Écrivain français de la première génération des philosophes des Lumières, déiste radical ou même athée, membre du Club de l'Entresol et de la coterie de Boulainvilliers*, il est embastillé en 1714-1715. Il est l'auteur de traités clandestins antireligieux, comme la *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, vers 1725, qui faisait dire à l'abbé de La Chapelle* : « Je n'avais jamais réfléchi sur la religion (!) ; mais j'ai lu la *Lettre de Thrasybule* et le *Testament de Jean Meslier** ; cela m'a fait faire des réflexions, et je suis devenu esprit fort. » Dans cet ouvrage, largement diffusé, Fréret se montre surtout sceptique : l'esprit humain est limité, ne peut remonter aux causes premières, alors arrêtons de faire de la métaphysique : « Contentons-nous de rejeter les chimères que l'on nous débite sur ce sujet et ne nous embarrassons point de mettre une autre opinion à la place de celle que nous quittons. »

Fréret, dans l'*Histoire critique du christianisme ou Examen de la religion chrétienne*, vers 1733, déclare que le christianisme n'a dû son succès qu'au soutien des empereurs, et qu'il n'a nullement fait progresser la morale. Il s'étonne que « la question du surnaturel des oracles ait encore besoin d'être traitée sérieusement », et que l'on en soit encore à débattre des chimères religieuses. Il en conclut que « la superstition est une maladie presque incurable de l'esprit humain ».

Sa réputation d'auteur athée est telle que dans la seconde moitié du siècle d'Holbach* ses amis utilisent son nom pour mettre en circulation leurs propres productions antireligieuses, comme les *Lettres à Eugénie* ou l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, qui montre que le christianisme ne repose que sur des suppositions, incertitudes et mensonges.

Bibliographie : C. Grell, « Nicolas Fréret. La critique et l'histoire ancienne », dans Nicolas Fréret, légende et vérité, Paris et Oxford, 1994.

FREUD Sigmund

(1856-1939)

Neurologue et psychiatre autrichien, né à Freiberg, en Moravie. Spécialisé dans l'étude de la physiologie du système nerveux et la neuropathologie pour le traitement de l'hystérie, il est amené à réfléchir sur le rôle de l'inconscient dans le comportement de l'individu, ce qui aboutit à la mise au point de la psychanalyse vers 1900. De *La Science des rêves* (1900) à *Moïse et le monothéisme* (1939), il explore dans de nombreux ouvrages les aspects individuels, culturels et sociaux des motivations inconscientes de la personne aussi bien que des civilisations. La croyance religieuse en tant qu'élément essentiel déterminant la conduite morale des individus est l'un des thèmes centraux de ses études, notamment dans *Totem et tabou* (1913), *L'Avenir d'une illusion* (1927), *Le Malaise dans la civilisation* (1930), *Moïse et le monothéisme* (1939). On peut discerner une certaine évolution à travers ces ouvrages, mais les bases restent stables.

« La psychanalyse n'est en soi ni religieuse, ni irreligieuse », écrit Freud en 1909 à Pfister, « c'est un instrument impartial dont peuvent se servir le prêtre comme le laïc quand ils ne cherchent qu'à guérir ceux qui souffrent ». Il est vrai qu'en soi la psychanalyse ne se prononce pas sur la réalité du monde divin ; malgré tout, il s'agit d'une discipline méthodologiquement athée et qui, en apportant des explications purement psychiques au sentiment religieux, renforce considérablement l'incroyance. De plus, cet athéisme n'est pas seulement méthodologique. Freud est objectivement athée : la religion est au mieux une illusion, au pire une névrose de la civilisation.

La religion, une illusion

La démonstration la plus complète et la plus convaincante se trouve dans *L'Avenir d'une illusion*. Une illusion, c'est-à-dire une croyance motivée par un souhait, un désir. Frustré de mille manières par ses limites face à la nature, à la société, à la mort, l'homme est appelé à surmonter ses souffrances dans une croyance à l'immortalité

bienheureuse. De là naissent les « besoins religieux ». La croyance religieuse acquiert consistance parce qu'elle s'enracine dans la figure du père : « Quand l'enfant, en grandissant, voit qu'il ne pourra jamais se passer de protection contre des puissances souveraines et inconnues, alors il prête à celles-ci les traits de la figure paternelle, il se crée des dieux, dont il a peur, qu'il cherche à se rendre propices et auxquels il attribue cependant la tâche de le protéger. »

Une illusion n'est pas une erreur que l'on peut réfuter par la raison. « Nous le répéterons : les doctrines religieuses sont toutes des illusions, on ne peut les prouver, et personne ne peut être contraint à les tenir pour vraies, à y croire. Quelques-unes d'entre elles sont si invraisemblables, tellement en contradiction avec ce que nous avons appris, avec tant de peine, sur la réalité de l'Univers, que l'on peut les comparer, en tenant compte comme il convient des différences psychologiques, aux idées délirantes. »

D'où l'objection : « Si même les sceptiques endurcis avouent que les assertions religieuses ne sauraient être réfutées à l'aide de la raison, pourquoi n'y devrais-je pas croire, puisqu'elles ont tant d'arguments en leur faveur : la tradition, le consentement universel des hommes et tout ce qu'elles recèlent de consolateur ? » Ce n'est là qu'une « échappatoire », qui ne saurait dissimuler que « l'ignorance est l'ignorance ». Ce n'est pas parce qu'une croyance console qu'elle est vraie. « Dès qu'il s'agit de religion, les hommes se rendent coupables de toutes sortes d'insincérités et de bassesses intellectuelles. » Les philosophes ont beau épurer la notion de Dieu, ils en font une vague abstraction, et leur dieu n'est plus qu'« une ombre sans consistance ».

Quel est l'avenir de cette illusion ? « Il serait absurde de vouloir commencer par supprimer la religion par la violence et d'un seul coup. L'entreprise serait avant tout sans espoir. Le croyant ne se laisse arracher sa foi ni par des arguments ni par des interdictions... Mais le stade de l'infantilisme n'est-il pas destiné à être dépassé ? L'homme ne peut pas demeurer éternellement un enfant, il lui faut s'aventurer dans l'univers hostile. On peut appeler cela "l'éducation en vue de la réalité" ; ai-je besoin de vous dire que mon unique dessein, en écrivant cette étude, est d'attirer l'attention sur la nécessité qui s'impose de réaliser ce progrès ? » La religion est « une cause perdue ».

De l'illusion à la névrose

Dans ses œuvres ultérieures, *Malaise dans la civilisation*, *Moïse et le monothéisme*, Freud accentue la critique de la religion elle-même comme névrose de la civilisation, dont il explique l'origine et annonce la disparition. Il avance même l'hypothèse audacieuse d'un meurtre historique du père primitif, meurtre réitéré plusieurs fois sur la personne de Moïse, de Jésus, engendrant sentiment de culpabilité,

divinisation du père assassiné et réconciliation avec le Dieu-Père dans la religion : « Le dieu personnel n'est rien d'autre, psychologiquement, qu'un père transfiguré. » La religion, stade nécessaire dans l'évolution de l'humanité, est une névrose collective que les progrès de la raison et de la science sont en train de faire reculer.

Au total, la psychanalyse est un nouvel instrument qui renforce l'athéisme, en réduisant Dieu et le sentiment religieux à des phénomènes de conscience : « Avec plus de force encore que le marxisme, écrit A. Vergote, elle développe des arguments qui peuvent étayer un athéisme radical, ou même encore un antithéisme éthique déclaré. Une psychanalyse convaincue de l'origine morbide de la religion se doit de la détruire par ses moyens propres, et cela pour l'honneur même de l'humanité qu'elle entend améliorer. »

Bibliographie : *H.L. Philip*, *Freud and Religious Belief*, Londres, 1958 ; *A. Vergote*, « *La critique freudienne de la religion* », dans *L'Athéisme dans la vie et la culture contemporaines*, t. I, Paris, 1967.

FRÉVILLE Anne François Joachim

(1749-1832)

Économiste français connu pour son prosélytisme athée dans les cafés parisiens, et auteur en 1795 du *Temple de la morale*, compilation de pensées antireligieuses. Sylvain Maréchal* a cité des passages de ses manuscrits, sous le titre « De l'existence de Dieu », qui aboutissent à cette conclusion : « Vous êtes donc forcé de reconnaître que l'idée de Dieu est une idée abstraite. Donc, devez-vous conclure, Dieu est l'objet d'une idée abstraite. Donc, Dieu n'est qu'un être idéal. Donc Dieu n'a point une existence individuelle. Donc l'existence de Dieu n'est qu'une idéalité. Donc l'existence réelle d'un tel être est impossible. »

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800, Coda, Paris, 2008.

GAGNEUR Marie Louise

(1832-1902)

Écrivain(e) français(e), épouse d'un fouriériste qui fut député du Jura de 1871 à 1889. Membre de la Société des gens de lettres en 1864, chevalier de la Légion d'honneur en 1901, elle publie des romans alliant anticléricalisme et érotisme. Ses personnages ecclésiastiques sont systématiquement hideux, comme le frère Grégoire, dans *La Croisade noire*, qui évoque « plus le faune que le religieux », ou l'abbé Noubélo, « gras tonsuré », la supérieure d'un couvent dans *Le Roman d'un prêtre*. Dans *Un chevalier de sacristie*, une petite fille sensible devient névrotique à force d'écouter les descriptions de l'enfer que lui fait la servante, agent des jésuites, et dans *Le Crime de l'abbé Maufrac*, le Christ apparaît à une religieuse, sœur Anatoïle, lui annonce qu'il vient « prendre plaisir » avec elle, la renverse, et « les lèvres de son divin époux s'appuient avec force sur les siennes ».

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

GALIEN Claude

(129-201)

Médecin grec né à Pergame, et devenu la plus grande autorité médicale de son temps. Ses écrits, comme *La Religion du médecin*, abordent des problèmes philosophiques, et, tout en étant encore encombrés de notions magiques, annoncent une conception matérialiste de l'homme. Qualifié de « négateur de l'immortalité de l'âme », « naturaliste », « épicurien », « athée » par les lexicographes, il considère les idées comme dépendant étroitement du corps. « Pline*, Ptolémée, Galien, sans se rattacher rigoureusement à aucun système, professaient des principes panthéistiques et peut-être, s'ils eussent vécu il y a deux cents ans, les aurait-on, comme athées et naturalistes, rangés parmi les partisans déclarés du matérialisme », écrit Friedrich Lange.

Bibliographie : F.A. Lange, Histoire du matérialisme, Coda, Paris, 2004.

GAMBETTA Léon

(1838-1882)

Avocat et homme politique français, né à Cahors. Élu député en 1869, il s'illustre au cours de la guerre de 1870 en organisant la défense de Paris, dont il sort en ballon pour aller chercher des renforts. Élu triomphalement en 1871, il lutte contre les conservateurs pour l'établissement d'un régime républicain laïc, lançant le fameux slogan : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi. » Président de la Chambre en 1879, il démissionne en 1882.

Athée, Gambetta pense que les religions sont destinées à disparaître devant les progrès de la science, mais il est opposé à une politique de lutte antireligieuse : « Attaquer le catholicisme, se mettre en guerre avec la croyance du plus grand nombre de nos concitoyens, mais ce serait la dernière et la plus criminelle des folies », déclare-t-il le 27 juin 1879. Par contre, il faut établir un régime excluant totalement l'Église de la vie publique et de l'enseignement : « Je désire de toute la puissance de mon âme non seulement qu'on sépare les églises de l'État, mais qu'on sépare les écoles de l'Église... Renonçons à confier aux divers clergés l'éducation des enfants, si nous voulons en faire des citoyens français, si nous voulons en faire des hommes chez lesquels l'idée de justice et de patrie domine » (discours du 16 novembre 1871).

L'Église catholique, en effet, sous la direction de Pie IX, venait en 1864, dans le *Syllabus*, de condamner tous les principes de la société moderne, et Gambetta s'appuie sur ce fait pour appeler à rejeter « les usurpations de l'esprit clérical » : « Le pape a jugé opportun de passer en revue tous les principes modernes d'où découlaient nos lois civiles et politiques » ; le clergé, qui lui obéit, doit donc être tenu à l'écart de la vie publique.

GARTH Samuel

(1661-1719)

Médecin et poète anglais, né à Bolam, dans le comté de Durham. Ami de Pope et d'Addison, il est connu pour son incroyance.

Bibliographie : Dictionary of National Biography, *art.* « *Garth* ».

GASSENDI Pierre Gassend, dit

(1592-1655)

Philosophe et savant français né à Digne, entré dans les ordres en 1617, chanoine de Digne en 1623, professeur de mathématiques au Collège Royal à Paris en 1625. C'est un personnage difficile à classer. Si sa foi personnelle n'est pas en doute, si l'Église n'a jamais condamné ses œuvres, celles-ci ont pu être interprétées, dès son vivant, comme conduisant à l'athéisme. C'est d'ailleurs pour ce motif que son ennemi l'astrologue Jean-Baptiste Morin demandait son exécution, et les jésuites le considéraient comme très suspect. À Paris, il fréquente les libertins érudits, La Mothe Le Vayer*, Naudé*, Diodati, avec qui il forme la « Tétrade ». En 1648, son ami Guy Patin* écrit qu'ils sont tous « guéris du loup-garou et délivrés du mal des scrupules, qui est le tyran des consciences ». À l'étranger, il est en correspondance avec tous les savants en délicatesse avec l'Église, de Galilée à Beeckman.

Son parcours intellectuel, qui va du scepticisme à l'épicurisme, n'est pas de nature à rassurer les dévots. S'inspirant de Montaigne* et de Charron*, il publie en 1624 les *Exercitationes paradoxicae adversus Aristoteleos*, d'un pyrrhonisme radical, critiquant l'aristotélisme de la pensée officielle, et déclarant que l'esprit humain est incapable d'atteindre des certitudes en métaphysique. Descartes* s'insurge. Gassendi répond que nos belles notions d'infinité, d'éternité, de toute-puissance divine, ont des origines très pragmatiques, à partir d'observations concrètes et non de grandes déductions intellectuelles.

Peu à peu, Gassendi se rallie à la philosophie d'Épicure*, dont il entreprend de démontrer qu'elle n'est pas incompatible avec le christianisme. La tâche est difficile, tant, sur le plan moral, l'épicurisme était tenu, à tort, comme synonyme de libertinage, et tant, sur le plan scientifique et philosophique, la théorie des atomes était réputée athée, les théologiens lui reprochant d'être incompatible avec le dogme eucharistique de la transsubstantiation. En 1624, la Sorbonne venait tout juste d'interdire comme « fausse, audacieuse et contraire à la foi » l'affirmation d'après laquelle « toutes choses sont

composées d'atomes indivisibles ». Mais Gassendi, en faisant de Dieu le créateur des atomes et de leurs mouvements, pensait que la conciliation n'était pas impossible. L'idée de Dieu n'est pas innée, et elle ne vient pas non plus entièrement de l'expérience. Dieu, cause première, intelligence suprême, a créé un monde intelligible. Cette création, Gassendi la verrait volontiers à partir d'une matière éternelle, même s'il se rallie à l'idée de la création ex nihilo par fidélité à l'Église. Dieu a placé ordre et harmonie dans l'Univers, qui est une sorte d'organisme vivant, avec une sensibilité diffuse. Les corps émettent des corpuscules subtils qui impressionnent les êtres.

Tout cela pouvait avoir des conséquences dangereuses pour l'orthodoxie catholique, comme le montrera à la fin du siècle Antoine Arnauld. De son vivant, Gassendi, qui publie en 1649 une présentation de la vie et de l'œuvre d'Épicure en un énorme ouvrage de 1768 pages, doit subir des attaques venant d'horizons très divers, d'autant plus qu'il voudrait épurer la religion en se débarrassant d'un certain nombre de superstitions. Son *Syntagma philosophicum*, publié après sa mort, fournira bien des arguments aux matérialistes du XVIII^e siècle.

Cette position ambiguë se retrouve jusque dans le jugement porté en 1866 par Friedrich Lange dans son *Histoire du matérialisme* : « On pourrait hésiter à ériger en père du matérialisme moderne le prieur de Digne, le prêtre orthodoxe, le catholique Gassendi. Mais le matérialisme, malgré ses affinités avec l'athéisme, ne lui est pas nécessairement associé. Épicure* aussi faisait des sacrifices aux dieux. » Cependant, ajoute-t-il, « on ne nous contestera pas le droit de considérer Gassendi comme le véritable restaurateur du matérialisme, d'autant plus que son influence fut très grande sur les générations qui le suivirent. »

Bibliographie : B. Rochot, Les Travaux de Gassendi sur Épicure et sur l'atomisme, Paris, 1944 ; Pierre Gassendi, 1592-1655. Sa vie et son œuvre, collectif, Paris, 1955.

GAULTIER Abraham

(1650-1720)

Médecin protestant de Niort, auteur en 1714 d'un ouvrage matérialiste et athée, qui se base sur l'œuvre de Bayle* et sur la science médicale. Il se présente comme l'argumentation développée par un sceptique face à un théologien, et le titre est un véritable résumé de l'ouvrage : *Réponse en forme de dissertation à un théologien qui demande ce que veulent dire les sceptiques qui cherchent partout la vérité dans la nature, comme dans les écrits des philosophes, lorsqu'ils pensent que la vie et la mort sont la même chose, où l'on voit que la vie et la mort des minéraux, des métaux, des plantes et des animaux, avec tous ces attributs, ne sont que des façons d'être de la même substance, à laquelle ces modifications n'ajoutent rien*. Nominaliste et pessimiste, Gaultier pense qu'il est impossible de prouver l'existence de Dieu. Il insiste sur l'unité de la substance, ce qui, note un copiste qui composa un résumé de l'ouvrage, le rapproche de Spinoza*, que pourtant il combat. Ce n'est pas sa seule contradiction : Gaultier se dit fidéiste, et son livre, bien qu'approuvé par un cordelier et un minime, circule clandestinement.

Bibliographie : A. Gaultier, *Réponse en forme de dissertation à un théologien sur les sentiments des sceptiques*, O. Bloch (éd.), Paris, 2004 ; O. Bloch, « Abraham Gaultier et l'auteur des Lettres à Sophie », dans *Qu'est-ce que les Lumières radicales ? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Paris, 2007.

GEBELIN Antoine Court de

(1719-1784)

Ministre évangélique né à Nîmes, qui publie de 1775 à 1784 en neuf volumes *Le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, ouvrage inachevé aux accents déistes et matérialistes, dans lequel il prône la tolérance religieuse. L'abbé Legros juge en 1786 que Gebelin « doit être placé à la suite des pyrrhoniens et des matérialistes à la tête des déistes physiques ».

Bibliographie : R. Darnton, *La Fin des Lumières*, Paris, 1984.

GENTILE Giovanni

(1875-1944)

Écrivain et homme politique italien, né à Castelvetro en Sicile, professeur de philosophie, ministre de l'Instruction publique en 1922, sénateur en 1925, il est assassiné en 1944 après la chute du régime fasciste dont il était un soutien.

Principal représentant de l'idéalisme immanentiste italien issu de l'hégélianisme, il voit dans la religion une phase transitoire dans la dialectique de l'Esprit absolu. Elle doit s'effacer dans l'activité philosophique, qui la dépasse. Homme politique, Gentile fait passer cette idée dans les faits, subordonnant l'enseignement religieux à l'enseignement philosophique par sa réforme de 1923, en favorisant une conception laïque de l'État. Pour lui, Dieu ne fait qu'un avec la pensée ; totalement immanent, il exprime l'identité de l'être et de la pensée.

Bibliographie : G. Gentile, « *Il problema religioso in Italia* », dans *Fascismo e cultura*, Milan, 1928 ; *La Mia religione*, Florence, 1943 ; P. Romanelli, *The Philosophy of G. Gentile*, New York, 1938.

GIANNONE Pietro

(1676-1748)

Écrivain napolitain, dont la publication en 1723 de l'*Historia civile del regno di Napoli* cause un scandale. Il y attribue le déclin de Naples à l'emprise du clergé et des monastères, qui entretiennent « l'ignorance et la superstition » du peuple, fabriquant de faux miracles pour attirer les dons, détournant ainsi la propriété foncière au profit d'énormes domaines ecclésiastiques sous-exploités. L'*Historia civile* est considérée comme la première grande œuvre historique dans l'esprit des Lumières, genre qui culminera avec Voltaire*, Hume* et Gibbon.

Le livre est immédiatement mis à l'Index, et le clergé napolitain fait courir le bruit qu'un tel blasphème pourrait bien empêcher le miracle annuel de San Gennaro, la liquéfaction du sang conservé dans la cathédrale. Giannone s'enfuit à Vienne, où pendant plusieurs années il a accès à la fameuse bibliothèque du prince Eugène, qui recèle une collection inestimable de textes clandestins antireligieux. Nourri de cette littérature et des œuvres de Spinoza*, Giannone rédige un gros ouvrage de critique biblique, qui ruine toutes les bases de la foi, le *Triregno*. Il y affirme que « Dieu lui-même est la substance, la nature et l'essence de toute chose », ce qui est du pur spinozisme ; il rejette l'idée de l'immortalité de l'âme, qui n'est, dit-il, qu'un emprunt tardif des Hébreux aux Égyptiens. Du même coup disparaissent le paradis, l'enfer et le purgatoire. Giannone se débarrasse aussi de l'eucharistie, de la Pénitence, des reliques, de la morale matrimoniale, de l'inspiration divine dans la rédaction de la Bible, dont les « miracles » sont des charlataneries.

Le *Triregno* ne sera pas publié du vivant de Giannone, mais les autorités craignent surtout une seconde édition de l'*Historia civile*, aussi poursuivent-elles l'auteur, qui échappe de peu à l'arrestation, en 1734, à Venise, Ferrare, Modène, et se réfugie à Genève. Au cours d'une imprudente promenade en territoire savoyard en 1736, il est cependant saisi par les soldats du très bigot Charles-Emmanuel, qui le

garde en prison à Turin pendant douze ans, jusqu'à sa mort en 1748, à 72 ans.

Bibliographie : L. Mannarino, « Pietro Giannone e la letteratura empia », *Annali dell'Istituto de Filosofia*, 1980, II.

GIDE André Paul Guillaume

(1869-1951)

Écrivain français, né et mort à Paris, prix Nobel de littérature en 1947. Personnalité complexe, déchirée entre le puritanisme et la sensualité, pleine de doutes et d'inquiétudes, sa vie est marquée par une succession de revirements, y compris entre la croyance et l'incroyance, au point que l'on a pu évoquer à son propos un « athéisme protéiforme ».

Élevé dans un protestantisme austère, qui se traduit avant tout par des exigences morales strictes, et qui lui donne l'image d'un Dieu froid, gardien des lois éthiques, incapable de satisfaire son « insatiable besoin d'aimer et d'être aimé », il exprime dans son premier livre, *Les Cahiers d'André Walter*, en 1891, ce sentiment de perpétuelle culpabilité largement lié à son homosexualité : « Ô mon Dieu, qu'éclate cette morale étroite et que je vive, Ah ! pleinement, et donnez-moi la force de le faire, ah ! sans crainte, et sans croire toujours que je vais pécher. »

La suite est une alternance de proclamations hédonistes libérées de toute présence divine, et de retours inquiets à une recherche de Dieu : *Les Nourritures terrestres* (1897), *L'Immoraliste*, *La Porte étroite* (1909), qui fait croire à Paul Claudel que Gide est proche de la conversion, illusion à laquelle met fin *Les Caves du Vatican* (1914), qui précède une crise de foi en 1916, suivie d'un abandon définitif en 1917. Dès lors, Gide est fermement athée, jusqu'au point de faire l'éloge de l'URSS et d'aller voir sur place les réalisations du régime soviétique. Sa déception n'altère pas ses convictions athées, dont il réitère les proclamations.

Il écrit dans son *Journal* en 1946 : la religion ? « Plus on y réfléchit, ... plus on est pénétré de cette vérité évidente : ça ne rime à rien. Mais à quoi diable souhaitiez-vous que cela rimât ?... Il ne m'arrive jamais de regretter de ne pas "croire", mais il m'arrive souvent de me dire : "heureusement, je ne crois pas" ». Et en 1947 : la croyance ? « L'homme doit apprendre à s'en passer... Se passer de la providence :

l'homme est sevré. Nous n'en sommes pas là. Nous n'en sommes pas encore là. Cet état d'athéisme complet, il faut beaucoup de vertu pour y atteindre ; plus encore pour s'y maintenir... Mais l'homme ne peut-il apprendre à exiger de soi, par vertu, ce qu'il croit exigé par Dieu ? Il faudrait bien pourtant qu'il y parvienne ; que quelques-uns, du moins, d'abord ; faute de quoi la partie serait perdue. Elle ne sera gagnée, cette étrange partie que voici que nous jouons sur la terre (sans le vouloir, sans le savoir, et souvent à cœur défendant), que si c'est à la vertu que l'idée de Dieu en se retirant cède la place ; que si c'est la vertu de l'homme, sa dignité qui remplace et supplante Dieu. » Dieu a été créé par l'homme et n'existe qu'en l'homme : « Ce Dieu n'habite nullement la nature ; il n'existe que dans l'homme, et par l'homme ; il est créé par l'homme, ou, si vous préférez, c'est à travers l'homme qu'il se crée ; et tout effort reste vain pour l'extérioriser par la prière » (*Feuillets d'automne*, 1949).

Bibliographie : M. Beigbeder, André Gide, *Paris-Bruxelles*, 1954.

GILBERT Claude

(1652-1720)

Avocat à Dijon, auteur en 1700 d'une utopie dans laquelle il développe un déisme antichrétien inspiré de l'épicurisme, de Hobbes* et de Descartes*, l'*Histoire de Calejava, ou L'Île des hommes raisonnables, avec le parallèle de leur morale et du christianisme*. Les habitants de cette île vivent dans un bonheur innocent, en suivant les lois de la nature. Mais ils continuent à croire à l'immortalité de l'âme.

Bibliographie : B. Toccanne, « Aspects de la pensée libertine à la fin du XVII^e siècle : le cas de Claude Gilbert », Dix-Septième siècle, n° 127, avril-juin 1980.

GIRARD René

(né en 1923)

Philosophe, anthropologue et sociologue français né à Avignon. Établi aux États-Unis depuis 1947, il obtient un doctorat d'histoire à l'université d'Indiana, enseigne à l'université Johns Hopkins de Baltimore de 1957 à 1968, puis à l'université de Stanford.

En 1972, il publie *La Violence et le sacré*, ouvrage très controversé, à l'origine d'une nouvelle anthropologie basée sur l'étude des rapports entre violence et phénomène religieux. L'idée centrale est que la paix sociale est fondée sur le bannissement de la violence par le meurtre sacrificiel, d'essence religieuse, d'une victime innocente sacrée, le bouc émissaire. Mais pour être efficace, le sens de ce rite doit rester caché. La nouveauté, avec le christianisme, c'est que Jésus révèle ce sens, en se présentant comme le bouc émissaire. Dès lors, le monde est désacralisé et menacé de résurgence de crises mimétiques violentes à grande échelle.

Quelles que soient les convictions religieuses de René Girard, dont beaucoup regrettent qu'il ait refusé de s'expliquer sur ce point, son hypothèse, en elle-même hasardeuse, ne peut que conduire à l'athéisme, comme toute démarche anthropologique : en expliquant l'origine du sacré par un mécanisme humain, il le désacralise : « Il nous donne enfin la première théorie réellement athée du religieux et du sacré », écrit G.H. de Radkowski dans *Le Monde* du 27 octobre 1972. Et Pierre Manent dans *Contrepoint* (juin 1974) : « Au bout du compte, tout se passe entre les hommes pour René Girard, même leur salut éventuel, annoncé par le Christ, certes, mais comme réconciliation intramondaine, comme réconciliation que les hommes eux-mêmes seraient en situation et en mesure de réaliser. »

Bibliographie : Cahier Girard, *L'Herne*, Paris, 2008 ; R. Girard, *La Violence et le sacré*, Paris, 1972.

GOEREE Willem

(1635-1711)

Écrivain radical hollandais, qui a fréquenté dans sa jeunesse Van den Enden*. En 1700, dans son *Mosaische Oudheden* (Antiquités mosaïques), il prend la défense de Bekker* contre les synodes hollandais. Il nie l'existence du diable et la réalité de la magie. Il réitère ses attaques en 1705, mais ses opinions sont beaucoup plus audacieuses que ne le disent ses œuvres officielles. Dans les *Philaletes Brieven* (Lettres de Philaletes), qu'il fait circuler clandestinement à Amsterdam en 1712, les anges, les démons, l'inspiration divine de l'Écriture, la Trinité, la chute sont considérés comme de ridicules superstitions.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

GOLDMAN Emma

(1869-1940)

Anarchiste russe, réfugiée aux États-Unis, où elle défend les libertés civiles et les ouvriers. En 1919, indésirable en Amérique, elle est renvoyée en Russie, alors qu'elle est opposée au régime soviétique.

Les dieux, écrit-elle, sont nés des peurs et de la curiosité des hommes incapables d'expliquer les phénomènes naturels. Peu à peu, par un processus qui n'est pas sans rappeler la concentration capitaliste, les religions se regroupent, sous la pression de la montée de l'athéisme. Pour survivre, elles deviennent solidaires et tolérantes les unes envers les autres, « mais ce n'est pas une tolérance de compréhension, c'est une tolérance de faiblesse ». Elles ont l'appui des gouvernements civils et des sociétés privées, qui savent que leur soutien et leurs dons « rapporteront d'énormes profits de la part des masses soumises, domptées et rabaissées... La vérité est que le théisme aurait depuis longtemps perdu pied sans le soutien combiné de Mammon et du pouvoir ».

L'humanité, pour se libérer, doit abattre toutes les formes de théisme, « toutes les divinités, qu'elles soient juives, chrétiennes, mahométanes, bouddhistes, brahmaniques et je ne sais quoi encore ». L'athéisme est l'avenir de l'homme : « La philosophie de l'athéisme représente une conception de la vie sans au-delà métaphysique ou divin maître. C'est la conception d'un monde concret, réel, avec ses possibilités de libération, d'expansion et d'embellissement, contre un monde irréel qui, avec ses esprits, ses oracles et ses satisfactions mesquines, a maintenu l'humanité dans un état de dégradation impuissante. »

Bibliographie : E. Goldman, « *The philosophy of atheism* », dans *The Portable Atheist*, C. Hitchens (dir.), Philadelphie, 2007.

GORA Goparaju Ramachandra Rao, dit

(1902-1975)

Militant athée indien, né dans une famille brahmine. Ami et confident de Gandhi, il consacre sa vie à la propagation de l'athéisme. En 1940 il fonde l'*Atheist Center*, dans un village. Transféré en 1947 à Vijayawada, c'est un lieu d'accueil, de discussion, d'aide aux femmes et aux intouchables, victimes des traditions religieuses discriminatoires. En 1969, Gora crée le mensuel *The Atheist*. Il publie de nombreux ouvrages contre les croyances religieuses : *Atheism : Questions and Answers, An Atheist Around the World, An Atheist with Gandhi, The Need of Atheism, Positive Atheism*.

Dans ce dernier livre, publié en 1972, il met en parallèle l'hypocrisie des religions, qui parlent toutes d'amour, d'unité, de paix, alors qu'elles sont des facteurs de haine et de guerre, et l'athéisme, plus honnête, plus modeste et plus sincère : « L'inflexibilité des commandements scripturaires rend la malhonnêteté indispensable aux croyants. Ils sont obligés de satisfaire leurs besoins ordinaires subrepticement... Les hindous parlent avec charme de l'*adwaita*, ou unité, mais traitent leurs compagnons humains en intouchables. Les chrétiens parlent d'amour, mais on les trouve partout engagés dans la guerre. Les musulmans parlent de fraternité, mais se plaisent à exterminer les autres croyants... L'athéisme déclaré est une nécessité pour construire un homme moral, solide et complet... Un athée est libre de dire ou de faire ce qui lui convient, pourvu qu'il fasse ce qu'il dit et dise ce qu'il fait. Ainsi, dans le contexte des relations sociales, la liberté de l'individu est une liberté morale. Bien entendu, les relations sociales ne permettent ni la licence, ni l'égoïsme, ni le secret. »

Bibliographie : Gora, *Positive Atheism*, Vijayawada, 1972.

GORGIAS

(– 483 - – 374)

Sophiste grec né à Léontium en Sicile. D'une grande habileté oratoire, il excelle dans les démonstrations formelles qui détruisent toute notion de vérité. Dans son livre *Du non-être ou De la nature*, il nie l'existence de toute réalité, y compris divine. Sextus Empiricus* le résume ainsi : « Il met en place, dans l'ordre, trois propositions fondamentales : premièrement, et pour commencer, que rien n'existe ; deuxièmement que, même s'il existe quelque chose, l'homme ne peut l'appréhender ; troisièmement, que même si on peut l'appréhender, on ne peut ni le formuler, ni l'expliquer aux autres. » Il aurait justifié son extraordinaire longévité (109 ans) par cette disposition psychologique : « Je ne me suis jamais soucié de l'avis des autres. »

Bibliographie : M. Untersteiner, *The Sophists*, Oxford, 1954.

GOTTSCHED Johann Christoph

(1700-1766)

Philosophe allemand, un des initiateurs de la « néologie », favorisée par le roi de Prusse Frédéric* II, qui abandonne les principaux dogmes chrétiens et favorise un déisme au contenu très flou. Gottsched nie la Révélation, la Rédemption, le péché originel, le ciel et l'enfer, du moins dans leur représentation classique.

Bibliographie : *F. Mauthner, Der Atheismus und seine Geschichte im Abendlande, vol.3, Stuttgart-Berlin, 1922.*

GOULLE Albert

(1844-1918)

Journaliste et militant révolutionnaire, il écrit des articles très hostiles à la religion dans *La Libre Pensée*, ce qui lui vaut une condamnation en 1870. Il participe à la Commune, collabore au *Cri du peuple*, signe le manifeste *Aux communeux*, et fait partie des fondateurs du Comité révolutionnaire central, où il prône un athéisme virulent.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

GRAMONT Philibert, comte de

(1621-1707)

Aristocrate français, ami de Saint-Évremond*, connu pour son incroyance. Gouverneur de l'Aunis, lieutenant général des gouvernements de Béarn, il passe une partie de sa vie en Angleterre, où il épouse Mlle Hamilton. Ses *Mémoires*, rédigés en fait par son beau-frère Antoine Hamilton, et publiés aux Pays-Bas en 1713, révèlent un libertin sans scrupules. Pour Saint-Simon, « c'était un chien enragé à qui rien n'échappait, escroc avec impudence, et fripon avec jeu à visage découvert,... il tirait gloire de sa turpitude », et totalement athée : « Étant fort mal à quatre-vingt-cinq ans, un an avant sa mort, sa femme lui parlait de Dieu. L'oubli entier dans lequel il en avait été toute sa vie le jeta dans une étrange surprise des mystères ; à la fin, se tournant vers elle : "Mais, comtesse, me dis-tu là bien vrai ?" Puis, lui entendant réciter le *Pater* : "Comtesse, lui dit-il, cette prière est belle : qu'est-ce qui a fait cela ?" Il n'avait pas la moindre teinture d'aucune religion. »

Bibliographie : H. Chisholm, Philibert, comte de Gramont, 1911.

GRAVESANDE Willem Jacob 's

(1688-1742)

Savant hollandais, professeur de physique à Leyde, il s'oppose à toute tentative de physico-théologie, telle que la pratiquait Newton et ses disciples, notamment Clarke. Refusant de voir dans les lois de la gravitation un « miracle », ou une « qualité occulte », il rejette toute intervention du surnaturel, et évolue vers une position matérialiste. Au nom de la « nécessité physique », il conteste le libre arbitre, qui est également une illusion du point de vue de la « nécessité morale » : nous ne pouvons que choisir ce qui nous semble « le meilleur ». Il est accusé de spinozisme.

Bibliographie : W. Mijnhardt, « *The Dutch Enlightenment* », dans *The Dutch Republic in the Eighteenth Century*, New York, 1992.

GRAYLING Anthony

(né en 1949)

Philosophe anglais, professeur à l'université de Londres, il publie en 2007 *Against All Gods* (Contre tous les dieux), vigoureux réquisitoire contre les religions, en particulier le christianisme, véritable caméléon qui n'a cessé de changer d'apparence pour s'adapter au contexte ambiant et séduire les esprits crédules. Dernier changement en date : l'Église, qui, il y a à peine un siècle, foudroyait et anathémisait à tout va, est devenue tout sucre et tout miel, passant de l'excommunication à la tolérance pour s'adapter à l'ambiance générale des droits de l'homme : « Aujourd'hui, l'Église se spécialise dans la musique d'ambiance douce ; elle a remis ses menaces d'enfer, ses appels à la pauvreté et à la chasteté, sa doctrine du petit nombre des élus et du grand nombre des damnés, et a remplacé tout cela par des grattements de guitare et des sourires à la saccharine. Elle s'est réinventée si souvent, et avec une hypocrisie tellement incroyable, afin de retenir son emprise sur les esprits crédules, qu'un moine médiéval qui s'éveillerait aujourd'hui... ne reconnaîtrait pas cette foi qui porte le même nom que la sienne. » C'est ainsi que le pape lui-même vient d'abolir l'existence des limbes, à laquelle on a obligé à croire des générations de catholiques.

La religion ne se maintient que parce qu'on inculque ces croyances aberrantes dès l'enfance, quand l'esprit n'est pas encore à même de distinguer le vrai de l'invraisemblable. Si on attendait l'âge adulte pour présenter ces absurdités, on ne les accepterait pas plus que les mythes antiques. Le comble, c'est que les croyants accusent les athées d'arrogance, d'intolérance, de « fondamentalisme », lorsqu'ils osent critiquer la foi. « L'athée acceptable (pour le croyant) serait-il celui qui pense qu'il est raisonnable pour les hommes de croire que des dieux suspendent les lois de la nature pour répondre aux prières individuelles... ? » Croire des choses absurdes n'est pas quelque chose de respectable.

Pour Grayling, le terme d'« athée » place d'emblée l'incroyant en

position d'infériorité, sur le terrain de l'adversaire, sur la défensive, alors que c'est le croyant qui est une aberration dans un monde naturel qui ne porte aucune trace, aucune preuve d'un hypothétique monde surnaturel. Il faudrait remplacer « athée » et « croyant » par « naturaliste » et « surnaturaliste ».

Bibliographie : A. Grayling, *Against All Gods*, Londres, 2007.

GRENIER Jules

(1838-1914)

Médecin français, dont la thèse *Étude médico-psychologique du libre arbitre humain* (1867) – qui nie ce dernier au nom des principes matérialistes – fait scandale, et est annulée en 1868. Au Sénat, des élus dénoncent l'athéisme que l'on enseigne à la faculté de médecine. L'étude du cerveau, pour Grenier, met en évidence l'étroite dépendance de l'esprit à l'égard de la matière.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

GRJEBINE André

(né en 1948)

Économiste et philosophe français, docteur d'État et diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris (IEP), où il enseigne l'économie politique de 1976 à 1996. Il est directeur de recherche à Sciences Po, Centre d'études et de recherches internationales.

Dans ses ouvrages et de nombreux articles, il s'intéresse aux conditions d'un monde sans dieux, pour reprendre le titre d'un ouvrage publié en 1998. Il montre que la liberté, la démocratie, le développement scientifique et économique s'inscrivent dans la perspective d'une « société ouverte », c'est-à-dire libérée des dogmes imposés au nom d'une religion ou d'une idéologie et dans laquelle chacun doit définir sa raison de vivre. A contrario, les certitudes stérilisantes des sociétés fermées interdisent ces progrès.

Il recherche alors dans la transmission, la participation à l'aventure humaine, les fondements d'une « éthique sans dieux », nécessaire pour surmonter la tentation nihiliste que connaît l'homme confronté à une liberté difficile à vivre. En 2003, dans *Le Défi de l'incroyance*, il note : « On peut se demander si son insertion dans la chaîne des générations n'est pas la seule voie envisageable pour l'homme privé de dieux pour donner un sens à sa vie... C'est parce que Dieu n'existe pas que la solidarité humaine est nécessaire. N'est-elle pas la seule perspective de dépassement de la vie individuelle qui s'offre à nous dans un monde sans dieux ? »

De toute façon, écrit-il en conclusion d'*Un monde sans dieux*, nous n'avons pas le choix : « On me dira que, quand notre individualité et celle de nos proches est condamnée à brève échéance, il est bien difficile de se satisfaire d'un objectif aussi vague que d'apporter une contribution qui, sauf exception, ne peut être qu'infime, à une entité aussi abstraite que l'espèce humaine... Certes, la pensée magique présente des avantages, mais que faire si toute notre évolution nous empêche d'y adhérer, et si, du reste, la fuite dans un système clos et magique ne nous paraît, tout compte fait, ni possible, ni même

désirable ? »

En 2008, dans *La Guerre du doute et de la certitude*, il approfondit le « paradoxe » d'une humanité tentée par la liberté, mais qui persiste à vouloir occulter le doute et à recevoir le sens de la vie plutôt que d'avoir à l'inventer. Reconnaisant la « fragilité métaphysique des démocraties », il les appelle à surmonter leur malaise existentiel, en redonnant toute sa valeur au projet d'autonomie de l'individu, de démocratisation des sociétés, de primauté de la raison, bref, à assumer l'héritage des Lumières. Ce n'est qu'à ce prix qu'elles parviendront à s'opposer aux obscurantismes et aux communautarismes qui ont aujourd'hui le vent en poupe.

Bibliographie : A. Grjebine, *Un monde sans dieux. Plaidoyer pour une société ouverte*, Paris, 1998 ; *Le Défi de l'incroyance*, Paris, 2003 ; *La Guerre du doute et de l'incertitude*, Paris, 2008.

GRUET Jacques

(vers 1500 - 1547)

Citoyen de Genève, il s'élève contre la tyrannie théocratique de Calvin, tente de soulever le peuple contre ce dernier, et affiche un appel à la révolte. Arrêté, il est décapité à la suite d'une parodie de procès. D'après ce que l'on peut savoir en recoupant les témoignages, notes manuscrites, et livres de la bibliothèque de Gruet, ce dernier est un authentique athée, comme l'a montré François Berriot.

Les motifs de sa condamnation reposent essentiellement sur le contenu de ses conversations privées, mais deux ans après son exécution on découvre dans sa maison un petit mémoire manuscrit en latin, qui est un manifeste de totale incroyance, authentifié, à la demande du Conseil de Genève et par ses propres amis, comme étant de la main de Gruet. Calvin le fait brûler dans un autodafé public, qui a la fonction d'avertissement à l'égard des milieux incroyants de la ville. Ce mémoire n'existe donc plus, mais une analyse en a été donnée dans le registre du Conseil de Genève afin de motiver la condamnation, et au XVIII^e siècle un secrétaire a recopié le contenu d'une lettre intitulée *Clarissime lector* et attribuée à Gruet, dont ce dernier a nié la paternité mais qu'il a reconnu avoir eu en sa possession.

Les fragments des deux documents sont éloquents. Le christianisme y est rejeté avec une outrance remarquable : les prophètes sont des « fous, rêveurs, fantastiques » ; les apôtres, « des maraux et coquins, apostats, lourdaux, escervelés » ; la Vierge, « une paillard » ; « l'Évangile n'est que menterie ; toute l'escripture est fausse et meschante ; et il y a moins de sens qu'aux fables d'Ésope ; c'est une fausse et folle doctrine ». Quant au Christ, « Jésus a esté un belitre, un menteur, un folz, un séducteur, un meschant et misérable, malheureux fantastique, un rustre plein de presumption glorieuse et maligne qui a bon droit a esté crucifié... Il cuidoit estre le fils de Dieu comme les Hireges cuident estre en leur synagogue ; il faisoit de l'hypocrite ayant esté pendu comme il l'avoit mérité et mort misérablement en sa folie,

follastre insensé, grand yvrogne, détestable traître et meschant pendu, duquel la venue n'a apporté au monde que toute meschanceté, malheureté et baroque, et tous opprobres et outrages qu'il est possible d'inventer ».

Mais l'attaque ne se limite pas au christianisme : « Dieu n'est rien », « les hommes sont semblables aux bestes », lit-on dans le mémoire, tandis que la lettre au « Très illustre lecteur » est on ne peut plus explicite : « Je ne sais ce qu'ont dit et écrit les hommes, mais je crois que tout ce qui a été écrit à propos de la puissance divine est fausseté, songe et fantasme... Vraiment, moi, je pense que le monde est sans commencement, et n'aura pas de fin. En effet, quel est l'homme qui a pu décrire véridiquement les choses du commencement du monde ? Aucun autre que Moïse qui décrivit la première génération, et ce même Moïse écrivit sur ce qui s'était passé deux mille ans avant son époque : or, tout ce qu'il écrivait, il l'avait pris dans son esprit, n'ayant nulle autorité que ce qu'il disait lui-même et qu'il disait avoir été révélé. Moi, je nie son autorité parce que de nombreux hommes l'ont contestée... Le même Moïse affirmait, comme je l'ai dit, que ses premiers récits lui avaient été révélés par Dieu, ce que j'ignore. Après lui vinrent d'autres hommes qui inventèrent encore plus et ajoutèrent d'autres fables et les écrivirent, comme Job, Isaïe et les autres anciens. Puis les modernes, comme Jérôme, Bède, Scot, d'Aquin et d'autres barbares qui inventèrent d'autres faussetés.

« Cependant, quelle dignité paraît en leur Dieu ? C'est une chose horrible de faire l'homme, de lui donner la vie et puis, après deux heures ou trois jours de vie, de lui donner la mort. C'est une chose invraisemblable de créer l'homme et de le briser. De même, les uns disent que l'âme est dans le corps, les autres disent qu'elle est un esprit : où va donc cet esprit en sortant du corps ?... Moi, je crois que quand l'homme est mort, il n'y a nulle espérance de vie. »

Bibliographie : F. Berriot, « Un procès d'athéisme à Genève, l'affaire Gruet (1547-1550) », Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français, 1979.

GUETTARD Jean Étienne

(1715-1786)

Médecin, naturaliste, géologue, il publie en 1746 un remarquable *Mémoire et carte minéralogique sur la nature et situation des terrains qui traversent la France et l'Angleterre*, première carte géologique digne de ce nom. Trois ans avant la *Théorie de la Terre* de Buffon*, se basant sur l'étude des couches géologiques et des fossiles, Guettard disqualifie complètement la chronologie biblique et se bâtit une réputation de matérialiste.

Bibliographie : A. Davy de Virville (dir.), *Histoire de la botanique en France*, Paris, 1955.

GUEUDEVILLE Nicolas

(1652-1721)

Moine bénédictin, né à Rouen, il perd la foi en méditant ses lectures pieuses. En août 1688, il s'enfuit de son monastère, près d'Alençon, et se réfugie dans le groupe d'exilés français à Rotterdam, fait connaissance avec Bayle* et Basnage. Il vit en donnant des cours de latin. Mais le calvinisme lui pèse également. En 1699, il s'installe à La Haye, où il publie un mensuel, *L'Esprit des cours de l'Europe*, dans lequel il soutient des positions radicales, hostiles à toutes les religions révélées.

Bibliographie : A. Rosenberg, Nicolas Gueudeville and His Work (1652-1721), La Haye, 1982.

GUICHE Guy Armand de Gramont, comte de

(1637-1674)

Libertin français qui, après sa disgrâce en 1665, s'installe en Hollande, où il a des contacts avec Van den Enden*. Totalement détaché de la religion, il est probablement athée. À l'époque où il fréquente le salon de la marquise de Rambouillet il est décrit comme « beau comme un ange et plein d'amour », mais « pervers », blasphémateur, débauché, ruinant sa santé par le « vice italien ». Il meurt d'une mauvaise fièvre dans le Palatinat.

Bibliographie : A. Adam, Les Libertins au XVII^e siècle, Paris, 1964.

GUIMET Émile Étienne

(1836-1918)

Dirigeant d'une manufacture lyonnaise, collectionneur passionné d'antiquités, il crée à Lyon en 1879 un musée des religions, destiné à illustrer le thème de la mort des dieux. Athée, il partage les idéaux de la libre pensée, et lorsqu'il transfère son musée à Paris en 1889, il organise avant l'inauguration officielle une visite particulière pour les libres penseurs, auxquels il sert lui-même de guide. Il met sa connaissance des civilisations antiques et orientales au service des idées antireligieuses, ce dont se félicite en 1904 l'ex-abbé Guinaudeau, devenu libre penseur : Guimet, écrit-il dans *La Raison*, est « un incomparable auxiliaire de notre œuvre d'émancipation et de libération intellectuelle. Il nous apprend, il nous fait toucher du doigt ce que sont les dieux. Il nous fait assister à leur naissance, à leurs métamorphoses, à leur mort. Il nous montre par là même ce qu'est l'homme, ce que sont la raison et la science, en face de la foi et de toutes les aberrations religieuses ».

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.*

GUYET François

(1575-1655)

Philologue français, né à Angers, ami de Ménage et de Balzac, qui l'accuse d'athéisme, ce qui n'est pas surprenant, à lire les témoignages d'impiété que racontent à son sujet les *Menagiana* et Tallemant des Réaux. Par ailleurs, il a été précepteur du cardinal de La Valette*, lui-même incroyant.

Bibliographie : I. Uri, Un cercle savant au XVII^e siècle. François Guyet (1575-1655) d'après des documents inédits, Paris, 1885.

GUYTON DE MORVEAU Louis Bernard, baron

(1737-1816)

Avocat au Parlement de Dijon, et chimiste amateur, qui met au point avec Lavoisier en 1787 un nouveau système de nomenclature chimique. Sous la Révolution, il est un des initiateurs du projet d'École polytechnique. Hostile à la religion et à la monarchie, il vote la mort du roi, soutient l'œuvre de déchristianisation, participe à l'élaboration du calendrier révolutionnaire.

Bibliographie : *Robert de Cougny*, Dictionnaire des parlementaires français, Paris, 1889.

HAECKEL Ernst Heinrich

(1834-1919)

Zoologiste et philosophe allemand, professeur de zoologie phylogénétique à Iéna. Fervent darwiniste, il cherche le « chaînon manquant » dans la chaîne de l'évolution, et tire les conséquences philosophiques de ses découvertes dans plusieurs ouvrages : *Histoire de la création des êtres organisés* ; *L'Anthropogénie* (1874) ; *Monisme, trait d'union entre la religion et la science* (1892) ; *Les Énigmes de l'univers* (1899). Son système, le monisme, est une sorte de panthéisme spinoziste reposant sur trente propositions, dont la négation de la création, de l'immortalité de l'âme, du dualisme, du concept de Dieu, et l'affirmation du transformisme biogénétique, de l'empirisme, de la provenance simiesque de l'homme. Pour lui, tout est à la fois matière et esprit. Paradoxalement, il refuse de se dire athée, et sa pensée a une forte influence sur les courants religieux de son époque.

Bibliographie : R. Steiner, Haeckel, die Welträtsel und die Theosophie, Berlin, 1920 ; H. Rouvière, Haeckel et le monisme, Paris, 1940.

HAKVOORT Barend

(?-1735)

Éditeur, écrivain et enseignant hollandais, établi à Zwolle, il est accusé en 1707 de spinozisme et jugé par le synode de Frise pour le contenu de son livre *Schole van Christus* (L'École du Christ). Les juges y relèvent plusieurs passages qui tendent à l'athéisme : le rejet des anges, démons et autres esprits, de la création et de l'immortalité de l'âme. Hakvoort déclare que l'ignorance est à la fois la cause de tous les maux et l'origine des croyances religieuses. La Bible elle-même doit s'adapter aux capacités intellectuelles limitées des Hébreux d'autrefois, et elle ne doit donc pas être interprétée littéralement. Elle n'a pas pour but d'exprimer la vérité « d'une manière scientifique, en expliquant la nature des choses, mais plutôt telles qu'elles paraissent aux sens, d'après les notions des peuples ». Hakvoort publie également les œuvres de nombreux auteurs suspects ou interdits, comme Leenhof*, Hobbes*, Van Dale*, et une vie d'Eugène de Savoie. Il avoue s'être inspiré de Spinoza* mais n'avoir pas mesuré les implications athées de son ouvrage. Il est démis de toutes ses fonctions.

Bibliographie : J.L. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

HARDY Thomas

(1840-1928)

Écrivain anglais, né dans le Dorset, auteur de nombreux romans qui expriment une vision sombre du monde moderne, qui l'a fait parfois comparer à Rousseau*. Son athéisme prend la forme d'un calme désespoir, qu'il définit dans un de ses poèmes par le néologisme « inespoir » (*unhope*) : « Noire est la voûte nocturne ;/ mais la mort n'épouvantera pas/ celui qui, ayant épuisé tous les doutes,/ attend dans l'inespoir. »

Bibliographie : F.E. Hardy, *Life of Thomas Hardy*, Londres, 1930.

HARE Richard Mervyn

(1919-2002)

Philosophe anglais, né à Backwell (Somerset), professeur à l'université d'Oxford, il se rattache au courant de la philosophie analytique. Pour lui, les énoncés religieux n'ont pas de sens, pour des raisons purement logiques : ils n'affirment rien sur des faits, et comme tels ils ne sont ni vérifiables ni susceptibles d'être niés. La différence entre l'athée et le croyant vient du fait que ce dernier organise sa vie en fonction d'une interprétation illusoire des faits ordinaires : « Il n'y a pas de distinction entre le fait et l'illusion pour une personne qui n'adopte pas une certaine attitude envers le monde. »

Bibliographie : R.M. Hare, « *Theology and falsification* », dans *New Essays in Philosophical Theology*, E. Flew et A. McIntyre (éd.), Londres, 1955 ; « *Religion and morals* », dans *Faith and Logic*, B. Mitchell (éd.), Londres, 1957 ; *Moral Thinking : Its Level, Method and Point*, Oxford, 1981.

HARRIOT Thomas

(1560-1621)

Mathématicien et astronome anglais, disciple de Viète, connu pour ses travaux sur les équations et pour son utilisation d'un télescope peut-être avant même Galilée. En 1585, il participe comme arpenteur et historiographe à la première expédition anglaise en Virginie. Il y reste un an, observant la faune, la flore et les indigènes, et il en rapporte des pommes de terre et du tabac, ce qui lui vaudra le triste honneur d'être le premier fumeur occidental mort d'un cancer du poumon.

Harriot est un athée notoire, qui fait partie du cercle d'incroyants qui entoure Christopher Marlowe* et un autre explorateur fumeur et athée, Walter Raleigh*. En 1588, Harriot publie *A Brief and True Report of the New Found Land of Virginia*, récit de ses observations en Amérique. Se basant sur les mythologies indiennes, il y affirme qu'il y avait des hommes dans le Nouveau Monde bien avant Adam. Dans un rapport d'espion, il est dit qu'Harriot suivait les conférences athées de Marlowe, et que dans l'une d'elles on avait dit qu'il était plus fort que Moïse, parce qu'il avait réussi à imposer aux Indiens les mythes chrétiens. Un certain Thomas Kyd, accusé lui-même d'athéisme, dénonce Harriot, Marlowe, le savant Walter Warner, le poète Matthew Royden comme faisant partie d'une clique athée.

Bibliographie : G.T. Buckley, *Atheism in the English Renaissance*, University of Chicago Press, 1932.

HARRIS Sam

(né en 1967)

Philosophe et spécialiste des neurosciences américain, diplômé d'Harvard, il est une des figures de pointe de la lutte antireligieuse dans le monde contemporain, dénonçant le danger que représentent à la fois pour la personne humaine et pour la sécurité du monde les religions, dans des ouvrages comme *The End of Faith* (2004) et *Letter To a Christian Nation* (2006). Il proclame au nom de l'honnêteté intellectuelle un devoir d'intolérance à l'égard des croyances religieuses.

The End of Faith (La Fin de la foi) est un remarquable réquisitoire antireligieux. La religion, remarque Harris, reste le seul domaine tabou actuel : il est permis de critiquer les opinions politiques et scientifiques d'un individu, mais pas ses opinions religieuses, et lorsqu'un attentat terroriste est commis par un musulman, la dimension religieuse de son geste est escamotée au profit d'une explication socio-économique. Dans tous les autres domaines de la culture et de l'action on demande à la personne de justifier ses opinions et ses actes, au nom de la raison, alors que les opinions religieuses « peuvent flotter librement hors de toute raison et de toute preuve ». Jésus né d'une vierge, mi-homme, mi-dieu, mort, ressuscité, monté au ciel, « peut maintenant être mangé sous la forme d'un biscuit. Quelques mots de latin sur votre bourgogne préféré vous permettent aussi de boire son sang. Si une personne seule affirmait cela, est-ce qu'on ne la considérerait pas comme folle ? ». Mais non, ces croyances absurdes sont dites respectables.

Mais si cela peut consoler ? Qu'importe alors que ces croyances soient vraies ou fausses ? Argument irrecevable : « C'est justement la vérité de la doctrine qui est l'objet de la foi. » Admettre que ces croyances peuvent être fausses, c'est les détruire ; or ce n'est pas parce qu'elles consolent qu'elles sont vraies.

Mais elles ont motivé la conduite admirable de saints personnages, qui se sont dévoués pour les autres, de saint François à Mère Teresa.

Réponse : à l'époque du premier, comme tout le monde était croyant, ceux qui se dévouaient étaient nécessairement des croyants ! Et à l'époque de la seconde, il y a bien des exemples d'athées admirables : « On peut risquer sa vie pour sauver les autres sans croire des absurdités sur la nature de l'univers. »

Il n'y a pas de religion réellement modérée

Sam Harris dénonce la dangereuse illusion qui consiste à distinguer les croyants « modérés », qui seraient respectables, et les « extrémistes », qui seraient condamnables. D'abord, les modérés ou « libéraux » sont des croyants qui n'ont pas vraiment lu la Bible ou le Coran, ou qui en laissent délibérément de côté tout ce qui contredit la morale consensuelle ; ils ne citent que les « bons » passages et ne retiennent que les « bons » côtés. Il ne faut pourtant pas chercher bien loin dans le Deutéronome par exemple pour trouver des appels au meurtre des infidèles : « Vous devez les tuer,... vous devez les lapider à mort » (Deut., 13, 7-11), et pas question de s'esquiver : « Quoi que je vous commande maintenant, vous devez l'observer, n'ajoutant rien, ne retirant rien. » La Bible et le Coran contiennent de multiples passages de ce genre, soigneusement occultés par les croyants « modérés », ou alors relativisés, allégorisés, ce que n'acceptent pas les « extrémistes », cohérents avec la notion de textes « révélés ». En acceptant cette idée de révélation divine, « les croyants modérés sont largement responsables des conflits religieux dans le monde, parce que leurs croyances créent un contexte dans lequel on ne peut pas opposer de réponse adéquate au littéralisme et à la violence religieuse ».

De toute façon, poursuit Sam Harris, la fraction des modérés ne l'emporte que lorsque leur religion est en situation de faiblesse. Dès que les religieux détiennent le pouvoir, ils imposent un régime totalitaire visant à éliminer les infidèles. Cela est vrai du christianisme comme de l'islam. Il faut vraiment être de mauvaise foi pour affirmer sans rougir que ce dernier est une « religion de paix ». Une lecture honnête du Coran devrait suffire à se persuader du contraire. Sam Harris cite des dizaines de passages qui sont des appels directs à la persécution et au meurtre des infidèles, et il conclut : « Presque à chaque page le Coran demande au fidèle musulman de mépriser les incroyants. Presque à chaque page, il prépare le terrain pour les conflits religieux. Ceux qui lisent les passages comme ceux que nous avons cités et qui ne voient pas de lien entre la foi musulmane et la violence musulmane devraient sans doute consulter un neurologue. L'islam, plus que toute autre religion inventée par les hommes, a toutes les caractéristiques d'un culte de la mort. »

L'islam, dit-on, a favorisé l'essor d'une brillante civilisation. Or, on constate au contraire que cet essor a été brisé à partir du moment où

les religieux ont étouffé la réflexion philosophique rationnelle. La persécution dont Averroès* a été victime marque le début de la stagnation du monde arabo-musulman, à la fin du XII^e siècle.

Seule la science éclairée par la raison peut fournir une base éthique au développement humain. Et Sam Harris conclut ironiquement : « La foi est sans doute le chef-d'œuvre du diable ».

Bibliographie : *Sam Harris*, The End of Faith. Religion, Terror, and the Future of Reason, 2004.

HARTMANN Eduard von

(1842-1906)

Philosophe allemand, né à Berlin, et dont l'athéisme pessimiste est une synthèse de Schopenhauer* et de Hegel*. Son idée centrale est que toute la conduite humaine est dictée par le « principe absolu » du monde, qui est l'Inconscient. Pour lui, l'« esprit », identifié à la nature, se réalise, mais cette réalisation est une marche vers le néant, auquel l'humanité, devenue consciente de l'absurdité de l'existence, finira par aspirer, et par atteindre, lorsque les hommes auront acquis les moyens techniques leur permettant de communiquer simultanément sur toute la planète.

Bibliographie : *W. Rauschenberger, Eduard von Hartmann, Leipzig, 1942.*

HARTMANN Nicolai

(1882-1950)

Philosophe allemand né à Riga, qui a enseigné à Marburg, Cologne, Berlin, Göttingen. Sa philosophie, qui tient à la fois de l'ontologie heideggerienne et de la métaphysique néo-kantienne, fait de l'athéisme un postulat de la morale. L'acte moral suppose la liberté ; l'existence de Dieu suppose la préscience divine, qui exclut la liberté. Il faut donc choisir : Dieu ou la liberté humaine, fondement de la morale. Hartmann choisit la seconde, mais se dit plutôt agnostique qu'athée dogmatique.

Bibliographie : *N. Hartmann, Die Ethik, 3^e éd., Berlin, 1949.*

HARTSOEKER Nicolas

(1656-1725)

Physicien et biologiste hollandais, accusé d'athéisme par les jésuites de Trévoux en raison de sa conception matérialiste de l'être pensant. Il affirme qu'il y a en nous une âme unique, qui anime le corps et produit la pensée. Répandue dans le corps entier, elle est étendue, et semble bien ne faire qu'un avec la matière organisée. De plus, elle est une partie de l'âme de l'univers : nous sommes très proches du spinozisme.

Cette hypothèse, poursuit-il, est de toute façon plus crédible que celle qui postule l'existence d'un pur « esprit », qui n'est qu'un mot vide de sens : « Je demanderai à mon tour quelle idée l'on peut avoir d'une substance spirituelle ou immatérielle sans étendue, et comment elle peut penser ? Car lorsqu'on me parle d'une substance spirituelle, il me semble n'entendre que des mots auxquels on n'attache aucune idée distincte ; et quand on dit que c'est une substance immatérielle, on dit ce qu'elle n'est pas et nullement ce qu'elle est, de sorte que je ne suis pas plus avancé par là que si l'on ne me disait rien. »

Poussée à ses conséquences logiques, la théorie d'Hartsoeker conduit à affirmer que c'est la matière qui pense. Cette audace fait frémir l'Académie des sciences, dont Hartsoeker est membre, et Fontenelle* passe discrètement sur ce point en faisant son éloge funèbre.

Bibliographie : J. Roger, Les Sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle, Paris, 1963.

HATZFELD Johann Konrad Franz von

(1685-1751)

Écrivain et théoricien politique allemand, élevé près de Coblençe, qui acquiert en autodidacte une vaste culture, participe au congrès d'Utrecht dans la suite de l'envoyé du grand-duc de Toscane, puis séjourne à Vienne, à Londres, en Allemagne, en Hollande, participant aux débats politiques et théologiques et vivant d'expédients comme l'invention du « meilleur et plus efficace moyen de nettoyer et préserver les dents », et d'une méthode pour re-sceller les lettres après les avoir lues.

En 1745, il publie à La Haye, en français, *La Découverte de la vérité et le monde détrompé à l'égard de la philosophie et de la religion*, ouvrage dans lequel il plaide pour la liberté de la presse et condamne les gouvernements autoritaires, qui tous s'appuient sur la religion. Celle-ci n'est donc qu'une invention humaine, une imposture destinée à maintenir dans l'obéissance les peuples crédules, les « pauvres ignorants ». La Bible est un tissu de mensonges, elle « est d'autant moins authentique parce qu'il est évident que l'Église a toujours été remplie d'imposition et continue de l'être, avec autant d'effronnement de nos jours, qu'elle l'a été de tout temps, comme il paraît par les prétendus miracles ; dont la fourberie est trop universellement connue pour que personne en puisse douter, ou l'ignorer ». Les prophètes sont des « imposteurs et blasphémateurs », les inventeurs du mythe du Fils de Dieu sont « aussi sots que perfides ».

Le livre est imprimé clandestinement à La Haye, mais l'auteur est rapidement retrouvé, arrêté, condamné à la prison à vie, puis expulsé en 1746 en raison de sa mauvaise santé.

Bibliographie : E. Tortarolo, « Hatzfeld. Le parcours d'un radical européen dans la première moitié du XVIII^e siècle », dans *Qu'est-ce que les Lumières radicales ? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Paris, 2007.

HAWKING Stephen

(né en 1942)

Physicien et cosmologiste britannique, né à Oxford, professeur de mathématiques à Cambridge de 1980 à 2009. Ses recherches ont pour but d'unifier la relativité d'Einstein*, qui a établi les lois physiques de l'espace-temps à l'échelle de l'infiniment grand, lois qui établissent un rigoureux déterminisme, et la physique quantique de Planck, avec son principe d'incertitude à l'échelle de l'infiniment petit.

En 1988, dans *Une brève histoire du temps. Du Big Bang aux trous noirs*, Hawking tire les conséquences métaphysiques de ses travaux, et déjà il met en doute la possibilité de l'existence d'un créateur : la théorie unifiée de l'Univers, combinant la mécanique quantique et la relativité générale, si on la découvre un jour, pourrait aboutir à l'exclusion de l'« hypothèse Dieu » : un Univers autosuffisant, sans commencement ni fin, « sans singularités ni bords », n'a pas besoin d'un Dieu : « Si réellement l'Univers se contient tout entier, n'ayant ni frontière ni bord, il ne devrait avoir ni commencement ni fin : il devrait simplement être. Quelle place reste-t-il alors pour un créateur ? »

Hawking, dans sa conclusion, écrit que « si nous découvrons une théorie complète, elle devrait un jour être compréhensible dans ses grandes lignes par tout le monde, et non par une poignée de scientifiques. Alors,... ce sera le triomphe ultime de la raison humaine ; à ce moment nous connaissons la pensée de Dieu ». Certains commentateurs ont saisi cette expression comme l'affirmation d'un acte de foi, ce qui est une interprétation abusive de la pensée d'Hawking, pour qui le mot « Dieu » ne désigne pas l'être personnel des religions, mais plutôt le « Dieu » de Spinoza*, la nature, comme chez Einstein*. Dans le même ouvrage, Hawking rappelle d'ailleurs le malentendu existant autour de ses théories : en 1981, dit-il, lors d'une conférence sur la cosmologie organisée au Vatican, « le pape estima que c'était une bonne chose d'étudier l'évolution de l'Univers après le Big Bang, mais que nous ne devrions pas nous occuper du Big Bang

lui-même parce que c'était le moment de la création et donc l'œuvre de Dieu. Je fus enchanté alors qu'il ne connût pas le thème du laïus que j'avais prononcé pendant les travaux de la conférence, la possibilité que l'espace-temps soit fini mais sans bord, ce qui signifiait qu'il n'avait nul commencement, nul moment de création. Je n'avais pas envie de partager le destin de Galilée ». En 1988 donc, Hawking en est au stade des questions : « Pourquoi l'Univers surmonte-t-il sa difficulté d'être ? La théorie unifiée est-elle si contraignante qu'elle assure sa propre existence ? Ou a-t-elle besoin d'un créateur, et si oui, celui-ci a-t-il d'autres effets sur l'Univers ? Et qui l'a créé, lui ? »

En 2010, il apporte une réponse : Dieu n'existe pas. Les seules lois physiques suffisent à expliquer l'existence de l'Univers. Se basant sur la théorie des cordes, qui aboutit, suivant un modèle mathématique, à la conception d'une réalité à onze dimensions et à une pluralité de mondes, il écrit, dans *The Grand Design* : « L'Univers peut naître du néant... la création spontanée est la raison pour laquelle il y a quelque chose plutôt que rien, pour laquelle l'Univers existe, pour laquelle nous existons. » Hawking reprend à son compte la fameuse réponse de Laplace* à Bonaparte*, mais avec des arguments autrement plus puissants : la science n'a pas besoin de l'hypothèse Dieu.

Bibliographie : S. Hawking, *A Briefer History of Time. From Big Bang to Black Holes*, New York, 1988 ; S. Hawking et L. Mlodinow, *The Grand Design*, 2010.

HÉBERT Jacques René

(1757-1794)

Révolutionnaire français, né à Alençon et élevé chez les jésuites de cette ville. En 1778, à la suite d'une sombre affaire de placards diffamatoires, le grand vicaire d'Alençon ayant fait appel à la délation, Hébert rompt avec l'Église et devient un ennemi implacable de la religion. Il mène une vie misérable à Paris, mais l'éclatement de la Révolution lui permet d'exploiter ses talents de pamphlétaire, dont il donne un premier exemple en 1790 avec *La Lanterne magique ou Le Fléau des aristocrates*. Membre du club des Cordeliers, il bâtit sa popularité par des articles truculents qu'il publie dans son journal, *Le Père Duchesne*, de 1790 à 1794. Outre les Girondins et les contre-révolutionnaires, ses cibles favorites sont les ci-devant nobles et le clergé, ou, comme il l'écrit dans son style fleuri, « la bougre de calotte et la foutre aristracasserie, qui se tiennent par le cul comme des hannetons ».

Ayant épousé une ex-religieuse, il multiplie les attaques contre le clergé, comme dans *Le Pape au foutre, ou La Grande Colère du Père Duchesne* (27 mars 1791) : « C'est foutu, nous ne nous laisserons pas mettre dedans par les Jean-Foutres de calotins. Leurs confessions, leur purgatoire, leurs absolutions, leurs indulgences ne sont plus aujourd'hui que de la graine de niais. Les prétendues clés de saint Pierre, avec lesquelles les engueuseurs de papes ouvraient autrefois les deux battants du grand salon du Père éternel, ne nous semblent plus que des rossignols avec lesquels le pontife latin voudrait encore crocheter nos maisons et nos coffres, et enlever ce que nous possédons. »

La violence antireligieuse d'Hébert provoque la colère de Robespierre*, qui s'oppose à l'athéisme. « On m'accuse d'athéisme, je nie formellement l'accusation », écrit Hébert dans le *Journal de la Montagne*, estimant que le soutien qu'il apporte au culte de la Raison suffit à faire de lui un théiste. Sa position n'est en fait pas très nette. On lit dans *Le Père Duchesne* que le « sans-culotte Jésus » a été « le

jacobin le plus enragé de toute la Judée », « fondateur de toutes les sociétés populaires », ce qui est d'ailleurs pour lui un compliment, et que cette affirmation : « Je ne crois pas plus à leur enfer et à leur paradis qu'à Jean-de-Vert. S'il existe un Dieu, ce qui n'est pas trop clair, il ne nous a pas créés pour nous tourmenter, mais pour être heureux », n'est pas de l'athéisme. Il explique aux Jacobins le 21 frimaire : « Quant aux opinions religieuses qu'on m'accuse d'avoir émises dans mon journal, je nie formellement le fait [de l'athéisme] et je déclare que je prêche aux habitants des campagnes de lire l'Évangile. Ce livre de morale me paraît excellent, et il faut en suivre toutes les maximes pour être parfait jacobin. »

Arrêté à la suite d'un rapport de Saint-Just*, Hébert est guillotiné le 4 germinal an II.

Bibliographie : G. Walter, Hébert et le « Père Duchesne », Paris, 1946.

HÉBERT Marcel

(1851-1916)

Théologien français, ami du futur cardinal Amette, directeur de l'école Fénelon jusqu'à sa destitution en 1901. Très estimé pour ses qualités humaines et son enseignement, il perd peu à peu la foi par la méditation de l'Écriture au cours de la crise moderniste qui secoue l'Église vers 1900. En 1899 il publie les *Souvenirs d'Assise*, qui se présentent comme un dialogue entre un philosophe et un capucin, dans lequel le premier s'élève contre la conception catholique de Dieu : « Nous n'en voulons plus de ce Dieu infiniment juste qui punirait les crimes jusqu'à la quatrième génération et se permettrait tous les arbitraires, toutes les partialités ; de ce Dieu infiniment bon qui torturerait l'éternité tout entière ceux qui ne l'ont pas aimé !... Le Dieu-gendarme que l'on prêche au catéchisme convient à des sauvages, non à des êtres libres. Mais, hélas ! on s'inquiète bien de rendre intelligentes et libres les masses populaires ! Ce que cherchent au contraire les conservateurs, qui ont pour ainsi dire domestiqué la religion, c'est à restreindre et à entraver la réflexion, de peur que l'on ne touche aux vieilles images sur lesquelles reposent leurs privilèges et leurs conventions morales. »

Démis de ses fonctions par l'archevêque en 1901, Hébert hésite encore pendant un moment, et en 1903 il décide de quitter l'Église, « comme le fruit mûr quitte la branche », écrit-il à son ami Houtin*. Dès lors, il est quasiment athée, même s'il déclare croire au « divin ». Il avait, dans ses *Souvenirs d'Assise*, nié la résurrection du Christ : « Nous n'avons aucun témoignage qui oblige à considérer cette résurrection comme un fait d'ordre physique, matériel » ; après tout, « les yeux qui ont vu le corps du Christ ont aussi attribué des corps aux anges »...

Il adhère au Parti ouvrier belge, pour « développer la religion de la conscience humaine ». Les lettres à son ami Roger Martin du Gard témoignent de son abandon définitif de la foi : « Tout mon effort depuis dix ans est de convaincre les gens que le sentiment religieux

n'est pas rivé au Dieu personnel » (19 juin 1911).

Bibliographie : É. Poulat, Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste, *Paris*, 1962.

HÉCATÉE DE MILET

(IV^e siècle avant notre ère)

Historien et géographe grec. Grand voyageur, il rend compte dans ses *Généalogies* et sa *Description de la terre* des récits mythologiques des différents peuples, et il fait preuve à leur égard du plus grand scepticisme. Ses œuvres, que l'on ne connaît que par Hérodote, sont considérées comme la première tentative d'explication rationaliste des mythes religieux. Il écrit au début de ses *Généalogies* : « Hécátée de Milet parle ainsi : j'écris dans ce qui suit ce qui me semble vrai, car les histoires des Grecs sont nombreuses et, j'en suis convaincu, ridicules. »

Bibliographie : A. Momigliano, *Il Razionalismo di Ecateo di Mileto*, 1931.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich

(1770-1831)

Philosophe allemand, né à Stuttgart. Il se destine d'abord à une carrière religieuse et fait des études de théologie au séminaire de Tübingen de 1788 à 1793. Peu doué pour l'éloquence, il devient alors précepteur, et la lecture de *La Religion dans les limites de la simple raison*, de Kant*, le convertit à un rationalisme fondamental dont il donne un premier exemple dans une *Vie de Jésus* restée manuscrite jusqu'au XX^e siècle. En 1799-1800, il participe à l'« Atheismusstreit » (Débat sur l'athéisme), qui secoue certaines universités allemandes, et qui lui inspire l'article « Foi et science ».

Sur la recommandation de Schelling, il est chargé de cours à l'université d'Iéna, où il a le privilège d'assister à l'entrée de « la Raison à cheval » : Napoléon. Il parle de la « sensation merveilleuse de voir un pareil individu », la Raison faite homme, « concentrée en un point, assise sur un cheval ». De 1816 à 1818, il enseigne la philosophie à l'université d'Heidelberg, puis, de 1818 à 1831, à celle de Berlin. Il produit alors ses grandes œuvres et devient une célébrité européenne, par l'élaboration d'une magistrale synthèse rationnelle, une sorte de théorie unifiée du savoir, englobant tout le réel.

Le système hégélien est-il athée ? Les commentateurs épiloguent depuis deux siècles sur cette question. À en croire l'intéressé, il n'y a pas d'esprit plus religieux que le sien, et il a toujours repoussé avec indignation l'épithète d'« athée », plaçant l'idée de Dieu au centre de sa recherche et rendant des hommages appuyés au christianisme. Il va même jusqu'à dire qu'il n'y a jamais eu de philosophes athées. L'athéisme a toujours été une accusation lancée contre toute idée nouvelle du divin, provoquée par le fait que la religion ne s'y reconnaît pas, « ne se retrouve pas » dans les formulations spéculatives des concepts philosophiques : « L'accusation d'athéisme présuppose en effet une représentation déterminée de Dieu riche en contenu, et naît alors de ce que la représentation ne retrouve pas dans les concepts philosophiques les formes caractéristiques auxquelles elle est liée. »

Hegel a même cherché à prouver l'existence de Dieu : dans *Les Preuves de l'existence de Dieu*, il réhabilite la preuve ontologique : « Tout être fini est ceci et seulement ceci, à savoir que son être-là est différent de son concept. Mais Dieu doit être expressément ce qui peut être seulement “pensé comme existant”, où le concept inclut en lui l'être. C'est cette unité du concept et de l'être qui constitue le concept de Dieu. »

Hegel et l'hégélianisme

Comment se fait-il donc que toute une partie de la postérité intellectuelle de Hegel, les « hégéliens de gauche », soit athée, de Strauss*, Feuerbach*, Marx*, Engels*, jusqu'à Alexandre Kojève, qui parle d'« une philosophie radicalement athée » ? Bruno Bauer*, dans un écrit anonyme de 1841 au titre évocateur, *La Trompette du Jugement Dernier sur Hegel l'athée et l'Antéchrist*, apporte la réponse. La philosophie de Hegel, écrit-il, est trompeuse. Sous ses apparences de « dignité et chrétienté », elle dissout la religion dans la philosophie par un système qui n'est qu'un vaste panthéisme. En rationalisant le dogme, Hegel le détruit. D'ailleurs, la question « Dieu existe-t-il ? » n'a pas vraiment d'importance pour lui, tant la réponse est évidente. Dieu, c'est l'Absolu, qui se réalise dans l'histoire, mais ce Dieu n'est pas transcendant, il est immanent au fini, il est l'Idée et le Tout du fini, c'est un « Dieu qui sans le monde n'est pas Dieu ».

L'idée est de réconcilier philosophie et religion, en conservant tous les aspects du christianisme. Mais cela ne peut se faire qu'en transposant ces derniers dans un vocabulaire philosophique. Ainsi l'Incarnation est-elle l'Incarnation de l'Idée qui prend conscience d'elle-même et par là « ce Dieu est perçu immédiatement par les sens comme un moi, comme un homme réel et singulier ; c'est seulement ainsi qu'il est conscience de soi. Cette incarnation de l'essence divine, ou encore le fait que celle-ci a essentiellement et immédiatement la forme de la conscience de soi, est tout simplement le contenu de la religion absolue ».

Ce Dieu incarné meurt dans le processus dialectique, lors du « vendredi saint spéculatif », et ressuscite « à la suprême totalité ». En donnant ainsi une explication rationnelle de tout le contenu de la religion chrétienne, y compris du mystère central, Hegel en détruit la transcendance, il en fait un pur processus logique. La conscience religieuse est subordonnée à la conscience philosophique ; les dogmes deviennent des mythes, des réalisations imparfaites de la conscience, que seul le pur concept exprime de façon absolue. Le christianisme dit la vérité, mais sur un mode incorrect ; seul le philosophe peut en révéler le contenu exact. Le fidèle et le philosophe adhèrent à la même vérité, mais de façon différente : le fidèle croit, et le philosophe sait.

Tous les « mystères » de la religion peuvent être rationnellement expliqués par la philosophie, à commencer par la Trinité, magnifique illustration de la dialectique thèse-antithèse-synthèse : Dieu (thèse) s'aliène dans la finitude humaine en Jésus, le Fils, qui meurt (antithèse) : « Dieu est mort, voilà la négation, et cette mort est un moment de la nature divine, et Dieu lui-même. » Mais il ressuscite dans l'Esprit (synthèse) : Dieu « revient en soi, ainsi il est Esprit ; le troisième point est donc la résurrection du Christ. La négation est vaincue par là, et la négation de la négation devient un moment de la nature divine. »

Bibliographie : A. Chapelle, *Hegel et la religion*, 4 vol., Paris, 1966 ; B. Bourgeois, « Le Dieu de Hegel : concept et création », dans *La Question de Dieu selon Aristote et Hegel*, T. de Konninck et G. Planty-Bonjour (dir.), Paris, 1991.

HEIDEGGER Martin

(1889-1976)

Philosophe allemand, né à Messkirch, dans le Pays de Bade. Professeur à l'université de Marburg, puis à celle de Fribourg-en-Brigau. Sa notoriété et l'influence de sa pensée sur la philosophie contemporaine confèreraient à son opinion dans le domaine religieux une importance particulière. Le problème, c'est qu'il n'a pas d'opinion. C'est du moins, exprimé de façon prosaïque, ce qui ressort de ses considérations sur la question de Dieu.

De façon révélatrice, c'est dans un des articles des *Chemins qui ne mènent nulle part* qu'il commente le mot de Nietzsche* : « Dieu est mort. » Il n'y voit que le constat de l'évolution de la pensée occidentale vers le nihilisme. La culture actuelle ne porte pas vers Dieu : « Non seulement les dieux et le Dieu se sont envolés, mais le reflet du divin s'est éteint dans le monde » ; « le sacré en tant que chemin vers Dieu se perd ». Notre époque est celle de « l'absence de Dieu », du « manque de Dieu », et le tragique est qu'elle « n'est même plus à même de ressentir le manque de Dieu comme un manque ».

Mais Dieu existe-t-il ? La question est à la fois trop simple et trop complexe pour que l'on réponde par oui ou par non. Tout dépend de ce qu'on entend par Dieu, et le croyant pourra toujours dire – il ne s'en prive pas – que le Dieu que croit détruire l'incroyant n'est pas le vrai Dieu ; l'incroyant détruit des leurres de Dieu, des fantômes. Le vrai Dieu ne peut être assimilé à « l'existant qui correspond à l'état d'exister pur, existant suprême », il est l'Être absolu. « Mais qu'est-ce que l'Être ? L'Être est ce qu'il est. Voilà ce que la pensée future doit apprendre à expérimenter et à dire. L'«Être», ce n'est ni Dieu, ni un fondement du monde. L'Être est plus éloigné que tout étant, et cependant plus près de l'homme que chaque étant, que ce soit un rocher, un animal, une œuvre d'art, une maladie, que ce soit un ange ou Dieu. L'Être est le plus proche. Cette proximité toutefois reste pour l'homme ce qu'il y a de plus distant. L'homme s'en tient toujours, et d'abord, et seulement, à l'étant. Sans doute, lorsque la pensée

représente l'étant comme étant, se réfère-t-elle à l'Être. Mais en vérité elle ne pense constamment que l'étant comme tel, et non point et jamais l'Être comme tel. » Avec tout le respect dû au grand philosophe, dire que c'est là un langage obscur est un euphémisme, quoi qu'en pensent les spécialistes. Nous en revenons à notre constat prosaïque : à la question : « Dieu existe-t-il ? », Heidegger répond : « je n'en sais rien », mais il le dit dans un langage qui n'est pas celui de tout le monde. On pourrait dire de lui qu'il est agnostique. Il laisse la question ouverte. Non qu'elle soit sans importance, mais, prisonnier de ses concepts de l'Être et de l'étant, de l'homme comme *Dasein* (être là), il ne peut en tirer aucune conclusion sur un Être qui serait Dieu. Rien ne permet de décider, comme il l'écrit dans son œuvre majeure, *Être et Temps* : « Par l'interprétation ontologique du *Dasein* en tant qu'être dans le monde, rien n'est encore décidé ni de façon positive ni de façon négative concernant l'être possible de Dieu. Mais sans doute est-ce seulement à la lumière de la transcendance qu'on arrive à une notion adéquate du *Dasein*, en fonction de laquelle on peut alors se demander ce qui en est ontologiquement des rapports du *Dasein* avec Dieu. »

Bibliographie : Heidegger et la question de Dieu, *recueil d'articles*, Grasset, 1980.

HEINE Heinrich

(1797-1856)

Poète allemand, partagé entre culture germanique et culture française, entre romantisme et socialisme. Au cours d'une vie difficile, pendant laquelle il a fréquenté Hugo, Balzac, Vigny, Gautier, George Sand aussi bien que Karl Marx*, il a charmé l'Allemagne par ses vers et la France par sa prose. Ayant quitté le judaïsme pour le protestantisme, il s'est fait le témoin, trois quarts de siècle avant Nietzsche*, de la mort de Dieu : l'ex-Jéhovah, terrible et vengeur, devenu doux et miséricordieux, « nous l'avons vu s'épurer, se spiritualiser encore davantage, devenir paternel, miséricordieux, bienfaiteur du genre humain philanthrope... Rien n'a pu le sauver ! N'entendez-vous pas la clochette ? À genoux. On porte les sacrements à un Dieu qui se meurt. » C'est dans un article de *La Revue des Deux Mondes*, en 1834, que Heine écrit ces lignes.

Rien ne peut sauver Dieu, dit-il : « Le vieux baron du Sinaï et le monarque de Judée » est « un vieux monsieur » qui semble avoir « perdu la tête ». Pour lui, le Dieu de la foi, disparu au XVIII^e siècle, a été remplacé par le Dieu de la raison, auquel Kant* a porté à son tour un coup mortel : la *Critique de la raison pure* « est le glaive qui tua en Allemagne le Dieu des déistes ». Heine a conscience d'assister à l'agonie de Dieu. Déjà, constate-t-il, la plupart des Européens sont pratiquement athées. Même si beaucoup n'en ont pas encore conscience. Il faudra sans doute plusieurs siècles pour que la mort de Dieu soit connue et acceptée : « Cette nouvelle funèbre aura peut-être encore besoin de quelques siècles pour être universellement répandue... Mais nous avons, nous autres, pris le deuil depuis longtemps. » Heine est le poète visionnaire de l'athéisme.

Bibliographie : G. Bianquis, Henri Heine, l'homme et l'œuvre, Paris, 1948 ; J.-M. Paul, Dieu est mort en Allemagne, Paris, 1998.

HELVÉTIUS Claude Adrien

(1715-1771)

Écrivain français, fils du premier médecin de la reine, il fait ses études chez les jésuites de Louis-le-Grand, où il perd la foi en lisant Locke*. De 1738 à 1750, il est fermier général, c'est-à-dire collecteur des impôts indirects, charge qui lui permet d'entasser une solide fortune. Dans les salons, il fréquente Fontenelle*, d'Holbach*, Diderot*, Voltaire*, Buffon*. À partir de 1751 il vit des revenus de ses terres, se consacre à la philosophie, participe à l'*Encyclopédie*.

En 1758 il publie, sans nom d'auteur mais avec toutes les autorisations officielles, *De l'esprit*. Le livre fait scandale : le Conseil du roi révoque le privilège qui avait été accordé par le censeur inattentif ; l'archevêque de Paris lance un mandement contre l'ouvrage, le pape en interdit la lecture, le Parlement le condamne et le fait brûler solennellement, après le réquisitoire de l'avocat général du roi Joly de Fleury, qui le qualifie de « code des passions les plus honteuses et les plus infâmes, l'apologie du matérialisme et de tout ce que l'irrégion peut dire pour inspirer la haine du christianisme et de la catholicité ».

Extraordinaire publicité pour un ouvrage au demeurant très indigeste, de forme très déconcertante, où les idées sont dispersées, où le raisonnement est estompé derrière une avalanche de précisions qui alourdissent le récit. C'est une sorte de labyrinthe dans lequel les notes jouent un rôle essentiel pour tromper la vigilance des censeurs. L'idée centrale est le matérialisme : ce qu'on appelle « esprit », terme vague que tout le monde utilise sans même savoir ce qu'il recouvre, est une propriété de la matière. Mais Helvétius n'en fait pas l'objet d'une démonstration systématique : il aborde la question sous l'angle de la sensibilité, de la psychologie et des rapports sociaux. Toutes nos idées morales se ramènent en fait à notre intérêt individuel : « Le même intérêt qui préside au jugement que nous portons sur les actions et nous les fait regarder comme vertueuses, vicieuses ou permises, selon qu'elles sont utiles, nuisibles ou indifférentes au public, préside pareillement au jugement que nous portons sur les idées ; et qu'ainsi,

tant en matière de morale que d'esprit, c'est l'intérêt seul qui dicte tous nos jugements. » L'épicurisme d'Helvétius est patent : « Toutes nos passions prennent leur source dans l'amour du plaisir ou dans la crainte de la douleur et, par conséquent, dans la sensibilité physique. » Le résultat est que ce que nous appelons la liberté est en fait du déterminisme : l'homme, « quelque parti qu'il prenne, le désir de son bonheur le forcera toujours de choisir le parti qui lui paraîtra le plus convenable à ses intérêts, ses goûts, ses passions, et enfin à ce qu'il regarde comme son bonheur. » Même la suspension de jugement est déterminée : « Il est encore des gens qui regardent la suspension d'esprit comme une preuve de la liberté ; ils ne s'aperçoivent pas que la suspension est aussi nécessaire que la précipitation dans les jugements. Lorsque, faute d'examen, l'on s'est exposé à quelque malheur, instruit par l'infortune, l'amour de soi doit nous nécessiter la suspension. » D'où l'importance de l'éducation, qui forme notre idée du bonheur : « L'homme n'est vraiment que le produit de son éducation. » Helvétius n'aborde guère la question de l'existence de Dieu, mais il concentre ses attaques sur le rôle institutionnel et moral de la religion, accusée d'être antinaturelle, d'encourager le mépris des affaires du monde et de s'opposer au bonheur. La morale religieuse est déshumanisante, et l'existence des peuples athées, comme les Caraïbes, les Mariannais, les Chiriguanes, les Giagues, prouve qu'elle n'est pas nécessaire à la société ni à la vertu individuelle.

Helvétius ne doit qu'à ses puissants amis, dont Mme de Pompadour, d'échapper à la Bastille. Il doit cependant signer une humiliante rétractation : « Je reconnais enfin que toute la doctrine contenue dans mon livre n'est qu'un tissu de maximes erronées, de propositions fausses dont plusieurs portent l'empreinte de l'hérésie, d'impiétés et de blasphèmes, qu'elle conduit au matérialisme et à la corruption des mœurs. Que cette doctrine attaque la liberté de l'homme et son immortalité, les notions du juste et de l'injuste gravées dans tous les cœurs... En un mot, je regarde mon livre *De l'esprit* comme une production de ténèbres que je voudrais pouvoir anéantir et que je supplie tous les hommes de condamner à un mépris éternel. »

Helvétius, à la suite de cette affaire, décide de ne plus rien publier de son vivant. Sa réponse, ce sera un ouvrage posthume : *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation* (1772), dans lequel il suggère la rédaction d'un catéchisme matérialiste.

Bibliographie : Les Matérialistes au XVIII^e siècle, prés. J.-C. Bourdin, Paris, 1996.

HEMINGWAY Ernest

(1899-1961)

Romancier américain, né dans une bourgade de la banlieue de Chicago. Pendant sa jeunesse, il pratique la religion protestante, mais très vite, confronté à ces deux scandales inexplicables qui n'en font qu'un, la mort et l'absurdité de l'existence, il devient athée, rompant avec le leitmotiv de sa mère, qui disait : « Dieu est au ciel. Tout va bien pour le monde. » Non, tout ne va pas bien, comme il a pu le voir en Italie en 1918, en Espagne en 1936, en France en 1944, et dans les multiples péripéties de sa vie d'aventurier. À la question de l'existence de Dieu, il répondait : « C'est la nuit complète. » Son père, médecin, s'était suicidé en 1928. Il l'imita en 1961.

Bibliographie : C. Baker, Ernest Hemingway, A Life Story, New York, 1969 ; trad. fr., Paris, 1971.

HENDLE Ernest

(vers 1830-vers 1900)

Avocat français, membre de la loge maçonnique *L'École mutuelle*, il est préfet de la Creuse de 1871 à 1873, puis démissionne pour ne pas servir la « république des ducs ». Devenu préfet de l'Yonne, il est démis en 1877 ; réintégré, il est successivement préfet de Saône-et-Loire, puis de Seine-Inférieure jusqu'en 1900. Athée et très anticlérical, il publie en 1869 *La Séparation de l'Église et de l'État*. Dans ses fonctions préfectorales, il veille à l'application rigoureuse de la loi sur la laïcité, ce qui lui vaut la haine d'un clergé très antisémite, et un courrier indigné de l'archevêque de Rouen en 1882 lorsqu'il exige le retrait de tous les symboles religieux des salles de classe. Il répond : « Il nous est impossible de comprendre comment la conscience de qui que ce soit pourrait être blessée par l'absence d'emblèmes religieux dans les Écoles Publiques où les pères de famille de toutes croyances et de toutes opinions peuvent envoyer leurs enfants. »

Bibliographie : G. Da Silva, « Ernest Hendlé, un sage laïque de la République », dans 1905. La loi de Séparation des Églises et de l'État, coord. par J. M. Schiappa, Paris, 2005.

HENAUT (ou HESNAULT) Jean Rémi

(1611-1682)

Poète libertin français, ami de Molière* et de Chapelle*, c'est un disciple d'Épicure* et de Lucrèce*, dont il commence à traduire le *De natura rerum*, que son confesseur l'oblige à détruire. Admirateur de Spinoza*, qu'il rencontre en Hollande, il exprime dans ses poèmes une incroyance tranquille, niant l'immortalité de l'âme : « On meurt, et sans ressource, et sans réserve aucune./ S'il est après ma mort quelque reste de moi,/ Ce reste, un peu plus tard, suivra la même loi,/ Fera place à son tour à de nouvelles choses,/ Et se replongera dans le sein de ses causes. » « Tout meurt en nous quand nous mourons ;/ La mort ne laisse rien, et n'est rien elle-même ;/ Du peu de temps que nous durons/ Ce n'est que le moment extrême. »

Bibliographie : J.R. Hénault, Œuvres, éd. F. Lachèvre, Paris, 1932 ; A. Niderst, « Jean Hénault », Revue d'histoire littéraire de la France, sept.-oct. 1978.

HÉRACLITE

(fin VI^e - début V^e siècle avant notre ère)

Philosophe grec d'Éphèse, surnommé à juste titre « l'Obscur ». Ses écrits, c'est-à-dire quelques tablettes sur la nature, sont en effet difficilement compréhensibles, d'autant plus qu'ils ne comportent pas de ponctuation, et ils causèrent la perplexité d'Aristote* lui-même. Héraclite semble faire du feu le principe même du monde, qu'il appelle aussi le Logos, l'Un, mais un principe dénué de personnalité. « Le monde n'a été fait ni par un des dieux, ni par un des hommes ; il a toujours été, il est, il sera ; c'est le feu toujours vivant, qui s'allume régulièrement et qui s'éteint régulièrement. » Conception cyclique d'un univers autonome, qui pour l'éternité s'allume et s'éteint : peut-on parler d'athéisme ? En tout cas, Héraclite considère les mythologues de son temps comme des « fabricants de mensonges ».

Bibliographie : A. Jeannière, *La Pensée d'Héraclite d'Éphèse*, Paris, 1959, 3^e éd., 1985.

HERMOCLÈS

(III^e siècle avant notre ère)

Poète grec qui, en – 290, dans un péan en l'honneur du roi Démétrios, affirme que « les dieux sont loin, ou n'ont point d'oreilles, ou n'existent pas, ou ne font pas la moindre attention à nous ».

Bibliographie : J.A. Festugière, *Épicure et ses dieux*, Paris, 1968.

HERMOGÈNE DE TARSE

(II^e siècle)

Rhéteur grec, dont Tertullien a dénoncé les opinions, héritées du stoïcisme : pour lui, la matière est éternelle et incréée, à l'égal de Dieu, qui s'est servi d'elle pour façonner le monde, dont les défauts viennent de cette matière première déficiente. Le diable et les démons se dissoudront et retourneront à l'état de matière. Pour Sylvain Maréchal*, c'est là « un athéisme mitigé ».

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800, Coda, Paris, 2008.

HÉROLD Ferdinand

(1828-1882)

Avocat, haut fonctionnaire et homme politique français, secrétaire général du ministère de la justice en 1870, ministre de l'intérieur par intérim, sénateur de la Seine en 1876, préfet de la Seine de 1879 à 1882. Libre-penseur et athée convaincu, il agit dans cette dernière fonction en faveur d'une laïcisation des établissements publics : en 1880, il demande qu'on enlève les symboles religieux des écoles publiques de Paris, il supprime des postes d'aumôniers dans les hôpitaux, où il régleme également la pratique des processions. Il demande aussi, sans succès, l'autorisation d'incinérer les cadavres.

Bibliographie : *J. Lalouette, La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.*

HERRIOT Edouard

(1872-1957)

Homme politique et écrivain français, né à Troyes, agrégé et docteur ès lettres, il est d'abord professeur au lycée de Lyon, puis s'oriente vers la politique, au sein du parti radical, dont il est le chef de 1919 à 1957. Plusieurs fois ministre, président du Conseil, président de la Chambre, maire de Lyon pendant un demi-siècle (1908-1957), c'est un libre penseur et un franc-maçon rationaliste, d'esprit très ouvert, qui par exemple suspend la séance de l'Assemblée nationale à l'annonce de la mort de Pie XI. Par ailleurs, il se montre très vigilant dans le respect de la laïcisation et de la politique anticléricale. Il échappe de peu aux obsèques religieuses, grâce à l'intervention de Pierre Mendès France.

Bibliographie : S. Bernstein, Édouard Herriot ou La République en personne, *Paris*, 1985 ; B. Yvert (dir.), Premiers ministres et présidents du Conseil. Histoire et dictionnaire raisonné des chefs du gouvernement en France (1815-2007), *Paris*, 2007.

HILL Nicholas

(1570 - vers 1610)

Philosophe et utopiste anglais, né à Londres, qui fait des études à Oxford, d'où il est renvoyé en 1592 en raison de sa conversion au catholicisme. En fait, c'est un épicurien, atomiste, héliocentriste, qui croit à la pluralité des mondes, comme en témoigne son seul livre, publié à Paris en 1601, la *Philosophia Epicurea, Democritiana, Theophrastica*. Il y développe des idées semblables à celles de Giordano Bruno* : l'Univers est éternel, infini dans l'espace et le temps, animé de l'intérieur par « Dieu » et sa « fille unique », la Nature, qui ne se distingue pas de lui. Conception panthéiste, qui voit dans le monde un grand être organisé, dont toute l'énergie est d'origine magnétique (Hill a lu *Sur l'aimant* de William Gilbert, paru en 1600). L'homme est un microcosme, lui aussi soumis au magnétisme. À la mort, l'individualité disparaît, et la résurrection de la chair est impossible. L'âme, elle, rejoint l'âme universelle. Il n'y a ni création, ni providence, ni miracles, et il y a un nombre infini d'univers habités.

Ayant participé à un complot, Hill se serait réfugié en Hollande, où il serait mort, peut-être par suicide.

Bibliographie : H. Trevor-Roper, « Nicholas Hill, the English atomist », dans *Catholics, Anglicans and Puritans : Seventeenth Century Essays*, Londres, 1987.

HINDE Robert

(né en 1923)

Biologiste et psychologue anglais, professeur émérite à l'université de Cambridge, il se définit comme « agnostique inclinant vers l'athéisme », ayant perdu la foi dès l'adolescence. Dans un ouvrage remarquable de 1999, réédité en 2010, *Why Gods Persist* (Pourquoi les dieux insistent), il tente de répondre à cette question cruciale : comment se fait-il qu'en dépit de leur contenu invraisemblable et de l'absence de la moindre preuve, les religions gardent une influence aussi considérable, même chez certains scientifiques (très minoritaires) par ailleurs sérieux ? Hinde apporte de nombreux éléments de réponse.

D'abord, elles comblent un besoin psychologique fondamental, celui de donner un sens à l'existence, alors même que les croyances qu'elles répandent n'ont pas de sens et sont « manifestement fausses ». Ce qui fait la force de ces croyances, c'est que, contrairement aux théories scientifiques, elles se placent délibérément hors de la raison, ce qui rend toute discussion impossible, et qu'il est même considéré comme inconvenant de les contester. Se plaçant ainsi hors du champ de la controverse, refusant le débat, les religions peuvent, contrairement aux sciences, soutenir les affirmations les plus invraisemblables. Elles sont indéfiniment adaptables, et comme des caméléons, peuvent se fondre dans tous les contextes socioculturels.

Un puissant élément psychologique intervient aussi : la foi, intégrée dans le moi, devient un constituant essentiel de la personnalité, qui déclenche des processus d'autoprotection : le croyant a tendance à sélectionner dans les faits ceux qui vont dans le sens de sa foi, et à tout interpréter comme des « signes » divins ; il majore à l'excès les phénomènes qui semblent confirmer sa foi : il accordera à *un seul* cas de guérison « miraculeuse » plus de poids qu'aux millions de non-guérison. Le croyant a tendance à fréquenter des croyants, et ce communautarisme ne peut que renforcer sa foi. Enfin, en s'efforçant de « vivre » sa foi, il pense que toute tentative pour la remettre en

cause équivaut à une agression contre sa personne : « La religion du croyant est si centrale pour son moi qu'il est plus qu'impoli de mettre en question ses croyances. »

Un autre élément entre en ligne de compte : la difficulté de reconnaître que l'on s'est trompé, ou que l'on a été trompé : « Ayant pris le risque de déclarer leur foi, ils ne veulent pas revenir en arrière », prisonniers qu'ils sont de leur image. Difficulté plus grande encore pour les membres du clergé, dont beaucoup s'aperçoivent trop tard de leur erreur et sont intimement incroyants, mais n'ont pas le courage de détruite leur situation sociale pour repartir de zéro.

Même les problèmes insolubles, qui de-vraient ébranler la foi, comme l'existence du mal, la diversité des religions, n'atteignent pas les croyants, qui ont un système de défense imparable : à partir du moment où Dieu est posé comme incompréhensible à l'esprit humain, tout est possible, car ses voies sont « impénétrables », et exiger des explications est blasphématoire. À partir de là, on peut faire croire n'importe quoi au fidèle. L'absence de preuves peut même devenir un argument en faveur de la foi, et c'est bien pourquoi l'Église ne tient pas vraiment à trouver des « preuves » de l'existence de Dieu.

Autre facteur psychologique : croire à la providence, à l'intervention de Dieu dans les affaires humaines et à la possibilité de peser sur ses décisions par la prière, donne l'impression au croyant de contrôler en partie son existence, au lieu d'être livré à un hasard ou à une nécessité implacable. La prière rejoint là les pratiques superstitieuses visant à détourner le mauvais sort, avec là encore un argument imparable : quel que soit le résultat de la prière, la foi en est renforcée : si elle n'est pas exaucée, c'est que Dieu veut nous éprouver et augmenter nos mérites par la souffrance.

La persistance des religions s'explique aussi par des phénomènes sociaux. L'appartenance à une communauté religieuse rassure, crée et approfondit des liens humains, apporte réconfort et solidarité. La foi de chacun est entretenue par celle des autres membres. Elle est un important facteur de socialisation, et de transmission : les enfants sont endoctrinés dès le plus jeune âge, à la fois dans le cadre familial et dans le cadre communautaire. Par les rituels, la religion s'inscrit également dans le rythme de vie des croyants.

Dans une religion, l'importance de l'oralité est aussi un élément de pérennité. L'oral, plus souple, est moins vulnérable à la critique que l'écrit. C'est aussi pourquoi la persistance des religions doit plus aux « tièdes » qu'aux « durs », car pour les premiers le contenu précis des croyances importe relativement peu, et ils sont donc moins sensibles aux critiques. Or ils constituent la masse des croyants : combien de catholiques se disent tels sans même connaître les principaux dogmes ? Dans ces conditions, il est impossible d'ébranler leur « foi » :

celle-ci n'ayant pas de contenu précis, elle ne donne pas prise au raisonnement.

D'autres éléments entrent en jeu, comme le rôle du clergé, surtout dans l'Église catholique, énorme machine administrative hiérarchisée, dans laquelle les responsables jouissent d'un prestige qui leur donne un sentiment de puissance, comme détenteurs de la « vérité », motivant leur volonté de perpétuer une institution dont ils sont les principaux bénéficiaires.

Enfin, Robert Hinde n'exclut pas l'existence de facteurs génétiques qui peuvent favoriser la réceptivité aux croyances religieuses.

Bibliographie : R. Hinde, *Why Gods Persist. A Scientific Approach to Religion*, New York, 1999 ; 2^e éd. 2010.

HIPPOCRATE

(– 460 - – 370)

Médecin grec né à Cos, puis installé en Thessalie. À la fois praticien et théoricien de la médecine, on lui attribue une soixantaine d'ouvrages, dont certains sont dus à d'autres auteurs, mais qui forment un corpus exceptionnel, référence de la profession médicale pendant des siècles. On peut également faire remonter jusqu'à lui la rivalité traditionnelle entre le prêtre et le médecin, ce dernier privilégiant les explications de type matérialiste.

En effet, Hippocrate rejette catégoriquement l'idée d'intervention divine ou démoniaque dans la maladie, ainsi que les thérapies à base de prières, d'incantations et de purifications. Ainsi, dans le traité de la *Maladie sacrée* (épilepsie), il s'oppose à la médecine sacrée. Pour lui, ce mal a des causes purement naturelles, qu'il attribue au changement des vents.

Sans doute n'est-il pas athée, puisque son serment invoque les dieux guérisseurs, Asclépios, Hygie, Panacée, Apollon, mais c'est là un hommage formel, et il ne croit pas aux guérisons « miraculeuses » dont se vantent leurs sanctuaires pour attirer les clients. Son rationalisme s'appuie sur les lois de la nature, et fonde une éthique médicale non religieuse, basée sur la compétence, l'abnégation, la modestie. La nature est pour lui la seule donnée valable, et c'est pourquoi plusieurs commentateurs, comme Gundlingius, vers 1700, dans son *Traité sur l'histoire de la philosophie morale*, en ont fait un athée.

Bibliographie : J. Jouanna, Hippocrate, Paris, 1992.

HIPPON

(fin v^e siècle avant notre ère)

Philosophe et médecin grec, né suivant les uns à Samos, suivant les autres à Rhegium, il affirme que le principe de toutes choses, la matière primitive, est eau. On lui attribue une conception athée de l'Univers, mais sa vie et son œuvre ne sont connues qu'à travers de brèves allusions d'Aristote*, d'Aristophane et de quelques autres philosophes.

Bibliographie : E. Zeller, La Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique, Paris, 1877.

HIRSI ALI Ayaan

(née en 1969)

Femme politique somalienne et néerlandaise, née à Mogadiscio. D'abord musulmane, elle perd la foi et devient athée, ne pouvant plus supporter les absurdités du Coran et les méthodes fascisantes des islamistes. Ce fut, raconte-t-elle dans ses Mémoires, *Infidel*, « un processus douloureux pour moi ». Les attentats du 11 septembre 2001 à New York, accomplis au nom d'Allah, achèvent de la convaincre de la nature terroriste de l'islam, car, constate-t-elle, « la justification des attaques par Osama bin Laden était plus cohérente avec le contenu du Coran et de la Sunna que le chœur des officiels musulmans et des Occidentaux naïfs qui niaient tout lien entre le massacre et l'islam ». Ce dernier est une religion sanguinaire, comme le prouve à nouveau l'assassinat de Theo Van Gogh aux Pays-Bas, où Hirsi Ali a émigré.

À la question de savoir pourquoi elle est devenue athée et non pas chrétienne, elle répond avec humour que le « changement de boutique » ne lui convenait pas : « Une religion de serpents qui parlent et de jardins paradisiaques ?... J'ai le rhume des foins. Le feu d'enfer des chrétiens est un peu moins ardent que celui des musulmans, avec lequel j'ai grandi, mais la pensée magique des chrétiens ne m'attire pas plus que les anges et les djinns de ma grand-mère. La seule situation qui ne laisse aucune dissonance cognitive est l'athéisme. Ce n'est pas une croyance. La mort est certaine, au lieu des chants de sirènes du paradis et de la peur de l'enfer. La vie sur cette terre, avec tout son mystère, sa beauté, ses souffrances, est alors vécue plus intensément : on tombe et on se relève, on est triste, confiant, on ressent la fragilité, la solitude, la joie et l'amour. Rien de plus ; mais je ne veux rien de plus. »

Bibliographie : Ayaan Hirsi Ali, *Infidel*, 2007 ; « *How (and why) I became an Infidel* », dans *The Portable Atheist*, présentation par C. Hitchens, Philadelphie, 2007.

HITCHENS Christopher

(né en 1949)

Écrivain et journaliste anglais né à Portsmouth, diplômé de l'université d'Oxford. Naturalisé américain, c'est un athée militant, pour qui la religion est « violente, irrationnelle, intolérante, alliée du racisme, du tribalisme et de l'hypocrisie, fondée sur l'ignorance et hostile au libre arbitre, méprisante envers les femmes et répressive pour les enfants ». Toutes les religions, sans exception, sont néfastes. C'est ce qu'il explique en 2009 dans un livre au succès retentissant : *Dieu n'est pas grand. Comment la religion empoisonne tout.*

Dans *The Portable Atheist*, il dénonce la mauvaise foi des responsables religieux, qui esquivent toujours les discussions doctrinales en citant des exemples de bonnes actions accomplies par des croyants (alors que l'on pourrait donner des exemples semblables pour les incroyants). À côté de cela, ils se permettent des déclarations ahurissantes, expliquant les catastrophes par les péchés des hommes, répétant que la religion est nécessaire à la morale, que l'homme, cette merveilleuse créature, est au centre de l'univers et ne peut qu'avoir une origine divine. Chaque jour apporte de nouvelles illustrations des méfaits des religions, facteurs de guerres et d'oppression.

Hitchens s'élève contre l'argument bien connu de l'existence de savants croyants : si ces cerveaux supérieurs avaient la foi, comment peut-on se prétendre plus lucides qu'eux ? C'est oublier que l'on peut être très savant dans un domaine et incroyablement crédule dans les autres : « Sir Isaac Newton était victime des opinions les plus idiotes de l'alchimie. Joseph Priestley... croyait à la théorie du phlogiston ; Alfred Russel Wallace... était un enthousiaste des séances spiritualistes dans lesquelles des charlatans faisaient apparaître des ectoplasmes. Et aujourd'hui encore il y a de grands hommes de science – une minorité – qui affirment que leurs découvertes sont compatibles avec la croyance en un créateur. »

Christopher Hitchens jette également la suspicion sur les méthodes et les résultats des figures de proue de la charité religieuse : dans *La*

Position du missionnaire. Mère Teresa en théorie et en pratique, il montre qu'en interdisant le préservatif la religieuse contribue à la diffusion de la misère qu'elle tente d'un autre côté de soulager.

Bibliographie : *C. Hitchens, God Is Not Great. How Religion Poisons Everything, 2009.*

HOBBS Thomas

(1588-1679)

Philosophe anglais, fils d'un pasteur anglican de la région de Malmesbury. Après des études à Oxford, il devient précepteur du fils du comte de Devonshire, William Cavendish, qu'il accompagne dans un voyage éducatif sur le continent. Entre 1621 et 1626 il est en relations étroites avec Francis Bacon*, qui lui fait partager sa passion pour les sciences, en particulier les mathématiques. Au cours de plusieurs voyages en France, il fréquente le cercle scientifique de Marin Mersenne, en 1634-1637, et il rend visite à Galilée à Florence. De 1640 à 1651 il réside à Paris, pendant les troubles de la guerre civile anglaise. C'est là qu'il écrit le *Leviathan*, publié à Londres en 1651, date de son retour en Angleterre, où, pendant vingt-huit ans, il mène une vie discrète, tenu en suspicion par les responsables religieux et politiques.

C'est qu'en effet ses œuvres lui ont forgé une mauvaise réputation : Robert Boyle le considère comme un athée, de même que le théologien Domenico Bencini, dans son *Tractato historico-polemica* de 1720. Pour Anthony Collins*, il a été un des hérauts de la libre pensée. Pour Bayle*, c'est un déiste. Pour Loescher, ses livres ont répandu l'incrédulité en Allemagne. Le plus souvent, les théologiens et défenseurs des religions aux XVII^e et XVIII^e siècles l'associent à Spinoza*, avec qui il forme un couple infernal à l'origine des progrès de l'incroyance en Europe. Cependant, les penseurs radicaux de l'époque hésitent à se réclamer de lui en raison de ses positions politiques : considérant que « l'homme est un loup pour l'homme », dirigé par ses passions égoïstes et ses peurs, que l'état de nature est un état de guerre perpétuelle de tous contre tous pour la survie, il pense que le gouvernement idéal est une monarchie absolue, de type totalitaire, imposant la paix civile par la force et une surveillance étroite des sujets. On comprend que cela ait mis mal à l'aise les philosophes des Lumières. Pourtant, ils admirent ses idées concernant la religion, qui ne sont pas sans ambiguïté cependant.

Les historiens sont encore partagés à son sujet : Hobbes est-il athée ? Lui-même se dit bon anglican, pour d'évidentes raisons de prudence. Mais sa philosophie est indéniablement matérialiste : l'âme est aussi matérielle que l'haleine, et la pensée est produite par des mouvements physiques du corps. Ce dernier est affecté par des sensations, provoquées par l'action du milieu sur lui, et ces sensations produisent dans le cerveau des « phantasmes » ou « idoles du cerveau ». La mémoire est la préservation physique des traces de ces fantasmies, dont se sert l'imagination. Le langage, quant à lui, est le moyen inventé par les hommes pour conserver les souvenirs et les communiquer, obéissant à un certain nombre de règles. Ainsi, la pensée discursive n'est pas autre chose qu'un assemblage de mots, lesquels dépendent de l'imagination, qui vient elle-même du corps. C'est aussi pourquoi l'homme est absolument déterminé ; la liberté est une illusion qui vient de la plus ou moins grande absence d'obstacles à la réalisation de nos désirs.

La religion, fille de l'ignorance

Quant à la religion, elle a une origine purement psychologique, que Thomas Hobbes explique dans le chapitre XII du *Leviathan*. Il lui attribue quatre sources. Tout d'abord le besoin ou le désir de l'homme de connaître les origines des événements ; le constat que tout a une raison : aussi, « quand il ne peut pas trouver lui-même les véritables causes des choses,... il suppose des causes, soit telles que sa propre imagination lui suggère, soit en faisant confiance à l'autorité d'autres hommes qu'il croit être ses amis et plus sages que lui-même ».

L'ignorance des causes véritables des événements engendre l'anxiété face au futur, et cette peur est la plus importante des quatre explications des origines de la religion, car « l'homme, qui regarde trop loin devant lui, soucieux du futur, a le cœur rongé toute la journée par la peur de la mort, de la pauvreté ou d'autres calamités, et seul le sommeil lui procure le repos et calme son anxiété. Cette peur perpétuelle qui accompagne toujours l'humanité dans l'ignorance des causes, comme si elle était dans le noir, doit se fixer sur un objet. Et donc, quand on ne peut rien voir, rien accuser pour la bonne ou la mauvaise fortune, on imagine une *puissance*, ou un agent *invisible* ». L'homme suppose que cet agent est incorporel, de même substance que les rêves. « Les hommes, ne sachant pas que de telles apparitions ne sont rien d'autre que des créatures de l'imagination, pensent qu'elles sont des substances réelles et extérieures », et comme ils ne les comprennent pas, ils les supposent toutes-puissantes et éternelles, et se mettent à les adorer, à leur rendre un culte.

C'est ici qu'interviennent les fondateurs de religions. Ils sont de deux sortes : « Ceux qui ont produit et ordonné [la religion] d'après

leur propre intervention. Les autres l'ont fait sur l'ordre des dieux et sous leur direction. Mais les deux sortes l'ont fait dans le but de mieux assurer l'obéissance, les lois, la paix, et la société civile chez ceux qui dépendaient d'eux. Si bien que la religion des premiers dépend de la politique humaine, et enseigne les devoirs que les rois de la terre requièrent de leurs sujets. Et la religion de la deuxième sorte dépend de la politique divine, et contient les préceptes de ceux qui se reconnaissent sujets du royaume de Dieu. De la première catégorie sont les fondateurs de républiques et les législateurs païens ; de la seconde furent Abraham, Moïse et Notre Sauveur. » Voilà qui sauve la face : seuls les premiers sont des imposteurs, comme Numa Pompilius ou Mahomet, « qui prétendit avoir des conférences avec le Saint-Esprit sous forme d'une colombe ». La distinction paraît bien ambiguë, puisque tous fondent leur religion sur la volonté d'assurer l'obéissance des croyants. Les seconds agissent certes sur ordre de Dieu, mais après ce que Hobbes a dit sur l'origine imaginaire des dieux, on peut être perplexe.

Tout aussi ambigus sont les critères de distinction qu'il propose pour séparer bonnes et mauvaises religions : mauvaise et fausse est une religion qui demande de croire des choses impossibles, une religion dont le clergé se conduit en contradiction avec ses propres préceptes, et une religion qui ne produit pas de miracles et de vraies prophéties. Cette référence au miracle comme critère, sous la plume d'un penseur déterministe, est très étonnante. D'ailleurs, au chapitre 37 de la troisième partie, Hobbes révèle ce qu'il pense des miracles : des phénomènes naturels qui étonnent les ignorants, ou bien des tours de jongleurs ou de ventriloques : « Par exemple, si un homme prétend qu'après avoir récité certains mots sur un morceau de pain, ce n'est plus du pain mais un dieu, ou un homme, ou les deux à la fois, alors que cela ressemble plus que jamais à un bout de pain. » Voilà ce que croient ces superstitieux de catholiques. Hobbes prend soin de sauvegarder en paroles l'anglicanisme, mais ces précautions formelles ne trompent pas grand monde. D'autant plus que s'il est une religion créée dans un but politique, c'est bien celle-là ! C'est donc bien de la religion elle-même, et non de telle ou telle religion, que Hobbes entend saper les bases.

On le voit aussi dans la distinction qu'il établit entre religion et superstition, distinction toute formelle ; il n'y a pas de différence de nature entre les deux : « Religion est la peur des puissances invisibles, peu importe qu'elles soient fictives ou admises universellement par des rapports ; mais lorsque les puissances invisibles ne sont pas universellement admises, nous parlons de superstition. »

HOHENDORF Georg Wilhelm von

(mort en 1719)

Baron prussien, qui a servi dans l'armée turque comme mercenaire, a appris le grec à Constantinople, est devenu l'aide de camp et le principal collaborateur du prince Eugène, avec qui il partage la passion des livres interdits. Spécialiste des religions et de l'érotisme oriental, il est en relations avec tout ce que l'Europe compte de libres penseurs, et dans sa propriété près de Bergen-op-Zoom, il rassemble une extraordinaire collection d'ouvrages clandestins érotiques et antireligieux, « les éditions non tronquées, les ouvrages supprimés, défendus et dont la plupart des exemplaires ont été brûlés », écrit en 1715 Albert-Henri Sallengre. Ce « fourbe plus habile que le nonce », dit Saint-Simon, profite des congrès internationaux, comme celui d'Utrecht en 1712-1713, pour échanger propos et ouvrages interdits avec les diplomates étrangers. Il possède entre autres un manuscrit de *L'Esprit de Spinoza*, qui servira de base au *Traité des trois imposteurs*.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

HOLBACH Paul Henri Thiry, baron d'

(1723-1789)

Philosophe et éditeur né à Heidelberg, dans le Palatinat. Sa formation est cosmopolite. Né dans une famille catholique allemande, éduqué à Paris, anobli à Vienne, résidant en Hollande de 1744 à 1749, il s'installe ensuite définitivement en France. Ayant obtenu la nationalité française, il tient à Paris un célèbre salon, centre de réunion très éclectique.

Tous ceux qui l'ont connu le disent aimable, discret, vertueux, généreux, bon père et bon mari. Possesseur d'un office de conseiller secrétaire du roi, il mène une vie rangée, et sera enterré en 1789 dans l'église Saint-Roch. On sait que cet érudit, curieux de tout, a composé des dizaines de volumes et près de 440 articles de l'*Encyclopédie*, et pourtant il n'a signé aucune de ses œuvres. Officiellement, il n'a rien écrit.

Son ouvrage majeur, le *Système de la nature* (1770) est la première grande synthèse d'une conception radicalement athée du monde. Elle est complétée par une multitude d'écrits antireligieux, tels que *Le Christianisme dévoilé* (1766, attribué à Boulanger*), *La Contagion sacrée*, les *Lettres à Eugénie*, ou *Préservatif contre les préjugés*, la *Théologie portative* (1768, attribuée à l'abbé Bernier), *l'Essai sur les préjugés* (attribué à Dumarsais*), *l'Histoire critique de Jésus-Christ* (1770), *Le Bon Sens* (1772). De plus, d'Holbach édite des ouvrages clandestins, comme le *Traité des trois imposteurs* (1768).

Un déterminisme absolu

Ses ouvrages sont à l'image de ses manières : il y affiche une tranquille assurance, jusque dans les proclamations d'un matérialisme extrême, qui jamais ne doute de lui-même. Les critiques distinguent bien chez lui une phase plutôt antireligieuse et anticléricale, une phase d'affirmation du matérialisme athée, et une phase politico-morale, mais c'est là simple question d'accent, car le fond de la doctrine est invariable : un strict matérialisme mécaniste, ayant pour

conséquence un athéisme intégral et une morale naturaliste. Un fatalisme et un stoïcisme sereins, dont il est la vivante illustration, imprègnent ce personnage énigmatique, persuadé que le libre arbitre est un mythe et que nous sommes tous conduits par la nécessité. L'homme est « une production de la nature », « un être matériel, organisé ou conformé de manière à sentir, à penser, à être modifié de certaines façons propres à lui seul, à son organisation, aux combinaisons particulières des matières qui se trouvent rassemblées en lui ». Cet être pense, et sa pensée est un produit du cerveau. Ce qu'on appelle l'âme, « bien loin de devoir être distinguée du corps, n'est que ce corps lui-même, envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions, ou à quelques façons d'être et d'agir dont il est susceptible, tant qu'il jouit de la vie. Ainsi l'âme est l'homme considéré relativement à la faculté qu'il a de sentir, de penser et d'agir d'une façon résultante de sa nature propre ».

Partie intégrante de la nature, l'homme est totalement déterminé, dans ses pensées et dans ses actes. Le libre arbitre est une illusion. Tout est enchaînement nécessaire de causes et d'effets : « Il n'y a pas une seule action, une seule parole, une seule pensée, une seule volonté, une seule passion... qui ne soit nécessaire, qui n'agisse comme elle doit agir, qui n'opère infailliblement les effets qu'elle doit opérer suivant la place qu'occupent ces agents dans ce tourbillon moral. Cela paraîtrait évident pour une intelligence qui serait en état de saisir et d'apprécier toutes les actions et réactions des esprits et des corps. » Notre conduite est le produit de notre constitution physique et de notre éducation, et nous ne pouvons que vouloir ce qui est le plus avantageux pour nous, même quand nous choisissons de résister à nos désirs, lorsque nous nous sacrifions.

La religion, une imposture

La religion est née de l'ignorance et de la peur, auxquelles tentent de remédier l'imagination et le goût du merveilleux. Elle est « fondée sur l'imposture, sur l'ignorance et sur la crédulité, ne fut et ne sera jamais utile qu'à des hommes qui se croient intéressés à tromper le genre humain, elle ne cessa jamais de causer les plus grands maux aux nations, et au lieu du bonheur qu'elle leur avait promis, elle ne servit qu'à les enivrer de fureur, qu'à les inonder de sang, qu'à les plonger dans le délire et dans le crime ».

Inventées par des imposteurs, les religions ont été organisées par des « créateurs de chimères », comme Platon, qui les ont rendues respectables en nous faisant croire que ce que nous voyons n'existe pas, et que la seule réalité est ce que personne ne peut voir : « Tout nous prouve que la nature et ses parties diverses ont été partout les premières divinités des hommes... [L'homme] se figure du merveilleux

dans tout ce qu'il ne conçoit pas ; son esprit travaille surtout pour saisir ce qui semble échapper à ses égards, et au défaut de l'expérience il ne consulte plus que son imagination, qui le repaît de chimères.

« En conséquence, les spéculateurs, qui avaient subtilement distingué la nature de sa force, ont successivement travaillé à revêtir cette force de mille qualités incompréhensibles ; comme ils ne virent point cet être, ils en firent un esprit, une intelligence, un être incorporel, c'est-à-dire une substance totalement différente de tout ce que nous connaissons...

« Platon, ce grand créateur de chimères, dit que ceux qui n'admettent que ce qu'ils peuvent voir et manier sont des stupides et des ignorants qui refusent d'admettre la réalité et l'existence des choses invisibles. Nos théologiens nous tiennent le même langage : nos religions européennes ont été visiblement infectées des rêveries platoniciennes, qui ne sont évidemment que les résultats des notions obscures et de la métaphysique inintelligible des prêtres égyptiens, chaldéens, assyriens. »

La puissance des préjugés et de l'habitude est telle que ces erreurs se sont perpétuées, en dépit des hommes lucides qui ont tenté de ramener les foules à la raison. Ils ont toujours été écartés par les responsables politiques et religieux, tandis que les théologiens s'efforçaient de prouver l'existence d'un Dieu. Parmi ceux qui ont prétendu prouver l'existence de Dieu, Descartes* est l'un des plus vains. Sa démonstration atteint l'inverse de ce qu'elle cherchait : ce n'est pas parce que nous avons l'idée de quelque chose que cette chose existe, et l'on ne peut de toute façon avoir la moindre idée ni d'un esprit, ni de la perfection, ni de l'infini : « C'est donc avec raison que l'on a accusé Descartes d'athéisme, vu qu'il détruit très fortement les faibles preuves qu'il donne de l'existence d'un Dieu. »

Le Bon Sens nous conseille donc de rejeter la foi, ce qui n'est pas facile, car nous sommes entourés par les religions et les croyances. Il faut avoir le courage d'examiner celles-ci en face, de le rejeter, de combattre les réponses toutes faites du clergé, de mépriser les préjugés et la pression sociale. Il faut avoir le courage de ne pas croire et de suivre la raison. Or, « les hommes préfèrent toujours le merveilleux au simple, et ce qu'ils n'entendent pas à ce qu'ils peuvent entendre : ils méprisent les objets qui leur sont familiers et n'estiment que ceux qu'ils ne sont point à portée d'apprécier ; de ce qu'ils n'en ont que des idées vagues, ils en concluent qu'ils renferment quelque chose d'important, de surnaturel, de divin. En un mot, il leur faut du mystère pour remuer leur imagination, pour exercer leur esprit, pour repaître leur curiosité, qui n'est jamais plus au travail que quand elle s'occupe d'énigmes impossibles à deviner, et qu'elle juge dès lors très dignes de ses recherches ». C'est pourquoi il est si difficile de

convaincre un croyant.

D'Holbach rejette l'argument de l'utilité sociale de la religion, en totale opposition avec Voltaire* et les déistes, qui pensent que « si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », comme garant de la morale du peuple. Or, « voyons-nous que cette religion l'empêche de se livrer à l'intempérance, à l'ivrognerie, à la brutalité, à la violence, à la fraude, à toutes sortes d'excès ? Un peuple qui n'aurait aucune idée de la divinité pourrait-il se conduire de façon plus détestable que tant de peuples crédules, parmi lesquels on voit régner la dissolution et les vices les plus indignes des êtres raisonnables ? »

Qu'est-ce qu'un athée ?

D'Holbach pose la question dans le *Système de la nature*. Ne pourrait-on pas dire que tous les croyants sont des athées qui s'ignorent ? Athées, ceux qui sont « forcés eux-mêmes d'avouer qu'ils n'ont aucune idée de la chimère qu'ils adorent » ; athées, ceux « qui ne peuvent jamais s'accorder entre eux sur les preuves de l'existence, sur les qualités, sur la façon d'agir de leur Dieu ; qui à force de négation en font un pur néant » ; athées, ces « théologiens qui raisonnent sans cesse de ce qu'ils n'entendent pas,... qui anéantissent leur Dieu parfait à l'aide des imperfections sans nombre qu'ils lui donnent » ; athées, « ces peuples crédules qui, sur parole et par tradition, se mettent à genoux devant un être dont ils n'ont d'autre idée que celles que leur en donnent leurs guides spirituels ».

Mais l'athée authentique est l'athée conscient, lucide et réfléchi. D'Holbach en fait un long portrait qui mérite d'être rapporté, car il est comme le credo de l'athéisme des Lumières : « Qu'est-ce en effet qu'un athée ? C'est un homme qui détruit des chimères nuisibles au genre humain pour ramener les hommes à la nature, à l'expérience, à la raison. C'est un penseur qui, ayant médité la matière, son énergie, ses propriétés et ses façons d'agir, n'a pas besoin, pour expliquer les phénomènes de l'univers et les opérations de la nature, d'imaginer des puissances idéales, des intelligences imaginaires, des êtres de raison qui, loin de faire mieux connaître cette nature, ne font que la rendre capricieuse, inexplicable, méconnaissable, inutile au bonheur des humains...

« Si par athées l'on entend des hommes dépourvus d'enthousiasme, guidés par l'expérience et le témoignage de leurs sens, qui ne voient dans la nature que ce qui s'y trouve réellement ou ce qu'ils sont à portée d'y connaître, qui n'aperçoivent et ne peuvent apercevoir que de la matière, essentiellement active et mobile, diversement combinée, jouissant par elle-même de diverses propriétés, et capable de produire tous les êtres que nous voyons ; (...) si par athées l'on désigne des hommes qui rejettent un fantôme, dont les qualités odieuses et

disparates ne sont propres qu'à troubler et à plonger le genre humain dans une démence très nuisible ; si, dis-je, des penseurs de cette espèce sont ceux que l'on nomme des athées, l'on ne peut douter de leur existence, et il y en aurait un très grand nombre, si les lumières de la saine physique et de la droite raison étaient plus répandues... »

Bibliographie : *D'Holbach*, *Système de la nature ou Des lois du monde physique et du monde moral*, éd. J. Boulad-Ajoub, Paris, 1990 ; J.-C. Bourdin, « *L'athéisme de d'Holbach à la lumière de Hegel* », *Dix-huitième siècle*, 24, 1992.

HOLYOAKE George

(1817-1906)

Journaliste et militant anglais de la libre pensée, né à Birmingham. Influencé par la pensée d'Auguste Comte*, de laquelle il prend connaissance par l'intermédiaire de sa traductrice en anglais, Harriet Martineau, il devient un ardent propagateur de l'athéisme et fait campagne pour la séparation de l'Église et de l'État, inventant le terme anglais de « *secularism* ». En 1841, il reprend la direction du journal athée *Oracle of Reason*, qui fait faillite en 1843, à la suite de toutes les difficultés suscitées par les lobbies religieux.

En 1842, Holyoake est condamné à six mois de prison pour blasphème. C'est la dernière condamnation de ce type en Angleterre. En 1843, il lance *The Reasoner*, journal libre penseur plus modéré que l'*Oracle*, qui défend l'idée de sécularisation.

Holyoake trouve que le terme d'« athée » est trop négatif, et lui préfère celui d'« agnostique », qu'Huxley vient d'inventer. Parmi ses nombreux ouvrages, on recense *Rationalism. A Treatise For the Time* (Londres, 1845), *The History of the Last Trial By Jury For Atheism in England* (Londres, 1853), *Christianity and Secularism* (New York, 1853).

Bibliographie : D. Berman, *A History of Atheism in Britain : From Hobbes to Russell*, Londres, 1990.

HOUELLEBECQ Michel

(né en 1956)

Écrivain français, né à la Réunion, prix Goncourt 2010 pour *La Carte et le territoire*. Personnage atypique et controversé, dont les romans mettent en lumière la solitude affective et la misère sexuelle de l'homme contemporain broyé par la société de consommation (*Les Particules élémentaires*, 1998 ; *Plateforme*, 2001).

Athée, il consacre dès 1991 une étude à *H.P. Lovecraft**. *Contre le monde, contre la vie*, et en septembre 2001, dans une interview au magazine *Lire*, il expose son hostilité à l'égard des religions, et plus particulièrement envers l'islam, pour lequel il dit éprouver une véritable « haine » : « J'ai eu une espèce de révélation négative dans le Sinaï, là où Moïse a reçu les dix commandements... Subitement, j'ai éprouvé un rejet total pour les monothéismes. Dans ce paysage très minéral, très inspirant, je me suis dit que le fait de croire à un seul dieu était le fait d'un crétin, je ne trouvais pas d'autre mot. Et la religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré ! La Bible, au moins, c'est très beau, parce que les Juifs ont un sacré talent littéraire... ce qui peut excuser beaucoup de choses. Du coup, j'ai une sympathie résiduelle pour le catholicisme, à cause de son aspect polythéiste.

« L'islam est une religion dangereuse, et ce depuis son apparition. Heureusement, il est condamné. D'une part, parce que Dieu n'existe pas, et que, même si on est con, on finit par s'en rendre compte. À long terme, la vérité triomphe. D'autre part, l'islam est miné de l'intérieur par le capitalisme. Tout ce qu'on peut souhaiter, c'est qu'il triomphe rapidement. Le matérialisme est un moindre mal.

« Le désir de transcendance ne doit pas être très violent chez moi. J'ai été fortement marqué par ma formation scientifique. Je crois à l'importance de la preuve. »

Suite à ces propos, il est poursuivi en justice par diverses associations musulmanes pour « injure raciale et incitation à la haine religieuse » et relaxé en octobre 2002.

Bibliographie : Interview de Michel Houellebecq, Lire, septembre 2001.

HOUTIN Albert

(1867-1926)

Prêtre français, un des acteurs de la crise moderniste. Il rompt peu à peu avec l'Église devant le refus de celle-ci de la moindre concession à la culture et à la science modernes. Il aurait souhaité, écrit-il, « une évolution très large, impliquant sous l'influence des circonstances humaines et sous l'inspiration du Saint-Esprit, une véritable transformation des dogmes, de la morale et des rites ». Au lieu de cela, *La Question biblique* est mis à l'Index en 1903, et il est suspendu. Il perd alors ses illusions et abandonne la foi en la révélation. Processus douloureux : il n'y a, écrit-il, « rien au monde de plus triste que le moment où un prêtre s'aperçoit que ses théories dogmatiques sont brutalement réfutées par quelques faits clairement établis, surtout si l'effondrement de la vieille foi s'effectue totalement ». Il découvre en même temps que de nombreux confrères sont « athées ou sceptiques ». Il se réfugie alors dans un vague théisme, se faisant l'apôtre d'une religion universelle non révélée.

Bibliographie : É. Poulat, Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste, Paris, 1962.

HUGO Victor Marie

(1802-1885)

Poète et romancier français, né à Besançon. Au cours de sa longue carrière, qui fait de lui une des personnalités les plus populaires du siècle, et que nous n'avons pas à rappeler ici, il a laissé l'image d'un adversaire des régimes autoritaires et de l'influence cléricale en politique (rupture avec le parti de l'Ordre, discours contre la loi Falloux, opposition au Second Empire). Ses opinions religieuses restent cependant mal définies.

Victor Hugo est élevé dans un milieu incroyant. Il n'a pas été baptisé, et s'il se rapproche de l'Église en 1822, c'est en raison de son mariage et par obligation sociale, dans un régime – la Restauration – où le catholicisme règne en maître. Dès cette époque il se situe cependant en marge : il prie mais ne pratique pas, et il fait élever ses enfants dans la religion catholique.

Sa rupture avec l'Église s'effectue entre 1848 et 1851, pour des raisons essentiellement politiques, le clergé ayant approuvé la répression des révoltes et le coup d'État du 2 décembre. Dès lors, Hugo est totalement détaché de la foi catholique. Dès 1853, il fustige « ces prêtres qui... bénissent et glorifient le parjure et le meurtre », et qui « suffiraient pour ébranler les plus fermes convictions dans les âmes les plus profondes, si l'on n'apercevait au-dessus de l'Église le ciel, et au-dessus du prêtre, Dieu ». Au recensement de 1872, à la question « Catholique ? », il répond : « Non, libre penseur. » Ses enfants, Charles et François-Victor, morts en 1871 et 1873, sont enterrés civilement, et lui-même prévoit dans son testament : « Aucun prêtre n'assistera à mon enterrement. » En 1883, il ajoute : « Je refuse l'oraison de toutes les églises », tout en précisant : « Je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu. » Dans le poème intitulé *Dieu*, il place le rationalisme au-dessus du christianisme, mais tout au sommet il situe une foi « qui n'a pas encore de nom ». Dans un texte *À l'évêque qui m'appelle athée*, il écrit : « Jésus, pour nous, n'est point le Dieu ; c'est plus : c'est l'homme. »

La hiérarchie catholique et la presse cléricale vouent à Hugo une haine farouche. On ne lui pardonne pas ses virulentes critiques. Ses principaux romans sont mis à l'Index : *Notre-Dame de Paris* (1834), *Les Misérables* (1864). Jusqu'en 1948 encore, il est interdit à tout bon catholique de les lire ! Lors de ses obsèques nationales, la presse catholique se déchaîne, *L'Univers* en tête. On lit dans *La Croix* : « Il était fou depuis trente ans. » Armand de Pontmartin parle de « gâtisme », d'« aliénation mentale », de « radotage », d'une œuvre qui inspire « indi-gnation et horreur ». Pour Horace du Vieil-Castel, c'était « le plus misérable des drôles : l'orgueil de Satan et le cœur d'un chiffonnier ».

Pourtant, Hugo se dit croyant, mais c'est une foi de poète, basée sur des images, des rêves, des sentiments, foi en un Dieu qu'on ne peut connaître que par le cœur, et non par l'intellect, un Dieu omniprésent et qui nous observe, mais qui reste bien vague. « Non ! Non ! Dieu n'est pas mort ! » écrit-il en 1883 dans *Elciis*, comme pour s'en convaincre. Il refuse d'entrer dans la franc-maçonnerie, mais s'intéresse à la métempsychose et à la kabbale. Pour lui, l'athée est aveuglé « sur la beauté de Dieu par la laideur du prêtre » ; le scepticisme est « cette carie sèche de l'intelligence » ; les déterministes ne font qu'« ajouter de l'encre aux épaisseurs » ; les scientistes ont une vue mesquine du monde : « Cramponnons-nous aux réalités immédiates. Deux et deux font quatre ; pas de salut hors de là ! » « Matérialistes, vous me faites horreur ! », lance-t-il.

Ces atermoiements agacent profondément ses amis athées, comme Michelet*, Bergerat, George Sand. Zola* écrit en 1881 qu'Hugo n'est plus qu'« un vieillard gâteux », et parle d'un « incroyable galimatias » à propos du poème *L'Âne*. Gustave Rivet s'étonne en 1878 qu'il soit « aussi naïf ». Pour Anatole France*, Hugo « naquit et mourut enfant de chœur ». Leconte de Lisle, qui lui succède à l'Académie française, regrette « l'attachement » qu'il témoignait « aux dogmes arbitraires des religions révélées ». Dupuy écrit qu'« il serait douloureux de penser que Victor Hugo, le poète et le prophète du progrès, recule devant la véritable route de la civilisation ». Et Ernest Renan* s'interroge : « Était-il spiritualiste ? Était-il matérialiste ? Je l'ignore. »

Hugo lui-même ne semble pas le savoir. Dans la « Préface philosophique » des *Misérables*, en 1862, il dit respecter toutes les religions : « L'auteur de ce livre, il le dit ici du droit de la liberté de conscience, est étranger à toutes les religions actuellement régnantes ; et en même temps, tout en combattant leurs abus, tout en redoutant leur côté humain qui est comme l'envers de leur côté divin, il les admet toutes et les respecte toutes. » Et il les dépasse toutes, unissant foi et athéisme dans un élan lyrique imagé qui a peu de chance de convaincre le croyant et l'athée : « Abîmes, abîmes, abîmes. C'est là le

monde. Et maintenant que voulez-vous que je fasse ? Cette énormité est là. Ce précipice de prodiges est là. Et, ignorant, j'y tombe, et, savant, je m'y écroule. Oui, savant, j'entrevois l'incompréhensible ; ignorant, je le sens, ce qui est plus formidable encore. Il ne faut pas s'imaginer que l'infini puisse peser sur le cerveau de l'homme sans s'y imprimer. Entre le croyant et l'athée, il n'y a pas d'autre différence que celle de l'impression en relief à l'impression en creux. L'athée croit plus qu'il ne pense. Nier est, au fond, une forme irritée de l'affirmation. La brèche prouve le mur. Dans tous les cas, nier n'est pas détruire. Les brèches que l'athéisme fait à l'infini ressemblent aux blessures qu'une bombe ferait à la mer. Tout se referme et continue. L'immanent persiste. »

Bibliographie : D. Saurat, *La Religion de Victor Hugo*, 1929 ; C. Le Cœur, *La Pensée religieuse de Victor Hugo*, 1957.

HUGUES Clovis

(1851-1907)

Journaliste et homme politique français qui, après un passage au séminaire, devient athée, participe à la tentative d'insurrection de Marseille en 1871, fonde en 1876 *Le Réveil du peuple*, et rejoint la Libre Pensée. En 1881, il est élu député socialiste, et participe à l'« hommage aux morts illustres de la Libre Pensée » à Paris. « Les dieux sont morts », écrit-il aux libres penseurs de Dijon. En 1893, il adhère à la Société du baptême civil et de la propagande d'athéisme, tout en mettant en garde contre le danger de singer les chrétiens et de « fabriquer une nouvelle religion dont nous serions les prêtres ».

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

HUMBERT Alphonse Mathieu

(1844-?)

Politicien révolutionnaire blanquiste puis radical socialiste français, qui participe au congrès de l'Internationale en 1866, et à la Commune de 1871, ce qui lui vaut plusieurs condamnations. Il est élu député radical en 1893. Athée, il collabore à plusieurs journaux anticléricaux, dont la satirique *Lanterne de Boquillon*. Il y suggère en 1880 une solution radicale pour mettre fin aux multiples cas de pédophilie dans les écoles religieuses et les séminaires : la castration : « Vu la grandissime abondance de sagouineries qui sont en contagion chez les ignoramus et les Messieurs de la Goupillonnerie ; attendu que c'est pas prudent de laisser des garçons célibataires en fréquentation de la jeunesse des deux sexes, vu qu'on en a des exemples à chaque instant. Nous avons décrété et décrétons ce que voici. Article tout seul. Dans chaque séminaire et dans chaque usine de frères ignoramus y aura un particulier qui sera chargé des mesures de salubrité. Article unique. Ce sera un charcutier. Article ensuite. Le charcutier il aura un tranchelard. Et ma foi ça couperait peut-être le mal dans la racine, est-ce pas donc ? »

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

HUME David

(1711-1776)

Philosophe et historien écossais, né et mort à Édimbourg. Après des études de droit, de 1726 à 1734, il réside en France, où il écrit le *Traité de la nature humaine*, publié en 1739. Le succès de ses *Essais moraux politiques et littéraires*, en 1741, lui fait espérer la chaire de philosophie morale à l'université d'Édimbourg, qui lui est refusée en raison de ses opinions sceptiques. Il essuie le même refus à l'université de Glasgow en 1752. En 1748 il fait un séjour à Vienne et à Turin comme secrétaire du général Saint-Clair, étudie l'économie, la politique, l'histoire, publie l'*Enquête sur l'entendement humain*, en 1748, les *Discours politiques*, en 1752, l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, en 1754. Les autorités religieuses d'Édimbourg parlent de l'excommunier. De 1763 à 1765, il est à Paris comme secrétaire de Lord Hertford, et il fréquente les philosophes français, notamment dans le salon de d'Holbach*. Après avoir rempli quelques fonctions politiques, il s'établit définitivement à Édimbourg en 1769.

Hume est considéré comme un adversaire des religions, mais il est très difficile de cerner sa pensée exacte dans ce domaine. Lui-même fait état de ses hésitations dans une lettre du 10 mars 1751 à Gilbert Elliot : « Cela a commencé avec une recherche anxieuse d'arguments confirmant l'opinion commune ; les doutes se sont insinués, se sont dissipés, sont revenus, se sont dissipés à nouveau, sont revenus à nouveau ; c'était une lutte perpétuelle d'une imagination agitée contre l'inclination, peut-être contre la raison. » En définitive, ce qui le caractérise le mieux est le scepticisme, dont il fait preuve dans l'*Enquête sur l'entendement humain*, rejetant les conclusions métaphysiques et religieuses. Il écrit d'ailleurs : « les pires sceptiques spéculatifs que je connaisse valent bien mieux que les meilleurs dévots et bigots superstitieux. » Il ne cesse de brouiller les pistes. Élevé en presbytérien, il refuse le déisme et ne se dit pas non plus franchement athée, à la fois par prudence et parce qu'il est réticent devant l'aspect dogmatique de cette position.

Il porte pourtant des coups sévères à la foi, dans deux ouvrages consacrés à ce sujet : les *Dialogues concernant la religion naturelle*, rédigés vers 1750, et l'*Histoire naturelle de la religion*, en 1757. Il renonce à publier le premier ouvrage de son vivant, et il s'en explique dans une lettre du 8 juin 1776 : « J'ai jusqu'ici interdit la publication, parce que depuis peu je veux vivre en paix et éviter les clameurs. » Il ne renie cependant pas ce texte, dont il prépare l'édition posthume, qui paraîtra en 1779. Il s'agit d'une discussion fictive entre trois personnages, Cléonthe, qui défend un vague déisme moral, Déméa, en faveur de la religion traditionnelle, et Philon, qui est un sceptique, exprimant la position de Hume. C'est lui qui a le dernier mot : « Tous les systèmes religieux sont sujets à de grandes et insurmontables difficultés. Chaque controversiste triomphe à son tour, tant qu'il mène une guerre offensive et expose les absurdités, les barbarismes, et les pernicieuses doctrines de son adversaire. Mais tous préparent, en somme, un complet triomphe pour le sceptique, qui leur dit que nul système ne doit jamais être embrassé touchant de tels sujets, pour cette claire raison que nulle absurdité ne doit jamais recevoir notre assentiment touchant un sujet quelconque. Une totale suspension de jugement est ici notre seule ressource raisonnable. » Tout le livre est marqué par cet accent sceptique. Aucune démonstration de l'existence de Dieu n'est possible : « Il y a une absurdité évidente à prétendre démontrer une chose de fait, ou la prouver par des arguments a priori. Rien n'est démontrable, à moins que le contraire n'implique contradiction. Tout ce que nous concevons comme existant, nous pouvons aussi le concevoir comme non-existant. Il n'y a donc pas d'être dont la non-existence implique contradiction. En conséquence, il n'y a pas d'être dont l'existence soit démontrable. »

On ne peut définir Dieu que par analogie, donc en le limitant, sans respecter son infinité, et si l'on refuse l'analogie, comme les mystiques qui pratiquent la théologie négative, en définissant Dieu par tout ce qu'il n'est pas, en quoi se distingue-t-on des athées ? « En quoi, vous autres mystiques, qui affirmez l'incompréhensibilité absolue de la divinité, différez-vous des sceptiques et des athées qui prétendent que la cause première de toutes choses est inconnue et inintelligible ? » Hume reprend aussi l'objection classique à propos de l'existence du mal : Dieu « veut-il empêcher le mal, mais ne le peut-il pas ? Alors, il est impuissant. Le peut-il, mais ne le veut-il pas ? Alors, il est malveillant. Le peut-il et le veut-il ? Alors, d'où vient le mal ? »

Dans l'*Histoire naturelle de la religion*, Hume étudie le processus d'apparition des religions dans l'espèce humaine. Le traité est déconcertant. Il s'ouvre en effet par une profession de foi : « Tout le cadre de la nature révèle un auteur intelligent ; et aucun chercheur rationnel, après une sérieuse réflexion, ne peut suspendre un instant sa

foi concernant les principes de base du théisme et de la religion authentique. » C'est pourtant exactement ce que fait l'ouvrage. Les religions ont une origine purement humaine, elles naissent de l'ignorance des causes naturelles des événements et de la peur qu'ils suscitent parfois. C'est d'abord le polythéisme, avec la divinisation des héros, puis le monothéisme, lorsque l'anthropomorphisme des dieux devient inacceptable. Mais le monothéisme est nécessairement intolérant, puisqu'il n'admet qu'un seul vrai Dieu, et, facteur de guerres et de persécutions, il a causé plus de victimes que les sacrifices humains des polythéismes, tout en étant encore plus absurde. Ainsi, « il n'y a aucun aspect, dans tout le paganisme, qui prête plus au ridicule que la "présence réelle". C'est tellement absurde que cela échappe à tout raisonnement... Il sera probablement difficile dans le futur de persuader des peuples que des hommes, des créatures à deux pattes aient pu croire de tels principes. » De plus, la religion corrompt la morale naturelle en lui ajoutant des superstitions, alors qu'une morale sociale et utilitaire, basée sur les besoins humains, serait beaucoup plus saine.

Après cette démonstration, comment interpréter la conclusion de Hume, qui répète que « nous devons adopter, avec la conviction la plus ferme, l'idée de quelque cause ou auteur intelligent » ? Serait-ce du déisme ? Un Dieu, mais pas de religion ? Le philosophe ne se prononce pas, préférant en revenir au scepticisme : « Le tout est une devinette, une énigme, un inexplicable mystère. Le seul résultat de notre examen serré, concernant ce sujet, est le doute, l'incertitude, la suspension du jugement. »

Ce doute, Hume semble l'avoir balayé à la fin de sa vie. Le 7 juillet 1776, un mois avant son décès, alors qu'il sent venir sa fin, il reçoit la visite de James Boswell, le biographe du docteur Johnson, curieux de recueillir les dernières impressions du célèbre sceptique. Avec son sans-gêne habituel, Boswell mène l'interview et raconte : « Il semblait être calme, et même joyeux... Il dit qu'il n'avait jamais cru dans la religion depuis qu'il avait commencé à lire Locke* et Clarke. J'étais très curieux de savoir s'il persistait à ne pas croire à une vie future alors qu'il était au seuil de la mort. Je fus convaincu qu'il persistait, par ce qu'il dit et par la manière dont il le dit. Je lui demandai s'il n'était pas possible qu'il y eût un état futur. Il répondit... qu'il était très déraisonnable d'imaginer que nous puissions durer pour toujours... Je lui demandai si la pensée de l'anéantissement ne lui causait pas un certain malaise. Pas le moins du monde, dit-il, pas plus que la pensée qu'autrefois il n'était pas. »

HUXLEY Julian Sorrell

(1887-1975)

Biologiste et philosophe anglais, né et mort à Londres. Éduqué à Eton et Oxford, il appartient à une famille d'intellectuels qui se situent dans une tradition évolutionniste irréligieuse. Son grand-père paternel, Thomas Henry, ami de Darwin*, est l'inventeur du terme d'« agnostique ». Son frère cadet, Aldous, célèbre auteur du *Meilleur des mondes*, est un rationaliste proche des sagesse orientales. Lui-même est un athée qui, dans *Religion sans révélation*, en 1927, déclare que les religions théistes ont fait leur temps et que désormais l'homme est capable, par la technologie, de prendre en main sa propre évolution, d'en fixer le but et les moyens. Mais l'humanité libérée des dieux est menacée par sa propre technique, par une hypertrophie technologique et organisatrice. C'est pour cela qu'il lui faut un nouveau système de croyances, une religion universelle de l'humanité, base d'une éthique humaniste : « Il est évident... que l'homme du XX^e siècle a besoin d'un nouvel "organe" pour faire face à sa destinée, un nouveau système de croyances et d'attitudes adapté à la situation dans laquelle lui et les sociétés qui sont les siennes doivent exister à présent, un "organe" donc en vue d'une meilleure orientation de l'espèce humaine dans son ensemble. En d'autres termes : une nouvelle religion. »

Julian Huxley, directeur général de l'UNESCO de 1946 à 1948, est président du premier congrès de l'IHEU (International Humanist and Ethical Union), à Amsterdam en 1952, dont la résolution finale déclare : « L'humanisme éthique réunit tous ceux qui ne peuvent plus croire aux différentes confessions et désirent baser leurs convictions sur le respect de l'homme en tant qu'être spirituel et moral. » Ses fondements sont la démocratie, l'utilisation de la science de façon créatrice, une éthique des droits de l'homme, la coordination de la liberté individuelle et de la responsabilité sociale, la recherche de l'épanouissement de l'individu.

Bibliographie : *J. Huxley*, Religion Without Revelation, *New York*, 1957 ; Science, Religion and Human Nature, *Londres*, 1930.

HUYGENS Christian

(1629-1695)

Physicien hollandais, né et mort à La Haye. Il acquiert la célébrité par ses observations astronomiques, ses travaux mathématiques sur la lumière, et l'invention de l'horloge à pendule.

De 1665 à 1681, il travaille en France, où il mène une vie assez libertine, ami intime de Ninon de Lenclos*, puis, en raison de la persécution des huguenots, il retourne en Hollande.

Tout en affectant de mépriser Spinoza*, pour des raisons essentiellement sociales, Huygens, en privé, n'est pas loin de partager sa vision du monde. Il rejette les preuves de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, les miracles, la théologie en général, et refuse l'aide d'un ministre protestant lors d'une grave maladie. Il a une conception purement mécaniste du monde, comme d'une grande machine régie par les lois mathématiques.

Bibliographie : P. de Vries, « Christiaan Huygens entre Descartes* et le siècle des Lumières », *Theoretische Geschiedenis*, VI, 1979 ; E. Keesing, « Les frères Huygens et Spinoza », *Cahiers Spinoza*, V, 1985.

IBN TUFAYL Abu Bakr Muhammad

(début *XII^e* s.-1185)

Philosophe musulman né à Guadix. Il est médecin à la cour des Almohades de Cordoue, à une époque où règne encore une certaine tolérance à l'égard de la spéculation philosophique, mais qui commence à être menacée par les théologiens, comme l'illustreront les difficultés d'Averroès*, disciple d'Ibn Tufayl, à la génération suivante.

Outre une œuvre scientifique qui a disparu, Ibn Tufayl a écrit un roman allégorique, *Le Vivant Fils du Vigilant*, qui illustre ces conflits potentiels entre philosophie et théologie. Le héros du roman, Hayy ibn Yaqzan, a grandi seul sur une île déserte, où il a découvert par l'observation et l'expérience les principes de la philosophie. Lorsqu'il cherche à transmettre son savoir à la communauté musulmane d'une île voisine, il est pourchassé et doit retourner à sa solitude. Pour Ibn Tufayl, qui sait que dans la vie réelle la fuite n'est pas possible, la seule solution est le silence : que les philosophes, formant une communauté invisible, gardent pour eux leurs spéculations. Il n'y a pas de contact possible entre la libre philosophie, qui peut mener à l'athéisme, et la foi. Spinoza* et Ernest Renan*, entre autres, se sont intéressés à ce roman.

Bibliographie : Abdelkaker ben Chehida, « Ibn Tufayl », Dictionnaire des philosophes, *Encyclopædia Universalis*, Paris, 1998.

IBN WARRAQ

(né en 1946)

Pseudonyme d'un écrivain américain qui serait né en Inde dans une famille musulmane. Opposant au régime islamiste iranien, il défend un humanisme laïc athée universaliste. En 1995, dans *Pourquoi je ne suis pas musulman*, il démontre l'absurdité et le caractère néfaste de l'islam.

Le Coran est supposé être la parole immédiate de Dieu transmise à Mahomet dans la pure langue arabe ; il est éternel et incréé. Or, il y en a plusieurs versions, avec des ajouts, des passages supprimés, d'autres rajoutés, des mots d'origine étrangère (au moins 275 d'après les philologues). On recense sept versions, compilées entre 784 et 804, soit un siècle et demi après la mort du « prophète ». Contradictions, interpolations, abrogations, et même erreurs historiques abondent, comme dans les passages sur Alexandre le Grand (18, 82-99). Comment peut-on prétendre que ce fourre-tout est la parole de Dieu ? Partout règne la confusion, y compris dans les épisodes les plus cruciaux, comme le récit de la création, dont il y a deux versions différentes, si bien que « même dans son propre système le récit coranique est inconsistant et plein d'absurdités ».

L'islam ne donne pas la moindre argumentation rationnelle démontrant l'existence de Dieu, considérée comme allant de soi. Les mythes d'Adam, d'Abraham, de Noé, sont acceptés avec autant de crédulité que chez les chrétiens. Quant à l'idée même de texte « révélé », elle n'a aucune valeur. En admettant même qu'il y ait « révélation », celle-ci ne concerne qu'une personne. Ensuite, la nouvelle se transmet par on-dit : pourquoi ferait-on confiance à telle personne qui prétend avoir reçu une révélation ?

L'islam est une religion totalitaire, qui ne laisse aucune liberté, et réglemente tous les aspects de la vie publique et privée, une religion intolérante depuis ses origines, depuis sa création par un chef de bande illuminé, auteur de brigandages et de massacres, s'appropriant les biens et les femmes par la razzia, une religion immorale, basée sur

la peur de l'enfer et l'oppression des femmes. La sharia est un obstacle permanent au progrès : « On peut se demander comment une loi dont les éléments datent de plus de mille ans et dont la substance n'a pas évolué peut rester valable au XX^e siècle. La sharia reflète les conditions économiques et sociales du temps des Abbassides... Mais tant que nous continuerons à considérer le Coran comme éternellement vrai, apportant une réponse à tous les problèmes modernes, il n'y aura pas de progrès. »

Bibliographie : *Ibn Warraq, Why I Am Not A Muslim, New York, 1995.*

JACQUARD Albert

(né en 1925)

Professeur de génétique mathématique à Genève de 1973 à 1976, puis à l'université de Paris IV de 1978 à 1980, membre du comité consultatif national d'éthique de 1983 à 1988, et très engagé dans le mouvement altermondialiste et écologiste. Né à Lyon, dans une famille catholique, il a perdu la foi et se définit comme « mystique agnostique », à la recherche d'« une Réalité qui toujours se dérobe ». Le mot « Dieu » est, dit-il, incompréhensible, donc sans contenu. Tout le monde l'utilise sans même savoir ce qu'il veut dire. Albert Jacquard plaide pour la réalisation de l'« humanité », en reliant tous les hommes par un lien qui dépasserait les religions et les philosophies : « Ce noyau commun ne pourrait-il pas être une description de l'homme tel que la science d'aujourd'hui peut le décrire ? »

En 2008, Albert Jacquard réaffirme son agnosticisme dans un entretien avec Patrice Van Eersel : « Il faut dire qu'on ne sait rien, qu'on peut mettre dans le mot Dieu des quantités de choses, et que nous n'avons pas besoin de sa toute-puissance pour expliquer ce qui se passe. Dans mon explication du monde, l'introduction de Dieu n'est pas une nécessité logique. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas. » D'après lui, tous les scientifiques sérieux devraient être agnostiques, car « croyants et athées sont dans des certitudes symétriques qu'un esprit vraiment scientifique ne peut admettre ».

L'idée religieuse de création et l'idée scientifique de Big Bang sont de pures illusions, car l'instant ultime d'un commencement du monde n'existe pas : « Le mot même de "création" ne signifie rien !... Il n'y a pas eu de Big Bang. C'est un nom que l'on donne à un point inaccessible, inaccessible par définition, ce n'est pas un "événement", sinon il faudrait qu'une seconde avant, il n'ait pas encore eu lieu, or le temps n'existait pas ! Donc le point "t zéro" n'existe pas non plus... Donc il n'y a pas eu de "création", et donc il n'existe pas de créateur. » Cela ne l'empêche pas de vouer une admiration sans bornes à François d'Assise auquel il consacre un livre, *Le Souci des pauvres*. Il voit dans la

figure du saint italien, non seulement un modèle d'engagement social auquel fait écho son propre combat auprès de l'Abbé Pierre, mais aussi le chanfre d'une fraternité universelle de tous les êtres qui, pour le scientifique, est une anticipation d'une vision holistique du monde : « François d'Assise disait : "mes frères les oiseaux", et effectivement, on est maintenant tous d'accord que les oiseaux, les hommes et au fond tous les êtres vivants, ont un arbre généalogique commun et par conséquent, les oiseaux sont nos cousins, sinon mes frères. Mais il disait aussi, François d'Assise, et c'était parfaitement scandaleux au fond : "ma petite sœur la goutte d'eau" ; autrement dit, même la goutte d'eau est ma parente, je suis dans la même catégorie. La goutte d'eau, un animal, une plante, moi, peu importe, nous sommes les produits des mêmes mécanismes qui font que les molécules se repoussent ou s'agrègent que les atomes font ceci et cela » (extrait d'une conférence à Vanosc, en Ardèche, le 16 juin 2004). Éthique et métaphysique s'enracinent dans une même pensée qui confine au panthéisme naturaliste.

Bibliographie : Science et foi, colloque organisé par le journal La Croix-L'Événement, Paris, 1992 ; Le monde s'est-il créé tout seul ?, Entretiens avec Patrice Van Eersel, Paris, 2008.

JAMES Henry

(1843-1916)

Romancier américain, né à New York. Fils d'un visionnaire excentrique qui veut faire de ses enfants des êtres libres et sans préjugés, il développe la sensation d'être un « étranger » sur la scène humaine, avec le sentiment de solitude que cela comporte. Son athéisme est le plus complet que l'on puisse imaginer. On a pu le définir comme « athéisme mondain », l'athéisme du silence. Dans son œuvre, « Dieu n'est jamais nommé ; il est impensable qu'on le nomme, car les personnages vivent dans un univers où Dieu est mort depuis des temps si anciens que l'on ne se souvient pas plus de lui que du premier mort de la bataille de Salamine », écrit Charles Moeller.

Bibliographie : M. Swan, Henry James, Londres, 1950.

JASPERS Karl

(1883-1969)

Philosophe allemand, né à Oldenbourg, il enseigne la psychologie à Heidelberg jusqu'en 1937, puis à l'université de Bâle. Son œuvre, influencée par Kant* et Kierkegaard, est une réflexion sur l'existence et la transcendance, dans laquelle le problème de la foi occupe une place centrale. Il le traite en 1948 dans *La Foi philosophique*, et en 1962 dans *La Foi philosophique face à la révélation*. Théïsme ou athéïsme ? La croyance, qui ouvre sur la transcendance, est pour Jaspers « certitude d'une vérité que je ne peux pas prouver comme une connaissance scientifique de choses finies » ; elle dépasse le rationnel, mais c'est une « vérité qui me fait vivre », qui « n'existe que par le fait que je deviens identique avec elle ». Mais il y a deux formes de croyance. La foi religieuse, qui s'exprime « dans le mythe et dans la révélation », qui entre directement en contact avec la transcendance, par la prière, qui est « entrée en rapport de la transcendance avec moi » ; et la foi philosophique, qui ne s'oppose pas à la religion mais qui lui est étrangère, « a-dogmatique », « étrangère à tout credo et à toute institution ». La foi philosophique exige cependant que la religion renonce « à ses prétentions à l'exclusivité », à la divinité du Christ, car « nul homme ne peut être Dieu, et Dieu ne s'exprime de façon exclusive par la voix d'aucun homme », à la Trinité, qui est une absurdité consistant à affirmer qu'« une personne est sensée être trois personnes et trois personnes indépendantes sont sensées être une ».

Les deux types de foi ne peuvent coexister dans la même personne, et il y a entre elles non opposition mais hiérarchie : la foi religieuse est une formulation provisoire de la vérité, déterminée par les mythes, tandis que la foi philosophique peut seule aboutir à la vérité définitive et pure, et « il est à supposer qu'un homme parvenu à la croyance religieuse et qui aurait été auparavant philosophe ne s'était jamais exercé à la véritable philosophie. »

JAURÈS Jean Léon

(1859-1914)

Homme politique français, né à Castres. Après avoir enseigné la philosophie à Albi et Toulouse, il s'oriente vers la vie politique, au sein du mouvement socialiste. Ses talents d'orateur lui valent une immense popularité. En 1904, il fonde *L'Humanité*, journal dans lequel il plaide pour un socialisme humaniste. L'homme, écrit-il, « est la mesure de toute chose, de la patrie, de la famille, de la propriété, de l'humanité, de Dieu ».

Dans sa jeunesse, il est passionné de métaphysique. En 1891, il rédige sa thèse principale *De la réalité du monde sensible*, puis sa thèse annexe, en latin, *Des bases du socialisme allemand chez Luther, Kant, Fichte et Hegel*. Mais pour lui les problèmes métaphysiques sont très liés aux questions concrètes, et à l'égard de la foi religieuse il soutient une sorte de panthéisme qui déconcerte parfois les militants socialistes matérialistes. En 1901, il laisse sa fille faire sa première communion ; en 1910, il déclare à la Chambre : « Oui, dans ma pauvre tête fatiguée, il y a Dieu... C'est Dieu qui est, pour l'homme le plus simple, la mesure et l'essence de la réalité. » Mais ce Dieu est impersonnel, « point de l'unité de l'univers, force de vie, moteur du monde » ; il vit « dans la profondeur des choses ». Jaurès croit à l'importance du spirituel et du sacré, à l'idée d'unité et d'harmonie universelle ; l'Être, c'est le monde, dans lequel les idées et le réel sont interdépendants.

Il y a donc chez lui une religiosité latente, mais hostile au christianisme, qui est une religion dépassée, incapable de se réformer, qui est « au service de l'iniquité sociale », et dont l'arsenal de dogmes est « nié par l'esprit de liberté et de justice ». Il doit être remplacé par la « pensée laïque, libre de toute entrave, libre de tout dogme ».

Bibliographie : J. Jaurès, *La Question religieuse et le socialisme*, Paris, 1959 ; J.-P. Rioux, Jean Jaurès, Paris, 2005.

JEFFERSON Thomas

(1743-1826)

Troisième président des États-Unis et un des pères fondateurs de la démocratie américaine. Né en Virginie, il devient un brillant avocat, participe à la rédaction de la Déclaration d'indépendance en 1776. De 1784 à 1789, il vit en France, où il fréquente les philosophes. Il est élu Président en 1801.

Partisan de la liberté religieuse, c'est personnellement un libertin agnostique, peut-être même athée suivant son dernier biographe. Pour des raisons de prudence politique face à une opinion américaine fortement empreinte de religiosité, il ne peut faire état publiquement de son incroyance, mais il écrit à son ami Robert Carr : « Mettez en doute avec audace l'existence même de Dieu, car s'il y en a un il doit approuver davantage l'usage de la raison que la crainte aveugle. » Et aussi : « Parler d'existences immatérielles, c'est parler de rien. Dire que l'âme humaine, les anges, Dieu, sont immatériels, c'est dire qu'ils ne sont rien. Je ne peux pas raisonner autrement... sans plonger dans les abîmes insondables des rêves et des fantasmes. Les choses qui existent me suffisent et m'occupent assez, sans que je me tourmente à propos de celles qui existent peut-être mais dont je n'ai pas la moindre preuve. » En privé, il déclare que « le christianisme est le système le plus pervers qui ait jamais brillé sur l'humanité », et que « les prêtres des différentes sectes religieuses... redoutent l'avancée de la science comme les sorcières l'approche de l'aube, et regardent avec effroi les hérauts qui annoncent l'effondrement des duperies sur lesquelles ils vivent ».

Bibliographie : C. Hitchens, Thomas Jefferson : Author of America, New York, 2005.

JELLES Jarig

(1620-1683)

Marchand de figures et philosophe hollandais, ami de Spinoza*, qu'il aide financièrement pour la publication de certaines de ses œuvres. Rationaliste socinien, il a une conception panthéiste du monde, proche de celle de Spinoza, dont il préface l'édition des *Œuvres posthumes* en 1677, insistant sur l'influence cartésienne dans l'œuvre du philosophe de La Haye.

Bibliographie : *J.I. Israel, Radical Enlightenment, Oxford University Press, 2001.*

JERUSALEM Johann Friedrich Wilhelm

(1709-1789)

Philosophe et théologien allemand, c'est un des principaux représentants de la « néologie », courant intellectuel favorisé par Frédéric* II, qui préconise une osmose entre théologie et philosophie, au bénéfice de cette dernière : la révélation est vidée de tout contenu surnaturel et soumise à la raison ; les principaux dogmes sont rejetés, comme la divinité de Jésus et la Trinité. La néologie prône la tolérance religieuse et fait confiance à la nature humaine.

Bibliographie : K. Aner, Die Theologie der Lessingzeit, Halle, 1929.

JOHNSON Thomas

(m. 1735)

Éditeur-libraire écossais, établi à La Haye, spécialisé dans la publication d'ouvrages clandestins antireligieux interdits dans leur pays d'origine, comme la version italienne de Lucrèce* par l'Italien Marchetti, les œuvres de Toland,* Temple*, Tyssot* de Patot. Il participe aussi à la mise au point du texte de *La Vie et l'esprit de Spinoza*, connu ensuite sous le titre de *Traité des trois imposteurs* (1719). De 1713 à 1722, il publie le *Journal littéraire*, en français, auquel collabore un groupe d'esprits radicaux, « remplis d'irréligion », dit l'éditeur Marchand, qui en fait d'ailleurs partie.

Bibliographie : A. Rosenberg, Tyssot de Patot and his Work (1655-1738), La Haye, 1972.

JONES Ernest

(1879-1958)

Psychanalyste anglais. Docteur en médecine en 1900, il découvre Freud* en 1906. Après un séjour au Canada, il fonde en Angleterre la British Psycho-Analytical Society en 1919, et l'*International Journal of Psycho-Analysis*, qu'il dirige de 1920 à 1939. Auteur d'une biographie de Freud et d'une célèbre étude psychanalytique d'Hamlet (*Hamlet and Oedipus*, 1949), il a également donné son interprétation athée de la croyance religieuse : « La vie religieuse présente une dramatisation et une projection cosmique des sentiments, des angoisses et des désirs, qui ont leurs origines dans les rapports de l'enfant aux parents. » L'enfant est d'abord son propre absolu, puis il reporte sur ses parents et enfin sur une divinité les relations d'amour, de crainte et de pitié. La foi religieuse exprime également le désir de survie, sert à assumer la culpabilité, le sentiment d'incomplétude, et le besoin de réconciliation avec soi-même.

Bibliographie : E. Jones, Religionpsychologie, publié dans le recueil Zur Psychanalyse des Christlichen Religion, Leipzig-Vienne, 1928.

JOURNET Noël

(m. 1582)

Maître d'école né à Suzanne, dans la région de Rethel, et brûlé à Metz en 1582 pour avoir écrit un pamphlet blasphématoire contre la Bible. Journet, qui a rencontré aux Pays-Bas le libre penseur radical Dirk Coornherdt, s'élève contre les absurdes et immorales histoires bibliques, qui justifient massacres, tyrannie, inceste, polygamie, tout en exigeant le respect scrupuleux de détails alimentaires ou vestimentaires. Ainsi, Moïse se conduit en véritable chef de brigands, Josué mène une guerre génocidaire, sous la direction d'un Yahveh assoiffé de sang.

Bibliographie : R. Peter, « Noël Journet, détracteur de l'Écriture Sainte », dans Croyants et sceptiques au XVI^e siècle. Le dossier des épicuriens, actes du colloque de Strasbourg, 1981.

JOYCE James Augustine Aloysius

(1882-1941)

Écrivain irlandais né à Dublin, il a marqué la littérature du XX^e siècle par une œuvre étourdissante et déconcertante, qui a suscité bien des oppositions et des censures. Intransigeant dans son originalité, Joyce a toujours défendu sa liberté d'expression, son indépendance d'esprit, aussi bien à l'égard de la politique que de la religion. Étonnant polyglotte, attaché à l'Irlande tout en vivant à l'étranger (Trieste, Paris, Zurich), il a beaucoup de mal à trouver des éditeurs pour *Dedalus*, *Ulysse*, *Finnegans Wake*, œuvres jugées trop libres et irrespectueuses des valeurs traditionnelles.

Élevé par les jésuites irlandais, avec tout ce que cela sous-entend d'étouffante scolastique et d'hypocrisie morale, Joyce rejette définitivement le carcan de la foi avant d'avoir vingt ans. Dès lors, c'est toujours sur le mode ironique qu'il parle de Dieu et de la religion. Il n'a jamais traité le sujet de façon systématique, mais son scepticisme s'exprime par des remarques cinglantes, à travers des anecdotes, des traits d'humour.

En 1905, dans une lettre à Stanislaus Joyce, il écrit une parodie de la prière de Renan* sur l'Acropole : « Ô vague Quelque Chose derrière Toutes Choses ! Pour l'amour du Christ, change l'état maudit de mes affaires... Où diable que tu sois, je t'informe que c'est une pauvre comédie que tu veux me faire jouer, et je veux être damné si je la joue pour toi. À quoi rime que tu m'exhortes à la patience ? Par égard pour toi je me suis abstenu de prendre un petit homme noir de Bristol par la peau du cou et de le jeter à la rue quand il cracha sur moi le venin qu'il avait mijoté... Douloureusement, je te confesse, mon vieux, que je suis un beau crétin. Mais si tu m'accordes ce que je demande, j'irai à Paris, où se trouve, je crois, une personne nommée Anatole France*, fort admirée par un philologue celtique nommé Goodbetterbest, et je lui dirai : "Maître respecté, cette plume est-elle assez pointue ? Amen !" »

En 1903, quand sa mère veut le forcer à aller se confesser et

communier, il déclare qu'il redoute « l'action chimique » que produirait dans son âme « un faux hommage rendu à un symbole derrière lequel se massent vingt siècles d'autorité et de vénération ». C'est aussi ce qu'il fait dire au personnage de Stephen Dedalus dans *Ulysse*. Quand on lui reproche de n'avoir pas donné à ses enfants une éducation religieuse, il rétorque : « Mais qu'attendent-ils que je fasse ? Il y a 120 religions dans le monde. Ils n'ont qu'à choisir. Je n'essaierai jamais de les en empêcher ou de les dissuader. » Comme il est hostile à l'idée de baptiser son petit-fils, les parents font administrer le sacrement à l'insu de son grand-père (et du petit-fils par la même occasion). « Que pensez-vous de la vie future ?, lui demande un ami. – Je n'en pense pas grand-chose. » Lors d'une soirée à Zurich, alors que les invités passent au balcon et admirent le ciel étoilé, un jésuite en profite pour sortir le couplet classique sur la preuve cosmologique de l'existence de Dieu, créateur de ce merveilleux univers. « Dommage que tout ça soit le résultat de destructions réciproques », glisse Joyce, caustique. Souvent, il s'entretient de ce sujet avec son ami Beckett ; à vrai dire, les entretiens sont plutôt de longs silences, ponctués par des sentences de Joyce telles que : « Pour moi, il n'y a qu'une alternative à la scolastique : le scepticisme. »

Bibliographie : R. Ellmann, Joyce, 2 vol., Oxford University Press, 1959, trad. fr. Gallimard, 1987.

JUNG Carl Gustav

(1875-1961)

Psychologue et psychiatre suisse, né à Kessvil. En 1907, il rencontre Freud*, dont il partage un moment les idées, devenant en 1911 président de la Société internationale de psychanalyse, mais dès 1912 les deux hommes se séparent, et Jung développe un courant psychanalytique original, dont le contenu est parfois difficile à saisir en raison de l'emploi d'un langage équivoque, comme il le déclare lui-même : « Le langage avec lequel je m'exprime doit être équivoque, voire à double sens, s'il veut tenir compte de la nature de la psyché et de son double aspect. C'est consciemment et à dessein que je recherche l'expression à double sens car, correspondant à la nature de l'être, elle est préférable à l'expression univoque. »

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que Jung ait pu être considéré à la fois comme un théiste et comme un athée. Ce dernier terme semble toutefois être plus près de la réalité. En effet, Jung, se basant d'abord sur les travaux de Lévy-Bruhl, situe la genèse de la croyance religieuse à l'époque de l'homme primitif, qui ne fait pas de distinction entre l'intérieur et l'extérieur et qui projette sur le monde extérieur les réalités de son esprit. Dieux, esprits et démons sont des « archétypes », des contenus de l'esprit humain que l'homme attribue aux objets. L'homme moderne, certes, avec sa technique, met fin à la projection, mais rapatrie inconsciemment en lui-même ces forces ; ainsi, c'est désormais en lui-même qu'il cherche la notion de Dieu. Dieu existe en lui dans la mesure où il y croit réellement, ce qui ne présume en rien de l'existence ou de la non-existence de Dieu à l'extérieur. Ce Dieu intériorisé a une existence purement psychologique, et « une doctrine sur Dieu au sens d'une existence non psychologique ne peut pas être soutenue ». C'est pourquoi on a pu parler à propos de Jung de « gnose athée ».

Quant au christianisme, Jung ne lui attribue que le mérite d'avoir commencé le processus de dé-projection, en concentrant toutes les forces divines en un seul Dieu, et le Christ est le symbole de ce

processus : « Les vérités fondamentales de l'Église chrétienne, formulées en dogmes, expriment presque parfaitement la nature de l'expérience intérieure. La doctrine chrétienne est un symbole hautement différencié, qui exprime le psychique transcendant, l'*Imago Dei* et ses qualités. Le Credo est le *Symbolum*. Il englobe presque tout ce qui peut être constaté de fondamental concernant les manifestations du facteur psychique dans le domaine de l'expérience intérieure. »

Bibliographie : C. Jung, L'Homme à la découverte de son âme, 1934 ; Psychologie et religion, 1940.

KAHANE Ernest

(1903-1996)

Biochimiste français, qui expose une conception matérialiste scientifique athée, qui découle de ses études de biologie et de neurologie, dans *La vie n'existe pas* (1962). Ce que l'on appelle la « vie » désigne simplement un degré élevé d'organisation de la matière. Elle est le résultat, non du hasard, mais du fonctionnement nécessaire des lois physico-chimiques : « Nous attribuons au hasard les effets d'une nécessité que nous méconnaissons, parce que nous ignorons la loi naturelle qui préside à sa manifestation... L'organisation elle-même ne serait-elle pas moins improbable, et par conséquent moins "miraculeuse" qu'on ne le dit habituellement ? Elle serait l'effet d'une loi naturelle que nous découvrirons, en vertu de laquelle l'évolution de la matière vers des formes de mouvement de plus en plus complexes, a emprunté cette voie par nécessité, parce que c'était la seule possible. »

Bibliographie : E. Kahane, *La vie n'existe pas*, Paris, 1962.

KANT Emmanuel

(1724-1804)

Philosophe allemand, né et mort à Königsberg. Sa vie, à la régularité proverbiale, qui se résume à enseigner et écrire, contraste avec l'audace révolutionnaire de sa pensée, qui a fait de lui un des piliers de la culture occidentale, et l'incarnation de l'esprit des Lumières. Kant est le philosophe de la critique, une critique corrosive, qui sape aussi bien les bases de la raison que celles de la religion.

La Religion dans les limites de la simple raison

Kant a été élevé dans le piétisme, dont il a vite mesuré les limites, sous l'influence du rationalisme de Wolff*, du déisme de Rousseau* et du scepticisme de Hume*. Dès 1755, dans l'*Histoire naturelle générale et théorie du ciel*, il dresse le tableau d'un monde mécanico-déterministe, dont on n'est même pas sûr de pouvoir démontrer qu'il a un concepteur, écrit-il en 1763 dans *L'Unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu. La Religion dans les limites de la simple raison*, ouvrage publié en 1793, lui vaut une sévère réprimande du roi de Prusse, qui l'accuse de saper les bases de la foi, si utile aux despotes, éclairés ou pas. Parquer la religion dans les limites de la raison, alors que celle-ci vient de faire l'objet d'une critique radicale dans ses œuvres philosophiques majeures, c'est en effet la réduire à l'état d'accessoire de la morale pratique.

Kant détruit les preuves de l'existence de Dieu. La preuve physique peut tout juste suggérer l'idée d'un architecte du monde, mais pas d'un créateur ; il faudrait pour cela prouver la contingence de la matière. La preuve cosmologique, qui prétend fonder l'existence du contingent sur l'existence d'un être nécessaire, suppose un « saut » logique arbitraire, qui nous fait sortir de l'expérience.

Quant à la preuve ontologique, elle est tout à fait illégitime : l'existence d'un objet ne peut pas découler de sa définition, qui reste une simple supposition : « Je suis plus riche avec cent thalers réels qu'avec leur simple concept. » L'existence réelle dépasse le concept,

elle ne peut donc pas coïncider avec celui-ci. Seule la perception peut l'établir.

On ne peut pas non plus démontrer la non-existence de Dieu, mais on peut simplement dire qu'il n'y a pas de contradiction dans la proposition : « Dieu n'existe pas. » Devant cette impossibilité de prouver rationnellement l'existence ou la non-existence de Dieu, c'est dans la morale que Kant cherche un accès vers ce dernier. Mais cela en fait un être subordonné : ce n'est pas la morale qui dépend de Dieu, c'est Dieu qui dépend de la morale. Celle-ci repose sur trois postulats : une volonté libre, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme. L'existence de Dieu n'est pas un a priori de la conscience morale, qui n'a nul besoin d'une révélation. La religion naturelle est donc suffisante ; c'est la religion « à laquelle les hommes auraient pu et dû parvenir d'eux-mêmes par le seul usage de leur raison ».

Et ce Dieu dont l'existence découle de la raison pratique, il n'y a aucun moyen de communiquer avec lui. Prétendre parler à Dieu, qui n'est pas un objet des sens et un interlocuteur, c'est simplement parler à soi-même ; c'est une sorte d'outrecuidance ridicule, voire « un léger accès de folie ». L'idée même de la prière est absurde : « La prière, conçue comme un culte intérieur formel et pour cette raison comme un moyen de grâce, est une illusion superstitieuse, une conduite fétichiste. Car elle consiste simplement à déclarer nos désirs à un être qui n'a nul besoin que celui qui désire une chose lui déclare ses sentiments intimes ; aucun résultat n'est donc atteint par là, et par suite aucun des devoirs qui nous incombent en tant que commandement de Dieu ne se trouve accompli. » « En présence d'un être qui voit tout, prier n'est autre chose que désirer. »

Dieu réduit à l'état de garantie formelle de l'acte moral, ce n'est pas de l'athéisme à proprement parler, mais est-ce encore une foi religieuse ? Pour Kant, le seul inconditionné c'est la loi morale, à laquelle Dieu lui-même est soumis. Si Pascal avait connu Kant, il lui aurait adressé le même reproche qu'à Descartes* : il aurait voulu se passer de Dieu, mais il n'a pu s'empêcher de lui demander de cautionner la loi morale, et après cela, il n'a plus su que faire de Lui.

Bibliographie : J.L. Bruch, *La Philosophie religieuse de Kant, Paris, 1968.*

KHAYYAM Omar

(1048-1131)

Astronome, mathématicien et poète persan, auteur de travaux importants en algèbre et dans la mise au point du calendrier. Son scepticisme à l'égard des religions révélées se base en particulier sur le constat des manipulations auxquelles se livrent les personnages soi-disant inspirés. Dans les *Rubaiyat*, il écrit que « si Allah existe, il garde bien son secret ! », et il démystifie les illuminés du genre de Mahomet : « Et vous croyez qu'à des gens tels que vous,/ Sans cervelle, faméliques, fanatiques, fous,/ Dieu a parlé, et m'a dédaigné ;/ Eh bien qu'importe ce que vous croyez. »

Seul ce monde existe, ici et maintenant : « Les hommes parlent du ciel ; le ciel est ici./ Les hommes parlent de l'enfer ; l'enfer est ici./ Les hommes parlent de l'au-delà, de la vie future ;/ Aimez, il n'y a pas d'autre vie que celle-ci. » « Ne regardez pas là-haut, il n'y a pas de réponse ;/ ne priez pas, car personne n'écoute votre prière. »

Bibliographie : J.A. Mattei, Les Rubaiyats d'Omar Khayyam, Oran, 1936.

KERGUEZEC Gustave Yves Marie Ange

(1869-1955)

Homme politique français, maire de Tréguier, conseiller général des Côtes-du-Nord, député de 1906 à 1920, sénateur de 1920 à 1939, franc-maçon initié à la loge La République en 1904, c'est un républicain laïc, membre du parti des Républicains-socialistes d'Aristide Briand. Très anticlérical, « il combattait le cléricalisme au nom même du christianisme », écrit André Siegfried. Il demande en 1910 qu'on retire les livres religieux des écoles primaires de sa circonscription, car ils contiennent « certaines phrases... de nature à jeter le trouble dans l'esprit et dans le cœur de l'enfant de neuf et dix ans, [telles que] : “Luxurieux point ne sera de cœur ni de consentement” ; “l'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement” ».

Bibliographie : A. Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Paris, 1913.

KLEIN Étienne

(né en 1958)

Physicien français, docteur en philosophie des sciences, qu'il enseigne à l'École Centrale, il dirige en 2010 le laboratoire de recherches sur les sciences de la matière à Saclay. Auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique, dont le *Discours sur l'origine de l'Univers*, en 2010, il défend une conception athée de l'être et s'élève contre toutes les récupérations théologiques des hypothèses scientifiques.

Après un examen de ces dernières, il conclut qu'« aucune de ces théories ne donne corps à l'idée d'une création ex nihilo. On arrive invariablement au même résultat : les équations rendent impossible cette singularité nommée Big Bang, chaque fois disqualifiée car irréalisable, au nom même des lois physiques qu'implique chacune de ces théories. » Tout porte à croire que l'Univers n'a pas eu de commencement. « L'univers a tendance à apparaître comme sa propre cause. » Quant à Dieu, il faudrait tout de même en finir avec ce mot dont personne, pas même les croyants, ne savent ce qu'il veut dire : « Les croyants, toujours un peu désinvoltes avec l'idée de Dieu, ne s'estiment pas tenus de dire ce qu'ils entendent par là. » Ils n'ont que ce mot à la bouche, sans même savoir de quoi ils parlent.

Bibliographie : É. Klein, *Discours sur l'origine de l'univers*, Paris, 2010.

KNUTZEN Matthias

(1646-vers 1674)

Activiste radical danois, fils d'un organiste du Holstein, il fait des études de théologie dans plusieurs universités, dans le but de mener une carrière ecclésiastique. Mais l'étude de la Bible lui en fait découvrir toutes les incohérences, et il devient un athée radical ; son incroyance se renforce par la lecture des écrits clandestins. Expulsé du Danemark, il s'établit à Iéna, où il fonde la secte des « Conscientieux » (*Conscientiarii*), dont les membres font profession de ne suivre que la raison et leur conscience. Dans un tract de 1674, il revendique plus de 700 membres à Iéna, et d'autres à Paris, Londres, Amsterdam, Hambourg, Copenhague, Stockholm, Königsberg, Rome.

Ce tract, déposé clandestinement avec deux autres sur les bancs des professeurs dans les églises d'Iéna, contient une véritable profession de foi athée. L'Écriture est traitée de « fable », pleine de contradictions ; Dieu, Satan, le ciel et l'enfer sont rejetés ; la religion est qualifiée d'instrument pour manipuler le peuple, de concert avec les magistrats ; la raison et la nature doivent être nos seuls guides, les seules bases d'une vie simple et morale. Les tracts expriment également de la sympathie pour « les pauvres travailleurs et paysans », et ils concluent, en latin, qu'« il n'y a ni dieu ni diable. À la place des magistrats et des prêtres, il ne faut pour vivre honnêtement, que la raison et la science subordonnées à la conscience ». On ne sait ce qu'est devenu Knutzen.

Bibliographie : W. Schröder, *Ursprünge des Atheismus, Stuttgart, 1998.*

KOERBAGH Adriaen

(1632-1669) et Johannes (1634-1672)

Écrivains radicaux hollandais, ces deux frères, fils d'un entrepreneur en céramique d'Amsterdam, étudient la philosophie à Utrecht, puis à Leyde, où ils entrent en contact avec le cercle de Van den Enden* et de Spinoza*. D'après le témoignage d'Adriaen Beverland*, ils évoluent alors vers l'athéisme. En 1664, Adriaen Koerbagh, qui a étudié le droit, publie un dictionnaire des termes du monde judiciaire, dans lequel il attaque vigoureusement les magistrats et plus encore le clergé, qui abusent de termes abscons pour tromper le peuple.

En 1666, les deux frères sont convoqués devant le consistoire réformé d'Amsterdam, et interrogés sur leurs opinions religieuses. Leurs réponses sont directement inspirées du spinozisme. La divinité du Christ est une « superstition » ; la Trinité, une invention des théologiens qui n'a aucune justification scripturaire ou rationnelle ; la Bible a été écrite par des scribes qui ont fait de leur mieux (mais ils refusent d'en dire plus) ; ils déclarent n'avoir pas d'« idée claire et distincte » de ce que peut être la résurrection des morts ; le ciel et l'enfer sont des termes qui désignent l'état des bons et des méchants ; rien ne peut être créé de rien, et Dieu est identique à sa création, affirmation panthéiste.

En 1668, les frères Koerbagh publient à Amsterdam, sous un pseudonyme qui ne trompe personne, un livre au titre fleuri, *Een Bloemhof van allerley Lieflijkheyd sonder verdriet* (*Un jardin de toutes sortes de choses aimables sans peine*). Ce jardin, en fait, est plein de fleurs venimeuses à l'égard de la religion. C'est un dictionnaire de 672 pages, expliquant de façon simple le sens « réel » des termes ecclésiastiques, légaux, médicaux, pour éclairer le peuple sur la façon dont les élites religieuses et séculières trompent et manipulent la foule. Alertées, les autorités religieuses font saisir l'ouvrage, qu'elles jugent plein de « remarques blasphématoires sur Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ, Fils de Dieu, et la parfaite et divine Parole du Seigneur ».

Les religions, dit le *Bloemhof*, utilisent délibérément un langage obscur, « entièrement dénué de vérité ou de réalité, conçu uniquement pour effrayer et manipuler l'ignorant ». Tout l'arsenal dogmatique chrétien est rejeté.

Les frères Koerbagh sont alors arrêtés, jugés, condamnés. Adriaen, l'aîné, est le plus durement traité : 6 000 guilders d'amende, deux ans de prison, suivis de dix ans de bannissement. En fait, il meurt au bout de un an, à 37 ans. Son frère est relâché peu après.

Bibliographie : Pim den Boer, « Le Dictionnaire libertin d'Adriaen Koerbagh », dans Qu'est-ce que les Lumières radicales ? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique, C. Secrétan, T. Dagron, L. Bove (dir.), Paris, 2007.

LABLÉE Jacques Chevalier

(1751-1841)

Avocat et écrivain français, né à Beaugency. Magistrat au parlement de Paris sous l'Ancien Régime, il joue ensuite un rôle actif dans l'administration révolutionnaire. Son athéisme s'exprime dans des écrits où il critique notamment la notion de Dieu : « Ce Dieu, selon vous, est un être moral, un pur esprit. Mais le moral ne résulte-t-il pas d'une organisation physique ? Et de bonne foi, voyez-vous le moral séparé de la matière ? Là-dessus vous faites des distinctions fines, ingénieuses. C'est ainsi que vous vous tirez de l'embarras de faire à une demande très simple une réponse simple, claire et précise.

« Sur tous les objets soumis à l'intelligence humaine, les idées se sont simplifiées, éclaircies, à mesure qu'on s'en est occupé ; sur le mot *Dieu*, au contraire, elles se sont compliquées et obscurcies, ce qui arrive toujours quand on parle d'une chose sans la comprendre ou que l'on se sert de mots dont on ignore la signification. »

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.

LABORIT Henri

(1914-1995)

Chirurgien et biologiste français, né à Hanoi, auteur d'ouvrages de vulgarisation des neurosciences, dans lesquels il fait état d'un profond scepticisme métaphysique, écrivant dans la préface de *Dieu ne joue pas aux dés* : « Que sommes-nous venus faire, avec les autres, dans cet univers ? Essayons donc de comprendre en sachant au départ que probablement, nous n'y comprendrons rien. » Et effectivement, le livre débouche sur un constat d'échec au goût amer, celui de « se sentir seul dans ce cosmos angoissant », constat qui devrait « pousser les hommes à se serrer les uns contre les autres », alors que les religions ne font qu'exacerber le chacun pour soi dans la course au salut.

L'amour, ce mot magique que toutes les religions mettent en avant, a causé beaucoup plus de massacres que la haine : « Il y a eu plus de crimes perpétrés au nom de l'amour de la patrie, de l'amour de Dieu, de l'amour des hommes, de l'amour sexuel, de l'amour parental ou filial, de l'amour des choses, de l'amour du jeu, de l'amour de la justice, du droit, de l'égalité, de l'amour des animaux,... de l'amour de la gloire, de l'argent, de la domination, du chef inspiré et providentiel, etc., qu'au nom de la haine, qui a cependant plus mauvaise presse. »

D'où la tentation nihiliste : « On parle de droit à la vie ("Laissez-les vivre"), mais jamais du droit à la non-existence. L'existence est-elle, également pour tous, agréable à vivre ? Est-ce vous qui avez décidé de naître ? Non, sans doute, mais ensuite, débrouillez-vous, même si vous naissez au Sahel en période de famine. »

Bibliographie : H. Laborit, *Dieu ne joue pas aux dés*, Paris, 1987.

LA BROSSE Guy de

(1586-1641)

Botaniste et médecin français, né à Rouen, directeur du Jardin du roi et médecin de Louis XIII, il est accusé d'athéisme par Gui Patin*, qui écrit dans une lettre : « Le diable le saignera en l'autre monde, comme mérite un fourbe, un athée, un imposteur, un homicide et bourreau public tel qu'il était, qui même en mourant n'a eu non plus le sentiment de Dieu qu'un pourceau, duquel il imitait la vie, et s'en donnait le nom. Comme un jour il montrait sa maison à des dames, quand il vint à la chapelle du logis, il leur dit : "Voilà le saloir où l'on mettra le pourceau quand il sera mort", en se montrant. »

Bibliographie : C. Howard-Rio, La Bibliothèque et le laboratoire de Guy de La Brosse, Paris, 1983.

LA CHAPELLE Jean-Baptiste, abbé de

(1710-1792)

Savant français, inventeur du scaphandre, auteur des *Institutions de géométrie* en 1746, et collaborateur de l'*Encyclopédie*. Cet abbé croit en Dieu jusque vers quarante ans, et devient ensuite athée à la suite de la lecture de textes clandestins. D'après Jean-Baptiste Suard, il déclare à d'Alembert* : « Je n'avais jamais réfléchi sur la religion ; mais j'ai lu la *Lettre à Thrasybule* et le *Testament de Jean Meslier* ; cela m'a fait faire des réflexions, et je suis devenu esprit fort. »

Bibliographie : F. A. Kafker, *The Encyclopedists as Individuals : a Biographical Dictionary of the Authors of the Encyclopédie*, Oxford, 1988.

LACHÂTRE Maurice

(1814-1900)

Éditeur et auteur français, athée, spécialisé dans la publication d'ouvrages antireligieux, ce qui lui vaut plusieurs condamnations sous le Second Empire. Il participe à la Commune de Paris et écrit une *Histoire des papes* et une *Histoire de l'Inquisition*.

Il dénonce l'hypocrisie morale de la religion, qui ne fait qu'exacerber les instincts en prétendant les réprimer. L'obsession du péché de la chair dans les manuels de formation du clergé ne peut qu'attiser le désir sexuel et faire des prêtres des pédophiles et des homosexuels en puissance. Il en donne un exemple en traduisant un des manuels les plus répandus, le *Manuel des confesseurs*, livre « plus immoral que les ouvrages du marquis de Sade* », écrit-il dans la préface. On y décrit tous les vices que le confesseur doit s'attendre à entendre, et dans les séminaires on complète l'enseignement théorique « par l'exhibition de gravures obscènes empruntées aux sonnets de l'Arétin* et à l'aide de marionnettes articulées ayant les attributs de l'un et de l'autre sexe ». Ce n'est pas mieux dans les monastères de filles, où « les instruments de lubricité du pays de Sodome et Gomorrhe... tiennent lieu du sexe absent ».

Bibliographie : F. Gaudin, Maurice Lachâtre (1814-1900), portrait d'un éditeur et lexicographe socialiste, thèse, 2 vol., 2004)

LAFARGUE Laurent Paul

(1842-1911)

Militant révolutionnaire français, athée, dont la vie est ponctuée de condamnations et d'exils. Après des études de médecine, il devient proudhonien, puis adhère à l'Internationale socialiste en 1866. À Londres, il fait connaissance avec Marx*, dont il épouse la fille, Laura, en 1868. Il soutient la Commune, à la suite de laquelle il doit s'exiler. Revenu en France, il participe à la fondation du Parti ouvrier en 1882, collabore au *Cri du peuple*, à *La Revue socialiste*, adhère à la SFIO en 1905. Plusieurs fois condamné sous la III^e République pour incitation à la révolte, il publie de nombreux ouvrages, dont *Le Droit à la paresse*. Il combat pour l'éradication de la religion, dont il dénonce les méfaits dans *Pie IX au paradis* (1890), *Le Mythe de l'Immaculée Conception* (1896), *La Croyance en Dieu* (1909).

En 1911, à 69 ans, il se suicide avec sa femme, laissant une note d'une grande dignité dans laquelle il explique son geste : « Sain de corps et d'esprit, je me tue avant que l'impitoyable vieillesse qui m'enlève un à un les plaisirs et les joies de l'existence et qui me dépouille de mes forces physiques et intellectuelles ne paralyse mon énergie, ne brise ma volonté et ne fasse de moi une charge à moi et aux autres. »

Bibliographie : F. Larue Langlois, Paul Lafargue, Paris, 2007.

LA FONTAINE Jean de

(1621-1695)

Poète français, né à Château-Thierry, dont la personnalité complexe a été occultée, aux yeux du grand public, par l'image réductrice des *Fables*. En réalité, cet auteur aux accents libertins, dont les *Contes et nouvelles en vers* ont été inscrits par l'Église dans l'Index des livres prohibés dès 1703, a eu de son vivant la réputation d'un penseur audacieux très irrespectueux de la religion. Jusqu'à quel point ? C'est là toute la question. Car il ne s'est jamais expliqué clairement à ce sujet.

À vingt ans, il entre comme novice chez les oratoriens avec l'intention de faire une carrière ecclésiastique, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il ait une vocation religieuse, comme ne tardent pas à le remarquer ses supérieurs, qui notent qu'il devait être « convié et pressé » pour aller aux offices, et lui-même racontera plus tard qu'il passait plus de temps à lire *L'Astrée* et à faire des poésies qu'à prier. Au bout de dix-huit mois, en octobre 1642, il met fin à cette erreur de jeunesse.

Dès lors, il mène la vie d'un poète libertin, épris avant tout de liberté, « volage en vers comme en amours », avoue-t-il. En 1647, il épouse une adolescente de quatorze ans et demi, qu'il trompe sans vergogne. Son seul contact avec la religion est un flirt avec la prieure des bénédictines de Mouzon, Claude de Coucy. Puis viennent les plaisirs de Vaux-le-Vicomte, l'*Adonis* de 1658, les *Contes* de 1665, récits licencieux inspirés d'Ovide et de Boccace*, dont la seconde édition augmentée, en 1674, est saisie par la police, car elle comprend de nombreuses histoires impliquant religieux et religieuses.

À partir de 1672, il fréquente l'hôtel de Mme de La Sablière, pour laquelle il écrit un *Discours* dans lequel il expose sa conception du monde, inspirée de Démocrite* et de Gassendi*. L'Univers est composé d'atomes et de vide ; l'âme est matérielle, composée d'atomes subtils répartis dans le corps des êtres vivants, animaux et humains. Conception qu'Antoine Adam a justement qualifiée d'« animiste ».

Dieu n'est pas nié, mais il est présenté comme la sagesse suprême qui a donné à l'Univers quelques lois très générales. Conception d'un panthéisme teinté de pessimisme et de résignation.

Bibliographie : R. Duchêne, Jean de La Fontaine, Paris, 1990.

LAGNEAU Jules

(1851-1894)

Philosophe français, dont l'œuvre est avant tout une réflexion sur la morale, qui comporte une notion originale de Dieu. Dieu n'est pas une personne ; on ne peut pas prouver son existence, comme Kant* l'a montré. Il est le « principe de l'action éthique ». Croire en Dieu, c'est témoigner de sa réalité par le moyen de l'action éthique. C'est en agissant de façon morale, pour faire coïncider la réalité avec l'idéal, par la bonté, par l'amour, que nous réalisons Dieu, en quelque sorte. On voit mal, au-delà des mots, ce qui distingue cet idéalisme de l'athéisme, comme le constate Gianfranco Morra : « Le Dieu dont Lagneau parle n'est pas Dieu, c'est l'idéal moral de la "vérité" et de la "bonté". On a de la peine à comprendre quelles sont les raisons d'ordre psychologique qui le poussent encore à employer le terme "Dieu"... Si Dieu est un idéal, il n'est pas Dieu, mais l'idéal-de-Dieu ; si la religion est une morale, ce n'est pas une religion. Chaque fois que Lagneau veut parler de la religion, ce n'est jamais de la religion qu'il parle. » Alain* est son élève.

Bibliographie : J. Lagneau, *De l'existence de Dieu, Paris, 1925.*

LAHONTAN Louis Armand de Lom d'Arce, baron de

(1666-1715)

Aventurier et auteur français, issu d'une famille de petite noblesse dans les Pyrénées, il sert pendant dix ans dans l'armée française au Canada (1683-1693), puis, esprit rebelle, il mène une vie errante en Europe, et meurt à Hanovre.

En 1702, il publie à La Haye ses *Nouveaux voyages*, dans lesquels il attaque la société, la politique et les religions en Europe, plaçant fictivement ses critiques dans la bouche des Indiens canadiens. Ils « se moquent des chrétiens qui sont esclaves les uns des autres, et qui ne peuvent vivre en société sans renoncer à leur liberté naturelle », écrit-il ; ils trouvent ridicules les histoires bibliques, la croyance aux miracles, les querelles religieuses. Ces Indiens sont curieusement spinozistes : l'existence de Dieu, d'après eux, « étant inséparablement unie avec son essence, il contient tout, il paraît en tout, il agit en tout, et il donne le mouvement à toute chose ». Les Iroquois de Lahontan vénèrent la raison, pratiquent l'égalité, sont vertueux, et adeptes d'une religion naturelle. Ils préfigurent déjà le bon sauvage de Rousseau*. L'ouvrage est interdit par l'Inquisition en 1712.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

LALANDE Joseph Jérôme Le Français de

(1732-1807)

Astronome français, né à Bourg-en-Bresse, membre de l'Académie des sciences et professeur au Collège de France, il a toujours affiché un athéisme virulent, réclamant le droit de figurer dans le *Dictionnaire des athées* de Sylvain Maréchal* par ces mots : « Je ne veux pas qu'on puisse dire un jour de moi : Jérôme Lalande, qui ne fut pas l'un des derniers astronomes de son âge, ne fut pas l'un des premiers philosophes athées. » Signant certaines de ses lettres « Lalande, doyen des athées », il écrit en 1797 à Roederer : « J'ai vécu avec les plus célèbres athées : Buffon*, Diderot*, Voltaire*, d'Holbach*, d'Alembert*, Condorcet*, Helvétius*. Ils étaient persuadés qu'il fallait être imbécile pour croire en Dieu. » Si Dieu existait, cela se saurait, déclare-t-il en vers : « Je voudrais comme vous qu'il existât un Dieu./ Mon plus ardent désir serait de le connaître./ Mais personne jamais n'eût pu le méconnaître/ et son immensité percerait en tout lieu. »

Comment un Dieu qu'on dit omnipotent, omniprésent et omniscient pourrait-il passer complètement inaperçu pour la majorité des hommes ? L'Univers est exclusivement matériel, c'est une évidence, que les croyants refusent d'admettre pour diverses raisons. S'ils admettent une âme spirituelle pour l'homme, il faut qu'ils en admettent une pour les animaux et les plantes, et « cette suite d'âmes spirituelles pour mouvoir la matière qui se meut partout, me paraît une imbécillité ». La pensée est une question de neurobiologie.

Quant à l'argument moral, il est sans valeur : la vertu d'un croyant est beaucoup moins fiable que celle d'un athée : « Un théiste me dit : "Je ne me fierais pas à vous dans un bois." Je lui répliquai : "Et moi encore moins ; car dès que vous croyez la morale insuffisante et que vous n'y substituez, selon moi, qu'une bêtise, je serai toujours tenté de croire qu'elle ne vous suffira pas dans les moments où vous aurez grand intérêt à la mettre de côté." Il ajouta : "Vous êtes inconséquent si vous ne vous permettez pas tout, car vous n'avez pas de motifs." Je répondis que mon intérêt et mon habitude, ma gloire et mon estime,

mes principes et ma morale sont plus forts qu'une espérance ou une crainte toujours un peu conjecturales. »

Pour Lalande, « la religion est une faiblesse de plus ajoutée aux autres faiblesses de l'humanité ». Cet athéisme tapageur agace Napoléon, dont la foi est pourtant bien suspecte, car il donne un mauvais exemple au peuple, que la religion permet de manipuler plus facilement. Il reproche à Lalande de ne pas avoir « la sagesse de se taire... en professant hautement l'athéisme, destructeur de toute organisation sociale, qui ôte à l'homme toutes ses consolations et toutes ses espérances ».

Bibliographie : *L. Amiable, Le Franc-Maçon Jérôme Lalande, Paris, 1889.*

LAMANON Jean Honoré Robert

(1752-1787)

Botaniste, physicien, météorologue, né à Salon-de-Provence. Après avoir étudié la philosophie et la théologie, il quitte les ordres et professe l'athéisme. Il participe à plusieurs voyages d'étude, dont celui de La Pérouse, au cours duquel il trouve la mort, dans l'archipel des Tonga.

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.

LA METTRIE Julien Offroy de

(1709-1751)

Médecin et philosophe français, né à Saint-Malo, il incarne de façon provocante le matérialisme athée poussé à ses conséquences extrêmes, exprimé par le titre du plus célèbre de ses livres, *L'Homme machine*. À Paris et à Leyde il étudie la médecine, notamment sous la direction du maître de l'iatromécanisme, Hermann Boerhaave. Devenu médecin des gardes-françaises en 1742, il participe à des batailles, ce qui lui donne l'occasion de perfectionner ses connaissances anatomiques en découpant les morceaux de ce puzzle qu'est la machine humaine, et aussi de constater combien le psychisme dépend du physique. Il tire de cette expérience un premier livre, *l'Histoire naturelle de l'âme* (1745), premier traité méthodique de matérialisme intégral, qui provoque un scandale à la fois chez les médecins et chez les ecclésiastiques, au point qu'il doit s'exiler à Leyde, où il publie son livre manifeste, *L'Homme machine* (1747). Désormais, il est l'homme à abattre, l'infréquentable, même pour les philosophes : Voltaire* le traite de « fou », de « criminel », Diderot* d'« auteur sans jugement,... qui semble s'occuper à tranquilliser le scélérat dans le crime, le corrompu dans ses vices », d'Holbach* de « vrai frénétique ». Et La Mettrie d'en rajouter. Véritable provocation ambulante, il se présente comme « Monsieur Machine », et fait de la surenchère dans les titres de ses ouvrages : *L'Homme plante* (1748), *Les Animaux plus que machines* (1750), *L'Art de jouir* (1751). Il clame haut et fort son athéisme matérialiste : « Écrire en philosophie, c'est enseigner le matérialisme ! Eh bien ! Quel mal ! Si ce matérialisme est fondé, s'il est l'évident résultat de toutes les observations et expériences des plus grands philosophes et médecins. »

Devenu indésirable en Hollande, il trouve refuge à Berlin, où Frédéric II lui accorde sa protection et même son amitié, au grand scandale de Voltaire. À sa mort, attribuée à une indigestion, en 1751, le roi philosophe lui rend hommage en composant lui-même son *Éloge*.

Le matérialisme de La Mettrie, cohérent et intégral, repose sur une

assertion tirée de l'étude expérimentale et médicale de l'homme : « Le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts », mais une machine d'une extraordinaire complexité, capable de produire vie, sentiment, pensée. Ce que nous appelons l'âme est le résultat d'une combinaison complexe de la matière, et les cartésiens se sont lourdement trompés : « Ils ont admis deux substances distinctes dans l'homme, comme s'ils les avaient vues et bien comptées. » La longue démonstration de La Mettrie le conduit au contraire à cette affirmation définitive : « Concluons donc hardiment que l'homme est une machine, et qu'il n'y a dans tout l'univers qu'une seule substance diversement modifiée. » « Toutes les facultés de l'âme dépendent tellement de la propre organisation du cerveau et de tout le corps, qu'elles ne sont visiblement que cette organisation même... L'âme n'est donc qu'un vain terme, dont un bon esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. »

Pour « Monsieur Machine », pas de Dieu. Il ne cherche d'ailleurs même pas à en prouver l'inexistence : les spéculations métaphysiques sont vaines, la connaissance des causes ultimes est hors de notre portée, et pour tout dire, cela est indifférent : « Il nous est absolument impossible de remonter à l'origine des choses. Il est égal d'ailleurs pour notre repos que la matière soit éternelle ou qu'elle ait été créée, qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant se tourmenter pour ce qu'il est impossible de connaître, et ce qui ne nous rendrait pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout ! » Ceux qui croient prouver l'existence d'un Dieu par les merveilles de la nature ne font que produire « un verbiage plus propre à fortifier qu'à saper les fondements de l'athéisme ». Le monde est si beau et si merveilleusement complexe, disent-ils, qu'il ne peut être l'œuvre du hasard. Mais « détruire le hasard, ce n'est pas prouver l'existence d'un être Suprême, puisqu'il peut y avoir autre chose, qui ne serait ni hasard, ni Dieu : je veux dire la Nature, dont l'étude par conséquent ne peut faire que des incrédules ; comme le prouve la façon de penser de tous ses plus heureux scrutateurs ».

Un matérialisme moral ?

L'une des conséquences de l'homme comme machine est le déterminisme. « Certaines lois physiques posées », tout ce qui est devait être, et tout ce que nous faisons, disons et pensons, nous ne pouvions pas ne pas le faire, le dire, le penser. L'homme n'aime pas qu'on lui dise cette vérité ; il veut se croire libre et fait semblant de l'être. Ce n'est qu'une illusion. Les conséquences morales de ce fait sont capitales. Bien loin de détruire la vertu et l'amour des autres, la conception de l'homme machine nous rapproche de nos semblables, qui ne peuvent être accusés de méchanceté. Savoir que nous sommes

une machine rabaisse notre vanité, nous aide à mieux comprendre les autres : « Savez-vous pourquoi je fais encore quelque cas des hommes ? C'est que je les crois sérieusement des machines. Dans l'hypothèse contraire, j'en connais peu dont la société fût estimable. Le matérialisme est l'antidote de la misanthropie. » La morale de l'homme machine se fonde sur la nature, et n'a qu'un but : assurer le bonheur de l'individu, alors que la morale sociale issue de la religion ne fait qu'exprimer l'intérêt des gouvernants et ne vise qu'à maintenir l'ordre. La vraie morale est celle de la nature, et la nature nous pousse à rechercher le bonheur dans la satisfaction de nos besoins. Aimer la vie, jouir de la vie : voilà l'idéal hédoniste que propose La Mettrie.

Évidemment, il ne peut s'empêcher de le dire d'une façon provocatrice : conduisez-vous comme des porcs, et vous serez heureux, écrit-il : « Que la pollution et la jouissance, lubriques rivales, se succèdent tour à tour, et te faisant nuit et jour fondre de volupté, rendent ton âme, s'il se peut, aussi gluante et lascive que ton corps. Enfin, puisque tu n'as point d'autres ressources, tires-en parti : bois, mange, dors, rêve, et si tu penses quelquefois, que ce soit entre deux vins et toujours ou au plaisir du moment présent ou au désir ménagé pour l'heure suivante. Ou si non content d'exceller dans le grand art des voluptés, la crapule et la débauche n'ont rien de trop fort pour toi, si l'ordure et l'infamie sont ton partage, vautre-toi comme font les porcs, et tu seras heureux à leur manière. » Et comme si cela ne suffisait pas : « Qu'on ne dise point que j'invite au crime, car je n'invite qu'au repos dans le crime », ajoute-t-il. En réalité, il n'a rien d'un débauché. Mort ou non d'indigestion, il soutient que « la volupté est peut-être aussi différente de la débauche que la vertu l'est du crime », et que « le sentiment du plaisir épuré par la délicatesse de la vertu, loin d'exclure la volupté, ne fait que l'augmenter ». Son *Art de jouir* n'a rien de crapuleux. Il n'est que le constat de notre nature, qu'il nous faut reconnaître avec honnêteté et lucidité : « Nos organes sont susceptibles d'un sentiment ou d'une modification qui nous plaît et nous fait aimer la vie. Si l'impression est courte, c'est le plaisir ; plus longue, c'est la volupté ; permanente, on a le bonheur : c'est toujours la même sensation, qui ne diffère que par la durée et la variété. » Nous ne pouvons pas ne pas rechercher le plaisir : toute notre machine s'est édifiée dans ce but. Et de toute façon notre conduite morale dépend exclusivement du fonctionnement de nos organes : « Lorsque je fais le bien et le mal, que, vertueux le matin, je suis vicieux le soir, c'est mon sang qui en est la cause. »

LA MOTHE LE VAYER François

(1588-1672)

Libertin érudit français, fils d'un magistrat parisien. Après des études de droit, il s'oriente vers la philosophie. Avec Gassendi*, Diodati, Naudé*, il forme la Tétrade, et toute son œuvre est dominée par le scepticisme, dès son premier ouvrage, les *Quatre Dialogues faits à l'imitation des anciens*, en 1630. Il y écrit que toutes nos idées sont des préjugés, que nous suivons par habitude, que la raison est incapable d'atteindre la vérité, et que même l'argument de l'accord universel sur certains points est une illusion. Ainsi, aucun système philosophique ne peut prétendre être vrai. Mais paradoxalement il fait de ce scepticisme un chemin vers la foi : « Je trouve que la sceptique [sic] n'est pas d'un petit usage à une âme chrétienne, quand elle lui fait perdre toutes ces opinions magistrales que saint Paul déteste si fort. »

Pourtant, en 1631, dans cinq nouveaux *Dialogues*, La Mothe Le Vayer inclut les croyances religieuses dans son scepticisme : personne ne peut être sûr de l'existence d'un Dieu, et les fondateurs de religions prennent leurs rêveries pour des réalités : « Ecrire des fables pour des vérités, donner des contes à la postérité pour des histoires, c'est le fait d'un imposteur, ou d'un auteur léger et de nulle considération ; écrire des caprices pour des révélations divines, et des resveries pour des lois venues du ciel, c'est à Minos, à Numa, à Mahomet, et à leurs semblables, estre grands prophètes et les propres fils de Jupiter. » Tout au plus peut-on dire que certaines religions sont plus aptes à « sauver les apparences » que d'autres. Leur contenu « n'est rien que ce que les plus habiles hommes ont conçu de plus raisonnable... pour expliquer les phénomènes des mœurs, des actions et des pensées des pauvres mortels, afin de leur donner de certaines règles de vivre exemptes, autant que faire se peut, de toute absurdité ».

La Mothe Le Vayer, qui entre ensuite au service de Richelieu, n'hésite cependant pas à remiser son scepticisme et à publier des œuvres très conformistes comme le *Petit Discours chrétien de l'immortalité de l'âme* (1637). Devenu précepteur du duc d'Orléans*

(1649) et de Louis XIV (1651), il oscille entre des positions orthodoxes et des publications pyrrhoniennes : *De la philosophie sceptique* ; *Le Banquet sceptique* ; *Soliloque sceptique* ; *De l'ignorance louable* ; *De la diversité des religions*. Cette duplicité apparente lui vaut des accusations d'hypocrisie de la part de Guy Patin*, qui le dit contaminé par « un vice d'esprit dont étaient atteints Diagoras* et Protagoras* », c'est-à-dire l'athéisme. Mais pour un vrai sceptique, quel mal y a-t-il à soutenir tout et son contraire, puisque toutes les doctrines se valent, étant toutes fausses ?

Un disciple de Pyrrhon*

La Mothe Le Vayer est un homme discret, menant une vie simple, qui regarde le monde d'un air amusé, avec son sourire énigmatique. S'appuyant sur les récits de voyages, il conteste l'existence d'un sentiment universel de la vérité et de l'existence de Dieu. Le bien, le mal, le vrai et le faux sont des notions relatives, et la sagesse veut que l'on suspende son jugement, en se cantonnant dans un modeste détachement. Il admire Socrate*, Diogène*, Zénon*, mais son véritable maître à penser est Pyrrhon, dont le scepticisme absolu lui semble convenir à la véritable humilité chrétienne : la philosophie sceptique est « l'une des moins contraires au christianisme et celle qui peut recevoir le plus docilement les mystères de notre religion... Notre religion est fondée sur l'humilité, ou sur cette respectueuse abjection d'esprit que Dieu récompense de ses grâces extraordinaires. Et l'on peut assurer que la pauvreté d'esprit bien expliquée est une richesse chrétienne, puisque le Royaume des Cieux est si expressément promis aux pauvres d'entendement ».

Cela ne l'empêche pas de louer en même temps les athées, qui font preuve de lucidité en se limitant à des explications purement naturelles : « Les athées néanmoins éludent tous ces arguments, dont ils soutiennent n'y en avoir aucun démonstratif, ce qui leur est rendu assez facile par les règles d'une exacte logique, de sorte que se donnant ensuite libre carrière sur ce sujet, les uns estiment que les merveilles de la nature, les éclipses des astres, les tremblements de terre, l'éclat des tonnerres, et choses semblables aient donné la première impression à nos esprits d'une divinité. »

Reprenant les récits de voyages, de Bornéo à l'Afrique et du Mexique à la Chine, il établit que de nombreux peuples n'ont aucune notion de divinité, ce qui ne les empêche pas de vivre vertueusement, alors que l'excès de religion, qui engendre la superstition, est un facteur de fanatisme et de désordre. Dans *La Vertu des païens*, il insiste sur le fait que le christianisme n'est nullement indispensable à la morale : « Tous ceux qui suivent le droit usage de la raison naturelle, fussent-ils même réputés athées », sont moraux. Quant à la

Providence, c'est une chimère : il suffit de constater l'existence de tous les maux naturels, de ces « mille monstres qui font honte à la nature », pour s'en convaincre. Dans l'impossibilité de discerner la vérité, « faisons donc hardiment profession de l'honorable ignorance de notre bien-aimée Sceptique ». Sur le plan pratique, La Mothe Le Vayer se contente d'un conformisme froid et méticuleux, dont on ne sait jusqu'à quel point il donne le change aux autorités.

Bibliographie : R. Pintard, *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, 1943.

LAMY Guillaume

(1644-1683)

Médecin français épicurien probablement athée et certainement sceptique. Dans ses conférences, il nie la providence et le finalisme, déclarant sous forme de boutade que Dieu a joué la création aux dés, ainsi que les qualités de chaque créature. En 1675, ses *Discours anatomiques* font scandale et suscitent de nombreuses réfutations. Il y félicite Hippocrate* d'avoir « reconnu que la nature en tous ses ouvrages estoit toujours semblable à elle-même : en effet tout est produit par les mouvements de la matière ». Il fusionne la théorie épicurienne des atomes subtils qui composent l'âme ignée, et la théorie stoïcienne de l'âme matérielle du monde. Quant à l'existence en chacun d'une âme immortelle, il laisse les théologiens s'en occuper : « Dans l'homme, outre cette âme qui se dissipe dans la mort, comme celle des bêtes, la foi nous enseigne qu'il y en a une immatérielle et immortelle, qui sort immédiatement des mains de la divinité, et qui est unie au corps par le moyen de l'esprit dont j'ai parlé. C'est elle qui est le principe de mon raisonnement, et qui porte en soi-même une inclination naturelle à tous les hommes de connaître une divinité, mais comme elle n'est connue certainement que par la foi, c'est aux théologiens de nous dire de sa nature ce que nous en devons croire. » Son confrère Cressé lui ayant fait savoir qu'il n'avait pas l'air très convaincu, Lamy lui répond qu'effectivement il ne croit pas à l'immortalité en tant que philosophe, mais qu'il y croit en tant que chrétien, car la raison doit le céder aux sens, et les sens à la foi, ce qui est la reprise du vieux subterfuge médiéval de la double vérité. Lamy sera une des sources du matérialisme de La Mettrie*.

Bibliographie : J.S. Spink, La Libre Pensée française de Gassendi à Voltaire, trad. fr., Paris, 1966.

LANESSAN Jean Marie Antoine

(1843-1919)

Médecin et homme politique français, professeur à la faculté de médecine, gouverneur général de l'Indochine (1891-1894), ministre de la Marine (1899-1902). Dans ce dernier poste, il interdit aux officiers tout propos à caractère religieux. Son anticléricalisme athée avait déjà été remarqué au début de la III^e République dans une note de police, et en 1880 il avait donné des conférences de soutien à l'Union démocratique de propagande anticléricale.

Bibliographie : A. Lagarde, « Jean de Lanessan (1843-1919), analyse d'un transformisme », Revue de synthèse, 1979.

LA PEYRÈRE Isaac

(1596-1676)

Érudit français, issu de parents huguenots de Bordeaux. Après des études de droit, il devient secrétaire du prince de Condé. Ses études d'exégèse le conduisent à contester des affirmations fondamentales de la Bible : non seulement Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque, mais Adam et Ève ne sont pas le premier couple : il y avait des hommes et des femmes sur terre avant eux, les préadamites. C'est en 1655 qu'il avance cette énormité. Adam n'est que le premier Juif, et son péché ne s'est transmis qu'à eux. Sinon, qui étaient ces gens qu'a fuis Caïn, et pour qui a-t-il construit une ville ? La Peyrère y ajoute des considérations extérieures à la Bible : les listes dynastiques des rois chaldéens et des pharaons égyptiens, auxquelles on commence à s'intéresser, sans parler des Chinois, ne peuvent en aucun cas entrer dans la chronologie biblique, également trop courte pour rendre compte des progrès scientifiques.

La Peyrère n'a rien d'un athée. Mais sa contestation des vérités révélées dans la Bible contribue à décrédibiliser cette dernière. Évoluant dans le cercle des esprits forts qui entourent le prince de Condé, dont il devient le bibliothécaire en 1659, il partage leur scepticisme. Immédiatement arrêté sur l'ordre de l'archevêque de Malines, il doit se rétracter. Son livre est saisi et prohibé, même en Hollande.

Bibliographie : R.H. Popkin, Isaac La Peyrère (1596-1676). His Life, Work and Influence, Leyde, 1987.

LAPLACE Pierre Simon, marquis de

(1749-1827)

Mathématicien et astronome français, né dans le Pays d'Auge. Ses études et ses découvertes le conduisent à élaborer un système du monde exclusivement naturel, qui n'a pas besoin de « l'hypothèse Dieu », conformément à la fameuse réponse qu'il fait à Bonaparte*. Après le 18 brumaire, il donne d'ailleurs ce conseil à ce dernier : « Ne négligez aucune occasion de prouver à nos concitoyens que la superstition n'aura pas plus à s'applaudir que le royalisme des changements opérés le 18 brumaire. »

Dès 1786, dans son *Mémoire sur l'équation séculaire de la lune*, Laplace élimine Dieu et les forces surnaturelles de l'Univers : « Cette stabilité du système du monde, qui en assure la durée, est un des phénomènes les plus dignes d'attention, en ce qu'il nous montre dans le ciel, pour maintenir l'ordre de l'univers, les mêmes vues que la Nature a si admirablement suivies sur la Terre, pour conserver et perpétuer les espèces. » Dix ans plus tard, sa grande synthèse de *l'Exposition du système du monde* décrit la vaste mécanique universelle sans la moindre référence à un créateur, et en 1812 sa *Théorie analytique des probabilités* en tire la conséquence logique : un déterminisme absolu : « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si, d'ailleurs, elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule le mouvement des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. »

Bibliographie : É. Picard, Newton et Laplace, Paris, 1927.

LAROUSSE Pierre Athanase

(1817-1875)

Lexicographe français, né à Toucy, dans l'Yonne. D'abord instituteur, il monte à Paris, où il fréquente les cours de la Sorbonne, du Collège de France, avec une boulimie extrême de savoir, entassant et classant notes et fiches. Dans le but d'aider les instituteurs, il publie en 1849 une *Lexicologie des écoles primaires*, et fonde en 1858 une revue bimensuelle, *L'École normale*, dans laquelle il insiste sur une morale ouverte, prônant le respect des devoirs « envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même ».

À cette époque, il est encore catholique, mais un catholicisme trop libéral pour beaucoup de lecteurs traditionalistes, qui multiplient les procès d'intention : le journal privilégie-t-il le souhait de bonne santé au Nouvel An ? « Matérialisme ! » ; écrit-il que « Thalès est le premier qui ait enseigné que l'âme est immortelle » ? « Hérésie ! » ; classe-t-il les religions par ordre chronologique ? Volonté délibérée de rabaisser le christianisme ! Insiste-t-il en grammaire sur les distinctions entre masculin et féminin ? C'est presque de la pornographie ! En effet, écrit un lecteur outré, à force de « diviser les noms en masculin et en féminin et [d']expliquer la distinction des genres par celle des sexes », il laisse « entrevoir les mystères de la maternité à de jeunes imaginations. »

Excédé par ces attaques absurdes de la part de catholiques obtus, Larousse vire peu à peu à l'anticléricisme et à l'irréligion, au moment même où il commence sa grande œuvre, le *Grand Dictionnaire universel*. Et au même moment, en 1864, le pape Pie IX publie, lui, son *Syllabus*, dans lequel il anathémise toutes les grandes valeurs du monde moderne issues de la Révolution : liberté, égalité, tolérance, démocratie... ainsi que toutes les libertés fondamentales, d'opinion, d'expression, de presse, la valeur de la science dans la recherche de la vérité, etc.

D'où les définitions du *Larousse* : le cléricisme ? C'est « La raison bafouée..., la liberté maudite, le despotisme exalté..., la négation des

conquêtes de la science moderne, la haine de la dignité humaine » ; la religion chrétienne ? C'est « la plus intolérante de toutes » ; la foi ? Elle « exclut toute idée de tolérance » ; la théologie ? « Il n'y a point de dogme qui ne donne à ses croyants quelque absurdité à dévorer », et les disputes qu'ils entraînent « attestent le degré d'aberration auquel les discussions théologiques peuvent réduire l'esprit humain ».

Le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* est ipso facto inscrit à l'Index des livres prohibés, par décret du 1^{er} mars 1873. Consulter le Larousse est donc théoriquement interdit aux croyants. L'interdiction n'était toujours pas levée en 1948.

Bibliographie : A. Rétif, *Pierre Larousse et son œuvre*, Paris, 1975 ; J. Lalouette, « *Pierre Larousse, libre pensée et anticléricalisme* », dans J.P. Mollier et P. Ory (éd.), *Pierre Larousse et son temps*, Paris, 1996.

LAU Theodor Ludwig

(1670-1740)

Philosophe radical allemand, né à Königsberg, où il étudie la philosophie et la théologie. Puis il suit les cours de Christian Thomasius* à l'université de Halle avant de visiter l'Europe : la Hollande en 1685, l'Angleterre en 1697, la France en 1700, et de s'établir comme juriste à Francfort-sur-le-Main. En 1717, il y publie les *Meditationes philosophicae de Deo, mundo, homine*, immédiatement condamnées, confisquées et brûlées. Cela ne dut pas le surprendre, puisqu'il avait lui-même écrit dans la Préface : « Ils m'appelleront hérétique, athée, spinoziste, et me calomnieront même avec des titres et des noms encore pires. » Pourtant, il trouve la sanction trop dure, et déclare que, même si son livre était pire que le *De tribus impostoribus*, il méritait au plus la confiscation. Il fait appel en vain à l'université de Halle et à son vieux maître Thomasius. Ses *Meditationes* reprennent l'idée d'après laquelle la religion est l'invention du clergé et des politiciens, et sa liste d'imposteurs comprend, outre Moïse, Jésus et Mahomet, Confucius, le pape, Luther et Calvin.

La philosophie de Lau est un matérialisme athée, qu'on pourrait à la rigueur qualifier de panthéisme, ne faisant aucune différence entre Dieu et la nature. Si Lau parle encore de création, c'est dans l'ordre logique plutôt que chronologique : c'est le passage de l'existence potentielle à l'existence actuelle. La mort est une union naturelle avec le monde-Dieu. L'orientation générale est épicurienne : il s'agit de dissiper la crainte de la mort, les préjugés de la religion, les peurs engendrées par l'anthropocentrisme. L'univers est éternel, l'âme est mortelle, les miracles, la révélation, le ciel et l'enfer sont des fables, tout comme la Bible.

Lau, qui s'estime injustement persécuté, publie en 1719, à Francfort, une deuxième version de ses *Meditationes*, qui subit le même sort que la première : confiscation et destruction. Dès lors, précédé et poursuivi en Europe par sa réputation d'athéisme, il passe ses dernières années à Hambourg dans la crainte et la misère.

Bibliographie : *H. Coulet, « Réflexions sur les Meditations de Lau », dans Le Matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine, O. Bloch (dir.), Paris, 1982.*

LA VALETTE Louis de Nogaret, cardinal de

(1593-1639)

Prélat français, troisième fils du duc d'Épernon. Cadet de la famille, il entre dans les ordres contre sa volonté, alors qu'il est probablement incroyant. Archevêque de Toulouse puis cardinal en 1621, il est connu pour ses propos irréligieux, rapportés notamment par Tallemant des Réaux, qui raconte également de nombreuses anecdotes à propos de ses innombrables maîtresses.

Bibliographie : *Tallemant des Réaux, Historiettes, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, Paris, 1960.*

LE CLERC Jean

(1657-1737)

Théologien protestant, né à Genève. Après avoir été pasteur dans sa ville natale, il séjourne à Londres, puis en 1682 il s'installe à Amsterdam, où il enseigne l'histoire ecclésiastique. Partisan d'une théologie rationnelle, il est un des acteurs principaux des débats exégétiques de cette époque où l'on s'accuse mutuellement de spinozisme et d'athéisme. C'est le cas en 1685 entre Le Clerc, qui publie ses *Sentiments de quelques théologiens de Hollande*, rejetant une bonne partie des miracles bibliques, et Richard Simon*. Pour l'abbé Pierre Valentin Faydit (1640-1709), Le Clerc est « arminien-spinoziste », « semi-païen », « spinoziste et à demi épicurien ». C'est aussi l'opinion de Bayle*, qui le considère comme un allié du déisme philosophique et de l'athéisme après la publication en 1703 du *Nouveau Testament*.

La même année, quand Jean Le Clerc publie aussi dans sa *Bibliothèque universelle et historique*, en français, un résumé du grand ouvrage apologétique de Ralph Cudworth, *The True Intellectual System of the Universe*, dans le but de lutter contre l'athéisme atomiste et mécaniste, il se voit accusé par Bayle de donner des armes à ce même athéisme. En effet, Cudworth déclarait vouloir échapper au dilemme classique : soit la nature est livrée au hasard complet, soit elle est dirigée par Dieu, qui s'occupe des moindres détails, jusqu'au fonctionnement d'une patte de mouche, ce qui est incompatible avec sa dignité. Pour cela, il postulait l'existence d'une « nature plastique », qui aurait reçu de Dieu le pouvoir de faire les choses sans posséder la moindre conscience : « Il y a une nature plastique sous les ordres [de Dieu], qui, comme un instrument inférieur et subordonné, accomplit servilement cette partie de son action providentielle qui consiste à mouvoir la matière d'une manière régulière et ordonnée. » Idée confuse qui va dans le sens du vitalisme.

LE DANTEC Félix

(1869-1917)

Biologiste et philosophe des sciences français, né à Plougastel-Daoulas. Fils d'un médecin voltairien, l'athéisme est pour lui une évidence. En 1907, dans *L'Athéisme*, il écrit : « Je ne vois pas du tout la nécessité que quelqu'un ait créé le monde. Si on me demande au contraire quelle a été l'origine du monde, je répondrai humblement : je ne sais pas. Je ne vois même pas de raison pour que le monde ait une origine, un commencement... Lorsque je me déclare athée, j'entends seulement dire que je ne suis nullement satisfait par l'hypothèse dans laquelle ces lois de la nature tireraient leur origine d'un Dieu dont on pourrait parler comme on parle d'un homme. » Esprit aussi peu métaphysique que possible, il déclare tranquillement : « Si je ne crois pas en Dieu, c'est parce que je suis athée ; c'est là la seule bonne raison que je puisse donner de mon incrédulité. »

Bibliographie : J. Moreau, L'Œuvre de Félix Le Dantec (1869-1917). La méthode scientifique, les lois biologiques, les horizons philosophiques, Paris, 1917.

LEENHOF Frederik van

(1647-1712)

Ministre réformé hollandais. Il étudie la théologie à Utrecht avec Voetius, puis à Leyde avec Cocceius, mais très vite il adopte les idées de Spinoza*, comme le prouvent les lettres d'avant 1681 à Wittichius, où il affirme l'éternité du monde, rejette l'idée de création, attribue à la nature divine l'extension. À partir du début des années 1680, Leenhof réside à Zwolle, où il soutient publiquement des positions calvinistes tolérantes, tout en étant panthéiste en privé, et radical sur le plan politique.

En juin 1703 cependant, il livre le fond de sa pensée dans *Hemel op Aarde* (Le Ciel et la Terre), publié à Zwolle et à Amsterdam. Le ciel et l'enfer ne sont pas des lieux, mais des états d'esprit, et le ciel sur terre est accessible à tous. Il n'y a pas d'au-delà. Les théologiens et ministres du culte ne font que profiter de la crédulité populaire et interprètent les phénomènes naturels, comme les comètes, comme des présages et signes divins. Le livre provoque un scandale. En 1704, le consistoire de Zwolle rédige des *Articles de satisfaction*, résumant les positions spinozistes que Leenhof est supposé avoir soutenues et qu'il doit condamner, notamment les affirmations d'après lesquelles il existe une seule substance, qui englobe aussi bien Dieu que la nature, qui ne sont donc pas substantiellement différents, que le corps et l'âme ne font qu'un, qu'il n'y a pas d'esprits séparés des corps, pas d'anges ni de démons, ni d'apparitions, que tout dans l'univers obéit aux lois naturelles nécessaires, sans possibilité de miracles, qu'il n'y a pas de libre arbitre, pas d'au-delà, de jugement dernier, de résurrection, de révélation, que les religions sont des créations politiques, et que le souverain bien est d'atteindre la joie par la domination des passions.

Leenhof doit condamner ces propositions, ce qu'il fait, mais la polémique est entretenue par des prédicateurs exaltés comme Franciscus Burmannus, qui accusent Leenhof et d'autres de répandre les idées de Spinoza, « le pire athée sans dieu [*sic*] que le monde ait connu ». Les *Articles de satisfaction* ne sont pas suffisants, disent-ils,

condamnant le laxisme du consistoire. L'affaire embrase tous les Pays-Bas, et sous la pression des États d'Overijssel, Leenhof doit abandonner toutes ses fonctions religieuses en 1710.

Bibliographie : *H. Vandenbossche, Frederik van Leenhof, Bruxelles, 1974.*

LEFÈVRE André

(1834-1904)

Historien français et poète, auteur de *Religions et mythologies comparées* (1877), de *La Renaissance du matérialisme* (1881), et d'une traduction du *De natura rerum* de Lucrèce*, parue en partie dans *La Libre Pensée*. Athée, il constate que le darwinisme a rendu « Dieu désormais inutile sur la terre comme au ciel ». Saluant le retour du matérialisme épicurien, il accuse Rousseau* de l'avoir retardé par sa « réaction sentimentale d'où sont sortis Robespierre* et son Être Suprême, La Réveillère et ses théophilanthropes, Bernardin et ses *Harmonies*, Chateaubriand et son *Génie du christianisme*, George Sand et sa burlesque *Théodicée*,... les constructions étranges de Saint-Simon, de Fourier, le trinitarisme de Pierre Leroux,... le bâtard éclectisme, le retour d'une religiosité romantique ». Son athéisme alimente aussi une profonde misogynie, car pour lui la femme est « responsable des expansions religieuses », étant donné qu'elle « sent plus qu'elle ne réfléchit ».

Bibliographie : A. Lefèvre, *La Renaissance du matérialisme*, Paris, 1881.

LE MASCRIER Jean-Baptiste

(1697-1760)

Abbé, probablement athée, collaborateur de Mirabaud* et Dumarsais*. Ses *Opinions*, mises par écrit en 1722, circulent sous forme manuscrite jusqu'en 1740, où une version abrégée est publiée par Jean-Frédéric Bernard. En 1751, le texte complet est imprimé par les soins de Dumarsais. Dans cet ouvrage clandestin, Le Mascrier montre la supériorité du paganisme antique sur le christianisme.

Bibliographie : G. Mori, « Du Marsais philosophe clandestin », dans McKenna et Mothu (éd.), *La Philosophie clandestine à l'âge classique*, Paris, 1997.

LENCLOS Anne, dite Ninon de

(1616-1706)

Célèbre courtisane, issue d'une famille noble de Touraine. Belle, très cultivée, raffinée, elle reçoit dans son hôtel parisien et dans son lit toute la meilleure société aristocratique, depuis la future Mme de Maintenon jusqu'au prince de Condé, et de l'abbé de Boisrobert au très savant Huygens*, qui compose pour elle des vers érotiques. Nobles, ecclésiastiques, hommes, femmes, savants, tout le monde apprécie ses charmes physiques et intellectuels. Même un dévot janséniste comme Saint-Simon ne peut s'empêcher de rendre hommage au « vice conduit avec esprit, et réparé de quelque vertu » de « Mademoiselle de Lenclos ».

Ninon est sceptique et épicurienne. Très tolérante, elle couche avec des croyants comme avec des incroyants, et d'après Tallemant des Réaux, elle aurait perdu la foi sous l'influence de ces derniers, comme Miossens et Alexandre d'Elbène : « Elle vit bien que les religions n'étaient que des imaginations, et qu'il n'y avait rien de vrai à tout cela... Elle fait profession de ne rien croire, se vante d'avoir été fort ferme en une maladie où elle se vit à l'extrémité, et de n'avoir que par bienséance reçu tous ses sacrements. »

Bibliographie : R. Duchêne, *Ninon de Lenclos ou La Manière jolie de faire l'amour, Paris, 1984.*

LENGLET DUFRESNOY Nicolas

(1674-1755)

Abbé sceptique et déiste, grand amateur de récits clandestins, et plusieurs fois mis à la Bastille en raison de ses idées radicales. Il fréquente le cercle des incrédules qui entourent le prince Eugène de Savoie, qui l'invite en 1721-1723. Admirateur de Bayle* et de Boulainvilliers*, dont il pille les ouvrages pour écrire sa *Méthode pour étudier l'histoire* (1729), c'est avant tout un esprit libre, que Sylvain Maréchal* estime digne de figurer dans son *Dictionnaire des athées* : « Nous réclamons ce savant à cause de la hardiesse et de l'indépendance de ses écrits. » Le recueil des passages censurés de ses œuvres remplit un in-quarto qui circule clandestinement.

Bibliographie : G. Sheridan, Nicolas Lenglet Dufresnoy and the Literary Underworld of the Ancien Régime, Oxford, 1989.

LÉNINE (pseudonyme de Vladimir Ilitch Oulianov)

(1870-1924)

Révolutionnaire et homme d'État russe, originaire de Simbirsk, organisateur de la révolution soviétique de 1917, et créateur de l'URSS, qu'il dirige jusqu'en 1924.

Élevé dans la foi orthodoxe, il abandonne celle-ci à seize ans, sous l'influence de son frère aîné, anarchiste, exécuté en 1887, qui l'avait encouragé à lire les écrits du matérialiste Tchernychevski. Le spectacle de la misère effroyable de la société russe sous le régime tsariste, avec la bénédiction d'un clergé orthodoxe obscurantiste qui entretient la superstition pour maintenir les masses rurales sous sa domination, achève de convaincre le jeune homme du caractère odieux des religions. Quelques années plus tard, l'adhésion au marxisme lui permet de structurer intellectuellement son athéisme.

Pour Lénine, la religion naît de la personnification des forces qui dominent les hommes : « De même que l'impuissance des primitifs luttant contre les puissances de la nature suscite la croyance en Dieu, diable et miracles, de même l'impuissance des classes exploitées luttant contre l'exploiteur suscite irrémédiablement leur foi en une vie meilleure dans l'au-delà. À celui qui travaille et qui peine toute sa vie, la religion enseigne l'humilité et la patience dans sa vie sur terre, en lui proposant une récompense dans le ciel. »

Éradiquer la religion

La misère et l'ignorance expliquent que les damnés de la terre acceptent de telles croyances. La religion est aussi pour eux une drogue, l'opium dont parlait Marx* : « La religion est une sorte de breuvage spirituel qu'ingurgitent les esclaves du capital pour perdre ainsi leur figure humaine et leurs droits à une existence si peu humaine que ce soit. » Contrairement à Feuerbach*, Lénine ne reconnaît aucun rôle positif à la religion : « Il n'est pas vrai que Dieu représente un ensemble d'idées qui éveille et organise des sentiments sociaux... L'idée de Dieu a toujours endormi et émoussé les

“sentiments sociaux”, car elle remplaçait toujours le vivant par la charogne et elle fut toujours une idée d’esclavage. »

À partir de là, une tâche s’impose : éliminer la religion, qui est nuisible sur le plan social et qui est totalement antiscientifique. Lénine est très clair sur ce point : « Il nous faut combattre la religion, voilà l’ABC du marxisme intégral » ; « le marxisme, c’est le matérialisme, et, comme tel, il est inexorablement hostile à la religion », et à toutes les religions : « Derrière chaque icône du Christ, chaque image de Bouddha, l’on ne voit que le geste brutal du capital. »

Comment mener cette lutte ? Pas seulement par des moyens politiques ou policiers. C’est là la méthode des bourgeois, qui se demandent pourquoi la religion reste vivace dans le cœur des simples, et qui répondent : « par suite de l’ignorance du peuple,... alors, à bas la religion, vive l’athéisme ; la diffusion des idées athées est notre tâche principale. Les marxistes disent : c’est faux. » Ce qu’il faut, c’est lutter contre la peur, qui crée les dieux : peur de la misère, du chômage, de la faim, de l’exploitation. Il faut transformer l’ordre social inique, et la religion tombera d’elle-même. Et si les croyants veulent se joindre à ce combat, ils sont les bienvenus. Bref, réaliser l’athéisme par l’action.

Bibliographie : *E. Adler, Lenins Religionsphilosophie, Munich, 1964 ; M.I. Chachnovitch, Lenin und die Fragen des Atheismus, Berlin, 1966.*

LEONTION ou LEONTIUM

(III^e siècle avant notre ère)

Courtisane grecque, épouse de Métrodore*, un des principaux disciples d'Épicure*. Elle partage les idées de ce dernier, et c'est une des rares femmes qui, dans l'Antiquité, ait eu la réputation d'être athée, ce qui lui vaut cette notice dans la catholique *Biographie universelle* : « Elle fit relater dans ses derniers moments des sentiments extravagants et impies tels qu'on devait les attendre d'une prostituée disciple d'Épicure. »

Bibliographie : C. Diano, *Epicuri ethica*, Florence, 1946.

LEPELLETIER DE BOUHELIER Edmond Adolphe

(1846-1913)

Avocat et journaliste français, athée, libre penseur et franc-maçon. En 1879, dans *La Marseillaise*, il appelle à la fondation d'une association nationale de la Libre Pensée : « Tous les républicains qui entendent soustraire leurs dépouilles à la prise de possession du clergé doivent s'efforcer de propager l'idée d'une association de libres penseurs. » Celle-ci devrait rester ouverte à tous les courants de pensée anticléricaux : « Aucune profession doctrinale n'est demandée. Les matérialistes comme les spiritualistes, pourvu qu'ils veuillent se soustraire aux cultes, officiels ou non, sont des nôtres. » En 1882, il fait campagne, dans *Le Mot d'ordre*, pour la laïcisation de la justice, demandant que l'on retire des tribunaux les crucifix : « Il est redoutable ce Christ peint ou barbouillé, il est menaçant, il est nuisible par la force morale qu'il donne aux cléricaux qui l'exhibent et l'exploitent. En arborant ainsi l'image du Christ au-dessus de nos tribunaux, nous fortifions le cléricalisme, nous donnons du prestige, de l'autorité, de la grandeur à toutes les momeries qu'on enseigne au nom du Christ. »

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

LE PETIT Claude

(1638-1662)

Étudiant en droit et auteur d'écrits antireligieux et blasphémateurs. Après une jeunesse agitée, au cours de laquelle il aurait tué un moine, il erre en Europe, puis étudie le droit en vue de devenir avocat. Mais ses pamphlets athées et pornographiques, dont le plus célèbre est *Le Bordel des muses*, conduisent à son arrestation et à son exécution, à 23 ans, pour « lèse-majesté divine et humaine ».

Bibliographie : J.P. Cavaillé, *L'Antre des nymphes. Histoire allégorique de Claude Le Petit*, Paris, 2004.

LEQUINIO Joseph Marie

(1755-1814)

Avocat et révolutionnaire français, né à Sarzeau. Fils d'un chirurgien, il est sous l'Ancien Régime un partisan des Lumières radicales, soucieux à la fois du progrès agronomique sur son domaine de Kerblay et de lutte contre l'obscurantisme clérical.

La Révolution lui permet de poursuivre son œuvre en affichant son athéisme. Député du Morbihan à l'Assemblée législative, il prononce en octobre 1791 un virulent discours contre les prêtres réfractaires. En 1791-1792, il dirige le *Journal des laboureurs* pour instruire le peuple. Député à la Convention, il siège dans les rangs des Montagnards et, envoyé en mission en Charente-Inférieure, il y mène une rigoureuse déchristianisation, signant à Saintes un décret interdisant « de prêcher et d'écrire pour favoriser quelque culte ou opinion religieuse que ce puisse être ». Dans cette région où vit une importante minorité protestante, il s'en prend aux « ci-devant ministres protestants qui s'imaginent que leur culte ayant été un peu moins chargé d'inepties que celui des ministres catholiques, ils peuvent élever leur crédit sur la ruine des autres ». L'église de Rochefort, transformée en Temple de la Vérité, lui sert de tribune.

Son athéisme virulent est dénoncé aux Jacobins par Brival, mais curieusement, Robespierre*, opposé à l'athéisme, prend sa défense, en distinguant « opinions personnelles » et « morale publique ».

Bibliographie : M. Dommanget, « Un pionnier de la libre pensée : Lequinio », La Raison, n° 4, 1956.

LESSING Gotthold Ephraim

(1729-1781)

Écrivain allemand né à Kamenz, en Saxe. Fils d'un pasteur luthérien qui lui fait étudier la théologie, il perd rapidement la foi en passant cette dernière au crible de la raison. Après avoir étudié la médecine, il se consacre au théâtre, tout en publiant des ouvrages de critique artistique et littéraire, d'histoire et de réflexion sur la religion. Celle-ci est au cœur de pièces comme *Le Libre Penseur* et *Nathan le Sage* (1779), d'essais comme *Le Christianisme et la raison* (1753), *L'Éducation du genre humain* et les *Dialogues maçonniques* (1780).

Lessing pense que la religion a été une étape préparatoire à l'avènement de la raison : « La révélation n'enseigne au genre humain rien que la raison humaine laissée à elle-même n'aurait pu trouver, mais par ce moyen l'humanité a reçu et continue à recevoir l'enseignement des vérités essentielles plus tôt qu'elle n'aurait pu l'avoir par elle-même », écrit-il dans *L'Éducation du genre humain*. La révélation est maintenant dépassée, car la raison atteint un stade de développement qui lui permet d'obtenir les mêmes résultats. Nous arrivons à une situation où les vérités révélées doivent se transformer en vérités de raison. Quant à Dieu, c'est un autre nom pour l'idéal, une idée symbolique. L'homme n'a plus besoin des religions positives, qui d'ailleurs se valent toutes, et peut agir de façon rationnelle, en faisant le bien pour le bien, et non en vue d'une récompense. Mais Lessing est saisi de panique devant le vide infini qui s'ouvre à la mort de l'athée. Il le comble par le recours à la métempsycose, qui permet à chacun d'atteindre la perfection au cours de multiples réincarnations. La perpétuation est également collective grâce à une organisation sociale du type de la démocratie autoritaire sur le modèle de la fourmilière : le salut de l'individu est conditionné par le salut de l'ensemble. C'est l'idée développée dans les *Dialogues maçonniques* de 1780, dans lesquels il oppose à l'Église visible l'Église invisible, communauté des hommes éclairés par la raison.

Bibliographie : N. Altenhofer, Lessing oder das Risiko der Aufklärung, Stuttgart, 1981.

LETI Gregorio

(1630-1701)

Historien italien, né à Milan. Émigré en Angleterre, il devient historiographe de Charles II, puis passe en Hollande, où on le trouve en 1685 comme historiographe de la ville d'Amsterdam. Il publie des ouvrages scandaleux sur les maîtresses des papes, et d'après Moreri il rejetait les principaux dogmes chrétiens.

Bibliographie : *S. Maréchal*, Dictionnaire des athées, Paris, 1800 ; *Coda*, Paris, 2008.

LEUBA John

(1884-1952)

Psychologue suisse, président de la Société psychanalytique de Paris de 1946 à 1948, il a publié de nombreux articles dans la *Revue française de psychanalyse*. Dans *La Psychologie des phénomènes religieux*, il présente une interprétation athée de l'histoire des croyances. La religion, après avoir été fondée sur des mythes cosmologiques, a dû, grâce aux progrès scientifiques, se replier sur des considérations historiques, qui à leur tour se révèlent fausses. Son dernier refuge est la subjectivité, l'intériorité : la foi religieuse n'est plus qu'un processus psychique, reposant sur le besoin de consolation, de soutien moral, de tendresse, de paix, soutenu par des impulsions sexuelles inconscientes, mais sans aucune réalité objective.

Bibliographie : Dictionnaire international de la psychanalyse, Alain de Mijolla (dir.), Paris, 2002, art. « Leuba ».

LEUCIPPE

(v^e siècle avant notre ère)

Philosophe grec au sujet duquel on ne sait quasiment rien, et dont même l'existence a été mise en doute par Épicure*. Une solide tradition en fait cependant le disciple de Zénon*, de Parménide* et de Pythagore, et le maître de Démocrite*. Aristote*, Simplicius, Aétius, Simplicius, Diogène Laërce s'accordent pour faire de lui, avec Démocrite, le concepteur du système matérialiste atomiste : « Leucippe et Démocrite soutiennent que les mondes, en nombre illimité et résidant dans le vide illimité, sont formés à partir d'un nombre illimité d'atomes », écrit par exemple Simplicius. Ce monde est incréé. Pour Aétius, « Leucippe, Démocrite et Épicure disent que le monde n'a pas d'âme et n'est pas régi par la providence, mais au contraire par une nature irrationnelle, et qu'il est formé d'atomes ». Le monde est régi par un strict déterminisme, qui est le destin. Ces affirmations sont tirées de la seule phrase qui subsiste de toute l'œuvre supposée de Leucippe, et que cite Aétius : « Nulle chose ne se produit fortuitement, mais toutes choses procèdent de la raison et de la nécessité. »

Bibliographie : J. Burnet, *L'Aurore de la philosophie grecque, trad. fr., Paris, 1952* ; Les Écoles présocratiques, J.-P. Dumont (éd.), *Paris, 1991*.

LÉVESQUE DE BURIGNY Jean

(1692-1785)

Philosophe radical, qui collabore avec ses deux frères, Louis-Jean Lévesque de Pouilly (1691-1750) et Gérard de Champeaux, né en 1694, à *L'Europe savante*, journal de tendance déiste qui paraît de 1718 à 1720. Originaires de Reims, ils s'établissent à Paris, où ils vivent ensemble « dans un quartier éloigné et solitaire ». Ils publient des ouvrages anonymes clandestins hostiles à la religion, comme la *Théorie des sentiments agréables*, de l'aîné, Louis-Jean, en 1736. Mais le plus productif et le plus radical est Jean, auteur en 1724 de *l'Histoire de la philosophie payenne*, en 1730 *De l'examen de la religion*, en 1735 de *l'Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*.

De l'examen de la religion est un ouvrage d'inspiration spinoziste, rejetant la révélation, la prophétie, les miracles, et considérant l'homme comme un phénomène exclusivement naturel. Les notions de bien et de mal sont relatives. La théologie est une discipline creuse, reposant sur du vide. La religion est une invention politique pour asservir le peuple, en le trompant par de faux miracles. « La raison pure nous donne une idée bien plus digne de Dieu que la religion chrétienne » ; elle nous enseigne qu'il ne pourrait pas faire des choses « qui soient formellement contraires à sa nature et à ses attributs ».

Bibliographie : J.V. Genet, Une famille rémoise au XVIII^e siècle. Études historiques sur Louis-Jean Lévesque de Pouilly, Jean Lévesque de Burigny, Gérard de Champeaux, Reims, 1881.

LEVI Primo

(1919-1987)

Écrivain italien, né à Turin, chimiste de formation. D'origine juive, il est déporté à Auschwitz pendant la Seconde Guerre mondiale. Après la guerre, il s'adonne à l'écriture pour témoigner de cette terrible expérience, et finit par se suicider en 1987.

Primo Levi a été formé dans la tradition juive, mais il est athée, et dans le premier livre qu'il publie après la guerre, *Si c'est un homme* (1947), il affirme cet athéisme et montre l'absurdité et l'indécence qu'il y a à rendre grâce à Dieu pour avoir échappé à un génocide où tant d'autres ont péri. Plus tard, il écrit : « C'est en incroyant que je suis entré au camp, et c'est en incroyant que je fus libéré et que j'ai vécu jusqu'à ce jour. En fait, l'expérience du camp et de son affreuse iniquité m'a confirmé dans mon incroyance. Elle m'a empêché, et m'empêche toujours, de concevoir une forme quelconque de providence ou de justice transcendante... Je dois cependant admettre que j'ai eu (une seule fois) la tentation de céder, de chercher refuge dans la prière. C'était en octobre 1944, à un moment où j'ai clairement perçu l'imminence de la mort..., nu et serré contre mes compagnons nus, avec en main ma carte de renseignements personnels, j'attendais de passer devant la commission qui d'un coup d'œil déciderait si je serais immédiatement gazé ou si j'étais encore assez fort pour aller travailler... Une prière dans ces conditions aurait été non seulement absurde (quel droit pourrais-je revendiquer ? et à qui ?), mais blasphématoire, obscène, chargée de la plus grande impiété dont un incroyant soit capable. Je rejetai la tentation : je savais que si je survivais, j'en aurais été honteux. »

Bibliographie : M. Anissimov, Primo Levi ou La Tragédie d'un optimiste, Paris, 1996.

LEVIER Charles

(m. 1735)

Libraire et éditeur à La Haye, c'est un spinoziste, spécialisé dans l'édition de livres clandestins contre la religion. Il joue un rôle essentiel dans la mise au point du texte définitif d'un des ouvrages les plus antireligieux du XVIII^e siècle, *La Vie et l'esprit de Spinoza*, plus connu sous le titre de *Traité des trois imposteurs*, en 1719.

Il s'agit d'un montage réalisé à partir d'écrits de Spinoza*, Hobbes*, Charron*, Naudé*, Vanini*, La Mothe Le Vayer*, cocktail puissamment explosif auquel collaborent des esprits radicaux comme Rousset* de Missy, Jean Aymon*, le libraire Johnson*. Le *Traité* montre combien est absurde la notion traditionnelle de Dieu, fondée sur la Bible, livre plein de « fables impertinentes et ridicules,... contes puérils,... tissus de fragments cousus ensemble en divers temps, et données au public à la fantaisie des rabbins... ». C'est sur ce livre, « qui ne contient que des choses surnaturelles, c'est-à-dire impossibles », que l'on a basé les croyances concernant un monde futur purement imaginaire, sans crainte d'être contredit, « jamais personne n'étant revenu de l'autre [monde] pour nous en dire des nouvelles ». Et « ce qu'il y a de plus étrange, c'est que plus ces fadaïses se contredisent et choquent le bon sens, plus le vulgaire les vénère ».

Les croyances religieuses ont été répandues dans le peuple ignorant et crédule par d'habiles imposteurs : Moïse, un meneur d'hommes rusé, qui a combiné la magie et l'usage de la force, Jésus, subtil marchand de rêves, et Mahomet, un fourbe sanguinaire et lubrique qui utilise son épilepsie comme signe d'inspiration divine. Le contenu de ces trois impostures, les anges, les démons, l'enfer, le paradis, l'au-delà et tout le reste, est un tissu de mensonges destiné à maintenir le peuple dans la soumission par la peur.

LÉVIS Charles Eugène, marquis de

(1669-1734)

Noble français libertin, totalement détaché de la religion et débauché. En 1698, lorsqu'il veut épouser Mlle de Chevreuse, on constate qu'il n'a même jamais été baptisé : « Il fallut donc, dit Saint-Simon, en même jour faire au marquis de Lévis les cérémonies du baptême, lui faire faire sa première confession et sa première communion, et, le soir, à minuit, le marier à Paris à l'hôtel de Luynes. »

Bibliographie : *Saint-Simon, Mémoires, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, Paris, 1983.*

LÉVI-STRAUSS Claude

(1908-2009)

Anthropologue et philosophe français né à Bruxelles. Agrégé de philosophie en 1931, il fait la connaissance de Simone de Beauvoir* et de Merleau-Ponty*, et est influencé par les écrits de Marx*, Freud* et le structuralisme.

De ses voyages dans la forêt amazonienne il tire des enseignements d'ordre sociologique et anthropologique qui marquent profondément ces disciplines : *Race et histoire* (1952), *Tristes Tropiques* (1955), puis *l'Anthropologie structurale* (1958). Professeur au Collège de France dans la chaire d'anthropologie sociale, sa pensée transcende ces disciplines scientifiques pour élaborer une véritable sagesse humaniste athée, teintée d'un profond et lucide pessimisme.

Dans *La Pensée sauvage*, il explique ainsi la naissance du sentiment religieux : « L'anthropomorphisme de la nature (en quoi consiste la religion) et le physiomorphisme de l'homme (par quoi nous définissons la magie), forment deux composantes toujours données, et dont le dosage seulement varie... Il n'y a pas plus de religion sans magie que de magie qui ne contienne au moins un grain de religion. La notion d'une surnature n'existe que pour une humanité qui s'attribue à elle-même des pouvoirs surnaturels, et qui prête, en retour, à la nature, les pouvoirs de sa super-humanité. »

L'ethnologue montre comment la religion correspond à une humanisation des lois naturelles, par attribution à un Être supérieur des forces de la nature, et comment la magie correspond à une naturalisation des actions humaines, par attribution à la nature d'intentions et de pouvoirs de type humain. S'il subsiste un certain mélange des deux attitudes, leur nature est foncièrement différente, mais toutes deux proviennent d'un fonds commun.

De toute façon, « le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui », avec un univers d'où le vivant aura disparu.

LÉVY-BRUHL Lucien

(1857-1939)

Philosophe et sociologue français, né et mort à Paris. Toute son œuvre est une réflexion sur la genèse sociale des structures de la pensée individuelle. C'est la structure du groupe qui détermine la structure de la pensée, et les idées religieuses n'échappent pas à cette règle. La mentalité primitive accepte l'absurde et génère les mythes ; c'est le stade prélogique. Avec le perfectionnement de l'organisation sociale apparaît le stade religieux, dans lequel les mythes deviennent des éléments d'explication causale dans un monde conçu comme une totalité. Mais la mentalité mythique, chez l'homme moderne, tend sans cesse à resurgir, parce qu'elle est une structure inaliénable de l'esprit humain : « Là se trouve la raison profonde du charme qui l'attire vers les contes du folklore, et la séduction de leur langage. Dès que nous y prêtons l'oreille, cette contrainte est suspendue, cette violence fait trêve. En un instant, d'un seul bond, les tendances refoulées regagnent le terrain perdu. Quand nous écoutons des contes, nous abandonnons voluptueusement l'attitude rationnelle, nous ne sommes plus soumis à ses exigences. »

La pensée de Lévy-Bruhl est un athéisme inspiré de la loi des trois états d'Auguste Comte*, dont on trouve un exposé complet dès *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910), puis dans *La Mentalité primitive* (1922) et *La Mythologie primitive* (1925).

Bibliographie : Centenaire de Lucien Lévy-Bruhl, *numéro spécial de la Revue philosophique*, oct-déc 1957.

L'HOSPITAL Michel de

(1505-1573)

Magistrat et homme politique français, il est d'abord professeur de droit à Padoue, puis occupe de hautes fonctions dans l'administration de la justice en France. De 1560 à 1573, il est chancelier, et prône une politique de modération et de compromis entre catholiques et protestants, ce qui lui vaut une réputation d'indifférence religieuse. En 1642, Beaucaire de Péguillon, évêque de Metz, le qualifie d'« homme érudit, certes, mais sans aucun respect de la religion, ou pour le dire mieux, un athée ». Ce que Bayle* ne confirme pas, tout en admettant « qu'il a été fort soupçonné de n'avoir point de religion ». En fait, c'est un érasmien, plus intéressé par la réforme morale que par les problèmes dogmatiques.

Bibliographie : A. Buisson, Michel de L'Hospital, 1505-1573, Paris, 1950.

LINIÈRES (ou LIGNIÈRES) François Payot de

(1628-1704)

Poète français né à Senlis. Il vit en libertin, écrit des vers licencieux, se moque ouvertement de la Bible. Cet épicurien caustique, surnommé « l'athée de Senlis », n'avait d'esprit que contre Dieu, dit Boileau, qui précise qu'il produisait « tous les mois trois couplets impies ». Son amie, Mme Deshoulières, elle-même fort sceptique, le justifie de façon ambiguë : « On le croit indévot, mais, quoique l'on en dise,/ Je crois que dans le fonds Tirsis n'est pas impie./ Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,/ Je crois qu'il est autant catholique que moi. » C'est-à-dire parfaitement incroyant. Elle admet qu'il « suit les conseils d'Épicure* », qu'il « croit un peu trop la nature », et se mêle « de porter jugement sur tout ce que contient le Nouveau Testament ».

Linières lui-même admet sans complexe son athéisme : « La lecture a rendu mon esprit assez fort,/ Contre toutes les peurs que l'on a de la mort ;/ Et ma religion n'a rien qui m'embarrasse,/ Je me ris du scrupule et je hais la grimace. »

Bibliographie : F. Lachèvre, « François Payot de Linières », dans *Mélanges*, Paris, 1920.

LITTRÉ Émile Maximilien Paul

(1801-1881)

Linguiste, médecin et philosophe français, né et mort à Paris. Médecin de formation, interne des hôpitaux de Paris en 1824, il cultive cette discipline pendant toute sa vie, fondant en 1828 le *Journal hebdomadaire de médecine*, puis *L'Expérience* (1837), et publiant en dix volumes une traduction des *Œuvres d'Hippocrate* (1839-1861). Il puise dans ses connaissances médicales pour publier en 1870 *Des origines organiques de la morale*.

Son athéisme de médecin se renforce sur le plan philosophique par sa rencontre avec Auguste Comte* (1844), dont il devient un fervent disciple, refusant toutefois de le suivre dans ses déviations mystiques. Littré multiplie les publications positivistes : *Analyse raisonnée du Cours de philosophie positive d'Auguste Comte* (1845), *Paroles de philosophie positive* (1859), *Auguste Comte et la philosophie positive* (1863), fondation de la *Revue de philosophie positive* (1867), *Fragments de philosophie positive et sociologie contemporaine* (1876).

De 1863 à 1872, il publie son monumental *Dictionnaire de la langue française*. Membre de l'Académie des inscriptions, sa candidature à l'Académie française est rejetée en 1863 en raison de l'opposition de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. Lorsqu'il est enfin élu, en 1871, l'évêque démissionne, refusant la présence dans la compagnie d'un athée notoire. Littré est en effet un des chefs de file de la libre pensée athée militante, franc-maçon en 1875. Son décès, en 1881, est à l'origine d'une violente polémique. L'intellectuel athée avait fini par céder à sa femme et à sa fille, qui le baptisent et lui font administrer l'extrême onction par l'abbé Huvelin, événement célébré comme une grande victoire par les catholiques, tandis que *L'Anticlérical* du 11 juin 1881 publie un article intitulé : « Encore un cadavre volé. Encore une infamie que les prêtres viennent de commettre. » On peut y lire : « Voilà comment Littré l'Athée est mort muni des sacrements de l'Église. Quelle ignominie ! et en même temps quelle scélératesse ! Les prêtres ont eu l'aplomb de dire que le cadavre leur appartenait. Ils

l'ont emporté dans leur tanière, et là, ils l'ont arrosé de leurs sales eaux bénites. »

Bibliographie : *P. Cottin*, Agnostiques français. Positivisme et anarchie. Auguste Comte, Littré, Taine, *Paris*, 1908.

LISZINSKI Casimir

(1634-1689)

Noble polonais, philosophe et militaire, détourné de la foi par la lecture de la *Theologia naturalis* d'Henri Aldsted, dont les arguments en faveur de l'existence de Dieu sont confus et peu convaincants. Liszinski en conclut : « *Ergo non est Deus* » (« Donc Dieu n'existe pas »), phrase qu'il inscrit en marge du livre d'Aldsted.

Puis il rédige un traité *De non existentia Dei* (De la non-existence de Dieu) : Dieu est une invention humaine utilisée comme instrument de domination du peuple. Le manuscrit est dérobé par le nonce Brzoska, qui le transmet à l'évêque de Poznan. Arrêté, jugé, Liszinski est condamné pour athéisme : on lui arrache la langue, on le décapite et on le brûle à Varsovie en 1682.

Bibliographie : J. Pomian-Kloczowski, A History of Polish Christianity, Cambridge University Press, 2000.

LOCKE John

(1632-1704)

Philosophe anglais, né près de Bristol, il a renouvelé les bases de la pensée philosophique, par sa négation des idées innées, son empirisme, préparant la philosophie des Lumières. Médecin de formation, il exerce cette fonction auprès du comte de Shaftesbury. Réfugié en Hollande pour des raisons politiques, il revient en Angleterre après la Glorieuse Révolution de 1688, et publie en 1690 ses œuvres majeures : les deux *Traité du gouvernement* et l'*Essai sur l'entendement humain*.

Comme pour beaucoup de philosophes qui ont ébranlé les bases de la pensée traditionnelle, il faut distinguer l'œuvre elle-même et l'influence qu'elle a exercée, qui dépend beaucoup des opinions personnelles des commentateurs. Locke est un chrétien anglican qui accepte toutes les croyances de base de cette religion. Son apologie de la tolérance exclut formellement les athées, dont il écrit dans sa *Lettre sur la tolérance* : « Ceux qui nient l'existence de Dieu ne doivent pas être tolérés, parce que les promesses, les contrats, les serments et la bonne foi, qui sont les principaux liens de la société civile, ne sauraient engager un athée à tenir sa parole ; et que, si l'on bannit du monde la croyance d'une divinité, on ne peut qu'introduire aussitôt le désordre et la confusion générale. »

Pourtant, Locke, acclamé par Voltaire*, est considéré par les apologistes chrétiens du XVIII^e siècle comme un auteur dangereux, qui a sapé les bases de la foi et préparé les voies de l'athéisme. En déclarant que les notions du bien et du mal reposent sur celles du plaisir et de la peine, que l'inadéquation entre le langage et la pensée est source d'erreurs, que nos connaissances viennent de l'expérience, que la foi doit être rationnelle, il prête le flanc aux accusations de hobbisme. Lorsque des esprits suspects, comme John Toland*, se réclament de son *Reasonableness of Christianity*, qui proclame l'accord nécessaire de la foi et de la raison, le soupçon grandit. Pire : certains, comme le théologien anglican William Carroll, l'accusent de

spinozisme pour avoir écrit que « nous ne pouvons pas dire si l'esprit et le corps sont deux substances ou une seule » : cela est « la base et la somme de l'hypothèse la plus absurde, impie et abominable de Spinoza*, la quintessence même de la folie et de l'athéisme ».

Une prudence qui confine au scepticisme

En fait, la « mauvaise réputation » de Locke vient de sa prudence jugée excessive. Un siècle avant Kant*, il commence le travail de sape contre les capacités de la raison à atteindre la vérité dans le domaine métaphysique : « Les hommes, étendant leurs recherches au-delà de leurs capacités et laissant leurs pensées s'égarer dans ces profondeurs où ils ne peuvent plus trouver aucun point d'appui, il n'est pas étonnant qu'ils posent des questions qui n'aboutissent à aucune solution claire et qui sont seulement propres à les convaincre d'un parfait scepticisme. »

En 1690, dans son *Essai sur l'entendement humain*, John Locke établit d'une part la distinction entre foi et raison, et d'autre part indique les limites de ces dernières. Son œuvre appelle savants et théologiens à la modestie : que les uns et les autres renoncent aux hypothèses métaphysiques, car l'esprit humain est tout juste capable d'atteindre une petite fraction de la vérité : à partir de nos sensations, nous bâtissons nos raisonnements et nos idées, sans jamais pouvoir connaître les causes véritables des phénomènes : « La connaissance n'est autre chose que la perception de la liaison et de la disconvenance qui se trouvent entre deux de nos idées. » Nous sommes enfermés dans notre entendement. Quant à la révélation, elle est réduite à sa plus simple expression : la foi dans le Christ, dénominateur commun des diverses branches du christianisme. Rites et dogmes sont de purs ajouts humains. Foi et raison sont les deux chemins d'accès à la vérité, mais à une vérité très réduite. D'une part, la raison sert à acquérir « la probabilité des proportions ou vérités que l'esprit vient à connaître par des déductions tirées d'idées, qu'il a acquises par l'usage de ses facultés naturelles, c'est-à-dire par sensation ou par réflexion » ; d'autre part, la foi est « un assentiment qu'on donne à toute proposition qui n'est pas ainsi fondée sur les déductions de la raison, mais sur le crédit de celui qui les propose comme venant de la part de Dieu par quelque communication extraordinaire. Cette manière de découvrir des vérités aux hommes, c'est ce que nous appelons la révélation ».

D'un côté, des savants qui savent qu'ils ne peuvent atteindre l'essence des choses ; de l'autre, des croyants qui se limitent à croire au message du Christ. Cette philosophie de la modestie et de l'humilité n'était pas destinée à répandre le scepticisme. En 1695, John Locke écrit d'ailleurs *The Reasonableness of Christianity*, livre dans lequel

finalement foi et raison s'épaulent. Mais sans le vouloir, comme le remarque Harry Burrows Acton, « il n'est pas douteux que sa doctrine tendant à prouver que nous ne pouvons pas connaître les essences réelles, mais seulement les essences nominales fondées sur des idées en rapport contingent les unes avec les autres, a ouvert la voie au scepticisme de Hume* ».

Bibliographie : *G.A.J. Rogers (dir.), Locke's Philosophy, Oxford, 1993.*

LOISY Alfred Firmin

(1857-1940)

Prêtre, théologien et exégète français, né à Ambrières, dans la Marne, poussé à l'athéisme par l'intransigeance de la hiérarchie catholique au cours de la crise moderniste.

Ordonné prêtre en 1879, il se distingue rapidement par ses qualités intellectuelles, et devient professeur d'exégèse à l'Institut catholique de Paris. Il y fait preuve d'une verve critique étonnante, qui séduit, déconcerte et inquiète tout à la fois son entourage. « Il semblait éprouver une sorte de joie à trouver en défaut le texte sacré, dit Mgr Baudrillart. Il était persuadé qu'à tout prix la critique biblique doit être renouvelée. » La lecture de Renan* le marque profondément, mais son intention à l'époque est de défendre la foi en utilisant les mêmes armes que la critique rationaliste. Pour cela, dit-il, il fallait « débarrasser l'Église de cette gnose étroite et surannée que Rome opposait candidelement à un monde en perpétuel progrès ».

En 1890, il soutient une thèse, *l'Histoire du canon de l'Ancien Testament*, où il avance des positions très audacieuses pour l'époque, puis il fonde une revue, *L'Enseignement biblique*, destinée à compléter le maigre enseignement que recevaient les jeunes prêtres sur la Bible. Ses premiers articles s'attaquent au cœur du sujet : la Genèse, les récits de la création, le Déluge, à propos duquel il écrit : « Le point de départ... est sans doute l'inondation annuelle de la Basse Chaldée par la crue de l'Euphrate ; avec le souvenir d'une ou plusieurs catastrophes occasionnées par cette inondation dans les temps primitifs. »

Ces prises de position sont jugées trop audacieuses, et en 1892 le cardinal Meignan lui donne un conseil d'ami d'un stupéfiant cynisme : « Sachez-le, mon bon ami, la critique n'a jamais existé dans l'Église. Qu'est-ce que les Pères ont compris à la Bible ? Rien du tout. Et pendant le Moyen Âge ? Et depuis ? Richard Simon* fut un homme intelligent, un grand critique. Mais remarquez-le bien, il n'a pas réussi. Bossuet l'a écrasé. Bossuet a fait loi. Rome n'a jamais rien entendu à ces questions-là. Tout le clergé catholique est dans une profonde

ignorance sur ce sujet. À l'en vouloir tirer, on court de gros risques, car nos théologiens sont féroces ; ils nous mettraient à l'Index pour rien. Croyez-moi, mon petit Loisy, il faut être bien prudent. J'ai contribué à vous engager dans la voie de la science ; c'est pourquoi j'ai le droit de vous dire : prenez garde ! C'est un conseil de père. Si vous vous exposez au danger, ceux qui pensent comme vous ne viendront pas à votre secours. Les Pères jésuites nous donnent la mesure de ce qu'on peut écrire sur les questions bibliques : ils les étudient à leur manière. Ils ont beaucoup de crédit, les Pères jésuites ! On ne devient pas cardinal sans leur permission ; il faut être bien avec eux... Soyons donc les avocats de la tradition, des avocats sincères, toujours sincères. »

Loisy, qui a une autre conception de la sincérité, persiste à affirmer les droits de la pensée critique. « La présence d'erreurs dans le livre saint est évidente », écrit-il dans *L'Enseignement biblique*, et il en dresse la liste (1892). Ces propos valent au professeur d'université de se retrouver aumônier dans l'institution pour jeunes filles des dominicaines de Neuilly. Il écrit de façon prophétique : « On s'étonnera quelque jour, même dans l'Église romaine – je veux du moins l'espérer – qu'un professeur d'université catholique ait été jugé tout à fait dangereux pour avoir dit, en l'an de grâce 1892, que les récits des premiers chapitres de la Genèse ne sont pas à prendre comme lettre d'histoire, et que l'accord prétendu de la Bible avec les sciences naturelles est une médiocre plaisanterie. »

Cependant, Loisy poursuit ses publications exégétiques, et obtient une chaire de critique biblique à l'École pratique des hautes études. En novembre 1902, il publie *L'Évangile et l'Église*, cinglante critique des déformations apportées par la seconde au message du premier : « Jésus annonçait le Royaume, et c'est l'Église qui est venue », écrit-il. En 270 pages, il établit brillamment la nécessité d'une critique scientifique du Nouveau Testament : « L'Évangile n'est pas entré dans le monde comme un absolu inconditionné, se résumant à une vérité unique et immuable », il a été influencé dès le début par le milieu qui l'a produit. « L'Évangile tout entier était lié à une conception du monde et de l'histoire qui n'est plus la nôtre », et cela est vrai aussi pour les dogmes élaborés par les théologiens. La Résurrection, par exemple, n'est pas un fait d'ordre historique, « mais un fait d'ordre purement surnaturel, supra-historique, et elle n'est pas démontrable ni démontrée par le seul témoignage de l'histoire, indépendamment du témoignage de la foi, dont la force n'est appréciable que pour la foi même ».

Excommunié

Quelques mois après la publication du livre, en juillet 1903, un

nouveau pape est élu, Pie X, un des esprits les plus rétrogrades de la Curie, qui engage immédiatement un combat acharné contre les tendances modernistes dans l'Église, utilisant la délation, le fichage et l'excommunication. Dès le 5 décembre, cinq livres de Loisy sont mis à l'Index, et le 7 mars 1908 leur auteur est frappé d'excommunication majeure, pour avoir soutenu des positions qui sont aujourd'hui parfaitement admises par l'Église officielle.

Dès lors, la pensée de Loisy se radicalise. De 1909 à 1926 il occupe la chaire d'histoire des religions au Collège de France, et il poursuit ses publications exégétiques. Il est désormais athée, comme il le confie à son ami Albert Houtin* : il ne croit, dit-il, ni en Dieu, ni au divin, ni à la vie future, ni au libre arbitre, ni au surnaturel, ni au spirituel. En fait, son athéisme était déjà bien avancé un an avant son excommunication. Il résumait ainsi sa position dans une lettre à Houtin du 16 janvier 1907 : « Le christianisme est un produit de l'humanité. Si donc ce produit n'est pas aussi bon qu'on pourrait le souhaiter, il ne faut s'en prendre ni à Dieu ni au diable, qui n'ont pas mérité d'en endosser à eux seuls la responsabilité. »

Bibliographie : D. Dumont-Dressy, Alfred Loisy, martyr de l'Église, Paris, 1988 ; É. Poulat, Critique et mystique. Autour de Loisy ou La Conscience catholique et l'esprit moderne, Paris, 1984.

LORIMIER René

(1879-1928)

Originaire de Normandie, cet abbé, en conflit avec sa hiérarchie, abandonne la soutane et s'inscrit à la Libre Pensée de Dijon en 1906. Il fait alors des tournées de conférences en Côte-d'Or. Il se réfugie ensuite dans un couvent belge et devient professeur de français dans un collège de Châlons-sur-Marne en 1914, sous le faux nom de René Hamel.

Bibliographie : J. Lalouette, La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.

LORULOT André

(André Roulot, dit) (1885-1963)

Figure marquante de la libre pensée et de l'athéisme militant sous les III^e et IV^e Républiques, dans la presse écrite et par les conférences. En 1917, il fonde la deuxième série de *L'Idée libre*, puis en 1921 *L'Antireligieux*, devenu *L'Action antireligieuse*, puis *La Libre Pensée*, en 1930 *La Calotte* (2^e série). Il rédige aussi des articles pour l'*Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure*.

De 1920 à 1929, il prononce 110 conférences publiques, en France et en Algérie, comme délégué à la propagande de la Fédération nationale des libres penseurs de France et des Colonies. Ce sont des conférences contradictoires, au cours desquelles il affronte un ecclésiastique défenseur de l'Église, comme le chanoine Desgranges, qu'il appelle son « vieil adversaire ». Il lutte aussi pour que les libres penseurs aient un droit de parole à la radio, à l'instar des représentants des religions, ce qui lui est refusé. La TSF, dit-il, est devenue « un instrument de corruption, de mensonge et d'abrutissement entre les mains des cléricaux », et en 1927 il dénonce les manœuvres des jésuites dans le domaine cinématographique.

Utilisant également l'arme de la dérision, il publie en 1934 *La Vie comique de Jésus illustrée*, mettant en évidence les contradictions des Évangiles, les invraisemblances et absurdités, et appelant à se débarrasser du « virus chrétien », pour « donner à l'humanité une philosophie raisonnable et élevée, un Idéal vraiment noble et vraiment libre ». À l'égard du crucifix, reprenant une expression de Leconte de Lisle, il déclare qu'il y en a assez de ce « cadavre suspendu vingt siècles sur nos têtes ». En 1935, dans *La Bible comique illustrée*, il écrit : « Derrière le rire, mon but est de faire un peu d'éducation. En me moquant, j'espère amener le lecteur à réfléchir. En faisant ressortir le caractère enfantin des "Saintes Écritures", en mettant en relief les absurdités, les immoralités, les mensonges contenus dans "le livre de Dieu", j'ai conscience de faire œuvre utile contre le cléricalisme exploiteur et contre la superstition néfaste... avec bon sens,

joyeusement, démolissons l'œuvre des charlatans ! Débourrons les crânes ! »

Bibliographie : A. Lorulot, Pourquoi je suis athée, *Herblay*, 1933 ; A. Bayet, Histoire de la libre pensée, *Paris*, 1970.

LOVECRAFT Howard Phillips

(1890-1937)

Auteur américain de science-fiction, pour qui l'homme n'est qu'un infime détail dans l'Univers. Le cosmos est un mystère insondable, qu'il tente d'illustrer en créant des mythes littéraires qui prennent le contrepied de la Genèse : des puissances extraterrestres, comme Cthulhu, détruisent aveuglement le monde et répandent la folie tandis qu'une humanité dégénérée leur voue un culte répugnant.

Son athéisme s'exprime surtout dans sa correspondance, qui révèle une profonde hostilité à l'égard des mensonges religieux. En 1918, il répond à son ami Maurice Moe, qui lui demandait ce qu'il avait contre la religion : « Jusqu'ici, je n'ai rien vu qui pourrait me donner l'idée que la force cosmique est la manifestation d'un esprit et d'une volonté comme les miens infiniment multipliés, d'une conscience puissante et délibérée qui s'occupe de moi individuellement et directement, misérable habitant d'une pauvre petite chiure de mouche sur la porte arrière d'un univers microscopique, et qui distingue cette excrescence putride pour y envoyer son fils unique, avec la mission de racheter ces maudites limaces de chiures de mouches qu'on appelle les êtres humains. Bah !! Excuse le "Bah !" Je ressens plusieurs "Bahs !", mais je n'en dis qu'un par politesse. Tout cela est tellement puéril. Je ne pourrais pardonner une philosophie qui m'obligerait à avaler une telle absurdité. Ce que j'ai contre la religion ? Voilà ce que j'ai contre elle. » Il ajoute : je demande simplement « une explication scientifique de ce que je vois », alors que les religions nous assènent délibérément des contre-vérités.

En 1932 encore, il assume le qualificatif d'athée dans une lettre à Robert Howard : « Tout ce que je dis, c'est que je pense qu'il est franchement improbable qu'il y ait quoi que ce soit qui ressemble à une volonté cosmique centrale, à un monde spirituel ou à un être éternel. Il s'agit là des idées les plus absurdes et les plus injustifiées que l'on puisse avoir à propos de l'univers, et je ne suis pas assez pinailleur pour prétendre que je ne les vois pas comme une autre

chose que de fieffées idioties. Dans l'idée, je suis agnostique, mais comme je préfère me ranger du côté des preuves tangibles, on doit me classer parmi les athées. »

Bibliographie : *D.G. Smith, H.P. Lovecraft in Popular Culture, 2005.*

LUBBOCK John

(1834-1913)

Préhistorien et naturaliste anglais. En 1870, ce darwinien publie *The Origin of Civilization and the Primitive Condition of Man*, livre basé sur ses études des peuplades primitives d'Australie et de Terre de Feu, dans lequel il affirme que l'humanité originelle est athée, c'est-à-dire qu'elle n'a aucune idée d'un quelconque monde divin. Se plaçant dans une perspective évolutionniste, il retrace les étapes de l'élaboration progressive de la religion, en passant successivement par les phases fétichiste, totémiste, chamaniste, idolâtre anthropomorphique. Lubbock déclare en même temps qu'il existe des peuples entièrement athées : Cafres, Mélanésien, Yagans de la Terre de Feu, Aruntas d'Australie.

Bibliographie : B.G. Trigger, *A History of Archeological Thought*, Cambridge University Press, 1989.

LUCIEN DE SAMOSATE

(125-192)

Écrivain grec, satiriste à l'esprit caustique et sceptique, auteur de nombreux dialogues, diatribes, écrits satiriques, ridiculisant les écoles philosophiques et les religions, tous les dogmatiques et possesseurs de vérités, dénoncés comme des imposteurs. Infatigable voyageur, il exerce des fonctions administratives et judiciaires dans de nombreuses villes d'Asie Mineure, de Grèce, d'Italie, de Gaule, toujours se moquant des charlatans avec une verve mordante que ne lui pardonnent pas les tenants des religions. Dans *Les Sectes à l'encan*, le *Dialogue des dieux*, *L'Ami du mensonge*, *L'Arrivée aux enfers* ou *Le Tyran*, et de nombreux autres écrits (86 ont subsisté), il dénonce les tromperies religieuses et philosophiques, et la crédulité de leurs fidèles.

« D'où vient que la plupart des hommes aiment à mentir, et qu'ils ne se contentent pas de débiter des mensonges, mais ils sont bien aises d'en entendre, et triomphent, quand on les entretient de sornettes, ou qu'ils en content eux-mêmes ? », se demande-t-il dans *Le Menteur* ou *L'Incrédule*. Les hommes se plaisent à croire à « ces rêveries pour faire peur aux petits enfants », et « ceux qui ne croient pas ces choses et autres telles impertinences passent pour impies ». Lucien se moque de tout et de tous, et même des moqueurs et des sceptiques, dans une sorte de tourbillon nihiliste qui emporte les dieux, les mythes, les divinités épouvantails. Les immortels deviennent de ridicules pantins qui se plaignent de leur travail et se querellent, sortis, dit Zeus, de l'imagination de cet « Homère, cet aveugle, ce charlatan, qui nous appelle bienheureux et qui raconte en détail ce qui se passe au ciel, alors qu'il ne pouvait même pas voir ce qui se passait sur terre ». Quant aux chrétiens, ces gens qui vénèrent « ce grand homme qui fut crucifié en Palestine », ce sont une bande de crédules naïfs, qui de surcroît mettent « un empressement infatigable » à se faire tuer, s'offrant stupidement au martyre. Dans *Sur la mort de Pérégrinos*, Lucien met en scène un cynique débauché, meurtrier de son père,

devenu évêque chrétien, et parle des chrétiens comme de « ces pauvres gens qui se sont en effet persuadés qu'ils seront absolument immortels et qu'ils vivront éternellement. En conséquence, ils méprisent la mort, et se livrent volontairement, pour la plupart. En outre, leur premier législateur leur a persuadé qu'ils sont tous frères, une fois qu'ils ont changé de religion et renié les dieux de la Grèce, pour adorer leur fameux sophiste crucifié et vivre selon ses lois... Si donc il vient chez eux quelque imposteur adroit, qui sache profiter des circonstances, il ne tarde guère à s'enrichir en se moquant de leur simplicité ».

Les chrétiens ne pardonneront jamais à Lucien ses sarcasmes. Les « singes de Lucien », qui opposent à la révélation divine d'un monde tragique la révélation humaine d'un monde dérisoire, sont intolérables aux yeux des théologiens.

Bibliographie : *M. Coster, Lucien et la pensée religieuse de son temps, Paris, 1937.*

LUCRÈCE Titus Lucretius Carus

(– 99 - – 55)

Poète latin, disciple d'Épicure*, qui, dans son grand poème philosophique *De natura rerum* (De la nature), montre, en prenant de nombreux exemples mythologiques, que les dieux sont des créations humaines inspirées par la crainte des forces naturelles. La religion, du même coup, rend l'homme malheureux, en lui faisant croire que les catastrophes sont délibérément provoquées par les dieux. Et si ces derniers sont capables de lui envoyer de tels cataclysmes dans cette vie, que ne lui réservent-ils pas dans la suivante ? L'imagination a donc inventé tous ces supplices, qui entretiennent la peur. L'homme doit rejeter toutes ces fables : « Il faut chasser et culbuter cette crainte de l'Achéron, qui, pénétrant jusqu'au fond de l'homme, jette le trouble dans la vie, la colore tout entière de la noirceur de la mort... Il n'est point, comme le dit la fable, de malheureux Tantale craignant sans cesse l'énorme rocher suspendu sur sa tête et paralysé d'une terreur sans objet ; mais c'est plutôt la vaine crainte des dieux qui tourmente la vie des mortels et la peur des coups dont le destin menace chacun de nous... »

Pour Lucrèce, Épicure a sauvé l'homme de la religion. En renversant celle-ci, il lui a rendu sa dignité : « Alors qu'aux yeux de tous l'humanité traînait sur terre une vie abjecte, écrasée sous le poids d'une religion dont le visage, se montrant du haut des régions célestes, menaçait les mortels de son aspect horrible, le premier, un homme de Grèce, osa lever ses yeux mortels contre elle, et contre elle se dresser. Loin de l'arrêter, les fables divines, la foudre, les grondements menaçants du ciel ne firent qu'exciter davantage l'ardeur de son courage et son désir de forcer le premier les portes étroitement closes de la nature... Et par là la religion est à son tour renversée et foulée aux pieds, et nous, la victoire nous élève jusqu'aux cieux. »

Ainsi, selon Lucrèce, l'épicurisme est bel et bien un athéisme. Négligeant les dieux impassibles et heureux que conservait encore son maître, il s'en tient à un pur matérialisme mécaniste. « La matière se

compose d'atomes absolument pleins qui se meuvent, indestructibles, à travers l'éternité... L'univers total n'est donc limité de nulle part » ; infini, formé de vide et de matière, où tout se fait et se défait sans plan d'ensemble.

Bibliographie : *Lucrèce*, De la nature, trad. A. Ernout, Paris, Gallimard, 1990 ; J. Salem, *Lucrèce et l'éthique*, Paris, 1990.

MACHIAVEL Nicolas

(1469-1527)

Diplomate, écrivain, historien et théoricien politique florentin. Étroitement mêlé à la vie politique de sa cité, remplissant les charges de secrétaire et d'ambassadeur, témoin, acteur et victime des vicissitudes de l'exercice du pouvoir, il en tire des leçons dans des ouvrages dont le réalisme et la lucidité, parfois qualifiés de cynisme, dévoilent les hypocrisies des méthodes de gouvernement.

Ses convictions religieuses personnelles sont un mélange d'épicurisme et de scepticisme, tel qu'il s'exprime dans ses pièces de théâtre, comme *La Mandragore* (1515) et dans ses contes moraux, comme *L'Âne d'or* : constat réaliste et désabusé sur un monde où les animaux sont à la fois plus forts, mieux adaptés et plus heureux que les hommes, rongés par leurs pensées, par la peur de la mort, par l'ambition, par les désillusions. « Il n'y a que l'homme qui massacre l'homme, qui le crucifie, qui le dépouille. » Seule solution : jouir de l'existence sans réfléchir. « Je vis bien plus heureux dans ce borborygme où je me plonge et me vautre sans me tourmenter de vaines pensées », conclut l'âne : apologie de l'athéisme pratique.

Les œuvres politiques et historiques, comme *Le Prince* (1513), les *Discours sur la première décade de Tite Live* (1513-1520), les *Histoires florentines* (1520-1526), livrent un autre aspect de la pensée religieuse de Machiavel : la religion n'a jamais été qu'un moyen d'assurer la bonne marche de l'État ; Solon, Lycurgue, Numa, tous les grands législateurs l'ont bien compris : « Où la crainte de Dieu n'existe pas, il faut que l'empire succombe. » Moïse et Mahomet ont su profiter des forces religieuses pour mener leur combat, et Savonarole a aussi utilisé le même subterfuge pour faire « accroire qu'il avait des entretiens avec Dieu ». La religion est le meilleur rempart du Prince, comme Machiavel le répète dans ses *Discours* : « Malheur à l'État où la crainte de l'Être Suprême n'existe plus ! Il doit périr, s'il n'est provisoirement sauvé par la crainte même du prince qui supplée au défaut de religion ; mais, comme les princes ne règnent que le temps

de leur vie, c'est alors pour l'État la dissolution à brève échéance... Rien de plus aisé, au contraire, que de conserver un État composé d'un peuple religieux, par conséquent plein de bons sentiments et enclin à l'union. »

Lorsque la croyance religieuse s'affaiblit, l'esprit de contestation et de révolte progresse. C'est ce qui s'est passé dans l'Antiquité : « Quand ces oracles commencèrent à parler au gré des puissants, et que le peuple eut reconnu la fraude, alors les hommes devinrent moins crédules, et se montrèrent disposés à se soulever. » Les religions païennes sont donc mortes, remplacées par le christianisme – ce que Machiavel semble bien regretter, car la nouvelle religion, peut-être mal comprise, « a rendu les hommes plus faibles ». Le christianisme est devenu la religion de la soumission, à cause de « la lâcheté des hommes qui ont interprété la religion selon la paresse ». Mais les religions aussi sont mortelles : « L'existence de toutes les choses de ce monde a un terme. Je parle ici des corps composés, tels que les républiques ou les religions. Il est plus évident que le jour, que, lorsque ces corps ne se renouvellent pas, ils ne peuvent durer. »

Bibliographie : Q. Skinner, Machiavelli, Oxford University Press, 1981; trad. fr. Machiavel, Paris, 1989.

MACKIE John Leslie

(1917-1981)

Philosophe australien, né à Sydney. Dans son ouvrage *The Miracle of Theism*, il arrive à la conclusion suivante : « Finalement donc, nous pouvons acquiescer à ce que Laplace* dit au sujet de Dieu : nous n'avons pas besoin de cette hypothèse... Le bilan des probabilités est très fortement contre l'existence d'un dieu... [et] on ne peut échapper à ce résultat en rendant la foi volontaire intellectuellement respectable. Il n'y a de toute façon pas moyen de défendre la religion une fois admis qu'on ne peut soutenir rationnellement l'affirmation littérale et factuelle de l'existence d'un Dieu. »

Considérant la fragilité des croyances religieuses, Mackie montre qu'il est dangereux de lier la morale à la foi, car si cette dernière disparaît, elle entraîne avec elle la morale. Si on reconnaît à la morale une base purement humaine, « elle survivra au déclin religieux ».

Bibliographie : J.L. Mackie, *The Miracle of Theism: Arguments for and against the Existence of God*, Oxford University Press, 1982.

MADISON James

(1750-1836)

Homme d'État américain, quatrième Président des États-Unis (1809-1817), spécialiste des questions constitutionnelles, il maîtrise une vaste culture historique et éthique, et a également appris l'hébreu. Très opposé à l'influence religieuse en politique, c'est un incroyant, qui déclare que « pendant quinze siècles, le christianisme a été à l'essai. Qu'en est-il résulté ? Plus ou moins, partout, un clergé orgueilleux et paresseux, des laïcs ignorants et serviles, et chez tous la superstition, la bigoterie et la persécution ».

Bibliographie : A. Koch, Jefferson and Madison, New York, 1950.

MAILLET Benoît de

(1656-1738)

Diplomate français, consul général en Égypte de 1692 à 1708, grand amateur d'écrits clandestins, il rédige au début des années 1730 un traité d'histoire naturelle d'inspiration athée, qui circule sous forme manuscrite avec les encouragements de Fontenelle*, et sera imprimé à Amsterdam en 1748 : *Telliamed, ou Entretien d'un philosophe indien avec un missionnaire français*. La critique a longtemps cru y trouver une préfiguration du transformisme. En fait, comme l'a établi Jacques Roger, ce traité extravagant soutient le fixisme, et par ses références à Épicure*, La Mothe Le Vayer*, Cyrano* de Bergerac, a pour but de combattre le christianisme. Il affirme l'éternité de la matière, car « le système d'un commencement de la matière et du mouvement dans le temps répugne à la raison ». Il existe différents types d'hommes, écrit Benoît de Maillet, dont aucun ne peut être dit image de Dieu descendu d'un Adam ou d'un Noé imaginaire. Pour Jacques Roger, Benoît de Maillet est « d'abord un incrédule à la mode de 1650, ou plus précisément un de ces libertins de 1680 restés fidèles à leurs maîtres des générations précédentes ».

Bibliographie : J. Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, 1963.

MAIMONIDE Moïse

(1135-1204)

Médecin, théologien et philosophe juif, né à Cordoue. Après avoir fui dans sa jeunesse l'Andalousie pour échapper aux persécutions almohades, il s'établit définitivement au Caire en 1165, où il exerce la médecine et compose des traités de théologie et de philosophie. La grande entreprise de sa vie, comme pour son contemporain et compatriote arabe Averroès*, lui aussi natif de Cordoue, est la conciliation entre la foi et la raison. Mission impossible : comme tous les philosophes croyants sincères, Maimonide éveille les soupçons des théologiens.

Conscient des risques, il prend soin pourtant de rédiger son *Guide des égarés* (vers 1190) sous forme d'un puzzle très élaboré, avec des énigmes que seuls des esprits perspicaces peuvent déchiffrer. L'ouvrage se présente comme une réponse aux doutes qu'engendre la pratique de la philosophie quant à la véracité des Écritures ; mais, si l'on suit Leo Strauss, il s'agit en réalité d'une subversion totale des valeurs religieuses traditionnelles par la philosophie. Le lecteur circule dans un dédale de propositions contradictoires censées concilier l'inconciliable, comme l'affirmation aristotélicienne de l'éternité du monde et le mythe religieux de la création. Pour Maimonide, « la science de la loi est une chose à part, et la philosophie est une chose à part ; celle-ci consiste à confirmer les vérités de la loi au moyen de la spéculation vraie ». La foi et la raison sont solidaires et se soutiennent l'une l'autre ; ainsi la foi demande de reconnaître et d'aimer Dieu, ce que la science facilite en étudiant le fonctionnement du monde créé. Le danger est que l'étude du monde aboutisse à ruiner la croyance en Dieu : son œuvre, déjà, semble impliquer que la providence divine ne s'exerce que sur les esprits philosophes, le reste du monde étant abandonné aux lois naturelles, que Dieu est en réalité indifférent aux prières et aux sacrifices, que les formes de la religion biblique sont le fait de concessions à l'esprit primitif d'idolâtrie que les anciens Hébreux avaient connu en Égypte et que la métaphysique

aristotélicienne est la plus haute forme de théologie. Toutes ces pistes semblent mener tout droit à Spinoza*, parfois qualifié de « dernier des disciples médiévaux de Maimonide ».

Pour autant, Maimonide est également l'auteur d'une récapitulation monumentale de la loi religieuse juive à partir du Talmud, qui fait aujourd'hui encore autorité chez les rabbins. Alors, grand maître talmudique ou esprit subversif, l'« Aigle de la synagogue » ? On en débat encore.

Bibliographie : C. Sirat, *La Philosophie juive au Moyen Âge*, Paris, 1983.

MAKARENKO Anton Semionovitch

(1888-1939)

Pédagogue ukrainien, formé sous le régime tsariste, membre de l'Institut de pédagogie de Voltarre, il devient directeur d'école en 1917. En 1920, il ouvre la colonie Maxime Gorki, une communauté destinée à rééduquer de jeunes délinquants en suscitant chez eux une conduite sociale positive, en accord avec l'idéologie marxiste-léniniste : façonner un homme nouveau, au service de la collectivité. Un moment écarté, il est réhabilité en 1932, et ses méthodes remportent un grand succès. Il les explique dans son *Poème pédagogique* de 1933.

La formation du citoyen passe par l'élimination des tendances religieuses, qui aliènent l'individu et le rendent dépendant des superstitions cléricales. Pour cela, Makarenko utilise un mélange de réflexion et de dérision, avec des rites de substitution pseudo-liturgiques, sorte de cure de désintoxication à l'égard de la religion.

Bibliographie : L. Gotovitch, Makarenko, pédagogue praticien, Paris, 1996.

MALCOLM Norman

(1911-1990)

Philosophe américain, ami de Wittgenstein*, professeur à Cornell University. Dans un essai de 1964 intitulé *Est-ce un objet de foi religieuse que « Dieu existe » ?*, il dénonce le sophisme de la preuve ontologique : « La doctrine affirmant que l'existence est une perfection est tout à fait étrange. Il est sensé et vrai de dire que ma future maison sera meilleure si elle est thermiquement isolée ; mais pourrait-on dire qu'elle sera meilleure si elle existe que si elle n'existe pas ? » De la même façon, affirmer que Dieu existe sous prétexte que l'existence ferait partie de la définition d'un être parfait est absurde.

De plus, l'affirmation « Dieu existe » est dénuée de sens, car elle entraînerait des conséquences affectives inconcevables : « Si l'on concevait Dieu comme le créateur tout-puissant du monde et le juge de l'humanité, comment pourrait-on croire qu'il existe et ne pas être atteint du tout par la peur, la terreur ou la crainte ?... Croire qu'il existe, si c'était entièrement en dehors de l'affectivité, serait-ce vraiment croire qu'il existe ? » On ne peut ni affirmer ni infirmer l'existence objective de Dieu ; tout juste peut-on dire que la foi, phénomène psychologique, a une incidence sur le comportement.

Bibliographie : J. Hick (éd.), *Faith and the Philosophers*, Londres, 1964.

MALEBRANCHE Nicolas

(1638-1715)

Philosophe français, ordonné prêtre en 1664, dans l'ordre des Oratoriens. Sa vocation philosophique aurait été déterminée par la lecture du *Traité du monde* de Descartes*. Le système qu'il élabore à partir de 1674 dans *De la recherche de la vérité*, et qu'il précise dans de nombreux autres écrits, dont le *Traité de la nature et de la grâce* (1680), est une sorte de synthèse du *cogito* cartésien et des écrits augustinien sur Dieu et la grâce.

Chez Malebranche, toute la réalité est résorbée en Dieu : la connaissance aussi bien que l'action. Dieu est la cause universelle ; c'est lui qui imprime en nos âmes perceptions et sensations, à partir desquelles nous bâtissons nos idées, si bien que le monde matériel pourrait très bien ne pas exister objectivement ; c'est Dieu qui est à l'origine de toute action, les causes naturelles n'étant que des « causes occasionnelles » qui dépendent de la Cause générale divine. C'est lui qui est la Raison, qui nous communique la vérité par les idées claires et évidentes. Ainsi, foi et raison ne font qu'un, et nous avons une intuition immédiate de Dieu. « Les philosophes sont obligés à la religion, car il n'y a qu'elle qui les puisse tirer de l'embarras où ils se trouvent. »

Que vient donc faire Malebranche dans ce Dictionnaire ? Plusieurs indices laissent penser qu'il y a un problème, à commencer par le fait que presque toutes ses œuvres ont été inscrites à l'Index des livres prohibés, et n'en ont jamais été retirées : *Traité de la nature et de la grâce* en 1689, *De la recherche de la vérité* en 1707, *Les Entretiens sur la métaphysique et la religion*, *Traité de morale* en 1712. Dès 1680 le jésuite Le Valois dénonçait l'incompatibilité du système de Malebranche avec certains dogmes, et Bossuet lui adressait le même reproche que Pascal à Descartes : il le classe parmi « ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut ».

Plus grave : Malebranche prête le flanc à l'accusation de panthéisme et de spinozisme. Absorber tous les êtres, donc la nature, en Dieu, est-ce vraiment différent du fait d'absorber Dieu dans la nature ? Dire qu'il y a une seule cause véritable, n'est-ce pas sous-entendre qu'il y a une seule substance ? C'est bien ce qu'affirme l'ex-oratorien Aubert de Versé en 1684 : pour lui, l'universalité des « lois générales » de Malebranche est du pur spinozisme.

Et Malebranche, confronté à cette accusation, est incapable d'y répondre, comme le montre sa correspondance avec le jeune scientifique Dorthous de Mairan en 1713-1714. Ce dernier avait été choqué à la lecture de Spinoza*, dont il n'arrivait pas à « rompre la chaîne des démonstrations ». Une relecture le laisse désorienté : « plus je le lis, plus je le trouve solide et plein de bon sens ». Il s'adresse alors à Malebranche, demandant au vieux philosophe de démontrer la fausseté du système athée de Spinoza. Il n'obtient que de vagues et confuses considérations contre le spinozisme, « fort obscur et plein d'équivoques ». Mais encore ? Mairan insiste, et n'obtient que des bredouillements gênés. Dois-je en conclure, écrit-il à Malebranche, que vous considérez Spinoza comme « invincible de front, puisque vous ne jugez à propos de le combattre qu'indirectement ? ». Et votre distinction entre « étendue intelligible », qui est « nécessaire, éternelle, infinie », et « étendue créée », qui est le monde fini et transitoire, ressemble étrangement à la distinction spinoziste entre *Natura naturans* et *Natura naturata* ; ce ne sont pas deux substances, mais deux modes de la même substance. Exaspéré mais incapable de répondre, Malebranche rompt le dialogue dans une lettre de septembre 1714, où il dit en avoir assez « de travailler inutilement ».

Bibliographie : F. Alquié, *Le Cartésianisme de Malebranche*, Paris, 1974.

MALHERBE François de

(1555-1628)

Poète français, né à Caen. Devenu poète de cour, il compose des œuvres de circonstance, célébrant petits et grands événements, et il contribue à fixer les règles de la langue française. Détaché de la religion, il est indifférent ou vaguement déiste. « Il n'estoit pas autrement persuadé de l'autre vie », dit Tallemant des Réaux, qui ajoute qu'à l'approche de sa fin « on eu bien de la peine à le résoudre à se confesser ». Plusieurs anecdotes circulaient au sujet de son incroyance. C'est encore à Tallemant que nous devons celle-ci : « Quand les pauvres luy disoient qu'ils prieraient Dieu pour luy, il leur respondoit “qu'il ne croyoit pas qu'ils eussent grand crédit auprès de Dieu, vu le pitoyable estat où il les laissoit, et qu'il eust mieux aymé que M. de Luynes ou M. le surintendant luy eust fait cette promesse”. »

Bibliographie : R. Fromilhague, *La Vie de Malherbe*, Paris, 1954.

MANCINI Giulio

(1558-1630)

Médecin du pape Urbain VIII et chanoine de Saint-Pierre du Vatican, c'est un athée qui méprise la masse crédule et superstitieuse, raille ceux qui respectent le carême et nie l'immortalité de l'âme. Naudé*, qui l'a connu, écrit : « Le pape d'aujourd'hui a eu un médecin qui estoit moralement un fort bon homme, nommé Julio Mancini, grand astrologue, fort sçavant dans les bonnes lettres et qui avoit des bénéfices, qui est ainsi mort à Rome, grand et parfait athée. Toute l'Italie abonde en cette sorte de gens qui ne croient qu'en la fortune. »

Bibliographie : R. Pintard, *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, 1943.

MANDEVILLE Bernard

(1670-1733)

Médecin et théoricien politique hollandais, éduqué à Rotterdam, où il devient disciple de Bayle*. Établi à Londres en 1693, il y publie la fameuse *Fable des abeilles* (1714), et les *Libres pensées sur la religion, l'Église et le bonheur national* (1720). Déiste et libertin, il considère que l'homme est mené uniquement par ses instincts égoïstes et par la peur, sans libre arbitre. L'unique utilité de la religion est de contribuer à l'ordre social. Les athées, dit-il, sont en général des êtres paisibles et cultivés, et ils ne risquent pas de devenir majoritaires dans le peuple, composé d'une masse ignorante et superstitieuse.

Bibliographie : E.J. Hundert, *The Enlightenment's Fable: Bernard Mandeville and the Discovery of Society*, Cambridge, 1994.

MAO ZEDONG

(1893-1976)

Révolutionnaire et dirigeant chinois, fondateur de la Chine communiste. Né dans une famille paysanne du Hunan, il est élevé dans la religion bouddhiste et selon les principes confucéens, qu'on lui enseigne à l'école, de 8 à 13 ans. En 1918 il devient aide bibliothécaire à l'université de Pékin, où il découvre la pensée marxiste, à laquelle il se rallie. En 1921, il participe à la fondation du Parti communiste chinois, dont il devient le chef en 1935, et qu'il conduit à la victoire en 1949, à la suite d'une longue guerre civile.

La construction d'une Chine communiste suppose l'élimination des religions, mais celle-ci ne peut être imposée par la force. Elle doit être l'œuvre des paysans eux-mêmes, comme il l'écrit en 1927 : « Ce sont les paysans qui ont dressé ces statues [des dieux] ; le temps viendra où eux-mêmes les abattront. Il ne sert à rien d'intervenir trop tôt, du dehors. » L'établissement de l'athéisme nécessite une patiente pédagogie, dont Mao donne l'exemple dans ses discours aux paysans : « Quant aux dieux, vous pouvez continuer à les vénérer ; mais aurait-on pu abattre les despotes terriens et les usuriers des campagnes sans les lois paysannes, uniquement avec le dieu de la valeur et la déesse de la miséricorde ? Ils sont bien misérables, ces dieux et ces déesses ! Et vous les avez vénérés pendant des centaines d'années et pour vous ils n'ont pas renversé un seul de ces usuriers ! Vous voulez une diminution des loyers, mais dites-moi : comment croyez-vous l'obtenir ? Avec la foi dans les dieux ou avec la foi dans les ligues paysannes ? »

Parvenu au pouvoir, il réaffirme que « la nouvelle culture de la nouvelle démocratie est scientifique. Elle s'oppose à toutes les idées féodales et superstitieuses ». La lutte antireligieuse prend des formes diverses. Brutale avec le christianisme, assimilé à l'idéologie bourgeoise impérialiste occidentale, plus insidieuse avec les croyances locales, en introduisant des germes de division, en organisant des campagnes de rééducation. Le bouddhisme, allié traditionnel des

propriétaires et exploiters du peuple, et dont l'idéal est, au Tibet, l'établissement d'une théocratie obscurantiste, est bousculé sans ménagement. La religion, assimilée à la superstition, est destinée à disparaître, mais il faudra pour cela attendre que la situation économique et sociale ait suffisamment évolué : « Lorsque l'homme devient capable de gouverner son propre destin, la force surnaturelle, Dieu, Bouddha, Allah, n'est plus nécessaire », déclare *Le Quotidien du Peuple* en 1959.

Mao le répète pendant la Campagne des cent fleurs : « Nous ne pouvons pas abolir la religion par des mesures administratives, ni obliger le peuple à ne pas croire. Nous ne pouvons pas forcer les gens à renier l'idéalisme, comme nous ne pouvons pas les obliger à croire dans le marxisme. »

Pendant la Révolution culturelle, au contraire, les Gardes rouges s'attaquent de front aux religions : les temples et monastères bouddhistes sont détruits, les associations taoïstes mises sous tutelle puis interdites...

Bibliographie : Philip Short, Mao Tsé-Toung, trad. fr., Paris, 2005.

MARAT Jean-Paul

(1743-1793)

Médecin et pamphlétaire révolutionnaire français, né en Suisse. D'une intelligence exceptionnelle, maîtrisant plusieurs langues à douze ans, il réside d'abord en Angleterre, où il étudie la physique, la physiologie, la philosophie, l'histoire. Athée convaincu, il publie en 1773, en anglais, *A Philosophical Essay on Man*, dont la traduction française, *De l'homme, ou des principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme*, paraît en 1776 chez Rey, l'éditeur de Voltaire* à Amsterdam. Marat y expose une conception matérialiste de l'homme, situant le siège de l'âme dans les méninges. Tout dépend du corps, écrit-il : « La raison de la différence des esprits est dans la disposition des organes... tous les hommes doivent chacun la tournure et le caractère de leur esprit à la constitution de leur corps. » Ce qui lui vaut une réplique furieuse de Voltaire dans le *Journal de politique et de littérature* du 5 mai 1777 : « Quand on n'a rien à dire, sinon que le siège de l'âme est dans les méninges, on ne doit pas prodiguer le mépris pour soi-même à un point qui révolte tous les lecteurs... »

En 1774, Marat, qui vient d'obtenir son doctorat en médecine, publie à Londres *The Chains of Slavery*, pamphlet anti-monarchiste et athée, dans lequel il déclare : « Toutes les religions prêtent la main au despotisme ; je n'en connais aucune toutefois qui le favorise autant que la chrétienne. » La même année, il adhère à la franc-maçonnerie. Sous la Révolution, son journal, *L'Ami du peuple*, pousse à la déchristianisation.

Bibliographie : O. Coquart, Marat, Paris, 1993.

MARÉCHAL Sylvain

(1750-1803)

Écrivain révolutionnaire français, né à Paris. Passionnément athée, il consacre toute sa vie et son œuvre à la propagation de l'incroyance. Avocat au Parlement, puis sous-bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, il publie en 1781 *Le Lucrèce français, fragments d'un poème sur Dieu*, en exergue duquel il place cette parodie de la Genèse : « L'homme dit : faisons Dieu ; qu'il soit à notre image ;/ Dieu fut ; et l'ouvrier adora son ouvrage. » Dans le poème, il affiche son matérialisme : « L'univers est la cause ; il n'est rien hors de lui ;/ C'est vouloir l'obscurcir que le mettre en autrui./ La matière est partout ; où Dieu pourrait-il être ?/ Hélas ! nous chercherions en vain à le connaître. »

Renvoyé de la Mazarine en 1784, il est emprisonné en 1788 pour avoir publié l'*Almanach des honnêtes gens*, dans lequel il remplaçait le nom des saints par celui des grands hommes. Sous la Révolution, il se lie à Gracchus Babeuf et participe à la Conspiration des Égaux. En 1800, il publie un *Dictionnaire des athées anciens et modernes*, précédé d'un *Discours préliminaire ou réponse à la demande : qu'est-ce qu'un athée ?*, manifeste d'un athéisme tranquille et résigné, qui se désole de constater l'emprise des superstitions religieuses sur le peuple, mais ne cherche pas à transformer le monde. Sans illusion, il s'adresse au peuple, qui reste attaché à la croyance en Dieu : « Bonnes gens ! Qu'en voulez-vous faire ? À quoi vous est-il bon ? De quels maux vous préserve-t-il ? Votre tout-puissant Dieu, après vous avoir laissés pendant douze siècles sous le despotisme royal, a-t-il su vous défendre de l'anarchie ? Si votre Dieu se mêle de vos affaires, pourquoi vont-elles si mal ? Pourquoi avez-vous des autels et point de mœurs ? Pourquoi tant de prêtres et si peu d'honnêtes gens ? Si votre tout-puissant Dieu se complait là-haut dans une parfaite neutralité, dites, bonnes gens d'ici-bas, n'est-ce pas comme si vous n'aviez point de Dieu ? Les athées ont-ils si grand tort, sont-ils si criminels de pourvoir eux-mêmes à leur salut ?

« Gardez votre Dieu mais ne trouvez pas mauvais si les athées ne multiplient pas les êtres sans nécessité ; et surtout défaites-vous de toute injuste prévention à leur égard.

« Les athées, dont on faisait peur, dont on fait peur encore aujourd'hui aux femmes et aux enfants grands ou petits, sont les meilleurs gens du monde. Ils ne forment point de corporation comme les prêtres, ils n'ont point de propagande ; partant, ils ne peuvent donner ombrage à personne. »

On dit que Dieu est nécessaire à la morale et à l'ordre social, « on réclame un Dieu pour le peuple : le peuple en a besoin pour apprendre à être docile à ses chefs, et ses chefs ne sauraient s'en passer pour soulager leur administration. Répondons : Dieu n'est utile ni aux gouvernés, ni aux gouvernants. Depuis bien des années il ne fait presque plus d'impression sur l'esprit des premiers. Le peuple n'est point assez brut pour ne pas voir que Dieu ne saurait être un frein pour ceux qui le tyrannisent : une expérience journalière ne l'a que trop détrompé à cet égard.

« Une république d'athées donnerait moins de latitude à ses administrateurs suprêmes. Les athées sont des citoyens clairvoyants et pleins de franchise qui ne veulent absolument reconnaître au-dessus d'eux d'autre puissance que la raison. On ne mène point à la verge des hommes de cette trempe. »

Portrait de l'athée en honnête homme

Sylvain Maréchal termine son *Discours* par un portrait de l'athée idéal. Ce n'est pas le libertin provocant, l'érudit prudent, l'intellectuel ambigu, le révolté traqué, le grand seigneur méprisant, le curé au double visage, le philosophe sceptique ou dogmatique. Non, l'athée de Maréchal est un homme ordinaire, simple, vertueux et naturel, humble et sage, libre et droit, qui n'a de leçon à donner à personne, et qui n'entend pas en recevoir :

« Le véritable athée est un philosophe modeste et tranquille qui n'aime point à faire du bruit, et qui n'affiche pas ses principes avec une ostentation puérile, l'athéisme étant la chose du monde la plus naturelle, la plus simple. Sans disputer pour ou contre l'existence divine, l'athée va son droit chemin, et fait pour lui ce que d'autres font pour leur Dieu ; ce n'est pas pour plaire à la divinité, mais pour être bien avec lui-même qu'il pratique la vertu. Trop fier pour obéir à quelqu'un, même à un Dieu, l'athée ne prend d'ordre que de sa conscience. L'athée a un trésor à garder, c'est son honneur. Or, un homme qui se respecte sait ce qu'il doit se défendre ou se permettre, et rougirait, sur ce point, de prendre un conseil ou de suivre un modèle. L'athée est un homme d'honneur. Il aurait honte de devoir à un Dieu une bonne œuvre qu'il peut produire de lui-même et en son

propre nom. Il n'aime pas être poussé au bien, ou détourné du mal : il cherche l'un et évite l'autre, de son plein gré ; et on peut s'en reposer sur lui. Combien de belles actions ont été attribuées à Dieu, et qui n'avaient pour principe que le cœur du grand homme qui les produisait ! Le plus parfait désintéressement est la base de toutes les déterminations de l'athée. Il sait qu'il a des droits, et des devoirs : il exerce les uns sans morgue ; il remplit les autres sans contrainte. L'ordre et la justice sont ses divinités ; et il ne leur fait que de libres sacrifices : le sage, seul, a le droit d'être athée. »

En 1798, Sylvain Maréchal avait rédigé en 103 articles le projet des *Cultes et lois d'une société d'hommes sans Dieu*, daté de « l'an I de la Raison », société idéale d'hommes libres et égaux, où il est interdit de posséder une fortune dépassant trois fois les besoins de chacun.

Il s'est lui-même placé dans son *Dictionnaire des athées*, avec cette épitaphe : « Cy repose un paisible athée :/ il marcha toujours droit, sans regarder les cieux./ Que sa tombe soit respectée !/ L'ami de la vertu fut l'ennemi des dieux. »

Bibliographie : M. Dommanget, Sylvain Maréchal, l'homme sans dieu (1750-1803). Vie et œuvre de l'auteur du Manifeste des Égaux, Paris, 1950 ; S. Maréchal, Dictionnaire des athées anciens et modernes, Paris, 1800, Coda, Paris, 2008.

MARGUERITTE Paul

(1860-1918)

et Victor

(1866-1942)

Écrivains français nés en Algérie. Rattachés au courant naturaliste, ils publient en commun une tétralogie romanesque, *Une époque* (1898-1904), marquée par un contexte matérialiste. Puis ils poursuivent leur œuvre séparément, toujours dans un esprit antireligieux et libertaire, surtout Victor, dont *La Garçonne*, en 1922, cause un scandale. Militants de la libre pensée, ils participent à de nombreuses manifestations anticléricales.

Bibliographie : E. Pilon, Paul et Victor Margueritte, *Paris*, 1905.

MARLOWE Christopher

(1564-1593)

Poète dramatique anglais, né à Canterbury et assassiné à Londres à l'âge de 29 ans. Sa vie turbulente, marquée par de sombres histoires de meurtres, d'espionnage, de fausse monnaie, de pédérastie, donne de lui l'image d'une sorte de poète maudit, clamant la révolte de l'esprit et des sens contre l'oppression religieuse. Son athéisme transparaît dans des pièces comme *Tamerlan le Grand*, et surtout le *Docteur Faust*, mais beaucoup plus encore dans sa conduite tapageuse. Il est accusé d'avoir converti des collègues de l'université de Cambridge. D'après Simon Aldrich, « Marlowe avait un ami, nommé Phineaux, de Douvres, dont il fit un athée, [qui] affirmait que son âme mourrait avec son corps, et que de la même façon que nous ne nous souvenons de rien de ce qui a précédé notre naissance, nous ne nous souviendrons de rien après notre mort ». Marlowe aurait également fait l'apologie de l'athéisme devant Walter Raleigh*, lui-même plus que suspect.

Les propos de Marlowe nous sont connus par les actes de son procès de 1589. Arrêté sur des rumeurs de faux monnayage, meurtre et athéisme, il est jugé à Londres. Son principal accusateur est un autre produit de Cambridge, Richard Baines. D'après ce dernier, Marlowe affirmait « que le premier but de la religion était de tenir les hommes par la peur » ; que « le Christ était un bâtard et sa mère une putain », « que s'il devait créer une nouvelle religion, il utiliserait une méthode plus excellente et admirable », « que saint Jean l'Évangéliste couchait avec le Christ et se reposait sur son sein, et qu'il le sodomisait ». Il répandait « l'athéisme, ne voulant pas que les hommes soient effrayés par des épouvantails et des croquemitaines ». D'après un autre compagnon de Marlowe à Cambridge, Thomas Kyd, l'auteur avait l'habitude « de se moquer des divines Écritures et de ridiculiser les prières ». Un autre, Richard Cholmeley, « dit et croit qu'un certain Marlowe est capable de fournir de meilleures raisons en faveur de l'athéisme qu'aucun ministre ne peut en produire pour prouver la

divinité », et qu'« il a fait une conférence athée devant sir Walter Raleigh et d'autres ». Il disait en plaisantant « que Jésus-Christ était un bâtard, sainte Marie une putain, l'ange Gabriel un mignon du Saint-Esprit, que les Juifs avaient eu raison de persécuter le Christ à cause de sa folie, que Moïse était un histrion ».

Les charges, rassemblées dans une note en dix-sept articles, font état de propos accusant ouvertement Moïse et Jésus d'imposture, leur appliquant les affirmations de Tite Live, Polybe et Machiavel* sur l'origine des religions. « C'était chose facile pour Moïse, qui avait été formé à la magie égyptienne, de tromper les Juifs, peuple simple et grossier. » D'ailleurs, « Moïse n'était qu'un histrion, et un certain Heriot, un homme de Walter Raleigh, pouvait faire beaucoup mieux ». Il l'a prouvé en subjuguant les Indiens par ses fables chrétiennes.

Bibliographie : *D. Riggs, The World of Christopher Marlowe, Londres, 2004.*

MARTIN DE BUSSY Pierre-Jean

(1724-vers 1800)

Juriste français, substitut au Grand Conseil, il compose sous la Révolution des poèmes philosophiques antireligieux, comme *L'Éther* (1794) : « Osons donc publier que la religion/ Naquit du fanatisme et de l'ambition ;/ Que son unique objet, Dieu, n'est qu'une chimère,/ Un fantôme impuissant, une ombre mensongère,/ Qu'on ne prêche aux humains que pour les opprimer./ J'aime mieux imputer à la nécessité/ Mon être et mes destins, qu'à la divinité. »

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800, Coda, Paris, 2008.

MARTINETTI Piero

(1873-1943)

Philosophe italien, dont le rationalisme religieux aboutit de façon paradoxale à une sorte d'athéisme idéaliste. La religion est pour lui le degré le plus élevé de l'activité rationnelle ; elle s'enracine dans l'intuition de l'Unité absolue, excluant aussi bien la révélation que le miracle. La foi est le sommet de la raison, et la raison est la foi purifiée, ce qui équivaut à une sorte de gnose dans laquelle se dissout la notion de Dieu. « Nous sommes ainsi amenés à la limite la plus grave de la philosophie de Martinelli, écrit Gianfranco Morra, limite qui est due, en fin de compte, à son violent rationalisme : le Dieu dont il parle n'est pas une personne mais un principe impersonnel abstrait. Or une religion sans une Personne n'est pas une religion, mais une rêverie intellectualiste. »

Bibliographie : F. Alessio, L'idealismo religioso di P. Martinetti, Brescia, 1950.

MARX Karl

(1818-1883)

Philosophe et économiste allemand, né à Trèves, dans une famille juive convertie au protestantisme. À peine sorti de l'enfance, Marx est totalement détaché de la foi. Très tôt installé dans une incroyance naturelle, renforcée par ses lectures et sa vie d'étudiant, il est amené peu à peu à réfléchir sur le rôle de la religion dans la vie individuelle et sociale, et à reconnaître en elle une aliénation et un instrument d'oppression.

Il aborde la question dès 1841 dans sa thèse de doctorat de philosophie, consacrée aux deux grandes figures du matérialisme antique : *Sur la différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure*. « Je hais tous les dieux », fait-il dire à Prométhée. La philosophie, donc la raison, est « contre tous les dieux du ciel et de la terre ». La raison est de soi athée ; Dieu n'existe que dans la conscience, et croire en cet être transcendant est une insulte à la liberté et à la dignité humaines.

Durant les années qui suivent, Marx s'exprime par des articles dans des journaux rhénans. À la lecture de Hegel* et de Feuerbach*, il approfondit la notion d'aliénation religieuse : « Plus l'homme pose de réalité en Dieu et d'autant moins en retient-il en soi », écrit-il dans les manuscrits de 1844, s'inspirant directement de Feuerbach. Mais contrairement à ce dernier, Marx ne raisonne pas à partir de l'homme supposé universel et identique. L'homme est un produit de la société, des structures économiques, et la religion, produit de l'homme, est par conséquent aussi le produit de cette organisation des forces productives ; elle est une production psychologique issue du contexte socio-économique qui fait que les exploités projettent leur salut dans l'au-delà. Les exploités utilisent donc la religion pour maintenir leur position, en endormant les travailleurs. C'est dans la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, en 1844, qu'il écrit ce passage décisif : « Le fondement de la critique irrégieuse est : l'homme fait la religion, la religion ne fait pas l'homme. Et en réalité

la religion est la conscience de soi ou le sentiment de l'homme, qui ne s'est pas encore conquis ou qui s'est déjà reperdu. Mais l'homme n'est pas une essence abstraite, terrée en dehors du monde. L'homme, c'est le monde de l'homme, État, société. Cet État, cette société produisent la religion, une conscience du monde renversé. La religion... est la réalisation fantastique de l'essence humaine, parce que l'essence humaine ne possède pas de vraie réalité. La lutte contre la religion est ainsi médiatement la lutte contre ce monde, dont la religion est l'arôme spirituel.

« La misère religieuse est, d'une part, l'expression de la misère réelle, et, d'autre part, la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, le sentiment d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit des temps privés d'esprit. Elle est l'opium du peuple. »

La révolution comme dépassement de l'athéisme

Marx, qui vit à Paris de 1843 à 1845, y polémique avec Proudhon* et Bakounine*, et rencontre Engels*. Expulsé en 1845, il s'installe à Bruxelles, et poursuit sa réflexion. Dans un article du 12 septembre 1847 du *Deutsche Brüsseler Zeitung*, il dénonce les principes sociaux du christianisme, explicitant par là le sens de « l'opium du peuple » : « Les principes sociaux du christianisme ont justifié l'esclavage antique et magnifié le servage médiéval ; ils savent également, au besoin, défendre l'oppression du prolétariat, même s'ils le font avec une mine quelque peu navrée. Les principes sociaux du christianisme prêchent la nécessité d'une classe dominante et d'une classe opprimée, et n'ont à offrir à cette dernière que le pieux souhait de voir la première pratiquer la bienfaisance. Les principes sociaux du christianisme placent dans le ciel le dédommagement de toutes les infamies par les conseillers consistoriaux, justifiant par là leur permanence sur la terre. Les principes sociaux du christianisme expliquent toutes les vilenies des oppresseurs envers les opprimés, ou bien comme un juste châtiment du péché originel et des autres péchés, ou bien comme des épreuves que le Seigneur, dans sa sagesse infinie, inflige à ceux qu'il a rachetés. »

C'est par la *praxis* révolutionnaire que l'homme réalisera son autocréation et que du même coup la religion disparaîtra. Feuerbach a cru tuer Dieu, mais il ne l'a fait qu'en théorie. Si les exploiters continuent à se servir de lui, il existe toujours. Ce qu'il faut, c'est faire disparaître les conditions historiques qui ont produit Dieu.

Une fois la révolution prolétarienne effectuée, l'homme pourra vraiment devenir lui-même, se réaliser, s'autocréer ; il remplacera Dieu : « L'athéisme est l'humanisme médiatisé avec soi-même grâce à la suppression de la religion. Ce n'est que grâce à la suppression de

cette médiation – qui est cependant un présupposé nécessaire – qu'il devient l'humanisme positif, qui commence positivement à partir de soi-même. »

Dans la société communiste, l'athéisme lui-même sera dépassé, n'aura plus de sens : « L'athéisme, comme dénégation de cette non-essentialité, n'a plus de sens, car l'athéisme est une négation de Dieu et pose par cette négation l'existence de l'homme ; mais le socialisme comme socialisme n'a plus besoin d'une telle médiation ; il commence avec la conscience théoriquement et pratiquement sensible de l'homme et de la nature comme étant l'essence. Il est la conscience de soi, positive, non plus médiatisée par la suppression de la religion, comme la vie réelle est la réalité positive de l'homme, non plus médiatisée par la suppression de la propriété privée, par le communisme. Le communisme est la position, comme négation de la négation, et en conséquence il est le moment réel, nécessaire pour le prochain développement historique, de l'émancipation et de la reconquête de l'homme. »

Expulsé de Belgique en 1848, Marx, après un passage à Paris, s'installe à Londres en 1849. Là commence sa longue collaboration avec Engels. Mais le problème religieux devient alors secondaire. Toute sa réflexion se porte désormais sur la lutte sociale contre le capitalisme, dont la chute devrait entraîner celle de la religion.

Bibliographie : K. Marx et F. Engels, Sur la religion, *anthologie de textes*, Paris, 1960 ; M. Bertrand, Le Statut de la religion chez Marx et Engels, Paris, 1979.

MATURI Sebastiano

(1843-1917)

Philosophe italien qui, tout en se disant profondément théiste, réduit Dieu à l'idéal de la pensée humaine, comme l'indique le titre de son ouvrage de 1882 : *L'ideale del pensiero umano, ossia la esistenza assoluta di Dio* (L'idéal de la pensée humaine, ou l'existence absolue de Dieu). Toute conception d'un Dieu transcendantal est contraire à la vraie spiritualité, dit-il. Dieu est immanent, il émerge dans la conscience, c'est donc l'homme qui contribue à le créer. Admirateur de Giordano Bruno*, Maturi, en fait, divinise l'homme, et sa différence avec l'athéisme n'est qu'une question de mots.

Bibliographie : A. Guzzo, Maturi, Brescia, 1946.

MAUBERT DE GOUVEST Jean Henri

(1721-1767)

Aventurier français, né à Rouen. Capucin, il s'enfuit de son couvent en 1745, passe en Hollande, devient soldat en Allemagne, redevient capucin à Rome, se fait protestant à Genève, séjourne en Angleterre, revient en Hollande, pérégrinations ponctuées de séjours en prison. Incroyant, il publie en 1752 les *Lettres iroquoises*, dans lesquelles il ridiculise les croyances religieuses, en particulier l'idée de l'immortalité de l'âme.

Bibliographie : L.G. Michaud, « Maubert de Gouvest », dans Biographie universelle, ancienne et moderne, Bruxelles, 1947.

MAUPASSANT Henri René Albert Guy de

(1850-1893)

Écrivain français, né à Tourville-sur-Arques, en Normandie. Après une enfance très libre, un séjour au séminaire d'Yvetot le dégoûte pour toujours de la religion. Hostile à la discipline, aux rituels et à l'obscurantisme de l'enseignement, il fait figure de meneur de la rébellion contre les prêtres, créant une société secrète, L'Oasis, déclarant ouvertement qu'il ne croit pas à la présence réelle. En 1868, il est expulsé pour « irrégion et scandales divers ».

Son athéisme, cependant, est teinté d'une certaine forme de religiosité, qui se manifeste dans l'émotion esthétique qu'il ressent dans les églises et les mosquées. Mais, viscéralement pessimiste, obsédé par la présence du mal et de la souffrance dans le monde, il focalise son indignation sur le créateur mythique de ce chaos, un dieu sadique, « dieu ténébreux..., éternel meurtrier..., éternel faiseur de cadavres et pourvoyeur de cimetières..., meurtrier affamé de mort » (*L'Angélu*), qui se délecte du spectacle des souffrances humaines : « Dieu, monsieur, c'est un massacreur. Il lui faut tous les jours des morts. Il en fait de toutes les façons pour mieux s'amuser » (*Moiron*).

Bibliographie : A.-M. Schmidt, Maupassant par lui-même, Paris, 1962.

MAUPERTUIS Pierre Louis Moreau de

(1698-1759)

Géomètre et philosophe français, né à Saint-Malo, membre de l'Académie des sciences à 25 ans, il participe en 1737 à une expédition dans l'Arctique pour mesurer un degré du méridien terrestre. Membre de l'Académie française en 1743, il réside de 1745 à 1756 à Berlin, où Frédéric* II le nomme président de l'Académie des sciences prussienne. Il y fréquente son compatriote malouin athée, La Mettrie*, le déiste Voltaire*, avec qui il se brouille. Malade, il revient en Suisse et meurt à Bâle.

Ses opinions religieuses sont floues. Dans la *Dissertation sur le nègre blanc* (1744), et la *Vénus physique* (1745), il apparaît plutôt sceptique. Dans son *Essai de cosmologie* (1750), il est à la recherche d'une preuve convaincante de l'existence de Dieu, et passe son temps à détruire les preuves classiques, et en particulier celles qui se basent sur le spectacle de la nature. Vouloir discerner l'œuvre de la providence dans les merveilles de l'adaptation du monde animal et végétal à leur milieu est absurde : « Tant de plantes venimeuses et d'animaux nuisibles, produits et conservés soigneusement dans la nature, sont-ils propres à nous faire connaître la sagesse et la bonté de celui qui les créa ? Si l'on ne découvrait dans l'univers que de pareilles choses, il pourrait n'être que l'ouvrage des démons. » Maupertuis substitue à ces fausses preuves le principe de la moindre quantité d'action : constatant « que toutes les lois du mouvement sont fondées sur le principe du mieux », il en déduit qu'« on ne pourra plus douter qu'elles ne doivent leur établissement à un Être tout-puissant et tout sage », ce qui n'a pas convaincu grand monde. Enfin, dans le *Système de la nature* (1751), il en revient à la solution de facilité : le fidéisme.

Bibliographie : P. Brunet, Maupertuis, Paris, 1929.

McEWAN Ian

(né en 1924)

Romancier et scénariste anglais. Il dénonce dans son œuvre la mystification, l'hystérie et le fanatisme morbide qui se cachent derrière l'enthousiasme religieux. Dans une conférence de 2007 à l'université de Stanford, il fait état de son incompréhension face à l'ahurissante crédulité de la population des États-Unis, un pays qui accumule les prix Nobel et les centres de recherches scientifique, et où 90 % des gens croient au jugement dernier et à l'existence de Dieu, 54 % pensent que le monde a 6 000 ans, 44 % attendent le retour du Christ au cours du siècle à venir.

Paradoxalement, la science la plus moderne, dit-il, a pu contribuer à renforcer les croyances religieuses les plus absurdes, en faisant disparaître les limites du possible, du faisable et du compréhensible : quand tout semble possible, même Dieu n'est pas incongru. Et les menaces de cataclysmes nucléaires et environnementaux stimulent l'imagination apocalyptique : « Au lieu de défier la pensée apocalyptique, la science l'a de toute évidence renforcée... La spirale de nos technologies de destruction et de leur efficacité croissante a stimulé chez les croyants leur passion eschatologique, leur aspiration à la fin des temps... »

Bibliographie : *C. Hitchens, The Portable Atheist, Philadelphie, 2007.*

McTAGGART John

(1866-1925)

Philosophe anglais, qui définit sa position comme un « idéalisme ontologique » inspiré de Hegel. Il considère l'histoire humaine comme un processus de montée progressive de la rationalité, qui tend vers la réalisation de l'Absolu, qui n'est pas une personne, donc qui n'est pas Dieu ; c'est l'unité de tous les Moi, qui conservent leurs différences et leur individualité. Conception immanentiste et sociologique qui n'est qu'une forme d'athéisme.

Bibliographie : C.D. Broad, Examination of McTaggart's Philosophy, Cambridge, 1938.

MEHEGAN Guillaume Alexandre

(1711-1766)

Écrivain français, né dans les Cévennes d'une famille originaire d'Irlande. Déiste, il critique le christianisme dans *L'Origine des Guèbres, ou la Religion naturelle mise en action* (1752), et *l'Origine, les progrès et la décadence de l'idolâtrie* (1756), livres qui lui valurent un emprisonnement.

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800, Coda, Paris, 2008.

MEHMET EFFENDI

(mort vers 1660)

Athée turc, exécuté dans les années 1660 à Constantinople pour avoir « soutenu des arguments contre l'existence de Dieu », dit Mandeville* dans la *Fable des abeilles*. Pierre Bayle* affirme qu'Effendi appartenait à une secte qui « nie absolument la divinité ». C'est également ce que raconte le diplomate anglais Paul Rycaut, qui a séjourné à Constantinople et publié en 1668 l'*Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman* (traduction française de 1670). D'après ce dernier, les athées de l'Empire turc forment un mouvement clandestin, les « Muserins », pour qui Dieu n'est autre chose que la nature. Il y a, dit-il, « un grand nombre de personnes qui sont de cette opinion à Constantinople, la plupart sont des “cadis”, très instruits dans les écrits arabes ». Mehmet Effendi est leur principal martyr, exécuté « pendant mon séjour à Constantinople, pour avoir prononcé d'insolents blasphèmes contre l'existence de Dieu ».

Bibliographie : A. Kors, *Atheism in France, 1650-1729*, Princeton, 1990.

MÉLISSUS ou MÉLISSOS

(v^e siècle avant notre ère)

Philosophe grec né à Samos, disciple de Parménide*. Pour lui, le monde est infini, immobile et éternel. Quant à l'existence des dieux, il est sceptique : « Des dieux, il disait qu'il ne fallait pas donner d'explication définitive. Car on ne pouvait les connaître », écrit Diogène Laërce. D'une certaine façon, sa conception de l'être évoque une forme de panthéisme.

Bibliographie : P. Vernant, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, 1962.

MENCKEN Henry Louis

(1880-1956)

Écrivain américain, né à Baltimore. De sa collaboration au magazine *Smart Set* résultent six volumes d'articles publiés sous le titre de *Préjugés* (1919-1927). Athée militant, il s'en prend avec une ironie mordante à l'absurdité des credo et à leurs conséquences sociales et politiques. En 1925, il rend compte du fameux « procès du singe », au cours duquel un professeur est condamné dans le Tennessee pour avoir enseigné la théorie de l'évolution. Admirateur de Nietzsche*, il proclame que « les dieux sont morts », et dans un texte satirique il énumère tous ces « immortels » qui sont morts : « C'étaient des dieux d'un grand standing et d'une grande dignité, des dieux de peuples civilisés, adorés par des millions de gens. Et ils étaient tous omnipotents, omniscients et éternels. Et ils sont tous morts. »

Bibliographie : C. Hitchens, *The Portable Atheist. Essential Readings For the Nonbeliever*, Philadelphie, 2007.

MERLEAU-PONTY Maurice

(1908-1961)

Philosophe français, né à Rochefort, professeur à la Sorbonne (1949) et au Collège de France (1952). Disciple de Husserl, il développe le courant phénoménologique, basé sur la conscience du corps, qui est « le véhicule de l'être au monde », sur le rôle de la parole comme déploiement des significations, et sur la conscience d'autrui, qui est l'horizon constitutif du monde de chacun. Philosophie du « phénomène », c'est-à-dire de ce qui apparaît à la conscience.

Le grand reproche que Merleau-Ponty adresse à la religion, c'est la notion d'absolu. L'homme est un être fini et contingent ; si on suppose l'existence d'un être absolu, infiniment vrai, bon, beau, puissant, l'homme n'a plus aucune liberté, il n'a plus, littéralement, rien à faire : « Si Dieu est, la perfection est déjà réalisée en ce monde, elle ne saurait être accrue, il n'y a, à la lettre, rien à faire », écrit-il dans *Sens et non-sens* (1948). Tout est donné, tout est joué à l'avance. Sous le regard de Dieu, les hommes ne se distingueraient plus des choses, ils seraient, sous « ce regard infini devant lequel nous sommes sans secret, mais aussi sans liberté, sans désir, sans avenir, réduits à la condition de choses visibles ».

Merleau-Ponty ajoute une critique particulière du christianisme : celui-ci, en instaurant la religion du Père, bloque l'évolution qui mènerait, par la révolte du Fils fait homme, à la religion de l'Esprit, c'est-à-dire de l'homme délivré, enfin libre. Dans les autres religions, les mythes confirment le meurtre du Père, qui permet à l'homme de devenir littéralement a-thée, de se substituer à Dieu. Dans le christianisme, le Père garde toutes les commandes, et l'incarnation du Fils ne sert qu'à ramener l'homme, qui s'était émancipé, dans sa dépendance.

Bibliographie : M. Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, Paris, 1948 ; *Le Visible et l'invisible*, Paris, 1964 ; A. Robinet, *Merleau-Ponty*, Paris, 1970.

MESLIER Jean

(1664-1729)

Curé de la paroisse d'Étrépigny, près de Mézières, dans les Ardennes, et auteur d'un volumineux *Mémoire* posthume, dans lequel il fait profession d'un virulent athéisme. Fils d'un marchand de toiles, devenu prêtre sans vocation en 1689, il remplit pendant quarante ans les fonctions sacerdotales, sans jamais éveiller les soupçons de ses supérieurs et de ses paroissiens.

Il rédige en secret, en trois exemplaires, soit plus de 1 000 pages d'écriture fine, un manuscrit intitulé *Mémoire des pensées et des sentiments de Jean Meslier, prêtre, curé d'Étrépigny et de Balaives,...* où l'on voit des démonstrations claires et évidentes de la vanité et de la fausseté de toutes les divinités et de toutes les religions du monde pour être adressé à ses paroissiens après sa mort, et pour leur servir de témoignage de vérité à eux, et à tous leurs semblables. L'ouvrage est divisé en huit parties, dont chacune constitue une « preuve de la vanité et de la fausseté des religions » :

1. Elles ne sont que des inventions humaines.
2. La foi, « croyance aveugle », est un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures.
3. Fausseté des « prétendues visions et révélations divines ».
4. « Vanité et fausseté des prétendues prophéties de l'Ancien Testament. »
5. Erreurs de la doctrine et de la morale de la religion chrétienne.
6. La religion chrétienne autorise les abus et la tyrannie des grands.
7. Fausseté de « la prétendue existence des dieux ».
8. Fausseté de l'idée de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme.

Meslier a une teinture de philosophie, et il s'inspire beaucoup de Descartes* et de Malebranche*, ce qui confirme le caractère potentiellement dangereux pour la foi de ces auteurs. Pour lui, les cartésiens « sont les plus sensés et les plus judicieux d'entre tous les philosophes déicoles, car ils ont montré que l'ordre du monde dépend des seules forces de la nature ». Meslier est cartésien par la méthode,

par l'esprit de ses démonstrations, cherchant la rigueur et remettant en cause les fausses évidences. Mais il utilise cette méthode pour prouver le matérialisme, et ses commentateurs ont pu le qualifier de « cartésien d'extrême gauche », en raison de sa transposition de la preuve ontologique sur le plan matérialiste. C'est la matière qui est l'être nécessaire et unique. S'inspirant du cartésien Malebranche, Meslier affirme l'existence de vérités éternelles, telles les vérités mathématiques, et il en tire des conclusions sur l'éternité du monde, de la matière, rejetant toute idée de création. Les vérités éternelles sont indépendantes d'une quelconque volonté ; elles sont nécessaires par elles-mêmes. Toute idée de création est absurde. L'âme est elle aussi matérielle ; elle se compose d'atomes subtils, qui se dispersent à la mort.

Dieu n'existe pas. S'il existait, cela se saurait avec évidence, cela se verrait : « S'il y avait véritablement quelque divinité ou quelque être infiniment parfait, qui voulût se faire aimer, et se faire adorer des hommes, il serait de la raison, et de la justice et même du devoir de ce prétendu être infiniment parfait, de se faire manifestement, ou du moins suffisamment connaître de tous ceux et celles dont il voudrait être aimé, adoré et servi. » La foi est un don, déclare l'Église. Alors pourquoi tous les hommes n'ont-ils pas reçu ce don ? « Si c'est qu'ils manquent de foi, pourquoi ne l'ont-ils pas, cette foi ? Et pourquoi ne croient-ils pas, ces maladroits-là ? Puisqu'il leur serait si glorieux et si avantageux de croire, et de faire de si grandes et si admirables choses ? »

Jésus, un fou « archifanatique »

Meslier procède à une critique impitoyable des Écritures. Qui nous garantit la véracité des écrits bibliques ? « Quelles certitudes donc pourrait-il y avoir dans le récit des choses qui sont si anciennes, et qui se sont passées depuis tant de siècles ? Et depuis plusieurs milliers d'années ? Et qui ne nous sont rapportées que par des étrangers, par des gens inconnus, gens sans caractère, et sans autorité, et qui nous disent des choses si extraordinaires et si peu croyables ? » Pour l'Ancien Testament, l'examen est édifiant. À quoi riment ces histoires de fous ? Ces carnages et sacrifices orchestrés par un Dieu qui est supposé être la suprême sagesse et le suprême bonté ? Ces miracles ahurissants qui défient les lois de la nature ? En donner une interprétation spirituelle, symbolique ou allégorique est trop facile. Quant à Jésus, ce fut « un homme de néant, qui n'avait ni talent, ni esprit, ni science, ni adresse, et qui était tout à fait méprisé dans le monde ; un fou, un insensé, un misérable fanatique et un malheureux pendard ». Ce fou aux paraboles extravagantes a aussi un côté pervers : il glorifie la souffrance, déclare d'un côté qu'il vient pour

sauver tous les hommes, et de l'autre qu'il vient les aveugler, et que la plupart seront damnés. Il proclame fièrement qu'il vient mettre la discorde dans le monde et promet un illusoire royaume.

Le scandale de l'enfer

La soi-disant mission du Christ a été un échec : le mal et la souffrance sont toujours là, et on prétend qu'il y a toujours autant d'âmes à aller en enfer. Les chrichticoles répondent que Dieu ne veut pas agir contre notre liberté et nous sauver malgré nous. Argument scandaleux ! Que dirait-on d'un père de famille qui ne chercherait pas à empêcher par la force ses enfants de se précipiter dans une catastrophe ? Lui reprocherait-on de ne pas respecter leur liberté ? Et Dieu, lui, infiniment bon et infiniment puissant, regarde sans broncher des milliards de ses fils et filles se précipiter en enfer ! Il contemple le naufrage de sa propre création ! A-t-on jamais rien vu de plus absurde ?

Ce n'est pas tout. Cet effroyable gâchis qu'est la damnation de l'humanité a été provoqué par le péché d'un seul, le péché originel. Voilà donc un père infiniment bon qui jette dans les souffrances éternelles des milliards de ses créatures parce qu'une seule a, une fois, commis un péché dont on ne connaît même pas la nature ! Et comment d'ailleurs un Dieu infiniment sage et puissant peut-il se sentir offensé par l'acte d'une de ses créatures, lui l'immuable, le serein, l'inaltérable ?

Et voici le comble : Dieu ne trouve rien de mieux pour racheter une faute humaine que d'envoyer son fils se faire tuer par les hommes, obligeant donc ces derniers à commettre un péché encore bien plus grave que le premier pour être sauvés ! Car, sans la crucifixion, pas de rédemption, et la crucifixion, il faut bien qu'elle soit réalisée par des hommes ! Le salut de l'humanité s'effectue grâce à Judas, Pilate et quelques autres, les Juifs essentiellement, qui n'ont pas fini d'expier !

Meslier, à la fin de son terrible réquisitoire, se demande : « Comment a-t-on pu persuader à des hommes raisonnables et judicieux des choses si étranges et si absurdes ? » Mystère. Et il lance ce cri d'outre-tombe : « Vous êtes fous, ô hommes, vous êtes fous de vous laisser conduire de la sorte, et de croire si aveuglément tant de sottises. » N'écoutez plus vos prêtres, qui d'ailleurs ne croient même pas eux-mêmes ce qu'ils racontent. Quand vous lirez cela, « je ne serai rien ». Je n'existerai plus. Quant à ma dépouille, « que les prêtres, que les prêcheurs fassent pour lors de mon corps ce qu'ils voudront ; qu'ils le déchirent, qu'ils le hachent en pièces, qu'ils le rôtiennent ou qu'ils le fricassent, et qu'ils le mangent même encore s'ils veulent, en quelle sauce ils voudront, je ne m'en mets nullement en peine ; je serai pour lors entièrement hors de leurs prises, rien ne sera plus capable de me

faire peur ».

Le succès du *Mémoire*

Les manuscrits du *Mémoire*, recopiés clandestinement, commencent à circuler à partir de 1734. On se les arrache à Paris pour 10 louis d'or. En 1748, La Mettrie*, à Berlin, parle de « ce curé champenois dont bien des gens savent l'histoire, homme de la plus grande vertu et chez lequel on a trouvé trois copies de son athéisme. » Frédéric* II en possède un exemplaire dans sa bibliothèque. Toute l'Europe le connaît. Milord Keith offre à Rousseau* de lui envoyer cet « écrit d'un curé de Champagne dont on a beaucoup parlé ». Grimm constate en 1762 que tous les « curieux » en ont une copie.

Voltaire* ne pouvait pas rater l'occasion : « Je ne crois pas que rien puisse faire plus d'effet que le testament d'un prêtre qui demande pardon à Dieu d'avoir trompé les hommes », écrit-il à Damilaville en 1762. La trahison est patente : Meslier ne demande pas pardon à Dieu, puisqu'il ne croit pas en Dieu. Ce n'est pas ce dont Voltaire a besoin, car il ne veut pas entendre parler d'athéisme. Il rédige donc un *Extrait des sentiments de Jean Meslier*, en le déformant : il fait du curé athée un déiste bon ton, en lui prêtant ses propres opinions. D'Holbach*, plus honnête, restitue, dans *Le Bon Sens* (1775), les passages escamotés par Voltaire, ceux où s'affiche l'athéisme matérialiste de Meslier.

Bibliographie : M. Dommanget, *Le Curé Meslier, athée, communiste et révolutionnaire sous Louis XIV*, Paris, 1965 ; Œuvres de Jean Meslier, J. Deprun, R. Desné, A. Soboul (éd.), Paris, 3 vol., 1970 ; S. Deruette, *Lire Jean Meslier, curé et athée révolutionnaire*, Bruxelles, 2008.

MÉTRODORÉ

(IV^e siècle avant notre ère)

Médecin et philosophe grec, vivant à Chios. Disciple de Démocrite*, il effectue une critique de la connaissance sensible et enseigne l'éternité du monde, ce qui laisse peu de place à l'existence éventuelle de dieux. Maître de Diogène* et d'Hippocrate*, il est généralement considéré comme sceptique.

Bibliographie : V. Brochard, Les Sceptiques grecs, Paris, 1959.

MEUNIER Victor

(1817-1903)

Journaliste français, fondateur de *L'Ami des sciences*, journal de vulgarisation scientifique. Conseiller municipal de Choisy-le-Roi, il participe au *Rappel*, et c'est un militant de la libre pensée. En 1879, en compagnie d'Edmond Lepelletier*, il appelle à la création d'une association pour « la propagation de la foi civile ». Il fait campagne pour « assurer l'exécution des volontés de ceux qui veulent vivre et mourir dans la foi civile ».

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

MEYER Lodewijk

(1629-1681)

Médecin, lexicographe et écrivain hollandais, qui a étudié à Leyde. Il fait partie du groupe de penseurs radicaux qui entourent Spinoza* et Van den Enden*. Pour lui, la philosophie et la science, en se basant sur la méthode cartésienne, doivent entreprendre une transformation de la culture, à commencer par la subversion de la religion. C'est ce qu'il entreprend en 1666 dans un ouvrage anonyme, le *Philosophia S. Scripturae Interpres*. Constatant que le texte biblique a souvent un sens « obscur et douteux », il charge la philosophie d'en rationaliser l'interprétation. « La vraie philosophie » est « la règle infaillible » ; elle ne peut pas être contraire à la théologie, qui doit en suivre les principes. Ainsi, l'idée de création doit disparaître, car la philosophie enseigne que « rien ne peut venir de rien » ; la Trinité est « un monstre, une accumulation de contradictions ».

Le livre provoque un scandale. Il est condamné en 1672 par le consistoire de Haarlem, avec les œuvres de Spinoza. En 1677, Petrus van Mastricht publie à Amsterdam une réfutation de ce qu'il appelle *La Nouvelle Gangrène cartésienne* de cet ouvrage « certainement athée, mais cartésien ». En 1678, l'Anglais John Wilson, dans *L'Interprète authentique des Écritures*, attaque ce qu'il considère comme une entreprise athée de destruction de la Parole divine.

Bibliographie : C.L. Thijssen, « Lodewijk Meyer en diens verhouding tot Descartes en Spinoza », Mededelingen vanwege het Spinozahuis, XI, 1954.

MICHELET Jules

(1798-1874)

Historien français, professeur au Collège de France et membre de l'Institut à partir de 1838, auteur de monumentales fresques historiques : *l'Histoire de France* et *l'Histoire de la Révolution française*. Le lyrisme romantique de son caractère altère fortement la valeur scientifique de ses œuvres. Tempérament passionné, il est animé d'une grande ferveur panthéiste, qui se manifeste dans des écrits politiques comme *L'Oiseau* (1856), *L'Insecte* (1857), *La Mer* (1861), *La Montagne* (1868). Son hostilité à l'égard du christianisme et son anticléricalisme valent à plusieurs de ses œuvres d'être à l'Index : les *Mémoires de Luther* ; *Du prêtre, de la femme, de la famille* ; *L'Amour* ; *La Sorcière* ; *Bible de l'Humanité* ; *Le Prêtre – les jésuites*.

À l'inverse, ses livres figurent dans les bibliothèques de la libre pensée, et en 1904 le journal *La Raison* offre son *Histoire de France* comme prix d'un concours au sujet de la séparation de l'Église et de l'État. Dans *Du prêtre, de la femme, de la famille*, il s'élève contre l'emprise du clergé sur les femmes par la direction de conscience, cette « spirale infinie d'une ruine profonde et ténébreuse ». En 1846 et 1847, son père, puis sa fille sont enterrés civilement, et en 1869, dans *Nos fils*, il dénonce les « entorses au cerveau » que produit l'éducation religieuse.

Dieu n'est pour lui qu'une façon romantique d'exalter l'épopée nationale et révolutionnaire : « Dieu fut visible en 1790 », écrit-il. Pour lui, c'est un « blasphème énorme de dire que la France était sans Dieu », car celui-ci s'est manifesté lors des grandes journées révolutionnaires. La Révolution ne pouvait par conséquent adopter aucune Église, car « elle était une Église elle-même. Comme agape et communion, rien ne fut ici-bas comparable à 90 ».

Bibliographie : R. Barthes, Michelet par lui-même, Paris, 1954.

MILL John Stuart

(1806-1879)

Philosophe et économiste anglais, né à Londres, propagateur de l'utilitarisme, système mis au point par Bentham et destiné à assurer « le plus grand bonheur du plus grand nombre ». Il travaille pour la Compagnie des Indes orientales et publie en 1848 les *Principes d'économie politique*, en 1859 *La liberté*, en 1861 *L'Utilitarisme*. Élu député en 1865, il consacre une bonne partie de son énergie à la cause des femmes et de la contraception. Ses œuvres posthumes, publiées par sa belle-fille, Helen Taylor, contiennent *Trois Essais sur la religion* et une *Autobiographie*, œuvres dans lesquelles il s'explique sur son athéisme, qu'il avait dû dissimuler pendant sa vie.

Son père, raconte-t-il, était agnostique, et l'a élevé dans cette conviction que l'esprit humain est incapable de connaître les causes ultimes de l'être, la pire des religions étant en fait le christianisme : « Imagine, disait-il, un être qui ferait un enfer, qui créerait la race humaine avec la prescience infaillible, et donc l'intention, de voir la grande majorité de ses membres destinés à d'horribles et éternels tourments. » Ainsi éduqué, écrit Mill, « je suis un exemple rare dans ce pays de quelqu'un qui n'a pas rejeté la foi religieuse, mais qui ne l'a jamais eue ».

Le problème, poursuit-il, est que dans la société actuelle (l'Angleterre victorienne) faire l'aveu de son incroyance équivaut à se voir refuser l'accès à tous les emplois publics, à être ostracisé dans le monde bourgeois. Les incroyants sont donc contraints à l'hypocrisie, ce qui donne une fausse idée de l'importance de la religion ; en fait, « le monde serait étonné d'apprendre qu'une grande proportion de ses éléments les plus brillants, des plus remarquables pour leur sagesse et leur vertu, même dans l'opinion populaire, sont des sceptiques complets ».

Cet état de fait est une injustice flagrante, dit-il : les croyants exercent une pression sociale pour empêcher les incroyants de s'exprimer, et si ces derniers le font, ils sont accusés d'agression, de

provocation et d'intolérance. Dire que la foi est absurde n'est pourtant pas un acte d'intolérance, c'est une marque de respect pour la dignité de l'homme, être de raison, avili par les superstitions.

Bibliographie : R. Reeves, John Stuart Mill: Victorian Firebrand, *Atlantic Books*, 2007.

MIRABAUD Jean-Baptiste de

(1675-1760)

Philosophe français, ancien soldat ayant acquis une grande culture personnelle, il fait d'abord partie du cercle de Boulainvilliers*. Secrétaire de la duchesse d'Orléans et chargé de l'éducation de ses filles, il devient en 1742 secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Athée radical, il est l'auteur de nombreux ouvrages clandestins, dont la paternité est parfois incertaine, comme l'*Examen de la religion*. Dans l'*Opinion des Anciens sur le monde* et les *Opinions des Anciens sur la nature de l'âme*, il puise ses arguments dans l'Antiquité païenne pour rejeter l'idée de création, affirmer l'éternité de la matière, dont l'organisation est principe de vie. Dans les *Opinions des Anciens sur les Juifs*, il attribue à « l'imagination », à « l'amour-propre », à « l'inquiétude d'une autre vie » de ces derniers l'invention des notions de Dieu créateur et vengeur, et de l'âme immortelle. Sa réputation d'athéisme est tellement bien établie que d'Holbach* publie sous son nom son fameux *Système de la nature* en 1770.

Bibliographie : P. Rétat, « Érudition et philosophie : Mirabaud et l'Antiquité », dans *Le Matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine*, O. Bloch (dir.), Paris, 1982.

MIRABEAU Honoré Gabriel, comte de

(1749-1791)

Orateur et homme politique français, né à Bignon (Loiret). Fils d'un économiste célèbre, il mène une vie de débauche dès l'adolescence, et son père le fait emprisonner à plusieurs reprises. Dénué de toute croyance religieuse, il est témoin, lors d'un séjour en Allemagne en 1785-1787, du *Pantheismusstreit* (querelle panthéiste), autour des écrits de Lessing*, ce qui lui inspire en 1787 un petit traité, *Sur Moses Mendelssohn, sur la réforme politique des Juifs*. Il s'y prononce en faveur du panthéisme spinoziste. À en juger par le contenu de sa bibliothèque, qui comprend toutes les œuvres de Spinoza*, dont trois versions du *Tractatus*, il fait partie des disciples de ce dernier. Partisan d'une monarchie constitutionnelle, il est opposé à l'influence du clergé et de l'Église dans les affaires publiques.

Bibliographie : J.-P. Desprat, Mirabeau, Paris, 2008.

MOLESCHOTT Jakob

(1822-1893)

Physiologiste et philosophe hollandais, il enseigne la médecine à Utrecht de 1845 à 1847, puis l'anthropologie à Heidelberg. Matérialiste athée, il fait de la chimie l'explication ultime de tous les phénomènes, y compris de l'activité psychologique et de la pensée philosophique, car l'homme se construit par ce qu'il mange. Dans la *Doctrine des aliments pour le peuple* (1850), et dans *La Circulation de la vie* (1852), il fait reposer le processus de la pensée sur le phosphore : « sans phosphore, pas de pensée ». Découvrir la proportion de matière organique chez l'homme intelligent résoudra le problème des capacités cérébrales et permettra d'améliorer le niveau intellectuel. Comme son contemporain Carl Vogt*, il pense que « le cerveau sécrète la pensée comme le foie la bile », et pour lui « la circulation de la matière est l'âme du monde ».

Bibliographie : F. Gregory, *Scientific Materialism in Nineteenth-Century Germany*, Berlin, 1977.

MOLIÈRE Jean-Baptiste Poquelin, dit

(1622-1673)

Comédien et auteur de théâtre français, né et mort à Paris. Ses relations orageuses avec l'Église amènent à poser la question de ses opinions religieuses, difficiles à déterminer avec certitude en raison des dangers que présentait alors la libre expression dans ce domaine. L'utilisation de ses pièces est par ailleurs très délicate : comment savoir quels sont les personnages qui parlent en son nom ?

Ces réserves faites, il est hautement probable que Molière se situe quelque part entre le scepticisme et l'épicurisme matérialiste, comme le suggère déjà en 1705 son premier biographe Grimarest. Dès sa jeunesse, Molière fréquente le milieu épicurien des libertins érudits, dont le maître est Gassendi*. Chapelle*, Chapelain, Cyrano*, La Mothe Le Vayer* ne sont pas des modèles de piété. La vocation de comédien éloigne plus encore de la foi : elle est frappée d'excommunication par l'Église, car elle favorise le libertinage. Plusieurs pièces contiennent des passages aux accents épicuriens : « Chacun n'a que son plaisir en cette vie » (*Le Mariage forcé*) ; « les principes de votre vie sont en vous-même » (*Le Malade imaginaire*) ; « la grande affaire est le plaisir » (*Monsieur de Pourceaugnac*). Les théologiens sont accusés d'imposture, en langage codé, sous couvert d'attaquer les astrologues : « Faire vivre éternellement, guérir par des paroles,... savoir tous les secrets de l'avenir,... commander aux démons » : voilà ce qu'ils prétendent faire (*Les Amants magnifiques*) ; comme les médecins, « toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons et des promesses pour des effets » (*Le Malade imaginaire*). Les uns sont des naïfs, les autres des cyniques. Leurs histoires sont des contes, comme cette affaire de Jésus, dont on lit la parodie en filigrane dans *Amphitryon* : « Le Grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,/ Et sa bonté sans doute est pour nous sans seconde ;/ Il nous promet l'infaillible bonheur/ D'une fortune en mille biens féconde,/ Et chez nous il doit naître un fils d'un très grand cœur :/ Tout cela va le mieux du monde ;/ Mais enfin

coupons aux discours,/ Et que chacun chez soi doucement se retire./ Sur telles affaires toujours/ Le meilleur est de ne rien dire.» Et comment ne pas voir une critique de la théologie dans cette tirade de Béralde : « Ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître ; et de tout temps il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables... Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus. »

Tartuffe et Dom Juan

Et puis, il y a les coups d'éclat : le scandale de *Tartuffe* (1664). La Compagnie du Saint-Sacrement déchaîne la « cabale des dévots » ; l'archevêque de Toulouse excommunie acteurs et spectateurs ; le curé de Saint-Barthélemy demande que Molière soit brûlé vif. Si les autres se taisent, c'est que le roi soutient Molière. En 1665, c'est *Dom Juan*, la révolte humaine contre toute forme de sacré : mon maître, dit Sganarelle, est « un enragé... qui ne croit ni ciel ni enfer,... qui passe cette vie en véritable bête brute ; un pourceau d'Épicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on peut lui faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons ». C'est le défi de l'athée au ciel vide : « Sganarelle : Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au ciel ? Don Juan : Laissons cela. S : C'est-à-dire que non. Et à l'enfer ? DJ : Eh ! S : Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît ? DJ : Oui, oui. S : Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie ? DJ : Ah ! Ah ! Ah ! »

On connaît la fin de Molière : le clergé qui refuse de se déplacer pour l'extrême onction, et qui expédie les obsèques religieuses sous la pression du roi ; Bossuet qui se réjouit ouvertement de la mort de l'histriion.

Bibliographie : A. McKenna, « Épicurisme et matérialisme au XVII^e siècle : quelques perspectives de recherche », dans *Qu'est-ce que les Lumières radicales ? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Paris, 2007.

MONOD Jacques

(1910-1976)

Biologiste et biochimiste français, prix Nobel de médecine en 1965. Professeur à la faculté des sciences de Paris, puis au Collège de France, directeur de l'Institut Pasteur de 1971 à 1976.

Pour lui, « il n'est pas question de prouver que Dieu n'existe pas. Personne n'y parviendra jamais. Dieu est une hypothèse dont la science ne peut pas s'occuper ». La science est étrangère à ce problème, qui est un « pur postulat, à jamais indémontrable ». En fait, Jacques Monod ne s'en tient pas à cet agnosticisme. La science le montre de façon irréfutable : le ciel est vide, Dieu n'existe pas : « L'apparition de la vie elle-même et, au sein de la biosphère, l'émergence de l'homme ne peuvent être conçues que comme le résultat d'un fantastique jeu de hasard où notre numéro a fini par sortir ; elle aurait pu ne pas apparaître et, de toutes les façons, le cosmos insondable qui nous entoure s'en souciait comme d'une guigne. »

En 1970, Monod publie un ouvrage qui fait date dans l'avancée de l'athéisme : *Le Hasard et la nécessité*, qui en fait sont une seule et même chose, les deux faces d'une même réalité dont l'homme est le résultat : « Le hasard pur, le seul hasard, liberté absolue mais aveugle, à la racine même du prodigieux édifice de l'évolution : cette notion centrale de la biologie moderne n'est plus aujourd'hui une hypothèse, parmi d'autres possibles ou au moins concevables. Elle est la seule concevable, comme la seule compatible avec les faits d'observation et d'expérience. Et rien ne permet de supposer (ou d'espérer) que nos conceptions sur ce point devront ou même pourront être révisées. »

Face à cette absence de Dieu, chacun réagit suivant son tempérament, mais dans la plupart des cas, ce n'est pas la sérénité. Pour Monod, il nous reste à assumer l'angoisse de l'homme face à un univers dénué de sens, seul dans son « étrangeté radicale » : « L'Ancienne Alliance est rompue ; l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'univers, d'où il a émergé par hasard.

Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. » À l'homme d'assumer sa situation de fruit du hasard et de se forger un destin.

Bibliographie : *J. Bourdier*, Jacques Monod, religion sans dieux, Paris, 1992.

MONTAIGNE Michel Eyquem, seigneur de

(1533-1592)

Essayiste français, né au château de Montaigne, en Périgord. Vivant à l'époque des guerres de Religion et nourri de culture antique, il a fréquenté les grands, rencontré le pape et le roi, médité sur l'hypocrisie des rapports sociaux et des dogmatismes. Il en tire une leçon qu'au-delà de l'inévitable diversité de ses *Essais* on a à juste titre ramené à cette brève question : « Que sais-je ? » Toute sa sagesse tient en ces trois mots.

Montaigne est le scepticisme incarné. Mieux que les philosophes, il a constaté les limites de la raison, cet « instrument de plomb et de cire, allongeable, ployable et accommodable à tous biais et à toutes mesures », capable de tout justifier, et qui ne sert qu'à camoufler notre ignorance. Les hommes l'utilisent non pas au service de la vérité, mais pour défendre leurs passions. Y compris dans le domaine des croyances religieuses. La raison est incapable de connaître les causes profondes, c'est pourquoi, écrit-il, « de toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle-là me semble avoir eu plus de vraisemblance et plus d'excuse, qui reconnaissait Dieu comme une puissance incompréhensible ».

Or, alors que les hommes sont incapables de connaître quoi que ce soit du monde divin, ils utilisent la religion au service de leurs passions. Cela est évident pour les divagations des musulmans, qui sont « des mocqueurs qui se plient à nostre bestise pour nous emmieller et attirer par ces opinions et espérances convenables à nostre mortel appetit », mais les chrétiens ne valent guère mieux : « nostre religion est faite pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite » ; les hommes « se servent de la religion ; ce devrait être tout le contraire ». Et dans la cacophonie des croyances religieuses, « quiconque croit quelque chose, estime que c'est ouvrage de charité de la persuader à un autre, et pour ce faire ne craint point d'ajouter de son invention ».

Montaigne relève la contradiction de la position chrétienne : les

chrétiens tentent de justifier leur foi par la raison, tout en affirmant que ce qu'ils croient est contraire à la raison : « C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable ; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison. » Comme le disait saint Augustin : « Je crois parce que c'est absurde. »

En réalité, nous croyons plus par coutume et par paresse que par vraie conviction profonde ; nous héritons notre religion de nos parents ; nous la suivons pour faire comme tout le monde, à cause de la pression sociale et de la peur des représailles contre l'incroyance. Placés dans un autre contexte culturel, nous adopterions une autre religion : « Nous ne recevons notre religion qu'à notre façon, et par nos mains, et non autrement que comme les autres religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés au pays où elle était en usage ; ou nous regardons son ancienneté, ou l'autorité des hommes qui l'ont maintenue ; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mécréants, ou suivons ses promesses. Ces considérations-là doivent être employées à notre croyance, mais comme subsidiaires ; ce sont liaisons humaines : une autre religion, d'autres témoins, pareilles promesses et menaces pourraient imprimer par même voie, une croyance contraire. » Conclusion : « Nous sommes chrétiens au même titre que nous sommes périgourdins ou allemands... Plaisante foi, qui ne croit ce qu'elle croit que pour n'avoir pas le courage de décroire ! »

Les athées, quant à eux, tirent argument de tout : « À un athéiste, tous écrits tirent à l'athéisme. » Mais l'athéisme n'est qu'une pose, une façon de se distinguer du vulgaire, qui ne correspond pas à une conviction profonde : dès que le danger apparaît, l'athée se met à prier : « L'athéisme étant une proposition comme dénaturée et monstrueuse, difficile aussi et malaisée d'établir en l'esprit humain, pour insolent et déréglé qu'il puisse être, il s'en est vu assez, par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance, qui, s'ils sont assez fous, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience : pourtant, ils ne manqueront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée en la poitrine ; et quand la crainte ou la maladie aura abattu et appesanti cette licenciée ferveur d'humeur volage, ils ne manqueront pas de se revenir, et de laisser tout discrètement manier aux croyances et exemples publics. Autre chose est un dogme sérieusement digéré ; autre chose ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la débauche d'un esprit démanché, vont nageant témérairement et incertainement en la fantaisie. Hommes bien misérables et écervelés, qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent ! »

Croire ou ne pas croire ? Puisque la raison est incapable de décider, le plus sage est de se conformer aux usages, à la coutume. Faisons

comme tout le monde, sans chercher la nouveauté ou l'originalité, facteurs de troubles : « Tenez-vous dans la route commune ; il ne fait pas bon être si subtil et si fin... Je vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en tout autre chose, la modération et la réserve, et la fuite de la nouveauté et de l'étrangeté : toutes les voies extravagantes me fâchent. »

Bibliographie : *M. Conche*, Montaigne et la philosophie, Paris, 1987 ; *Le Scepticisme, textes présentés par T. Bénatouïl*, Paris, 1997.

MONTEIL Edgar Charles François Louis

(1845-1921)

Écrivain, journaliste, homme politique français, né à Vire. Élevé dans le catholicisme, il évolue rapidement vers l'agnosticisme, puis l'athéisme. Après une participation à la Commune, qui lui vaut une peine de prison, il devient en 1872 gérant du journal *L'Excommunié*, à Lyon. En 1873, il est condamné à un an de prison, 2 000 francs d'amende, 10 000 francs de dommages-intérêts pour diffamation après la publication de *l'Histoire d'un frère ignorantin*, qui scandalise l'Institut des frères de la doctrine chrétienne. Il s'exile alors quelque temps à Anvers.

Franc-maçon et libre penseur, il reprend sa campagne antireligieuse en utilisant les mêmes armes que l'Église : en 1877, il publie le *Catéchisme du libre penseur*, dans lequel on peut lire : « Qu'est-ce que l'âme ? – Rien. – Ce n'est donc point une chose existant dans la nature ? – Non. – Qu'est-ce donc que la distinction entre l'âme et le corps ? – La distinction entre l'âme et le corps est un simple procédé analytique. – Qu'entend-on généralement par le mot âme ? – On nomme âme la pensée indépendante de la matière. – Cette indépendance peut-elle exister ? – Non, puisque tout appartient à l'ordre matériel. »

Sur le même modèle, Charles Bayer écrira en 1903 un *Petit Catéchisme de l'athée*, et Antonin Seuhl en 1913 un *Contre-catéchisme élémentaire* : « Êtes-vous chrétien ? – Non, je suis libre penseur. – Qu'est-ce qu'un libre penseur ? – Le libre penseur est celui qui ne croit pas et n'admet que l'autorité de la science. – Est-ce que Dieu n'a pas seul le pouvoir de créer et de détruire ? – Je ne crois pas à Dieu. – Pourquoi ? – Parce que pour croire à Dieu, il faut le situer dans le temps et dans l'espace et qu'alors il est matériel, c'est-à-dire qu'il n'est plus Dieu. – Les chrétiens ne font-ils pas Dieu immatériel ? – Impossible, et la preuve c'est qu'ils disent que les méchants seront privés de la vue de Dieu, tandis que les bons seront assis à sa droite. »

En 1884, Edgar Monteil publie un *Manuel d'instruction laïque*.

Parallèlement, il poursuit une carrière dans la haute administration. Préfet de la Creuse en 1888-1890, il est surnommé le « préfet des loges », en raison de son appartenance à la franc-maçonnerie et de ses mesures anticléricales.

Bibliographie : V Wright, « La carrière mouvementée du préfet Monteil : préfet des loges », La Revue administrative, 1973, n° 153.

MONVEL Jacques Marie, Boutet de

(1745-1812)

Acteur et auteur dramatique français, il dirige le théâtre français de Stockholm de 1781 à 1788. De retour en France, il écrit des pièces amusantes pour le théâtre des Variétés et pour l'Opéra-Comique. Athée, il prononce des discours lors des cérémonies de la Fête de la Raison, et termine l'un d'eux, en novembre 1793, par ces paroles : « S'il existe un Dieu, je le défie en ce moment de me foudroyer, pour montrer sa puissance. » Rien ne se passa.

Bibliographie : *S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.*

MOORE George Edward

(1873-1958)

Philosophe anglais, l'un des fondateurs, avec son ami Bertrand Russell*, de la philosophie analytique, qui n'est pas une doctrine philosophique mais plutôt une méthode pour traiter les problèmes philosophiques à partir de l'analyse du langage. Ce courant de pensée ne s'intéresse pas à la vérité ou à la fausseté des croyances religieuses, mais à leur sens dans le langage. Or, l'affirmation de l'existence de Dieu est un non-sens logique, une proposition qu'on ne peut ni vérifier ni infirmer.

Moore s'intéresse plus particulièrement à l'analyse du langage commun, expression du sens commun, comme il l'explique en 1925 dans *A Defense of Common Sense*. Pour lui, le sens commun est neutre sur la question de l'existence de Dieu : « Au total, je crois plus juste de dire que le sens commun n'a pas d'opinion sur la question de savoir si nous connaissons effectivement qu'il y a un Dieu ou non : on ne peut dire ni qu'il l'affirme, ni non plus qu'il ne l'affirme pas ; et par conséquent le sens commun n'a pas d'opinion sur l'Univers dans son ensemble. » Quant à la réalité de l'existence de Dieu, il fait preuve d'un extrême scepticisme : « Il est, et c'est le moins qu'on puisse dire, extrêmement douteux qu'il existe un tel être. »

Bibliographie : R.D. Sylvester, *The Moral Philosophy of G.E. Moore*, Philadelphie, 1990.

MORAVIA Alberto (pseudonyme de A. Pincherle)

(1907-1990)

Romancier et essayiste italien, dont l'athéisme se manifeste dans le réalisme matérialiste de type sociologique et psychologique de ses romans. Le christianisme aujourd'hui n'a plus de sens, tout simplement parce que tout le monde est devenu chrétien. Ses valeurs ont été absorbées par la société, qui fait de lui une coquille vide, incapable désormais de jouer un rôle éthique novateur : « Le christianisme a rendu tous les hommes sans exception chrétiens et par suite, ne pouvant les rendre plus que chrétiens, il n'a plus aucune fonction pratique... Hitler était un chrétien, ni plus ni moins que le pape ou Roosevelt... En d'autres termes nous sommes psychologiquement des chrétiens ; mais sur le plan éthique, c'est-à-dire opérant, nous ne le sommes plus, précisément parce que nous le sommes psychologiquement. » C'est ainsi que, par exemple, il fait dire à la prostituée de *La Romana* : « Je me sentis réconfortée par l'idée qu'il y avait un Dieu qui voyait clair en moi, et qui voyait qu'il n'y avait rien de mal ; et que moi, par le seul fait de vivre, j'étais innocente, comme d'ailleurs tous les hommes. »

Bibliographie : L. Tundo, Moravia, Turin, 1968.

MORELLY

(XVIII^e siècle)

Philosophe français, sur la vie duquel on ne sait strictement rien, pas même le prénom, ni les dates de naissance et de décès, au point que l'on a pu mettre en doute son existence, et que son *Code de la nature* (1755) a longtemps été attribué à Diderot*.

Les études récentes, surtout celles de Nicolas Wagner, ont cependant permis de donner consistance à ce fantôme accusé d'athéisme par les lecteurs des œuvres publiées sous son nom : c'est ce que fait J.-N. Hayer en 1760 dans *La Religion vengée* ; en 1762, l'abbé Gauchat, dans ses *Lettres critiques*, qualifie le *Code de la nature* de « code des pourceaux », « code monstrueux », « code infernal » : « Jamais les matérialistes les plus décidés n'ont poussé leurs monstrueux paradoxes aussi loin que le *Code*. C'est en fait de ténèbres, de volupté, d'orgueil, de séduction, passer toutes les bornes ; c'est n'avoir écrit que pour laisser aux hommes des monuments de ravage et de mort. » Pour Gauchat, Morelly est un pur athée.

L'examen de ses œuvres dément ce qualificatif. Après un *Essai sur l'esprit humain* (1743), l'*Essai sur le cœur humain* (1745) est très anticléricale mais affirme l'existence d'un Dieu bon. En 1753, dans *La Basiliade*, il expose un déisme fondé sur l'expérience sensible, acceptant l'immortalité de l'âme, mais excluant tout châtiment éternel. Ses attaques contre le clergé se précisent. Sa haine du prêtre, qui le rapproche de Voltaire* beaucoup plus que de Rousseau*, a même été présentée comme la caractéristique essentielle de son déisme. Pour lui, le matérialisme, auquel il s'oppose, vient d'un excès de douleur et de désespoir. Les matérialistes sont des gens « tristes », « lugubres », mais droits et honnêtes.

Son *Code de la nature* de 1755 porte l'anticléricisme à des sommets : les « vils eunuques » forment une « odieuse cabale » qui tient sous sa coupe la famille royale par « mille mômeries ». Morelly s'en prend aussi à la charité et aux aspects sociaux de la religion ; il s'indigne contre l'imposture religieuse, et refuse les limites de la

condition des mortels, suggérant l'apparition future d'un véritable surhomme ou homme-dieu.

Bibliographie : *N. Wagner*, Morelly, le méconnu des Lumières, *Paris*, 1978.

MORIN André Saturnin

(1807-1888)

Notaire et avocat français à Nogent-le-Rotrou, libre penseur et franc-maçon, il collabore sous le Second Empire à plusieurs revues antireligieuses, comme *L'Excommunié*, *La Pensée nouvelle* (Lyon), *Le Libre Examen* (Bruxelles), *Le Rationaliste* (Genève). Il participe à tous les combats de la libre pensée contre l'Église, et publie des ouvrages athées, sous son nom ou sous le pseudonyme de Miron. En 1864, dans *Jésus réduit à sa juste valeur*, il accuse le Christ d'avoir une moralité douteuse et dangereuse. En 1873, dans *La Confession*, il s'en prend à ce type d'adultère spirituel qu'est la Pénitence, par laquelle la femme partage ses secrets les plus intimes avec son confesseur, qui contrôle son esprit « et y règne sans partage ».

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

MOY Charles Alexandre de

(1750-1834)

Curé parisien de Saint-Laurent, il est élu député suppléant à l'Assemblée constituante. Il exprime son incroyance dans des ouvrages tels que *l'Accord de la religion et des cultes chez une nation libre*, et *Quelques idées d'un citoyen relativement aux fêtes publiques et à un culte national*, où il demande que le mot « Dieu », qui a causé tant de malheurs, soit proscrit et remplacé par celui de « Nature ».

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.

MURET Marc Antoine François

(1526-1585)

Humaniste et érudit français, qui, après avoir enseigné à Bordeaux, où Montaigne* a été son élève, devient régent du collège de Boncourt à Paris. Spécialiste d'Horace, bon connaisseur du grec et du latin, il est accusé d'incrédulité et d'homosexualité, emprisonné puis chassé de Paris en 1553. En 1554, il échappe de peu au bûcher à Toulouse. Il passe à Venise, puis devient secrétaire du cardinal Hippolyte d'Este à Ferrare et professeur de philosophie morale à Rome, où il est ordonné prêtre. Son ami Joseph Scaliger dit de lui que « Muret serait le meilleur chrétien du monde s'il croyait en Dieu aussi bien qu'il persuade qu'il faut y croire ».

Les rumeurs concernant son athéisme ne reposent sur rien de substantiel, mais sont assez insistantes pour que certains lui attribuent la rédaction du *Traité des trois imposteurs* : c'est ce que le juriconsulte Henri Erntius aurait dit en 1636 à Campanella. Rien ne justifie cette accusation.

Bibliographie : F. Delage, Marc Antoine de Muret, poète français, Limoges, 1911.

NAIGEON Jacques André

(1738-1810)

Homme de lettres et philosophe français, ami de Diderot* et de d'Holbach*. Athée, il dirige les volumes de philosophie pour l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke en 1791-1794, dans laquelle il restitue la portée de l'athéisme de Meslier*, en montrant que Voltaire* l'a volontairement déformé parce qu'il avait besoin d'une religion pour défendre l'ordre social. D'après lui, Voltaire est cependant foncièrement athée : l'homme qui a écrit que « si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer » ne peut être croyant.

Dans l'article « Campanella », il écrit que l'athéisme n'est à la portée que d'une petite élite : « Il ne faut pas croire que tout le monde puisse se mettre au niveau de cette opinion [l'athéisme] ; c'est, au contraire, celle d'un très petit nombre d'hommes. Pour être athée, comme Hobbes*, Spinoza*, Bayle*, Dumarsais*, Helvétius*, Diderot et quelques autres, il faut avoir beaucoup observé, beaucoup réfléchi ; il faut joindre à des connaissances très étendues dans plusieurs sciences difficiles une certaine force de tête. Il doit donc y avoir nécessairement très peu d'athées. »

Dans une adresse à l'Assemblée nationale, en 1790, Naigeon déclare que l'état sacerdotal est comme une seconde nature, qui marque le prêtre d'une façon indélébile, même s'il n'est pas vraiment croyant. Attaché à son intérêt et à sa caste, il acquiert une mentalité cléricale qui toujours le pousse à imposer les vues de l'Église : « Sa robe produit à son insu, dans ses idées et dans son caractère, une révolution très marquée, et dont, même avec un bon esprit, il se ressent le reste de sa vie. (...) Il ne faut point se faire d'illusion ; le véritable Dieu du prêtre, c'est son intérêt. Il ne tient à son état que par ce seul lien. »

Naigeon va plus loin. Ces prêtres, animés du même réflexe apologétique, sont eux-mêmes des sceptiques, voire des athées, qui agissent par esprit de corps et constituent une sorte d'État dans l'État : « La plupart ne croient pas un mot de ce qu'ils enseignent ; ils cherchent à faire des dupes ; mais ils ne le sont pas. » « Il n'y a guère

de sorbonnistes, dit-il, qui ne recèlent sous leur fourrure ou le déisme ou l'athéisme ; ils n'en sont que plus intolérants et plus brouillons ; ils le sont ou par caractère, ou par intérêt, ou par hypocrisie. Ce sont les sujets de l'État les plus inutiles, les plus intractables et les plus dangereux. »

Athée convaincu, Naigeon semble cependant hésiter à afficher ses convictions. Sylvain Maréchal*, qui lui accorde une place importante dans son *Dictionnaire des athées*, rapporte que « quelqu'un en 1798 reprochait à Naigeon qu'il n'osait pas avouer son athéisme. Le membre de l'Institut répondit : Voyez mon *Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne*. J'ai dit positivement que Diderot* était athée, et que cette philosophie était la seule qui convint à l'homme vraiment philosophe, puisqu'on arrivait à ce résultat par la seule bonne méthode d'investigation, à savoir : par l'observation, l'expérience, la méditation et le calcul. On peut voir les articles *ordre de l'univers*, *fatalisme*, *fatalité*, *stoïcien*, *Cardan*, *Toland* de la *Nouvelle Encyclopédie* et autres, qui déposent de mes sentiments sur cet article important de la philosophie rationnelle ».

Pourtant, en dépit de ses dénégations, Naigeon n'apprécia pas de figurer dans le *Dictionnaire des athées* de Maréchal, car cela risquait de nuire à son ambition de faire partie du Corps législatif en 1804.

Bibliographie : J.P. Damiron, *Mémoire sur Naigeon*, Paris, 1857.

NAQUET Alfred

(1834-1916)

Médecin, chimiste et homme politique français. Il enseigne la chimie en Italie, mais doit quitter ce pays en 1869 après la publication de *Religion, propriété, famille*, ouvrage dans lequel il expose des vues athées. Passé en Espagne, il revient en France après la chute de l'Empire. Député d'extrême gauche de 1871 à 1883, puis sénateur, il est un des membres du bureau de l'Union démocratique de propagande anticléricale, fondée en 1880, et à l'origine de la loi sur le rétablissement du divorce.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

NASREEN Taslima

(née en 1962)

Femme de lettres et gynécologue bangladaise, elle prend ouvertement position contre les religions, notamment en raison de l'oppression qu'elles exercent sur les femmes. Menacée par les fondamentalistes musulmans, elle s'exile en 1994 en Suède, puis en Allemagne, aux États-Unis, en Inde, où on lui refuse la naturalisation. En 2007, sa tête est mise à prix par un groupe islamiste indien qui offre 500 000 roupies pour sa décapitation. En 2008, elle se réfugie en France où elle reçoit le prix Simone de Beauvoir.

NASSAU Maurice de

(1567-1625)

Homme d'État néerlandais. Stathouder des Provinces-Unies de 1585 à 1625, prince d'Orange à partir de 1618. Officiellement calviniste, c'est en fait un sceptique, comme l'illustre cette anecdote rapportée par Guez de Balzac dans le *Socrate chrétien* (1652) : Maurice de Nassau, sur son lit de mort, alors que les pasteurs protestants qui l'entourent attendent de lui une confession de foi édifiante, se contente de déclarer : « Je vous dirai seulement en peu de mots que je crois que deux et deux font quatre, et quatre et quatre font huit. Monsieur Tel (montrant du doigt un mathématicien qui était là présent) vous pourra éclaircir des autres points de notre créance. »

Bibliographie : J.I. Israel, *The Dutch Republic. Its Rise, Greatness and Fall, 1477-1806*, Oxford, 1995.

NAUDÉ Gabriel

(1600-1653)

Érudit et bibliophile français, né à Paris dans une famille modeste. Ses études aux collèges d'Harcourt, de Montaigu, de Clermont, puis à la faculté de médecine, où il est condisciple de Guy Patin*, lui permettent d'acquérir une vaste culture. Dès cette époque, Naudé fréquente les cercles des libertins érudits, et subit l'influence de quelques maîtres incroyants, comme Claude Bélurgety*, qui considère la Bible comme l'un des plus sots livres au monde. L'incroyance de Naudé se confirme lors d'un séjour d'un an à Padoue, en 1626, au cours duquel il devient l'ami de Crémonini, l'homme qui ne croit « ni Dieu, ni diable, ni l'immortalité de l'âme ».

De retour à Paris, il devient bibliothécaire du président de Mesmes, à qui il dédie en 1627 l'*Avis pour dresser une bibliothèque*. Il fréquente Gassendi*, les frères Dupuy, et en 1631 il part à Rome comme secrétaire du cardinal Guido da Bagno. Il y reste dix ans, au cours desquels il fréquente les érudits italiens, rassemble des livres rares, entretient une correspondance assidue avec ses amis de l'Académie putéane, devient docteur en médecine, et surtout observe les mœurs de l'aristocratie et du haut clergé romains. Hypocrisie, supercherie, imposture, manipulation de la foule crédule par une Église alliée aux grandes familles nobles : Naudé est témoin du machiavélisme romain en action, ce qui conforte son scepticisme. Il l'expose dans un livre publié à Rome en 1639, les *Considérations politiques sur les coups d'État*. Œuvre d'un réalisme poussé au cynisme, qui montre comment la religion, alliée à l'État, sert à maintenir la foule dans l'obéissance.

La religion, soutien de la monarchie

La monarchie s'impose en utilisant des tromperies grossières destinées à subjuguer le peuple, cette bête féroce et stupide, « bête à plusieurs têtes, vagabonde, folle, étourdie, sans conduite, sans esprit ni jugement » : le sacre de Reims, la sainte ampoule miraculeusement apportée par un ange, le pouvoir guérisseur des rois, la mission de

Jeanne d'Arc. « Qui ne sait dissimuler ne sait régner » et, grâce à la coopération des prêtres, le pouvoir royal a pu s'affirmer, aidé par la superstition populaire : « Qu'un Pierre l'Ermite vienne lui prêcher la croisade, il fera des reliques des poils de son mulet », écrit Naudé à propos du peuple.

L'esprit critique de Naudé repose sur une vaste érudition historique, qui le conduit à dénoncer toute forme d'occultisme, à détruire impitoyablement mythes et légendes, à attaquer les Rose-Croix, et surtout à élaborer une impressionnante synthèse de la naissance et du déclin inéluctable des religions, y compris le christianisme. Les monarchies, écrit-il, ont « commencé par quelques-unes de ces inventions et supercheries, en faisant marcher la religion et les miracles en tête d'une longue suite de barbaries et cruautés ». En se convertissant, Clovis n'a utilisé qu'un subterfuge politique, puis les moines ont forgé de fausses histoires de combats avec les diables. Les religions, poursuit-il, subissent le même sort que les empires : elles aussi sont mortelles, les « États venant à vieillir et à se corrompre, la religion par les hérésies ou athéismes ».

Pour Naudé, les grands événements récents, invention de l'imprimerie, grandes découvertes maritimes, héliocentrisme, schisme protestant, affaiblissent inéluctablement la religion, qui va vers son déclin. Il en veut pour signe la multiplication des athées, qui étaient inexistantes avant le règne de François I^{er} : « C'est une chose hors de doute, qu'il s'est fait plus de nouveaux systèmes dedans l'astronomie, que plus de nouveautés se sont introduites dans la philosophie, médecine et théologie, que le nombre des athées s'est fait plus paraître depuis l'année 1542 [Copernic], qu'après la prise de Constantinople tous les Grecs, et les sciences avec eux, se réfugièrent en Europe et particulièrement en France et en Italie, qu'il ne s'en était fait pendant les mille années précédentes. Pour moi, je défie les mieux versés en notre histoire de France, de m'y montrer que quelqu'un ait été accusé d'athéisme auparavant le règne de François premier, surnommé le restaurateur des lettres, et peut-être encore serait-on bien empêché de me montrer le même dans l'histoire d'Italie, auparavant les caresses que Cosme et Laurent de Médicis firent aux hommes lettrés. »

La religion va au-devant de crises sans précédent : « J'ai peur que ces vieilles hérésies théologiques ne soient rien à l'égard des nouvelles. » Tout en prétendant pour la forme mettre le christianisme hors de cause dans ses comparaisons avec les autres religions, Naudé en prédit néanmoins la fin : « Il ne faut donc pas croupir en l'erreur de ces faibles esprits, qui s'imaginent que Rome sera toujours le siège des Saints-Pères. »

C'est donc complètement « déniaisé » que Naudé revient en France en 1642. Il entre alors au service d'un maître qui incarne exactement

ses *Considérations* : Mazarin. Pendant dix ans, il dirige sa bibliothèque, réunissant avec passion plus de 40 000 volumes, qu'il va chercher dans tous les pays d'Europe, et il fait de cette « bibliothèque mazarine » la première bibliothèque ouverte au public en France. Quant à sa bibliothèque personnelle, on y trouve un important fonds de livres interdits, de Vanini* à Bruno*, révélateur de ses convictions profondes.

Bibliographie : F. Queyroux, Recherches sur Gabriel Naudé (1600-1653), érudit et bibliothécaire, *thèse de l'École des chartes*, 1989 ; L. Bianchi, Rinascimento e libertinismo : studi su Gabriel Naudé, *Naples*, 1996.

NEEDHAM John Turberville

(1713-1781)

Biologiste et prêtre catholique anglais, membre de la Royal Society. Sa foi personnelle n'est pas en cause, mais ses travaux, basés sur les observations microscopiques des germes, publiés à partir de 1745, provoquent une polémique. Ses théories sur l'épigénèse, reprises par les tenants de la génération spontanée, fournissent des arguments aux athées, qui y voient la preuve que la matière est capable de s'organiser seule. Curieusement, c'est Voltaire* qui le fait remarquer à Needham, s'acharnant contre celui-ci en défenseur zélé de l'existence de Dieu : « Ce système ridicule, écrit-il, mènerait d'ailleurs visiblement à l'athéisme. Il arriva en effet que quelques philosophes, croyant à l'expérience de Needham, sans l'avoir vue, prétendirent que la matière pouvait s'organiser elle-même ; et le microscope de Needham passa pour être le laboratoire des athées. » Voltaire revient à plusieurs reprises sur ce point, qualifiant l'athéisme fondé sur la génération spontanée de « honte éternelle de l'esprit humain », dans ses *Singularités de la nature*.

Needham, lui, accuse ses adversaires, les partisans des germes préexistants, de faire davantage le jeu des athées, puisqu'ils doivent expliquer par exemple l'existence des monstres, et « les mettre sur le compte de la divinité, ce qui me paraît ridicule, pour ne pas dire blasphématoire, et donne beaucoup plus de prise au matérialisme que notre système ».

Bibliographie : J. Roger, Les Sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle, Paris, 1993.

NIETZSCHE Friedrich Wilhelm

(1844-1900)

Philosophe allemand, né à Röcken, en Prusse, et considéré dans la culture occidentale comme le héraut de l'athéisme pour avoir lancé le fameux cri : « Dieu est mort ! » Cependant, on oublie trop souvent qu'il s'agit d'un cri d'épouvante et non de triomphe, comme le confirme le reste de la tirade, longue lamentation sur les conséquences de cette mort de Dieu, écrite en 1882 dans *Le Gai Savoir* :

« Où est Dieu, criait-il, je veux vous le dire ! Nous l'avons tué – vous et moi ! Nous tous nous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous fait cela ? ... N'entendez-vous pas déjà le bruit des fossoyeurs qui portent Dieu en terre ? Ne sentez-vous déjà pas l'odeur de la pourriture de Dieu ? – car les dieux aussi pourrissent ! Dieu est mort ! Dieu restera mort ! Et nous l'avons tué ! Comment nous consolerons-nous, nous les meurtriers entre tous les meurtriers ? Ce que le monde avait de plus sacré, de plus puissant a saigné sous nos couteaux – qui lavera de nous la tache de ce sang ? Avec quelle eau nous purifierons-nous ? Quelles fêtes expiatoires, quels jeux sacrés nous faudra-t-il inventer ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne devons-nous pas devenir nous-mêmes des dieux, ne fût-ce que pour paraître dignes de l'avoir accompli ? Jamais il n'y eut si grande action – et tous ceux qui naîtront après nous tiendront de ce fait à une histoire plus haute que toute l'histoire du passé ! »

Comment a-t-on pu tuer Dieu ?

Nietzsche, très tôt, a commencé l'enquête, et a reconstitué la genèse du meurtre. Élevé dans un esprit piétiste par sa mère, ses tantes, ses sœurs, il a rapidement senti les insuffisances de la foi. Dès l'âge de dix-huit ans, il se rend compte que la critique biblique et la philosophie idéaliste ne laissent subsister du christianisme qu'une façade ou une coquille vide, ce qui prépare une crise sans précédent des valeurs occidentales lorsque l'humanité prendra conscience de ce fait. Pour lui, c'est là un drame intérieur considérable, peut-être le

drame de sa vie. D'après le témoignage de celle qui l'a aimé, Lou Andreas Salomé, Nietzsche est un tempérament religieux tourmenté, sincèrement angoissé par le constat de la mort de Dieu. Il écrivait à sa sœur : « Veux-tu la paix de l'âme et le bonheur, alors crois ; veux-tu être un disciple de la vérité, alors cherche. » La première position est la plus confortable. Mais lorsqu'on a perdu la foi, on ne peut pas revenir en arrière.

Or Nietzsche a rapidement fait le constat : « Le plus grand événement de ces derniers temps – à savoir que Dieu est mort, que la croyance dans le Dieu chrétien est devenue incroyable – commence déjà à jeter ses premières ombres sur l'Europe. » Luther a porté les premiers coups, en faisant dépendre Dieu de la foi personnelle de chacun. Dieu est aussi mort par sa propre faute, « mort de sa pitié pour les hommes » ; il a été étouffé par la théologie. Il a également été tué par le développement humain, par les raffinements de la science, par la psychologie, qui l'ont rendu « tout à fait superflu ». Les hommes ne peuvent plus supporter un Dieu pareil, justicier, cruel, jaloux : il choque le bon goût, « il a échoué dans trop de ses créations, ce potier novice... En matière de piété aussi il existe un bon goût, c'est ce bon goût qui a fini par dire : "Assez d'un pareil Dieu" ! ».

Hegel* a bien essayé de le sauver, de retarder la fin du christianisme en l'englobant dans sa synthèse philosophique, mais Schopenhauer* a porté des coups mortels, il a été le premier véritable athée complet : « Le crépuscule de la foi dans le Dieu du christianisme et le triomphe de l'athéisme scientifique constituent un événement qui concerne l'ensemble de l'Europe et auquel toutes les races doivent avoir leur part de mérite et d'honneur. En revanche, on devait mettre sur le compte des Allemands – des Allemands contemporains de Schopenhauer – d'avoir retardé cette victoire de l'athéisme de la façon la plus prolongée et la plus dangereuse. Hegel, en particulier, a été l'agent de retardement par excellence par la tentative grandiose qu'il a faite de nous persuader du caractère divin de l'existence, en faisant appel, en dernier ressort, même à notre sixième sens, le "sens historique". »

« Dieu est mort ! Vive Dieu ! »

Dieu est donc mort. Tout le monde le sait, mais le scandale est que tout le monde continue à en parler comme s'il vivait encore. Au lieu de faire face avec lucidité et courage à la réalité d'un monde sans dieu, on continue à se référer à lui, à lui rendre un culte, et à suivre la morale chrétienne, qui a été assimilée par l'humanisme. En quelque sorte, au lieu de crier : « Dieu est mort ! Vive l'homme ! », et de faire de celui-ci un surhomme, on crie, comme pour les rois : « Dieu est mort ! Vive Dieu ! », et on maintient l'homme dans la dépendance,

dans le culte de la faiblesse et de la souffrance : « Je traverse avec une sombre prudence cette maison de fous qu'est le monde depuis des milliers d'années, peu importe qu'on l'appelle christianisme, foi chrétienne, Église chrétienne – je me garde de rendre l'humanité responsable de ses maladies mentales. Mais mon sentiment change, éclate dès que j'entre dans l'époque moderne, dans notre époque. Notre époque n'est pas ignorante... Ce qui jadis ne fut que maladie devient aujourd'hui inconvenant. Il est inconvenant d'être aujourd'hui chrétien. Et c'est ici que commence mon dégoût : – je me retourne : il ne reste plus un mot de ce qui jadis s'appelait "la vérité" à la bouche. Même en ne réclamant qu'un minimum d'honnêteté, il faut savoir aujourd'hui qu'un théologien, un prêtre, un pape, par chaque phrase qu'il prononce, non seulement se trompe, mais qu'il ment, qu'il ne lui est plus permis de mentir par "innocence", par "ignorance"... Tout le monde sait cela, et pourtant rien ne change. »

La mort de Dieu est un fait, une évidence. Il n'est même plus nécessaire de chercher des preuves de l'inexistence de Dieu. La question aujourd'hui est plutôt d'essayer de comprendre comment la croyance en Dieu a pu naître : « Autrefois on cherchait à prouver qu'il n'y avait pas de Dieu – aujourd'hui on montre comment la croyance en un Dieu a pu naître, et à quoi cette croyance doit son poids et son importance : du coup, une contre-preuve de l'inexistence de Dieu devient superflue. – Autrefois, lorsqu'on avait réfuté les "preuves de l'existence de Dieu" qui étaient avancées, le doute persistait encore : ne pouvait-on pas trouver des preuves meilleures que celles que l'on venait de réfuter ? En ce temps-là, les athées ne savaient pas faire table rase. »

Les deux voies de l'athéisme

Ce qu'il faut maintenant, c'est s'habituer à vivre sans Dieu. Et là, deux chemins s'ouvrent devant l'athée. Le premier, emprunté par la foule, c'est le chemin qui conduit au dernier homme. Un chemin qui reste marqué par la morale de l'esclave, où l'on remplace Dieu par les idoles nouvelles, le progrès, la science, la démocratie, la vérité ; un chemin qui continue à subir l'influence de l'ombre de Dieu. Au bout de ce chemin, le dernier homme, qui pullule sur une terre « devenue exiguë », « le Dernier homme qui rapetisse toute chose », qui a « son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit », qui « révérera la santé », et prendra sa petite dose de poison « de temps à autre ; cela donne des rêves agréables ».

L'autre voie, celle qui s'ouvre au véritable athée, à celui qui assume la vision du monde sans dieu, à celui qui est désaliéné, débarrassé de toute illusion transcendante, à celui qui a compris que désormais il n'y a pas de « sens », que « rien n'est vrai, tout est permis », c'est la voie

du surhomme. Pour lui, la morale, c'est la volonté de puissance, c'est le renversement de la morale d'esclaves qui avait imposé le christianisme avec son scandaleux principe d'égalité, suivant lequel « les hommes sont égaux devant Dieu : ce qui aujourd'hui a été le *nec plus ultra* de l'idiotie ». Le surhomme va se créer lui-même, en s'affirmant, et il n'a besoin de personne. Il regarde en face le destin, qui est celui d'un éternel retour des choses, vision désespérante, qu'on ne peut assumer qu'en aimant le destin, dans une attitude héroïque, à l'opposé du renoncement de Schopenhauer.

Mais jusqu'au bout Nietzsche reste un athée sceptique, comme si la mort de Dieu entraînait la fin de toute certitude. Dans un de ses derniers écrits, datant de 1888, *L'Antéchrist*, il déclare que « les grands esprits sont des sceptiques ». Croire en quelque chose ou en quelqu'un, surtout en Dieu, est un aveu de faiblesse, de dépendance, un acte d'aliénation, de renoncement à soi : « Les convictions sont des prisons... le besoin de croyance, d'un quelconque inconditionné dans le oui et le non... est un besoin de la faiblesse. L'homme de croyance, le "croyant" de tout acabit est nécessairement un homme dépendant. La croyance de toute espèce est même une expression d'ab-négation, d'aliénation de soi. »

Bibliographie : P.C. Janz, Friedrich Nietzsche, *Munich*, 1978-1979; trad. fr. 3 vol., *Paris*, 1984-1985 ; P. Valadier, Nietzsche et la critique du christianisme, *Paris*, 1974.

OCELLUS Lucanus

(VI^e siècle avant notre ère)

Philosophe grec, élève de Pythagore, qui, dans son traité *De la nature de l'univers*, affirme que ce dernier est éternel : « Nous ne le voyons ni naître, ni s'améliorer ou s'agrandir, ni se corrompre ou s'amoindrir, mais bien garder à jamais la même condition et demeurer à jamais égal et semblable à lui-même. »

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.

OCHINO Bernardino Tommasini

(1487-1564)

Prédicateur italien, né à Sienne, dont la vie mouvementée et les œuvres peu orthodoxes ont provoqué un scandale et motivé des accusations d'athéisme. Entré dans l'ordre des Franciscains, il opte pour la branche des capucins, dont il devient général en 1538. En 1542, il se convertit au protestantisme, passe à Genève, se marie ; il aura cinq enfants. Devenu pasteur à Zurich, il publie en 1561 la *Disputa intorno*, dans laquelle il déclare que toutes les religions peuvent se tromper, et qu'il vaut mieux que chacun reste dans la sienne, même si on y constate des erreurs. Ce qui est son cas : il émet de fortes réserves concernant l'eucharistie et remet en cause la Trinité, affirmant que le Père est nettement supérieur au Fils. De là les rumeurs de sa conversion aux trois religions, puis de son reniement. Sa négation de la Trinité le fait accuser de socinianisme, et on en fait même un auteur possible du *Traité des trois imposteurs*.

Ochino aggrave son cas en 1563 en publiant les *Dialogi triginta* (*Dialogui XXX*), dans lesquels il met en scène un juif et un chrétien discutant des dogmes et de la morale. Moyen classique d'exposer les objections à la foi, en ne leur opposant que de faibles réfutations. Le subterfuge ne trompe personne, et surtout pas les censeurs, qui rendent leur avis le 21 novembre 1563 : « Il faisait parler un Juif discutant, blasphémant contre la doctrine de Jésus-Christ, et il réfutait faiblement les arguments de ce Juif... Il rassemblait toutes les hérésies contre la sainte Trinité et contre la divinité de Jésus-Christ sous le prétexte de les combattre, et, bien loin de les blâmer, il paraissait les favoriser en dénaturant les passages de l'Écriture qui prouvent la divinité du Fils de Dieu... Le but de ces trente dialogues était de jeter des doutes sur la doctrine chrétienne, exciter des querelles et causer du scandale. »

Et scandale il y a : non content de justifier la polygamie, l'ex-franciscain critique la Trinité, conteste la divinité de Jésus, prône la tolérance même à l'égard de ceux qui nient les vérités nécessaires au

salut, ce qui théoriquement inclut les athées. On donne à Ochino trois semaines pour disparaître à tout jamais du territoire de Zurich. Le vieil homme, âgé de 76 ans, doit s'enfuir en plein hiver 1563, partout précédé de sa réputation. Il devient un paria, chassé de Bâle, d'Allemagne, de Pologne ; il meurt de la peste en Moravie.

Dès le XVII^e siècle on voit en lui un athée qui aurait colporté la thèse des trois imposteurs. C'est ce qu'écrit en 1640 le chevalier Digby : « Bernardino Ochino a été un athée formé et manifeste, lequel, ayant été fondateur et patriarche de l'ordre des capucins, d'un zèle fort ardent, est devenu hérétique, et après cela juif, et enfin turc. Après tout cela, il s'est montré très vindicatif, et a écrit contre tous ces trois, qu'il nommoit les plus grands imposteurs du monde, entre lesquels il a conté Christ notre sauveur, Moïse, et Mahomet aussi. » En 1643, dans sa *Religio medici*, Thomas Browne confirme l'accusation, tout en étant un peu plus circonspect concernant l'athéisme : « Ce monstre d'homme, ce secrétaire de l'enfer, en un mot, l'auteur de l'abominable livre des trois imposteurs, quoiqu'il fût ennemi de toute religion, n'étant ni juif, ni turc, ni chrétien, n'était pourtant pas absolument athée. » Pour Moreri, Ochino est « mort en athée ». Florimond de Raemon d préfère quant à lui en faire un débauché : « il traînait avec lui une jeune et belle garce italienne, laquelle il avait débauchée sous espérance de mariage. »

Bibliographie : D. Bertrand-Barraud, *Les Idées philosophiques de Bernardin Ochino de Sienne*, Paris, 1924 ; R. Bainton, *Bernardino Ochino, Florence, 1940*.

ODIN Émile

(1858-1892)

Militant socialiste et éditeur français, né à Troyes. Athée, il fait partie de la commission administrative de la Libre Pensée, dirige une librairie antireligieuse et est l'auteur de brochures contre les religions.

Bibliographie : J. Lalouette, La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.

OCKHAM ou OCCAM Guillaume d'

(1290-1349)

Théologien franciscain anglais, né à Ockham, dans le Surrey. Il enseigne à l'université d'Oxford, mais en 1324 il doit venir à Avignon pour défendre devant le pape certaines de ses propositions. Prenant le parti de l'Empereur contre Rome, il s'établit à Munich, d'où il dirige ses attaques contre la papauté.

Son ontologie et sa logique nominaliste le conduisent à une critique radicale de toute théologie rationnelle et de toute démonstration de l'existence de Dieu. Pour lui, foi et raison sont séparées, et leur autonomie rendent vaines toutes les tentatives visant à prouver l'existence de Dieu : « Peut-on prouver par la raison naturelle que Dieu est la première cause efficiente de toute chose et qu'il est doué d'une puissance infinie ? Est-ce la même vérité sur Dieu qui peut être prouvée en théologie et en physique ? » se demande-t-il dans ses *Quodlibet*, et sa réponse est négative. D'abord, il est impossible d'arriver à la connaissance de Dieu par la science, car cette dernière ne peut connaître que le particulier, l'individuel, et ne peut prétendre atteindre la vérité, la réalité. L'esprit humain connaît intuitivement des objets singuliers ; il constate entre eux des relations, qu'il exprime par des signes et une logique formelle, mais il ne peut prétendre remonter aux genres et termes universels.

De même, les vérités religieuses sont indémonstrables. D'une part parce que la seule existence certaine est celle qui peut être perçue intuitivement, et d'autre part parce que les « preuves » cosmologiques données par Thomas d'Aquin reposent sur une fausse conception scientifique de l'Univers : la nécessité d'un premier mouvement et d'une première cause. À plus forte raison, nous ne saurions prouver la réalité des attributs divins – unicité, immutabilité, toute-puissance, infinité – puisque nous n'avons de connaissance intuitive que des contraires de ces qualités : pluralité, changement, finitude en puissance et en extension. Que le monde ait été créé est tout aussi indémonstrable, car on se retrouve alors avec une éternité avant et

après lui, ce qui est absurde. En cette matière, seule la foi peut apporter des certitudes ; la raison n'est d'aucun secours.

Guillaume d'Ockham anéantit les cinq preuves de Thomas d'Aquin. Certes, il n'aboutit pas à l'athéisme, mais il enlève à la croyance en Dieu tous ses soutiens rationnels, lui faisant courir le risque de dégénérer en superstition, dans le cadre d'un fidéisme intégral.

Bibliographie : *P. Alféri, Guillaume d'Ockham, le singulier, Paris, 1989.*

ONFRAY Michel

(né en 1959)

Philosophe français, né à Argentan, fondateur de l'université populaire de Caen en 2002. Matérialiste athée radical et militant, il se place dans la lignée du courant individualiste libertaire remontant aux cyniques et passant par l'épicurisme et l'hédonisme.

En 2005, son *Traité d'athéologie* est un réquisitoire virulent et sans concession contre les religions, responsables d'une multitude de maux, haines, guerres et massacres au nom de l'amour du prochain, sans jamais pour autant réduire les vices, simplement recouverts d'un voile d'hypocrisie. Toutes les religions sont néfastes, en particulier les monothéismes, animés d'une « pulsion de mort » alors qu'ils ont l'audace de se présenter comme religions de la vie : « Les trois monothéismes, animés par une même pulsion de mort généalogique, partagent une série de mépris identiques : haine de la raison et de l'intelligence ; haine de la liberté ; haine de tous les livres au nom d'un seul ; haine de la vie ; haine de la sexualité, des femmes et du plaisir ; haine du féminin ; haine du corps, des désirs, des pulsions. En lieu et place de tout cela, judaïsme, christianisme et islam défendent : la foi et la croyance, l'obéissance et la soumission, le goût de la mort et la passion pour l'au-delà, l'ange asexué de la chasteté, la virginité et la fidélité monogamique, l'épouse et la mère, l'âme et l'esprit. Autant dire la vie crucifiée et le néant célébré. »

Monothéisme et totalitarisme

Tous les monothéismes sont des totalitarismes, qui prétendent contrôler les actes, les paroles et les pensées, publics et privés, des fidèles. Les monothéismes, comme tous les totalitarismes, détestent l'intelligence, la réflexion et l'esprit critique, et imposent leurs absurdes croyances, multiplient les interdits et les prescriptions ridicules. Dans ce domaine, le Deutéronome et le Coran atteignent des sommets. Les soi-disant « livres saints » révélés, Bible, Évangile, Coran, sont un tissu de fables, rédigés au sein de communautés d'exaltés, en

termes fumeux : mythes, récits « historiques » fourmillant d'erreurs, mis au point des dizaines, voire des centaines d'années après les événements qu'ils relatent, et toujours jugeant le monde réel en fonction d'un monde imaginaire, avec une haine obsessionnelle du corps, de la femme, du sexe.

La Torah, avec ses prescriptions maniaques, ses histoires de péché originel, de déluge, d'Arche, de prophète vivant dans le ventre d'un poisson, est la base d'une religion sectaire vénérant un dieu sanguinaire, qui pousse au massacre et au génocide. Le christianisme, basé sur des documents suspects, faussés, triés, sélectionnés au bout de plusieurs siècles, se rattache à un personnage semi-mythique, sur lequel on ne sait quasiment rien. Le vrai fondateur de cette religion, écrit Michel Onfray, est un « Juif hystérique et intégriste,... fanatique, ... malade, misogyne, masochiste », Paul, qui a répandu son culte de névrosé basé sur la souffrance, la mortification, la haine du plaisir. Quant à Mahomet, toutes ses biographies sérieuses montrent qu'il s'agit d'un vulgaire chef de bande pratiquant le meurtre et la razzia, un exalté impitoyable, qui utilise son charisme pour répandre ses élucubrations, dont les enseignements incohérents et contradictoires ont été regroupés dans la plus grande confusion plus d'un siècle après sa mort. Et ce texte, supposé être la parole d'un dieu imaginaire, est vénéré par des centaines de millions d'individus. Dans ce genre de littérature, chacun prend ce qui sert ses intérêts : « Les uns prélèvent ce qui permet un islam apparemment tolérant : il suffit d'isoler les versets où le Prophète invite à donner l'asile aux infidèles, à pratiquer le pardon, l'oubli, la paix, à refuser toute violence et tout crime, à renoncer au talion, à aimer son prochain... Le malheur veut qu'un autre prétend exactement le contraire et paraît tout aussi légitime à croire au bien-fondé et à la légitimité du crime, du meurtre, de la violence, de la haine, du mépris... Car il n'y a pas de vérité du Coran ou de lecture juste, seulement des interprétations fragmentaires, idéologiquement intéressées pour bénéficier, soi, personnellement, de l'autorité du livre et de la religion. »

Michel Onfray dénonce également les « faux athéismes » des penseurs qui, tout en niant l'existence de Dieu, prônent « l'excellence des valeurs chrétiennes et le caractère indépassable de la morale évangélique », comme « l'amour du prochain catholique et l'humanisme transcendantal de Luc Ferry », « l'éthique chrétienne et les grandes vertus d'André Comte-Sponville ». Face à ces formes d'athéisme *soft*, l'athéisme *hard* de Michel Onfray réclame la construction d'un « athéisme postmoderne », une « athéologie » qui soit une déconstruction des monothéismes et des théocraties, un athéisme argumenté et militant, base d'« une éthique sans obligations ni sanctions transcendantes ».

Bibliographie : M. Onfray, Traité d'athéologie, Paris, 2005.

OPARINE Alexandre Ivanovitch

(1894-1980)

Biochimiste soviétique qui, dans un livre sur *Le Problème de l'origine de la vie et sa signification athée*, montre comment les religions reculent pas à pas devant les avancées de la science. Leur tactique est de spéculer sur les questions non encore résolues par les savants, et de se replier après chaque défaite sur des problèmes plus fondamentaux. Ainsi, « il y a plus de cent ans, un coup décisif a été porté aux conceptions religieuses sur l'origine du monde organique par l'ouvrage de Darwin*, *De l'origine des espèces*. Depuis cette époque, un matériel d'observation formidable a été accumulé... ». Les croyants se sont alors réfugiés dans le bastion des origines de la vie, qui à son tour est menacé par les progrès de la biochimie : « Si jusque-là la question de l'origine de la vie constituait un des bastions les plus sûrs du camp de la religion, et de l'idéalisme, ce bastion s'écroule à présent, en dépit de tous les efforts des représentants de ce camp pour le sauver. »

Bibliographie : G. Girardi et J.-F. Six (dir.), *L'Athéisme dans la philosophie contemporaine*, Paris, 1969.

ORLÉANS Philippe, duc d'

(1674-1723)

Neveu de Louis XIV, il assure la régence du royaume à la mort de ce dernier, de 1715 à 1723. Doté d'une intelligence ouverte, d'une grande curiosité intellectuelle, d'un tempérament sensuel, il est éduqué dans un milieu débauché, par des précepteurs qui encouragent son scepticisme : M. de Navailles, qui « assure que, si Dieu lui avait fait la grâce de le faire naître Turc, il le serait demeuré », et surtout l'abbé Dubois qui, rapporte Saint-Simon, le persuade qu'il a trop d'esprit « pour être la dupe de la religion, qui n'était, à son avis, qu'une invention de politique, et de tous les temps, pour faire peur aux esprits ordinaires, et retenir les peuples dans la soumission ».

Le duc d'Orléans est un incroyant notoire, tout en éprouvant des angoisses métaphysiques. Sceptique plus que véritablement athée, il est assez proche des idées de Boulainvilliers*, dont il fait saisir les manuscrits en 1722 pour éviter qu'ils ne tombent aux mains des censeurs. Saint-Simon écrit qu'en ce qui concerne la religion « il flottait sans cesse sans s'en être jamais pu former. Son désir passionné, comme celui de ses pareils en mœurs, était qu'il n'y eût point de Dieu ; mais il avait trop de lumière pour être athée, qui sont une espèce particulière d'insensés bien plus rare qu'on ne croit. Cette lumière l'importunait ; il cherchait à l'éteindre, et n'en put venir à bout. Une âme mortelle lui eût été une ressource ; il ne réussit pas mieux dans les longs efforts qu'il fit pour se la persuader. Un Dieu existant et une âme immortelle le jetaient en un fâcheux détroit, et il ne se pouvait aveugler sur la vérité de l'un et de l'autre. Le déisme lui parut un refuge ; mais ce déisme trouva en lui tant de combats, que je ne trouvai pas grand peine à le ramener dans le bon chemin... Je ne puis donc que savoir ce qu'il n'était pas, sans pouvoir dire ce qu'il était sur la religion. Mais je ne puis ignorer son extrême malaise sur ce grand point... Son grand faible en ce genre était de se piquer d'impiété et d'y vouloir surpasser les plus hardis ». Il se plaît à choquer, ou à divertir son entourage, par ses provocations : à la messe

de minuit dans la chapelle de Versailles, on s'étonne de le voir absorbé dans la lecture de ce qu'on croit être un livre de prière : « Savez-vous ce que je lisais ? C'était Rabelais*, que j'avais porté de peur de m'ennuyer », déclare-t-il alors.

Bibliographie : J.-C. Petitfils, Le Régent, Paris, 1986.

ORTEGA Y GASSET José

(1883-1955)

Philosophe espagnol, né à Madrid, auteur de nombreux ouvrages et articles qui ont marqué un renouveau de la philosophie espagnole et provoqué de vifs débats. Son anticatholicisme et la conception originale du divin qui se fait jour dans ses œuvres ont motivé des accusations d'athéisme qui semblent justifiées.

Dès 1910, dans un article intitulé *Icologia de Renan**, il dit partager les idées de l'écrivain breton : « On pourrait dire que Dieu est l'ensemble des meilleures actions que les hommes aient accomplies », ce qu'il confirme en 1915 dans la *Meditacion del Escorial* : « Le divin est l'idéalisation de ce qu'il y a de meilleur chez l'homme, et la religion est le culte qu'une moitié de chaque individu rend à son autre moitié, les parties intimes et inertes aux plus nerveuses, aux plus héroïques. » Ce qui revient à faire de Dieu un produit du psychisme humain.

Puis, en 1926, dans *Dios a la vista !* il semble suggérer l'existence d'un Dieu extérieur, qui surgit parfois dans la conscience, par surprise, et devant lequel nous ne pouvons que crier : « Voilà Dieu ! » En 1929, dans *Qué es filosofía ?* et surtout en 1949 dans *El hombre y la gente*, il a l'intuition vague et poétique devant le ciel étoilé de « la présence invisible de quelqu'un, d'un Être tout-puissant qui l'a calculé, créé, organisé et embelli... ; leur scintillement [des étoiles], tout à la fois minuscule, individuellement, et immense sous la voûte entière des cieux nous incite sans cesse à dépasser le monde qui nous entoure pour nous diriger vers l'Univers radical ». Mais nous sommes là dans la pure émotion sentimentale, qui ne saurait tenir lieu de véritable certitude ontologique, de conviction profonde et encore moins de preuve. La mystérieuse expression d'« Univers radical » évoquerait plutôt une forme d'agnosticisme.

ORWELL George (pseudonyme d'Eric Arthur Blair)

(1903-1950)

Écrivain anglais né en Inde, qui a servi dans la police impériale en Birmanie, a participé à la guerre d'Espagne dans les rangs des républicains, et à la Seconde Guerre mondiale dans les *Home Guards*. Ses articles et livres, dont le plus célèbre est *1984*, dénoncent la menace totalitaire qui pèse sur la civilisation contemporaine par le biais du contrôle des esprits.

Athée depuis l'adolescence, d'un athéisme tranquille et catégorique, il est particulièrement hostile au catholicisme, dont les fidèles prennent leur foi trop au sérieux, alors que pour les anglicans la religion n'est qu'une tradition comme les autres, une *cup of tea*, comme le pub et la bière tiède. Orwell ne comprend pas comment des gens intelligents, comme Evelyn Waugh, Graham Greene, G.K. Chesterton, peuvent être croyants. De son côté, Evelyn Waugh lui reproche d'avoir éliminé l'Église dans *1984*.

Pour Orwell, « le croyant qui considère cette vie simplement comme une préparation à la vie future adopte une solution de facilité. Mais aujourd'hui peu d'hommes raisonnables croient encore en une survie après la mort. Les Églises chrétiennes ne pourraient probablement pas survivre par elles-mêmes si leur base économique était détruite. Le véritable problème est de trouver un moyen de restaurer l'attitude religieuse, tout en considérant que la mort est définitive ».

Bibliographie : S. Leys, Orwell ou l'horreur de la politique, Paris, 1984.

OXFORD Edward de Vere, 17^e comte d'

(1550-1604)

Courtisan, poète et auteur de pièces de théâtre anglais. Certains ont même suggéré, sans convaincre, qu'il pourrait être l'auteur des pièces de Shakespeare.

Menant une vie dissolue, il est accusé d'athéisme, ce qu'il confesse dans son procès. Un membre de l'université de Cambridge, Richard Baines, l'accuse d'une multitude de blasphèmes, comme d'avoir dit que la Bible ne servait qu'« à maintenir les hommes dans l'obéissance et était un subterfuge purement humain » ; il se dit « capable de composer en six jours quelque chose de mieux et de plus ordonné. » Pour lui, « La Sainte Vierge s'est fait baiser, et Joseph est un cocu » ; « après cette vie, nous serons comme si nous n'avions jamais été, et tout le reste n'a été inventé que pour que nous soyons comme des bébés et enfants qui ont peur de leur ombre ». « On peut tirer des Écritures plus de raisons et d'exemples en faveur de la débauche que des livres de l'Arétin*. » Le comte d'Oxford est au centre d'un cercle de libertins où l'on remarque le poète Thomas Watson, et bien d'autres courtisans partageant cette réputation, comme le comte d'Essex.

Bibliographie : *D. Riggs, The World of Christopher Marlowe, Londres, 2004.*

OZANAM Jacques

(1640-1717)

Mathématicien français, né dans les Dombes. D'abord destiné à l'état ecclésiastique, il se tourne vers l'étude des sciences, qui, d'après lui, est tout aussi efficace pour faire son salut : « Il appartient aux Docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer et au mathématicien d'aller en Paradis en ligne perpendiculaire. » Cette boutade révèle un tempérament fort peu religieux, ce que confirment ses *Récréations mathématiques et physiques*, où il propose des exercices d'arithmétique anticléricale tels que celui-ci : comment doivent s'y prendre vingt-quatre religieuses réparties en huit cellules de trois autour d'un carré pour recevoir la nuit trois hommes sans que la Supérieure, qui compte les présences par rangée, s'en aperçoive ?

Au demeurant, ce sceptique, membre associé de l'Académie des sciences en 1711, « ne se permettait pas d'en savoir plus que le peuple en matière de religion », dit son éloge officiel.

Bibliographie : G. Minois, L'Église et la Science. Histoire d'un malentendu, t. II, De Galilée à Jean-Paul II, Paris, 1991.

PAINE Thomas

(1737-1809)

Homme politique et pamphlétaire radical anglais, qui émigre en Amérique en 1774 après s'être fait une réputation d'agitateur. Revenu en Angleterre en 1787, il est à nouveau inquiété et ses ouvrages sont brûlés. Il passe alors en France, où il s'enthousiasme pour la Révolution, participant à la rédaction de la Constitution de 1791. En 1794, il publie *The Age of Reason*, ce qui lui vaut une accusation d'athéisme et un an de prison.

En fait, dans ce livre où il attaque violemment les religions révélées, Paine cherche à diffuser le déisme, jusque-là limité à l'élite sociale, dans les classes populaires. Il s'en prend particulièrement à l'idée de révélation : « Les Juifs ont leur Moïse, les chrétiens leur Jésus-Christ, leurs apôtres et leurs saints, et les Turcs leur Mahomet, comme si les voies de Dieu n'étaient pas ouvertes à tout homme. Chaque Église montre un certain livre, qu'elle appelle révélation, ou parole de Dieu... Chaque Église accuse l'autre d'incroyance, et pour ma part je ne crois aucune d'entre elles. » Ainsi, Dieu se serait « révélé » à trois hommes en leur confiant à chacun un message contradictoire ! L'idée même de révélation est absurde : « En admettant même que quelque chose ait été révélé à une certaine personne, et à personne d'autre, c'est une révélation pour cette seule personne. Quand elle raconte à une deuxième, la deuxième à une troisième, la troisième à une quatrième, et ainsi de suite, ce n'est plus une révélation pour ces personnes. C'est une révélation pour la première personne seulement, et un "on-dit" pour les autres, et en conséquence elles ne sont pas obligées de le croire. »

Le Siècle de raison critique le caractère immoral de l'Ancien Testament, où Dieu ordonne des massacres, des exterminations de nouveau-nés, des génocides. Quand Il exige la mise à mort de tous les Madianites mâles et des femmes mariées, en n'épargnant que les vierges, n'est-ce pas pour satisfaire la lubricité des Hébreux, en leur procurant des filles ? Insinuation repoussée avec indignation par les

évêques : c'était pour fournir des esclaves, ce qui est évidemment beaucoup plus moral. Seul l'évêque de Llandaff accorde que peut-être certains passages n'ont pas été écrits par Moïse, ce qui vaut au prélat un blocage de sa carrière ecclésiastique.

Le Siècle de raison est qualifié de livre athée, ce qui est manifestement faux. Paine est un déiste, et il écrit dans le premier chapitre : « Je crois en un Dieu, c'est tout ; et j'espère le bonheur dans l'autre vie. Je crois en l'égalité des hommes, je crois que les devoirs religieux consistent à être juste, miséricordieux, et à essayer de rendre notre prochain heureux. »

Indésirable en Angleterre, il repart en Amérique en 1802, mais il est abandonné de tous. En 1809, deux ecclésiastiques tentent de le convertir sur son lit de mort ; il les renvoie sur ces mots : « Laissez-moi tranquille ; au revoir ! » La publication de ses œuvres en Angleterre reste pendant plusieurs années un délit passable d'une peine de prison.

Bibliographie : *The Thomas Paine Reader*, présentation par M. Foot et I. Kramnick, Penguin Classics, 1987.

PALANTE Georges

(1862-1925)

Philosophe et sociologue français, professeur à Aurillac en 1885, à Châteauroux de 1886 à 1888, puis à Saint-Brieuc. Sa philosophie, dont la valeur a été récemment redécouverte grâce à la publication de ses œuvres, est définie par lui-même comme un « athéisme social », refusant tout utopisme et toute illusion de type religieux. Individualiste, libertaire, Palante est hostile aux idéologies et à l'instinct grégaire, et donc à tout phénomène de type « Église ». Il a exercé une influence non négligeable sur Camus*, Gide, Guilloux.

Bibliographie : *G. Palante, Œuvres philosophiques, Coda, Paris, 2004.*

PALINGENIUS (pseudonyme de Pier Angelo Manzoli)

(1500-1543)

Écrivain italien, né près de Ferrare, favori du duc d'Este, et auteur d'un curieux poème latin, vers 1534, le *Zodiacus vitae*, où les considérations astrologiques se mêlent à une sorte de panthéisme préfigurant les visions de Giordano Bruno*. Il critique le clergé, les « dogmes mosaïques », les « christologues », et suggère un univers quasi éternel et quasi infini, régi par une « loi éternelle » qui règle toute chose selon un ordre déterminé. Le monde visible est entouré d'une « lumière infinie » diffusée par Dieu. « On l'accuse d'avoir parlé avec peu de respect de la religion », écrit M. de la Monnerie dans la préface à l'édition de 1731 du *Zodiaque de la vie*, dont le texte, en dépit de ses extravagances, a été apprécié des libertins érudits, comme Naudé*.

Bibliographie : G. Saiïta, *Il pensiero italiano nell'Umanesimo e nel Rinascimento*, 3 vol., 2^e éd., Florence, 1960-1961.

PANARD Charles François

(1689-1765)

Poète et dramaturge épicurien français, auteur d'une centaine de comédies pour les théâtres de foire, écrites dans les cafés. Il « n'avait d'autre divinité que la bonne Nature », dit de lui Sylvain Maréchal.

***Bibliographie :** E. Junge, Panard, Leipzig, 1901.*

PANÉTIUS DE RHODES

(– 185 - – 110)

Philosophe stoïcien grec, conseiller de Scipion Émilien, né à Lindos. Il affirme l'éternité du monde et nie l'immortalité de l'âme. Son anthropologie est basée sur un humanisme équilibré : l'homme est avant tout un corps, mû par des impulsions et instincts naturels, disciplinés par la raison, qui développe les vertus cardinales de sagesse, prudence pratique, justice et courage. Cet humanisme fondé sur la notion de « dignité humaine » influencera le rationalisme des philosophes du XVIII^e siècle, tandis que ses réflexions sur la valeur du travail annoncent de loin Karl Marx*.

Bibliographie : A. Grilli, « Studi paneziani », dans Studi italiani di filologia classica, XXIX, I, 1957 ; M. Pohlenz, Die Stoa, Göttingen, 1959.

PARISOT Patrocle (dit le Père Norbert)

(1697-1769)

Écrivain français qui, après un séjour aux Indes avec Dupleix en 1744, dénonce dans les *Mémoires historiques sur les missions des Indes* « tous les moyens dont les missionnaires de la Société [de Jésus] se servaient pour faire des néophytes et pour les conserver malgré leur attachement aux superstitions », écrit Chaudon dans son *Nouveau dictionnaire historique* de 1779. Dans *La Foi dévoilée par la Raison*, il développe une conception athée du monde.

Bibliographie : S. Maréchal, *Dictionnaire des athées*, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.

PARMÉNIDE

(vers – 500 - vers – 440)

Philosophe grec, né à Élée, colonie ionique de Grande Grèce. Sa vie est très mal connue, et son œuvre, composée de poèmes cosmologiques qui prennent la forme de révélations ésotériques et allégoriques, est d'interprétation très délicate. D'après Diogène Laërce, « il fut le premier à affirmer que la Terre a une forme sphérique et qu'elle repose au centre du monde. Il existe deux éléments, le feu et la terre, le premier investi de la fonction de démiurge, le second de celle de la matière ». Pour Aétius, « Parménide pense que Dieu est immobile et à la fois limité et sphérique... Parménide et Démocrite* déclarent que tout est soumis à la nécessité, et que le destin, la justice, la providence et le principe d'ordre propre au monde sont la même chose. » Et pour Clément d'Alexandrie, « Parménide d'Élée considérait le feu et la terre comme des dieux ». Pour Cicéron*, dans *De la nature des dieux*, cela est équivalent à une position athée, car « on ne peut s'imaginer trouver en elle [la sphère de feu] aucune figure divine ». Les formules mystérieuses de Parménide dans le poème *De la nature*, telles que « Il est Un », « Tout demeure », suggèrent une conception panthéiste du monde, conçu comme un Tout conscient. Parménide assimile aussi l'être absolu au monde, éternel et increé, « le Tout, l'Unique, l'Immobile, l'Indestructible, l'Universel un et continu ». Ce qui fait dire au théologien Claude Tresmontant que « Parménide est le père du matérialisme et des matérialistes, puisqu'il professe que le monde physique est l'être absolu ».

Bibliographie : L. Taran, *Parmenides*, Princeton University Press, 1965.

PARNY Évariste Désiré de Forges, comte de

(1753-1814)

Poète français, né à l'île Bourbon (la Réunion), dans une riche famille qui l'envoie étudier en France. Il croit d'abord avoir la vocation religieuse, et entre au séminaire, mais il y perd rapidement la foi en méditant sur les incohérences de la Bible. Devenu athée, il entre dans l'armée, publie des poésies érotiques, attaque vigoureusement la religion dans un long poème, *La Guerre des dieux anciens et modernes* (1799).

Bibliographie : R. Barquissau, Les Poètes créoles du XVIII^e siècle, Paris, 1949.

PARODI Dominique

(1870-1955)

Philosophe français, du courant idéaliste, pour qui tout discours sur Dieu est impossible. On ne peut parler que de l'« idée » de Dieu, et cette idée est la résultante de trois concepts anthropomorphiques contradictoires : un être semblable à l'homme et agissant sur la nature ; un principe suprême vers lequel tout tend ; l'incarnation de toutes les valeurs humaines.

Toutes les idées de Dieu aboutissent à des impasses : la science a tué le Dieu de la Bible ; l'existence du mal tue le Dieu des philosophes ; la logique tue le Dieu des théologies négatives : si on est incapable de dire ce que Dieu *est*, comment peut-on encore prétendre qu'il *est* ? Pourtant, Parodi conserve une idée de Dieu, qu'il assimile à la Pensée, ce qui nie toute transcendance et n'est qu'une forme d'athéisme.

Bibliographie : D. Parodi, « Le rationalisme et l'idée de Dieu », dans *Du positivisme à l'idéalisme*, Paris, 1930.

PASCOLI Giovanni

(1855-1912)

Poète italien, professeur aux universités de Pise et de Bologne. L'assassinat de son père, alors qu'il avait douze ans, semble l'avoir marqué pour la vie, lui inspirant un agnosticisme angoissé devant l'« ombre d'un sort inconnu », et qu'il exprime poétiquement comme « le bourdonnement d'une abeille dans une ruche vide ». L'homme est seul dans l'univers, le ciel est vide, et rien ne répond aux appels qui montent vers un père disparu.

Bibliographie : J. Bianconi, Giovanni Pascoli, Toulouse, 1937.

PASOLINI Pier Paolo

(1922-1975)

Réalisateur italien, athée marxiste et nihiliste à la fois, dont les films témoignent d'une vision sombre de la décadence culturelle occidentale. Les hommes sont les marionnettes du destin, des voyageurs aveugles dans les paysages désolés de leur âme. C'est ce qu'il illustre dans *L'Évangile selon saint Matthieu* (1964), au style dépouillé, aux dialogues réduits au texte évangélique, montrant un Jésus qui n'est lui-même qu'un pantin manipulé par le destin, sous les dehors d'un intellectuel visionnaire.

Dans *Œdipe roi* (1967), *Médée* (1969), *Le Décaméron* (1971), *Les Contes de Canterbury* (1971), *Salò* (1975), le cortège des pantins humains qui s'agitent, se révoltent, font l'amour mécaniquement, se poursuit.

Pour Pasolini, la véritable foi a disparu depuis bien longtemps, l'Église n'est plus qu'un cadavre, une coquille vide, dont les dignitaires perpétuent sans scrupule les rituels. Personne ne croit plus, mais tout le monde fait semblant de croire : « Celui qui ne croit en rien et est catholique n'a certes pas de remords de savoir qu'il est impitoyablement dans son tort. En se servant dans ses chantages et ses actions malhonnêtes des sicaires provinciaux quotidiens, vulgaires jusqu'au tréfonds de leur être, il veut tuer toute forme de religion sous le prétexte irrégulier de la défendre : il veut, au nom d'un Dieu mort, être le maître », écrit-il dans un de ses poèmes.

Bibliographie : E. Siciliano, Pasolini, a Biography, Londres, 1982.

PATIN Guy

(1602-1672)

Médecin français, né près de Beauvais. Après avoir rompu avec sa famille, qui le destinait à l'Église, il fait une belle carrière dans la médecine, grâce à sa fidélité aux traditions d'Hippocrate* et de Galien* et à son rejet des nouveautés : doyen de la faculté de médecine de Paris de 1650 à 1652, professeur au Collège de France de 1654 à 1672.

Sur le plan religieux, il semble évoluer vers un scepticisme croissant. En 1631, il écrit encore : « En notre religion chrétienne, je crois, comme nous devons croire, beaucoup de choses que nous ne voyons point. » En 1642, il a déjà commencé à faire le tri : « Je ne crois, ni ne croirai ni en possession, ni en sorciers, ni en miracles, que je ne les voie et ne les discerne. Je crois tout ce qui est dans le Nouveau Testament comme article de foi, mais je ne donnerai pas telle autorité à toute la légende des moines. » En 1656, il se débarrasse de la croyance à l'enfer ; en 1657, c'est le purgatoire qui passe par-dessus bord ; en 1658, son credo se réduit à un Dieu aveugle et sourd, qui n'est plus qu'une sorte de fantôme, comme pour les épicuriens. Mais il est difficile de discerner les convictions profondes de cet esprit caustique, dont le conformisme de surface dissimule peut-être un agnosticisme proche de celui des libertins érudits.

Bibliographie : P. Pic, Guy Patin, Paris, 1911.

PAVESE Cesare

(1908-1950)

Romancier et poète italien, né à Cuneo. D'abord traducteur d'œuvres anglo-saxonnes, puis professeur, éditeur, auteur, il médite sur le malaise social et sur le drame de l'individu confronté à la solitude et à la mort. Exilé en Calabre par le régime fasciste, membre sans conviction du parti communiste après la guerre, il exprime dans ses poèmes, comme le recueil *Viendra la mort et elle aura tes yeux*, la tragédie de l'irréremédiable solitude humaine. C'est la radicale incommunicabilité des êtres qui pousse les croyants vers Dieu, dans lequel ils espèrent trouver une présence, un compagnon indéfectible : « Le plus grand des malheurs est la solitude ; tant il est vrai que la suprême consolation – la religion – consiste à trouver une compagnie qui ne trahit pas, Dieu. La prière est un réconfort comme l'est un ami... Tout le problème de la vie est donc le suivant : comment vaincre sa propre solitude, comment communiquer avec les autres ? »

Mais la foi n'est pas une solution, car Dieu est toujours absent quand on aurait besoin de lui, ou alors il est tellement différent et détaché qu'on ne peut espérer aucune communication avec lui : « Au fond, ce qui te déplaît en Dieu, c'est précisément sa qualité la plus grande : il est détaché, séparé de toi, il est le même pour tout le monde et cependant il est une chose suprême. »

Le 26 août 1950, Pavese se suicide dans une chambre d'hôtel, plus seul que jamais.

Bibliographie : D. Thompson, Cesare Pavese : A Study of the Major Novels and Poems, Londres, 1982; C. Pavese, A Mania for Solitude, anthologie poétique, Londres, 1969.

PELLETAN Charles Camille

(1846-1915)

Homme de lettres, journaliste puis homme politique français. Opposant au Second Empire, il collabore à partir de 1881 à *La Justice*, date à laquelle il est élu député radical. Ministre de la Marine de 1902 à 1905, il prend des décisions anticléricales, comme la suppression du baptême religieux des navires de la flotte et la laïcisation des hôpitaux de la marine, tâche d'autant plus nécessaire que les religieuses qui les dirigeaient détournaient les fonds publics : à Toulon, une enquête administrative révèle qu'elles auraient détourné pour 150 000 francs de marchandises.

Bibliographie : P. Baquiast, Camille Pelletan (1846-1915). Esquisse de biographie, *Mémoire de maîtrise*, Paris VI, 1986.

PELLETAN Pierre Clément Eugène

(1813-1884)

Journaliste littéraire et homme politique français, libre penseur condamné à une peine de prison en 1861 pour délit de presse. Député au Corps législatif à partir de 1863, membre de l'Assemblée nationale en 1871, sénateur à partir de 1876.

En 1864, dans sa *Profession de foi du XIX^e siècle*, il élabore une bizarre théorie de la métempsychose, affirmant que l'homme, après chaque mort, se réincarne dans un monde nouveau, et monte ainsi vers l'immortalité : « L'homme ira donc toujours de soleil en soleil, montant toujours, comme sur l'échelle de Jacob, la hiérarchie de l'existence. » En 1883, dans *Dieu est-il mort ?* il démystifie les élans mystiques des dévotes et des religieuses : pour ces bonnes âmes, le culte du Sacré Cœur cache en fait « l'ancien culte du phallus, déguisé sans doute et logé à l'étage supérieur, pour ménager la délicatesse d'une mysticité raffinée qui ne veut entendre qu'à la condition qu'on lui parle la langue du sous-entendu ». Elles sont adeptes de la « dévotion à double entente », comme sainte Marie Alacoque, la « ménade de cloître qui se vautre dans son rêve ».

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

PERELLE Antoine Robert

(?-1735)

Magistrat français, membre du Grand Conseil. Passionné de science et de philosophie, de formation cartésienne, c'est un esprit rationaliste et sceptique. Admirateur de la pensée anglaise, il recopie de longs passages du *Treatise of Human Reason*, de Martin Clifford, de 1674, condamné par toutes les Églises. Dans ses *Remarques*, il écrit : « Est-il en effet rien de plus ridicule que conclure hardiment la distinction de l'âme et du corps, et l'existence d'un Dieu, des idées que nous avons de ces substances ? »

Sa correspondance révèle un esprit sceptique, qui réfute toutes les preuves classiques de l'existence de Dieu. À propos de « la preuve vulgaire de l'existence de Dieu tirée du bel ordre et de l'arrangement de la nature,... cet argument banal des prédicateurs », il affirme : « Cet arrangement qu'on remarque dans l'Univers... n'est pas une si grande merveille. Car ce n'est autre chose qu'une poussière divisée à l'infini qui, étant agitée circulairement, fait une infinité de tours autour du centre de son mouvement... Qu'est-il besoin d'intelligence ?... Quant à la création, outre qu'on ne la conçoit guère, il est aisé de prouver à un cartésien que la matière a dû toujours exister et qu'elle existera toujours » (*Lettre sur la preuve de l'existence de Dieu tirée du bel ordre qu'on remarque dans le monde*, 1715).

Si le mouvement est une propriété de la matière, il n'y a plus besoin de créateur, et alors « je crois que tous les philosophes qui regardent le bel ordre comme une preuve incontestable de l'existence de Dieu s'avoueraient vaincus ». La preuve ontologique de Descartes* a séduit davantage Pérelle, mais si on peut la détruire, on détruit du même coup toutes les preuves : « Si l'existence nécessaire est possible, il y a un être nécessaire, et quiconque peut démontrer qu'elle est impossible peut démontrer qu'il n'y a point de Dieu. » Il déclare aussi que « prouver qu'un être est nécessaire, ce n'est pas prouver qu'il soit nécessairement parfait, et que de plus cet être peut être la matière ».

Bibliographie : G. Minois, Histoire de l'athéisme, Paris, 1998.

PERSÉE

(III^e siècle avant notre ère)

Philosophe grec stoïcien, disciple de Zénon*, qui considère que les dieux sont des inventions humaines, qui résultent de la divinisation d'anciens bienfaiteurs de l'humanité ou même de produits indispensables : ainsi les hommes auraient adoré le pain et le vin sous les noms de Déméter et de Dionysos.

Bibliographie : É. Bréhier, La Théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme, Paris, 1928.

PETIT Antoine

(1718-1794)

Médecin français, né à Orléans. Ses leçons d'anatomie et de chirurgie remportent un grand succès. « On lui reproche d'avoir soutenu la tendance que les écoles modernes de médecine manifestent pour les opinions matérialistes », dit la *Biographie universelle*.

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.

PÉTRONE Caius Petronius Arbiter

(20-66)

Poète latin, raffiné et jouisseur, il joue un rôle important à la cour de Néron. On lui attribue généralement la rédaction du *Satiricon*, dont le texte révèle un esprit sceptique, cynique et épicurien, totalement affranchi des croyances religieuses. Pour lui, « le tonnerre et la peur engendrèrent les dieux ».

Bibliographie : J. Doucet, Pétrone, Paris, 1902.

PEYRARD François

(1759-1822)

Érudit et mathématicien français, dont l'athéisme se manifeste sous la Révolution française. En 1793, il est un des auteurs du projet d'instruction publique commandé par le Conseil général de Paris, et dans lequel il fixe comme objectif de « montrer la vérité aux hommes, les détromper de leurs erreurs et de leurs préjugés,... faire passer dans leur âme l'horreur de la tyrannie et de la superstition ». Bibliothécaire de l'École polytechnique, il a en 1794 publié *De la nature et de ses lois*, ouvrage matérialiste dans lequel il écrit que « la matière, par sa propre énergie, est capable de produire tous les phénomènes que l'univers nous présente, sans le secours d'un agent extérieur ».

Bibliographie : J. Langins, Histoire de la vie et des fureurs de François Peyrard, bibliothécaire de l'École polytechnique de 1795 à 1804 et introducteur renommé d'Euclide et d'Archimède, *Société des amis de la bibliothèque de l'École polytechnique*, bulletin n° 3.

PHÉLYPEAUX Jacques Antoine

(?-1732)

Évêque athée de Lodève à partir de 1690, il ne croit ni en Dieu ni au diable, d'après Saint-Simon, qui raconte qu'il « entretenait des maîtresses publiquement chez lui, qu'il y garda jusqu'à sa mort, et tout aussi librement ne se faisait faute de montrer, et quelquefois de se laisser entendre qu'il ne croyait pas en Dieu ». Épicurien, cet évêque « mourut riche et vieux, car il sut aussi s'enrichir, et laissa un tas de bâtards ».

Bibliographie : *Saint-Simon, Mémoires, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, Paris, 1983.*

PHÉRÉCYDE

(mort vers 543 avant notre ère)

Philosophe grec qui, d'après Diogène Laërce, aurait écrit le premier traité sur la nature et sur les dieux. Sylvain Maréchal* le range parmi ses athées, mais il est bien difficile de distinguer chez lui théologie et physique, théogonie et cosmogonie. Sa méthode, qui « consiste à appairer les théogonies et les physiques par analogie de structure, et à traduire les unes dans les autres en pratiquant le calembour sur nom divin », écrit Clémence Ramnoux, évoque plutôt un vaste système panthéiste.

Bibliographie : W. Jaeger, *The Theology of the Early Greek Philosophers*, Oxford, 1947.

PHILIPSE Herman

(né en 1951)

Professeur de philosophie hollandais à l'université d'Utrecht. Il publie en 2004 un retentissant *Manifeste athée et irrationalité de la religion*, dans lequel il défend les valeurs des Lumières, de la science et du libéralisme. Il témoigne une vigoureuse hostilité à l'égard des religions, ce qui lui vaut la haine des islamistes. Son livre a été le déclencheur de l'athéisme d'Ayaan Hirsi Ali*.

Bibliographie : H. Philipse, *Atheistisch Manifest*, Prometheus, 1995 ; éd. augmentée en 2004.

PIERRE DES VIGNES

(fin XII^e s. -1249)

Conseiller de l'empereur Frédéric* II Hohenstaufen. Fils d'un juge de Capoue, qui a fait des études de droit civil et canon à Bologne, est devenu pronotaire du royaume de Sicile, puis logothète, « celui qui place les mots », c'est-à-dire chef de la justice et rédacteur des lois. C'est lui qui met en place le style protocolaire de la cour, avec des expressions ambiguës qui font de l'empereur une émanation de la divinité et le comparent au Christ. Jouant sur son nom, Pierre des Vignes est à la fois Pierre, prince des apôtres du nouveau sauveur Frédéric, « nouveau Moïse qui descendait du Sinaï porteur de la loi », et maître « des vignes du Seigneur ».

Des Vignes a, dès son vivant, la réputation d'être athée, et la rumeur lui attribue la rédaction, conjointement à Frédéric II, du *De tribus impostoribus*, dénonçant l'imposture des trois prophètes, Moïse, Jésus et Mahomet. Ayant abusé de la confiance de l'empereur, il est arrêté et se suicide en prison.

Bibliographie : E. Kantorowicz, L'Empereur Frédéric II, trad. franç., Paris, 1987.

PIGAULT-LEBRUN Charles

(1753-1835)

Romancier et dramaturge français, qui mène une vie très mouvementée, plusieurs fois embastillé par lettre de cachet à la demande de son père à cause de ses écarts de conduite. Auteur et acteur, il publie en 1794 *L'Enfant du carnaval*, livre dans lequel il montre qu'une société d'athées serait parfaitement viable. L'athée est quelqu'un qui réfléchit et étudie, pour qui la vertu est sa propre récompense, et qui se soumet aux lois sages et raisonnables. Cependant, ce type de société n'existera jamais, car l'athéisme n'est pas à la portée de la foule, qui ne réfléchit pas, qui est crédule, et toujours prête à suivre les charlatans.

Bibliographie : S. Audeguy, *L'Enfant du carnaval*, Gallimard, Paris, 2010.

PIO Baptiste

(XVI^e siècle)

Rhétoricien et poète italien, né à Bologne, qui enseigne successivement dans cette ville, à Milan, Bergame, Rome, puis à Bologne à nouveau, et à Lucques. Le pape Paul III lui attribue un poste à la Sagesse. Érudit, spécialiste de grammaire latine et grecque, c'est un humaniste sceptique, dont Sylvain Maréchal* cite la déclaration suivante : « Est-il rien qui plus honore la nature humaine que l'athéisme ?... Tout homme qui pense et qui ne reconnaît pas la seule Nature pour sa divinité est indigne de figurer parmi tous ceux de son espèce. Voilà ma profession de foi. » Il pense que toutes les religions sont fausses, et qu'elles finiront toutes par disparaître.

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.

PIRANDELLO Luigi

(1867-1936)

Écrivain italien, né à Agrigente, auteur d'une œuvre immense comprenant 250 nouvelles, une cinquantaine de pièces de théâtre, des poésies, des romans, des essais. Ce sont autant de variations sur la tension psychologique qui existe en chaque être humain entre le rôle qu'il doit jouer pour tenir sa place dans le monde et la conscience de son néant, qui génère la tentation du suicide. Ce thème, qui affleure dans chacune de ses œuvres, est explicité dans les *Informations sur mon involontaire séjour sur la terre*, ensemble de notes retrouvées dans ses dossiers après sa mort.

Il n'y a pas de dieu : l'homme est seul, contraint de jouer un personnage, et pour cela de se créer une illusion et de faire semblant d'y croire, alors qu'au fond de lui il sait qu'il n'est rien. Ce que nous appelons la vie, c'est ce jeu cruel que nous devons mener. Certains se prennent au jeu ; c'est qu'ils n'ont pas compris les règles ; ce sont les convaincus, ceux qui croient, qui y croient et qui s'y croient. À ceux qui ont compris les règles apparaît la triste réalité : « Une seule chose est triste, mes amis : c'est d'avoir compris la règle du jeu ! Je veux dire le jeu de ce vilain démon moqueur que chacun a au-dedans de soi et qui s'amuse à nous montrer au-dehors comme une réalité ce que, peu après, lui-même nous fait voir comme une illusion... En dehors de cette illusion, il n'y a plus d'autre réalité... Il est donc inutile de chercher une conclusion. Il faut vivre, c'est-à-dire se créer des illusions... et penser que tout cela passera » (*Les Vieux et les jeunes*, 1909).

L'athéisme de Pirandello n'est pas basé sur la science ou la sociologie, mais sur la psychologie. C'est un athéisme subjectiviste, qui aboutit au sentiment d'une solitude douloureuse et sarcastique, issu du sentiment de la radicale incommunicabilité des êtres.

PIRON Alexis

(1689-1773)

Écrivain français, né à Dijon, auteur de nombreuses comédies et de poèmes obscènes, dans lesquels la Bible, la religion et les jésuites sont les cibles de moqueries et de bons mots. Dans *Arlequin Deucalion*, pièce bouffonne, c'est l'épisode du Déluge qui est tourné en dérision. Piron est un épicurien, incroyant, dont même Voltaire* redoute les traits d'esprit. Élu à l'Académie française en 1753, en dépit du mépris qu'il affiche pour celle-ci (« ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre »), il voit son élection invalidée sous la pression du parti dévot. Accablé de malheurs domestiques à la fin de sa vie, il met fin à ses attaques antireligieuses, mais on lui prête cette dernière réponse au confesseur sur son lit de mort : « Croyez-vous en Dieu ? – Parbleu, je crois bien en la Vierge ! »

Bibliographie : P. Chaponnière, Piron, sa vie, son œuvre, Paris, 1910.

PLINE L'ANCIEN

(23-79)

Naturaliste romain, né à Côme, qui a compilé dans son *Histoire naturelle* la quasi-totalité des connaissances de son époque. Esprit encyclopédique, d'une curiosité insatiable, mais dénué d'esprit critique, il exerce aussi des responsabilités politiques et militaires, et meurt en 79 dans la baie de Naples pour être allé voir d'un peu trop près l'éruption du Vésuve.

À travers son *Histoire naturelle*, on discerne une conception athée du monde ou, si l'on préfère, panthéiste : « L'univers est un temple auguste au-delà duquel il ne nous est pas permis de chercher la divinité » ; il est éternel, incréé, et c'est à la fois la Nature et l'œuvre de la Nature.

Bibliographie : A. Ernout, Introduction à l'« Histoire naturelle », Paris, 1950.

POGGE Bracciolini Poggio, dit le

(1380-1459)

Écrivain italien, né à Terranova, en Toscane. Secrétaire à la curie romaine, puis chancelier de la République de Florence, il compose des dialogues, des essais, des récits historiques, des poèmes d'inspiration légère, voire obscène. Ce clerc père de quatorze enfants, traducteur de Lucien*, qui malmène le clergé dans *Contra hypocrisim* (1447), se gausse de la crédulité des croyants, fait l'éloge de Pierre des Vignes*, « homme plein de savoir et d'habileté », et fait preuve dans ses *Facéties* (1438-1452) d'un profond scepticisme, à travers des anecdotes comme celle de ce malade à qui ses amis expliquent que Dieu châtie ceux qu'il aime, et qui rétorque : « Il n'est pas étonnant que Dieu ait si peu d'amis : à la façon dont il les traite, il devrait en avoir encore moins ! » Le Pogge, qui loue l'« incrédulité » de l'hérésiarque Jérôme de Prague, est suffisamment suspect d'athéisme pour que plus tard on parle de lui comme de l'auteur possible du *Traité des trois imposteurs*.

Bibliographie : E. Walser, Poggius Florentinus. Leben und Werke, Leipzig, 1914.

POMPONAZZI Pietro

(1462-1525)

Philosophe italien, né à Mantoue. Docteur en médecine en 1487, il enseigne à l'université de Padoue, dans la chaire de philosophie naturelle de la faculté de médecine. En raison de la guerre, il poursuit son enseignement à Ferrare, puis, à partir de 1512, à Bologne.

En 1516, il publie le traité *De l'immortalité de l'âme*, dont l'orientation matérialiste lui vaut des accusations d'athéisme. L'ouvrage est pourtant entouré des précautions d'usage : ton respectueux envers l'Église, à laquelle tout philosophe doit se soumettre ; présentation et réfutation en bonne et due forme des arguments contre l'immortalité ; félicitations à Thomas d'Aquin pour avoir réfuté Averroès*. Mais on ne peut guère se tromper quant aux préférences de Pomponazzi. Ainsi, après avoir déclaré que « puisque toutes les religions affirment l'immortalité de l'âme, le monde entier serait trompé si l'âme mourait », il écrit : « On doit reconnaître que chacun est trompé par les religions ; mais il n'y a pas de mal en cela. Il existe trois lois : celles de Moïse, du Christ et de Mahomet. Or ou bien toutes les trois sont fausses et alors le monde entier est trompé, ou bien deux au moins sont fausses, et alors la majorité des hommes est trompée ; mais il faut savoir que, d'après Platon et Aristote*, le législateur est un médecin de l'âme, et comme il désire rendre les hommes vertueux plutôt qu'éclairés, il a dû tenir compte des différentes natures. Les moins nobles ont besoin de récompenses et de punitions. Mais sur quelques-unes, les récompenses et les punitions n'ont pas de prise ; et c'est pour ces dernières que l'immortalité fut inventée. De même que le médecin imagine bien des choses, de même que la nourrice attire l'enfant vers mainte action dont il ne peut pas encore comprendre l'utilité, de même agit aussi, avec grande raison, le fondateur de religion, dont le but est purement politique. » L'idée de l'immortalité de l'âme n'est donc qu'un subterfuge des législateurs pour tenir les peuples. De même, à l'objection d'après laquelle ce sont les hommes vicieux qui nient l'immortalité de l'âme, Pomponazzi

répond qu'au contraire beaucoup de scélérats y croient, tout en se laissant emporter par leurs passions, alors que beaucoup de grands esprits vertueux n'y croient pas, comme Homère, Simonide, Hippocrate*, Galien*, Alexandre d'Aphrodise, Pline*, Sénèque.

Le moins choqué par le livre de Pomponazzi est le pape Léon X, qui ne croit guère lui-même à l'immortalité de l'âme, mais qui trouve que l'auteur aurait dû être un peu plus discret. L'Inquisition n'est pas aussi indulgente. Le livre est condamné, et des exemplaires brûlés en place publique. En 1518, le théologien Niphus le réfute comme ouvrage athée, dans le *De Immortalite*. Mais Pomponazzi a de puissants protecteurs, comme les cardinaux Bembo et Jules de Médicis, qui ne parieraient pas trop sur l'immortalité de l'âme. Pomponazzi n'est donc pas inquiété personnellement. Dans les traités *Des affections naturelles* et *Du destin, du libre arbitre et de la prédestination*, publiés de façon posthume en 1556 et 1567, il critique le libre arbitre, qui est inconciliable avec l'idée de providence.

Bibliographie : P.O. Kristeller, « Pietro Pomponazzi », Revue internationale de philosophie, 1951.

PORPHYRE

(vers 234 - vers 310)

Philosophe phénicien néoplatonicien, né à Tyr. Il étudie à Athènes sous la direction de Longin, qui l'initie à Platon. De 263 à 268 il travaille à Rome avec Plotin. En bon platonicien, il ne peut se consoler d'avoir un corps ; il en fait une maladie, qui l'amène près du suicide. Plotin lui conseille de voyager pour se changer les idées. Revenu à Rome, il prend la succession de Plotin et assure un enseignement néoplatonicien.

L'ensemble de son œuvre est consacré aux rapports entre philosophie et religion. Globalement, on peut dire qu'il combat les religions au nom de la religion, d'où la difficulté de le situer par rapport à l'athéisme. Les religions ne s'adressent qu'à des dieux inférieurs ou à de faux dieux, alors que le philosophe est le prêtre du Dieu transcendant, dont le culte se réduit à l'offrande d'une pensée pure, dégagée de tout élément sensible, et peut conduire à l'extase et à la délivrance de toute réincarnation après la mort.

D'un côté, Porphyre est donc une sorte de mystique de l'Absolu, mais de l'autre, étant donné qu'il combat toutes les religions positives existantes, il est généralement considéré par les croyants de tous les cultes comme un athée particulièrement redoutable. Aucune religion ne trouve grâce devant lui : le paganisme gréco-romain, le gnosticisme, les oracles chaldaïques, et surtout le christianisme, qu'il pourfend dans le traité *Contre les chrétiens* (268).

Il en ruine les bases scripturaires avec des arguments qui anticipent toute la critique moderne : l'Ancien Testament est une compilation hétéroclite qui n'a rien à voir avec Moïse, un mélange de mythes et d'inventions sacerdotales, avec des prophéties *post eventum* et d'innombrables contradictions. Le Nouveau Testament, rempli d'incohérences, est l'œuvre de groupes sectaires organisés par Paul. Le Dieu biblique est une sorte de tyran capricieux, qui crée puis détruit sa création comme un enfant détruit son jouet. « Porphyre disait à peu près tout ce que les critiques modernes ont pensé depuis découvrir »,

dira Loisy. Jérôme voyait en lui un « scélérat » extrêmement dangereux, et l'Église veillera à éliminer ses écrits.

Bibliographie : *J. Bidez*, Vie de Porphyre le philosophe néoplatonicien, *Gand*, 1913.

PRADES Jean Martin de

(1720-1782)

Écrivain français, né à Castelsarrasin. Prêtre, il partage les idées des philosophes et collabore à l'*Encyclopédie*. En 1751, il soutient en Sorbonne une thèse qui est censée être une apologie du christianisme, mais qui fait de la religion le produit purement naturel de l'évolution humaine à partir de l'état de nature, sous l'effet du besoin qu'ont les hommes de s'organiser en société ; toutes les idées viennent des sensations, y compris l'idée de Dieu, les miracles de Jésus sont comparables aux performances d'Esculape.

La thèse est dans un premier temps approuvée par les docteurs de Sorbonne, dont on peut se demander s'ils l'avaient lue et s'ils somnolaient pendant la soutenance. Mais les dévots veillent, et crient au scandale. Le Parlement, les évêques, le pape lui-même condamnent l'ouvrage. Les docteurs de Sorbonne cherchent des excuses : la thèse était si volumineuse et imprimée en si petits caractères qu'ils n'avaient pas eu le temps de l'étudier à fond, disent-ils. Maintenant, ils découvrent « avec horreur... cet ouvrage de ténèbres », et annulent la licence. Le Parlement ordonne l'arrestation de l'abbé de Prades. Celui-ci s'enfuit, d'abord en Hollande, puis en Prusse, où Frédéric* II l'accueille, sur la recommandation de Voltaire* et du marquis d'Argens*, et en fait un membre de l'Académie de Berlin. Voltaire se réjouit de cette nouvelle recrue, écrivant le 19 août 1752 à Marie-Louise Denis : « Je me remercie d'avoir servi un pareil mécréant », un homme plein de « mépris pour les fanatiques et les fripons ». En 1757 cependant, Prades, soupçonné de trahison, sera enfermé à Magdebourg, puis se retirera à Glogau où il mourra.

Bibliographie : J.S. Spink, « Un abbé philosophe : l'affaire de J. M. de Prades », Dix-huitième siècle, 1971, n° 3.

PRADO Juan de

(1612-1670)

Juif espagnol qui, après avoir fréquenté les universités d'Andalousie, et sous l'influence d'un certain médecin marrane, Juan Pinheiro, devient déiste et probablement même athée. Vers 1655, il s'installe en Hollande, où il fréquente Spinoza*. En 1659, le moine Tomas Solano y Robles dépose devant l'Inquisition à Madrid, déclarant que Prado et Spinoza avaient renié le judaïsme pour l'« athéisme », qu'ils avaient autrefois « observé la loi des Juifs », mais que depuis ils avaient reconnu « que ladite loi n'est pas vraie, que l'âme meurt avec le corps, qu'il n'y avait pas de dieu sinon philosophiquement », et qu'en conséquence « ils n'avaient pas besoin de religion ». Prado rejette l'idée de création, de révélation, de providence, d'immortalité de l'âme.

Bibliographie : C. Gebhardt, « Juan de Prado », *Chronicum Spinozanum*, III, 1923.

PRÉVERT Jacques

(1900-1977)

Poète français, né à Neuilly-sur-Seine. Il reçoit une éducation chrétienne classique, mais son tempérament fantaisiste et la fréquentation des surréalistes lui font rapidement perdre tout contact avec la foi. La religion est une des cibles préférées de ses plaisanteries, moqueries, sarcasmes et calembours. Il la tourne en dérision avec une telle fréquence, une telle acidité et un humour tellement grinçant que l'on soupçonne derrière ces traits une violente hostilité, qui va bien au-delà d'un simple anticléricalisme : « La religion n'est pas l'opium du peuple : tout au plus du dross (déchet ou résidu de drogue), et du pire », écrit-il dans *Intermède*, où l'on trouve aussi cette heureuse formule : « Les religions ne sont que les trusts des superstitions. »

Dans *Sainte-Âme*, il se qualifie de « déicide », « Ravaillac de Dieu », « robot de Satan », et accumule les plaisanteries qui mêlent dépit et mépris : « Dieu est à la mode. Le slip Éminence fait bon ménage avec la gaine Scandale... Dieu se porte long, Dieu se porte court, et même lorsqu'il se porte mort ou manquant, il se porte en triomphe en ressuscitant. » Dans les *Adonides*, Dieu lui-même encourage l'incroyance, dans une parodie de la Genèse : « Et Dieu, surprenant Adam et Ève, leur dit : Continuez, je vous en prie ; ne vous dérangez pas pour moi ; faites comme si je n'existais pas. » Après tout, si « Dieu a fait l'homme à son image, l'exhibitionniste lui rend hommage ».

Et il y a une nuance de sérieux irrité dans ce *Notre Père* : « Notre Père qui êtes aux cieux, Restez-y ! »

Bibliographie : C. Aurouet, Prévert, portrait d'une vie, Paris, 2007.

PRÉVOST D'EXILES Antoine François, abbé

(1697-1763)

Écrivain français, né à Courteuil, près de Chantilly, auteur d'une œuvre immense de plus de 200 volumes (romans, histoire, traductions), dont le célèbre roman de *Manon Lescaut* (1731). Partagé entre la vie monastique et les femmes, cet abbé, qui fut successivement jésuite, militaire, jésuite à nouveau, militaire à nouveau, mondain, bénédictin, défroqué, exilé en Angleterre, puis en Hollande, où il se lie avec une belle aventurière, puis revenu en Angleterre, repassé en France pour devenir aumônier incroyant d'un prince incroyant, le prince de Conti, avant de s'exiler de nouveau à Bruxelles, puis à Francfort et de revenir à Passy, avant de mourir près de son lieu de naissance, l'abbé Prévost est un personnage extraordinaire, animé par la passion, passion des femmes, des livres, du travail. En dépit des parenthèses religieuses de son existence, il ne semble pas avoir eu de croyances bien définies. En 1733, il fonde un journal au titre révélateur, le *Pour et contre*, dans lequel il présente, sur tous les sujets, les arguments contradictoires, sans prendre parti. Sceptique, déiste, il est peut-être même athée, comme l'indiquerait le bref échange qu'il eut avec le prince de Conti qui lui demande en 1734 de devenir son aumônier : « Mais il faut vous prévenir, mon cher abbé, que je ne crois pas en Dieu. – Ni moi non plus, Monseigneur. »

Bibliographie : H. Roddier, L'Abbé Prévost : l'homme et l'œuvre, Paris, 1955.

PRODICOS DE CÉOS

(vers – 470 - vers – 399)

Sophiste grec, originaire de l'île de Céos, en Ionie, condamné à boire la ciguë, comme Socrate*, pour avoir corrompu la jeunesse athénienne par son athéisme. Il enseigne en effet, d'après Philodème, que « ce sont les nourritures et les choses utiles qui ont été tenues pour divines et honorées comme telles, et, par la suite, ceux qui découvrirent des moyens de se nourrir ou de s'abriter, ou d'autres techniques, comme Déméter et Dionysos ». C'est ce que confirment Thémistios et Sextus Empiricus*, qui écrit dans *Contre les mathématiciens* : « Que Dieu n'existe pas, c'est l'avis de ceux qu'on appelle athées, comme Evhémère... Diagoras* de Mélos, Prodicos de Céos, Théodore*... Selon Prodicos, ce qui est utile à la vie doit être tenu pour divin : ainsi le soleil, la lune, les fleuves, les lacs, les prairies, les fruits et tout ce qui est de ce genre. »

Les œuvres de Prodicos (*Sur la nature, Sur la nature de l'homme*) ne sont connues qu'à travers des commentaires, comme ceux de Platon ou de Cicéron*, qui confirme son athéisme : « Prodicos de Céos, qui dit que ce qui était utile aux hommes devait être tenu pour divin, quelle religion finalement conserve-t-il ? »

Bibliographie : Les Écoles présocratiques, prés. par J.-P. Dumont, Paris, 1988.

PROTAGORAS

(– 485 - – 411)

Sophiste grec, né à Abdère, il enseigne un extrême relativisme : « Il fut le premier qui déclara que sur toute chose on pouvait faire deux discours exactement contraires, et il usa de cette méthode », écrit Diogène Laërce. Dans le domaine religieux, cela se traduit par l'agnosticisme. Vers – 415, il compose un traité *Sur les dieux*, dont il ne subsiste que la première phrase : « À propos des dieux, il m'est impossible de savoir s'ils existent ou s'ils n'existent pas, ni quelle est leur forme ; les éléments qui m'empêchent de le savoir sont nombreux, ainsi l'obscurité de la question et la brièveté de la vie humaine. » Dans ces conditions, on se demande ce qu'il a bien pu écrire dans son traité. Platon, dans le *Théétète*, reprend cette déclaration, en faisant parler Protagoras de « ces dieux que j'ai fait disparaître de mes écrits et de mes discours, ne sachant ni s'ils existent, ni s'ils n'existent pas ».

Cet agnosticisme paraît tellement scandaleux qu'il est assimilé à de l'athéisme. Comme l'écrit Diogène d'Oenoanda : « Protagoras d'Abdère soutient, dans le fond, la même opinion que Diagoras*, mais il use de termes différents pour éviter ce que cette idée peut avoir de choquant dans sa nudité. Ainsi, il dit qu'“il ne sait pas si les dieux existent”, ce qui revient à dire qu'il sait qu'ils n'existent pas. » Pour Eusèbe, Protagoras « acquit la réputation d'un athée », et Épiphane n'hésite pas à affirmer que « Protagoras disait que ni les dieux, ni même absolument aucun dieu n'existaient ». C'est bien ainsi que l'entendent les autorités d'Athènes, qui organisent avec l'ouvrage de Protagoras le premier autodafé connu, et exilent l'auteur : « C'est à cause de ce début de discours, rapporte Diogène Laërce, qu'il fut chassé d'Athènes, et que ses livres furent brûlés sur la place publique, après que le héraut les eut réclamés à tous ceux qui les avaient achetés. »

PROUDHON Pierre Joseph

(1809-1865)

Artisan et théoricien socialiste français, né à Besançon. Fils d'un tonnelier, il doit renoncer aux études universitaires pour des raisons financières. Devenu ouvrier typographe, puis batelier, il est plusieurs fois emprisonné en raison de ses écrits dénonçant l'injustice du système capitaliste, et prônant une organisation socio-économique de type coopératif basée sur la liberté individuelle et l'abolition de l'État : *Qu'est-ce que la propriété ?* (1840), *Philosophie de la misère* (1846).

Chrétien dans sa jeunesse, il perd la foi en 1832, à vingt-trois ans, en constatant que l'Église soutient le système inique du capitalisme et justifie les inégalités sociales. La lecture de Bossuet, de l'abbé Bergier, des penseurs chrétiens réactionnaires comme de Maistre et Bonald, achève de faire de lui un athée convaincu, favorable à l'éradication de la religion. Il écrit en 1840 : « J'ai cru longtemps que le catholicisme pourrait se réformer, et se mettre au niveau de la science, des mœurs et des besoins du siècle : je suis entièrement revenu de cette opinion. Je ferai ma première escarmouche contre l'Église dans mon traité de la propriété. Après quoi, tous mes efforts tendront aussi à l'extirpation radicale du christianisme romain. C'est lui qui est la lèpre du monde, c'est lui qui fait encore tout notre mal. Il faut qu'il périclite. »

Bibliographie : J. Bourgeat, Proudhon, Paris, 1943.

PROVINE William

(né en 1942)

Scientifique et historien des sciences américain, professeur à l'université Cornell de New York. Athée convaincu, il dénonce l'hypocrisie des discours conciliateurs entre foi et science, au cours de nombreux débats avec les croyants. Son athéisme repose sur quatre affirmations claires : « En premier lieu, en dehors des règles mécanistes pures, aucun principe organisateur ou finaliste n'existe dans le monde. Il n'y a ni dieux ni forces téléologiques. L'assertion réitérée selon laquelle la biologie moderne et la tradition judéo-chrétienne sont compatibles, cette assertion est fausse. En second lieu, il n'existe ni loi morale en soi ni principes absolus pour guides de la société humaine. En troisième lieu, les hommes sont des machines merveilleusement complexes. L'individu devient une personne par l'efficiencia de deux mécanismes : l'hérédité et l'influence de l'environnement... En quatrième lieu, la liberté, entendue au sens classique du terme, n'existe pas... Toutes les tentatives pour découvrir la base de la liberté dans l'indéterminisme d'une mécanique quantique (déjà affaibli au niveau des molécules d'ADN) ou dans les ambiguïtés des système complexes (lesquelles disparaissent rapidement), toutes ces tentatives sont condamnées à l'échec. »

William Provine est un mécaniste classique athée, qui ne voit que malhonnêteté intellectuelle dans le rapprochement entre l'Église et la science, et qui le dit sans ménagement : « Ils disent que la religion et la science sont parfaitement compatibles et que Dieu a pu créer le monde il y a très longtemps, peut-être au moment du big bang. Cette conception de Dieu est, je crois, intellectuellement malhonnête. Aucune preuve n'en existe, ce qui équivaut en tout cas à un athéisme réel. Le Dieu qui a créé le monde il y a des milliards d'années et l'a ensuite abandonné à lui-même n'est pas le Dieu personnel des religions » (*Mécanisme, dessein et éthique*, 1983).

De même en ce qui concerne l'« *intelligent design* » (le dessein intelligent), dernière trouvaille des créationnistes. En quoi cette thèse

est-elle différente de l'athéisme ? « On peut supposer que Dieu a mis l'univers en mouvement, ou qu'il le dirige à travers les lois de la nature (ou les deux). Il n'y a aucune contradiction entre cela ou une conception similaire de Dieu. Mais cette conception de Dieu n'a aucune valeur. On l'appelait le déisme aux XVII^e et XVIII^e siècles, et on le considérait comme de l'athéisme, et cela n'a pas changé aujourd'hui. Un Dieu ou une force orientée qui démarre l'univers ou qui le dirige par les lois de la nature n'a rien à voir avec la morale, n'écoute pas les prières, ne donne pas la vie éternelle, en réalité ne fait rien de décelable. En d'autres termes, la religion est compatible avec le bricolage évolutionniste moderne (et avec toute la science moderne), à condition que la religion soit ramenée à l'athéisme ! » (*Academe*, janvier 1987).

En 1994, dans *Darwinisme : science ou philosophie naturelle*, William Provine expose « clairement et distinctement » son credo : « Il n'y a pas de dieux ; pas de desseins, pas de forces conscientes orientées, de quelque nature qu'elles soient ; pas de vie après la mort. Quand je mourrai, je suis absolument certain que je serai mort. Ce sera ma fin. Il n'y a pas de fondement ultime de l'éthique, pas de sens ultime de la vie, et pas non plus de libre arbitre. »

Bibliographie : W.B. Provine, *Selected Papers* by Sewall Wright, 1986.

PUBLICOLA Pierre Jean-Baptiste Chaussard, dit

(1766-1823)

Littérateur, poète, homme politique et théophilanthrope, il fait ses études au collège de Lisieux, sous la direction de l'athée Dupuis*. Devenu avocat, il est favorable à la Révolution, comme Girondin modéré. Sous la Convention thermidorienne, il rejoint la théophilanthropie, et est qualifié de « jacobin et athée » par les royalistes. En fait, il semble plutôt panthéiste, à en juger par les deux volumes du *Nouveau Diable boiteux, tableau philosophique et moral de Paris*, qu'il publie en 1799. Dans des ouvrages de critique d'art il se moque du culte catholique et parodie la messe.

Bibliographie : A. Rifkin, « Histoire, période et la morphologie de la langue critique, ou le choix de Publicola », dans *La Critique d'art et ses établissements en France au XIX^e siècle*, E.D.M. Orwicz (éd.), Manchester, 1994.

PURANDARA

(VII^e siècle)

Philosophe indien, matérialiste et athée, le premier à avoir mentionné, sous le nom de *Carvaka* (ou *Charvaka*) l'existence d'un groupement athée en Inde. L'école *Carvaka*, encore appelée *Lokyatika*, serait issue d'un courant sceptique pendant la période Maurya (IV^e-II^e siècle avant notre ère). Elle se caractérise par la négation de la survie après la mort, un naturalisme intégral (toute réalité vient de la nature), une morale sensualiste (« Tant que dure la vie, que l'homme soit heureux ; / quand le corps est réduit en cendres, / comment peut-il se reconstituer ? »)

Pour Purandara et les *Carvakas*, la religion est une invention humaine : « Les trois auteurs des Vedas étaient des bouffons, des fripons et des démons. / Toutes les formules des pandits, japhari, turphari et autres / furent inventées par des bouffons, de même que tous les cadeaux pour les prêtres. » Ils prônent une sorte d'épicurisme matérialiste : « Tant que la vie est en toi, jouis ; / Nul n'échappe à l'œil de la mort, / Quand notre dépouille a péri, / Comment pourrait-elle vivre encore ? » Les *Carvakas* dénoncent également l'inique système des castes, autre invention religieuse : « À quoi riment ces divagations insensées sur les castes, sur les supérieurs et les inférieurs, alors que tous ont les mêmes organes du corps humain ? »

Bibliographie : D. Chattopadhyaya, *Lokayata: A Study in Ancient Indian Materialism*, New Delhi, 1959 ; Indian Atheism: A Marxist Analysis, Kolkata, 1969 ; R. Bhattacharya, « *Carvaka fragments: a new collection* », Journal of Indian Philosophy, décembre 2002.

PYRRHON

(vers – 360 - vers – 270)

Philosophe grec, né à Élis, et considéré dès le I^{er} siècle avant notre ère comme le fondateur de l'école sceptique. À partir du XVI^e siècle, le terme de « pyrrhonisme » est équivalent à celui de « scepticisme ».

Pyrrhon n'a rien écrit ni rien enseigné, ce qui eût été contraire à sa pensée : « Il soutenait qu'il n'y avait ni beau, ni laid, ni juste, ni injuste, que rien n'existe réellement et d'une façon vraie, mais qu'en toutes choses les hommes se gouvernent selon la coutume et la loi. Car une chose n'est pas plutôt ceci que cela. Sa vie justifiait ses théories. Il n'évitait rien, ne se gardait de rien, supportait tout, au besoin d'être heurté par un char, de tomber dans un trou, d'être mordu par des chiens, d'une façon générale ne se fiant en rien à ses sens », rapporte Diogène Laërce.

Pyrrhon a participé à l'expédition d'Alexandre, ce qui lui a permis d'entrer en contact avec des sages gymnosophistes indiens, dont il s'inspire en partie. Revenu en Grèce, il vit dans la solitude, s'occupant des cochons avec sa sœur. Indifférent à tout, car tout est illusion, il se conforme aux coutumes sans y adhérer. Cela vaut aussi pour la religion : si nous ne pouvons être sûrs du monde qui nous entoure, comment pourrions-nous savoir quelque chose sur l'existence éventuelle des dieux ? Il participe pourtant au culte, et est même nommé chef des prêtres. Son but est éthique avant tout : atteindre le bonheur par l'indifférence totale à l'égard du monde extérieur, des raisonnements, des croyances. Sextus Empiricus* le prendra comme modèle de l'attitude sceptique dans ses *Esquisses pyrrhoniennes*.

Bibliographie : L. Robin, Pyrrhon et le scepticisme grec, Paris, 1944.

Q

QUESNAY François

(1694-1774)

Médecin et économiste français, né à Méré, près de Montfort-l'Amaury. D'abord professeur de chirurgie, puis docteur en médecine en 1744, il devient médecin de Mme de Pompadour, membre de l'Académie des sciences en 1751. Mais c'est dans le domaine de l'économie qu'il se fait surtout connaître, avec son *Tableau économique* de 1758. À l'origine de ce qu'on appellera le mouvement physiocrate, il fréquente les philosophes et rédige plusieurs articles pour l'*Encyclopédie*.

Dès son *Essai physique sur l'économie animale* (1736), il exprime des vues nettement panthéistes, allant vers un matérialisme mécaniste : tous les êtres vivants sont animés par un « principe vital », un « fluide très subtil ». L'âme végétative est la « matière éthérée », partie de l'Intelligence universelle « qui anime le monde entier, qui dirige toutes les opérations de la Nature, agit par des connaissances, des vues, des volontés générales et permanentes ». C'est l'idée de l'« Âme du monde », sur laquelle il reste prudent afin d'éviter les ennuis avec l'Église.

Bibliographie : H. Vergonjeanne, Un laboureur à Versailles, François Quesnay, médecin de Madame de Pompadour, encyclopédiste et économiste à la cour de Louis XV, Paris, 2008.

RABELAIS François

(vers 1490-1553)

Humaniste et médecin français, né à Chinon, dont les opinions religieuses sont l'objet de controverses depuis presque cinq siècles. Les impertinences de son *Pantagruel* (1532), de son *Gargantua* (1534), et des livres suivants lui ont valu dès le XVI^e siècle d'être qualifié d'athée : l'accusation est lancée en 1549 par frère Gabriel de Puy-Herbault. Elle est reprise par le franciscain Jean Benedicti, par Pierre Dumoulin, par l'humaniste Henri Estienne, qui écrit en 1566 dans l'*Apologie pour Hérodote* : « Qui est donc celui qui ne sait que notre siècle a fait revivre un Lucien* en François Rabelais, en matière d'escrits brocardant toute sorte de religion ?... Savons-nous pas que le but de ceux-ci a esté, en faisant semblant de ne tendre qu'à chasser la mélancolie des esprits, de donner des coups de becs à la vraie religion chrétienne ?... C'est-à-dire de ne croire de Dieu et de sa providence non plus qu'en a cru le méchant Lucrèce*. » En 1608, F. des Rues parle de « François Rabelais, vray athéiste ». La critique moderne a suivi, avec Gebhart, qui en 1877 voit en Rabelais un sceptique, Henri Busson, qui penche pour l'athéisme en 1922, tout comme Abel Lefranc en 1923. Puis, en 1942, Lucien Febvre « réhabilite » Rabelais dans un livre brillant qui fera date : *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*. Il affirme qu'à l'époque de la Renaissance le contexte culturel rend l'athéisme impossible en raison des structures intellectuelles et scientifiques de la pensée et de la société. « Athée », dit-il, est alors simplement une insulte, « un gros mot destiné à faire passer un frisson sur un auditoire de fidèles », et qu'on se lance à la figure entre les différentes confessions : de Luther à Ronsard, qui ne s'est pas fait traité d'athée au XVI^e siècle ? Rabelais serait donc un bon chrétien écrivant dans la tradition carnavalesque médiévale. La question semblait réglée.

Puis, en 1975, Henri Weber revient sur le sujet ; il insiste sur la « crise de la piété » que connaît alors le peuple chrétien, vivant encore dans un « demi-paganisme », tandis que les humanistes, redécouvrant

l'Antiquité, utilisant l'averroïsme padouan, marqués par les changements techniques et sociaux, accentuent la part de la raison et de la religion naturelle. En 1976, François Berriot, dans une thèse soutenue à l'université de Nice, *Athéisme et athéistes en France au XVI^e siècle*, démontre, avec une grande abondance de matériaux, que l'incroyance est présente dès Rabelais, même si son expression est souvent brouillée par les impératifs de la plus élémentaire prudence.

Tel est l'état de la question aujourd'hui. Notons tout de même en complément quelques éléments qui, sans être décisifs, plaident en faveur d'un Rabelais sinon athée, du moins fortement sceptique. Éléments biographiques d'abord : ce moine franciscain errant et sans vocation, qui suit le cardinal Du Bellay à Rome, dans les milieux pontificaux de la Renaissance, plus marqués par le paganisme épicurien que par la piété chrétienne, qui étudie et pratique la médecine à Montpellier, occupation qui a toujours favorisé l'incroyance, qui est curé de Meudon et a des enfants naturels, qui entre chez les bénédictins de Saint-Maur et en ressort précipitamment pour exercer la chirurgie, à qui on retire sa paroisse et ses bénéfices, n'est certainement pas un modèle de croyant.

Éléments tirés de ses écrits ensuite. Une fois que l'on a rappelé que ses plaisanteries s'inscrivent dans la ligne de l'époque, dans la tradition des bouffonneries cléricales, parodiant les cérémonies du culte et les paroles de la messe, contrefaisant les gestes et les épisodes sacrés ; que les miracles, la résurrection d'Epistémon ne sont que des parodies de romans de chevalerie, il n'en reste pas moins que ces ouvrages, censurés par l'Église dès 1542, vont plus loin que leurs homologues. À l'abbaye de Thélème, il n'est pas question d'offices religieux, mais de culte du plaisir en toute liberté : « Fay ce que voudras. » On passe son temps à batifoler avec de jolies femmes, dans un paradis épicurien sans aucune référence religieuse. Enfin, rappelons que, contrairement à ce que prétendait Lucien Febvre, l'athéisme authentique n'est pas du tout inconnu au XVI^e siècle, et qu'on peut trouver des incroyants au sein de toutes les cultures depuis l'Antiquité.

Bibliographie : L. Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, 1942 ; H. Lefebvre, *Rabelais*, Paris, 1955 ; M. Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, 1970.

RADICATI DI PASSERANO comte Alberto

(1698-1737)

Noble piémontais, élevé à la cour de Turin, et devenu très tôt incroyant, par ses lectures, ses fréquentations et ses malheurs domestiques. Un séjour en France, de 1719 à 1721, achève de lui faire perdre les derniers restes de foi religieuse. Revenu à Turin, il se fait remarquer par ses prises de position radicales en faveur du spinozisme, de la démocratie et même d'une certaine forme de communisme.

En 1729 il présente au roi de Savoie ses *Discours moraux, historiques et politiques*, qui créent un scandale. Il s'y proclame déiste, signifiant par là un panthéisme radical, rejetant toute idée d'immortalité, de providence, de révélation. Il enrôle dans ce qu'il appelle « notre parti », celui des déistes, panthéistes et athées, Démocrite*, Épicure*, Diagoras*, Lucien*, Socrate*, Anaxagore*, Sénèque, Hobbes*, Blount*, Spinoza*, Vanini*, Saint-Évremond*, Bayle*, « et généralement tous ceux qu'on appelle athées spéculatifs ». Il fait l'éloge de l'état de nature, où, contrairement à Hobbes, il pense que les relations étaient basées sur l'entraide, et il plaide pour une république démocratique, pratiquant la communauté des biens et des femmes. Il accuse l'Église d'avoir gâché le bonheur de l'âge d'or primitif, et il déclare que « la religion fut instituée par les législateurs afin de donner force et crédit à leurs lois ».

Après ce coup d'éclat, il estime préférable de s'éclipser en Angleterre, où il fréquente les penseurs radicaux, et il publie en 1732 à Londres une *Dissertation philosophique sur la mort*, d'esprit épicurien. Le monde, affirme-t-il, est dirigé par les seules lois de la matière et du mouvement, et la mort est simplement la transformation d'une forme d'être dans une autre. La nature a disposé le monde pour assurer notre bonheur ; dès que nous ne pouvons plus atteindre celui-ci, nous avons « une entière liberté de quitter la vie lorsque celle-ci nous est devenue un fardeau ». Cette apologie du suicide, présenté comme une « bonne solution », une « consolation pour les malheureux », dans un pays où

la mort volontaire passait déjà pour une « maladie anglaise », suivant le titre du livre du docteur George Cheyne, paru en 1733, et faisait des ravages dans les rangs de l'aristocratie, crée un nouveau scandale. La reine Caroline se dit horrifiée par cet ouvrage, « où l'auteur adhère à l'athéisme de Spinoza et tire de sa doctrine des conclusions qui détruisent la société et la vertu ».

Radicati est arrêté, relâché sous caution, et s'enfuit à La Haye. Il meurt en 1737 à Rotterdam. Le prédicateur huguenot Daniel de Superville prétend qu'il s'est converti au dernier moment, et qu'il aurait déclaré que cela priverait les athées de la satisfaction « de dire qu'il y a des gens qui sont fermement persuadés de l'inutilité de la religion ». En l'absence de tout témoin, les philosophes, comme d'Argens*, considèrent avec scepticisme cette récupération in extremis de l'âme d'un mécréant notoire.

Bibliographie : S. Berti, « Radicati in Olanda », Rivista Storica Italiana, XCVI, 1984.

RALEIGH Sir Walter

(1552-1618)

Marin, explorateur, écrivain et courtisan anglais, né dans le Devonshire. Ses succès militaires et son physique avantageux en font un des hommes les plus en vue à la cour d'Élisabeth I^{re} dans les années 1580. Arrogant et incroyant, il n'hésite pas à afficher son scepticisme et à fréquenter des athées notoires comme le comte d'Oxford* et Christopher Marlowe*. Son ami Thomas Hariot raconte en 1588 comment il a fait mieux que Moïse en utilisant les symboles chrétiens pour soumettre les crédules indigènes d'Amérique (*Brief and True Report of the New Found Land of Virginia*). Raleigh déclare que « nous sommes comme des bêtes, et quand nous sommes partis, il ne reste rien de nous ».

En 1592, Le jésuite Robert Persons, dans un *Avertissement écrit à un secrétaire du Lord Trésorier*, accuse Raleigh d'entretenir « une école d'athéisme... dans laquelle on se moque de Moïse et de Notre Sauveur, de l'Ancien et du Nouveau Testament, et où on apprend, entre autres choses, à prononcer le nom de Dieu à l'envers » (*God = Dog = chien*).

Arrêté en 1603 pour trahison, Walter Raleigh reste en prison jusqu'en 1616, écrivant une *Histoire du monde*, et essayant de se suicider. Il est décapité en 1618.

Bibliographie : R. Trevelyan, Sir Walter Raleigh, Londres, 2002.

RAVACHOL François Claudius Königstein, dit

(1859-1892)

Militant anarchiste, né à Saint-Chamond. Son athéisme est le résultat de sa pensée anarchiste, elle-même élaborée à partir de ses lectures. La religion, soutien de la société bourgeoise antilibertaire, est un instrument d'oppression qu'il faut détruire, comme il le proclame dans le *Chant de la guillotine* : « Si tu veux être heureux, / nom de Dieu, / prends ton propriétaire, / nom de Dieu, / fous les églises par terre, / nom de Dieu, / et l'bon Dieu dans la merde, / nom de Dieu. » Ayant participé à plusieurs attentats, Ravachol est guillotiné en 1892.

***Bibliographie* : J. Maitron, Ravachol et les anarchistes, Paris, 1992.**

RAYNAL Guillaume François, abbé

(1713-1796)

Écrivain français, né à Saint-Geniez, dans l'Aveyron. D'abord jésuite, il enseigne à Pézenas, Clermont, Toulouse, puis il abandonne l'état ecclésiastique en 1747 et vient à Paris, où, dans les salons, il fréquente les philosophes et écrit des livres d'histoire.

En 1770, il publie *l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, ouvrage de qualité médiocre, mais qui remporte un assez grand succès en raison de la mode des « voyages philosophiques », qui, derrière un faux exotisme, mettent en parallèle le bon sauvage et l'homme moderne corrompu par la civilisation et la religion. Diderot*, sollicité, participe surtout à la troisième édition, celle de 1781, condamnée pour ses attaques antireligieuses. Raynal y exprime son athéisme : « La religion fut partout une invention d'hommes adroits et politiques qui, ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs semblables à leur gré, cherchèrent dans le ciel la force qui leur manquait, et en firent descendre la terreur. Leurs rêveries furent généralement admises dans toute leur absurdité. Ce ne fut que par le progrès de la civilisation et des Lumières qu'on s'enhardit à les examiner, et qu'on commença à rougir de sa croyance... »

Raynal, poursuivi pour impiété, se réfugie à Spa, puis à Berlin, puis à Saint-Petersbourg, et revient à Paris en 1787. Obligé de se cacher pendant la Terreur, il meurt peu après.

Bibliographie : M. Duchet, « Diderot collaborateur de Raynal », Revue d'histoire littéraire de la France, oct.-déc. 1960.

RECLUS Jean Jacques Elisée

(1830-1905)

Géographe français, élevé dans une famille protestante qui le destine à devenir pasteur comme son père. Il perd la foi pendant ses études de théologie, et étudie alors la géographie à Berlin, en Irlande, aux États-Unis. Libre penseur athée et franc-maçon, il participe à la Commune, ce qui lui vaut dix ans de bannissement, qu'il passe en Suisse. Revenu en France, il s'installe ensuite en Belgique, en 1894, où il fonde l'université nouvelle de Bruxelles, et enseigne la géographie comparée. Sa grande œuvre est la *Géographie universelle* (1875-1894).

Favorable à une idéologie libertaire, il vit en concubinage, et marie ses deux filles en 1882 « sans permettre à la loi religieuse et civile de s'en occuper, sans permettre à quelque gredin de curé ou de maire, pour qui le mariage est la prostitution, de profaner par sa présence une union qui leur est chère », peut-on lire dans *Le Révolté*.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

RÉGIS Pierre Sylvain

(1632-1707)

Philosophe cartésien français, de l'ordre des Chartreux, qui en 1704 publie un gros ouvrage destiné à combattre Spinoza*, *L'Usage de la raison et de la foi*. Le résultat est paradoxal : Régis est en effet obligé d'admettre que Spinoza ne peut pas être combattu par la raison et que seule la foi nous permet de rejeter son système, que ce soit pour l'immortalité de l'âme (car « la mort détruit l'âme en détruisant le rapport que l'esprit a au corps avec lequel il est uni »), pour la création ex nihilo, la providence, les miracles, la Trinité (« on ne peut démontrer ni même expliquer le mystère de la Trinité par la raison naturelle »), les anges (« nous ne pouvons concevoir comment les anges opèrent sur les choses extérieures » ; cela « est inexplicable »), et même l'existence et la nature de Dieu : pour tout cela « il faut croire avec soumission à l'autorité divine, sans entreprendre de l'expliquer... Tels sont les mystères de la religion chrétienne, qui ne sont pas proposés pour être conçus, mais pour être crus ».

Cette capitulation de la raison oblige donc Régis à se replier sur le fidéisme et fournit involontairement des armes sinon aux athées, du moins aux panthéistes, ce que beaucoup de théologiens lui reprochent.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment. Philosophy and the Making of Modernity 1650-1750*, Oxford University Press, 2001.

REGNARD Albert Adrien

(1836-après 1889)

Médecin français, libre penseur et franc maçon, athée convaincu, emprisonné en 1867 pour outrage à la religion. Il participe à la Commune comme chirurgien-major, et se réfugie ensuite en Angleterre. Revenu en France en 1880, il devient peu après inspecteur de l'Assistance publique.

Toute sa carrière est marquée par un athéisme militant, approuvant en 1866 le livre de Vogt*, *Force et matière*, qui, dit-il, témoigne de « la foi dans la science et dans l'humanité ». En 1870, il participe à la rédaction des consignes pédagogiques dans un projet d'école laïque, précisant que les livres « devront contenir l'expression de l'influence pernicieuse et nuisible exercée par l'idée religieuse et déiste sur la marche de l'humanité ». En 1885, au congrès de la Libre Pensée à Anvers il présente une motion en faveur d'un changement de calendrier : « Oui, certes, j'éprouve une grande répugnance à me servir d'un calendrier calculé d'après l'ère que Mérimée appelle l'ère de l'imposture du Galiléen. Et je convie mes frères à adopter une ère nouvelle, l'ère de la science moderne, de la régénération, tendant à faire revivre parmi les hommes, non plus les saints de l'église de Rome, mais les héros de l'humanité, les grands hommes de la science et du progrès... Il est temps de remplacer l'ère chrétienne, l'ère de l'imposture et de l'asservissement des consciences, par une ère nouvelle, l'ère du progrès et de l'humanité, de marquer les étapes du temps d'un vernis neuf au nom de l'humanité régénérée. » Il réitère sa demande au congrès de Paris en 1889 : « Les hommes libres, émancipés du joug de la superstition et de l'obscurantisme, ne peuvent continuer à compter le temps d'après l'ère chrétienne ou vulgaire, datant de l'incarnation de Jésus-Christ. Cette ère a été véritablement celle de la cruauté, du fanatisme et du mensonge. »

RÉGNIER Mathurin

(1573-1613)

Poète satirique français, né à Chartres. Dès son enfance, il est en contact avec les libertins qui fréquentent le « tripot Régnier », jeu de paume que tient son père. Tonsuré dès l'âge de neuf ans, entré au service du cardinal de Joyeuse à quatorze ans, chanoine de Chartres vers trente ans, ce clerc sans aucune vocation, mais très cultivé dans les lettres classiques, mène joyeuse vie à Paris en compagnie de libertins comme l'évêque de Chartres Philippe Hurault de Cheverny. Ses auteurs favoris sont Horace, Juvénal, Rabelais*, Marot, et surtout Montaigne*, dont il applique la philosophie sceptique et épicurienne à la fois : « suivre notre nature ».

Ses *Satires*, publiées à partir de 1608, pleines d'une verve presque rabelaisienne, révèlent un esprit désabusé, qui regarde le monde mené par l'absurde hasard et la nécessité (« rien n'est libre en ce monde »), dominé par les sots et les hypocrites, où la raison est « pauvre, affreuse et méprisée ». Sans doute incroyant, il dit de lui-même que « jamais on ne lui voit aux mains des patenostres », ce qui ne l'empêche pas d'écrire des *Poésies spirituelles*.

Bibliographie : J. Vianey, Mathurin Régnier, Paris, 1896.

REIK Theodor

(1888-1969)

Psychanalyste autrichien, qui pendant ses études à Vienne en 1910 rencontre Sigmund Freud*, avec qui il reste en relation pendant un demi-siècle. Ses travaux abordent la nature et les rites liés aux croyances religieuses. Celles-ci ont leur origine dans le complexe d'Œdipe. Ainsi, la christologie est un mythe œdipien : les chrétiens ont fait de Jésus l'égal du Père, et cette déification d'un homme est l'expression mythique de leur propre autodivinisation et de leur révolte contre Dieu. Pour se défaire de leur culpabilité dans la mort de Jésus ils ont projeté leurs accusations sur Judas.

L'agressivité entre les religions et la sauvagerie que l'on constate dans les guerres entre celles-ci ne peuvent s'expliquer que par une angoisse inconsciente : la religion est désir d'inceste et de meurtre du père, avec un violent refoulement de la culpabilité. Quant aux rites religieux, ils s'apparentent à des névroses obsessionnelles.

Reik expose cette conception dans deux ouvrages : *Das Ritual. Probleme der Religionspsychologie* (1919), et *Der eigene und der fremde Gott. Zur Psychoanalyse der religiösen Entwicklung* (1925).

Bibliographie : A. Vergote, « Interprétations psychologiques du phénomène religieux dans l'athéisme contemporain », dans *L'Athéisme dans la vie et la culture contemporaines*, J. Girardi et J.-F. Six (dir.) Paris, 1967.

REIMARUS Hermann Samuel

(1694-1768)

Philosophe allemand, né à Hambourg, professeur à Iéna, Wittemberg, Weimar et surtout Hambourg. C'est l'un des principaux représentants du déisme rationaliste de l'*Aufklärung*, qu'il expose dans les *Traité sur les vérités essentielles de la religion naturelle* (1754) et dans la *Doctrin de la raison* (1756). Il nie toute idée de révélation surnaturelle.

Mais ses idées les plus audacieuses sont contenues dans l'*Apologie et défense des adoreteurs raisonnables de Dieu*, ouvrage qu'il n'ose même pas rendre public, et dont Lessing* publiera de larges extraits, après la mort de Reimarus, en 1774, sous le titre de *Tolérance des déistes, par un auteur anonyme*, puis en 1777 dans *Autre fragment tiré des papiers de l'auteur anonyme, sur la Révélation*. Ces textes provoquent un scandale. Reimarus y conteste formellement la notion de révélation divine limitée à un peuple et à un moment de l'histoire, car le message divin serait alors inextricablement mêlé à une culture humaine précise, ce qui rendrait impossible sa propagation au monde entier et à toutes les époques. Lié à des coutumes et à des traditions particulières, il serait incompréhensible pour la majorité des hommes. De plus, la propagation ne pouvant se faire qu'oralement, elle subirait d'inévitables déformations. Si Dieu veut vraiment se faire connaître à tous les hommes de toutes les époques, il ne peut le faire que par la raison naturelle et universelle ; sinon, l'immense majorité n'aura jamais accès au message. « Si maintenant nous en arrivons aux temps qui suivent la venue du Christ, il est manifeste que là encore la moitié des hommes qui ont vécu depuis lors n'a pas perçu la moindre bribe de l'histoire de Jésus et de la religion que l'on a construite sur elle... La moitié de l'espèce humaine meurt avant d'avoir atteint l'âge adulte. Parmi les adultes, une première moitié, avant la naissance du Christ, n'a rien pu savoir de la révélation qu'aurait reçue le peuple d'Israël et n'a donc pu y croire. Quant à ceux qui ont vécu après la naissance du Christ, les Américains et tout un ensemble d'autres pays découverts

récemment... sont tout excusés de n'avoir pu devenir chrétiens, car le christianisme ne leur a pas été prêché. »

Jésus n'est donc pas le Fils de Dieu. C'est une sorte d'imposteur, le membre d'une secte fanatique comme il y en a tant, prêchant l'imminence de la fin du monde. C'est en 1778 que Lessing publie ce dernier extrait de Reimarus dans *Les Buts de Jésus et de ses disciples*.

Bibliographie : J. Engert, H.S. Reimarus als Metaphysiker, Paderborn, 1909.

RENAN Joseph Ernest

(1823-1892)

Écrivain français, exégète et historien des religions, né à Tréguier. Élevé dans la foi catholique traditionnelle bretonne, élève brillant, il est remarqué par ses maîtres ecclésiastiques et destiné à la prêtrise. Grâce à une bourse, il passe trois ans au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet (1838-1842), et deux ans au séminaire de Saint-Sulpice (1843-1845). Ces cinq années de formation religieuse lui font complètement perdre la foi. Il s'en est longuement expliqué dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Au séminaire de Saint-Sulpice, il est pris en main par un étrange corps professoral : « Un mot les caractérise, écrit-il : la médiocrité ; mais c'est une médiocrité voulue, systématique. Ils font exprès d'être médiocres », à l'image du professeur de philosophie, Gottofrey, qui « s'ingéniait à s'anéantir lui-même » en détruisant sa discipline et en reprochant à son élève d'être trop studieux : « Il me parla avec éloquence de ce qu'a d'antichrétien la confiance en la raison, de l'injure que le rationalisme fait à la foi. Il s'anima singulièrement, me reprocha mon goût pour l'étude. La recherche ! ... à quoi bon ? Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouvé. Ce n'est point la science qui sauve les âmes. » Même attitude chez le professeur de mathématiques, Pinault, qui « ne dissimulait pas son mépris pour les sciences qu'il enseignait, et pour l'esprit humain en général ». Le professeur d'Écritures saintes, c'est Le Hir, d'une foi absolument inébranlable, imperméable au doute, à qui « le surnaturel ne posait aucune répugnance intellectuelle ». En lui, toutes les objections se brisaient sur une « cloison étanche » qui entourait ses certitudes. Mais, écrit Renan, « comme je n'avais pas en mon esprit ces sortes de cloisons étanches, le rapprochement d'éléments contraires qui, chez M. Le Hir, produisait une profonde paix intérieure, aboutit chez moi à d'étranges explosions ».

Ses professeurs ne comprennent pas ces « explosions ». Lorsqu'il leur communique ses premiers doutes, on lui répond : « Tentations contre la foi ! N'y faites pas attention ; allez devant vous ! » Comment est-il

possible que le récit de la mort de Moïse se trouve dans un livre attribué à Moïse ? Réponse : il y a des questions qu'on ne doit pas poser. Comment expliquer que Sarah ait pu inspirer du désir à Pharaon alors qu'elle était septuagénaire ? Réponse : Ninon de Lenclos* avait le même âge que des hommes se battaient encore pour elle. Et ainsi de suite.

Dans les exercices oraux d'apologétique, les séminaristes devaient présenter les arguments des philosophes et les réfutations en faveur de la religion. À ce jeu dangereux, Renan perdit la foi. Son esprit brillant donnait des sueurs froides aux professeurs lorsque dans les exercices publics il développait les critiques philosophiques avec une telle habileté que les arguments contraires paraissaient d'une faiblesse ridicule. Un jour, le professeur dut interrompre la conférence, qui tournait à la confusion de la religion.

Réfuter en bloc le catholicisme

Résultat : « quatre années de torture intellectuelle et morale », d'asphyxie de l'intelligence, qui font de lui un incroyant complet. Certains accusent encore Renan de n'avoir pas su faire la part des choses, de n'avoir pas distingué l'essentiel et l'accessoire de la foi. En d'autres termes, on lui reproche d'avoir confondu catholicisme et intégrisme, et d'avoir rejeté en bloc la religion alors qu'il aurait pu devenir un chrétien libéral, ne gardant que les dogmes essentiels. Il s'oppose à cette interprétation : s'il a rejeté le catholicisme en bloc, c'est que le catholicisme est un bloc, un monolithe ; tout se tient, et si on rejette un élément, tout l'édifice s'écroule : « De très bons esprits m'ont quelquefois fait entendre que je ne me serais pas détaché du catholicisme sans l'idée trop étroite que je m'en fis, ou, si l'on veut, que mes maîtres m'en donnèrent. Certaines personnes rendent un peu Saint-Sulpice responsable de mon incrédulité et lui reprochent, d'une part, de m'avoir inspiré pleine confiance dans une scolastique impliquant un rationalisme exagéré ; de l'autre, de m'avoir présenté comme nécessaire à admettre le *summum* de l'orthodoxie ; si bien qu'en même temps ils grossissaient outre mesure le bol alimentaire et rétrécissaient singulièrement l'orifice de déglutition. Cela est tout à fait injuste. Dans leur manière de présenter le christianisme, ces messieurs de Saint-Sulpice, en ne dissimulant rien de la carte de ce qu'il faut croire, étaient tout simplement d'honnêtes gens. Ce ne sont pas eux qui ont ajouté la qualification : *Est de fide*, à la suite de tant de propositions insoutenables. Une des pires malhonnêtetés intellectuelles est de jouer sur les mots, de présenter le christianisme comme n'imposant presque aucun sacrifice à la raison, et, à l'aide de cet artifice, d'y attirer des gens qui ne savent pas au fond à quoi ils s'engagent. C'est là l'illusion des catholiques laïques qui se disent

libéraux. Ne sachant ni théologie ni exégèse, ils font de l'accession au christianisme une simple adhésion à une coterie. Ils en prennent et ils en laissent. Ils admettent tel dogme, repoussent tel autre, et s'indignent après cela quand on leur dit qu'ils ne sont pas de vrais catholiques. Quelqu'un qui a fait de la théologie n'est plus capable d'une telle inconséquence. Tout reposant pour lui sur l'autorité infaillible de l'Écriture et de l'Église, il n'y a pas à choisir. Un seul dogme abandonné, un seul enseignement de l'Église repoussé, c'est la négation de l'Église et de la révélation. Dans une Église fondée sur l'autorité divine, on est aussi hérétique pour nier un seul point que pour nier le tout. Une seule pierre arrachée de cet édifice, l'ensemble croule fatalement.

« Il ne sert non plus de rien d'alléguer que l'Église fera peut-être un jour des concessions qui rendront inutiles des ruptures comme celle à laquelle je dus me résigner, et qu'alors on jugera que j'ai renoncé au royaume de Dieu pour des vétilles. Je sais bien la mesure des concessions que l'Église peut faire et celles qu'il ne faut pas lui demander. Jamais l'Église catholique n'abandonnera rien de son système scolastique et orthodoxe ; elle ne le peut pas ; ... Le vrai catholique dira inflexiblement : "S'il faut lâcher quelque chose, je lâche tout ; car je crois à tout par principe d'infaillibilité, et le principe d'infaillibilité est aussi blessé par une petite concession que par dix mille grandes." De la part de l'Église catholique, avouer que Daniel est un apocryphe du temps des Macchabées serait avouer qu'elle s'est trompée ; si elle s'est trompée en cela, elle a pu se tromper en autre chose ; elle n'est plus divinement inspirée. »

L'étude scientifique de la religion

Ayant quitté le séminaire, Renan fait des études de philosophie, de linguistique (langues sémitiques) et d'exégèses. Il voyage en Italie, et en 1852 il soutient sa thèse de doctorat ès lettres sur *Averroès et l'averroïsme*. En 1856, il est élu à l'Académie des inscriptions, puis fait un long voyage en Orient. En janvier 1862, il est nommé professeur au Collège de France, et dans sa leçon inaugurale, le 22 février, il parle de Jésus comme d'un « homme remarquable, si grand que je ne voudrais point contredire ceux qui l'appellent Dieu » : quatre jours plus tard, il est suspendu pour injure à la foi chrétienne.

En juin 1863, il publie la *Vie de Jésus*. Le succès est foudroyant : 40 000 exemplaires vendus en quelques jours. Dans la préface de la 13^e édition, Renan expose ses principes : « Les Évangiles sont des légendes ; ils peuvent contenir de l'histoire, mais certainement tout n'y est pas historique », et en particulier tout ce qui est lié au surnaturel. Certes, les textes évangéliques se présentent comme des témoignages, mais « de ce qu'une chose est écrite il ne suit pas qu'elle

soit vraie ». Les musulmans aussi se basent sur des écrits, ce n'est pas pour autant que nous croyons ce qu'ils racontent. Il faut étudier quand et comment ces textes ont été rédigés. « Les études critiques relatives aux origines du christianisme ne diront leur dernier mot que quand elles seront cultivées dans un esprit purement laïque et profane, selon la méthode des hellénistes, des arabisants, des sanscritistes, gens étrangers à toute théologie, qui ne songent ni à édifier ni à scandaliser, ni à défendre les dogmes ni à les renverser. »

Seule l'étude rationnelle, scientifique, permet d'atteindre la vérité. Contrairement au prêtre qui se paye de mots, le savant « ne monte pas en chaire, il ne gesticule pas, il n'a pas recours à des artifices oratoires pour le faire adopter aux gens qui n'en voient pas la vérité. Certes, l'enthousiasme a sa bonne foi, mais c'est une bonne foi naïve ; ce n'est pas la bonne foi profonde, réfléchie, du savant. L'ignorant ne cède qu'à de mauvaises raisons... Seule la science cherche la vérité pure. Seule elle donne les bonnes raisons de la vérité, et porte une critique sévère dans l'emploi des moyens de conviction. Voilà sans doute pourquoi jusqu'ici elle a été sans influence sur le peuple. Peut-être, dans l'avenir, quand le peuple sera instruit, ainsi qu'on nous le fait espérer, ne cédera-t-il qu'à de bonnes preuves, bien déduites ».

Renan annonce là le thème de *L'Avenir de la science*, qu'il publiera en 1890, mais qu'il a déjà rédigé dès 1848-1849. Il y annonce avec un optimisme sans doute exagéré que la science remplacera la religion : « Organiser scientifiquement l'humanité, tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse mais légitime prétention. Je vois plus loin encore... La raison, après avoir organisé l'humanité, organisera Dieu. »

Vers un monde sans éthique ?

Renan, dans ce dernier texte, exprime toutefois une crainte : la religion, avec ses « chimères », avait au moins réussi à moraliser le « bon gorille ». La disparition de la religion ne sera-t-elle pas suivie d'un effondrement de la morale ? Avec une grande lucidité, il annonce l'alternative : à l'ère des religions succédera soit un monde réaliste sans éthique, soit « un retour de la crédulité » : « Ce qu'il y a de grave, c'est que nous n'entrevoions pas pour l'avenir, à moins d'un retour à la crédulité, le moyen de donner à l'humanité un catéchisme désormais acceptable. Il est donc possible que la ruine des croyances idéalistes soit destinée à suivre la ruine des croyances surnaturelles, et qu'un abaissement réel du moral de l'humanité date du jour où elle a vu la réalité des choses. À force de chimères, on avait réussi à obtenir du bon gorille un effort moral surprenant ; ôtées les chimères, une partie de l'énergie factice qu'elles éveillaient disparaîtra. » Après la religion, les immoralistes ou les fanatiques ? « Mieux vaut un peuple

immoral qu'un peuple fanatique : car les masses immorales ne sont pas gênantes, tandis que les masses fanatiques abêtissent le monde. » En fait, le monde aura les deux à la fois.

Un philosophe indécis

Ernest Renan, incroyant, est donc un nostalgique de la religion, un inconsolable de la mort de Dieu, qu'il voudrait bien pouvoir ressusciter, sous une autre forme, mais sans savoir laquelle. Il refuse d'être qualifié d'athée, et déclare de façon ambiguë : « L'athéisme est en un sens le plus grossier anthropomorphisme. L'athée voit avec justesse que Dieu n'agit pas en ce monde à la façon d'un homme. Il en conclut qu'il n'existe pas. »

Renan semble hésiter entre croyance et incroyance, et se fait insulter par les deux camps. Les plus indulgents sont les rationalistes, qui lui reprochent sa timidité. Son ami Taine* le qualifie de « sceptique qui, à l'endroit où son scepticisme fait un trou, le bouche avec son mysticisme ». À la publication de la *Vie de Jésus*, ils se rendent compte qu'il n'a fait le travail qu'à moitié, comme à regret, avec timidité, un peu comme s'il avait le sentiment de tuer son père. Pour Sainte-Beuve, ce livre s'adresse à la « masse flottante, considérable, indécise ». Théophile Gautier lui reproche « l'entortillage de ce Dieu qui n'est pas Dieu et qui est plus que Dieu ». Guizot note avec perspicacité : « En coupant tout le volume, rien ne m'a frappé qu'un air de timidité et de câlinerie dans le travail de démolition. Il voudrait bien qu'on ne le crût pas l'auteur des ruines qu'il fait. » Mérimée est du même avis : « Avez-vous lu la *Vie de Jésus* de Renan ? C'est peu de chose et beaucoup. Cela est comme un grand coup de hache dans l'édifice du catholicisme. L'auteur est si épouvanté de son audace à nier la divinité, qu'il se perd dans des hymnes d'admiration et d'adoration. » Et Michelet* écrit : « Il a beau discuter, ce livre, il croit, fait croire. Il a beau dire qu'il doute, on s'attendrit. » La *Libre Pensée* classe Renan parmi ces philosophes indécis qui cherchent à gagner « la sympathie de tous les gens qui ont du vague à l'âme et qui, tour à tour audacieux et timides, se bercent dans le doute comme dans une balançoire ».

Du côté des croyants, on se déchaîne. Pour Mgr Dupanloup, l'athéisme de Renan ne fait aucun doute ; l'évêque de Saint-Brieuc dénonce son livre comme « mensonge si grossier que le premier enfant venu en aperçoit l'impossibilité », un « blasphème audacieux », un « rêve impie », une « conception digne de pitié, dont la pauvreté est encore plus notoire que l'impiété » ; pour Paul Claudel, c'est « de la purée de navets. C'est mou et vaguement sucré », bon « pour les vieillards sans dents » ; Renan, poursuit-il avec son habituelle charité chrétienne, est un « cochon », un « Satan », un « défroqué en chef », un

Judas « crevant par le milieu du ventre » ; pour Léon Bloy, qui affectionne lui aussi les images bucoliques raffinées, Renan est une « vieille vache pourrie ». On l'accuse d'avoir touché un million du lobby juif pour salir Jésus. Les réfutations de la *Vie de Jésus* pleuvent, signe qu'il avait frappé un point vital.

Bibliographie : F. Mercury, Renan, Paris, 1990 ; M.-J. Lagrange, La Vie de Jésus d'après Renan, Paris, 1923 ; J. Pommier, La Pensée religieuse de Renan, Paris, 1925 ; Renan, histoire et parole, œuvres diverses, présent. par L. Rétat, Paris, 1984.

REY Jules Émile Aristide

(1834-1901)

Socialiste et révolutionnaire français, il doit interrompre en 1865 ses études de médecine, étant exclu à vie de l'université de Paris. Établi en Allemagne, il assiste au congrès de l'Internationale de 1866 à Genève et de 1869 à Bâle, et il joue un rôle actif pendant la Commune aux côtés d'Élisée Reclus* à la Bibliothèque nationale. De 1871 à 1876 il est en Italie. Revenu en France, il crée l'association *Agis comme tu penses*, dont les membres refusent toute ingérence des prêtres dans les actes de la vie privée, de la naissance aux obsèques. Les réunions sont marquées par de turbulentes démonstrations antireligieuses. En 1882, Rey est un des membres du comité exécutif de la Ligue pour la séparation des Églises et de l'État. Il est conseiller municipal de Paris en 1879, et député de l'Isère en 1885.

Bibliographie : J. Lalouette, La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.

RICHEPIN Jean

(1849-1926)

Chansonnier, romancier et poète français dont les œuvres expriment un athéisme militant qui lui vaut quelques condamnations, comme en 1876 pour *La Chanson des gueux*. En 1884, dans *Les Blasphèmes*, il se moque de tous les dieux, « dieux du Nord, du Midi, du Centre,/ tous ceux que la peur inventa,/ depuis les idoles à ventre,/ jusqu'au cloué du Golgotha ». Admirateur de Jules Vallès, il est élu à l'Académie française en 1908.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

RIGAULT Raoul Georges Adolphe

(1846-1871)

Révolutionnaire français, fusillé sans jugement à 25 ans pendant les combats de la Commune de Paris. Sa haine antireligieuse devient une véritable névrose obsessionnelle. Refusant de prononcer le mot « saint », il parlait de la rue « hyamichel » (Saint-Hyacinthe-Saint-Michel), et racontait qu'il avait pris « le chemin de fer de la petite (cein)ture pour rentrer à (Saint)- Cloud. » D'après un rapport de police, il aurait déclaré que « s'il était préfet de police pendant vingt-quatre heures, son premier soin serait de lancer un mandat d'arrêt contre Dieu ». Ironie du sort : il se trouve en position de le faire, étant devenu commissaire-chef de la police politique après le 4 septembre 1870. À défaut d'arrêter Dieu, qui reste introuvable en dépit de toutes les recherches, il fait arrêter et fusiller son complice l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, et plusieurs prêtres, pendant la Commune, dont il est le procureur.

Bibliographie : *L. Willette*, Raoul Rigault. Vingt-cinq ans, communard, chef de police, *Paris*, 1984.

RICHTER Johann Paul, dit JEAN PAUL

(1763-1825)

Écrivain allemand, né à Wunsiedel, en Bavière. Doté d'un tempérament rêveur et d'une sensibilité extrême, presque malade, il a fait des études de théologie, et a mené une vie assez difficile, « écrivant des livres pour avoir le moyen d'acheter des livres ». Son tempérament romantique, son sentimentalisme exacerbé, le font vivre à la limite du rêve et du réel. Son roman *Siebenkäs* (1796) a des allures autobiographiques. Le héros évolue à la frontière incertaine et fragile entre la foi et l'athéisme, sans être jamais sûr ni de l'un ni de l'autre : « On peut croire vingt ans durant à l'immortalité de l'âme – ce n'est qu'à la vingt et unième année, dans une minute grandiose, que l'on s'étonne du riche contenu de cette foi, de la chaleur de cette source de naphthe. De même j'eus grand effroi des vapeurs empoisonnées qui viennent étouffer le cœur de l'homme pénétrant pour la première fois dans le temple doctrinal de l'athéisme. »

Dans un cauchemar, il a une vision d'horreur : le Christ, dans un cimetière, entouré par la foule des morts qui, dans l'attente du salut, le pressent de questions, et à qui il doit révéler la terrifiante nouvelle : « Christ, n'est-il point de Dieu ? – Il n'en est point. » Après avoir cherché dans tout l'univers, Jésus doit se rendre à l'évidence et reconnaître en pleurant : « Nous sommes tous des orphelins, vous et moi, nous n'avons pas de Père. » Et alors s'ouvre la vision de l'éternité sans Dieu, une éternité de vide, décrite dans un style apocalyptique : « Je vis les anneaux dressés du serpent gigantesque de l'éternité, qui s'était enroulé autour de l'univers ; et les anneaux tombèrent, et il enserra l'univers dans une double étreinte ; puis il s'enroula de mille façons autour de la nature ; et il écrasa les mondes les uns contre les autres ; et il pressa et broya le temple infini qu'il réduisit à la taille d'une église de cimetière ; et tout se fit oppressant, sinistre, angoissant. »

Ce n'est qu'un rêve, un cauchemar, et Richter veut en faire une preuve de l'existence de Dieu : Dieu existe parce que s'il n'existait pas

l'univers serait une terrifiante absurdité éternelle, où l'homme et la nature seraient écrasés par un désespérant non-sens. Richter ne cherche pas de preuves rationnelles, car il méprise la raison. Dieu existe parce qu'il *veut* qu'il existe, parce qu'il *faut* qu'il existe. Et il cherche à se faire peur en imaginant qu'il n'existe pas. Signe de l'incroyance d'un homme qui cherche à se persuader lui-même, qui fait des rêves d'incroyant pour mieux croire pendant la veille.

Bibliographie : J.-M. Paul, Dieu est mort en Allemagne. Des Lumières à Nietzsche, Paris, 1994.

ROBESPIERRE Maximilien François Marie Isidore

(1758-1794)

Avocat et révolutionnaire français, né à Arras. Personnalité dominante du club des Jacobins grâce à ses talents oratoires et à son intransigeante honnêteté, député à la Convention, membre du Comité de salut public, dont il fait figure de chef après l'élimination des Indulgents et des Enragés, en 1794, « l'Incorruptible » est un déiste à la manière de Rousseau*, à la fois par conviction et par calcul : très hostile au catholicisme, il est tout aussi opposé à l'athéisme. Il faut une religion pour tenir le peuple et pour assurer la morale, le règne de la vertu : « Quel est le génie qui puisse en un instant remplacer, par ses inventions, cette grande idée protectrice de l'ordre social et de toutes les vertus privées ? » demande-t-il dans un discours aux Jacobins le 21 novembre 1793. Il y fustige l'athéisme : « L'athéisme est aristocratique ; l'idée d'un grand être qui veille sur l'innocence opprimée et qui punit le crime triomphant, est toute populaire... Ce peuple n'est attaché ni aux prêtres, ni à la superstition, ni aux cérémonies religieuses ; il ne l'est qu'au culte lui-même, c'est-à-dire l'idée d'une puissance incompréhensible, l'effroi du crime et le soutien de la vertu. »

Pour lui, l'athéisme est une idée aristocratique contre-révolutionnaire, répandue sous l'Ancien Régime par des privilégiés de la pensée et de la fortune, comme ceux qui fréquentaient le salon du baron d'Holbach*. Mais le christianisme ne vaut pas mieux. Les chrétiens « sont des malades qu'il faut préparer à la guérison en les rassurant ». Les prêtres ont déformé l'image de Dieu pour en faire un instrument de domination : « Et d'ailleurs, qu'y a-t-il entre les prêtres et Dieu ? Les prêtres sont à la morale ce que les charlatans sont à la médecine. Combien le Dieu de la nature est différent du Dieu des prêtres ! Il ne connaît rien de si ressemblant à l'athéisme que les religions qu'ils ont faites. À force de défigurer l'Être Suprême, ils l'ont anéanti autant qu'ils étaient en eux... Les prêtres ont créé Dieu à leur image : ils l'ont fait jaloux, capricieux, avide, cruel, incapable... »

Il faut donc déchristianiser, mais en douceur. Robespierre condamne le zèle des « missionnaires fanatiques de l'athéisme », ces « scélérats », ces « apôtres fougueux du néant » : « Pénétrez-vous bien de cette vérité : qu'on ne commande point aux consciences. [Le peuple] est superstitieux de bonne foi, parce qu'il existe des esprits faibles... Sociétés populaires, voulez-vous anéantir le fanatisme, opposez aux miracles de la légende les prodiges de la liberté ; aux victimes de l'aveuglement les martyrs de la raison... Jusqu'à ce jour, tout culte fut une erreur enfantée par l'ambition de quelques imposteurs et consacrée par le penchant inné de se rapprocher, de se réunir, pour demander au ciel, par des vœux unanimes, et nos besoins, et des secours surnaturels dans les grandes calamités publiques... Nos fers sont brisés. Achevez ce grand œuvre, profitant de la bonne disposition des esprits. Que du lieu de vos assemblées jaillisse la lumière, donnez à l'opinion la vraie direction. »

Dans son grand discours du 7 mai 1794 *Sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains, et sur les fêtes nationales*, Robespierre s'en prend aux prosélytes de l'athéisme : « Non, Chaumette*, non, Fouché*, la mort n'est point le sommeil éternel,... la mort est le commencement de l'immortalité... Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées, et frappe au hasard le crime et la vertu ; que son âme n'est qu'un souffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau ? L'idée de son néant lui inspirera-t-elle des sentiments plus purs et plus élevés que celle de son immortalité ? ... Eh ! comment ces idées ne seraient-elles point des vérités ? Je ne conçois pas du moins comment la nature aurait pu suggérer à l'homme des fictions plus utiles que toutes les réalités, et si l'existence de Dieu, si l'immortalité de l'âme, n'étaient que des songes, elles seraient encore la plus belle de toutes les conceptions de l'esprit humain. »

Pour la tranquillité de l'âme et la tranquillité publique, il faut une divinité : l'Être Suprême, créé par décret de la Convention en ce 18 Floréal an III à la demande de Robespierre : « Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être Suprême et l'immortalité de l'âme. » Il aura sa fête, son rituel, et chaque décadi sera consacré à une vertu civique. C'est un échec. Pour les sans-culottes, il n'y a pas de moyen terme entre le catholicisme et l'athéisme. Ce n'est pas l'athéisme qui est aristocratique, c'est le déisme. La grotesque fête de l'Être Suprême n'engendre que sarcasmes et incompréhension. Beaucoup, comme le commissaire Groslaire, en veulent à Robespierre pour « son foutu décret sur l'Être Suprême ». L'historien Albert Soboul s'interroge : « Que pouvait bien signifier, pour bien des sans-culottes, la statue de l'athéisme, à laquelle Robespierre, armé du “flambeau de la vérité”, mit le feu ? » Quitte à récupérer, comme l'avait suggéré Hébert*, « le

sans-culotte Jésus », le petit peuple, s'il faut abandonner les superstitions chrétiennes, préfère l'athéisme au déisme d'un Être Suprême philosophe.

Bibliographie : L. Dingli, Robespierre, Paris, 2004.

ROBIN Paul Charles Louis Jean

(1837-1912)

Ancien élève de l'École de médecine navale et de l'École normale supérieure, professeur de physique. Sympathisant des idées anarchistes de Bakounine*, il adhère à l'Internationale et est condamné en 1870 pour appartenance à une société secrète. Après avoir participé à la Commune, il s'exile à Londres de 1871 à 1879, et il prend contact avec les idées néomalthusiennes, pour lesquelles il va mener un combat acharné. Après une expérience malheureuse dans l'Éducation nationale, il est révoqué en 1894. Le 30 août 1896, il fonde la Ligue de la régénération humaine, se fixant comme but de « répandre les notions exactes de sciences physiologique et sociales permettant aux parents d'apprécier les cas où ils devront se montrer prudents quant au nombre de leurs enfants, et assurant, sous ce rapport, leur liberté et surtout celle de la femme ». En 1900, Robin organise à Paris le premier Congrès international néomalthusien. Son journal, *Régénération*, fait campagne pour la diffusion des moyens anticonceptionnels, et lutte contre les préjugés religieux en ce domaine. Marginalisé par son comportement excentrique, il se suicide en 1912.

Bibliographie : G. Giroud, Paul Robin, sa vie, ses idées, son action, Paris, 1937.

ROBINET Jean-Baptiste René

(1735-1820)

Philosophe et naturaliste français, né à Rennes. De 1761 à 1766, il publie un gros traité en quatre volumes, *De la nature*, qui est interprété par la plupart des lecteurs comme un exposé matérialiste athée, sous des dehors prudents et ambigus. L'harmonie de la nature, Robinet la voit dans l'équilibre du bien et du mal qui y règne, équilibre biologique entre des espèces qui s'entre-dévorent. Il envisage tous les êtres comme l'aboutissement d'une chaîne continue à partir d'un prototype. L'homme n'échappe pas à ce processus, et constitue l'extrémité supérieure de la chaîne : « Chaque variation du prototype est une sorte d'étude de la forme humaine que la nature méditait.... Je vois la nature en travail avancer en tâtonnant vers cet Être excellent qui couronne son œuvre. »

Tous les germes prototypiques ont été créés en même temps et programmés. Le germe humain s'est développé le dernier, mais tous les germes vivants portent en eux le principe de la sensation sans en avoir conscience. Chez l'homme, l'action de l'esprit sur la matière n'est qu'une réaction de l'impression matérielle reçue, suivant un processus purement mécanique. Ce sont les fibres du cerveau qui commandent l'activité intellectuelle et la volonté. Robinet a sans doute lu La Mettrie* et son *Homme machine*, et il s'en inspire, mais il conserve pour la forme un Dieu créateur, indéfinissable : on ne peut le dire ni bon, ni sage, ni omniscient, ni juste, ni libre, parce que ces mots ne désignent que des réalités humaines. Dans cette sorte de théologie négative, Dieu devient une sorte de néant, qui a créé un monde qui n'est donc pas éternel mais qui l'est tout de même d'une certaine façon, car il n'y a jamais eu de premier instant qui ne soit précédé par un autre instant.

Cette argumentation confuse est d'autant plus suspecte que lorsqu'il s'agit de réfuter un argument athée, l'auteur déclare, soit que l'erreur est tellement évidente que le lecteur n'a pas besoin qu'on la lui montre, soit qu'il l'a déjà réfutée ailleurs, ce que l'on cherchera

vainement, soit qu'il est nécessaire d'approfondir l'objection, ce qui ne fait que la rendre plus solide. À quoi l'éditeur ajoute dans une postface que les erreurs de cet ouvrage se détruisent elles-mêmes, et qu'il serait donc profitable qu'on le lise pour conforter la vérité !

Il n'est pas surprenant que les commentateurs aient été perplexes. En général, cependant, ils ne sont pas dupes. Le 1^{er} juillet 1762, après la sortie du premier volume, on lit dans le *Journal encyclopédique* : « Cet ouvrage qui paraît fait pour saper les mystères de la religion, sous prétexte de développer les secrets de la nature, nous disons qui paraît fait ; d'autres sans hésiter taxeront l'auteur d'athée et de matérialiste ; mais il faut prendre garde de donner ces noms avec trop de légèreté ; il y a dans son livre plusieurs passages qui semblent prouver qu'il est chrétien... Des lecteurs raisonnables douteront de sa religion, d'autant que les passages qui semblent le prouver sont courts et rares, et que ceux au contraire dont on peut tirer des conséquences fâcheuses sont étendus et en grand nombre. » Les autorités romaines, elles, n'ont aucun doute : dès le 26 août le Saint-Office inscrit *De la nature* à l'Index.

Bibliographie : R. Rey, « Les paradoxes du matérialisme de Robinet », *Dix-Huitième Siècle*, n° 24, 1992.

ROLAND DE LA PLATIERE (Madame ROLAND) née Jeanne Manon Phlipon

(1754-1793)

Révolutionnaire et femme politique française, épouse de Jean-Marie Roland, ministre de l'Intérieur en 1792. Comme son mari, elle appartient au courant des Girondins. Placée sur une liste de proscription à la suite du coup d'État des Montagnards en juin 1793, elle est arrêtée et guillotinée le 8 novembre 1793.

Dans ses *Mémoires*, elle explique comment elle a perdu la foi, vers l'âge de quatorze ans, en réfléchissant sur le contenu des dogmes. Adolescente sérieuse, d'une vive intelligence, elle ne peut accepter de croire aveuglément des affirmations qui défient la raison : « La première chose qui m'ait répugnée dans la religion que je professais avec le sérieux d'un esprit solide et conséquent, c'est la damnation éternelle de tous ceux qui la méconnaissent ou l'ont ignorée. Je trouvai mesquine, ridicule, atroce l'idée d'un créateur qui livre à des tourments éternels ces innombrables individus, faibles ouvrages de ses mains, jetés sur la terre au milieu de tant de périls et dans la nuit d'une ignorance dont ils avaient déjà tant souffert. – Je me suis trompée sur cet article, c'est évident ; ne le suis-je pas sur quelque autre ? Examinons. – Du moment où tout catholique a fait ce raisonnement, l'Église peut le regarder comme perdu pour elle. Je conçois parfaitement pourquoi les prêtres veulent une soumission aveugle et prêchent si ardemment cette foi religieuse qui adopte sans examen et adore sans murmure ; c'est la base de leur empire, il est détruit dès qu'on raisonne.

« Après la cruauté de la damnation, l'absurdité de l'infailibilité fut ce qui me frappa davantage, et je ne tardai pas à rejeter l'une comme l'autre. Que reste-t-il donc de vrai ? – Voilà ce qui devint l'objet d'une recherche continuée durant plusieurs années, avec une activité, quelquefois une anxiété d'esprit difficile à peindre. »

Pour affermir sa foi, son confesseur lui prête des ouvrages apologétiques, qui produisent l'effet inverse : « Ce qu'il y eut de plus

plaisant, c'est que ce fut dans ces ouvrages que je pris connaissance de ceux qu'ils prétendaient réfuter, et que je recueillis leurs titres pour me les procurer. Ainsi, le traité *De la tolérance*, le *Dictionnaire philosophique*, les *Questions encyclopédiques*, le *Bon Sens* du marquis d'Argens*, les *Lettres juives*, *L'Espion turc*, *Les Mœurs*, *L'Esprit*, Diderot*, d'Alembert*, Raynal*, le *Système de la nature* passèrent successivement entre mes mains. »

Ses *Lettres* apportent d'autres précisions. Dans l'une d'entre elles, en 1776, elle exprime son dégoût à l'égard d'un clergé hypocrite, déclamateur, débitant des phrases creuses qui impressionnent la foule crédule, comme cet abbé Beauregard, « un déclamateur le plus déplaisant que je connaisse, le ton très faux, l'air d'un charlatan, l'ensemble détestable... Lorsqu'il faisait quelque criaillerie bien forcée, sans rien dire qui vaille, je voyais des femmes bâiller d'admiration... ». Elle fustige « la gent ecclésiastique, en général peu humaine et peu respectable. Toute cette prêtraille qui annonce un Dieu d'amour n'a guère de charité : indifférence, orgueil, intolérance, égoïsme, voilà ce qui la caractérise. Je pourrais ajouter encore, pour bon nombre, bassesse et corruption la plus affreuse qu'il soit possible d'imaginer ». Mais c'est surtout l'absurdité du message chrétien qui la révolte : « Si l'intolérance prêchée par mon Église est un dogme abominable, cette Église enseigne quelquefois le faux, et n'est pas infaillible... Quoi ? Tout ce système, dont j'admire au moins la liaison et la plus grande partie de la morale, n'est appuyé que sur une pomme mangée ? C'était bien la peine d'envoyer un Dieu incarné pour sauver quelques hommes du naufrage de tous, sans égard pour le plus grand nombre ! »

Cependant, elle ne va pas jusqu'au bout de son raisonnement. Sa sensibilité préromantique recule devant la froideur d'un matérialisme rationaliste athée, et elle s'arrête, comme beaucoup de ses contemporains cultivés, à un déisme sentimental : « L'athée n'est point à mes yeux un faux esprit ; je puis vivre avec lui aussi bien et mieux qu'avec le dévot, car il raisonne davantage ; mais il lui manque un sens, et mon âme ne se fond point entièrement avec la sienne : il est froid au spectacle le plus ravissant, et il cherche un syllogisme lorsque je rends une action de grâce. »

Bibliographie : P. Cornut-Gentille, Madame Roland, une femme en politique sous la Révolution, Paris, 2004.

ROQUELAURE Antoine de

(1543-1625)

et son fils Gaston Jean-Baptiste

(1615-1683)

Courtisans libertins français. Le père, Antoine, est un intime d'Henri IV, gouverneur de Guyenne. Il prend une part active à la conversion du roi, pour des motifs purement politiques, car il est totalement détaché de la religion. Compagnon de débauche du Vert Galant, il est comme lui grand amateur de jolies nonnes, mais « il disait qu'il n'avait jamais baisé de religieuses parce qu'il les avait toujours fait déshabiller auparavant », pour vérifier la qualité de la marchandise, assure Tallemant des Réaux. Par contre, « le roy... couroit tous ces cloîtres de nonnains, et un jour avoit quitté l'abbaye de Longchamp, et l'abbesse excellente en beauté, et l'ayant trouvée trop chaude, il s'en ennuya pour aller planter son piquet à Montmartre », d'après d'Aubigné.

Mais les obscénités d'Antoine de Roquelaure sont des enfantillages à côté de celles de son fils Gaston Jean-Baptiste, qui ne se contente pas de « planter son piquet » dans le jardin des religieuses. Tallemant le décrit comme une « espèce de fou qui est avec cela le plus grand blasphémateur du royaume » : « Ayant trouvé à Toulouse des gens aussi fous que lui, il dit la messe dans un jeu de paume, communia, dit-on, les parties honteuses d'une femme, baptisa et maria des chiens, et fit et dit toutes les impiétés imaginables. » Cela lui vaut une première arrestation, le 17 février 1646. Relâché, il reprend sa vie scandaleuse. Vincent de Paul et les dévots demandent sa tête à la reine, et l'Assemblée du clergé envoie une députation à la cour pour réclamer des sanctions. Roquelaure est mis à la Bastille le 15 avril 1646, mais des voix s'élèvent dans l'entourage de Mazarin : on ne fait pas « arrêter un homme de condition pour des bagatelles comme cela ! ». Prévenu que dans son procès il aurait Dieu contre lui, Roquelaure réplique : « Dieu n'a pas tant d'amis que moi dans le Parlement. » Il estime cependant plus prudent de s'évader. Tallemant raconte encore que son ami Romainville, « illustre impie », étant très malade, Roquelaure accueille avec un fusil le cordelier venu pour le

confesser : « Retirez-vous, mon Père, ou je vous tue : il a vécu en chien, il faut qu'il meure en chien. »

Bibliographie : R. Pintard, « *Les aventures et les procès du chevalier de Roquelaure* », Revue d'histoire de la philosophie, 1937.

ROSTAND Jean

(1894-1977)

Biologiste et écrivain français, né à Paris, auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique et d'éthique. Élu à l'Académie française en 1959, il a toujours fait preuve d'une grande franchise de langage. Dans *Ce que je crois* (1953) et dans *Le droit d'être naturaliste* (1963), il explique son athéisme par sa passion de la vérité : « Sur ce mot de vérité, il faut d'ailleurs s'entendre. La vérité que je révère, c'est la modeste vérité de la science, la vérité relative, fragmentaire, provisoire, toujours sujette à retouche, à correction, à repentir, la vérité à notre échelle ; car tout au contraire, je redoute et je hais la vérité absolue, la vérité totale et définitive, la vérité avec un grand V, qui est à la base de tous les sectarismes, de tous les fanatismes et de tous les crimes. Oui, mon grand ennemi, je dirais même volontiers mon seul ennemi, c'est bien le sectaire et le fanatique.

« Tout homme qui pense par lui-même, librement, sans mot d'ordre, sans consigne, tout homme qui cherche loyalement, en quelque direction que ce soit, de quelque manière que ce soit, celui-là, je ne saurais le considérer comme un ennemi, ni même comme un adversaire, ni même comme un homme d'en face. Nous avons le visage tourné du même côté, vers l'inconnu, et nous serons des alliés tant qu'il ne prétendra pas, lui, qu'il possède la Vérité. » Or le croyant est justement quelqu'un qui prétend posséder la Vérité, sinon il n'aurait pas vraiment la foi. Toutes les religions prétendent posséder la Vérité ; chez elles, même la tolérance est une hypocrisie, qui signifie simplement que les autres ont le droit de se tromper.

Bibliographie : A. Tétry, Jean Rostand, un homme du futur, Paris, 1990.

ROUSSEAU Jean-Jacques

(1712-1778)

Écrivain français, né à Genève, qui atteint une extraordinaire popularité pour avoir su exprimer avec un grand talent littéraire les aspirations profondes du grand public cultivé de son époque. Ces aspirations à plus de liberté et d'égalité sont en fait le désir d'affirmation de soi, de l'individualisme, au sein d'une société sclérosée où chacun se sent prisonnier des conventions sociales, de l'arbitraire politique et des dogmes religieux. Toute l'œuvre de Rousseau tourne autour d'un seul sujet : lui-même, racontant sans pudeur toutes ses trahisons, auxquelles il trouve toujours de bonnes excuses. Comme le remarquait Jean Cocteau, il passe la moitié de son temps à se confesser et l'autre moitié à s'autodisculper. Son seul guide est le sentiment, la passion, dont il suit tous les caprices au cours d'une existence extraordinairement mouvementée.

Un tel tempérament ne saurait supporter le joug d'une religion quelconque imposée par l'éducation et la société. Issu d'un milieu protestant, sa « conversion » au catholicisme est révélatrice du personnage : il tombe en extase devant la « gorge enchanteresse » de la catholique Mme de Warens : « Je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte, car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis. »

Rousseau, en fait, ne peut accepter ni le catholicisme ni le protestantisme, trop contraignants. Mais il rejette aussi l'athéisme, dont la froide raison le rebute. Les athées lui semblent manquer de sentiments. Si Wolmar, dans *La Nouvelle Héloïse*, est athée, c'est parce que « la preuve intérieure ou du sentiment lui manque, et celle-là seule peut rendre invincibles toutes les autres ». Mais en même temps Rousseau est enfant des Lumières ; il ne peut accepter une foi révélée qui contredit la raison. Je croirais, écrit-il à l'évêque Christophe de Beaumont, « plutôt à la magie que de reconnaître la voix de Dieu dans

des leçons contre la raison ».

Ce qu'il lui faut, et en cela il est très moderne, c'est une religion à sa mesure, adaptée à ses penchants et à ses besoins, une religion qu'il se fabrique de toutes pièces, avec un Dieu débonnaire qui lui pardonne tout, un Dieu peu exigeant, qui fait tourner le monde, « une volonté puissante et sage » qui nous prépare une éternité bienheureuse. La religion rousseauiste est exposée dans la fameuse « Confession de foi du vicaire savoyard », insérée dans l'*Émile* (1762), ouvrage immédiatement interdit et brûlé.

La foi du vicaire savoyard

La « religion naturelle », comme l'appelle Rousseau, rejette toute révélation : « Dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode et lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y aurait jamais eu qu'une religion sur la terre... – Et comment savez-vous que votre secte est la bonne ? – Parce que Dieu l'a dit. – Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? – Mon pasteur, qui le sait bien. Mon pasteur me dit d'ainsi croire, et ainsi je crois : il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, et je ne les écoute pas. » Chaque religion établie se base sur des textes incompréhensibles, sur de prétendus miracles et prophéties invérifiables. Les croyants acceptent sans examen ce que le clergé leur fait croire. Les religions révélées sont des impostures.

Le Vicaire savoyard est donc passé par l'étape du doute et du scepticisme. Il aurait pu en rester là. Mais « cet état est peu fait pour durer, il est inquiétant et pénible ; il n'y a que l'intérêt du vice ou la paresse de l'âme qui nous y laisse... Ce qui redoublait mon embarras, était qu'étant né dans une Église qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un seul point rejeté me faisait rejeter tout le reste, et que l'impossibilité d'admettre tant de décisions absurdes me détachait aussi de celles qui ne l'étaient pas. En me disant : Croyez tout, on m'empêchait de rien croire, et je ne savais plus où m'arrêter. » Le Vicaire renonce à consulter l'avis des philosophes, qui ne feraient qu'accroître la confusion, et il préfère s'en remettre à sa « lumière intérieure », qui lui permet de faire son premier constat : « Non seulement j'existe, mais il existe d'autres êtres, savoir, les objets et mes sensations. » À partir de cette grande découverte, il enchaîne les déductions : la matière existe, et est animée ; ce mouvement n'a pas sa cause dans la matière (affirmation gratuite, que contestent les matérialistes), donc il y a une volonté et une intelligence qui anime tout cela, donc un Être actif et pensant. « Où le voyez-vous exister ? m'allez-vous dire. Non seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire ; non seulement dans moi-même, mais dans la

brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent... Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage ; je le vois, ou plutôt je le sens, et cela m'importe à savoir. Mais ce même monde est-il éternel ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choses ? Y en a-t-il deux ou plusieurs ? Et quelle est leur nature ? Je n'en sais rien, et que m'importe. »

Ce Dieu vague, que l'on voit à l'œuvre dans le vol des petits oiseaux, est bien peu convaincant pour la raison, mais « on a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat ». Quant à l'immortalité de l'âme, la seule justification qu'en donne Rousseau, c'est qu'il la souhaite : il faut bien que les méchants soient punis : « Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. »

Le déisme rousseauiste, qui sera la base du culte robespierriste de l'Être Suprême, manque à ce point de consistance qu'il est très proche de l'agnosticisme. En prenant ses désirs pour des réalités, sans leur donner la moindre armature rationnelle, Rousseau se fait « l'avocat misérable de Dieu », écrit François Mauriac, mais d'un Dieu du sentiment, sans consistance, qui se dissipera avec les brumes du romantisme.

Bibliographie : P.-M. Masson, *La Religion de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, 1916 ; reprint Genève 1970 ; J. Jacquet, *La Pensée religieuse de Jean-Jacques Rousseau*, Louvain-Leyde, 1975.

ROUSSET DE MISSY Jean

(1686-1762)

Journaliste huguenot établi en Hollande, il contribue à la diffusion des idées radicales, antireligieuses et antimonarchiques. En 1714, il publie une traduction française du *Discours de la libre pensée* de Collins*, et plus tard des œuvres de Locke*. Il participe également à l'élaboration du *Traité des trois imposteurs*. En 1748 il est banni par le prince d'Orange.

Bibliographie : J.I. Israel, *Enlightenment Contested. Philosophy, Modernity and the Emancipation of Man, 1670-1752*, Oxford University Press, 2006.

ROUZADE Léonie

(1839-1916)

Militante féministe, socialiste et athée, elle crée l'Union des femmes socialistes de Paris. Militante de la libre pensée athée, elle donne des conférences comme en 1882 dans le cadre de la « Fête de la famille », organisée par le groupe athée socialiste du XX^e arrondissement. En 1895 elle publie un *Petit catéchisme de morale laïque et socialiste*. Dans ses conférences, elle utilise un style direct très populaire, comme au Congrès international de Lyon, en juin 1884, où elle donne sa propre définition de l'eucharistie : « La communion, qu'est-ce que c'est ? L'on vous donne un morceau de pâte et l'on vous dit : "Avalez cela, c'est le Bon Dieu." En voilà un, de Bon Dieu ! Il a été pétri avec de la farine, il a été vendu par douzaines et par kilos chez les épiciers ; de cette même pâte, on fait des macaronis, du vermicelle, etc. Enfin, on peut mettre le Bon Dieu en gratin. »

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940, Paris, 1997.*

ROYER Clémence

(1830-1902)

Écrivain français, adepte de la libre pensée. En 1858 elle fonde à Lausanne un cours de philosophie pour femmes. En 1862, elle traduit en français *L'Origine des espèces* de Darwin*, et dans la préface elle rédige une profession de foi matérialiste et antireligieuse : « Oui, je crois à la révélation, mais à une révélation permanente de l'homme à lui-même et par lui-même, à une révélation rationnelle qui n'est que la résultante des progrès de la science et de la conscience contemporaine, à une révélation toujours partielle et relative qui s'effectue par l'acquisition de vérités nouvelles et plus encore par l'élimination d'anciennes erreurs. » En 1880, elle participe à la fondation de la Fédération internationale de la Libre Pensée, qui s'installe à Bruxelles. Elle collabore à plusieurs revues de philosophie et d'anthropologie, donne des conférences. En 1870, dans *L'Origine de l'homme et des sociétés*, elle présente une vision évolutionniste de l'histoire humaine. Elle est également affiliée à la franc-maçonnerie, et est décorée de la Légion d'honneur.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

RUSHDIE Salman

(né en 1947)

Essayiste et romancier d'origine indienne, né à Bombay. En 1988, son roman *Les Versets sataniques* est jugé blasphématoire par les musulmans, et interdit dans plusieurs pays, où des manifestations sont organisées contre l'auteur. En 1989, une fatwa de l'ayatollah Khomeiny réclame la mort de Rushdie pour blasphème et apostasie, en vertu d'un hadith qui prévoit que l'abandon de la foi est punissable de la mort.

Réfugié en Grande-Bretagne, Salman Rushdie vit caché et sous protection policière. En 1993, il est un des organisateurs du Parlement international des écrivains, consacré à la défense de la liberté d'expression, remplacé en 2003 par l'*International Cities of Refuge*. Il s'oppose au projet du gouvernement britannique d'introduire en droit le crime de haine raciale et religieuse ; il s'en explique dans *La libre expression n'est pas une offense* (2005).

L'athéisme de Salman Rushdie s'exprime à travers sa vie et ses œuvres. Il l'expose clairement dans un petit texte de 1997 : *Imagine que les cieux n'existent pas : lettre au six milliardième citoyen du monde*. Attention, dit-il fictivement au nouveau-né, on va te pousser à croire qu'il y a « un ciel avec au moins un dieu qui l'habite ». Méfie-toi, « beaucoup de ces histoires te paraîtront très belles, et donc séduisantes. Malheureusement, on ne te demandera pas une simple adhésion littéraire... On te dira... qu'elles doivent devenir une part vitale dans ce monde peuplé. On en fera le cœur de ta culture, et même de ton identité culturelle ». Or, toutes les religions ont une chose en commun : elles sont toutes fausses. Et le pire est que « la fausseté des histoires sacrées n'a pas diminué le zèle de leurs dévots. Au contraire, la complète absurdité des religions conduit les religieux à insister avec encore plus de force sur la nécessité d'une foi aveugle ». Parmi les conséquences, il y a la surpopulation, car toutes les religions encouragent un natalisme forcené. Elles poussent aussi aux guerres de religion, pour éradiquer les infidèles. Pour éviter ces fléaux, pense par

toi-même ; refuse de croire à ces mythes qu'on t'impose ; « choisir l'incroyance, c'est choisir l'esprit contre le dogme, faire confiance à notre humanité plutôt qu'à ces dangereuses divinités.

« Imagine qu'il n'y a pas de cieux (*heaven*), mon cher six milliardième, et alors le ciel (*sky*) est sans limite. »

Bibliographie : The Portable Atheist. Essential Readings for the Nonbeliever, *textes choisis et présentés par C. Hitchens, Philadelphie, 2007.*

RUSSELL Bertrand Arthur William

(1872-1970)

Logicien et philosophe anglais, né à Ravenscroft. Élevé par des parents incroyants, il a toujours été un adversaire des religions. Son athéisme militant se forge dès l'adolescence par la lecture des philosophes et des logiciens, et par sa passion pour la vérité : « Il est peu de principes et de dogmes dont je sois parvenu à me convaincre », écrit-il dans *l'Histoire de mes idées philosophiques*.

En dehors de ses travaux purement scientifiques sur la logique mathématique, qui lui valent de nombreuses récompenses et un prix Nobel en 1950, toute sa vie est consacrée à la défense de la libre pensée et du pacifisme, ce qui a plusieurs fois contrarié sa carrière en raison de l'opposition des lobbies religieux. Ainsi en 1910 le British Selection Committee repousse sa candidature aux élections en raison de son athéisme ; en 1916, on lui retire sa chaire à Trinity College, Cambridge ; en 1918, il est condamné à six mois de prison. En 1940, alors qu'il vient d'être élu à l'unanimité comme professeur de philosophie au collège de la cité de New York, l'évêque Manning lance une campagne de protestation en publiant une lettre dans les journaux de New York, dénonçant la nomination d'« un homme qui est un propagandiste reconnu contre la religion et contre la morale ». Les autorités religieuses attaquent sa vie privée et obtiennent sa révocation.

Membre de l'Union mondiale des libres penseurs, Bertrand Russell a multiplié les interventions écrites et orales, dénonçant la fausseté et le caractère dangereux de la foi et des religions : « Je considère sans exception les grandes religions du monde – le bouddhisme, l'hindouisme, le christianisme, l'islamisme et le communisme – comme fausses et néfastes », déclare-t-il le 6 mars 1927 au cours d'une conférence à Londres dont le titre est tout un programme : *Pourquoi je ne suis pas chrétien*.

Si le christianisme est sa cible principale, toutes les formes de foi religieuse sont concernées. Il dénonce en particulier, avec sa rigueur

de logicien, le sophisme de ce qu'on appelle aujourd'hui le « dessein intelligent », défendu par des charlatans médiatiques : l'apparition de la vie et de la pensée dépend de paramètres naturels tellement précis que l'écart le plus minime l'aurait rendue impossible : preuve, dit-on, que tout cela a été calculé par une intelligence supérieure. Ceci est une véritable pétition de principe, dit Russell, « car depuis l'époque de Darwin* nous comprenons beaucoup mieux pourquoi les créatures vivantes sont adaptées à leur environnement. Ce n'est pas parce que leur environnement a été fait pour leur convenir, mais parce qu'ils se sont développés pour convenir à cet environnement : c'est la base de l'adaptation. Il n'y a là-dedans aucune preuve de dessein ». Autre erreur de logique : la notion de morale : si vous dites que Dieu a créé le monde en fonction d'une idée du bien, c'est qu'il est lui-même soumis à cette notion, qui lui préexiste et qui est indépendante de lui ; si vous dites au contraire que c'est lui qui a décidé de ce qui était bien, alors le bien et le mal n'ont plus de valeur absolue ; ils tiennent à une décision arbitraire qui aurait pu être différente.

La foi comme consolation

En fait, la foi n'a rien à voir avec la raison. Elle s'explique par le désir de réconfort et de consolation, imaginant que tout ira mieux dans un autre monde. « Ce n'est pas un argument intellectuel qui pousse les gens à croire en Dieu. La plupart croient en Dieu parce qu'on leur a appris dès l'enfance à le faire, c'est la raison principale. Et je pense que la deuxième raison est le désir de sécurité, comme un sentiment qu'il y a un Grand Frère (*Big Brother* !) qui veille sur nous. » Quelques années plus tard, Orwell* donnera une version plus sinistre de ce *Big Brother*, qui sur-veille plus qu'il ne veille, mais le résultat est le même. En définitive, « la religion est basée, je crois, d'abord et surtout sur la peur ». Peur de la mort, de l'inconnu qui la suit, du néant. La foi repose sur l'émotion. De plus, « on dit souvent qu'il ne faut pas attaquer la religion parce que la religion rend les hommes vertueux. C'est ce qu'on dit ; je ne l'avais pas remarqué ». Ce que j'ai remarqué, c'est que la religion « a été et est encore le principal ennemi du progrès moral dans le monde,... qu'elle inflige à toutes sortes de gens des souffrances inutiles et imméritées ». « Je la considère comme une maladie née de la peur et comme la cause d'indicibles souffrances pour les hommes. »

Quant à Jésus, Russell n'hésite pas à aller contre l'opinion générale qui, même chez les rationalistes, voit en lui « le meilleur et le plus sage des hommes. On admet généralement que tout le monde est d'accord sur ce point. Pas moi ». Essayez donc d'organiser la société suivant ses principes : répondre aux agressions en tendant l'autre joue, ne pas juger pour ne pas être jugé, donner à tous ceux qui demandent,

distribuer tout ce que vous avez, quitter votre femme et vos enfants, payer le salarié de la onzième heure comme celui qui a travaillé toute la journée, et ainsi de suite. Ce sera le chaos immédiat. En fait, tous les bons chrétiens qui ont fait les lois sur la justice, le gouvernement, la police, la défense, l'économie, la famille, ont pris le contrepied de ce que demandait Jésus. Et heureusement. Il faut tout l'esprit retors des théologiens pour expliquer que la morale évangélique est un modèle de sagesse à condition que la majorité des hommes fassent le contraire.

En 1925, dans *Ce que je crois*, Russell expose une conception entièrement matérialiste de l'homme : « Son corps, comme toute la matière, se compose d'électrons et de protons, qui, pour autant qu'on le sache, obéissent à ces mêmes lois qui rendent compte de tous les phénomènes naturels... Ce que nous appelons nos pensées semble dépendre de traces imprimées dans notre cerveau... Les phénomènes mentaux semblent liés à la structure de la matière... Pas davantage nous ne pouvons imaginer que la pensée puisse survivre à la mort du corps, puisque la mort détruit l'organisation cérébrale et disperse l'énergie qui suivait les traces imprimées dans notre cerveau. Dieu et l'immortalité, dogmes placés au centre de la religion chrétienne, ne trouvent aucun appui auprès de la science. » La religion est inculquée aux enfants dès leur plus jeune âge, afin de former des esprits dociles, ayant perdu tout esprit critique : « Les capitalistes, les militaristes et les ecclésiastiques coopèrent dans le domaine de l'éducation, parce que leur pouvoir repose tout entier sur la prédominance de l'émotion et l'affaiblissement du jugement critique. »

En 1929, dans *Le Mariage et la morale*, Russell développe l'un de ses griefs essentiels contre l'Église : sa morale sexuelle, totalement contraire à la nature humaine, et par là responsable de névroses, de déviations, de perversions. Le livre fait scandale. L'année suivante, dans *La religion a-t-elle contribué utilement à la civilisation ?*, il insiste sur le caractère nécessairement intolérant des monothéismes, facteurs d'oppression et de conflits, et sur les effets désastreux de la croyance en l'immortalité de l'âme. En bonne logique, un chrétien peut-il condamner Simon de Montfort appelant au massacre général : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens » ? C'est le paradis immédiat assuré pour les bons. Quant au libre arbitre, « quoiqu'on puisse en penser comme sujet de métaphysique, il est clair que personne n'y croit en pratique... tout le monde sait qu'un bon régime de vie rend plus vertueux que le sermon le plus éloquent du monde ».

RUYER Raymond

(1902-1987)

Philosophe des sciences, professeur à l'université de Nancy, il est préoccupé par le problème des relations entre la science et la notion de Dieu, qu'il traite d'une façon assez ambiguë, rejetant aussi bien le théisme que l'athéisme et se prononçant pour un Dieu à la fois inséparable de la nature et différent d'elle. Pour lui, l'athéisme est une posture théorique et une affirmation verbale, mais il rejette en même temps le Dieu des religions.

En 1970, dans *Dieu des religions, Dieu de la science*, il part du constat d'après lequel l'image que nous avons de Dieu dépend de l'image globale du cosmos ; cette dernière a évolué, contrairement à l'image du Dieu des religions, qui de ce fait est devenue inadaptée. De plus, une religion se charge peu à peu de superstitions parasites, qui ont une lourde responsabilité dans le processus de l'incroyance : « L'expérience montre que ce n'est pas en multipliant les visions, apparitions, lieux de pèlerinage, croyance à l'ascension miraculeuse de divers personnages religieux, ou en prônant le retour à la Bible et à la parole de Dieu censée écrite noir sur blanc, que l'on renforce la foi primaire au mouvement religieux. Visions et apparitions peuvent enthousiasmer quelques dévotes, mais elles éloignent silencieusement des millions de gens "raisonnables", ou de gens qui se veulent des rationalistes, même dans leur idéologie fanatique. »

Ce qu'on appelle Dieu est en fait la pensée du monde comme totalité ; il est intimement attaché au monde, à la nature. Il est le produit de l'espace-temps, il est en devenir. Le Dieu unique des grandes religions, comme infini de toutes les qualités, est une impossibilité : c'est le retournement de la preuve ontologique. C'est pourquoi, que ce soit le Dieu-ordre ou le Dieu-personne des grandes religions, cet être est exclu. Mais, à l'inverse, Dieu étant l'axe du « tout de l'être », le véritable athéisme est impossible, car ce serait nier l'être. Dieu est une notion conceptuellement vide, n'existant qu'au niveau de l'efficacité :

« La controverse “athéisme ou théisme”, quand elle prend la forme de la question : “Dieu existe-t-il ?”, n’a aucun intérêt. Le “tout de l’être” est là, et nous y sommes pris... Que l’homme croie ou non consciemment en Dieu n’a métaphysiquement pas d’importance, parce que, en deçà de cette conscience seconde, il y a une conscience primaire, pré-réflexive, qui pose Dieu sans avoir besoin de se poser elle-même... Il semble alors, si la croyance en Dieu ne peut donner ni la vue d’un être, ni la révélation d’un sens ou d’une valeur spécifique, que la notion même de Dieu soit vide et inutile. Si personne ne peut être athée, c’est comme si personne ne pouvait être théiste. Si personne ne peut manquer Dieu, personne ne peut non plus le trouver...

« Le Dieu des religions particulières favorise la mégalomanie. De même l’athéisme, en tant que religion particulière. Celui qui croit que Dieu favorise son Église et celui qui croit que son parti a le pouvoir de décréter la vérité se ressemblent en ceci qu’ils sont également menacés par la paranoïa. Le Dieu philosophique, justement parce qu’il est abstrait, et qu’il n’est inféodé à rien, est efficace contre ce genre de démente, sans risquer pourtant de faire tomber dans la folie inverse de l’homme qui se sent écrasé par un Dieu personnel et arbitraire. »

Bibliographie : *L. Vax et J.J. Wunenburger, Raymond Ruyer, de la science à la théologie, Paris, 1995.*

RYSWICK Herman de

(m. 1512)

Hérésiarque hollandais condamné à la prison à vie à La Haye en 1502 par l'inquisiteur Jean Ommaten. On lui reproche d'avoir écrit que le monde est éternel, que la création est une invention de Moïse, qu'il n'y a ni enfer ni au-delà, que la Bible, les Évangiles, tout le contenu de la foi sont des fables, que Jésus est un imposteur : « Et je soutiens que ce Christ a damné le monde entier et n'a sauvé personne. Car en effet les hommes s'entre-tuent à cause de lui et de sa bouffonnerie évangélique. Tous les actes du Christ sont contraires au genre humain et à la juste raison. »

Herman réussit à s'enfuir, mais, rattrapé, il est condamné comme relaps, et brûlé le 15 décembre 1512 avec ses livres.

Bibliographie : *P. Fredericq*, Corpus documentorum Inquisitionis hereticae pravitatis Neerlandicae, Gand, 1889-1900.

SADE Donatien Alphonse François, marquis de

(1740-1814)

Écrivain français, né à Paris, qui a laissé une œuvre immense (une douzaine de romans, une soixantaine de contes, une vingtaine de pièces de théâtre, des opuscules divers), rédigée en grande partie pendant les trente ans de loisirs forcés qu'il passe en prison. Élevé par son oncle, l'abbé de Sade, et par les jésuites du collège d'Harcourt, il est d'abord militaire. Arrêté une première fois en 1768 pour agression sexuelle, le reste de son existence se partage entre des séjours dans son château de Lacoste (Vaucluse) et dans les geôles de Vincennes et de la Bastille, pour finir misérablement à l'hospice de Charenton.

L'athéisme du marquis de Sade semble aller de soi. Il l'expose avec éloquence dans un de ses premiers ouvrages, le *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, et il y revient à plusieurs reprises dans ses romans, qui sont émaillés de dissertations métaphysiques entre deux séances de sévices sexuels. Dans l'*Histoire de Juliette*, il fait dire à la Durand : « Plus on étudie la nature, plus on lui arrache ses secrets, mieux on connaît son énergie, et plus on se persuade de l'inutilité d'un Dieu. L'érection de cette idole est, de toutes les chimères, la plus odieuse, la plus ridicule, la plus dangereuse, la plus méprisable ; cette fable indigne, née chez tous les hommes de la crainte et de l'espérance, est le dernier effet de la folie humaine. »

Pour Sade plus que pour tout autre on peut dire que « la seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas », car comment pourrait-on lui pardonner d'avoir créé un tel monde, d'avoir fait une nature « vorace, destructive et méchante, jamais qu'inconséquente, contrariante et dévastatrice. Jetez un instant les yeux sur l'immensité de maux que sa main infernale répand sur nous en ce monde. À quoi servait-il de nous créer pour nous rendre aussi malheureux ? Pourquoi notre triste individu, ainsi que tous ceux qu'elle produit, sortent-ils de son laboratoire aussi remplis d'imperfections ? Ne dirait-on pas que son art meurtrier n'ait voulu former que des victimes,... que le mal ne soit son unique élément, et que ce ne soit que pour couvrir la terre de

sang, de larmes et de deuil qu'elle soit douée de la faculté créatrice ? que ce ne soit que pour déployer ses fléaux qu'elle use de son énergie ? »

C'est bien pourquoi, puisque Dieu n'existe pas, c'est l'homme qui est impardonnable, impardonnable d'avoir inventé l'idée de Dieu. Alors que pour Voltaire*, « si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », afin de tenir le peuple, pour Sade cette invention est justement la seule chose « qu'il ne puisse pardonner à l'homme », car les seules traces d'un créateur sont plutôt celles d'un demiurge sanguinaire. Ce n'est pas par amoralisme que Sade est athée ; bien des croyants ont fait pire que lui, et ont commis des massacres bien réels, alors « qu'il n'a tué qu'en imagination », écrit Albert Camus*, qui fait du marquis un « homme révolté ». S'il est athée, c'est tout simplement parce qu'il est impossible qu'un Dieu bon soit responsable d'une nature aussi cruelle, qui nous invite à la même cruauté.

Camus se demande même si Sade n'est pas athée par dépit en quelque sorte : « Sade est-il athée ? Il le dit, on le croit, avant la prison, dans le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* ; on hésite ensuite devant sa fureur de sacrilège. L'un de ses plus cruels personnages, Saint-Fond, ne nie nullement Dieu. Il se borne à développer une théorie gnostique du méchant demiurge et à en tirer les conséquences qui conviennent » (*L'Homme révolté*).

Bibliographie : M. Heine, *Le Marquis de Sade, Paris, 1950.*

SAGAN Carl

(1934-1996)

Astronome américain, enseignant dans les universités d'Harvard et de Cornell, auteur d'ouvrages scientifiques dont les conclusions viennent soutenir l'argumentation d'un scepticisme militant. Dans les *Gifford Lectures*, à l'université de Glasgow, il traite de *L'Hypothèse Dieu*. Se plaçant dans la perspective de la théologie naturelle, il montre combien celle-ci, qui est supposée se baser sur la raison, dépend en fait uniquement des traditions, de l'éducation, du contexte culturel. N'est-il pas étrange que dans les cas de « révélations », de « visions », de « conversions », ce soit toujours le Dieu de la religion dominante dans le pays qui se manifeste ainsi ? « Comment se fait-il que les apparitions du dieu-éléphant soient réservées aux Indiens, et ne se produisent que dans les endroits où il y a une forte tradition indienne ? Comment se fait-il que les apparitions de la Vierge Marie soient communes en Occident mais se produisent rarement en Orient dans les régions où il n'y a pas une forte tradition chrétienne ? » C'est pourtant dans ces régions qu'il y aurait le plus besoin de conversions.

Passant ensuite en revue toutes les « preuves » classiques de l'existence de Dieu, Carl Sagan en montre la faiblesse : « Si j'examine ces arguments – l'argument cosmologique, l'argument du dessein, l'argument moral, l'argument ontologique, l'argument tiré de la conscience, l'argument de l'expérience – je dois dire que le résultat net n'est pas très impressionnant. On dirait que l'on cherche à justifier rationnellement quelque chose dont on espère qu'elle est vraie. » Mais il n'y a pas une seule preuve à laquelle on ne puisse opposer une contre-preuve. Et cela est pour le moins troublant : pourquoi Dieu ne se révèle-t-il pas clairement ? Il en aurait sûrement les moyens, s'il existait. « Pourquoi serait-il si évident dans la Bible, et si obscur dans la vie ? Je crois que c'est là un point important. Si nous croyons, comme la plupart des grands théologiens, qu'il y a vérité religieuse seulement quand il y a convergence entre notre connaissance du monde naturel et la révélation, comment se fait-il que cette

convergence soit si faible alors qu'elle aurait pu être si forte ? »

Bibliographie : The Portable Atheist. Essential Readings for the Non-Believer, C. Hitchens (éd.), Philadelphie, 2007.

SAGAN Françoise

(1935-2004)

Écrivain français, de son vrai nom Françoise Quoirez, née à Cajarc. Enfant gâtée, mais dont la vive intelligence pose un regard lucide sur le monde, elle est dans les années d'après-guerre une des icônes de la jeunesse bourgeoise dorée jouisseuse, évoluant dans l'alcool, la drogue, les casinos et les voitures de sport. Son attitude cynique et provocatrice recouvre en fait un mal de vivre qui s'exprime dans son premier roman, *Bonjour tristesse*, qui remporte un succès de scandale.

Dans le monde de Sagan, Dieu n'existe pas. « Je n'y pense jamais », dit-elle. Chez ses personnages, il ne vient pas plus à l'esprit que les licornes ou les éléphants roses. Stade ultime de l'athéisme, lorsqu'on n'a même plus besoin de ce mot dans le vocabulaire, parce que celui qui le génère, le théisme, a disparu. On attend que « le vide vous remplisse », et si l'envie de penser vous reprend, vous le faites passer avec un whisky.

La philosophie de l'existence de Sagan est exprimée par un personnage des *Merveilleux Nuages* (1961) : « Qui a demandé à vivre, c'est comme si on nous avait invités à passer le week-end dans une maison de campagne, pleine de trappes et de parquets glissants, une maison où nous chercherions en vain le maître de maison, Dieu ou n'importe quoi d'autre. Mais il n'y a personne. Un week-end, oui, pas plus. Comment veux-tu qu'on ait le temps de se comprendre, de s'aimer, de se connaître ? Quelle est cette sinistre blague ? Rien, tu te rends compte ? Un jour il n'y aura plus rien. Le noir. L'absence. La mort. »

Bibliographie : G. Moll, Madame Sagan, Paris, 2007.

SAINT-ÉVREMOND Charles de Saint-Denis, sieur de

(1613-1703)

Écrivain français, né à Saint-Denis-le-Guast, en Normandie. De 1629 à 1661, il suit une carrière militaire, participe à plusieurs batailles, et atteint le grade de maréchal de camp. Parallèlement, il acquiert une vaste culture, et publie dès 1638 la *Comédie des académistes*. C'est dès lors un esprit sceptique et libertin, menant une existence épicurienne dans le sens commun du terme. À l'armée, il fait partie du cercle de Condé, renommé pour son libertinage tapageur et blasphémateur, dont il donne une idée dans les plaisanteries de corps de garde que contient la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye* (1654). Dans le civil, il fréquente Gassendi*, qu'il appelle « le plus éclairé des philosophes », et dont il adopte l'épicurisme atomiste. Rabelais*, Montaigne*, Théophile de Viau*, La Mothe Le Vayer*, Pétrone* sont ses lectures favorites, qui le confirment dans le scepticisme.

En 1661, ayant critiqué la politique royale, il doit s'enfuir, et il passera 42 ans en exil, à Londres, où il fréquente Hobbes*, et pendant quelques années en Hollande (1665-1670), où il visite Spinoza*. La liste de ses fréquentations est révélatrice de ses orientations métaphysiques. Son scepticisme religieux est total : « Nous passons notre vie à croire et à ne croire point, à nous vouloir persuader et à ne pouvoir nous convaincre », écrit-il. Il rejette toutes les religions, et refuse l'assistance des ministres des cultes : « Il est mort renonçant la religion chrétienne », écrit Atterbury dans une lettre. Les religions sont pour lui l'œuvre d'imposteurs, qui profitent de la crédulité du peuple, de sa fascination pour les fables et les mystères, de son désintérêt pour la vérité. Le mieux que nous ayons à faire en cette vie est de profiter des quelques plaisirs qu'elle nous offre : « L'abstinence des plaisirs est un grand péché. »

Radicati* rangera Saint-Évremond dans sa liste des athées, avec Démocrite*, Épicure*, Vanini*, Spinoza. Pour le théologien Daniel

Concina, en 1735, les « Évremondistes » sont des libres penseurs comme Collins* et Toland*.

Bibliographie : *A.M. Schmidt*, Saint-Évremond ou l'humanisme impur, *Paris*, 1932.

SAINT-EXUPÉRY Antoine de

(1900-1944)

Écrivain, journaliste et aviateur français, né à Lyon. Universellement respecté pour sa droiture, son honnêteté, pour la parfaite cohérence entre sa parole, ses écrits, ses actes, il est à la fois l'auteur de romans remarquables et d'exploits aéronautiques audacieux dans l'aviation civile. Volontaire pour des missions de transmission aux côtés des alliés, il disparaît en Méditerranée en 1944 après avoir exprimé dans sa dernière lettre le pessimisme lucide d'un homme droit : « La termitière future m'épouvante. Et je hais leurs vertus de robots. »

Élevé dans un collège religieux, Saint-Exupéry est devenu athée par honnêteté intellectuelle : comment peut-on croire en une religion qui repose sur des bases aussi fragiles, pour ne pas dire inexistantes ? C'est ce qu'il écrit dans ses *Carnets*, sous forme d'une réponse au père Sertillanges, qui, dans *Les Sources de la croyance en Dieu*, exprimait un mépris arrogant à l'égard des incroyants : « Père Sertillanges, comment prétendez-vous nous séduire en nous injuriant ? Comment prétendez-vous nous convaincre en nous traitant d'emblée comme des enfants que l'on morigène ? Du haut de votre orgueil, vous taxez d'orgueil ce qui établit notre dignité, d'orgueil et de désir de stupre. Ignorez-vous donc que les conditions de nos connaissances, depuis le Moyen Âge, ont changé ?

« Dites-nous pourquoi il faut croire à la résurrection sur des documents dont les auteurs sont inconnus et dont pas un n'a vécu du vivant du Christ. Pourquoi, quand votre Église insiste tant sur l'histoire, sans importance, de Jacob, elle insiste si peu sur la genèse des Évangiles, le choix qui a présidé à leur sélection, les mobiles de certains refus. Puisque cette authenticité même est la clé de voûte de votre Église, il eût fallu dire pourquoi la "pétition de principe" que partout ailleurs nous considérons comme indigne d'un homme qui respecte la pensée, et qui vous indigne autant que nous quand vous la démasquez chez vos adversaires, devient, dans votre Église, si

brusquement une qualité faite d'humilité et d'obéissance ? "Le choix des Évangiles est certain parce que les conciles qui y présidèrent étaient infaillibles." Ils étaient infaillibles parce que parlant au nom du Dieu des Évangiles. Et ce Dieu-là n'est démontré qu'autant que ce choix fut certain. »

Bibliographie : A. Gide, A. de Saint-Exupéry, *Paris*, 1951 ; A. de Saint-Exupéry, *Carnets*, *Paris*, 1953.

SAINT-GLAIN Gabriel, chevalier de

(1620-1685)

Noble français, né à Limoges. Huguenot, il s'établit en Hollande vers 1660, sert dans l'armée de Guillaume d'Orange, et devient l'ami de Spinoza*, dont il est le premier à traduire en français le *Tractatus*, en 1678. Devenu « un de ses disciples et de ses plus grands admirateurs », écrit Bayle*, il partage ses vues panthéistes ou, comme le dit Sylvain Maréchal*, « de zélé protestant devint athée opiniâtre ».

Bibliographie : *J.I. Israel, Radical Enlightenment, Oxford University Press, 2001.*

SAINT-HYACINTHE Thémiseul de

(1684-1746)

Écrivain français, qui sert d'abord dans l'armée de Louis XIV, puis s'établit en Hollande, de 1711 à 1716, où il fréquente les esprits les plus radicaux, et publie en 1714 le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, ouvrage anonyme rejetant le christianisme et exprimant une conception déiste du monde. Rentré en France sous la Régence, il continue à faire publier ses œuvres en Hollande, affirmant un curieux mélange d'antichristianisme, d'antimonarchisme, et d'admiration pour le Coran. À partir de 1720, il alterne les séjours en Hollande et en Angleterre, se rallie à l'idée d'un Être Suprême et de l'immortalité de l'âme, et poursuit une interminable querelle avec Voltaire*.

Bibliographie : E. Carayol, Thémiseul de Saint-Hyacinthe, *Paris-Oxford*, 1984.

SAINT-JUST Louis Antoine Léon de

(1767-1794)

Révolutionnaire français, né à Decise, dans la Nièvre. Élevé chez les oratoriens de Soissons, il subit l'influence d'un de ses professeurs, Silvy (qui quittera les ordres en 1791, se mariera et deviendra accusateur public au Tribunal révolutionnaire). Saint-Just passe ensuite chez les jésuites de Louis-le-Grand. Mais c'est un caractère exalté, indocile, déséquilibré, que sa mère doit faire interner à Picpus en 1786. Son esprit perturbé se révèle dans un long poème satirique qu'il publie en 1789, à 22 ans, *Organt*, texte étrange, mélange d'érotisme, de blasphème, de sadisme, de zoophilie.

Cette exaltation, cette pensée débridée, se retrouve dans les textes où il parle de la religion, les *Fragments*, suite de réflexions inachevées. Il y écrit que « tout est relatif dans le monde, Dieu même, et tout ce qui est bon est un préjugé pour le faible, la vérité n'est sensible qu'au sage », et « rien n'est sacré que ce qui est bon ». Il y accuse le clergé d'avoir dénaturé le christianisme, d'avoir confisqué Dieu. Le vrai christianisme, c'est la charité : « Les premiers Romains, les premiers Grecs, les premiers Égyptiens furent chrétiens. Ils avaient des mœurs et de la charité : voilà le christianisme. Ce qu'on appela les chrétiens depuis Constantin ne furent la plupart que des sauvages ou des fous. Si le Christ renaissait en Espagne, il serait à nouveau crucifié par les prêtres, comme un factieux, un homme subtil, qui sous l'appât de la modestie et de la charité, méditerait la ruine de l'Évangile et de l'État. »

Élu à la Convention, adjoint au Comité de salut public en 1793, il est l'alter ego de Robespierre*, dont il soutient l'implacable rigueur terroriste par sa dangereuse exaltation. Obsédé par l'idée d'immortalité, angoissé par celle du destin, il veut remplacer le Dieu des chrétiens par l'Être Suprême des déistes, confuse notion où se mêlent le rationalisme et un sentimentalisme débridé. Dans un discours du 26 février 1794, il s'en prend aux athées : « Nous sommes inondés d'écrits dénaturés : là on déifie l'athéisme intolérant et

fanatique ; on croirait que le prêtre s'est fait athée, et que l'athée s'est fait prêtre. » Il réitère le 31 mars : « On attaqua l'immortalité de l'âme, qui consolait Socrate* mourant. On prétendait plus : on s'efforça d'ériger l'athéisme en un culte plus intolérant que la superstition. On attaqua l'idée de Providence éternelle qui, sans doute, veille sur nous. On aurait cru que l'on voulait bannir du monde les affections généreuses d'un peuple libre, la nature, l'humanité, l'Être Suprême, pour n'y laisser que le néant, la tyrannie et le crime. » Curieuse argumentation pour un des plus ardents avocats de la Terreur. Arrêté à la tribune de la Convention, il est guillotiné en juillet 1794.

Bibliographie : J. Gratien, Œuvres de Saint-Just, Paris, 1946 ; A. Ollivier, Saint-Just et la force des choses, Paris, 1954.

SAINT-PAVIN Denis Sanguin de

(1595-1670)

Écrivain français, libertin notoire, éduqué chez les jésuites de La Flèche, où il fut condisciple de Descartes*. Ordonné prêtre, moine à l'abbaye de Livry et homosexuel mondain, surnommé « le prince de Sodome », amant de Vallée Des Barreaux*, disciple de Cyrano* de Bergerac, il a laissé de nombreux écrits dans lesquels il affiche un athéisme sans complexe : « Je n'ai l'esprit embarrassé/ De l'avenir ni du passé./ Ce qu'on dit de moi peu me choque,/ De force choses je me moque ;/ Et sans contraindre mes désirs,/ Je me donne entier aux plaisirs », écrit-il dans son *Portrait*. Il est pourtant piqué au vif lorsque Boileau écrit qu'il est aussi impossible de le convertir que de voir la Seine gelée à la Saint-Jean. Dans son Épigramme XVIII, « contre un athée », Boileau le représente « assis dans sa chaise (il souffrait de la goutte), méditant du ciel à son aise ».

Bibliographie : K.A. Clark Collins, *A Libertine in the Salons : the Poetry of Denis Sanguin de Saint-Pavin*, Ann Arbor, 1986.

SALLENAVE Danièle

(née en 1940)

Écrivain français, elle enseigne la littérature et l'histoire du cinéma à l'université de Paris X de 1968 à 2001, reçoit le prix Renaudot en 1980, le grand prix de littérature de l'Académie française en 2005. Athée militante, elle dénonce en 2004 l'alliance entre la religion et la technoscience, menace pour les sociétés démocratiques, dans *dieu.com*.

Plaidant pour un athéisme résolu et sans complexe, elle s'élève contre trois affirmations courantes :

1. Il faut respecter toutes les croyances. Respecter des affirmations complètement irrationnelles, est-ce bien conforme à la dignité humaine, à l'idée de l'homme comme être de raison ? N'est-ce pas plutôt une marque de mépris que de laisser les gens croire à ces fadaïses ?

2. Il faut faire la distinction entre les croyants extrémistes et les croyants modérés. Faux et dangereux, car les religions ne sont modérées que lorsqu'elles ne peuvent pas faire autrement, qu'elles sont en position de faiblesse et qu'elles ont besoin de la tolérance pour elles-mêmes.

3. L'athéisme est une croyance parmi d'autres. « L'athéisme n'est pas une croyance. Il est le refus de croire », le rejet des fables et des mythes du surnaturel. « Pour l'athée, il n'y a rien en dehors du monde et c'est ce qui rend celui-ci inépuisable, non comme un mystère dont un Autre aurait la clé mais comme le champ infini de ma liberté. Telle est la "morale de l'athée"... Je parle de l'athée par résolution, méthodique et gai. Il n'y a pas de "drame", encore moins de "tragédie" de l'athée, mais une façon libre et heureuse d'être athée. »

Bibliographie : D. Sallenave, *dieu.com*, Paris, 2004.

SANDVOORT Dirk

(fin *xvii^e*-début *xviii^e* siècle)

Écrivain hollandais, fils d'un marchand, sans formation académique, qui par ses lectures scientifiques, philosophiques, théologiques – en néerlandais, seule langue qu'il maîtrise – acquiert une culture matérialiste, qu'il expose dans des ouvrages comme le *Zedig Onderzoek*, en 1709, immédiatement interdit par les États de la province d'Utrecht, lieu de la publication. Sandvoort se définit comme quelqu'un « qui est libre de toute superstition et ne croit à rien qui ne puisse être mathématiquement prouvé comme vrai ». L'Allemand Jacob Friedrich Reimann, dans son *Historia universalis atheismi et atheorum*, de 1718, le classe parmi les athées.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

SANTAYANA Jorge Ruiz de

(1863-1952)

Essayiste, poète et philosophe espagnol de langue anglaise, né à Madrid. Établi à Boston dès l'âge de neuf ans, il y fait ses études et devient professeur de philosophie à Harvard de 1889 à 1912. Après la première guerre mondiale, il vit en Europe, à Londres, Paris, Rome, et publie essais et romans.

Éduqué dans le catholicisme, il n'a jamais vraiment cru dans ces « grands contes de fées de la conscience » que sont pour lui les religions. C'est donc sans regret et sans drame qu'il dit adieu à la foi au cours de ses études à Harvard : « Je t'abandonne, mon fardeau. Je ne porterai plus le poids désespérant de ma foi tant aimée. Je poursuivrai mon chemin libre et d'un pas léger. »

Santayana est sans la moindre ambiguïté matérialiste et athée : « Tous les dieux de toutes les religions (y compris Jéhovah) sont imaginaires et littéralement absurdes... ma philosophie est athée et place toute substance et toute puissance dans le domaine de la matière. » Les religions sont le fait de l'imagination débridée. Cela ne l'empêche pas de garder un sens au mot Dieu : il désignerait le Bien vers lequel tendrait le monde. Il n'en faut pas plus pour que les théologiens tentent de récupérer Santayana et d'en faire un croyant qui s'ignore. Pour le dominicain McNicholl, il serait un « athée religieux » (*Santayana and Religion*, 1952), ce qui n'a aucun sens, quoi qu'on dise.

À la fin de sa vie, Santayana est attiré par le nihilisme : le monde n'a pas de sens, « s'en détourner peut être en définitive la sagesse la plus profonde ; ... le nihilisme est peut-être le système – le plus simple de tous – sur lequel nous serons à la fin tous d'accord ». Et son dernier mot aurait été : « désespoir ».

Bibliographie : J.R. Faurot, « *Santayana's philosophy of religion* », *Hibbert Journal*, 58, 1960 ; P.A. Schilpp (éd.), *The Philosophy of George Santayana*, New York, 1951.

SARCEY Francisque

(1827-1899)

Critique français, né à Dourdan. Professeur de 1851 à 1858, il est déplacé en raison de ses opinions libérales et antireligieuses. Chroniqueur de théâtre au *Temps* à partir de 1867, il est très lu. Libre penseur, il se livre à de vigoureuses attaques contre le clergé, accusant les hôpitaux tenus par les religieuses de maltraiter les enfants, de pratiquer la ségrégation entre les malades : « Toutes les douceurs sont réservées pour les dévots ou les hypocrites et les autres doivent se tenir très heureux si l'on exécute strictement à leur égard les ordres du médecin. » Il dénonce également le très peu catholique « commerce des eaux de Lourdes ».

Bibliographie : A. de Luigi, Francisque Sarcey, professeur et journaliste, *Florence*, 1919.

SARTRE Jean-Paul

(1905-1980)

Philosophe français, né à Paris. D'abord professeur de philosophie au Havre, il lit Husserl, Heidegger*, et en 1943 il publie *L'Être et le néant*, qui devient le livre de référence de l'existentialisme athée. Après la guerre, il devient le philosophe à la mode, incarnant avec Simone de Beauvoir* les aspirations libertaires de la jeunesse bourgeoise intellectuelle. Ses pièces de théâtre et ses nouvelles philosophiques illustrent les grands thèmes de la pensée existentialiste : l'angoisse de l'individu jeté dans l'existence, pure liberté dans un monde absurde où il doit s'inventer lui-même. D'abord proche du parti communiste, puis des mouvements gauchistes en 1968, Sartre est aussi le modèle de l'intellectuel engagé, parce qu'« exister c'est être là », avec les autres et sous leur regard.

De l'existentialisme sartrien seul nous intéresse ici le caractère athée. Il y a certes des existentialistes théistes, comme Jaspers et Gabriel Marcel, mais pour Sartre « l'existentialisme n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer les conséquences d'une position athée cohérente ». Cette déclaration, tirée de *L'existentialisme est un humanisme* (1946), lie indissolublement les deux termes, et fait de l'athéisme la base même de l'existentialisme, en lui donnant la prééminence logique et chronologique : pour être existentialiste, il faut d'abord être athée. Et Sartre l'est devenu dès l'enfance, de façon quasiment naturelle. Élevé par son grand père, Karl Schweitzer, bourgeois puritain et sensuel à la fois, forte personnalité, par une grand-mère catholique conformiste, et par une mère complètement effacée, son père étant mort alors qu'il avait deux ans, le petit Jean-Paul grandit dans un milieu formellement chrétien mais dont la foi n'était plus qu'une façade derrière laquelle son intelligence précoce a rapidement décelé l'incroyance. Il s'en est expliqué dans *Les Mots* (1964) : « Ma famille avait été touchée par le lent mouvement de déchristianisation qui naquit dans la haute bourgeoisie voltairienne et prit un siècle pour s'étendre à toutes les couches de la société...

Naturellement, tout le monde croyait, chez nous : par discrétion. Sept ou huit ans après le ministère Combes*, l'incroyance déclarée gardait la violence et le débraillé de la passion ; un athée, c'était un original, un furieux qu'on n'invitait pas à dîner de peur qu'il ne "fît une sortie", un fanatique encombré de tabous qui se refusait le droit de s'agenouiller dans les églises, d'y marier ses filles et d'y pleurer délicieusement... Comme la religion semblait tolérante ! Comme elle était commode... Dans notre milieu, dans ma famille, la foi n'était qu'un nom d'apparat pour la douce liberté française ; on m'avait baptisé, comme tant d'autres, pour préserver mon indépendance ; en me refusant le baptême, on eût craint de violenter mon âme ; catholique inscrit, j'étais libre, j'étais normal : "Plus tard, disait-on, il fera ce qu'il voudra." On jugeait alors beaucoup plus difficile de gagner la foi que de la perdre. »

Le jeune Sartre n'a guère été tenté par Dieu, et lorsque cela est arrivé, il n'a eu aucun mal à vaincre la tentation. Ayant fait une bêtise d'enfant, il croit soudain que Dieu le regarde : « Je me mis en fureur contre une indiscretion si grossière, je blasphémai, je murmurai comme mon grand-père : "Sacré nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu." Il ne me regarda plus jamais. » À douze ans, alors qu'il attend ses camarades de lycée, il décide, pour passer le temps, de penser à Dieu : « À l'instant, il dégringola dans l'azur et disparut sans donner d'explication : il n'existe pas, me dis-je, avec un étonnement de politesse et je crus l'affaire réglée. D'une certaine manière, elle l'était puisque jamais, depuis, je n'ai eu la moindre tentation de le ressusciter. » Se remémorant ces épisodes en 1964, à presque 60 ans, il en conclut : « Aujourd'hui, quand on me parle de Lui, je dis avec l'amusement sans regret d'un vieux beau qui rencontre une ancienne belle : il y a cinquante ans, sans ce malentendu, sans cette méprise, sans l'accident qui nous sépara, il aurait pu y avoir quelque chose entre nous. »

L'existentialisme est un athéisme

Sartre, athée de formation, est donc libre pour l'existentialisme. Celui-ci présuppose en effet l'athéisme pour deux raisons. D'abord parce qu'il postule que « L'existence précède l'essence », c'est-à-dire qu'il n'y a pas de nature humaine : « l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait », il n'est pas déterminé ; « l'homme est libre, l'homme est liberté » ; la réalité humaine « est entièrement abandonnée sans aucune aide d'aucune sorte, à l'insoutenable nécessité de se faire être, jusque dans les moindres détails ». Si Dieu existait, tous les êtres auraient une nature et seraient déterminés en lui, l'homme serait un *en-soi*, déterminé une fois pour toutes, ce qui n'est pas le cas : « L'existentialisme athée, que je représente, est plus cohérent. Il

déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme... Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. »

D'autre part, si Dieu existait, il serait l'être total, à la fois en-soi et pour-soi, totalement déterminé et totalement libre, ce qui est contradictoire. On ne peut pas avoir à la fois la plénitude de l'être et la conscience et la liberté de se choisir, de se faire, être à la fois être et néant. L'idée de Dieu est une contradiction.

L'homme est donc seul, pure liberté dans un monde sans cause et sans but, un monde absurde. Confronté à son néant, il est angoissé ; pour se rassurer, il nie cette situation, par la mauvaise foi ; il fait semblant d'avoir une nature et de croire en l'existence d'un Dieu. Mais l'homme vraiment conscient assume cette situation en affirmant son athéisme. Cela n'est pas facile. Sartre a souvent évoqué « la difficulté d'être athée ». C'est une position inconfortable, qui n'est pas à la portée de tous, et qui peut entraîner le désespoir : « L'existentialisme n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer toutes les conséquences d'une position athée cohérente. Elle ne cherche pas du tout à plonger l'homme dans le désespoir. Mais, si l'on appelle, comme les chrétiens, désespoir, toute attitude d'incroyance, elle part du désespoir originel. »

Bibliographie : J.-P. Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, 1946 ; *L'Être et le néant*, Paris, 1943, rééd. Gallimard, 1991 ; C. Howells, Sartre, *the Necessity of Freedom*, Cambridge University Press, 1988.

SCHMIDT Johann Lorenz

(1702-1749)

Écrivain radical allemand, fils d'un prédicateur, disciple de Christian Wolff*. Il apprend l'hébreu, la théologie et la philosophie à Iéna, et devient précepteur des enfants de la comtesse de Wertheim. En 1735, il publie une traduction allemande du Pentateuque, avec des notes qui donnent une explication naturelle de tous les épisodes miraculeux, détruisent toutes les bases des dogmes chrétiens, comme la Trinité, et nient toutes les annonces de la venue du Christ. Schmidt déclare que dans l'Écriture « on ne doit rien accepter qui ne puisse être suivi par la raison ». La « Bible de Wertheim » provoque un énorme scandale. Interdite par édit impérial du 15 janvier 1737, les exemplaires saisis sont détruits. Schmidt est arrêté. Il arrive à s'enfuir, et s'établit à Altona, sous juridiction danoise. Il y diffuse les œuvres des libres penseurs anglais, et en 1744 il publie la première traduction allemande de l'*Éthique* de Spinoza*, avec la réfutation de Wolff. Il proclame qu'avant de rejeter et d'insulter Spinoza, il faut le lire.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

SCHOELCHER Victor

(1804-1893)

Homme politique français, né à Paris. En 1848, il prépare le décret d'abolition de l'esclavage, et il en organise l'application. Pendant tout le Second Empire, il est proscrit et vit en Angleterre. Revenu en France en 1870, il est élu député en 1871, sénateur inamovible en 1875. Athée, libre penseur et franc-maçon, il est président de l'Union démocratique de propagation anticléricale, à partir de 1880, membre de la Ligue pour la séparation des Églises et de l'État à partir de 1882, membre de la Société pour la propagation de la crémation.

Bibliographie : *J. Alexandre-Debray, Victor Schoelcher ou la mystique d'un athée, Paris, 2006.*

SCHOPENHAUER Arthur

(1788-1860)

Philosophe allemand, né à Dantzig. Après avoir commencé des études de médecine, il s'oriente vers la philosophie, et dès 1818, à trente ans, son système est définitivement mis au point et publié, à Leipzig : *Le Monde comme volonté et comme représentation*. Le livre est très mal accueilli, et Schopenhauer passe le reste de sa vie à en expliquer le contenu en variant l'expression. Il voyage, tente l'enseignement, puis se fixe définitivement en 1833 à Francfort-sur-le-Main. En 1851 il connaît enfin le succès en débitant son gros ouvrage de 1818 en minces tranches de pensées séparées, sous forme d'aphorismes : les *Parerga et Paralipomena*. Le public ingurgite avec plaisir et presque à son insu les pilules acides du nihilisme qu'il se refusait à goûter dans le lourd traité de 1818. Le parallèle avec Nietzsche* et Cioran* s'impose : le pessimisme le plus noir et l'athéisme intégral passent très bien lorsqu'ils sont exprimés avec esprit, d'une façon incisive, qui va droit à l'intelligence, en faisant l'économie de pesantes démonstrations qui causent des lourdeurs d'estomac.

La vie humaine ? « Un épisode inutilement dérangeant dans le repos bienheureux du néant. » Je vis dans un monde qui est un total nonsens, qui n'aurait jamais dû exister, un monde dans lequel nous avons le choix entre l'ennui et la souffrance : « la vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui ». Un tel constat devrait suffire à exclure toute idée de dieu créateur, car « on serait bien en droit de lui crier, en pointant le doigt sur sa création : comment as-tu osé mettre fin au repos sacré du néant pour produire une telle masse de douleur et de misère ! ». Cela vaut aussi bien pour le Dieu personnel (« si c'est un dieu qui a fait ce monde, je ne voudrais pas être à sa place, sa misère me crèverait le cœur ») que pour le dieu des panthéistes : « Panthéisme ? Ce serait un fameux dieu qui n'aurait rien trouvé de mieux pour se matérialiser que ce monde gigotant, souffrant, saignant, mourant, dont les vivants se dévorent entre eux et

qui ne peut subsister qu'ainsi ! Ah, la belle théophanie ! »

Et pourtant, les hommes ont inventé Dieu. Pourquoi ? Parce qu'ils cherchent à comprendre ; ils ont besoin d'une explication de cette chose absurde qu'est le monde, la vie, le mal et la mort. Si la vie était sans fin et sans douleur, personne n'aurait eu l'idée saugrenue d'imaginer des dieux : « Les religions sont les enfants de l'ignorance, et ne survivent guère longtemps à leur mère. » De l'ignorance et de la peur : l'homme cherche à comprendre et à être consolé ; « laissez-le exister sans besoins, réduit à une sorte d'être théorique, il n'aura que faire d'un dieu et il n'en fera pas non plus ».

Il lui faut donc un dieu à la fois bon et tout-puissant, ce qui est la quadrature du cercle des théologiens, comme on le sait. Pour expliquer le mal, il a donc inventé le péché originel, et pour se consoler, la Rédemption, solution ubuesque avant la lettre, que Schopenhauer présente dans son « Dialogue en l'an 33 », retrouvé dans ses *Derniers Manuscrits* : « A : Vous connaissez déjà la nouvelle ? B : Non, il est arrivé quelque chose ? A : Le monde est délivré ! B : c'est pas vrai ! A : Si, le bon Dieu a pris la forme humaine et s'est fait supplicier à Jérusalem : et du coup le monde est délivré et le diable l'a dans le dos. B : Ah, mais c'est tout à fait charmant ! » En fait, écrit Schopenhauer, ce qui fait le succès du christianisme, c'est son pessimisme, le fait qu'il reconnaisse que le monde est une vallée de larmes, et qu'il faille pour s'en sortir une aide extérieure. Le monde matériel est le seul existant : « Si ces messieurs veulent absolument avoir un absolu, je veux bien leur en mettre un entre les mains, beaucoup plus conforme au caractère qu'on en exige que leurs fumeuses élucubrations. Le voici : la matière. »

Schopenhauer n'aime pas cependant le terme d'athéisme, qui est une invention des croyants pour obliger les incroyants à se placer sur leur terrain et à lutter avec leurs armes et leurs concepts : « Quelle ruse admirable pour s'introduire dans la place et occuper le terrain que ce mot : Athéisme ! Comme si le théisme, lui, allait de soi. » C'est au contraire l'incroyance qui est l'attitude naturelle. En prendre conscience serait le premier pas vers la sagesse, c'est-à-dire vers l'extinction du désir de vivre.

Bibliographie : Schopenhauer ABC, établi par V. Spierling, Leipzig, 2003 ; trad. fr., A. Schopenhauer, un abécédaire, Paris, 2004 ; M.-J. Pernin, Schopenhauer et le déchiffrement de l'énigme du monde, Paris, 1992.

SCHULLER Georg Hermann

(1651-1679)

Médecin et alchimiste hollandais, établi à Amsterdam, où il répand des idées spinozistes extrêmes, avec beaucoup d'imprudence : le monde est éternel ; il n'y a ni jugement dernier, ni damnation, ni diable ; Jésus n'est qu'un homme, et il n'y a pas de prophètes inspirés. Spinoza* lui-même lui écrit pour lui demander un peu plus de discrétion.

Bibliographie : P. Steenbakkers, Spinoza's Ethica from Manuscript to Print, Assen, 1994.

SCOTO Thomas

(début *xiv^e* siècle)

Théologien dominicain, puis franciscain, enseignant à l'école des Décrétales de Lisbonne. L'inquisiteur Alvaro Pelayo le fait arrêter, et sans doute exécuter, en raison de ses thèses, qui ressemblent fort à de l'athéisme : il enseigne que le monde est éternel, que les âmes sont anéanties après la mort, qu'il n'y a évidemment ni jugement, ni enfer, ni paradis, que Jésus est un magicien et qu'il n'a jamais transmis ses pouvoirs à Pierre, que Moïse, Jésus et Mahomet sont trois imposteurs, que la Vierge n'était pas vierge, que les moines devraient vivre en concubinage, que les philosophes devraient gouverner le monde, que l'eucharistie et les dogmes sont des mensonges. Bref, de quoi l'envoyer cent fois au bûcher. Alvarez Pelayo, nommé évêque de Coron en 1332, a récapitulé cette liste dans son *Collyrium contra haereses* de 1344.

Bibliographie : B. de La Monnoie, Sentiments sur le prétendu Traité des trois imposteurs, 1715 ; rééd. Paris, 1861.

SÉAILLES Gabriel

(1852-1922)

Philosophe français, professeur à la Sorbonne à partir de 1898. Athée et libre penseur, il est membre de l'Association nationale des libres penseurs de France, mais il rejette tout dogmatisme matérialiste. Pour lui, la libre pensée est une attitude d'esprit, qui signifie avoir l'esprit libre, et donc ouvert et tolérant envers les croyants comme envers les incroyants : « Au nom de la Libre Pensée, demandons qu'il n'y ait plus d'opinions suspectes ou privilégiées, qu'on puisse être athée, sans être traité de scélérat, et croire en Dieu, sans être traité d'imbécile », demande-t-il au Congrès de la libre pensée de Genève en 1902. Il ajoute : « Ne donnons pas victoire à ceux qui feignent de croire qu'un libre penseur a épuisé tout le contenu de son intelligence quand il a crié "Hou ! Hou ! la calotte" ». Il faut « mettre en avant des raisons et non des apostrophes », car « les dogmes ne sont pas détruits par la critique négative, par les pamphlets, par les plaisanteries des impies, ils sont supprimés par les vérités positives qui ne concilient pas avec eux, qui ne pénètrent dans l'esprit qu'en les chassant... L'esprit rejette les vieux dogmes, il les élimine par cela même qu'il ne peut plus les assimiler ». C'est pourquoi il est aussi membre de l'Union des libres penseurs et des libres croyants.

Bibliographie : G. Séailles, *Les Affirmations de la conscience moderne*, Paris, 1903.

SÉDILLOT Jules Théodore

(1889- ?)

Artiste dramatique belge, né à Waterloo. Athée et franc-maçon, il met en scène des pièces au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et sa troupe fait des tournées en France jouant des pièces antireligieuses, comme *Mon royaume n'est pas de ce monde*, en 1935, que la Libre Pensée invite ses membres à aller voir.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

SELDEN John

(1584-1654)

Historien et juriste anglais, sceptique et anticlérical. Dans ses *Propos de table*, qui ne seront publiés qu'en 1689, il se montre détaché de toute religion, car, écrit-il, « la religion est comme la mode. L'un porte son pourpoint fendu ; l'autre, lacé ; l'autre, uni. Mais chacun a son pourpoint. Ainsi chacun a sa religion. Nous ne différons que pour l'arrangement... C'est une chose vaine que de parler d'un "hérétique", car un homme dans son cœur ne peut penser autrement qu'il ne pense. Dans les temps primitifs, il y avait de nombreuses opinions et il est bien rare que telle ou telle n'ait pas été tenue alors. L'une d'entre elles ayant été embrassée par le prince et reçue dans son royaume, tout le reste a été condamné comme des hérésies et sa religion, qui n'était d'abord qu'une opinion entre bien d'autres, a commencé d'être dite orthodoxe et tenue depuis les Apôtres ».

C'est à l'État de décider de la religion ou de l'absence de religion : « Comme la religion a été introduite dans les royaumes par l'État, ainsi elle peut être rejetée, quand il plaît à l'État... Tout est civil, et la juridiction de l'Église est la même que celle du Lord Maire. » Cette position érastienne, proche de celle de Hobbes*, est indifférente à la nature de la religion en place.

Bibliographie : W.K. Jordan, *The Development of Religious Toleration in England*, 4 vol., Londres, 1932-1940.

SEMBAT Marcel (1862-1922)

Journaliste et homme politique français. Député de la Seine de 1893 à 1922, membre de la SFIO en 1905, ministre des Travaux publics de 1914 à 1916, il est membre de l'Association nationale des libres penseurs de France, initié à la franc-maçonnerie en 1891, et contribue à la fondation de la loge parisienne La Raison en 1897-1898. Athée, il manifeste son opposition à l'envoi de missionnaires outre-mer, et demande la suppression des aumôniers dans la marine. Ayant épousé une artiste, il tente de promouvoir l'art populaire, et souhaite établir des fêtes civiles, qui remplaceraient les fêtes religieuses et pourraient « envahir l'âme sans prendre la forme divine ». Dans ce but, il crée en 1913 un Comité central des fêtes et cérémonies civiles.

Bibliographie : M. Sembat, « La fête moderne. À propos du 1^{er} mai », dans *Fêtes*, 15 septembre 1913.

SEMLER Johann

(1725-1791)

Théologien allemand, professeur à Halle à partir de 1753. Il soutient des positions radicales qui en font un représentant de l'*Aufklärung* avancée. Pour lui, le christianisme n'est qu'une étape, une phase transitoire de la marche de l'humanité vers la moralité. La théologie n'est qu'une interprétation de la religion, en étroite dépendance à l'égard du contexte culturel. Effrayé par les conséquences de ses propres thèses, Semler en revient toutefois à des positions plus orthodoxes dans son enseignement.

Bibliographie : W. Philipp, *Das Werden der Aufklärung in theologiegeschichtlicher Sicht*, Göttingen, 1957.

SÉNANCOUR Étienne Pivert de

(1770-1846)

Écrivain français, né à Paris. Admirateur de Rousseau* et de Bernardin de Saint-Pierre, il refuse d'entrer au séminaire, comme l'aurait voulu son père, et s'enfuit en Suisse. Revenu à Paris en 1795, il publie en 1799 les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, dans lesquelles il exprime un athéisme romantique, qui s'angoisse à la pensée du néant éternel qui suit la mort : « Comme elle est sinistre cette idée de destruction totale, d'éternel néant ; elle fatigue, elle travaille tout notre être, elle le pénètre d'un frémissement de mort. Comme tout génie, toute vertu se sèchent et s'éteignent sur sa froide horreur ! » Il évoque « cette terrible nécessité qui forme pour dissoudre ». La vie n'est qu'une triste farce : « La vie m'ennuie et m'amuse. Venir, s'élever, faire grand bruit, s'inquiéter de tout, mesurer l'orbite des comètes et, après quelques jours, se coucher là sous l'herbe d'un cimetière : cela me semble assez burlesque pour être vu jusqu'au bout. »

En 1825, dans son *Résumé de l'histoire des traditions morales et religieuses chez tous les peuples*, il qualifie Jésus de « jeune sage », ce qui lui vaut neuf mois de prison et 300 francs d'amende. Le jugement fut cassé, ce qui fit de la publicité à l'auteur, dont le roman, *Oberman*, devint un des textes initiateurs du romantisme.

Bibliographie : G. Michaut, Sénancour, ses amis, ses ennemis, Paris, 1912.

SERVET Michel (Miguel Serveto y Reves)

(1511-1553)

Médecin espagnol, né à Villanueva (Aragon), nom sous lequel il est également désigné. D'abord secrétaire et confesseur de Charles Quint, il entre en contact avec les réformés, et publie des traités contre la Trinité. Devenu médecin de l'archevêque de Vienne (Dauphiné), il publie en 1540 la *Restitution du christianisme*, dans laquelle il prône un retour radical aux origines, rejetant des dogmes essentiels. Par là, il scandalise à la fois catholiques et protestants, qui le traitent d'athée et voient même en lui un possible auteur du *Traité des trois imposteurs*.

Servet est d'autant plus suspect qu'il a écrit dans sa *Restitution du christianisme* que la doctrine de la Trinité est un « théisme dégénéré, mille fois inférieur à celui du mosaïsme et du Talmud, inférieur même à la théologie du Coran ». Il a d'ailleurs été en Afrique et est un des rares Occidentaux à avoir lu ce même Coran.

Servet se défend pourtant d'être un athée et d'avoir soutenu que l'âme était mortelle. Il déclare à son procès : « En toutes les hérésies et en tous les autres crimes, ne a poynt si grand que de faire l'âme mortelle. Qui dict cela ne croit point qu'il y ayt, ni justice, ni résurrection, ni Jésus-Christ, ni sainte Escripture, ni rien, sinon que tout est mort, et que les hommes et bestes soynt tout un. Si j'avez dict cela, je me condamnerais moy-mesme à mort. » Mais sa pensée, confuse, proche d'un panthéisme millénariste, est un scandale pour les catholiques et les protestants. Il n'échappe à l'Inquisition que pour tomber dans les griffes de Calvin à Genève. Arrêté, jugé, il est brûlé le 27 octobre 1553. Pour ses juges, il est athée : « Sachez que ce maudit personnage n'a laissé aucun point de la doctrine à l'abri de ses souillures. Il n'a eu d'autre but sinon d'éteindre la clarté que nous avons par la Parole de Dieu, afin d'abolir toute religion. »

SEXTUS EMPIRICUS

(vers 150 - vers 210)

Médecin et philosophe grec, né peut-être à Mytilène. On ne sait pratiquement rien de sa vie, mais plusieurs de ses ouvrages ont survécu et ont toujours été considérés comme les bréviaires du scepticisme : les *Esquisses pyrrhoniennes*, le traité *Contre les dogmatiques* et celui *Contre les professeurs* (ou *Contre les mathématiciens*).

Concernant l'existence des dieux, il est impossible de se prononcer, écrit Sextus dans les *Esquisses pyrrhoniennes* : « En effet, la plupart des gens disent qu'il existe des dieux, certains qu'il n'en existe pas, comme Diagoras* de Mélos, Théodore* et Critias d'Athènes, et parmi ceux qui affirment que les dieux existent, les uns croient aux dieux traditionnels, d'autres à ceux inventés par les écoles dogmatiques. » Et ces derniers n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la nature du ou des dieux : « Les uns disent que le dieu est un corps, les autres qu'il est incorporel, les uns disent qu'il a forme humaine, les autres non, les uns disent qu'il occupe un lieu, les autres non, et parmi ceux qui disent qu'il occupe un lieu, pour les uns c'est à l'intérieur de l'univers et pour les autres à l'extérieur ; comment pourrions-nous saisir la notion du dieu si nous ne sommes d'accord ni sur sa substance, ni sur sa forme, ni sur le lieu dans lequel il se trouve ? Que ces gens, donc, se mettent d'abord d'accord sur une position commune selon laquelle le dieu est de telle ou telle sorte. »

Mais même si on était d'accord sur la nature de dieu, cela ne prouverait pas qu'il existe : « Même si le dieu était conçu, il est nécessaire de suspendre son assentiment sur le point de savoir s'il existe ou n'existe pas, dans la mesure où nous considérons les dogmatiques. En effet, l'existence de dieu n'est pas obvie, car si le dieu avait de lui-même laissé une empreinte en nous, les dogmatiques seraient d'accord sur ce qu'il est, sur sa forme et son lieu. » Autre raison pour laquelle on ne peut décider de l'existence de dieu : si dieu existe, il exerce une providence soit sur toutes les choses, soit sur certaines d'entre elles seulement. « Mais s'il a exercé sa providence sur

toutes, il n'y aura rien de mauvais ni aucun mal dans le monde ; mais ils disent que tout est rempli de mal. Donc le dieu ne sera pas dit exercer une providence sur toute chose. Mais s'il exerce une providence sur certaines choses, pourquoi l'exerce-t-il sur celles-ci et pas sur celles-là ? Car ou il veut et peut exercer une providence sur toutes, ou il le veut mais ne le peut pas, ou il le peut mais ne le veut pas, ou il ne le veut ni ne le peut. » Il est donc soit faible, soit méchant, soit faible et méchant, ce qui contredit l'idée même de dieu. « Donc le dieu n'exerce aucune providence sur les choses du monde. » Mais s'il n'exerce aucune providence, comment pouvons-nous savoir qu'il existe, puisqu'il est indémontrable en lui-même et qu'on ne peut saisir son intervention ?

Sextus Empiricus tire de ce constat cette conclusion paradoxale : ceux qui affirment l'existence de dieu sont des impies, car ils ne peuvent qu'affirmer l'existence d'un dieu contradictoire, qui ne peut donc pas être dieu. Le mieux est de suspendre son jugement.

C'est aussi pourquoi Sextus Empiricus a pu être utilisé à partir du XVI^e siècle par les théologiens catholiques contre les rationalistes et contre les protestants : puisque la raison n'est pas en mesure de prouver quoi que ce soit et que rien ne permet d'affirmer la véracité de l'illumination directe, la seule voie sûre est de suivre docilement l'enseignement du magistère de l'Église...

Bibliographie : *Sextus Empiricus*, Esquisses pyrrhoniennes, introd. P. Pellegrin, Paris, 1997 ; J. Barnes, « Pyrrhonism, belief and causation. Observations on the skepticism of Sextus Empiricus », dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Berlin-New York, 1990.

SHAFTESBURY Anthony Ashley Cooper, 3^e comte de

(1671-1713)

Écrivain et philosophe anglais, disciple de Locke*. Il fréquente les milieux radicaux hollandais, et prône un déisme optimiste et souriant, opposé au fanatisme et à l'exaltation religieuse (*Lettre sur l'enthousiasme*, 1708). Nul besoin de révélation ni d'inquiétude métaphysique : Dieu nous a donné une raison qui nous porte vers le beau et le bien. La sérénité et la bonne humeur conduisent à la vraie religion, tandis que la mélancolie mène au fanatisme ou à l'athéisme. À propos de ce dernier, il note qu'il n'est nullement opposé à la vertu et à la tranquillité d'esprit, et bien préférable à l'enthousiasme des sectaires.

Bibliographie : A.O. Alridge, Shaftesbury and the Deist Manifesto, *Philadelphie*, 1951.

SHAW George Bernard

(1856-1950)

Écrivain irlandais, né à Dublin, auteur d'une œuvre considérable (57 comédies, des romans, d'innombrables articles de critique musicale et dramatique, un traité d'économie politique). Socialiste engagé, membre de la Société fabienne, il passe sa vie à dénoncer l'hypocrisie de la société victorienne et des églises. Son irréligion, son socialisme, son style caustique et sarcastique ont longtemps choqué la bonne société britannique, mais il atteint une renommée mondiale pendant l'entre-deux-guerres, et reçoit le prix Nobel de littérature en 1950.

Ses idées concernant la religion sont exprimées par les personnages de ses pièces. Il les a résumées dans son testament en écrivant que ses « convictions religieuses et scientifiques ne peuvent être plus précises que celles d'un croyant en une révolution créative », formule obscure qui recouvre un athéisme bien réel. Pour lui, ce qu'on appelle Dieu est l'ensemble des forces agissant dans l'univers pour atteindre la perfection ; ce « Dieu » n'est en aucun cas une personne. Il affirme d'ailleurs qu'il n'a jamais accepté les croyances d'aucune religion, et il demande qu'on ne lui fasse pas un mémorial « en forme de croix ou de tout autre instrument de torture ou de symbole de sacrifice sanglant ».

En 1909, sa pièce au titre étrange, *The Shewing up of Blanco Posnet*, qui fut censurée, est une critique sarcastique de l'imposture religieuse. Blanco Posnet, voleur de chevaux, discute avec son frère, Elder Daniels, un croyant hypocrite : « Blanco : – ... Il (Dieu) a toujours un coup fourré en réserve. Elder : – Oh ! Est-ce une façon de parler du Maître de l'univers, du grand et puissant Dieu ? Blanco : – Il est sournois. Il est mesquin. Il fait profil bas pour nous. Il joue au chat et à la souris pour nous. Il nous laisse faire jusqu'à ce qu'on se croie hors de sa vue, et quand on s'y attend le moins, il nous attrape. Elder : – Parle avec plus de respect, Blanco, plus de révérence. Blanco : – Révérence ! Qui t'a appris ta putain de révérence ? Sûrement pas ta Bible. Elle qui dit : "Il vient la nuit comme un voleur"... »

En 1916, dans *Androcles et le lion*, Bernard Shaw fait dire au personnage qui parle en son nom : « Le fait qu'un croyant soit plus heureux qu'un sceptique n'a pas plus de signification que le fait qu'un homme ivre est plus heureux qu'un homme sobre. Le bonheur de la crédulité est une qualité médiocre et dangereuse. » Pour les croyants, Shaw est un blasphémateur, mais, dit-il, « toutes les grandes vérités commencent comme des blasphèmes ».

Bibliographie : H. Pearson, Bernard Shaw, Londres, 1961.

SHELLEY Percy Bysshe

(1792-1822)

Poète anglais, né à Horsham (Sussex). Réfractaire à toute discipline et à toute contrainte, intellectuelle, religieuse ou sociale, il agit au gré de ses passions, tout au long d'une existence courte mais très agitée, marquée par trois mariages et une multitude de liaisons, des déplacements constants en Grande-Bretagne et sur le continent, pour échapper aux poursuites judiciaires provoquées par ses frasques. À partir de 1818 il vit en Italie, mais toujours en mouvement, et meurt dans le naufrage de sa petite embarcation au large de Viareggio. Ami de Byron, c'est l'un des plus brillants poètes du romantisme anglais.

Son indépendance d'esprit se manifeste avec éclat dès 1811, où il est exclu de l'université d'Oxford pour avoir rédigé *La Nécessité de l'athéisme*, à l'âge de dix-neuf ans. En 1813, son poème philosophique, *La Reine Mab*, « furieusement anticlérical », est une diatribe antimonarchique et antireligieuse. En 1814, alors que sa deuxième femme est enceinte, il s'enfuit sur le continent avec la fille du libre penseur William Godwin, Mary, qui deviendra sa troisième femme en 1816, après le suicide de sa deuxième, qui refusait le ménage à trois. En 1818, Mary Shelley donnera naissance à *Frankenstein*, son premier roman, fruit de ses relations avec Byron.

Dans *Une réfutation du déisme*, Shelley voit dans les croyances religieuses avant tout un fruit de l'ignorance et de la naïveté : « Que la crédulité soit proportionnelle à l'ignorance des esprits qu'elle asservit, cela est conforme aux principes de la nature humaine. L'idiot, l'enfant, le sauvage attribuent leurs propres passions et propensités aux substances inanimées qui leur sont bénéfiques ou néfastes. Les premières deviennent des dieux, et les secondes des démons... Il n'y a aucun attribut de Dieu qui ne soit emprunté aux passions et aux pouvoirs de l'esprit humain, ou qui n'en soient la négation. Omniscience, omnipotence, omniprésence, infinité, immuabilité, incompréhensibilité, immatérialité sont tous des mots qui désignent des propriétés et des pouvoirs particuliers aux êtres organisés,

auxquels s'ajoutent des négations, qui excluent l'idée de limites... L'athéisme ne se trouve que chez les hommes de génie et de science, et seuls ceux-ci entretiennent l'hostilité à l'égard de ces erreurs dont le vulgaire et l'illettré sont infestés. » Il est infiniment plus simple et plus vraisemblable de penser que l'univers est éternel, que d'imaginer une création dans le temps par un être surnaturel super intelligent. L'harmonie du monde, dans laquelle on voudrait voir le signe d'un créateur, n'est que le résultat d'une longue évolution et adaptation.

Bibliographie : *S. Spender, Shelley, Londres, 1952.*

SIERKSMA Fokke

(1917-1977)

Psychanalyste néerlandais, professeur à Leyde, qui se situe dans la ligne de la psychologie analytique. Utilisant le concept jungien de projection, il définit l'homme comme un être caractérisé par une nature excentrique et extatique. L'homme est toujours en dehors de lui-même, et à la recherche de l'équilibre entre centricité et excentricité.

Ainsi, il projette ses sentiments sur le monde, qu'il subjectivise : les dieux, les esprits, les démons ne sont rien d'autre que cette projection, ce sont les significations humaines conférées à l'inconnu qui englobe le monde humain : « La religion prend naissance à la frontière du monde humain, là où son insuffisance s'impose à lui », écrit Sierksma dans *De religieuze projectie* (Delft, 1956). L'homme doit s'efforcer de résorber cette projection, la rapatrier dans son intériorité en quelque sorte, atteignant par là le stade de l'athéisme.

Bibliographie : J. Girardi et J.-F. Six (dir.), L'Athéisme dans la vie et la culture contemporaines, Paris, 1967.

SIEYÈS Emmanuel Joseph

(1748-1836)

Théoricien politique français, dont les écrits ont eu une grande influence pendant la Révolution, mais dont la carrière politique a pâti successivement de la Terreur, de Bonaparte* et de la Restauration.

Né à Fréjus dans une famille de petite bourgeoisie, il est poussé vers la prêtrise par un père très croyant, alors qu'il n'a aucune vocation. Éduqué d'abord chez les jésuites de Fréjus, puis chez les doctrinaires de Draguignan, il est ensuite envoyé au séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Esprit trop brillant pour être croyant, il en conçoit une profonde amertume, et considère qu'on lui vole sa vie en le destinant à un humble sacerdoce alors qu'il ambitionnait une brillante carrière civile. Ses supérieurs de Saint-Sulpice le décrivent comme « aigri », « sournois », « nullement propre au ministère ecclésiastique », et notent qu'« il est à craindre que ses lectures particulières ne lui donnent du goût pour les nouveaux principes philosophiques ». En fait, plus que les œuvres de philosophes, ce sont les indigestes volumes de théologie scolastique qu'on lui fait ingurgiter qui le poussent vers le déisme.

Il est pourtant ordonné prêtre, en 1772, et on lui attribue un canonat à Tréguier. Pendant qu'il se morfond en Basse Bretagne, il rédige en 1779 un petit ouvrage de 32 pages, *Sur Dieu ultramètre et sur la fibre religieuse de l'homme*. Influencé par les idées de Locke*, Condillac*, Adam Smith, il envisage une vague divinité, excluant la révélation, à laquelle on rendrait un culte à caractère plus social et civique que religieux, avec des fêtes civiques qui « remplaceront la superstition ».

Après sa brillante brochure *Qu'est-ce que le Tiers-État ?* (1789), il devient un des penseurs de la Révolution, fonde le Club breton, qui devient le Club des jacobins, vote la mort du roi, est nommé consul et sénateur par Bonaparte, qui le met ensuite de côté. En 1815, il est radié de l'Académie française comme régicide. Exilé, il ne revient en France qu'en 1830.

Bibliographie : P. Bastid, Sieyès et sa pensée, Paris, 1939.

SIGER DE BRABANT

(vers 1235 - vers 1282)

Théologien et philosophe, né peut-être à Liège. Maître ès arts à l'université de Paris depuis au moins 1266, il délivre un enseignement basé sur Aristote* et Averroès, dont les développements aboutissent à des conclusions opposées à la foi, notamment dans le traité *De l'éternité du monde*. Siger, dans ses exercices de dialectique, soutient des sophismes très osés, tels que : « Dieu n'existe pas ; les sens n'atteignent pas la réalité ; il n'y a pas de distance entre le passé et le présent ; le grave, laissé à lui-même, ne descend pas ; le principe de contradiction n'est pas vrai. » « Toutes propositions où l'on peut voir le germe de l'athéisme spéculatif », constate Émile Bréhier. Dans ses *Questions sur la métaphysique*, Siger de Brabant se réfugie derrière le prétexte de l'étude scientifique d'Aristote : « Notre intention principale n'est pas de chercher ce qu'est la vérité, mais quelle fut l'opinion du philosophe... Ici, nous cherchons seulement l'intention des philosophes, principalement d'Aristote, même si par hasard le sentiment du philosophe ne correspond pas à la vérité, et même si la révélation nous a enseigné sur l'âme certaines choses qu'on ne peut conclure par des raisons naturelles. Mais pour l'instant les miracles de Dieu ne nous concernent pas, puisque nous traitons naturellement de choses naturelles. »

Siger tire de l'aristotélisme des conclusions totalement opposées au dogme. Par exemple, « selon la foi, le monde et le mouvement ont commencé. Il n'y a pas de raison qui le prouve, car celui qui donne une raison ne pose pas la foi ». D'après la raison, donc, le monde est éternel, Dieu n'est pas la cause immédiate des événements et ne connaît pas le futur, il n'y a pas d'âmes individuelles mais un intellect universel, la résurrection est impossible. Siger ne se prononce cependant jamais sur la valeur absolue de ses conclusions. Alors que les grands docteurs de l'époque s'efforcent de concilier foi et raison, il se contente de prouver qu'elles sont antinomiques. Sa mise au point initiale est un bien maigre paravent : après avoir rappelé qu'il faut

croire ce qu'enseigne l'Église, Siger montre que la science rationnelle conduit à croire le contraire.

Ce jeu dangereux qui conduit potentiellement à l'athéisme n'est pas du goût de Thomas d'Aquin, qui le condamne en 1270 dans son traité *De l'unité de l'intellect*, sous le nom de « double vérité » : « Il y a plus grave ; c'est qu'il (Siger) dit ensuite : "Par la raison je conclus de nécessité que l'intellect est numériquement un, mais je tiens fermement le contraire par la foi". Il pense donc que la foi porte sur des affirmations dont on peut conclure le contraire en toute nécessité ; or puisqu'en toute nécessité seul peut être conclu le vrai nécessaire dont l'opposé est le faux impossible, il s'ensuit, selon son propre dire, que la foi porte sur du faux impossible, hypothèse que Dieu lui-même ne pourrait réaliser et que l'oreille d'un fidèle ne peut écouter. »

Siger de Brabant, rappelé à l'ordre en 1272, est convoqué le 23 octobre 1277 devant le tribunal de l'Inquisiteur de France, Linon du Val. Reconnu hérétique, il en appelle à Rome, qui confirme le jugement et le condamne à l'internement à la Curie, où il meurt avant la fin de 1284, assassiné par son secrétaire.

Bibliographie : F.-X. Putallaz et R. Imbach, *Profession philosophe : Siger de Brabant*, Paris, 1997 ; Thomas d'Aquin et la controverse sur l'éternité du monde, *présentation C. Michon*, Paris, 2004.

SIMON Jules

(1814-1896)

Homme politique français, opposant au Second Empire, et appartenant à l'aile modérée du Parti républicain sous la Troisième République. Il n'est mentionné ici qu'en raison de sa position très curieuse : président de la première société française de Libre Pensée en 1848, siégeant au Suprême Conseil de France de la franc-maçonnerie, il est également président d'honneur de la Ligue nationale contre l'athéisme, créée en 1886, et il ne voit là aucune contradiction avec son engagement de libre penseur, comme si une pensée libre pouvait aller de pair avec l'interdiction d'être athée. En 1856, dans *La Religion naturelle*, il prône un credo qui n'est pas très loin de celui des chrétiens.

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

SIMON Richard

(1638-1712)

Théologien et exégète français, né à Dieppe, et considéré comme l'un des initiateurs de l'exégèse moderne. C'est par là qu'il mérite à double titre une entrée dans ce dictionnaire. D'une part en raison du scandale provoqué par ses œuvres chez les gardiens de l'orthodoxie, protestante, janséniste catholique, qui le considèrent comme un impie cherchant à saper les bases de la religion ; et d'autre part parce qu'il met en route, sans le vouloir, un processus qui va mener bien des chrétiens – Renan*, Loisy* et quantité d'autres – à l'incroyance : il n'y a pas d'épreuve plus redoutable pour la foi qu'une étude critique, scientifique, honnête, des textes sacrés. Ils contiennent en eux-mêmes leur principe d'autodestruction : étudier la façon dont ils ont été élaborés, les replacer dans leur contexte, c'est en éliminer le caractère divin.

L'inventeur de la critique biblique

Cela n'était pourtant pas l'intention de Richard Simon. Fils d'un forgeron, il entre dans l'ordre des Oratoriens en 1662, et se spécialise dans l'étude des textes originaux de la Bible. Il apprend l'hébreu et, philologue avant tout, il proclame la primauté des textes, car de leur exactitude dépend le contenu de la foi. « Premièrement, écrit-il, il est impossible d'entendre parfaitement les livres sacrés, à moins qu'on ne sache auparavant les différents états où le texte de ces livres s'est trouvé selon les différents temps et les différents lieux, et si l'on n'est instruit exactement de tous les changements qui lui sont survenus. » Il faut donc faire la *critique* du texte biblique, le passer au crible de la raison. Et pour que tout le monde en soit averti, il le fait en français. Or cette critique l'amène à quelques constatations révolutionnaires, en particulier concernant le Pentateuque. En aucun cas ces cinq livres ne peuvent avoir été écrits par Moïse ; ils contiennent de nombreuses citations, des proverbes, des tournures, un style qui lui sont bien postérieurs, sans même parler du fait qu'on y trouve le récit détaillé

de ses obsèques. De plus, les redites, les variantes, les contradictions, les erreurs chronologiques montrent qu'il y a eu plusieurs strates rédactionnelles ; les scribes ont recopié, compilé, commettant parfois des erreurs. Cela signifie-t-il que la Bible ne soit qu'un ensemble incohérent sans plus de valeur que la littérature profane de la même époque ? En aucun cas. L'Écriture est bien un texte inspiré, et l'inspiration concerne non seulement les rédacteurs primitifs, mais aussi les copistes, les secrétaires, les scribes de tout rang, qui ont remanié le texte.

De plus, Simon estime que les problèmes de compréhension et d'interprétation rendent indispensable le recours à la tradition. Par là, il est farouchement catholique, et s'oppose aux protestants qui, rejetant la tradition, ne peuvent comprendre le sens véritable des Écritures : il a à ce sujet des controverses passionnées avec Isaac Vossius*, chanoine de Windsor, Jacques Basnage, pasteur à Rouen, et surtout le pasteur suisse Jean Le Clerc*, qui entreprend lui aussi le même travail d'exégèse. La position de Richard Simon est très délicate, car ses travaux sont contemporains de ceux de Spinoza*, qui utilise les mêmes méthodes, et arrive aux mêmes résultats, mais pousse les conséquences beaucoup plus loin, jusqu'à la destruction de l'idée de révélation, de miracles, de création. Pour toutes les Églises de l'époque, Spinoza est le monstre qui détruit toute religion et établit un panthéisme proche de l'athéisme. Simon doit admettre que tout n'est pas à rejeter dans Spinoza, « car il est d'accord avec des hommes de piété et de savoir reconnus ». Mais il se défend d'être spinoziste.

En 1678, Richard Simon publie son *Histoire critique du Vieux Testament*, en français. Le texte avait passé sans problème le contrôle de la censure, mais pour Bossuet ce n'est là qu'« un amas d'impiété et un rempart de libertinage. » Il fait saisir et détruire tous les exemplaires disponibles. Le livre est l'objet de toutes les attaques, et bientôt mis à l'Index. Simon, retiré dans sa cure de Bolleville, en Normandie, poursuit cependant son travail d'exégèse. Avec acharnement, il entasse les études bibliques, s'attaquant au Nouveau Testament après l'Ancien, et insistant sur le caractère *critique* de son œuvre : *Histoire critique du texte du Nouveau Testament* en 1689, *Histoire critique des versions du Nouveau Testament* en 1690, *Histoire critique des commentaires du Nouveau Testament* en 1693 ; et à chaque fois le catalogue de l'Index s'allonge. En 1702, il donne sa propre traduction du Nouveau Testament, avec comme seule ambition de restituer le texte exact, en rejetant les traductions traditionnelles, qui pour lui ne sont que des interprétations. Il y joint des remarques personnelles. À peine paru, le *Nouveau Testament* est mis à l'Index des livres prohibés par le Saint-Office.

Pour Bossuet, l'œuvre de Richard Simon conduit à l'athéisme. Il

écrit en 1693 à Nicole : Simon cherche « l'entière subversion de la religion » ; il est d'« une insupportable témérité,... qui tient de l'impiété et du blasphème » ; il ose « peser les mots par les règles de la grammaire, et il croit pouvoir imposer au monde, et décider sur la foi et sur la théologie par le grec ou par l'hébreu dont il se vante ». Poussé dans ses derniers retranchements, Bossuet admet, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, que le texte biblique, en raison de son ancienneté, pose quelques problèmes : « les lieux ont changé de nom ou d'état... », « les dates sont oubliées... », « les généalogies ne sont plus connues... », les « faits échappés à la mémoire des hommes laissent de l'obscurité dans quelques parties de l'histoire... », des fautes se glissent dans les copies, « il y a des altérations dans le texte : les anciennes versions ne s'accordent pas ; l'hébreu en divers endroits est différent de lui-même... ». Mais ce ne sont que des détails sans importance. Cependant, en faisant ces concessions, Bossuet ouvre une brèche dans le sanctuaire de l'Écriture. Peu à peu, les critiques de Richard Simon seront reconnues comme judicieuses. Mais en refusant alors de les accepter, « Bossuet tua les études bibliques en France pour plusieurs générations », dira Renan, et ce refus obstiné poussera vers l'athéisme bien des esprits sincères et éclairés.

Bibliographie : J. Steinmann, Richard Simon et les origines de l'exégèse biblique, Bruges, 1960.

SIMON DE TOURNAI

(1130-vers 1200)

Théologien qui enseigne à Paris à partir de 1165. Réputé pour la virtuosité dialectique de ses *disputationes*, il se flatte, d'après le chroniqueur Matthieu Paris, de pouvoir prouver tout et son contraire. « Après un discours sur la vérité de la religion chrétienne, il aurait dit : “Ô petit Jésus, petit Jésus, comme j’ai élevé ta loi ! Si je voulais, je pourrais encore mieux la rabaisser.” » D’après son contemporain Thomas de Cantimpré, « Maître Simon de Tournai régentaient en théologie à Paris, et était excellent en son temps ; mais, qui estoit chose fort messéante à son office, fort incontinent et superbe. Or, comme il avoit plus d’escoliers que tous les autres docteurs de Paris, et ayant fait une dispute en l’école, déterminoit publiquement la question de l’humilité de la très haute doctrine du Christ, enfin, estant livré en sens réprouvé, se mit à dire en outrecuidé des paroles exécrables de blasphèmes contre Jésus-Christ... Ceux qui ont subjugué le monde par leurs sectes et enseignement sont, dit-il, trois : à scavoïr Moyse, Jésus-Christ et Machomet. Premièrement Moyse a fait devenir fol le peuple judaïc ; secondement Jésus-Christ les chrétiens ; tiercement Machomet le peuple gentil ».

Bibliographie : J. Warichez, *Les Disputationes de Simon de Tournai*, Louvain, 1933.

SIMONE SIMONI

(1532-1602)

Médecin italien, né à Lucques. Athée, il est persécuté dans plusieurs pays, et publie à Cracovie en 1588 *Simonis summa religio*, livre dans lequel il écrit, selon Sylvain Maréchal* : « Je crois en trois articles : au ciel, à la terre et à la forme du ciel. Je crois le ciel créateur et père de toutes choses ; la terre mère et nourrice de toutes choses ; la forme du ciel, ou l'intelligence réciproque de toutes choses. Quant à Dieu, je le regarde comme le produit de l'imagination. »

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées anciens et modernes, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.

SMART John Jamieson

(né en 1920)

Philosophe australien, qui se rattache au courant analytique. Pour lui, dire que « Dieu est un existant nécessaire » revient à dire que « la proposition “Dieu existe” est logiquement nécessaire », ce qui voudrait dire que la proposition contraire est logiquement impossible. Or cela est faux, il n’y a aucune contradiction à affirmer que Dieu n’existe pas. Donc « un être logiquement nécessaire est une expression contradictoire dans les termes comme “un carré rond”... Nous rejetons l’argument cosmologique dans ces conditions, parce qu’il repose sur une absurdité foncière ».

Bibliographie : J.J. Smart, « *Atheism and theism* », dans *Great Debates in Philosophy*, 1996.

SMEEKS Hendrik

(m. 1721)

Médecin et chirurgien hollandais, résidant à Zwolle, qui publie en 1708 un roman utopique, *Description du puissant royaume de Krinke Kesmes*, récit d'un voyage imaginaire, d'esprit spinoziste, dans lequel il oppose la philosophie à la théologie. La première seule peut nous conduire à la vérité, en rejetant, entre autres, l'immortalité de l'âme. Le consistoire de Zwolle fait saisir les exemplaires de ce « livre pervers et néfaste », et l'auteur est exclu de la communauté jusqu'en 1717.

Bibliographie : J. I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

SOCRATE

(– 469 – – 399)

Philosophe grec, qui enseigne à Athènes, où il est condamné à mort pour impiété. L'acte d'accusation, déposé en – 399 par Lycon, Anytos et Méléto, déclare : « Socrate est coupable de ne pas croire aux dieux reconnus par l'État et d'introduire de nouvelles divinités ; il est en outre coupable de corrompre les jeunes gens. Peine : la mort. » Les « nouvelles divinités » en question sont une référence à son « démon », cette voix intérieure sur laquelle il ne s'est jamais expliqué et qu'on peut assimiler à une « voix de la conscience ».

Socrate est-il donc athée ou théiste ? Le problème réside dans le fait que, n'ayant rien écrit, on lui fait dire tout et son contraire. Pour Aristophane, c'est un athée intégral, qu'il met en scène dans *Les Nuées*, où il lui fait dire : « Les dieux ? C'est par eux que tu jureras ? D'abord, les dieux, cette monnaie-là n'a point cours chez nous » ; « Qui ça, Zeus ? Trêve de balivernes, il n'existe même pas, Zeus » ; « Veux-tu donc ne reconnaître aucun autre dieu que les nôtres : le Vieux, le Jeune, et les Nuées, et la Langue, ces trois-là seuls ? » Dans la même comédie, Socrate donne un véritable cours d'athéisme à Strepsiade pour lui prouver que les dieux n'existent pas.

L'image qu'en offre Xénophon est exactement inverse : un Socrate religieux, qui démontre l'existence des dieux par la finalité de l'Univers (les dieux qui voient tout et envoient des signes aux hommes), un Socrate pieux et priant.

Platon en donne une image plus nuancée. Tellement nuancée que Socrate apparaît en définitive comme un agnostique, voire un sceptique. Ce dernier terme est contesté par bien des philosophes contemporains. Pourtant, comment qualifier un homme qui affirme que la seule chose qu'il sache, c'est qu'il ne sait rien ? « Connais-toi toi-même » : tel est le seul commandement socratique. Cela est déjà assez difficile et demande tellement de temps qu'il serait ridicule de chercher à connaître le monde divin, de chercher à savoir s'il y a des dieux ou pas. C'est ce que Platon lui fait dire dans le *Phèdre* : « Si,

ayant des doutes à leur sujet, on réduit chacun de ces êtres à ce qu'il y a de vraisemblable en recourant à je ne sais quel grossier bon sens, on aura besoin d'avoir beaucoup de temps libre ! Or je n'en ai pas du tout, moi, pour des occupations de cette sorte, et en voici, mon cher, la raison : je ne suis pas capable encore, ainsi que le demande l'inscription delphique, de me connaître moi-même ! Dès lors, je vois le ridicule qu'il y a, tant que cette connaissance me manque, de chercher à scruter les choses qui me sont étrangères. Par suite, je tire à ces histoires ma révérence et, à leur sujet, je me fie à la tradition. Ce n'est point elles, je le disais tout à l'heure, que je cherche à scruter, mais c'est moi-même. »

Dans l'*Apologie de Socrate*, Platon met en scène le dialogue suivant entre le philosophe et son accusateur, Méléto : « – Est-ce que, d'après toi, j'enseigne que je crois à l'existence de certains dieux (auquel cas je crois personnellement à l'existence de dieux et ne suis pas du tout un négateur des dieux ni coupable non plus du crime d'athéisme),... ou bien est-ce que tu soutiens personnellement que je ne crois pas du tout aux dieux, et que c'est là ce que j'enseigne aussi aux autres ? – Ce que je dis, c'est que tu ne crois pas du tout aux dieux ! – Qu'est-ce qui te fait dire cela, ô prodigieux Méléto ? Est-ce donc que je ne crois pas, comme le croit le reste des hommes, que le Soleil est un dieu, et aussi la Lune ? – Par Zeus, il ne le croit pas, juges, puisqu'il dit du Soleil que c'est une pierre, et de la Lune, que c'est une terre. – C'est Anaxagore*, mon cher Méléto, que tu te figures accuser ! Et ce faisant tu méprises les juges qui nous écoutent, et tu te les figures assez inexpérimentés en lecture pour ignorer que les livres d'Anaxagore de Clazomènes regorgent de telles conceptions... Mais en vérité, est-ce là, au nom de Zeus, ta pensée à mon sujet ? Que je ne crois à l'existence d'aucun dieu ? – D'aucun, non bien sûr, par Zeus ! et même pas le moins du monde ! – Ah ! Ce n'est pas croyable, Méléto, fût-ce pour toi, bien certainement, à ce qu'il me semble ! Le fait est, Athéniens, que mon adversaire me semble avoir perdu toute mesure et toute retenue... Car mon adversaire, pour moi c'est évident, se contredit lui-même dans sa plainte, qui équivaut à dire : “Socrate est coupable de ne pas croire aux dieux, tout en croyant cependant aux dieux !” Or c'est bien là le fait de quelqu'un qui s'amuse... Fais-moi cependant réponse, sur ceci au moins : y a-t-il personne pour croire à l'existence d'affaires démoniques, sans croire d'autre part à des démons ? – Non, personne !... – Mais les démons, ne les tenons-nous pas pour être des dieux ou des enfants de dieux ? Est-ce oui ou non d'après toi ? – Hé ! C'est oui, absolument !... Or, si à leur tour les démons sont des enfants bâtards des dieux, qu'ils ont eu de nymphes ou de telles autres personnes dont précisément parle encore la légende, quel homme estimerait qu'il y a des enfants de dieux, mais qu'il n'y a pas de

dieux ? »

L'argument n'est guère convaincant, d'autant plus que dans l'*Euthyphron*, Socrate rejette la vérité des mythes et légendes. Platon ne veut pas d'un Socrate athée, ce qui ne concorderait pas avec sa propre philosophie, mais le mieux qu'il puisse faire est de façonner un Socrate agnostique, qui ne répond que par des questions. C'est bien pourquoi il est devenu une des références de la libre pensée.

Bibliographie : V. de Magalhaes-Vilhena, Socrate et la légende platonicienne, Paris, 1952.

SOLCIA Jeannin de

(XV^e siècle)

Chanoine de Bergame, docteur en droit civil et canon, condamné le 14 décembre 1459 par décret de Pie II pour avoir soutenu que Moïse, Jésus et Mahomet étaient des imposteurs.

Bibliographie : S. Maréchal, Dictionnaire des athées, Paris, 1800 ; Coda, Paris, 2008.

SORIA Giovanni Alberto de

(1707-1767)

Philosophe italien, épicurien. En 1727, il est chargé d'enseigner la philosophie à Florence par le grand-duc Gian Gastone Médicis, lui-même épicurien et en conflit avec l'Église, qu'il défie en faisant élever un monument en l'honneur de Galilée. La pensée de Soria se rattache directement à celle de ses prédécesseurs et compatriotes hétérodoxes, Machiavel*, Pomponazzi*, Bruno*, Vanini*.

Bibliographie : *J.I. Israel, Radical Enlightenment, Oxford University Press, 2001.*

SOUTHWELL Charles

(1814-1860)

Journaliste anglais, né à Londres. Ayant quitté l'école à douze ans, il acquiert en autodidacte une vaste culture, et est dégoûté de la religion par la lecture des *Sermons* de Timothy Dwight. Devenu athée militant, il ouvre une librairie de livres radicaux antireligieux, et rejoint le mouvement socialiste de Robert Owen, les « Missionnaires socialistes », en 1840. Mais il rompt avec eux en 1841 quand, sous la pression des lobbies religieux, on exige que les conférenciers prêtent le serment des ministres *dissenters* (c'est-à-dire les ecclésiastiques appartenant à des groupes religieux protestants non anglicans). Rejetant la neutralité, Southwell pense que la religion doit être détruite pour que la vérité triomphe.

En 1841, il ouvre une autre librairie de la libre pensée à Bristol, et lance un journal destiné à promouvoir l'athéisme, l'*Oracle of Reason*. Il est alors arrêté et condamné à 100£ d'amende et un an de prison. Après plusieurs échecs de journaux plus modérés, il émigre en Australie (1855), mais son passé athée le rattrape, et il s'installe alors en Nouvelle-Zélande (1856), où il meurt misérable en 1860. Chaque année, la *New Zealand Association of rationalists and humanists* lui rend hommage en attribuant le *Charles Southwell Award*.

Bibliographie : Bill Cooke, « Charles Southwell », dans le *Dictionary of Atheism, Skepticism and Humanism*, New York, 2006 ; Jim Herrick, « Charles Southwell », dans *The New Encyclopedia of Unbelief*, Tom Flynn (éd.), New York, 2007.

SPAETH Johann Peter

(1644-1701)

Écrivain radical allemand, successivement catholique, luthérien, catholique à nouveau, socinien, quaker, et finalement converti au judaïsme, mais en réalité, écrit son adversaire Johann Wachter*, « ayant adopté les dogmes de Spinoza*, il croyait que Spinoza avait fait revivre l'ancienne cabbale des Hébreux », et il assimilait l'Incarnation et la Résurrection aux fables d'Ovide.

Bibliographie : *W. Schröder, Ursprünge des Atheismus, Stuttgart, 1998.*

SPAVENTA Bertrando

(1817-1883)

Philosophe italien. D'abord prêtre, il perd la foi et quitte la soutane en 1849. Converti à l'hégélianisme, il considère désormais que la religion est une forme mythique de représentation de l'absolu, destinée à disparaître pour faire place à la philosophie. Et plus vite elle disparaîtra, mieux cela vaudra, car elle est un obstacle au développement de la pensée. La mort de la religion sera la mort du théisme. Le terme de Dieu désignera ensuite l'Esprit, qui, dans l'homme, réalisera son idéalité. Si la religion positive convient toujours à l'homme grossier, la religion rationalisée convient à l'homme achevé.

Bibliographie : *B. Spaventa, Scritti filosofici, Naples, 1901.*

SPENCER Herbert

(1820-1903)

Philosophe anglais, né à Derby. Esprit indépendant, il refuse de passer par l'université, et se cultive en autodidacte. De même, il rejette toute inféodation à un credo religieux, et reste toute sa vie fidèle à une position agnostique. Dans ses *Principes de sociologie*, publiés en trois volumes de 1875 à 1896, il étudie la genèse du sentiment religieux chez les peuples primitifs. Ces derniers, dit-il, ont une conception dualiste de la personne : à la mort, le double survit, et intervient dans l'existence des vivants. Pour se rendre favorables les esprits des morts, les mânes, il faut pratiquer le culte des ancêtres. Ces croyances sont en accord avec le contexte culturel dans lequel vivent les primitifs : « Nous devons partir du postulat que les idées primitives sont naturelles et, dans les conditions où elles se produisent, rationnelles. » Spencer se place dans la perspective évolutionniste : du culte des ancêtres découle le culte des esprits de la nature, et de celui-ci les religions modernes. Cherchant à réconcilier science, raison et religion, il rejette toute idée de révélation et raisonne d'emblée dans une optique athée.

Bibliographie : J. Séguy, « Herbert Spencer, ou l'évolution des formes religieuses », Archives de sociologie des religions, vol. XXVII, 1969.

SPINOZA Baruch ou Benedictus

(1632-1677)

Philosophe hollandais, né à Amsterdam, il est considéré au XVII^e siècle comme l'incarnation de l'athéisme, et en tant que tel il est l'objet de toutes les condamnations et de toutes les haines.

Né de parents juifs d'origine portugaise, il étudie à l'école religieuse des rabbins, mais très tôt il s'intéresse aux sciences et à la philosophie de Descartes*, apprend le latin, fréquente les milieux libéraux et radicaux protestants d'Amsterdam, qui forment le groupe des Collégiants, et il s'éloigne de l'orthodoxie juive tout en maintenant un conformisme de façade. Il est pourtant déjà suspect et surveillé. En 1656, à vingt-quatre ans, il est excommunié par la communauté juive, pour des raisons que nous ignorons mais qui devaient être particulièrement graves si l'on en croit les termes de la sentence : « Qu'il soit maudit dans le ciel et sur la terre, de la bouche même du Tout-Puissant. » On lui reproche à la fois des « actions monstrueuses » – probablement le non-respect des rites, des observances, du sabbat –, et d'« abominables hérésies », c'est-à-dire vraisemblablement la contestation du caractère révélé des Écritures, de la providence, des miracles, du rôle de Moïse, de l'existence d'un dieu personnel extérieur au monde.

Ce sont en effet les points qui étaient à cette époque l'objet de vifs débats dans les milieux juifs de Hollande mais aussi chez les protestants, et qui avaient déjà donné lieu à des publications très controversées. Dès cette époque, le jeune Spinoza est au centre d'un cercle d'intellectuels aux idées radicales, qui cherchent à libérer le travail philosophique de la tutelle des théologiens : en 1658, Daniel Ribeira, Juif d'Amsterdam, nie la providence et considère Moïse comme un magicien ; en 1665, l'ex-jésuite et ex-professeur de latin de Spinoza, François van den Enden*, plaide pour la liberté religieuse et les droits de l'athéisme ; en 1666, un ami de Spinoza, Lodewijk Meijer, dans sa *Philosophia S. Scripturae Interpres*, applique la méthode cartésienne à l'étude de la Bible pour n'en garder que les idées claires

et évidentes : une fois éliminées les erreurs, les absurdités, les contradictions, il ne reste plus grand-chose du texte sacré. En 1668, un autre ami de Spinoza, Adriaen Koerbagh*, va plus loin : il publie sous son vrai nom et en néerlandais le *Bloemhof van Allerley Lieflijkheid*, accusant la Bible d'être une source de confusion d'origine purement humaine, un ramassis de mythes et de vieilles histoires folkloriques. Koerbagh est arrêté, condamné à une très forte amende et à dix ans de prison. Il meurt dans sa cellule en octobre 1669.

En même temps a lieu dans le pays une vaste campagne antisocinienne, orchestrée par Voetius et ses partisans. Les sociniens sont accusés d'être antitrinitaires, de nier la divinité du Christ et le péché originel, positions totalement incompatibles avec une société chrétienne, estime avec raison Voetius. La persécution se poursuit jusque dans les années 1670 et touche aussi tous les courants philosophiques de tendance « athée ». C'est dans ce climat et au milieu de ces débats que Spinoza, maintenant établi à La Haye, où il gagne sa vie en exerçant le métier de polisseur de verres de lunettes, étudie, écrit et publie : un exposé de la philosophie de Descartes, un *Court traité sur Dieu, l'homme et sa félicité*. Surtout, il prépare le texte de l'*Éthique*, mais interrompt son travail pour rédiger un *Traité théologico-politique*, qu'il publie prudemment en latin et anonymement en 1670.

L'affaire du *Tractatus*

Vaines précautions. Le scandale est énorme. Les consistoires de Leyde et Haarlem émettent une véhémence protestation ; les bourgmestres, consultés, admettent que le livre est intolérable et le font retirer des librairies ; le synode de Hollande du Sud, à Schiedam, déclare que l'ouvrage est le pire de la récente vague « de livres exécrables et blasphématoires ». En 1674, le *Tractatus* est interdit en Hollande. En 1675, Spinoza, dont tout le monde soupçonne depuis le début qu'il est l'auteur de l'ouvrage maudit, doit renoncer à publier son *Éthique*, qui ne sort que dix mois après sa mort, en 1677, par les soins de Meijer. Le livre est interdit par les États de Hollande en 1678 comme contenant « de nombreuses propositions profanes, blasphématoires et athées ».

Ce dernier terme est-il justifié ? On en discute encore. Au-delà des querelles de mots, les contemporains n'ont aucun doute à ce sujet. Le 25 janvier 1672, Lambert de Velthuysen, dans une longue lettre à Jacob Osten, donne son avis sur le *Tractatus*, dont il ignore encore qui en est l'auteur : « Voilà, Monsieur, le résumé de la doctrine du *Tractatus theologico-politicus* : à mon sens, elle détruit tout culte, toute religion et elle en renverse tous les fondements ; elle introduit subrepticement l'athéisme, ou pose un Dieu tel que les hommes ne peuvent ressentir le respect de la divinité : ce Dieu est en effet lui-

même soumis au destin, il ne reste aucune place pour une providence et un gouvernement divins, et l'attribution de toutes récompenses et de tous châtiments est supprimée. On voit du moins clairement par cet écrit que la méthode et les arguments de l'auteur ruinent toute autorité de l'Écriture et qu'il n'en est fait mention que pour la forme... Je pense ne m'être pas trop écarté de la vérité et n'avoir pas causé de tort à l'auteur en dénonçant que, par des arguments voilés et disséminés, c'est le pur athéisme qu'il enseigne. »

Le prince des athées

En 1673, un lieutenant-colonel de l'armée française qui occupe alors les Provinces-Unies, théologien à ses heures, Jean-Baptiste Stoupe, dans *La Religion des Hollandais*, établit la réputation de Spinoza pour le public français : il « est très méchant Juif et n'est pas meilleur chrétien » ; pour cet athée, « Dieu n'est pas un être doué d'intelligence, infiniment parfait et heureux, comme nous l'imaginons, mais ce n'est autre chose que cette vertu de la nature qui est répandue dans toutes les créatures ». Spinoza l'athée : c'est aussi ce qu'établit pour les Allemands le docteur Muaeus, professeur de théologie à Iéna : « Le diable a séduit un grand nombre d'hommes,... parmi eux, aucun n'a travaillé à ruiner tout droit humain et divin avec plus d'efficace que cet imposteur, qui n'a eu d'autre chose en vue que la perte de l'État et de la religion. » D'ailleurs, n'était-ce pas le diable lui-même ? « Il était petit, jaunâtre, il avait quelque chose de noir dans la physionomie, il portait sur son visage un caractère de réprobation », peut-on lire dans l'édition de 1695 des *Menagiana*.

En 1679 commencent les grandes réfutations. Pour l'évêque d'Avranches, Huet, dans sa *Demonstratio evangelica*, Spinoza « ne se contente pas de saper les bases de la religion et d'une saine théologie, il va même jusqu'à ébranler l'ordre politique et les notions du sens commun ». En 1681, le protestant Pierre Yvon pourfend Spinoza dans *L'Impiété convaincue* ; il reçoit le renfort du pasteur Pierre Poiret en 1685 (*Cogitationes rationales de Deo, anima et malo*). En 1688, Malebranche* entre à son tour dans l'arène, en attaquant « cet impie de nos jours qui faisait un dieu de l'univers », écrit-il dans ses *Entretiens de métaphysique*. Pour Spinoza, Dieu, « l'Être infiniment parfait, c'est l'Univers, c'est l'assemblage de tout ce qui est... quel monstre, quelle épouvantable et ridicule chimère ! ».

La réputation d'athéisme de Spinoza est désormais si bien établie qu'Antoine Arnauld n'a même pas besoin de le lire pour en être persuadé. Il écrit à Vaucel le 30 novembre 1691 : « Je n'ai point lu les livres de Spinoza, mais je sais que ce sont de très méchants livres. C'est un franc athée, qui ne croit point d'autre Dieu que la nature. » Bossuet, lui, l'a lu, mais il n'ose même pas prononcer son nom, et il ne

daigne pas l'attaquer directement. Il se contente d'encourager François Lamy de le faire, dans son *Nouvel Athéisme renversé* (1696), qui contient une réfutation « populaire » et une réfutation « géométrique ». Le protestant Jean Leclerc déploie lui aussi son érudition contre le Juif de La Haye dans *De l'incrédulité* (1696). La même année, même Pierre Bayle* se sent obligé de hurler avec les loups, en écrivant dans son *Dictionnaire historique et critique* que le *Tractatus* était « un livre pernicieux et détestable où [Spinoza] fit glisser toutes les semences de l'athéisme qui se voit à découvert dans ses *Opera posthuma* ». Et il confirme son jugement par sa fameuse remarque ambivalente sur Spinoza comme modèle de « l'athée vertueux » : vertueux, certes, mais athée.

En 1697, les attaques viennent encore des milieux protestants de Hollande : Peter Jens, docteur en philosophie à Leyde, confirme l'athéisme de Spinoza, et le pasteur Isaac Jacquelot, de La Haye, dans sa *Dissertation sur l'existence de Dieu*, remarque que « ceux qui veulent soutenir Spinoza disent en secret qu'on ne l'entend pas, afin que le prétendu mystère de leur système serve d'asile à ceux qui se plaisent à contredire la religion sans savoir pourquoi ».

Le déluge des réfutations se poursuit au début du XVIII^e siècle, avec par exemple le *Lehr-Sätze von der Atheisterey* de l'Allemand Franz Buddeus, en 1717, où on lit que « Benoît de Spinoza... est estimé avec raison le chef et le maître des athées de notre siècle, n'ayant point reconnu d'autre dieu que la nature, ce qui est la même chose que s'il avait nié l'existence de Dieu ». Spinoza devient un mythe, une sorte d'Antéchrist, une incarnation de Satan ; le *Traité des trois imposteurs* est placé sous son patronage, et le simple fait de témoigner de l'intérêt pour son œuvre devient suspect : le médecin Herman Boerhaave raconte qu'étant à bord d'une barge en 1693, alors qu'il était étudiant, il entendit une discussion à propos du philosophe, au cours de laquelle les interlocuteurs le critiquaient violemment. Il leur demande s'ils l'avaient lu. Aussitôt, quelqu'un lui demande son nom, le note ; il devient suspect de spinozisme, et l'accès à la carrière ecclésiastique lui est refusé.

Même les rares personnes qui ont l'audace intellectuelle d'approuver les idées de « l'athée en chef » ne le font que sous prétexte de le critiquer, comme Boulainvilliers*, auteur de la première traduction française de l'*Éthique*, restée inédite. Son *Essai de métaphysique dans les principes de B. de Spinoza* ne paraîtra qu'en 1731, dans un recueil intitulé *Réfutation de Spinoza*. De même, F. Knyper expose avec sympathie le spinozisme dans les *Arcana atheismi revelata* de 1676, tout comme Jarrig Jelles dans sa *Profession de foi universelle et chrétienne* de 1684. Les apologies ouvertes sont rares, et soit clandestines, soit condamnées : la *Vie de Spinoza* par le médecin Lucas,

de La Haye, ne sera imprimée qu'en 1719, avec l'*Esprit de Spinoza*, version française des trois imposteurs. En décembre 1697, un disciple matérialiste de Spinoza, Johannes Duijkerius*, publie anonymement en 1 500 exemplaires, à Amsterdam, la suite d'un roman philosophique, *Het Lever van Philopater*, dans laquelle il vulgarise le spinozisme. Les livres sont saisis, brûlés, en Hollande et en Zélande, l'éditeur condamné à huit ans de prison, suivis du bannissement et d'une forte amende.

Pourquoi tant de haine ? Certes, en tant que Juif, d'humble origine, avec des idées démocratiques, pratiquant un métier manuel et écrivant dans un pays qui fourmille d'hétérodoxes, le « monstre » a de quoi effaroucher les respectables théologiens de tous bords. Mais un tel déchaînement ne peut s'expliquer que par la puissance de ses idées : il fait peur parce qu'il frappe juste et fort, et qu'en dépit des efforts des meilleurs intellectuels, on ne parvient pas à le réfuter. Sourdement, on sent que cet athée a raison, d'où le recours au procédé classique : l'invective et la mauvaise foi. Déformer la pensée de Spinoza, en faire un épouvantail, et abattre triomphalement cette caricature, à défaut de pouvoir atteindre le modèle. C'est ce que font naturellement les théologiens de second rang, qui sont déroutés par les audaces de Spinoza. Mais c'est aussi ce que font, beaucoup moins innocemment, de grands esprits comme Leibniz et Malebranche, qui, eux, ne comprennent que trop bien la véritable portée du spinozisme, dont ils partagent d'ailleurs secrètement l'intuition de base. Mais, ne pouvant l'avouer, ils attaquent violemment Spinoza tout en essayant de récupérer subrepticement ses idées en les enveloppant dans un vocabulaire chrétien. Leibniz, qui connaît personnellement Spinoza, qui l'a rencontré en 1676 et qui a correspondu avec lui, réclame qu'on brûle ses œuvres, qu'on emprisonne ceux qui les défendent. Cette attitude outrancière sert à masquer la ressemblance entre le Dieu de l'athée et le sien, qui se confond étrangement avec la totalité des monades. Quant à Malebranche, son « étendue intelligible » est bien proche de la substance unique spinoziste, au point que certains commentateurs ont pu parler de crypto-spinozisme. C'est bien là ce qui fait peur aux théologiens : le système athée de Spinoza est capable de séduire les plus grands esprits, notamment chez les scientifiques.

Le « Dieu » de Spinoza

Pour Spinoza, il existe une substance unique, qui englobe tout l'être, et qu'il appelle par commodité de langage Dieu : c'est l'intégralité de l'être, de l'Existant, le Tout ; en langage philosophique, Dieu est l'unique substance, dotée d'une infinité d'attributs, dont nous ne pouvons connaître que deux : la pensée et l'étendue. Dieu n'est donc pas pur esprit, il est aussi l'ensemble du monde matériel, qui est une

de ses manifestations, un de ses attributs. Il n'est pas transcendant, il est la Nature, mais la Nature n'est que l'une de ses manifestations. Ce Dieu est créateur, mais il ne crée pas librement, il crée par nécessité de sa propre nature, car créer par libre choix, c'est renoncer aux autres possibilités, et donc se limiter. L'univers est une manifestation nécessaire de Dieu, c'est Dieu sous son attribut matériel.

Une des conséquences de cette conception de la nature comme manifestation de la Substance unique, c'est l'absolue impossibilité des miracles : tout dans la nature suit des lois immuables ; le Dieu-Substance ne peut se contredire lui-même en dérégulant son propre fonctionnement. Tous les miracles, y compris les miracles bibliques, sont le fruit de l'imagination humaine confrontée à l'inexplicable. Du même coup, toute intervention du « surnaturel » est exclue : la providence, les anges et démons, les esprits sont des inventions humaines. De même, il ne peut pas y avoir de textes « sacrés », « révélés ». La Bible est un ensemble d'écrits purement humains, qui doivent être étudiés avec des méthodes philologiques et historiques. L'exégèse est une science humaine.

Dans le monde, la contingence n'existe pas. Tout a une cause nécessaire, tout est déterminé. Ce que nous appelons la « liberté », c'est tout simplement la compréhension du déterminisme. L'homme est un être de désir, et « nous ne désirons pas une chose parce qu'elle est bonne, mais au contraire c'est parce que nous la désirons que nous la disons bonne », et la servitude c'est d'obéir à notre désir aveugle, alors que la liberté consiste à suivre le désir éclairé, qui a compris, par la réflexion, la véritable nature des choses et leur détermination.

L'imposture religieuse

La religion elle-même est le fruit d'un processus inéluctable. Elle a deux sources : l'ignorance et la peur. « Les hommes naissent ignorants des causes des choses, et tous ont envie de rechercher ce qui leur est utile, ce dont ils ont conscience » ; ils se croient libres, agissent toujours en vue d'une fin, et ils pensent que Dieu fait de même, qu'il a agencé l'univers en vue de tel ou tel objectif. Ils imaginent que tous les phénomènes naturels sont destinés soit à les récompenser, soit à les punir. Cette conception finaliste est la conséquence de notre ignorance : comme nous ignorons les causes véritables des événements, nous les attribuons à une volonté supérieure. La complexité du corps humain, la beauté de l'Univers ne peuvent être que l'œuvre d'une intelligence infinie agissant dans une intention délibérée : c'est l'illusion commune des hommes, qui ne peuvent se résoudre ni au hasard ni à la nécessité. « Chacun juge des choses selon la disposition de son cerveau », et lorsqu'on ignore les causes, on dit que c'est la volonté de Dieu, « la volonté de Dieu, cet asile de

l'ignorance ».

Autre cause : la peur : les hommes, « en présence d'un danger, sont incapables de prendre d'eux-mêmes d'utiles décisions ; ils implorent le secours divin, à force de prières et de larmes dignes de femmes, ils déclarent la raison aveugle (puisqu'elle ne saurait leur apprendre un moyen assuré d'obtenir les prétendus biens auxquels ils aspirent) et la sagesse humaine sans fondement. Au contraire ils prennent les délires de l'imagination, les songes et n'importe quelle puérile sottise pour des réponses divines. À les en croire, Dieu se détournerait des sages ». Ainsi, les religions sont « les vestiges d'un asservissement antique de l'esprit ». Elles sont perpétuées par l'imposture des prêtres, « de ceux qui réduisent des hommes raisonnables à l'état de bêtes, puisqu'ils empêchent, avec l'exercice libre du jugement, la distinction du vrai et du faux, puisqu'ils semblent inventés tout exprès afin d'éteindre la lumière de l'intelligence. La ferveur des croyants, ô Dieu ! et la religion sont identifiées à d'absurdes ésotérismes ; c'est à l'intensité de leur mépris de la raison, de leur éloignement de l'intelligence, dont ils disent la nature corrompue, que l'on distingue les hommes éclairés de la lumière divine ». Et l'imposture des prêtres est utilisée par les gouvernements, surtout monarchiques : « Bien entendu, le grand secret du régime monarchique et son intérêt vital consistent à tromper les hommes, en travestissant du nom de religion la crainte, dont on veut les tenir en bride. »

On dote la religion de cérémonies et de rites destinés à impressionner et à brider la raison. « Ces mesures n'ont nulle part été mieux réalisées que chez les Turcs, où la simple discussion passe pour sacrilège et où tant de préjugés absorbent le jugement, que la saine raison ne saurait plus se faire écouter, fût-ce pour suggérer un simple doute. » Les chrétiens et les Juifs ne sont pas épargnés : « Combien de fois n'ai-je pas observé avec étonnement des hommes, qui se vantent de professer la religion chrétienne, c'est-à-dire l'amour, la joie, la paix, la continence, la loyauté en toutes circonstances, se combattre avec la plus incroyable malveillance et se témoigner quotidiennement la haine la plus vive ; si bien que leur foi se faisait connaître plus à la fureur de leur attitude qu'à leur pratique des vertus. Depuis longtemps déjà, les choses en sont venues au point qu'il serait presque impossible d'identifier la confession à laquelle appartient un chrétien, juif, turc ou païen, si l'on ne s'arrêtait à ses manières extérieures et son vêtement, à sa fréquentation de tel ou tel lieu de culte, enfin à son acceptation de tel ou tel dogme, et à son invocation de tel ou tel maître spirituel, lorsqu'il prête serment. Par ailleurs, rien ne distingue la vie des uns de celle des autres. »

Judaïsme, christianisme, islam : trois impostures responsables, selon Spinoza, de malheurs infinis, et que l'on entretient par la vénération

de textes soi-disant révélés et sacrés, auxquels on fait dire tout ce qu'on veut, ce qui évite d'avoir à présenter des preuves. Les prêtres, rabbins, pasteurs, imams et autres « posent pour commencer la divine vérité de son texte intégral, alors que cette conviction devrait découler d'un examen sévère de son contenu ». Il faudrait analyser ces textes, par la philologie, la grammaire, l'histoire, l'archéologie, en faire une exégèse sérieuse. Au lieu de cela, « nous voyons que presque tous substituent à la parole de Dieu leurs propres inventions, et s'appliquent uniquement, sous le couvert de la religion, à obliger les autres à penser comme eux ».

Bibliographie : Spinoza, Œuvres complètes, *Bibliothèque de la Pléiade*, Paris, 1954 ; S. Zac, Spinoza et l'interprétation de l'Écriture, Paris, 1965 ; R. Misrahi, Le Corps et l'esprit dans la philosophie de Spinoza, Paris, 1992.

STALINE Joseph Vissarionovitch Djougatchvili, dit (1879-1953)

Homme d'État soviétique, né à Gori, en Géorgie. Entré au séminaire à l'âge de quatorze ans, il y lit en cachette Marx*, et considère dès lors la religion comme un instrument d'oppression des masses. Athée, il est expulsé du séminaire, et adhère en 1898 au parti social-démocrate russe. Il participe à la révolution bolchévique et, parvenu au pouvoir, en 1924, il mène pendant trente ans une politique de persécution antireligieuse.

« Je suis contre la religion parce que je suis pour la science », écrit-il. L'Église orthodoxe avait été le soutien du pouvoir tsariste, en maintenant le peuple dans les croyances superstitieuses qui en faisaient un troupeau docile et misérable, illustration flagrante de la religion opium du peuple. Staline se fixe comme objectif l'éradication des croyances religieuses, et met en œuvre un programme qui mène de front l'éducation des masses par la propagande, et les persécutions anticléricales. Dès 1924, les églises sont livrées à toutes les religions, et de fortes taxes sont exigées pour leur utilisation. Le mouvement Novaïa-Jizn affiche comme programme la volonté de « combattre tout abêtissement religieux des ouvriers ». L'enseignement religieux est quasiment interdit. Deux journaux sont chargés de diffuser l'athéisme : *Bezbojnik* (Le Sans-Dieu), et *Bezbojnik ou Stanka* (Le Sans-Dieu au chantier). En 1925 est créée, sous la direction de Iaroslavski, l'Union des Sans-Dieu. Iaroslavski annonce clairement l'objectif : « Mettre en action non seulement la critique des attaches sociales de la religion, mais aussi la critique scientifique ; montrer le gouffre qui sépare la science de la religion, aider les masses à franchir ce gouffre, voilà la tâche qui s'impose à nous pour les années à venir. La lutte contre la religion, c'est la lutte pour le socialisme. »

Un athéisme d'État

En juin 1929, lors de son deuxième Congrès à Moscou, l'Union devient l'Union des Sans-Dieu militants (USDMD) et, sous l'impulsion

stalinienne, les nouveaux statuts sont plus agressifs : il s'agit d'« unir les masses ouvrières de l'URSS en vue d'une lutte active systématique et continuelle contre toutes les religions qui sont un obstacle à la construction socialiste et à la culture révolutionnaire. » Le décret du 8 avril 1929 par le Commissariat à l'Intérieur vise à retirer tout rôle social à la religion en interdisant aux associations religieuses d'organiser des caisses de secours, des réunions bibliques, de tenir des dispensaires et des bibliothèques. Les membres du clergé, considérés comme des « non-travailleurs », ou parasites, sont privés de droits civiques et de cartes d'alimentation ; beaucoup sont déportés ou exécutés ; leurs enfants doivent les renier.

Une propagande de masse est organisée. En 1929 est inauguré le Musée central antireligieux de Moscou, où l'on présente des expositions sur les méfaits de la religion. La presse redouble ses attaques. Un flot d'ouvrages d'athéisme militant inonde le pays, largement commentés par les journaux. La plupart sont des manuels pratiques, tels que *La Campagne contre Dieu*, *L'Éducation antireligieuse à l'école*, *Cours antireligieux par correspondance*, *Comment lutter contre la religion*. Le *Manuel antireligieux* de 1933, publié par le Conseil central de l'USDM, sous la direction d'Ivan Kologrivof, étudie de façon précise chaque question posée par la foi, en demandant à un spécialiste d'y répondre.

La formation antireligieuse tient une place essentielle dans l'éducation. Il s'agit non seulement de former des athées, mais des Sans-Dieu militants, comme le précise l'USDM en 1935 : « Nous devons amener l'enfant à une conception athée du monde, lui donner une juste notion de la nature de l'homme. Nous devons lui montrer le rôle de la religion dans la lutte de classes (évidemment sous une forme appropriée à son entendement), réveiller en lui la volonté de lutte contre les préjugés religieux de sa famille et de son entourage. »

En 1932, le journal *Bezbojnik* lance une enquête auprès de ses lecteurs, priés de répondre aux questions suivantes : « 1. Quels ont été les livres qui ont produit sur toi la plus forte impression en ce qui concerne la destruction de tes convictions et de ta mentalité religieuses ? Fais ton possible pour te souvenir de leurs titres et indique-les. 2. Quel passage spécial dans ces livres a ébranlé ta foi ou t'a consolidé dans l'athéisme ? 3. Quels livres antireligieux ne t'ont pas convaincu lorsque tu étais croyant ? Il n'est pas obligatoire de signer la réponse, mais n'oublie pas de noter l'âge que tu avais lorsque tu es devenu antireligieux et ta situation sociale à ce moment. Il faut indiquer également le sexe et le degré d'instruction. La réponse doit être adressée aux Éditions antireligieuses de l'État. »

Un plan quinquennal ambitieux d'éradication complète de la religion en cinq ans aurait même été envisagé, mais en dépit du zèle

déchristianisateur et des méthodes brutales de Staline, le peuple reste massivement fidèle à ses superstitions. Iaroslavski se fait le porte-parole de l'athéisme stalinien dans un article de *Bezbojnik* d'août 1935 : « Notre athéisme est un athéisme militant et, par là, il se distingue de l'athéisme bourgeois. Il attaque toutes les forteresses de l'ancien monde, ainsi que son idéologie. Il ne s'agit pas d'une coexistence pacifique avec le clergé, mais d'une lutte implacable contre la religion pour la rééducation des travailleurs qui suivent encore l'Église. C'est là notre but ! »

La politique antireligieuse de Staline est relayée par de nombreux philosophes, scientifiques et sociologues soviétiques. Golovkine, dans *Organisation et méthode du travail antireligieux*, en 1934, prône une tactique souple : « Le prosélytisme antireligieux doit tenir compte de la diversité des états de conscience. À ce point de vue, il y a en somme deux grandes catégories d'hommes : les croyants et les incroyants. Chez les premiers, le travail consistera à saper les fondements de la foi ; les seconds devront seulement être encouragés à rester fermes dans leur incrédulité et à devenir des athées militants. Les Sans-Dieu ne sépareront pas la lutte contre la religion de la lutte de classes ; ils se garderont de blesser les croyants dans leurs sentiments religieux lorsque cette tactique risque de nuire à leur but ultime ; ils feront une critique large et complète des origines de la religion, de ses développements, de son enseignement, des rapports de l'homme avec la société. Le travail parmi les femmes ne sera pas négligé, car, lorsqu'elles sont arriérées, c'est parmi elles que se trouve le refuge le plus assuré de la religion. » Pour Stepanov, il est indispensable de mener « la lutte décisive contre le pape, qu'il s'appelle pasteur, abbé, rabbin, patriarche, mullah ou pape ; cette lutte doit se développer non moins inéluctablement "contre Dieu", qu'il s'appelle Jéhovah, Jésus, Bouddha ou Allah. » Pour Olechtchouk, « tous les croyants se ressemblent. Toute religion, comme l'a proclamé Marx, est un opium pour le peuple. Toute religion est un instrument d'exploitation, un moyen d'endormir les travailleurs. C'est pourquoi nous sommes contre toutes les religions ».

Staline appelle également les romanciers à participer à la lutte antireligieuse. Les héros positifs du réalisme socialiste déjouent les intrigues des papes, démasquent leur hypocrisie et éduquent le peuple : « Nous voulons former non pas des athées qui ne savent que protester et uniquement capables de censurer la religion sans réfléchir. Nous avons besoin d'athées réfléchis, adroits, sachant convaincre les croyants sans offenser leurs sentiments religieux », dit un directeur d'école dans *Un événement extraordinaire*, de V. Tendriakov. Et dans *L'Îcône miraculeuse*, ce dernier imagine le dialogue entre un prêtre et une institutrice : le prêtre : « Mais si au nom du Christ j'arrive à

éveiller dans les hommes de bons sentiments, pour quelle raison cela devrait-il être honteux ? Pourquoi devrait-on s'en indigner ? » La maîtresse d'école : « Il y a lieu de s'en indigner précisément parce que vous cherchez à éveiller de bons sentiments au nom de Dieu, au nom du Christ... Par cette intervention continuelle de Dieu vous enlevez à l'homme la possibilité de devenir maître de sa propre vie... Vous êtes parvenu à imposer votre foi, une foi aveugle qui dispense de penser et de réfléchir... Consciemment ou inconsciemment vous avez créé des pauvres d'esprit, de petits monstres moraux par rapport à notre époque. » De semblables schémas se retrouvent dans les romans de S. L'vov, N. Evdokimov, M. et L. Memcenko, A. Ivanov, D. Eremin, N. Ersov.

Bibliographie : P. Modesto, « L'athéisme dans la littérature soviétique contemporaine », dans *L'Athéisme dans la vie et la culture contemporaines*, J. Girardi et J.-F. Six (dir.), Paris, 1967 ; Ed. Vogt, « La sociologie de la religion dans le marxisme contemporain », *ibid.* ; G. Wetter, « Le marxisme-léninisme », dans *L'Athéisme dans la philosophie contemporaine*, Paris, 1970 ; H. Carrère d'Encausse, *Staline, l'ordre par la terreur*, Paris, 1998 ; J. Ellenstein, *Staline*, Paris, 1984 ; J.-J. Marie, *Staline*, Paris, 2001.

STENGER Victor

(né en 1935)

Physicien américain, né à Bayonne (New Jersey), spécialiste de la physique quantique, il a enseigné à l'université d'Hawaï jusqu'en 2000 et a fait plusieurs tournées dans les universités européennes.

Athée militant, membre de la *Society of humanist philosophers* et du *Committee for skeptical inquiry*, c'est un adversaire déterminé de l'*Intelligent design*. Il dénonce les tentatives qui sont faites pour utiliser la complexité de la physique des particules au service du paranormal et du surnaturel. Dans plusieurs ouvrages à caractère philosophique, notamment *God: the Failed Hypothesis: How Science Shows that God Does Not Exist* (Dieu : la mauvaise hypothèse : comment la science montre que Dieu n'existe pas) (2007), et *The New Atheism: Take a Stand for Science and Reason* (Le nouvel athéisme : soutenir la science et la raison) (2009), il affirme qu'il est possible de prouver que Dieu n'existe pas. Contrairement à ce qu'on affirme trop souvent, la science et la foi ne sont pas deux domaines étanches : la science a un rôle fondamental à jouer dans le problème de l'existence de Dieu.

D'abord, elle montre qu'une apparition de la matière à partir de rien n'est pas du tout miraculeuse : les découvertes les plus récentes prouvent que le bilan total de l'énergie universelle est nul (énergie positive et énergie négative). La matière provenant de la transformation de l'énergie ($E = mc^2$), peut donc très bien provenir d'une énergie 0 : « L'existence de la matière et de l'énergie dans l'univers ne nécessitait pas la violation de la loi de conservation de l'énergie lors de la supposée création. » Ensuite, les développements de la physique quantique et de la relativité générale montrent que l'univers peut très bien se concevoir sans commencement et sans fin dans le temps, comme le montrent aussi les travaux de Stephen Hawking*. L'Univers du big bang était un chaos dans lequel aucun ordre supposant une volonté organisatrice n'est décelable, et cet Univers s'est auto-organisé ; il peut très bien avoir pris la suite d'une série indéfinie d'autres univers. Ainsi, « les observations

cosmologiques correspondent exactement à ce qu'elles devraient être s'il n'y a pas de Dieu ». Le croyant a donc devant lui une tâche colossale : à lui, dit Stenger, la charge de prouver 1. Que mon explication est fausse ; 2. Que Dieu est la source des lois physiques et qu'aucune autre explication n'est possible.

Reste la question ultime : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Pour le croyant, ce fait indique la présence d'un créateur. La science montre le contraire : l'existence de quelque chose est une nécessité. Plus un système est simple, plus il est instable et tend à se complexifier par création de matière et réduction d'énergie : « Étant donné que "rien" est le système le plus simple qui soit, il ne peut pas être stable. Il se transformerait spontanément dans une phase de transition en quelque chose de plus complexe, comme un univers contenant de la matière. La transition entre "rien" et "quelque chose" est naturelle, et ne requiert aucun agent. Comme l'a indiqué le Prix Nobel de physique Frank Wilczek, "la réponse à la vieille question : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? serait : que *rien* est instable". En bref, l'état de chose naturel est "quelque chose" plutôt que "rien". Seule l'action constante d'un agent extérieur à l'univers, tel que Dieu, serait capable de maintenir un état de néant. Le fait que quelque chose existe est exactement ce à quoi on doit s'attendre s'il n'y a pas de Dieu. » C'est aussi ce que montre en 2004 Bede Rundle dans *Why There is Something Rather than Nothing* (Pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien). C'est le néant qui prouverait l'existence d'un Dieu ; l'être prouve sa non-existence.

Bibliographie : V. Stenger, *God : the Failed Hypothesis: How Science Shows that God Doesn't Exist*, 2007.

STEPHEN Leslie

(1832-1904)

Historien anglais, fondateur du *Dictionary of National Biography*. Refusant les obligations religieuses qu'imposent les universités d'Oxford et de Cambridge à l'époque victorienne, il démissionne de Trinity Hall. Dans un essai pour défendre le darwiniste Thomas Huxley, inventeur du terme « agnostique », il reprend ce dernier à son compte : « L'agnostique est celui qui affirme – ce que personne ne nie – que la sphère de l'intelligence humaine a des limites... mais il va plus loin, et affirme, contrairement aux théologiens, que la théologie se trouve dans la sphère interdite... Nous voulons une nourriture spirituelle, et nous sommes dégoûtés des vieilles mômeries de dogmes oubliés. Si l'agnosticisme est l'état d'esprit qui rejette ces imbécilités et empêche l'intellect humain de gaspiller son énergie à essayer de donner vie au *caput mortuum* de la vieille théologie, personne ne doit craindre ce mot. » Le panthéiste est « quelqu'un qui regarde l'Univers à travers ses sentiments plutôt que par la raison », alors que l'agnostique prend acte des désaccords entre les philosophes et suspend son jugement jusqu'à ce qu'on lui présente des preuves tangibles dans un sens ou dans l'autre. C'est la seule position raisonnable.

Bibliographie : *The Portable Atheist. Essential Readings for the Nonbeliever, textes choisis et présentés par C. Hitchens, Philadelphie, 2007.*

STEVEN Simon

(1548-1620)

Mathématicien, scientifique, ingénieur néerlandais, né à Bruges. Son athéisme ne fait guère de doute, mais il n'en a laissé aucune déclaration écrite, par prudence. Sa devise est : « miracle n'est pas miracle ». En 1590, il publie la *Vita politica. Het Burgherlick Leven*, ouvrage dans lequel il tente de créer un vocabulaire politique en néerlandais, et avance une théorie révolutionnaire. Pim den Boer écrit de lui : « Steven fut un athée. Mais, très prudent, comme il se devait, il n'a laissé aucun témoignage explicite à ce sujet. Beaucoup d'indications indirectes, cependant, portent à croire que le désenchantement du monde était un acquis pour lui. »

Bibliographie : S. Stevin, *De la vie civile*, trad. et présentation par C. Secretan, Lyon, 2005.

STILPON

(IV^e siècle avant notre ère)

Philosophe grec de l'école de Mégare, qui prône un nominalisme radical : nous ne connaissons que les objets individuels, et la logique ne permet d'établir que des jugements d'identité tels que « l'homme est l'homme », et « le bon est le bon ». Rien n'autorise à accoler au sujet un attribut qui ne lui est pas identique, et de dire : « l'homme est bon ». De tels principes conduisent au scepticisme dans le domaine religieux, illustré par des anecdotes que rapporte Diogène Laërce : montrant une statue d'Athéna, de Phidias, Stilpon déclare : « Celle-ci n'est pas la fille de Dieu mais celle de Phidias, elle n'est donc pas un dieu », ce qui lui vaut une condamnation pour impiété. Rendu prudent par cette mésaventure, il refuse de parler des dieux en public : « Cratès lui ayant demandé si les dieux se réjouissaient des genuflexions et des prières, il lui répondit : "Ne me demande donc pas cela sur la voie publique, animal, attends que nous soyons seuls !" » Il est également révélateur que Stilpon ait été un disciple de Diogène* le Cynique, un ami de Théodore* l'Athée, et le maître de Timon* le Sceptique.

Bibliographie : *P.M. Schuhl, Le Dominateur et les possibles, Paris, 1960.*

STIRNER Max (pseudonyme de Johann Kaspar Schmidt)

(1806-1856)

Philosophe allemand, né à Bayreuth, théoricien d'un anarchisme individualiste extrême, qu'il exprime dans *L'Unique et sa propriété* (1844). Athée, il critique les formes d'athéisme qui, comme celui de Feuerbach*, ont remplacé le Dieu des religions par une autre divinité tout aussi oppressante : l'Homme. C'est une mystification. Tout ce qui existe, tout ce qui compte, c'est *Moi*. « Pour Moi, rien n'est au-dessus de Moi. » Chacun devrait le reconnaître. L'humanisme athée, en déifiant une illusoire essence humaine, n'a fait que remplacer une tyrannie par une autre, pire que la première : « En transférant à l'homme ce qui, jusqu'à présent, appartenait à Dieu, la tyrannie du sacré ne peut que se faire plus lourde, l'homme étant désormais enchaîné à sa propre essence. »

Il n'y a ni Dieu ni Homme, il y a Moi, et ce Moi il faut le libérer en rejetant toutes les transcendances et toutes les idoles, en rejetant aussi toute idée de communication avec l'autre, qui est irrémédiablement hors d'atteinte. Le Moi est indéterminé, il doit s'autocréer dans ses actes, mais sans illusion : « Si je mets ma cause en Moi, l'Unique, elle repose sur l'éphémère, le créateur mortel de soi qui se dévore soi-même, et je puis dire : j'ai mis ma cause dans le Néant. » L'incompréhension est totale entre l'athéisme marxiste et l'athéisme de Stirner. Pour celui-ci, Marx* est victime de l'illusion de l'humanité, vain fantôme que l'on substitue à Dieu. Pour Marx, Stirner est le représentant d'une société bourgeoise individualiste, dont les membres se croient des « uniques » isolés.

Bibliographie : H. Arvon, Max Stirner, ou l'expérience du néant, Paris, 1973.

STOSCH Friedrich Wilhelm

(1648-1704)

Écrivain allemand, né à Berlin. Élevé dans un milieu calviniste libéral, il étudie à Francfort-sur-l'Oder, et après un voyage en France, en Hollande et en Italie, il entre au service de l'Électeur de Brandebourg, avant de se retirer dans l'étude de la philosophie.

En 1692 il publie un petit livre de 156 pages, la *Concordia rationis et fidei* (Accord de la raison et de la foi), en s'entourant d'un luxe de précautions : faux lieu d'édition (Amsterdam au lieu de Guben), pas de nom d'auteur, ni d'éditeur, tirage limité à 100 exemplaires, comme s'il voulait que son livre ne soit pas lu. Pourtant, quelques volumes apparaissent dans des librairies de Francfort-sur-l'Oder, et le scandale éclate.

Dans la droite ligne de Spinoza*, Stosch fait de Dieu la substance unique, qu'il identifie avec la nature : « Dieu est la seule et unique substance. » L'âme est matérielle et mortelle. Anges, démons, enfer sont des produits de l'imagination. Les histoires bibliques doivent être interprétées par la raison, à commencer par celle d'Adam et Ève, car « l'histoire de la création racontée par le livre de la Genèse est pleine d'obscurités et de contradictions ». La Trinité est une absurdité. Jésus n'est qu'un homme. Le bien et le mal sont relatifs : « Rien n'est absolument bon ou mauvais en soi, mais seulement en fonction de son caractère utile ou nuisible pour autre chose. » Il n'y a ni révélation ni péché originel. En somme, l'Accord de la raison et de la foi se faisait en anéantissant la foi.

Une rapide enquête aboutit à l'arrestation de Stosch, jugé en 1694 et qui doit se rétracter. Tous les exemplaires accessibles du livre sont saisis et brûlés, et les rares spécimens qui échappent à l'autodafé deviennent des best-sellers de l'édition clandestine, recherchés avec passion par les collectionneurs. Le prince Eugène offre une somme colossale pour s'en procurer un.

STRATON DE LAMPSAQUE

(vers – 330 - vers – 270)

Philosophe et physicien grec, disciple de Théophraste*, et chef de l'école aristotélicienne pendant dix-huit ans. Auteur d'au moins 44 ouvrages, dont il ne subsiste que des fragments, celui que l'on surnommait « le Physicien » est un matérialiste, qui fait dériver toute existence, toute vie, des forces naturelles, inhérentes à la matière. L'âme est une ; elle est mortelle ; la conscience, localisée dans le cerveau, reçoit ses informations de la sensation. Straton rejette toute notion de transcendance, et pour Cicéron*, dans les *Premiers Académiques*, son athéisme ne fait pas de doute : « Voici que Straton de Lampsaque te vient barrer le chemin, en donnant à ton dieu congé... Il assure qu'il n'est nul besoin du concours des dieux pour la construction du monde, et enseigne que tous les êtres sont des fabrications de la nature... En examinant l'une après l'autre toutes les parties du monde, il enseigne que tout ce qui est ou se produit, est ou a été produit par des causes naturelles : les poids et les mouvements. »

Bibliographie : G. Rodier, La Physique de Straton de Lampsaque, Paris, 1890.

STRAUSS David Friedrich

(1808-1874)

Théologien et exégète allemand, né à Ludwigsburg. D'abord vicaire dans un village du Wurtemberg, puis professeur suppléant au séminaire de Maulbronn, il publie en 1835 une *Vie de Jésus* qui fait scandale et l'oblige à abandonner l'enseignement.

Disciple de Hegel*, Strauss est le fondateur de la théorie si féconde du mythe, qu'il nourrit de sa propre érudition. Il s'appuie sur l'idée que l'aventure évangélique est bâtie en toute bonne foi par des hommes imprégnés des prophéties bibliques. Ils façonnent un Jésus à l'image du Messie attendu. Animés par l'Esprit (hégélien), ils sont tellement persuadés de la venue de Dieu parmi les hommes qu'ils la font se produire. Il n'y a pas de tromperie consciente, comme le disaient les philosophes du XVIII^e siècle, mais autopersuasion. Les apôtres et les évangélistes ont créé un mythe, celui de l'homme-Dieu, et cela par un pur processus psychique.

Paradoxalement, Strauss lui-même croit être fidèle à l'esprit du christianisme. Dans son idée, son œuvre n'est pas destinée à le détruire, mais au contraire à le renforcer, à l'accomplir. D'une certaine façon, on pourrait dire qu'il est lui-même victime d'un mythe de son époque, celui de l'humanité divinisée. L'homme prend la place de Dieu. Par là, d'ailleurs, Strauss trahit son modèle, Hegel, pour qui le christianisme, moment nécessaire de la prise de conscience de l'Esprit, avait une valeur en lui-même. Pour Strauss, c'est bien l'Esprit qui mène le monde, mais cet Esprit est réduit à un pur processus humain. Il n'a plus rien de l'Absolu hégélien. Strauss s'indigne d'être traité d'athée, lui qui pensait avoir travaillé pour la vraie religion. Sa théorie du mythe allait pourtant être l'une des plus corrosives pour la foi.

Dans ses dernières années, Strauss évolue vers un matérialisme de plus en plus marqué, qui s'exprime pleinement dans *L'Ancienne et la nouvelle foi*, en 1872. Il y affirme que le monde et la vie sont éternels, sans création ni fin ; il rejette toute conception d'un Dieu personnel ; la science nous donne une explication suffisante du monde, et le

christianisme est totalement dépassé.

Bibliographie : *Hausrath*, Strauss und die Theologie seiner Zeit, 2 vol., 1876-1878.

STROZZI Piero

(1508-1558)

Noble italien, originaire de Florence, réfugié en France avec ses trois frères pour échapper à la vengeance des Médicis. Chambellan du roi Henri II en 1541, il est nommé capitaine général de l'infanterie italienne, se distingue au siège de Luxembourg, et devient maréchal de France. Esprit turbulent, amateur de farces de mauvais goût, c'est un mécréant reconnu qui, d'après le témoignage d'Henri Estienne dans son *Apologie pour Hérodoté*, disait « qu'il désirerait de croire en Dieu, mais qu'il ne le pouvait ». Pour le maréchal de Vieilleville, qui le connaît bien, c'est un « athéiste ». Ce que confirme le récit de sa mort au siège de Thionville. Alors qu'il inspecte les batteries en compagnie du duc de Guise, il est mortellement blessé par un coup d'arquebuse : « Ah ! Tête-Dieu, monsieur, s'écrie le maréchal en Italien, le roi perd aujourd'hui un bon serviteur et Votre Excellence aussi. » Guise veut appeler un prêtre et lui demande de prier Jésus : « Quel Jésus, Mort-Dieu, venez-vous me ramentevoir ici ? reprend le maréchal. Je renie Dieu. Ma fête est finie. » Guise insiste, lui remontre qu'il va paraître devant Dieu : « Mais Mort-Dieu, réplique Strozzi, je serai où sont tous les autres, qui sont morts depuis six mille ans. » Et il expire dans un dernier juron.

Bibliographie : F. Trucchi, *Vita e gesta di Piero Strozzi*, Florence, 1847.

STUBBE Henry

(1632-1676)

Intellectuel radical anglais, ami de Thomas Hobbes*, très lié aux milieux républicains et indépendants, sous-bibliothécaire à la Bodleian Library d'Oxford, d'une vaste culture historique, politique et religieuse. D'après John Beale, il fait partie d'une secte athée, du groupe des « hobbiens, stubbiens, athées, moqueurs, blasphémateurs ». Pour Oldenburg « un esprit instable et dissolu, tendant plutôt au libertinage et aux choses profanes, plutôt qu'à la recherche sérieuse de la vérité ». En 1671, Stubbe a rédigé un *Récit de l'ascension et du progrès du mahométisme*, longtemps resté manuscrit.

Il compare le Coran et la Bible, qui n'ont rien à s'envier en matière d'extravagance : « Si nous sommes trop sévèrement critiques des paroles du Coran, nous devrions faire preuve de la même sévérité critique avec les écrits de Moïse et des autres... J'ai souvent réfléchi à l'exception faite par les chrétiens contre le Coran et je n'y trouve rien qui ne pourrait être dit contre notre Bible ; et ce que disent les chrétiens en leur faveur pourrait pleinement justifier le Coran. » Le Coran et la Bible doivent être traités de la même manière. Mahomet et Moïse sont deux législateurs, ni plus ni moins. Et Jésus entre dans la même catégorie : c'est quelqu'un qui a perçu les attentes messianiques de son peuple et qui s'est habilement glissé dans ce rôle : « Les accidents miraculeux, les effusions invraisemblables avec l'Esprit-Saint, et tout le reste » sont des illusions. « Le Christ était un simple homme », qui a adapté la loi mosaïque aux exigences de son temps.

Bibliographie : J.A.I. Champion, « Legislators, impostors and the politic origins of religion: English theories of imposture from Stubbe to Toland », dans *Heterodoxy, Spinozism, and Free Thought in Early Eighteenth Century Europe*, éd. par S. Berti, F. Charles-Daubert, R. Popkin, Dordrecht, 1996.

TAILHADE Laurent

(1854-1919)

Pamphlétaire français, athée et anticlérical violent. Il a célébré les attentats anarchistes et signé dans *La Raison* des articles outranciers contre les religieuses, « qui font crever leurs orphelines » (19 avril 1903), et les prêtres : « Le prêtre par la honte de son état, par la hideur infamante de son costume, vit en dehors de la loi commune, de la solidarité. Contre lui, tout est permis, car la civilisation a un droit de légitime défense. Elle ne lui doit ni ménagement, ni pitié. C'est le chien enragé que tout passant a le devoir d'abattre, de peur qu'il ne morde les hommes et n'infecte les troupeaux » (21 décembre 1902).

Bibliographie : J. Lalouette, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, 1997.

TAINE Hippolyte Adolphe

(1828-1893)

Historien et critique littéraire français, né à Vouziers. Ses œuvres sur l'art, sur l'idéalisme anglais, sur l'histoire de France, où il soutient des thèses controversées sur « la race, le milieu, le moment », font de lui un des représentants les plus en vue du mouvement rationaliste, ami de Renan*, Berthelot*, Sainte-Beuve, Zola*. Il explique dans un récit autobiographique, *De la destinée humaine*, que son athéisme est dû à la révolte de l'intelligence contre la foi : « La raison apparut en moi comme une lumière... Ce qui tomba d'abord devant cet esprit d'examen, ce fut ma foi religieuse... J'estimai trop ma raison pour croire à une autre autorité que la sienne ; je ne voulus tenir que de moi la règle de mes mœurs et la conduite de ma pensée. L'orgueil et l'amour de ma liberté m'avaient affranchi. »

Bibliographie : V. Giraud, Essai sur Taine, son œuvre et son influence, Paris, 1901.

TAXIL Léo (Gabriel Jogand-Pagès, dit)

(1854-1907)

Pamphlétaire, charlatan, satiriste, ce trouble et pittoresque personnage s'est illustré par son athéisme et son anticléricalisme tapageurs qu'illustre sa formule : « Tuons-les par le rire. » Fils d'un royaliste très croyant, éduqué au pensionnat du Sacré-Cœur à Marseille, puis chez les jésuites de Mongré, c'est un adolescent turbulent, que son père finit par émanciper. Il participe à la Commune de Marseille en 1871, puis se réfugie en Suisse, où il vend des pilules aphrodisiaques. À Paris, à partir de 1878, il fonde *L'Anticlérical* et la *Ligue anticléricale*, ouvre une librairie antireligieuse, publie brochures et romans anticléricaux comme *La Chasse aux corbeaux* (1879), *Les Bêtises sacrées* (1880), *Calotte et calotins* (1880), *Les Amours secrètes de Pie IX* (1881). En 1885, il feint de se convertir, puis invente une supercherie satanique, écrit des livres de cuisine sous le pseudonyme de Jeanne Savarin. Indicateur de police à ses moments perdus, radié de la franc-maçonnerie pour supercherie littéraire, Taxil fait figure de bouffon infréquentable, mais son succès auprès des anticléricaux de base est indéniable.

Nous ne pouvons présenter qu'une petite sélection de ses plaisanteries blasphématoires d'un goût parfois discutable. Dans *La Vie de Jésus* (1902), il annonce clairement son but : « Le but que je me suis proposé est, en suivant pas à pas la légende chrétienne, d'en faire ressortir tous les ridicules et toutes les contradictions, afin de bien démontrer que, d'un bout à l'autre, et sous quelque aspect qu'on l'embrasse, l'histoire de Jésus-Christ, homme ou dieu, n'est qu'un tissu de fables immorales et stupides. » Cela commence par l'Annonciation, qui ne fait qu'un avec l'Incarnation, dans une scène où Gabriel, séduisant jeune homme, serre de près Marie en se présentant : « Je m'appelle Gabriel et je suis ange de mon métier. » Il met fin à la virginité de Marie. Le résultat est Jésus, prénommé Alphonse, nom par lequel on désignait les proxénètes à la fin du XIX^e siècle. Alphonse Jésus est entouré d'un sérail de prostituées, avec Marie-Madeleine

comme « sultane favorite » ; les autres sont des « épouses en rupture de foyer conjugal ou des noceuses à l'heure ou à la course, toutes croqueuses de pommes émérites ». La *Bible folichonne* de Taxil est une parodie plus divertissante que l'original, dans laquelle il ridiculise les patriarches, de même que dans la *Bible amusante pour les grands et les petits enfants* (1880).

Mais Léo Taxil dénonce aussi de réels abus, accusant les prêtres de pédophilie et de brutalités sur les enfants, ce que récuse avec horreur la hiérarchie ecclésiastique. En 1880 il crée la Société d'assistance anticléricale, « dans le but de procurer aux pères de famille ou tuteurs, dont les enfants ou pupilles auront été victimes de la lubricité ou de la brutalité d'individus ecclésiastiques, les moyens d'intenter aux coupables une action civile après condamnation correctionnelle ou criminelle ». Parmi les œuvres pieuses des curés, il signale « l'œuvre des coups de poing apostoliques » ; les Frères des écoles chrétiennes, dit-il, sont formés dans une « école normale de boxe ignorantine », où on leur apprend comment « enfoncer trois côtes d'un coup sec, droit et vigoureux ».

Léo Taxil a même composé un hymne des anticléricaux, la *Marseillaise anticléricale* (1881), sur l'air de Rouget de Lisle : « Aux urnes, citoyens, contre les cléricaux !/ Votons, votons, et que nos voix dispersent les corbeaux !/ Citoyens, punissons les crimes/ de ces immondes calotins ;/ n'ayons pitié que des victimes/ que la foi transforme en crétins (bis)./ Mais les voleurs, les hypocrites,/ mais les gros moines fainéants,/ mais les escrocs, les charlatans.../ pas de pitié pour les jésuites. »

Bibliographie : B. Muracciole, Léo Taxil, vrai fumiste et faux frère, Paris, 1996.

TCHERNYCHEVSKY Nicolaï Gavrilovitch

(1828-1889)

Écrivain et révolutionnaire russe, né à Saratov. Fils d'un prêtre orthodoxe, il a fréquenté le séminaire, puis, devenu athée, il s'est passionné pour les problèmes économiques et sociaux, prônant des réformes radicales et au besoin la révolution. Arrêté en 1862 à la suite d'une proclamation aux paysans, il passe dix ans au bagne, dans les mines de Sibérie.

Sa conception de la religion est proche de celle des marxistes. Ce n'est que « fantaisie ou superstition », qui a son origine dans le désarroi des hommes primitifs face aux forces de la nature. Ensuite, ces croyances ont été utilisées par les prêtres au service des classes dominantes pour maintenir le peuple dans la soumission. Le cas de l'Église orthodoxe, qui opprime les paysans misérables, entasse les richesses et soutient le régime autocratique du tsar, en est l'illustration flagrante.

Bibliographie : Histoire de la littérature russe, *collectif*, t. 3, Le XIX^e siècle, Paris, Fayard, 2005.

TELLER Wilhelm Abraham

(1734-1804)

Philosophe allemand, professeur à Helmstedt à partir de 1761, il appartient au mouvement des « néologues ». Il cherche à rationaliser le contenu du texte biblique, et invite les croyants de toutes confessions à une communauté rationnelle de type déiste. Il rejette des dogmes essentiels du christianisme, comme la Trinité et la divinité du Christ.

Bibliographie : W. Philipp, *Das Werden der Aufklärung in theologiegeschichtlicher Sicht*, Göttingen, 1957.

TEMPLE Sir William

(1628-1699)

Diplomate anglais, ambassadeur du roi d'Angleterre en Hollande, et ami de De Witt. Familier de Fontenelle*, admirateur de Machiavel*, Sarpi, Montaigne*, Saint-Évremond*, il est un des initiateurs du déisme en Angleterre. Dans ses *Observations sur les Provinces Unies des Pays-Bas* (1673), il se montre favorable au spinozisme, au système républicain, et grand admirateur de Confucius.

Bibliographie : J. Redwood, Reason, Ridicule and Religion: the Age of Enlightenment in England, 1660-1750, Londres, 1976.

TEMPLETON Charles

(1915-2001)

Publiciste et homme des médias américain, ex-racoleur des évangélistes et « bras droit de l'ennuyeux charlatan Billy Graham », écrit Christopher Hitchens*, qui « attirait des foules de naïfs » vers la foi. Il décide en 1996 de mettre fin au « racket » et de reconnaître la supercherie de l'évangélisme. Dans *Farewell to God: My Reasons for Rejecting the Christian Faith* (Adieu à Dieu : les raisons de mon rejet de la foi chrétienne), il rapporte la conversation au cours de laquelle il tente d'expliquer sa décision à Billy Graham, en lui montrant l'absurdité des textes bibliques concernant notamment les origines. On ne peut suivre l'enseignement biblique qu'à condition de renoncer à penser. Billy Graham l'admet, et confesse que ce qui le motive c'est le sentiment de puissance qu'il ressent lorsqu'il enthousiasme les foules par ses propos primaires : « – Quand je prends la Bible littéralement, quand je la proclame comme la Parole de Dieu, ma parole a de la force. Quand je suis sur la scène et que je dis : “Dieu a dit”, ou “il est dit dans la Bible”, le Saint-Esprit se sert de moi... alors j'ai décidé une fois pour toutes d'arrêter de me poser des questions et d'accepter la Bible comme Parole de Dieu. – Mais Billy, tu ne peux pas faire ça,... c'est un suicide intellectuel » ; ce que Graham admet candidement.

Bibliographie : C. Hitchens, introduction au Portable Atheist. Essential Readings for the Non-believer, Philadelphie, 2007.

THÉODORE L'ATHÉE

(fin IV^e – début III^e siècle avant notre ère)

Philosophe grec, né à Cyrène, disciple d'Aristippe le Jeune, et chef de l'école cyrénaïque. Surnommé aussi « le Divin », soit par ironie, soit en raison des sarcasmes incessants dont il accable les dieux et leurs naïfs fidèles. Chassé de plusieurs cités pour cette raison, il finit par s'établir à Athènes, où « il ruinait par des opinions variées les opinions des Grecs sur les dieux », dit Cicéron*. Plutarque parle de « ceux que l'on a surnommés athées, les Théodore... n'ont pas osé dire que la divinité était quelque chose de périssable, mais ils ne croyaient pas qu'il existât quelque chose d'impérissable. Ils attaquaient l'existence de l'impérissable, mais ils conservaient la notion commune de la divinité ». À Lysimaque qui menaçait de le faire crucifier, Théodore aurait répondu : « Il m'est indifférent de pourrir sous la terre ou dans les airs. »

Bibliographie : J. Humbert, Socrate et les petits socratiques, Paris, 1967.

THÉOPHRASTE

(– 370 - – 285)

Philosophe grec, collaborateur d'Aristote* et son successeur à la tête du Lycée. Il a laissé une œuvre considérable, dont les *Opinions des physiciens* et les *Caractères*, mais tous ses écrits de morale et de politique sont perdus. On peut cependant, d'après les commentaires postérieurs, affirmer qu'il orientait l'aristotélisme dans la direction de l'athéisme, insistant sur l'importance du hasard, niant toute providence, et confiant à la seule science la recherche de la vérité. Un procès pour impiété lui est d'ailleurs intenté par Hagnonidès.

Bibliographie : G. Reale, Teofraste, Milan, 1964.

THOMASIIUS Christian

(1655-1728)

Juriste et philosophe allemand, professeur à Leipzig, où l'orientaliste August Pfeiffer l'accuse d'athéisme en 1689, puis à Halle à partir de 1694. Considéré comme le père de l'Aufklärung allemande, sa philosophie est en fait un éclectisme assez baroque dans lequel on a du mal à discerner la proportion de foi et d'incroyance. Dans *l'Introduction à la philosophie de cour* (1688), la *Doctrine de la raison* (1691), la *Doctrine des mœurs* (1692), il se fait l'apôtre de la libre pensée, souligne l'importance des sens dans la formation des idées, les limites de l'entendement humain, qui rendent vaines les considérations sur Dieu, dont il nie la preuve ontologique de l'existence. Il n'est alors pas loin du scepticisme. Il fait aussi preuve de nominalisme : seul l'individuel est connaissable, et l'être réel se confond avec l'existant. En 1699, son *Essai sur l'essence de l'esprit* va très loin dans le sens du matérialisme, expliquant les événements physiques par l'action de l'âme du monde, et réduisant l'« esprit » à de la matière subtile. Par ailleurs, il soutient le combat de Bekker* contre les procès de sorcellerie dans sa conférence *De crimine magiae* de 1701 à Halle.

Cependant, par prudence, il prend soin de se distinguer des penseurs radicaux, refusant de soutenir son disciple Lau*, dont il déplore « les principes dangereux et athées », et déclare que Bekker n'est pas athée, mais a-démoniste. Vers 1700-1705, Thomasius fait une crise de piétisme, mais revient vite à la raison, réaffirmant sa foi dans les lumières naturelles, dans *La Loi naturelle* (1705)

Bibliographie : E. Bloch, « Christian Thomasius, ein deutscher Gelehrter ohne Misere », publié en appendice de *Naturrecht und menschliche Würde*, Gesamtausgabe, Francfort-sur-le-Main, 1961 ; Aufklärung, les lumières allemandes, prés. G. Raulet, Paris, 1995.

TIMON DE PHLIONTE

(vers – 320 - vers – 230)

Philosophe sceptique grec, disciple et ami de Pyrrhon*. Après un séjour en Égypte, il se fixe à Athènes. Auteur de nombreux ouvrages, comédies, tragédies, poésie, philosophie, il s'en prend à tous les dogmatiques et possesseurs de vérité, dans *Sur les sensations*, *Contre les physiciens*, et surtout les *Silles* (Railleries), dont il ne subsiste que des fragments.

Timon est non seulement le défenseur de la pensée de Pyrrhon, mais, en lui donnant une forme argumentée il peut être considéré comme le véritable fondateur du scepticisme philosophique. Au I^{er} siècle, l'historien Aristoclès de Messine résume ainsi sa pensée : « Les choses sont également indifférentes, non évaluables, indécidables. Pour cette raison nos sensations et nos opinions ne sont ni vraies ni fausses. Pour cette raison il ne faut en rien leur faire confiance, mais il nous faut être sans opinion, sans inclinaison, inébranlables, en disant à propos de chaque chose en particulier pas plus qu'elle est ou qu'elle n'est pas, ou que ni elle est ni elle n'est pas. Ce que gagneront ceux qui se comportent effectivement ainsi, disait Timon, c'est d'abord la non-assertion, ensuite l'absence de trouble, et, selon Enésidème, le plaisir.

Bibliographie : A. Long, « *Timon of Phlius : pyrrhonist and satirist* », dans *Proceedings of the Cambridge Philosophical Society*, 204, 1978.

TINDAL Matthew

(1657-1733)

Déiste anglais, *fellow* (chargé de cours) au collège d'All Souls de l'université d'Oxford à partir de 1678. Il est d'abord membre de la High Church anglicane, sous le règne de l'anglican Charles II, puis catholique sous le règne du catholique Jacques II (1685-1688), puis anglican libéral sous le règne du libéral anglican Guillaume III, et enfin déiste ouvert, ce qu'il avait toujours été en secret mais en adoptant un conformisme de façade afin de ne pas perdre son poste universitaire.

Cette attitude scandalise ses collègues, car il ne cesse dans les conversations privées de « saper les bases de notre sainte foi », rapporte Jonas Hicke en 1708. Jonathan Swift le tient pour un des principaux « écrivains athées » de l'époque. Sa position est proche du spinozisme. En 1730, dans *Christianity as Old as Creation*, il soutient que la religion naturelle a été corrompue par les prêtres. L'idée même de révélation est absurde : comment peut-on parler d'une « révélation » quand on voit que l'Écriture est interprétée « au moins de vingt façons différentes » ? Voilà une « révélation » qui ne révèle pas grand-chose et qui n'est pas très claire. Pour Tindal comme pour Spinoza*, il n'existe qu'une substance, tissu de tout l'être. Il y a pire que l'athéisme, écrit-il : la superstition, soigneusement entretenue par les prêtres pour exercer leur pouvoir sur les fidèles.

Bibliographie : J. Redwood, Reason, Ridicule and Religion. The Age of Enlightenment in England 1660-1750, Londres, 1976.

TOLAND John

(1670-1722)

Philosophe irlandais, né à Redcastle et inventeur du terme « panthéisme », par lequel il désigne sa propre position à l'égard de la religion. En réalité, ses biographes et les commentateurs de ses œuvres ont du mal à le situer, quelque part entre déisme radical, panthéisme spinoziste et athéisme matérialiste.

Catholique jusqu'à l'adolescence, passé au protestantisme à seize ans, il évolue ensuite rapidement vers l'incroyance. Provocateur, arrogant, vain, superficiel et sûr de lui, il est peu estimé par ceux qui le fréquentent. Le journaliste Pierre Desmaizeaux, qui publie en 1726 ses œuvres et sa biographie, le montre intervenant avec aplomb dans les conversations, assénant des vérités qui ne sont souvent que des emprunts mal assimilés. Leibniz le présente comme un exhibitionniste qui « veut seulement se distinguer par la nouveauté et la singularité », et plus tard, Naigeon*, le comparant à Spinoza*, en fait un nain monté sur les épaules d'un géant « pour ne pas voir plus loin que lui ».

Mais si le personnage est peu sympathique, il faut lui reconnaître vigueur et énergie dans sa lutte contre les religions établies. Ses attaques, souvent brouillonnes, ont le mérite de la lucidité et de la franchise. Infatigable voyageur, il fait le lien entre les déistes anglais et les milieux hétérodoxes franco-hollandais. Il apparaît en Hollande dès 1692, date à laquelle il s'inscrit à l'université de Leyde. On l'y retrouve en 1699, puis il circule constamment entre la France et l'Allemagne, parfois accompagné d'Anthony Collins*, comme en 1707. De 1708 à 1711, il réside dans les Provinces-Unies, fait un séjour à Vienne ; le plus souvent il est à La Haye ou à Rotterdam. Là, il fréquente tout ce que l'Europe compte d'incroyants, sceptiques, agnostiques, déistes, panthéistes, hétérodoxes de tous bords, disciples de Spinoza, éditeurs de livres clandestins, amateurs de manuscrits interdits, comme le baron Hohendorf* et son maître le Prince Eugène, qui lui ouvre sa bibliothèque à Vienne. On le voit aussi dans des clubs et associations semi-clandestines, comme les Chevaliers de la

jubilation, foyers de pensée hétérodoxe, au sein desquels s'élaborent de nombreux pamphlets clandestins, comme le *Traité des trois imposteurs*, auquel il n'est pas impossible qu'il ait mis la main.

John Toland puise largement dans les idées de ses interlocuteurs pour élaborer une synthèse personnelle qui, quoi qu'en pense Leibniz, n'est pas dénuée d'originalité, et qui évolue de plus en plus vers l'athéisme. En 1696, dans *Christianity Not Mysteriorious*, il dénonce la notion de mystère, et déclare que l'Évangile et tous les articles de foi doivent être interprétés par la raison. Il nie le phénomène de la révélation. Le livre fait scandale, est saisi, brûlé, et Toland doit s'enfuir. En 1700, dans *Clito*, il assimile Dieu à l'univers matériel, éternel, à la Nature, dont les créatures ne sont que les parties. En 1704, dans la *Lettre à Serena*, il explique que l'immatérialité et l'immortalité de l'âme sont des inventions de l'Égypte antique et que la matière douée de « force » ou d'« action », est à l'origine du mouvement et de la pensée. Religions et superstitions ont d'abord été liées aux rites funéraires et se sont développées par l'exploitation qu'en ont faite le clergé et les théologiens, « imposteurs sacrés de toutes les religions, s'efforçant de mener le peuple par le nez en partageant ses dépouilles ». Les tyrans en ont profité pour contrôler les masses et se faire attribuer des pouvoirs divins. On a ainsi pris l'habitude d'interpréter les événements comme la manifestation de la volonté divine. Au contraire, la science montre qu'il n'y a pas place dans l'Univers pour un Dieu, un enfer ou un paradis.

En 1709, dans les *Origines Judaicae*, Toland écrit que Moïse était spinoziste ou – c'est la première fois qu'il utilise le terme – panthéiste. Il déclare que Strabon considérait Moïse comme « un panthéiste ou, comme nous le dirions de nos jours, un spinoziste ; et il le présente soutenant qu'aucune divinité n'existe en dehors de l'ordre universel de la nature, et que l'Univers est le dieu suprême et unique, dont les parties peuvent être appelées créatures, lui-même étant le parfait créateur de toutes choses ».

En 1718, Toland publie le *Nazarenus*, dans lequel il nie la divinité du Christ. Toutes les religions dites « révélées » sont des créations humaines répondant à des besoins spécifiques. Ainsi, les trois religions monothéistes sont des adaptations d'un même fonds à des contextes politiques différents. Il n'en déduit pas pour autant qu'il faut en finir avec la religion, mais qu'il faut la transformer en religion civile, établie sur la raison. Les religions sont des impostures nécessaires au maintien de l'ordre social. Cette désacralisation de la foi lui attire les foudres des autorités religieuses, qui l'accusent d'être « l'avocat de Mahomet ».

Loin de lui cette intention. Le Coran n'a pas plus de valeur que la Bible, et le Prophète n'est pas plus inspiré que le Messie. En fait,

Toland est arrivé au bout de son évolution : en 1720, dans le *Pantheistikon*, il expose un système matérialiste dont on peut se demander ce qui le sépare encore de l'athéisme : le monde est une mécanique, la pensée est un mouvement du cerveau ; nous dépendons des lois naturelles, ce qui doit nous libérer de toute inquiétude, la mort et la naissance étant la même chose.

Bibliographie : R.E. Sullivan, John Toland and the Deist Controversy. A Study in Adaptation, Harvard University Press, 1982; J. Champion, Republican Learning. John Toland and the Crisis of Christian Culture, 1696-1722, Manchester University Press, 2003.

TÖLLNER Johann Gottlieb

(1724-1774)

Philosophe et théologien allemand, professeur à Francfort-sur-l'Oder à partir de 1760, il appartient au mouvement des « néologues » qui, dans le cadre de l'Aufklärung, vide la révélation de son contenu surnaturel pour la soumettre à la raison. Pour Töllner, la Bible n'est pas la Parole de Dieu ; c'est la révélation de la loi naturelle par des moyens naturels. Il tente même de rationaliser le christianisme par la méthode mathématique. Il n'accorde aucun crédit à la Trinité, à la divinité du Christ, à la rédemption.

Bibliographie : Aufklärung. Les Lumières allemandes, *présentation par G. Raulet, Paris, 1995.*

TROUILLER Joseph

(1590-vers 1640)

Médecin français et libertin érudit, probablement athée. Après des études de médecine à Paris, il accompagne Mgr de Bonzi, évêque de Béziers, à Rome, où il doit recevoir le chapeau de cardinal. Il devient rapidement un médecin recherché dans la Ville éternelle, soigne des cardinaux et des membres éminents de l'entourage pontifical.

Mais en privé il entretient des relations avec les milieux érudits incroyants. De plus, contrairement à la pratique médicale traditionnelle, il aide les patients à mourir paisiblement au lieu de les affoler en appelant un prêtre. Ainsi, lors des derniers instants de l'érudit Antonio Bosio : alors qu'il est déjà très faible, il lui fait une saignée « pour que sa mort soit plus douce », dit-il. À la mort de Trouiller, sa veuve met en vente sa bibliothèque, et on découvre alors de nombreux ouvrages clandestins athées et impies.

Bibliographie : R. Pintard, *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, 1943.

TSCHIRNHAUS Ehrenfried Walther von

(1651-1708)

Philosophe allemand, un des initiateurs de l'Aufklärung. Il arrive à Leyde en 1668, à dix-sept ans, pour étudier la médecine et le droit. Il y reste sept ans, et fera d'autres séjours à Amsterdam en 1679, 1682, 1685, 1701. Ami de Huygens* et surtout de Spinoza*, il publie en 1687 la *Medicina mentis et corporis*, en latin, rapidement traduite en néerlandais et allemand (*Die curiöse Medecin*). Il s'y présente comme cartésien, mais ce n'est qu'une façade qui dissimule son spinozisme : Dieu est assimilé à la nature. Il n'existe qu'une seule substance, qui embrasse toute la réalité ; le libre arbitre n'est qu'une illusion ; le bien et le mal sont des notions relatives, qui recouvrent ce qui contribue à la conservation ou à la diminution de l'être. Dès 1688, Thomasius* attaque le livre de Tschirnhaus comme une œuvre de crypto-athéisme.

Bibliographie : J.-P. Wurtz, « Un disciple hérétique de Spinoza : Ehrenfried Walther von Tschirnhaus », Cahiers Spinoza, 1991.

TURMEL Joseph

(1859-1943)

Exégète et théologien français, né à Rennes. Sujet brillant, il étudie au grand séminaire de Rennes et à la faculté catholique d'Angers. Ordonné prêtre en 1882, il devient professeur au grand séminaire de Rennes, mais dès cette époque il éprouve des doutes. « L'Église m'apparaissait comme un éteignoir et les exégètes catholiques me semblaient condamnés au charlatanisme. Ma foi vivait encore... mais un ver intérieur commençait à la ronger », écrit-il dans son autobiographie à propos de l'année 1884. Son intelligence est rebutée par les incohérences de ce qu'il doit enseigner. Le 18 mars 1886, n'y tenant plus, il opère sa « conversion » à l'envers : il renonce à la foi, comme il le raconte en 1935 dans *Comment j'ai donné congé aux dogmes* : « Depuis plusieurs mois, la foi ne vivait plus dans mon esprit, mais c'est ce jour-là que j'ai constaté sa mort et que, averti par la putréfaction, j'ai expulsé de mon âme son cadavre. » C'était au début des vêpres : « d'un geste mécanique, j'ouvris mon bréviaire et je fis le signe de la croix pour commencer les vêpres. C'étaient les premières vêpres de saint Joseph. Cette fête évoqua les histoires de l'Enfance avec leurs contradictions irréductibles. D'un mouvement saccadé, je fermai mon bréviaire que j'avais eu à peine le temps d'ouvrir et je dis à mi-voix : ces récits sont des fables, la Bible est pleine d'impostures, la dogmatique chrétienne repose sur le néant ; je ne dirai plus le bréviaire ».

Pourtant, il continue à jouer son rôle de professeur au séminaire, prisonnier de sa fonction sociale, qui lui assure les moyens de vivre, et il ne veut pas décevoir sa mère et son entourage. Mais en 1892, un de ses élèves le trahit, et il est destitué, et relégué dans les fonctions d'aumônier des Petites Sœurs des pauvres. Il publie des articles critiquant l'immobilisme de l'Église en matière d'exégèse, ce qui lui vaut d'être déféré devant le Saint-Office en 1901. Cependant, toujours prêtre, il est considéré comme un des chefs de file du modernisme, et il se spécialise dans l'étude de l'histoire des dogmes. En 1904, il publie

dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuse* une *Histoire du dogme du péché originel*, dans laquelle il montre comment l'Église, tout en proclamant l'invariabilité de sa doctrine, ne cesse de renier des croyances qu'elle déclarait autrefois intangibles, en présentant ses contradictions comme de simples développements du dogme, des adaptations au niveau de l'expression. Rien ne rebute les théologiens, capables de justifier tout et son contraire, d'autant plus facilement que le contenu de leur pseudo-science ne repose sur aucun fait. Le pape et les théologiens sont capables d'anathémiser aujourd'hui des positions qu'ils accepteront demain : « L'exemple classique est la définition du concile de Florence qui envoie dans l'enfer, *in infernum descendere*, les âmes des enfants morts sans baptême. » Il n'en est plus question aujourd'hui ; l'Immaculée Conception a été repoussée par de grands saints médiévaux avant de devenir un dogme au XIX^e siècle. L'Église a toujours en réserve les déclarations les plus divergentes sur tous les sujets, qu'elle peut ressortir au moment opportun pour justifier ses virages. Elle joue aussi sur les subtilités des définitions, ce qui permet par exemple de faire passer pour infaillibles des textes pontificaux dont on expliquera plus tard, quand ils seront devenus insoutenables, qu'en fait ils n'entraient pas vraiment dans le cadre des décisions infaillibles. Cette « opération fut faite sur le *Syllabus* par les catholiques libéraux qui, tout en déplorant dans l'intimité l'aveuglement de Pie IX, servirent au monde laïc une exégèse savante de la pièce pontificale et la transformèrent en une apologie mesurée de la civilisation moderne (ceci jusqu'à l'avènement de Léon XIII, car on découvrit alors que le *Syllabus* n'était pas un acte à proprement parler pontifical et on lui appliqua les règles de l'exégèse vulgaire). Le tout est de trouver la « clef ».

L'abbé Turmel combat l'Église de l'intérieur, publiant, sous une quinzaine de pseudonymes différents, des ouvrages antireligieux et anticléricaux, mais toujours basés sur une science exégétique impeccable : « Pendant que j'adhérais extérieurement aux dogmes, j'ai, sous mes multiples pseudonymes, travaillé à les ruiner... Je m'efforçais de mettre en relief l'opposition qui existe entre l'histoire et les définitions de l'Église... Protégé par le pseudonymat, je pouvais prolonger la guerre longtemps sans être arrêté par les chacals du Saint-Office ; en fait, je l'ai prolongée pendant plus de vingt ans. »

De plus en plus suspect, il est enfin démasqué, et excommunié en novembre 1930. L'année suivante, il publie le premier volume de sa grande *Histoire des dogmes*. Vivant retiré, toujours en soutane, il collabore avec la Libre Pensée rennaise et produit des articles pour *L'Idée libre* d'André Lorulot. Toujours il se dit « prêtre. Historien des dogmes ».

Bibliographie : *J. Turmel*, Comment j'ai donné congé aux dogmes, *Herblay*, 1935 ; *F. Sartiaux*, Joseph Turmel, prêtre, historien des dogmes, *Paris*, 1931 ; *Actes du colloque* Actualité de l'œuvre anticléricale et antireligieuse de l'abbé Joseph Turmel, à l'occasion du soixantenaire de sa disparition, *M. Le Normand et M. Le Brix (dir.)*, *La Libre Pensée rennaise*, 2004.

TYRRELL George

(1861-1909)

Théologien anglican, converti au catholicisme. Devenu jésuite, il cherche à introduire les méthodes modernes dans l'exégèse, affirmant que jusque-là chaque époque a su adapter l'expression de la foi à la culture du temps. Cela vaut aussi pour les études théologiques. Il écrit en 1897 : « Je ne puis m'empêcher de croire que si l'on voulait étudier saint Thomas non comme une autorité, mais d'une façon critique et historique comme un génie, une telle étude serait déjà, à elle seule, un très précieux instrument d'éducation ecclésiastique. Si l'on parvenait à faire diverger le mouvement en cette direction, nous trouverions la vie et non plus la mort... En un mot, j'étudierais l'Aquinate comme j'étudierais Dante, afin que, connaissant bien l'esprit d'un autre âge du monde, nous puissions accroître notre connaissance de notre temps à nous. »

À une époque où l'Église se fige dans une opposition systématique aux idées modernes, les idées de Tyrrell sont jugées inacceptables, et c'est l'Église elle-même qui le pousse vers la sortie et vers l'incroyance. En 1906 il est chassé de l'ordre des Jésuites ; en 1907 il est privé des sacrements ; en 1909 on lui refuse une sépulture religieuse, et l'abbé Brémond est suspendu *a divinis* par l'évêque de Southwark pour avoir fait un signe de croix sur sa tombe.

Bibliographie : D.F. Wells, *The Prophetic Theology of George Tyrrell*, 1978.

TWAIN Mark (pseudonyme de Samuel Langhorne Clemens)

(1835-1910)

Écrivain américain, né à Florida dans le Missouri. L'auteur des *Aventures de Tom Sawyer* (1876) et des *Aventures de Huckleberry Finn* (1884) est un esprit fantasque et déroutant qui manie l'humour noir et sombre dans un profond pessimisme à la fin de sa vie (*Le Mystérieux Étranger*). Agnostique, il a écrit plusieurs nouvelles qu'il a renoncé à publier de son vivant dans lesquelles il fait état avec un esprit caustique de son incroyance. Ainsi dans *Fables of Man*, il raille ceux qui voient dans les merveilles de la nature l'œuvre d'un Dieu bon : « Prenez la mouche par exemple... Aucun d'entre nous n'aurait été capable de l'inventer, de la fabriquer, et personne n'aurait pensé qu'il était sage d'essayer, sauf sous un nom d'emprunt... Il y a beaucoup de mauvaise foi au sujet de la mouche. Dans toute l'histoire elle n'a pas un seul ami, personne ne songerait à empêcher son extermination. Et pourtant des milliards de personnes ont sans rougir béni la main qui l'avait faite. Auraient-ils pardonné à un homme qui aurait inventé un pareil animal ? »

Bibliographie : L. Lemonnier, Mark Twain, l'homme et l'œuvre, Paris, 1947.

TYSSOT DE PATOT Simon

(1655-1738)

Linguiste, mathématicien et romancier français, établi aux Pays-Bas, à Deventer. Fils de huguenots normands émigrés en Hollande en 1662, il mène pendant 47 ans une vie difficile de maître d'école puis de professeur de mathématiques. Il fréquente Bekker* et les spinozistes, et devient quasiment athée. « Il y a tant d'années, écrit-il dans une lettre de 1727, que je me promène dans les chemins vastes et éclairés de la géométrie, que je ne souffre qu'avec peine les sentiers étroits et ténébreux de la religion... Je veux de l'évidence ou de la possibilité partout. »

Il compose des romans philosophiques dans le but de diffuser le spinozisme, mais il les publie de façon anonyme : les spécialistes lui attribuent aujourd'hui les *Voyages et aventures de Jaques Massé* (1714), et *La Vie, les aventures et le voyage de Groenland du révérend père cordelier Pierre de Mésange* (1720). En 1722, il s'enhardit et publie sous son nom, dans le *Journal littéraire* de La Haye, un traité de 35 pages à propos de la chronologie biblique, dans lequel il traite celle-ci de « fable », et déclare qu'il ne faut pas prendre les écrits de Moïse à la lettre, car il s'exprime dans la langue du peuple, « s'accommode à leurs faiblesses, et parle à peu près leur langage, comme cela est assez ordinaire dans l'Écriture ». En 1726 il franchit une nouvelle étape, en signant un livre de plus de 1 000 pages, les *Lettres choisies*, prenant la défense de Spinoza* contre les « Tartuffes », et rejetant l'immortalité de l'âme et les miracles. La sanction est immédiate : il perd tous ses emplois et est expulsé pour « athéisme ». Il passe le reste de sa vie dans la misère.

Si personne de son vivant ne lui attribue la paternité des *Voyages et aventures de Jaques Massé*, ce roman est reconnu dès le début du XVIII^e siècle comme une œuvre athée. Il raconte, de façon classique, comment ce voyageur arrive sur une île après un naufrage ; il y trouve une société idéale heureuse à laquelle il tente d'exposer la religion chrétienne. Le récit en fait ressortir toutes les absurdités, et les sages

en concluent qu'il s'agit de « fictions fort mal concertées », et très immorales, avec ce dieu stupide qui crée et qui ensuite jette sa création au feu éternel. Puis Jaques Massé, fait prisonnier par les musulmans, rencontre un Gascon converti à l'islam, mais qui en fait est un athée qui cache son incroyance pour avoir la paix. Enfin, le livre contient une « fable des abeilles », qui parodie l'histoire du péché originel, de l'Incarnation et de la Rédemption, en la plaçant dans le règne animal, et en montre l'incohérence. Ce roman athée devient rapidement l'un des livres clandestins les plus recherchés par les amateurs, avec trois éditions hollandaises de 1714, 1717, 1734, une française en 1742, trois anglaises en 1732, 1743, 1760, deux allemandes en 1737 et 1751.

Le *Voyage de Groenland* est de la même veine. L'ex-moine Pierre Mésange arrive dans une société troglodyte du Groenland, organisée suivant les principes philosophiques spinozistes, qui considèrent que Dieu et la Nature ne font qu'un : « Il est partout, il remplit tout, il est en tout ; hors de lui et sans lui il n'y a absolument rien qui existe. » Dans cette société les femmes sont les égales des hommes et la philosophie règle tous les rapports humains.

Bibliographie : R. Trousson, « Simon Tyssot de Patot », introduction à La Vie, les aventures et le voyage de Groenland, Genève, 1979 ; S. Tyssot de Patot, Voyages et aventures de Jaques Massé, éd. A. Rosenberg, Paris-Oxford, 1993.

ÜBERWEG (ou UEBERWEG) Friedrich

(1826-1871)

Philosophe allemand, qui hésite longtemps entre spiritualisme et matérialisme, avant de se décider pour ce dernier. Friedrich-Albert Lange, qui l'a bien connu, lui consacre de longs développements à la fin de son *Histoire du matérialisme*, sur les conseils du docteur Czolbe, qui lui écrit le 17 août 1871 : « Il était, dans tous les sens, athée et matérialiste prononcé... Il appartient essentiellement à votre *Histoire du matérialisme* et il est, pour moi, une preuve éclatante de la folie de certains théologiens et philosophes, qui veulent que l'ignorance, la stupidité et la vulgarité soient les fondements du matérialisme. Vous agiriez complètement dans le sens d'Ueberweg en le rangeant parmi les matérialistes. »

Überweg garde cependant une certaine nostalgie du religieux. S'il condamne les « jongleries » du christianisme, il apprécie l'influence des religions sur l'art, et écrit : « Je ne prétends pas que par son essence la religion doive persister dans l'état d'enfance. Pas d'autre “dogmatique”, pas d'autre “catéchisme” que l'enseignement de l'histoire universelle et de l'histoire naturelle exposées avec concision, dirigeant les regards vers l'ensemble, vers l'ordre de l'univers, et couronnant ainsi l'enseignement scolaire. »

Bibliographie : F.-A. Lange, *Histoire du matérialisme*, Coda, Paris, 2004.

UNAMUNO Miguel de

(1864-1936)

Poète et philosophe espagnol, né à Bilbao. Élevé dans un christianisme puritain, il est obsédé par l'idée de la faute. Il tente d'abord de concilier la raison et la foi, mais se rend bientôt compte que la tâche est impossible. La lecture de Kant* et d'Herbert Spencer* le persuade que la raison théorique prouve la non-existence de Dieu et est incapable d'établir l'immortalité de l'âme. Dès lors, surtout à partir d'une crise douloureuse en 1897, il vit dans une angoisse et un déchirement continuel, qu'il exprime en 1913 dans *Le Sentiment tragique de la vie*. La vie est « vouloir croire », flot continu, diversité ; la raison, universelle, permanente, froide et logique, est l'ennemie de la vie. La raison prouve que la vie et la foi sont absurdes ; la vie croit en la foi, justement parce qu'elle est absurde : « Toute tentative d'accord et d'harmonie persistante entre la raison et la vie, entre la philosophie et la religion est impossible. Et la tragique histoire de la pensée humaine n'est autre que la lutte entre la raison et la vie. Telle est l'histoire de la philosophie, inséparable de celle de la religion. »

L'existence humaine, c'est ce déchirement continu entre le désir vital de croire et l'impossibilité logique de croire. C'est ce qui apparaît aussi dans *L'Agonie du christianisme* (1924). C'est ce qui fait de tout homme un Don Quichotte.

Bibliographie : P. Emmanuel, « La théologie quichottesque de Unamuno », *Esprit*, sept. 1956.

VACHEROT Étienne

(1809-1897)

Philosophe et homme politique français, né à Torcenay, près de Langres. Directeur d'études à l'École normale supérieure, c'est un représentant de l'éclectisme philosophique. Considérant que la religion est un phénomène dépassé, en raison des progrès de l'humanité, il cherche à fonder une métaphysique positiviste.

En 1844, dans un mémoire sur la philosophie des théologiens alexandrins, il présente le christianisme comme un avatar du néoplatonisme, et est immédiatement accusé d'athéisme par l'abbé Joseph Gratry. En 1858, dans *La Métaphysique et la science, ou Principes de métaphysique*, il se félicite du succès de la science des religions, qui met ces dernières sur un pied d'égalité et les soumet aux lois de l'esprit humain. Il tente de recréer une théodicée, de reconstruire un Dieu sur les ruines du Dieu des religions. Perfection et réalité, écrit-il, sont incompatibles ; le Dieu parfait n'est qu'un idéal, un être de raison, l'idée du monde, et le monde est la réalité de Dieu. Dans ce sens, la science des religions peut, d'après lui, éviter de tomber dans l'athéisme.

Bibliographie : L. Ollé-Laprune, Étienne Vacherot, Paris, 1898.

VAIRASSE ou VAIRESSE ou VEIRAS Denis

(1635-1696)

Écrivain français, né à Alès. Huguenot, il est d'abord soldat, puis avocat. Il passe en Angleterre en 1665, et il y fréquente Locke*. Après un séjour en Hollande en 1672, il revient à Paris, et publie anonymement à Londres en 1675 une utopie, *The History of the Sevarites*, traduite en 1677 : *Histoire des Sévarambes*.

Au cours d'un voyage fictif dans les mers du Sud, le capitaine Siden, ex-avocat, arrive chez un peuple crédule et superstitieux, auquel un imposteur, Omigas, synthèse de Moïse et de Jésus, a fait croire « par diverses ruses et faux miracles » qu'il était Dieu. Il raconte qu'il a des révélations ; il guérit des faux malades qu'il a payés ; il rend son visage lumineux par un tour de magie ; il est suivi par un petit groupe de disciples et de femmes, et il persuade la foule crédule de chasser son ennemi. Puis Siden arrive au pays des Sévarambes, un peuple raisonnable, où on pratique une religion solaire, exposée par le sage Scroménas : le monde est éternel et infini, et en lui matière et esprit sont unis. L'esprit individuel, émanant du grand Tout, anime le corps jusqu'à la mort, puis passe en un autre. Le grand Tout, ou Être Suprême, est adoré sous la forme de son ministre, le Soleil. La religion se réduit à quelques cérémonies manifestant la reconnaissance des hommes envers la nature et ne comporte pas de dogmes. Le sage Scroménas explique aussi combien les confessions particulières, avec leur fanatisme et leurs préjugés, sont néfastes à l'humanité. Le livre de Vairasse, qui diffuse un panthéisme de type spinoziste, est un des succès de la littérature clandestine des premières Lumières.

Bibliographie : P. Hazard, *La Crise de la conscience européenne 1680-1715*, Paris, 1961.

VALÉRY Paul Ambroise Toussaint Jules

(1871-1945)

Écrivain français, né à Sète. Après des études de droit, il occupe des emplois variés, au ministère de la Guerre, à l'agence Havas entre autres. Mais, esprit tourmenté, il vit essentiellement dans son monde intérieur, dont il exprime les détours dans d'innombrables articles, poèmes et essais qui lui valent la notoriété littéraire : élu à l'Académie française en 1927, il devient professeur de poétique au Collège de France en 1936.

Ses *Cahiers* témoignent d'une forme d'agnosticisme qu'on a pu qualifier d'« athéisme mystique ». Dieu appartient au domaine du rêve, un rêve qui envahit notre vie, mais qui ne correspond à rien de réel. L'inexistence de Dieu, confirmée par toute notre existence, crée un vide douloureux, cause de l'irréremédiable solitude de tout homme : « Seul. S'il y avait un Dieu, il me semble qu'il visiterait ma solitude, qu'il me parlerait familièrement au milieu de la nuit. Je n'aurais pas de gêne, avec lui, nulle honte. Je n'aurais que l'étonnement de sentir ce que j'ai de plus universel être un effet particulier... Il n'aurait pas besoin de mes simagrées, de mes craintes, de mes sacrifices, de mes élans forcés. Et il ne serait pas question ni de bien ni de mal, d'amour, de pitié, de faute, ni de contrition, de salut ni de récompense, mais seulement de tendresse et de lueurs entre nous. Ce serait une immense confiance, non seulement de moi en lui, mais de lui en moi, et je me sentirais si infiniment compris et conçu par l'absolu, et, en somme, si véritablement créé par cette Personne que tout serait acceptable et accepté. »

Ce texte est de 1922. Trente ans auparavant, en 1891, Paul Valéry croyait encore en une sorte de présence divine intérieure : « La plus grossière des hypothèses est de croire que Dieu existe objectivement... Oui ! il existe, mais en nous... Dieu est notre idéal particulier, Satan, ce qui tend à nous en détourner. » Ce fantôme finira lui-même par se dissiper, laissant l'esprit face au néant dans une solitude absolue.

Bibliographie : M. Bémol, Paul Valéry, Paris, 1949 ; A. Rouart-Valéry, introduction aux Œuvres de Paul Valéry, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1957.

VALLÉE Geoffroy

(1550-1574)

Étudiant libertin, né à Orléans, fils d'un contrôleur des domaines du roi. Fréquentant les milieux de la jeunesse épicurienne de Paris, il publie en 1573 un court libelle, *La Béatitude des chrétiens ou le fléau de la foi*. Les religions, dit-il, en imposant une croyance aveugle, abrutissent les individus. « Toutes les religions ont observé d'ôter à l'homme la félicité du corps en Dieu, afin de le rendre toujours plus misérable et garder le meilleur pour ceux qui les ont inventées. » La pire est la religion catholique, ennemie de l'intelligence. Le catholique est « privé d'intelligence, de raison, de justice, de vérité et amitié. Et on peut le dire tout à fait bête, ne prenant conscience de rien, ayant l'entendement en Dieu tellement occupé de crainte et de peur. Car, à craindre Dieu, l'homme en perd l'intellect, et il ne lui reste que cet entendement bestial et terrestre, comme à la bête. Et il en demeurera toujours tel, colère, fou, méchant et malheureux ». Le protestant a un peu plus d'esprit critique, mais globalement « le pauvre chrétien est bien en droit de s'estimer le plus misérable parmi tous les hommes de la terre, parce que son salut, son paradis, son repos, sa condition, sa béatitude, sa félicité sont fondés sur l'ignorance et la méconnaissance que représentent sa croyance et sa foi. Et bien qu'ils affirment toujours qu'ils savent et connaissent, c'est un savoir de bête, de perroquet ». Le sceptique est plus clairvoyant, mais il peut devenir cynique et égoïste. Quant à l'athée, il est lui aussi obscurantiste, se fiant sans réfléchir à des croyances philosophiques.

Vallée ne se présente donc pas comme athée. Il dit croire en un dieu qui se confond avec l'intellect, un dieu qui « veut tout avoir et être connu en tout. Lui qui est si grand se connaît par les grandes sciences ». On l'atteint par la connaissance. Pour les autorités cependant, cela équivaut à de l'athéisme pur et simple. Arrêté, Geoffroy Vallée est condamné à mort, sur l'insistance de l'évêque de Nevers, Arnaud Sorbin, un des plus fanatiques artisans de la Saint-Barthélemy. Geoffroy Vallée est pendu et brûlé le 9 février 1574, à

vingt-quatre ans.

Bibliographie : R. Vaneigem, La Résistance au christianisme. Les hérésies des origines au XVIII^e siècle, Paris, 1991 ; préface de L'Art de ne croire en rien, Paris, 2002.

VALLÉE DES BARREAUX Jacques

(1599-1674)

Poète libertin français. Ancien disciple de Cremonini à Padoue, c'est un sceptique, pour qui la raison ne sert qu'à nous faire prendre conscience de notre misère. Nous sommes entourés par une nature aveugle et cruelle, avec le néant comme seule perspective : « On pleure, l'on gémit, l'on souffre, et faible et fort,/ Pendant le cours fatal d'une vie incertaine,/ Par quels fâcheux chemins au cercueil on nous traîne,/ Pauvreté, maladie, et puis survient la mort./ D'un sommeil éternel la mort sera suivie,/ J'entre dans le néant quand je sors de la vie,/ Ô déplorable état de ma condition ! »

Guy Patin* dit de lui en apprenant sa mort : « On me vient de dire que Des Barreaux est mort, belle âme devant Dieu, s'il y croyait ! Au moins, il parlait bien comme un homme qui n'avait guère de foi pour les affaires de l'autre monde. Sa conversation était bien dangereuse. Des Barreaux a vécu de la secte de Crémonin ; point de soin de leur âme. »

Bibliographie : A. Adam, Les Libertins au XVIII^e siècle, Paris, 1964.

VALLONE Yves de

(1666-1705)

Réfugié français en Hollande, et propagateur des idées spinozistes. Placé à quinze ans dans un monastère bénédictin à Paris, il prend l'habit, puis le rejette dix ans plus tard après avoir médité Malebranche*. Il s'enfuit en Suisse, puis en Allemagne, où il se convertit au calvinisme en 1697. Puis il passe aux Provinces-Unies en 1700, et s'établit à Zwolle où il vit d'un emploi de maître d'école. À ce moment il a perdu la foi, et commence à rédiger un traité intitulé *La religion du chrétien conduit par la raison éternelle*.

Le ton est beaucoup plus direct que dans les autres écrits de ce genre, car, déclare Vallone dans son « Avertissement », le traité n'est pas destiné à la publication, ce qui rend superflues les précautions de langage. Il prévient toutefois que s'il n'a pas le temps de le brûler avant sa mort, ceux qui le liront devront réfléchir honnêtement au contenu avant de le condamner. Effectivement, Vallone meurt prématurément, laissant son manuscrit inachevé. Il devient une pièce de choix pour les collectionneurs d'écrits clandestins, et seuls trois exemplaires subsistent, tous à Vienne : l'un a appartenu au prince Eugène, et les deux autres à son secrétaire Hohendorf*.

Le contenu est un spinozisme penchant vers l'athéisme : il admet certes l'existence d'une intelligence universelle qui anime de l'intérieur la matière, mais il rejette toute idée de révélation et d'immortalité de l'âme. Jésus était simplement un prédicateur éloquent.

Bibliographie : J. O'Higgins, Yves de Vallone : the making of an "esprit fort", *La Haye*, 1982.

VAN DALE Anthonie

(1638-1708)

Médecin hollandais, doyen du collège médical d'Haarlem, il mène un combat acharné contre les charlatans dans le domaine médical, ce qui l'amène à lutter contre toutes les formes de superstition, de magie, de croyance en la sorcellerie. Dans un gros ouvrage de 1687, le *Verhandeling van de oude orakelen der heydenen*, il montre que tous les oracles grecs et romains de l'Antiquité païenne n'étaient que d'habiles tromperies destinées à exploiter la crédulité populaire dans le but de servir les intérêts de la classe dirigeante. Ces oracles proliféraient en Béotie, ce qui a contribué à la réputation de stupidité des Béotiens. Les nombreux exemples fournis par van Dale seront exploités par Fontenelle* pour son *Histoire des oracles*.

Inévitablement, Van Dale est amené à étendre sa critique aux faux miracles et diverses superstitions du christianisme, comme « les images qui transpirent et 10 000 autres idioties du même type ». De plus, dit-il, les anciens oracles n'ont rien à voir avec le diable, et n'ont pas cessé après la venue du Christ, comme le prétendaient les théologiens. Le parallèle entre superstitions païennes et chrétiennes est poussé très loin. Comme autrefois, écrit Van Dale, la foule est « servilement soumise » par les Églises et les sectes à la croyance en « la magie, les sorcières et la sorcellerie, aux prodiges, miracles, divination et aussi aux fantômes et aux exploits prétendument réels et surnaturels du diable ». Les philosophes qui combattaient cette crédulité étaient accusés d'athéisme, ajoute-t-il. Et c'est ce qui lui arrive, comme il fallait s'y attendre. L'érudit allemand Georg Moebius (1616-1697) qualifie Van Dale d'impie, ennemi des Écritures et athée ; le poète de Rotterdam Joachim Oudaen (1628-1692) le soupçonne de vouloir détruire la croyance dans tous les êtres surnaturels et dans l'immortalité de l'âme, favorisant la diffusion d'écrits maudits comme le *De tribus impostoribus*. Van Dale est un « athée », écrit-il, ce dont se défend l'intéressé. Son cas illustre l'impossibilité d'établir une frontière entre la foi religieuse « respectable » et la superstition

stupide pure et simple.

Bibliographie : J.I. Israel, *Radical Enlightenment*, Oxford University Press, 2001.

VAN DALEN Anthony

(fin XVII^e siècle)

Agitateur religieux hollandais (à ne pas confondre avec le précédent), qui popularise les idées de Spinoza* à Amsterdam dans les années 1680. Haranguant la foule, il nie l'existence de Satan, des anges et des démons, la réalité des miracles. L'Écriture n'est qu'un tissu de fables adaptées à l'esprit superstitieux d'un peuple primitif pour maintenir « la paix, la tranquillité et la discipline ». Van Dalen provoque à plusieurs reprises la colère des consistoires de La Haye et d'Amsterdam.

Bibliographie : M. Wielema, « Een onbekende aanhanger van Spinoza. Antony van Dalen », *Geschiedenis van de Wijsbegeerte in Nederland*, IV, 1993.

VAN DEN ENDEN Franciscus

(1602-1674)

Écrivain hollandais devenu un des membres les plus influents des milieux athées d'Amsterdam après avoir été jésuite. En 1662, l'érudit danois Olaus Borch remarque : « Il y a ici des athées, et en particulier des cartésiens tels que van den Enden, Glasemaker », et il ajoute que pour ces « athées », Dieu « n'est rien d'autre que l'Univers ». L'écrivain radical Willem Goeree* rapporte de son côté que dans sa jeunesse il a connu Van den Enden, qui « colportait ses convictions d'incroyant aux jeunes et aux vieux et se vantait de s'être débarrassé des fables de la foi ».

Parmi les disciples de Van den Enden, le jeune Spinoza*, à qui il enseigne le latin. Les biographes de Spinoza pensent qu'il aurait largement contribué à orienter la pensée de ce dernier. Certains voient même en lui un « proto-Spinoza ». Les autorités d'Amsterdam lui interdisent en raison de son athéisme de s'entretenir publiquement de ses idées, qu'il fait donc circuler sous forme de manuscrits. Entre 1662 et 1664 il rédige les *Institutions politiques libres* (*Vrye Politijke Stellingen*), manifeste égalitariste et athée. Il plaide pour que le droit, la médecine, la science, la philosophie soient enseignés en langue vulgaire afin d'être accessibles à tous, et il collabore avec Peter Plockoy dans un projet de colonie en Amérique. En 1671, Van den Enden « fut tellement décrié à Amsterdam, à cause de son athéisme, qu'il fut obligé d'en sortir et de chercher fortune en France », dit une source anonyme. Il avait fait connaissance en Hollande avec des libertins français, Guiche et La Tréaumont, et il les rejoint à Paris, où il ouvre une école de latin. En 1674, âgé de 72 ans, il est mêlé à un vague complot antimonarchique. Arrêté, il est embastillé, torturé et pendu.

Bibliographie : W. Klever, « Proto-Spinoza Franciscus van den Enden », Studio Spinozana, VI, 1990.

VAN HATTEM (ou VAN HATTEN) Pontiaan

(1641-1706)

Prédicateur réformé de Zélande, interdit par les synodes en raison de ses positions spinozistes. En 1683, les facultés de théologie de Leyde et d'Utrecht condamnent ses écrits, qui sont tous brûlés à Middelburg en 1714. Pour Regius, c'est Descartes* qui est responsable de ses errements : « Van Hatten, qui a empoisonné une partie de la Zélande de son venin, était cartésien. »

Bibliographie : M. Wielema, « *Spinoza in Zeeland : the growth and suppression of popular spinozism (1700-1720)* », dans *Disguised and overt spinozism*, Van Bunge et Klever, éd., 1996.

VANEIGEM Raoul

(né en 1934)

Écrivain belge. Esprit révolutionnaire, critique radical de l'ordre mondial et de la société occidentale, dénonçant toutes les illusions, en particulier religieuses. Son athéisme militant s'exprime, entre autres, dans *De l'inhumanité de la religion* (2000) et dans *Rien n'est sacré, tout peut se dire* (2003). Sa vision pessimiste, donc lucide, de l'existence, se base notamment sur le constat de la crédulité et de la bêtise toujours renouvelées des foules qui se laissent endoctriner, « crétiniser » par les charlatans fondateurs de religions. Il a, dit-il, « le sentiment d'être embarqué dès la naissance dans une galère gouvernée par des fous, [qui] a fait rebondir de siècle en siècle, sur les vagues d'une désespérance sans cesse recommencée, l'idée du hideux trébuchet dont Moïse, Jésus et Mahomet avaient usé pour piéger les hommes ».

Bibliographie : P. Charles, Vaneigem l'insatiable, 2002 ; L. Six, Raoul Vaneigem. L'éloge de la vie affinée, 2004.

VANINI Lucilio, ou Giulio Cesare

(1585-1619)

Né à Lecce, en Italie du Sud, il suit des études de droit à Naples et à Padoue, où il se familiarise aussi avec les sciences physiques et la philosophie d'Aristote* et d'Averroès. Ordonné prêtre, dans l'ordre des Carmes, il manifeste très tôt un esprit indépendant, caustique et railleur, qui lui vaut une réputation d'hétérodoxie et bientôt d'athéisme. Inquiété par les autorités religieuses, il fait un séjour en Angleterre, où il se convertit un moment à l'anglicanisme avant de le critiquer, ce qui lui vaut quarante-neuf jours de prison (1614). Redevenu théoriquement catholique, il tente d'enseigner à Gênes, puis à Lyon (1615), séjourne en Suisse, aux Pays-Bas, s'établit en 1616 à Paris, où il est chapelain de François de Bassompierre. Ses idées suspectes lui valent les poursuites de la Sorbonne, en dépit de l'Imprimatur d'abord accordé à ses deux ouvrages : *Amphithéâtre de l'éternelle Providence* (1615) et *Des secrets de la nature* (1616). Il se réfugie alors à Toulouse, où il exerce l'emploi de précepteur. Mais, arrêté sur ordre de l'Inquisition pour athéisme et sodomie, il est condamné en 1619 à avoir la langue coupée, à être étranglé et brûlé, pour blasphème, impiété, athéisme, sorcellerie et corruption des mœurs. Ses ouvrages sont brûlés et mis à l'Index en 1623.

La pensée de Vanini est déroutante et est encore aujourd'hui l'objet de controverses, en raison de la forme utilisée dans ses ouvrages, qui cultivent le paradoxe, la contradiction, la dérision et le dialogue, procédés destinés à contourner la censure. Dans l'*Amphithéâtre de l'éternelle Providence*, il annonce son intention de défendre celle-ci contre « les anciens philosophes, les athées, les épicuriens, les péripatéticiens, les stoïciens », alors que l'ouvrage consiste à exposer les idées de ces derniers, en se bornant d'écrire pour toute réfutation : « Laissons de côté les objections sans nombre qu'on pourrait opposer à un système si pleinement opposé à la raison. » Dans le même ouvrage, il met le christianisme en contradiction avec lui-même, soulève le problème du mal, les incohérences de l'idée de providence, fait l'éloge

de l'épicurisme et du naturalisme sous couvert d'une critique superficielle.

Même duplicité dans les dialogues *Des secrets de la nature*, qui rapportent une conversation imaginaire entre César, qui défend le point de vue athée, et Alexandre, qui est censé le réfuter mais dont les arguments sont de perfides remarques qui reprennent les critiques de la religion : « Croyons avec humilité aux saintes apparitions grégoriennes, car je ne suis pas de l'avis des athées qui traitent ces choses d'inventions faites par quelque petit prêtre pour soutirer de la monnaie aux dévotes. »

Vanini utilise les mêmes procédés pour se défendre devant le Parlement de Toulouse, qui n'est pas dupe. Le greffier Malenfant note qu'il exposait ses idées « d'abord comme des objections aux impiés auxquels il voulait répondre, mais ces réponses, il n'en apparaissait jamais, ou estoient si faibles que les clairvoyants jugeaient sainement qu'il voulait seulement enseigner sans danger sa damnable et réprouvée opinion. » Le *Mercure françois* déclare qu'il « glissoit sa pernicieuse opinion avec beaucoup de ruse. »

Les jugements portés sur Vanini reflètent cette ambiguïté. Pour Descartes* comme pour Voltaire*, il n'a rien d'un athée. C'est aussi l'opinion d'Arpe, qui publie en 1712 une *Apologie pour J.C. Vanini*, et de plusieurs théologiens luthériens au XVIII^e siècle. Par contre, pour les pères Garasse et Mersenne, pour Grammont, pour Gilbert Voët, professeur à Utrecht, pour le ministre protestant Jacques Saurin, c'est un abominable impie. Le curé Meslier* voit en lui un précurseur de son propre athéisme.

En l'absence d'arguments décisifs, on pense aujourd'hui que Vanini était probablement un panthéiste naturaliste comme il y en avait beaucoup en Italie à son époque, croyant à l'unité de l'Être, qu'il hiérarchisait en cinq niveaux, depuis l'Intelligence supérieure créatrice des formes (Dieu), jusqu'aux âmes végétatives, en passant par les intelligences (astres), les esprits humains ou âmes rationnelles, les âmes sensibles. Le Christ était un homme bon et habile, qui voulait établir le règne de la vertu, mais les lois morales ne sont que des inventions humaines pour maintenir le peuple dans l'obéissance.

Bibliographie : Œuvres philosophiques de Vanini, éd. et trad. M.-X. Rousselot, Paris, 1842 ; D. Foucault, Un libertin dans l'Europe baroque : Giulio Cesare Vanini (1585-1619), Paris, 2003.

VARRON Marcus Terentius Reatinus Varro

(– 116 - – 27)

Écrivain polygraphe et homme politique romain, né à Reate (Rieti). Sa carrière politique fut assez limitée. Partisan de Pompée, il se rapproche ensuite de César, qui lui confie en – 47 la charge d'organiser la bibliothèque de Rome. C'est en effet un esprit encyclopédique, auteur d'une étonnante prolixité (il aurait écrit 620 ouvrages, dont on connaît 74 titres, mais seuls des fragments subsistent). Proscrit par Antoine puis gracié par Octave, il se consacre ensuite exclusivement à l'étude.

Son immense culture fait de lui presque naturellement un agnostique relativiste. Dans les *Antiquités divines* et les *Antiquités romaines*, il esquisse une étude des religions en donnant une interprétation philosophique des mythes. D'après Augustin, Varron serait panthéiste : « Dans les remarques préliminaires de Varron sur la théologie naturelle, il déclare que, d'après lui, Dieu est l'âme du monde ou, comme disent les Grecs, du Cosmos, et que ce monde lui-même est Dieu » (*La Cité de Dieu*, VI, 6).

Bibliographie : G. Boissier, *La Vie et les ouvrages de M.T. Varron*, Paris, 1861.

VAUQUELIN DES YVETEAUX Nicolas

(1567-1649)

Humaniste français, né à la Fresnaye-en-Sauvage, près de Falaise. Fils d'un président au siège présidial de Caen, assez bon poète, il reçoit une bonne éducation, devient lieutenant général du baillage de Caen en 1595, et précepteur du duc de Vendôme en 1601. C'est pour son élève qu'il rédige en 1604 un long poème de 326 vers, l'*Institution du Prince*. Le texte choque les dévots en raison de son orientation déiste : il recommande de ne pas suivre les confessions particulières mais d'adorer un Être éternel, Dieu de tous les hommes.

Vauquelin a dès lors une réputation d'incroyant. Un pamphlet, les *Bastons rompus sur le Vieil de la Montagne*, l'accuse d'écrire des « sales couillonneries » ; Guez de Balzac dit de lui : « Ce bonhomme est un des restes de la cour paillarde, et un des nourrissons de M. Desportes, de la religion duquel il est dit dans le Catholicon : aussi athée que le poète de l'Amirauté. » D'après Tallemant des Réaux cependant, cette flatteuse réputation est exagérée : « On l'a accusé de ne croire que médiocrement en Dieu. Je ne lui ai jamais pourtant ouï dire d'impiétés. Il est vrai que je ne l'ai connu que deux ans avant qu'il mourût. On l'accusait aussi d'aimer les garçons. »

En 1609, il est choisi par Henri IV comme précepteur du dauphin, le futur Louis XIII, et cette nomination fait scandale. Il perd sa place dès 1611. Épicurien sceptique plutôt qu'athée, il choque encore en 1645, à 77 ans, par un sonnet dans lequel il parle de « vivre en Sardanapale ».

Bibliographie : A. Adam, Les Libertins au XVII^e siècle, Paris, 1964.

VAUVENARGUES Luc de Clapiers, marquis de

(1715-1747)

Moraliste français, né à Aix-en-Provence. Contraint de quitter l'armée à vingt-huit ans, en 1743, après avoir eu les jambes gelées pendant la campagne de Bohême, puis accablé de maux physiques, il se réfugie dans l'étude, consignant dans les *Réflexions et maximes* sa conception héroïque de l'existence, avant de mourir prématurément à trente-deux ans.

Déiste ou panthéiste, il accorde peu d'importance à la religion. Rejetant implicitement la notion de péché originel, il reproche au christianisme de négliger la vie présente au profit d'une très hypothétique vie future. Pour lui, ce qu'on appelle Dieu, ce n'est ni le créateur ni le juge, c'est la totalité de la nature, dont l'homme fait partie et qui détermine entièrement son existence. Le libre arbitre est une illusion : « On n'a point de volonté qui ne soit un effet de quelque passion ou de quelque réflexion, donc l'homme ne peut agir que par les lois de son Dieu (la nature). » Le bien et le mal sont des notions relatives, et les hommes sont nécessairement amenés à s'opposer les uns aux autres. Vauvenargues est inspiré à la fois par Hobbes* et par Spinoza*.

Bibliographie : G. Lanson, *Le Marquis de Vauvenargues*, Paris, 1922 ; rééd. 1970.

VERA Augusto

(1813-1885)

Philosophe italien. Dans la droite ligne de Hegel*, il considère que philosophie et religion sont toutes deux des expressions de l'Esprit absolu, exprimant sous une forme différente le même contenu. Mais la religion n'est qu'une étape, qui mène à la philosophie et doit être dépassée par elle. Il n'y a pas antagonisme entre les deux : la religion disparaîtra, remplacée par la philosophie, dans laquelle l'Esprit se réalisera pleinement. Cette conception équivaut à un athéisme de fait.

Bibliographie : A. Vera, Philosophie de la religion, Paris, 2 vol., 1876-1878.

VERLET Henry (pseudonyme de Louis-Joseph Place)

(1847- ?)

Révolutionnaire français, blanquiste, membre de l'Internationale. En 1869, il participe à Naples à l'anti-Concile, réunion des libres penseurs européens, où il se distingue par ses positions athées extrêmes. En novembre 1870, dans *La Patrie en danger*, il prône l'élimination « des vieux fétiches et des pieuses idolâtries », et, pour « opposer une digue aux envahissements de la bande noire », il propose de créer des sections de libres penseurs dans chaque arrondissement de Paris, sous la direction d'un Conseil central de la libre pensée. Les statuts de l'association demandent l'établissement d'un enseignement « exclusivement laïc et matérialiste... Considérant que l'idée de Dieu est la source et le soutien de tout despotisme et de toute iniquité ; considérant que la religion catholique est la personnification la plus complète et la plus terrible de cette idée ; que l'ensemble de ses dogmes est la négation même de la société, l'Association des libres penseurs de Paris s'engage à travailler à l'abolition prompte et radicale du catholicisme, et à poursuivre son anéantissement par tous les moyens compatibles avec la justice, en comprenant au nombre de ces moyens la force révolutionnaire qui n'est que l'application à la société du droit de légitime défense ».

Ayant participé à la Commune de 1871, il est condamné à la déportation.

Bibliographie : *H. Verlet*, Le Peuple et la Révolution. L'athéisme et l'Être Suprême, Paris, 1869.

VIAU Théophile de

(1590-1626)

Poète français, né à Clairac-en-Agenais. Il étudie la médecine et mène une vie de débauche pendant sa jeunesse et son adolescence. Il suit une troupe de comédiens errants, puis passe deux ans en Hollande avec Guez de Balzac (1613-1615). Revenu à Paris, il défraie la chronique par ses vers licencieux et ses déclamations blasphématoires à la taverne de la Pomme de Pin, proclamant qu'il veut vivre selon la nature. Puis il sert comme majordome dans la maison du comte de Candale, et du comte de Montmorency à partir de 1619. Il ne garde rien de son éducation protestante, et laisse apparaître dans ses poésies un naturalisme panthéiste et mystique, croyant à l'existence d'une énergie mystérieuse dans la nature. Pour lui, l'homme naît de la matière et n'est qu'un animal parmi des autres : « Il ne faut recognoistre autre Dieu que la nature, à laquelle il se faut abandonner entièrement et, oubliant le christianisme, la suivre en tout comme une beste. » C'est ainsi que ses juges de 1623 résument sa pensée, qui ne constitue pas un système réfléchi mais s'exprime en des écrits désenchantés, cyniques, empreints d'une exaspération blasphématoire.

Théophile de Viau est membre d'un petit groupe turbulent et devient vite le bouc émissaire des jésuites qui, à cette époque, tentent de pénétrer l'université de Paris et cherchent toutes les occasions de prouver leur zèle dans la lutte contre les hérétiques et les libertins. Aussi, lorsqu'en 1623 paraît le *Parnasse des poètes satiriques*, œuvre collective fortement marquée d'impiété, Théophile et quelques-uns de ses compagnons sont décrétés d'arrestation. Isolé comme meneur, il est condamné par contumace et doit s'enfuir. Retrouvé et jugé, il voit sa condamnation commuée en bannissement, mais sa santé, ébranlée par l'emprisonnement, le trahit, et il meurt en 1626.

Bibliographie : A. Adam, Théophile de Viau et la libre pensée française en 1620, Paris, 1935.

VICO Giambattista

(1668-1744)

Philosophe italien, né à Naples, où il enseigne la rhétorique à partir de 1699. Auteur de plusieurs ouvrages de droit et de pédagogie, il est surtout connu pour la publication de la *Scienza nuova* (Science nouvelle) en 1725, remaniée en 1730 et 1744, dans laquelle il expose sa conception de l'évolution de l'esprit humain.

Cette œuvre a donné lieu à des interprétations divergentes. Comme Vico fait de la « divine providence » l'agent de développement de la raison humaine, certains ont vu en lui un bon catholique. D'autres, avec des arguments convaincants, pensent que la « divine providence » n'est qu'une couverture utilisée par Vico, qui enseigne dans une ville sous le contrôle de l'Inquisition et où plusieurs condamnations récentes incitaient à la prudence. Ainsi, pour Jonathan Israel, « une lecture attentive de la *Scienza nuova* convaincra rapidement le lecteur objectif que Vico n'utilise pas une seule fois le terme "divine providence" dans le sens clair d'action transcendante, surnaturelle. Alors que Vico qualifie ce processus collectif universel de "divin", il s'avère à l'examen que ce mécanisme civilisateur, immanent à toute société, est dans son système un concept encore moins théologique que chez Voltaire* ». Derrière cette « métaphore ironique », Vico décrit un processus purement humain, à mi-chemin entre « le très peu théologique matérialisme indéterministe épicurien, et le non moins répréhensible matérialisme stoïcien ». Dans sa conception du développement de l'esprit humain, pas de miracles, très peu d'allusions à la Bible et à Jésus, pratiquement rien au sujet du christianisme. La « divine providence » est « un simple stratagème rhétorique utilisé pour introduire clandestinement une conception entièrement séculière du processus historique », qui annonce ce que Boulanger* et Condorcet* feront à visage découvert. Vico montre comment l'esprit humain, par la raison, se dégage progressivement de la gangue des superstitions de ses origines primitives.

Bibliographie : *D.P. Verene, Vico's Science of the Imagination, New York, 1981; N. Badaloni, Introduzione a G.B. Vico, Milan, 1961; G. Tagliacozzo (dir.), Giambattista Vico. An International Symposium, Johns Hopkins Press, Baltimore, 1969.*

VINCI Léonard de

(1452-1519)

Peintre, ingénieur, sculpteur italien, né à Vinci, près de Florence. Le génie de Léonard et ses réalisations ont fait de lui une icône presque surhumaine. L'attention s'est focalisée sur ses exploits techniques et ses œuvres picturales, laissant dans l'ombre ses conceptions métaphysiques, qui sont plus proches du naturalisme sceptique que du christianisme. L'exécution de scènes religieuses et le conformisme de façade ne doivent pas faire oublier que Léonard est pénétré de la philosophie néoplatonicienne de Marcile Ficin, et que ses études des phénomènes naturels et de l'anatomie l'amènent à un matérialisme implicite, qui n'a pas échappé à Nietzsche* : « Fondamentalement, Michel-Ange aurait dû détruire le christianisme au nom de son idéal ! Mais il n'était pas assez penseur et philosophe pour cela. Léonard de Vinci, seul peut-être parmi les artistes, a eu un regard réellement surchrétien. »

Léonard de Vinci écrit dans ses carnets : « Celui qui dans la discussion a recours à l'autorité se sert non pas de l'intellect mais de la mémoire. » Les phénomènes naturels ont des causes naturelles : c'est ainsi qu'il rejette le recours au déluge biblique pour expliquer la présence des fossiles dans la montagne, en montrant scientifiquement l'impossibilité d'une telle hypothèse. Dans son *Quatrième Traité d'anatomie*, il refuse de se prononcer au sujet de l'âme, laissant, non sans ironie, ce délicat problème à ceux qui « savent tous les secrets » : « Quant au reste de la définition de l'âme, je l'abandonne à l'imagination des Frères, pères des peuples, qui, par inspiration, savent tous les secrets. Je laisse de côté les Écritures sacrées, parce qu'elles sont la souveraine vérité. » Découvrant dans la nature un esprit présent à la totalité de l'Univers, Léonard semble bien s'inscrire dans un courant panthéiste.

Dans ses *Vies des artistes*, Vasari le range clairement parmi les impies : « Il en vint à une conception si hérétique qu'il ne s'assujettissait à aucune religion, estimant d'aventure beaucoup plus

être philosophe que chrétien. » Il ne se préoccupe de religion que quelques mois avant sa mort : « Dans sa vieillesse, Léonard fut malade pendant plusieurs mois, et sentant qu'il approchait de la mort il décida de se renseigner sérieusement sur les doctrines de la foi catholique et de la bonne et sainte religion chrétienne. » Ce qui implique qu'il y était jusque-là indifférent.

Bibliographie : J.-R. Charbonnel, *La Pensée italienne au XVI^e siècle et le courant libertin*, Paris, 1917.

VIRCHOW Rudolf Ludwig

(1821-1902)

Médecin et homme politique allemand, né à Schivelbein, en Poméranie. Après avoir participé à la révolution de 1848, il enseigne à l'université de Würzburg puis à Berlin. Il est un des fondateurs de l'anatomie pathologique, et prône une médecine sociale. Très dévoué, il travaille à l'hôpital de la Charité de Berlin.

Matérialiste et athée, il étudie notamment le phénomène de l'individualité, de ce qui fait que je suis moi, que j'en ai conscience, et que cette conscience persiste dans le temps alors que les éléments du corps se renouvellent. Il définit l'individu comme « une communauté unitaire dans laquelle toutes les parties concourent à un but homogène ou, comme on peut aussi l'exprimer, agissent d'après un plan déterminé », interne et immanent. Point n'est besoin pour cela du concept d'âme.

Bibliographie : F.A. Lange, Histoire du matérialisme, Coda, Paris, 2004.

VOGT Carl

(1817-1895)

Médecin et chimiste allemand, né à Giessen. Fils d'un professeur de médecine réfugié à Berne, il obtient lui-même son diplôme de médecine en 1839, et exerce à Neuchâtel. En 1845, il poursuit ses études à Paris et à Nice, et fait connaissance avec Marx*, Proudhon*, Bakounine*. Ces fréquentations renforcent son matérialisme athée. En 1848, alors qu'il est professeur à l'université de Giessen, il participe à la révolution et doit ensuite se réfugier à Genève, où il enseigne la zoologie. À ce titre, il est un des partisans enthousiastes de Darwin*, qui le remercie de son soutien dans l'introduction de son ouvrage sur *The Descent of Man*.

Vogt établit constamment le lien entre son matérialisme médical et son athéisme philosophique, qui se soutiennent mutuellement. Dans les *Lettres physiologiques*, il écrit que « les pensées sont au cerveau ce que la bile est au foie et l'urine aux reins ». Tous les phénomènes mentaux se réduisent à des processus physico-chimiques, comme il l'établit dans *Les Rapports du physique au moral*. En 1854, il invente l'expression « foi du charbonnier » pour désigner la crédulité aveugle des esprits enténébrés par les fumées des doctrines religieuses, ces « contes de fées absolument insoutenables » (*La Foi du charbonnier et la science*).

Bibliographie : J.-C. Pont, D. Bui, F. Dubosson, J. Lacki, Carl Vogt, science, philosophie et politique (1817-1895), Actes du colloque de 1995, Chêne-Bourg, 1998, collection Bibliothèque de l'histoire des sciences.

VOLDER Burchardus de

(1643-1709)

Scientifique et philosophe hollandais, ami de Spinoza* et maître de Mandeville*. Dans son enseignement, il reprend les idées spinozistes de substance unique et de déterminisme. Le seul guide de la vérité est le savoir scientifique, basé sur l'expérience interprétée par la raison philosophique. Autorité reconnue, il est consulté par de nombreux philosophes européens.

Bibliographie : W. Klever, *"Burchardus de Volder (1643-1709) : a crypto-spinozist on a Leiden Cathedra"*, Sources and Documents Relating to Early Modern History of Ideas, XV, 1988.

VOLNEY Constantin François Chasseboeuf, comte de

(1757-1820)

Philologue, orientaliste et historien français, né à Craon. Après des études de médecine à Paris, il se consacre aux langues orientales et au droit, fréquente d'Holbach*, Diderot*, Cabanis*, le salon de Mme Helvétius*, et il prend le patronyme de Volney, contraction de Voltaire* et Ferney. Après un voyage en Orient, il est élu député du tiers état de la sénéchaussée d'Anjou et publie des pamphlets s'attaquant à tous les cultes. Déiste et matérialiste, il s'oppose à l'introduction de toute formule religieuse dans la Déclaration des droits de l'homme. En 1793, dans *La Loi naturelle ou catéchisme du citoyen français*, il définit la loi naturelle comme « l'ordre constant et régulier par lequel Dieu régit l'univers ». Il fait un voyage aux États-Unis en 1795, et est nommé membre de l'Institut. Opposé au Concordat de 1801 avec le pape, il est écarté de la vie politique.

Bibliographie : E. Berger, Volney, étude sur sa vie et sur ses œuvres, Paris, 1852.

VOLTAIRE François Marie Arouet

(1694-1778)

Écrivain français, né à Paris. Personnage emblématique des Lumières du XVIII^e siècle, ennemi acharné des religions établies, de l'obscurantisme et du fanatisme religieux, poursuivant le clergé de ses sarcasmes et de ses invectives, il a longtemps été considéré comme l'incarnation d'une libre pensée dégagée de toute croyance au surnaturel et prônant une tolérance générale fondée sur une allergie à toute idée de foi religieuse. Cette image n'est pas fausse, mais doit être nuancée, car l'homme est complexe, et sa pensée a évolué. Un point fixe toutefois, qu'il faut rappeler d'emblée : loin d'être athée, Voltaire est un théiste forcené. L'homme qui a dit que « si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer » n'a cessé de combattre l'athéisme, autant et peut-être plus que le christianisme. Il a absolument besoin d'un dieu, pour des motifs sociopolitiques. Quand il dit qu'« il faudrait l'inventer », c'est exactement ce qu'il fait, en créant un dieu sur mesure, pas trop gênant pour les intellectuels, et suffisamment crédible pour que le peuple se tienne tranquille. Tentons de suivre son évolution en ce domaine.

Un théisme politique

Dans les années 1730, le déisme de Voltaire est tout à fait classique, basé sur le constat de l'ordre qui règne dans le monde. Une telle mécanique n'a pu se faire toute seule ; il a fallu un créateur, qui a mis dans la matière les germes de toutes choses. C'est le dieu de Newton et de Maupertuis*, l'Intelligence créatrice et raisonnable. Il le répète dans les *Lettres philosophiques*, le *Traité de métaphysique*, les *Éléments de la philosophie de Newton* (1734-1738). À cette époque, Voltaire est encore assez proche de l'abbé Pluche, « le sage auteur du *Spectacle de la nature* et de l'*Histoire du ciel* », cet « estimable auteur » qui explique tout par les causes finales.

En 1749, première alerte sérieuse : la *Lettre sur les aveugles* de Diderot*, dans laquelle Saunderson expose une conception

matérialiste. Voltaire proteste. Rassurez-vous, lui écrit Diderot : « je crois en Dieu, quoique je vive très bien avec les athées ». L'année suivante, c'est *L'Anti-Sénèque*, de La Mettrie*, l'auteur de *L'Homme machine*, héraut tapageur d'un athéisme intégral et jouisseur, que Voltaire déteste, le traitant de « fou », de « criminel », coupable de « rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu ». Dans sa colère, Voltaire dévoile ses véritables motivations : Dieu est nécessaire comme garant de l'ordre sociopolitique ; d'un côté, « un roi athée est plus dangereux qu'un Ravaillac fanatique » ; de l'autre, « la croyance des peines et des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin ». Gouvernants et gouvernés doivent croire en un Dieu juge, rémunérateur, pour calmer leurs velléités de tyrannie ou de révolte.

Encore faut-il éviter l'excès de superstition. Pour répandre l'image de son Dieu rationnel architecte de l'univers, Voltaire a recours à un allié improbable : l'abbé Meslier*, dont on a retrouvé l'énorme *Mémoire* posthume, furieuse attaque contre les religions. Quelle aubaine ! « Je ne crois pas que rien puisse faire plus d'effet que le testament d'un prêtre qui demande pardon à Dieu d'avoir trompé les hommes », écrit Voltaire à Damilaville en 1762. Et pour faire connaître la pensée de Meslier, il rédige et fait circuler, anonymement, l'*Extrait des sentiments de Jean Meslier*. Ce petit ouvrage est en réalité une véritable trahison du texte original, amputé des trois dernières preuves et présenté comme un écrit déiste, se terminant par ces mots : « Je finirai par supplier Dieu, si outragé par cette secte, de daigner nous rappeler à la religion naturelle, dont le christianisme est l'ennemi déclaré ; à cette religion sainte que Dieu a mise dans le cœur de tous les hommes, qui nous apprend à ne rien faire à autrui que ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes. » Le détournement est conscient : Voltaire utilise le nom de Meslier pour diffuser ses propres idées en retirant du texte les passages socialement subversifs et athées. Car le philosophe de Ferney n'éprouve aucune sympathie pour le philosophe d'Étrépigny, qui manque d'élégance d'esprit et de bon goût. Il écrit en 1762 : « Son écrit est trop long, trop ennuyeux, et même trop révoltant ; mais l'extrait est court, et contient tout ce qui mérite d'être lu dans l'original. » Voltaire, en toute mauvaise foi, fait de l'athée Meslier un déiste bon teint. Le curé ne risque pas de protester : il est mort depuis trente-trois ans.

Le Dictionnaire philosophique

En 1764, Voltaire expose enfin ouvertement sa profession de foi dans le *Dictionnaire philosophique*. Trois articles sont à retenir. La tonalité générale est le scepticisme. D'abord en ce qui concerne l'âme. La Bible n'en parle pas ; les théologiens et les philosophes ne sont pas

d'accord à son sujet : « On n'a pas fait moins de systèmes sur la manière dont cette âme sentira quand elle aura quitté son corps avec lequel elle sentait ; comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, et touchera sans main ; quel corps ensuite elle reprendra, si c'est celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingts. » L'âme est probablement immatérielle, mais en fait personne n'en sait rien : « Nous appelons âme ce qui nous anime. Nous n'en savons guère davantage, grâce aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, et ne s'embarrassent pas de l'être pensant ; l'autre quart cherche ; personne n'a trouvé ni ne trouvera. » De même qu'on n'a pas trouvé si la matière est créée ou éternelle, si le mouvement lui est essentiel ou non, ce qui produit la pensée, etc. Pour ce qui est de la foi, la définition est lapidaire : « La foi consiste à croire les choses parce qu'elles sont impossibles. »

Dans l'article « Athée, athéisme », Voltaire concède qu'il y a eu dans l'Antiquité des athées parfaitement moraux : les sceptiques, les épicuriens, « les sénateurs et les chevaliers romains étaient de véritables athées ». Une société formée d'athées est possible. Ceux qui le nient et traitent les Chinois d'athées se contredisent eux-mêmes. Les Chinois ne sont d'ailleurs pas athées, pas plus que « les Cafres, les Hottentots, les Topinambous ». Si ces derniers n'ont pas de dieux, ils n'en nient pas l'existence : « Ce sont de vrais enfants ; un enfant n'est ni athée, ni théiste, il n'est rien. » Dans l'Antiquité déjà, le terme a été galvaudé : « Tout philosophe qui s'écartait du jargon de l'école était accusé d'athéisme par les fanatiques et par les fripons, et condamné par les sots. » Ce fut le cas d'Anaxagore*, d'Aristide, de Socrate*. Plus récemment, l'odieux Garasse voyait des athées partout, et son confrère Hardouin a traité de la même manière Descartes*, Arnauld, Pascal, Nicole, Malebranche*. Quant à Vanini*, c'était « un pédant étranger sans mérite », mais il n'était certainement pas athée.

L'athéisme est cependant une « abominable et révoltante doctrine », c'est « un monstre très pernicieux dans ceux qui gouvernent ; il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place ». Sans doute l'athéisme vaut-il mieux que le fanatisme, mais il est plus nocif que la superstition : « Il est indubitable que, dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion, même mauvaise, que de n'en avoir point du tout. »

Les vrais athées ne sont pas les voluptueux qui, eux, ne pensent même pas à la religion ; ce sont « pour la plupart des savants hardis et égarés qui raisonnent mal, et qui, ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, et d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses et de la nécessité ».

La croyance en Dieu est nécessaire en politique : je ne voudrais pas

d'un roi athée, dit Voltaire, il me ferait tuer ; et si j'étais roi, je ne voudrais pas de courtisans athées, ils m'empoisonneraient. « Il est donc absolument nécessaire pour tous les princes et pour les peuples que l'idée d'un Être Suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur soit profondément gravée dans les esprits. » Mais, Dieu merci, l'athéisme, qui est dû aux impostures des prêtres qui nous avaient présenté une divinité absurde à partir des fables de l'Ancien Testament, est en recul : « Il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, etc., et que le blé ne vient point de pourriture. Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent ; et, comme l'a dit un auteur connu, un catéchisme annonce Dieu aux enfants, et Newton le démontre aux sages. »

Sceptique au sujet de l'âme, mais hostile à l'athéisme, Voltaire se présente donc comme un « théiste », une espèce de croyant dont il donne la définition suivante : « Le théiste est un homme franchement persuadé de l'Existence d'un Être Suprême aussi bon que puissant, qui a formé tous les êtres étendus, végétant, sentant et réfléchissant ; qui perpétue leur espèce, qui punit sans cruauté les crimes, et récompense avec bonté les actions vertueuses. Le théiste ne sait pas comment Dieu punit, comment il favorise, comment il pardonne, car il n'est pas assez téméraire pour se flatter de connaître comment Dieu agit, mais il sait que Dieu agit, et qu'il est juste. » Conception minimaliste et peu contraignante. Le ton général, répétons-le, est plutôt le scepticisme.

Un féroce ennemi de l'athéisme

À partir de 1765, l'attitude de Voltaire se durcit considérablement à l'égard de l'athéisme. Cela semble dû aux progrès de la théorie biologique de la génération spontanée, proposée par John Needham*. Damilaville lui expose cette nouvelle conception, dont le philosophe voit tout de suite qu'elle peut conduire à l'athéisme, car « si des animaux naissaient sans germe, il n'y aurait plus de cause de la génération ; un homme pourrait naître d'une motte de terre tout aussi bien qu'une anguille d'un morceau de pâte. Ce système ridicule mènerait d'ailleurs visiblement à l'athéisme. Il arrive en effet que quelques philosophes, croyant à l'expérience de Needham, sans l'avoir vue, prétendirent que la matière pouvait s'organiser elle-même ; et le microscope de Needham passa pour être le laboratoire des athées ». Ce constat, fait par Voltaire dans les *Questions sur les miracles*, le conduit à multiplier les attaques contre l'athéisme. Il y consacre plus de 25 ouvrages entre 1765 et 1778. Son scepticisme se renforce : « Dans la physique comme dans toutes les affaires du monde, commençons par douter... Examinons par nos yeux et par ceux des autres. Craignons

ensuite d'établir des règles générales... Le plus sûr est donc de n'être sûr de rien, ni dans le ciel, ni sur la terre, jusqu'à ce qu'on en ait des nouvelles bien constatées... Ce n'est point là ce qu'on appelle la raison paresseuse ; c'est la raison éclairée et soumise, qui sait qu'un être chétif ne peut pénétrer l'infini », écrit-il dans les *Singularités de la nature*. Et dans *Les Colimaçons du R.P. L'Escarbotier* : « Pour peu qu'on creuse, on trouve un abîme infini. Il faut admirer et se taire. »

Dans son *Dictionnaire* de 1764, Voltaire avait écrit que l'athéisme était en recul. Déclaration prématurée, à laquelle le baron d'Holbach* inflige un démenti flagrant en multipliant les proclamations, signées ou anonymes, de matérialisme athée. En 1766, c'est *Le Christianisme dévoilé*. Voltaire réagit violemment, dans plusieurs petits ouvrages, ce qui lui vaut d'être traité de « capucin » par la « secte holbachique ». Injure suprême ! Il y répond dans l'A.B.C. : « Oui, têtebleue, je crois en Dieu ! » Cherche-t-il à se persuader lui-même ? C'est ce que semble croire d'Alembert*, qui écrit à propos de l'A.B.C. : « L'auteur soupçonne qu'il pourrait bien y avoir un Dieu, et qu'en même temps le monde est éternel ; il parle de tout cela en homme qui ne sait pas trop bien ce qui en est. Je crois qu'il dirait volontiers comme ce capitaine suisse à un déserteur qu'on allait pendre, et qui lui demandait s'il y avait un autre monde : "Par la mort-Dieu, je donnerais bien cent écus pour le savoir". »

En 1768, d'Holbach met sur le marché des livres clandestins une édition préparée par ses soins du *Traité des trois imposteurs*. Voltaire en reçoit immédiatement un exemplaire par l'intermédiaire de son éditeur à Amsterdam, Marc-Michel Rey. Il est à nouveau scandalisé, et il écrit en marge : « livre dangereux ». Il n'en connaît pas l'auteur, mais il craint qu'on lui en attribue la paternité : « Mon nom vient malheureusement sur le bout de la langue », écrit-il le 16 avril au comte d'Argental, et le même jour à Michel-Paul-Guy de Chabanon : « On ne cesse de m'attribuer les brochures de Mathurin Laurent, et les insolences bataviques de Marc-Michel Rey... et le petit livre des *Trois Imposteurs*, tant de fois renouvelé et tant de fois méprisé. » Il craint tellement qu'on le prenne pour l'auteur qu'il rédige en 1769 une *Épître à l'auteur des trois imposteurs*. Il écrit le 12 mars 1769 à Marie-Louise Denis : « Je me suis amusé ce matin à faire une épître contre le livre des *Trois Imposteurs*. Je viens de la finir. Je vous l'enverrai. Je crois l'athéisme aussi pernicieux que la superstition. »

Il n'a pourtant aucune sympathie pour le trio en question. Les fondateurs de religions sont nécessairement des imposteurs ou des illuminés, puisqu'ils prétendent avoir reçu une révélation divine. Moïse n'est qu'un charlatan, qui séduit les foules par ses « prodiges ridicules » ; c'est en outre un massacreur et un terroriste. À propos de Jésus, il est plus nuancé. Sa position officielle, celle qu'il affiche dans

ses œuvres destinées au public, est respectueuse et réservée ; il lui rend hommage du bout des lèvres et en passant, rejetant toute l'imposture sur les prêtres qui ont trahi son message. Mais dans sa correspondance privée, il a beaucoup moins d'égards vis-à-vis de « l'amant de Madeleine, [qui] changea l'eau claire en mauvais vin ». Jésus n'est peut-être pas un imposteur à proprement parler, mais c'est un pauvre homme, qu'il ne recevrait sans doute pas à Ferney. Il se montre très désinvolte à l'égard de ce « cousin de Jean-Baptiste », qui « se laissa baiser la jambe par Madeleine ». Il oscille à son égard entre commisération narquoise et persiflage moqueur. Ce n'est qu'un homme, et même pas un homme de bonne compagnie. Mais il hésite à le qualifier d'imposteur.

Pas d'hésitation en revanche au sujet de Mahomet, l'archétype de l'imposteur et du fanatique. Mahomet est « ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, et ce que le fanatisme peut exécuter de plus horrible. Mahomet n'est ici autre chose que Tartuffe les armes à la main », avait-il écrit le 20 janvier 1742 au roi de Prusse, en lui annonçant son intention de composer une pièce sur le Prophète pour fustiger l'imposture religieuse. Mahomet, c'est le comble de la superstition, du fanatisme et de l'imposture : « Qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade, qu'associé à quelques malheureux coracites, il leur persuade qu'il s'entretient avec l'ange Gabriel, qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le sens commun à chaque page ; que pour faire respecter ce livre il porte dans sa patrie le fer et la flamme ; qu'il égorge les pères ; qu'il ravisse les filles ; qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort ; c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser à moins qu'il ne soit né turc, et que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle. »

La pièce, intitulée *Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète*, paraît en 1742. C'est loin d'être un chef-d'œuvre. On s'y ennuie ferme, si ce n'est l'intérêt de quelques passages fustigeant avec virulence le « faux prophète ». La tragédie est un échec. Le seul à la trouver bonne est... le pape, Benoît XIV, qui remercie son « cher fils » Voltaire pour l'envoi de son « admirable tragédie de Mahomet ». Le philosophe aurait souhaité d'autres louanges. Il ne comprend pas. Sa correspondance est pleine de récriminations contre le mauvais goût du public. Encore une cabale des curés, pense-t-il. Comment les dévots pourraient-ils être scandalisés par une pièce contre Mahomet ? Ils devraient être contents, écrit-il à Marie-Louise Denis : « Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le Prophète de La Mecque avait scandalisé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le grand prophète des Osmanlis ; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes ? En vérité c'est un plaisant

exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé Desfontaines, eût persuadé à quelques gens de robe mal instruits que cette tragédie était dangereuse à la religion ? »

En 1770, le baron d'Holbach publie le *Système de la nature*, traité d'athéisme systématique et intégral. Le clergé crie au scandale, et trouve en Voltaire un allié, ce qui amuse beaucoup l'abbé Galiani : « C'est bien plaisant qu'on soit parvenu à un point que Voltaire paraisse modéré dans ses opinions, et qu'il se flatte d'être compté parmi les protecteurs de la religion et qu'il faille au lieu de le persécuter le protéger et l'encourager. » Voltaire ne trouve pas cela drôle : « Je ne trouve pas ces messieurs adroits : ils attaquent à la fois Dieu et le Diable, les grands et les prêtres », écrit-il à propos des athées.

En définitive, Voltaire est dans une situation inconfortable, attaquant à la fois les religions et l'athéisme, et donc obligé de se défendre sur les deux fronts. Ennemi du christianisme, il ne va pas jusqu'au bout de sa logique. Il repousse l'athéisme, du moins en public. Mais il n'est pas exclu qu'il l'ait approuvé en privé, comme le laisserait entendre une anecdote rapportée dans les *Mémoires* de Du Pan. Voltaire reçoit ses amis à Ferney en septembre 1770 : « Je l'ai vu un soir à souper, écrit Du Pan, donner une énergique leçon à d'Alembert* et à Condorcet*, en renvoyant tous les domestiques de l'appartement, au milieu du repas, et en disant ensuite aux deux académiciens : "Maintenant, Messieurs, continuez vos propos contre Dieu ; mais comme je ne veux pas être égorgé et volé cette nuit par mes domestiques, il est bon qu'ils ne vous écoutent pas." »

Vraie ou fausse, l'anecdote illustre bien le souci primordial de Voltaire : un souci pratique avant tout, celui de maintenir l'ordre social, en utilisant tous les moyens exigés par la situation concrète, sans se soucier des conséquences logiques. D'Holbach, esprit plus systématique que pratique, considère cette attitude comme proche de la superstition : « Il n'y aura jamais qu'un pas du théisme à la superstition », écrit-il. Du côté des athées, on couvre le vieux Voltaire de sarcasmes : « Il est bigot, c'est un déiste », dit-on dans les salons, selon Walpole. John Priestley, lui, l'a entendu traité de faible d'esprit, et Diderot le qualifie de « cagot ». « Bigot », « capucin », « cagot » : il fallait que Voltaire fût bien persuadé de la nécessité de sa religion naturelle pour encaisser de telles insultes.

Bibliographie : R. Pomeau, *La Religion de Voltaire*, Paris, 1956, rééd. 1969.

VOSSIUS Isaac

(1618-1689)

Érudit et bibliophile néerlandais, né à Leyde. Bibliothécaire de la reine Christine* de Suède, il est membre de l'entourage libertin, athée ou déiste, de la souveraine. En 1673, il est nommé chanoine de Windsor par Charles II. Il fréquente alors Saint-Évremond* et Beverland*, publie une édition de Catulle en 1684, et des travaux d'exégèse dans lesquels il traite de fables le contenu des Écritures : le déluge universel est impossible, la chronologie biblique fantaisiste. Charles II dit de lui qu'« il croyait tout, sauf ce qui était dans la Bible ». Sinophile, il contribue à la connaissance de Confucius en Europe, et influence la pensée de Charles Blount*. Il refuse les derniers sacrements, et en 1689 les 4 000 volumes de sa bibliothèque sont rachetés par l'université de Leyde.

Bibliographie : D. Katz, "Isaac Vossius and the English Bible critics, 1670-1689", dans Popkin et Vanderjagt, éd., *Scepticism and Irreligion in the Seventeenth and Eighteenth Centuries, Leyde, 1993* ; P.R. Sellin, "Isaac Vossius and his circle: his life until his farewell to queen Christina of Sweden, 1618-1655", *English Historical Review*, 119, juin 2004.

VROESEN ou VROESE Jan

(1672-1725)

Magistrat et diplomate hollandais, fils d'un bourgmestre de Rotterdam. Après avoir étudié le droit à Utrecht et exercé des charges diplomatiques en France en 1701 et 1702, il devient membre de la cour de Brabant à La Haye. Ce personnage serait resté totalement inconnu si le libraire hollandais Marchand n'avait découvert en 1752 qu'il a été le principal rédacteur de *L'Esprit de Spinoza*, entre 1700 et 1710, texte qui, après quelques ajouts, est devenu l'une des œuvres clandestines blasphématoires les plus célèbres du XVIII^e siècle, le *Traité des trois imposteurs*.

Bibliographie : G. Minois, Le Traité des trois imposteurs. Histoire d'un livre blasphématoire qui n'existait pas, Paris, 2009.

WACHTER Johann Georg

(1673-1757)

Érudit allemand, né à Memmingen. Après des études de théologie à Tübingen, Leipzig, Halle, Berlin, il séjourne à Amsterdam en 1698-1699, où il rencontre l'Autrichien ou Souabe Johann Peter Spaeth*, spinoziste et cabbaliste. En 1699, Wachter publie *Der Spinozismus im Judenthumb*, qui est censé être une réfutation de Spaeth. En fait, Wachter établit que la notion de Dieu n'a rien à voir avec une quelconque révélation ; elle vient d'une idée rationnelle innée ; les Hébreux ne sont pas le peuple élu, car Dieu se révèle par les lumières de la raison à tous les hommes. Wachter inclut de longues citations de Spinoza*, en latin et en allemand, et contribue ainsi à répandre le spinozisme en Allemagne.

Sa conversion au spinozisme devient évidente en 1704 avec les *Origines juris naturalis*, et surtout en 1706 avec l'*Elucidarius cabalisticus*. Les premiers chrétiens, écrit-il, n'ont fait qu'emprunter leur savoir aux Juifs, qui eux-mêmes l'avaient élaboré dans le cadre de la religion naturelle et organisé dans la Kabbale. Wachter est le premier à suggérer que Jésus était un membre de la secte des esséniens.

Employé à la bibliothèque royale de Berlin, l'érudit perd son poste en 1722, le nouveau roi, Frédéric-Guillaume, le « roi-sergent », refusant de gaspiller l'argent public dans des livres alors qu'il en a besoin pour entretenir sa garde de soldats géants. Wachter termine sa carrière à la bibliothèque de Leipzig, en Saxe.

Bibliographie : G. Scholem, « Die Wachtersche Kontroverse über den Spinozismus und ihre Folgen », dans K. Gründer et Schmitt-Biggemann, Spinoza in der Frühzeit seiner religiösen Wirkung, Wolfenbütteler Studien zur Aufklärung, XII, 1984.

WAGNER Gabriel

(1660-1717)

Érudit allemand, libertin, libre penseur radical, expulsé de l'université de Leipzig en 1691 et désavoué par Thomasius*. Il enseigne ensuite à Berlin (1693-1696), Vienne (1696), Hambourg. Il correspond avec Leibniz, et d'après ce dernier il est quasiment athée, rejetant la Création, la Bible, la Providence, et faisant de la Raison le seul guide de la pensée. Dans des ouvrages anonymes comme le *Discursus et dubia in Christ* (1691) et le *Prüfung des Versuchs Thomasii vom Wesen des Geister* (1707), il expose des conceptions matérialistes, rejetant l'existence d'esprits, d'un dieu séparé du monde, d'une âme spirituelle et immortelle. La philosophie, fondée par des Grecs athées, est supérieure aux fables de la théologie. Wagner termine sa vie dans les controverses à Göttingen.

Bibliographie : G. Stiehler, « Gabriel Wagner », dans *Beiträger zur Geschichte des vormarxistischen Materialismus*, Berlin, 1961.

WALTEN Ericus

(1663-1697)

Écrivain radical hollandais, qui soutient Meyer*, Koerbagh*, et surtout Bekker* dans la polémique à propos du diable. Dans plusieurs pamphlets il affirme la supériorité de la philosophie sur la théologie, accuse le clergé de maintenir le peuple dans l'ignorance et la superstition, afin de le manipuler, dénonce l'absurdité de la croyance aux démons et considère les interventions du diable dans les Évangiles comme des « bagatelles ». Le seul vrai démon, dit-il, c'est Louis XIV. Arrêté à La Haye en 1694 pour blasphème, il se suicide en prison en 1697.

Bibliographie : W. Van Bunge, « Eric Walten (1663-1697): an Early Enlightenment Radical in the Dutch Republic », dans Van Bunge et Klever, éd., *Disguised and Overt Spinozism around 1700*, Leyde, 1996.

WEBER Max

(1864-1920)

Sociologue, économiste et historien allemand, né à Erfurt, dans une famille d'industriels protestants. Il enseigne d'abord le droit à Berlin, puis l'économie à Fribourg et Heidelberg, et enfin la sociologie à Munich.

Prenant acte de la désagrégation inéluctable et irréversible du christianisme, il constate qu'elle fait ressurgir des conflits de valeurs que l'éthique chrétienne avait masquées pendant un millénaire. Les philosophies de Hegel* et de Marx* ont tenté de prendre le relais en substituant à la foi en un dieu unique la foi en l'Esprit (Hegel) ou en la matière (Marx). Mais ces pensées elles-mêmes se morcellent et dans un monde totalement désenchanté s'affrontent désormais des idéologies rivales qui prétendent chacune occuper le terrain laissé vacant et imposer leurs valeurs, sans qu'aucune d'entre elles ait un fondement scientifique ou philosophique suffisant pour l'emporter. Les pires sont les groupements religieux, qui tentent de « retrouver un succédané à la religion en essayant de concilier dans une mystique plus ou moins charlatanesque les bondieuseries qu'on peut recueillir sur les différents continents » (Julien Freund, *Max Weber*).

Dans ce monde à la fois polythéiste et désenchanté, deux éthiques sont possibles : 1. L'éthique de conviction, qui consiste à se mettre au service d'une croyance, foi religieuse ou autre, sans se préoccuper de ses bases rationnelles. On aliène ainsi sa liberté en croyant donner un sens à sa vie, et cela conduit au fanatisme et à l'intolérance. 2. L'éthique de responsabilité, attitude de pragmatisme lucide, qui évalue les moyens d'action, les chances de succès et les conséquences potentielles, et qui est prête à tous les compromis. Cette attitude privilégie la liberté au détriment du sens.

Bibliographie : *M. Weber*, *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, 3 vol., Tübingen, 1922-1923 ; *L. Cavalli*, *Max Weber : religione e società*, Bologne, 1968 ; *J. Freund*, *Études sur Max Weber*, Genève, 1990.

WEINBERG Steven

(né en 1933)

Physicien américain, né à New York, prix Nobel de physique en 1979 pour ses travaux sur l'interaction électrofaible. Professeur de physique à l'université du Texas à Austin. Son livre sur *Les Trois Premières Minutes* (1977) décrit le début de l'Univers dans les 180 secondes qui ont suivi le big bang, et aborde inévitablement les questions métaphysiques que posent ces phénomènes scientifiques. Athée convaincu et militant, Weinberg expose ses convictions en 1992 dans *Dreams of a Final Theory*.

Il s'élève d'abord contre l'affirmation qui consiste à dire que la science et la religion sont deux domaines totalement différents et autonomes, ce qui permet aux théologiens de dire n'importe quoi sans se préoccuper des faits scientifiques, en prétendant qu'on peut parler du « pourquoi ? » sans parler du « comment ? ». Pour pouvoir dire qu'il n'y a pas de conflit entre la religion et la science, on établit une séparation étanche entre les deux, seule façon d'éviter de reconnaître que la science a en fait évincé Dieu de l'explication du monde.

Une des grandes différences entre vérité religieuse et vérité scientifique est que la seconde rassemble progressivement toute la communauté des savants, alors qu'« après des milliers d'années d'analyses théologiques nous n'avons fait aucun progrès vers une conception commune de l'interprétation des révélations religieuses ». L'unanimité autour des grandes vérités scientifiques contraste avec la cacophonie des croyances religieuses plus antagonistes que jamais.

Dans *Les Trois Premières Minutes*, Weinberg écrit que « plus nous comprenons l'Univers, moins il semble avoir de sens », ce que confirment majoritairement 27 cosmologistes et physiciens interrogés à ce sujet. « Pourquoi devrait-il avoir un sens ? Quel sens ? C'est juste un système physique, quel sens cela a-t-il ? », s'interroge l'astronome Margaret Geller, citée par Weinberg, pour qui ses collègues scientifiques sont en fait indifférents à la religion : « Les rares fois où la conversation à table dérive sur des questions de religion, la réaction

de mes collègues physiciens est une légère surprise amusée de voir qu'il y a encore des gens qui prennent cela au sérieux. Beaucoup de physiciens gardent un lien nominal avec la foi de leurs parents, comme une forme d'identité ethnique qui sert aux mariages et aux enterrements, mais rares sont les physiciens qui accordent de l'attention à la théologie de leur religion... Autant que je puisse dire d'après mes observations, la plupart des physiciens aujourd'hui ne se sentent même pas assez concernés par la religion pour être qualifiés d'athées. »

Pour Weinberg, les croyants fondamentalistes sont en fait plus honnêtes et plus sincères que les croyants libéraux, « car au moins les fondamentalistes vous disent qu'ils croient ce qu'ils croient parce que c'est la vérité, pas parce que cela leur fait du bien ou les rend heureux. Beaucoup de croyants libéraux aujourd'hui semblent penser que les gens peuvent croire des choses contradictoires sans se tromper pour autant, puisque ces croyances les satisfont... Les religieux conservateurs sont dans l'erreur au sujet de ce qu'ils croient, mais au moins ils n'ont pas oublié ce que croire en quelque chose veut dire. Les religieux libéraux ne sont même pas dans l'erreur » : ils ne croient pas vraiment.

« On entend souvent dire que ce qui est important dans la religion, ce n'est pas la théologie, c'est qu'elle nous aide à vivre. Il est vraiment étrange que l'existence et la nature de Dieu, la grâce, le péché, le ciel et l'enfer ne soient pas importants ! »

Bibliographie : S. Weinberg, *Dreams of a Final Theory*, Pantheon Books, 1992.

WEISHAUP Adam

(1748-1830)

Déiste allemand, né à Ingolstadt. Entré dans la franc-maçonnerie en 1777, ce professeur de droit, rationaliste, disciple des encyclopédistes, forme le projet d'« illuminer, éclairer la compréhension par le soleil de la raison, qui dissipera les nuages de la superstition et des préjugés ». S'inspirant à la fois du maçonnerisme et des jésuites, il crée sa propre organisation, l'ordre des Perfectibilistes, en 1776. Devenu l'ordre des Illuminés, fondé sur l'anticléricalisme et le matérialisme, il revendique 2 500 membres en 1784, dont plusieurs princes et grands seigneurs, les ducs de Saxe-Weimar et Saxe-Gotha, les comtes Poellfy et de Metternich, le baron van Swieten, mais aussi Goethe et Herder. Le succès provoque l'inquiétude des Rose-Croix et des milieux spiritualistes, qui dénoncent les Illuminés comme propagateurs des idées matérialistes françaises. En mars 1785, l'électeur de Bavière Charles-Théodore interdit la secte. Quelques années plus tard, le dramaturge Zacharias Werner, un adepte de l'ésotérisme, présente les Illuminés comme les représentants des puissances mauvaises du matérialisme et de l'athéisme dans *Les Fils de la vallée*.

Bibliographie : R. Van Dülmen, *Der Geheimbund der Illuminaten*, Stuttgart, 1975.

WEZEL Johann Carl

(1747-1819)

Écrivain allemand, né à Sondershausen. Précepteur à Bautzen, Berlin, Vienne, c'est un écrivain isolé, préoccupé par le côté sombre et absurde de l'existence. Son athéisme, développé à la lecture de La Mettrie*, s'exprime en 1785 dans *Versuch über die Kenntniss des Menschen*, et en 1776 dans son plus célèbre roman, *Belphegor*. L'homme, pure machine physico-chimique, est emporté dans un déterminisme absolu, qui rend illusoires tous les idéaux : « Qui peut s'opposer à la nécessité qui fait pousser les événements humains les uns à partir des autres ? » L'histoire humaine est celle de l'affrontement perpétuel, de la guerre de tous contre tous, dans laquelle « le vainqueur a toujours raison, du Gange à la Spree, et jusqu'aux mers du Sud ». Tous les idéaux ne sont que des masques. Se battre pour l'opprimé ? Vous récoltez la défaite ou l'ingratitude. Se révolter au nom de la liberté ? C'est couvrir d'une fumée idéologique une lutte qui ne vise qu'à remplacer un rapport de force par un autre. Et puis, pour qui ? pour quoi ? La mort arrive pour tous ; rendre le monde meilleur pour que des générations futures y passent quelques années avant de disparaître à leur tour ? Quelle satisfaction ! De toute façon, regardez le monde depuis l'origine : « Une partie de l'humanité est maltraitée à en mourir pour que l'autre bouffe à en mourir. » Alors laissons-nous glisser au gré du hasard et de la nécessité, jusqu'au gouffre final : « Qu'importe ! Comme de légers copeaux nous flottons sur le fleuve de la nécessité et du hasard ; sombrons-nous ? Bonne nuit ! nous avons fini de nager. »

Bibliographie : C. Miquet, « Les damnés de l'Aufklärung : Johann Carl Wezel : *Belphegor* (1776) », Dix-huitième siècle, 1971, n° 3.

WHITEHEAD Alfred North

(1861-1947)

Philosophe et mathématicien anglais, né à Ramsgate (Kent). Éduqué à Cambridge, professeur de physique mathématique à l'université de Londres, il collabore avec Bertrand Russell* pour la rédaction des *Principia mathematica* (1910-1913). À partir de 1924 il enseigne la philosophie à Harvard, et poursuit ses recherches en logique mathématique. Appartenant au groupe des « néo-réalistes critiques », il conteste le dualisme cartésien entre pensée et étendue. Pensée et matière sont étroitement unies. De même, Dieu et le monde s'engendrent l'un l'autre. Il est difficile chez Whitehead de parler de théisme ou d'athéisme, mais quelle religion reconnaîtrait son Dieu dans cette « chose » qui choisit ce monde-ci mais qui en même temps est engendrée par lui ? Whitehead distingue dans la nature un gigantesque processus, une évolution, une dynamique, une marche créatrice, mais qui n'a pas de sens, pas de direction définie. Dans une optique hégélienne, il affirme que Dieu se réalise au cours de cette marche ; en fait, Dieu est en marche, Dieu est « la réalisation du monde actuel dans l'unité de sa nature ». Whitehead exprime l'intime processus de réalisation de la nature et de Dieu dans une série d'antithèses :

« Il est tout aussi vrai de dire que Dieu est permanent et le monde fluant, que de dire que le monde est permanent et Dieu fluant. Il est tout aussi vrai de dire que Dieu est un et le monde multiple, que de dire que le monde est un et Dieu multiple. Il est tout aussi vrai de dire que Dieu, si on le compare au monde, est éminemment réel, que de dire que le monde, comparé à Dieu, est éminemment réel. Il est tout aussi vrai de dire que le monde est immanent à Dieu que de dire que Dieu est immanent au monde. Il est tout aussi vrai de dire que Dieu transcende le monde que de dire que le monde transcende Dieu. Il est tout aussi vrai de dire que Dieu crée le monde que de dire que le monde crée Dieu » (*Process and Reality. An Essay in Cosmology*).

Bibliographie : A. Parmentier, La Philosophie de Whitehead et le problème de Dieu, *Paris*, 1968.

WILMOT John, deuxième comte de Rochester

(1647-1680)

Écrivain libertin anglais, né à Ditchley (Oxfordshire). Après avoir fait le Grand Tour en France et en Italie, il mène la vie d'un courtisan débauché à la cour de Charles II, dont il est l'ami. Auteur de poèmes et de pièces obscènes comme *Sodome ou la quintessence de la débauche*, il est au centre de nombreux scandales. Athée cynique, totalement désabusé, il estime que la vie n'est qu'une gigantesque farce et que le mieux est d'en profiter au maximum, sans s'encombrer d'illusions morales ou religieuses. Comme Hobbes*, il pense que ce que nous appelons la raison ne sert qu'à justifier les désirs et l'intérêt.

Atteint de syphilis, il aurait, à la demande de Gilbert Burnet, futur évêque de Salisbury, accepté dans ses derniers moments de conclure une « renonciation à l'athéisme », ce qui sera utilisé pendant deux siècles par la propagande anglicane, fière de la défaite d'un tel mécréant.

Bibliographie : J.W. Johnson, A Profane Wit. The Life of John Wilmot, Earl of Rochester, New York, 2004 ; J. Lamb, So Idle a Rogue: the Life and Death of Lord Rochester, Sutton, 2005.

WITTGENSTEIN Ludwig

(1889-1951)

Philosophe logicien autrichien, né à Vienne. Étudiant puis ami de Bertrand Russell* à Cambridge en 1912-1913, il mène une vie retirée d'instituteur jusqu'en 1929, où il commence à enseigner au Trinity College de Cambridge.

Son œuvre majeure, le *Tractatus logico-philosophicus*, publié en 1921, aborde le problème de l'existence de Dieu sous un angle nouveau, celui du langage. Il y a, dit-il, trois types de propositions : 1. Les propositions dotées de sens, parce qu'elles peuvent être vérifiées par l'expérience ; ce sont les propositions qui se rapportent à la réalité empirique, aux sciences de la nature. On peut vérifier si elles sont vraies ou fausses. 2. Les propositions vides de sens parce qu'elles sont toujours vraies, ce sont les tautologies, les lois et structures logiques du langage, purement formelles ; elles sont dites « vides de sens » parce qu'elles ne font pas référence au réel, comme les théorèmes mathématiques et les principes de la logique. 3. Les propositions vides de sens parce qu'elles prétendent dire quelque chose du réel alors qu'elles ne le font pas. Ce sont les propositions de la métaphysique, de la théologie, de l'éthique. Elles ne sont pas nécessairement fausses, mais, étant invérifiables, elles n'ont pas de sens. Ainsi, dire que « Dieu existe » n'a pas de sens, car on prétend parler d'un fait, l'existence de Dieu, qui, n'étant pas empirique, est invérifiable. La proposition n'est ni vraie ni fausse, elle n'a simplement pas de sens. Ce n'est ni du théisme ni de l'athéisme. Wittgenstein ne se prononce pas sur la réalité de l'existence de Dieu. Celle-ci n'est pas du domaine du langage, mais de celui de l'indicible, de l'incommunicable, donc de ce qu'on appelle la mystique. Il n'y a pas de problème de l'existence de Dieu. Dans une dernière œuvre, inachevée, les *Investigations philosophiques*, Wittgenstein accorde une plus grande importance à la mystique, mais globalement l'école néo-positiviste, qui continue dans la lignée du *Tractatus*, avec Rudolph Carnap par exemple, aboutit à un athéisme de fait, en raison de l'impossibilité absolue de définir Dieu :

comment adhérer à une proposition qui correspond à un fait indéfinissable ? La vérification est à jamais impossible, et « ce dont on ne peut parler, on doit le taire » : à s'en tenir à cette formule de Wittgenstein, cessons de parler de Dieu, puisque nous ne savons pas de quoi nous parlons. Nous aboutissons en fait à un scepticisme extrême.

Bibliographie : C. Barrett (éd.), Ludwig Wittgenstein, Lectures and Conversations on Aesthetics, Psychology and Religious Belief, Oxford, 1966 ; A. Keightley, Wittgenstein, Grammar and God, Londres, 1976.

WOLFF Christian von

(1679-1754)

Philosophe et juriste allemand, qui enseigne à l'université de Halle à partir de 1706. De 1723 à 1736, il est au centre d'une polémique de grande ampleur déclenchée par le théologien de Halle Joachim Lange, et poursuivi par les accusations d'athéisme. Démis de ses fonctions en 1723, il retrouvera son poste à Halle en 1740, à l'avènement de Frédéric* II, qui est un de ses partisans.

Le point de départ est une série de conférences données par Wolff en 1721 sur « la philosophie pratique des Chinois », dans laquelle il montre que la pensée de Confucius est la preuve que la raison naturelle, sans révélation, est capable d'atteindre la vérité morale, tout en admettant que cette pensée conduit à l'athéisme. Wolff, déjà suspect de spinozisme pour avoir soutenu l'« absolue nécessité des choses », est dénoncé par Lange au roi de Prusse Frédéric-Guillaume, le « roi-sergent », un bigot féru de grenadiers géants, qui donne 24 heures à Wolff pour quitter Halle, et 48 heures pour quitter la Prusse. C'est le début d'une controverse considérable : 280 livres sont produits pour ou contre Wolff entre 1723 et 1736.

Parmi les ennemis de Wolff, on trouve un professeur d'Iéna, Johann Buddeus, qui l'accuse de saper les bases du christianisme, de ruiner l'idée de providence et de rétribution par sa doctrine déterministe, et d'ouvrir la voie à l'athéisme, une voie différente de celle qu'avait ouverte Spinoza*, mais « sans être un Spinoza on peut cultiver des doctrines pernicieuses encourageant l'athéisme en dépit de divergences sur tel ou tel point avec Spinoza ». Wolff, qui est aussi mathématicien, conçoit le monde comme une grande machine mue par des principes mathématiques, qui ne laissent aucune place aux miracles, à la providence, au libre arbitre. En 1727, deux décrets royaux interdisent la vente et la discussion des œuvres de Wolff, même en privé, car elles sont déclarées « athées par toutes nos universités ». Cependant, le prestige et les talents de Wolff lui permettent de l'emporter peu à peu, en prouvant ses divergences

profondes avec Spinoza, notamment au sujet de la distinction entre le corps et l'âme.

Bibliographie : J. École, « *La critique wolffienne du spinozisme* », Archives de philosophie, XLVI, 1983 ; M. Campo, C. Wolff e il razionalismo precritico, Milan, 1939.

WYERMARS Hendrik

(1685-vers 1750)

Clerc hollandais, autodidacte, qui publie en 1710 à Amsterdam, en 450 exemplaires, *De Ingebeelde Chaos* (Le Chaos imaginaire). L'ouvrage est immédiatement condamné par le consistoire comme une « éruption téméraire et éhontée d'athéisme dans les termes les plus crus ». L'auteur et le libraire sont arrêtés, et les 150 copies non encore vendues confisquées et détruites.

Wyermars s'en prend d'abord à Descartes* et à son inadmissible recours à une première cause surnaturelle, Dieu, pour expliquer le monde. L'univers est éternel, incréé, et seules les lois naturelles, d'ordre mathématique, sont responsables de son fonctionnement. Wyermars annonce son intention d'aller au-delà de Spinoza* et du « chaos imaginaire et de la fabrication supposée du monde ». Il n'y a rien en dehors de la nature, et l'idée biblique de création est pure « imagination ». Toute la Bible d'ailleurs, a été « écrite suivant l'imagination et les notions des Hébreux ». Pendant son procès, Wyermars soutient un déterminisme radical, et traite ses juges d'hypocrites qui au fond d'eux-mêmes pensent comme lui. Cette attitude explique la dureté de la sentence : 15 ans de prison, « sans plume, encre ou papier », 3 000 guldens d'amende, suivis par 25 ans de bannissement. Quelques exemplaires de son livre passent en Allemagne et contribuent au développement des formes athées de l'Aufklärung.

Bibliographie : H. Vandenbossche, « Hendrik Wyermars' Ingebeelde chaos (1710) », Tijdschrift voor de Studie van de Verlichting, II, 1974.

X

XÉNOPHANE DE COLOPHON

(vers – 520 - vers – 430)

Philosophe grec, fondateur de l'école d'Élée et maître de Parménide*. Seuls de courts fragments de son œuvre subsistent, comme les *Silles* et un poème *Sur la nature*. Il y déclare que les hommes font les dieux à leur image, « les Éthiopiens font leurs dieux noirs, avec le nez camus ; les Thraces disent que les leurs ont les yeux bleus et les cheveux rouges », et si les animaux savaient peindre, ils feraient des dieux animaux. Xénophane rejette les mythes d'Homère et d'Hésiode, et parle d'« un seul dieu, le plus grand parmi les dieux et les hommes, et qui n'est pareil aux hommes ni par la forme ni par la pensée ». Certains commentateurs ont voulu voir là une affirmation du monothéisme, alors que pour Xénophane ce dieu est en fait la nature. Son panthéisme a été reconnu aussi bien par des auteurs chrétiens, comme Minucius Felix (« Il est notoire selon Xénophane que Dieu n'est autre chose que l'infinité de la matière »), Eusèbe (« Xénophane soutenait que la nature n'a point eu de commencement et qu'elle n'aura point de fin »), que par des auteurs athées, comme La Mettrie* (« Le système de Spinoza* a été autrefois celui de Xénophane »), et par des historiens modernes, comme Clémence Ramnoux, qui voit dans le dieu de Xénophane la « rationalité pensante ». On pourrait tout aussi bien qualifier Xénophane d'agnostique, puisque pour lui « aucun homme ne sait et ne saura jamais rien de certain touchant les dieux ».

Bibliographie : P. Vernant, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, 1962.

ZÉNON DE CITTIIUM

(– 355 - – 263)

Philosophe grec, fondateur du stoïcisme, né dans l'île de Chypre. Installé à Athènes, il y dispense son enseignement sous le portique, qui donnera son nom à l'école formée par ses disciples.

Zénon a une conception panthéiste de l'Univers : ce dernier est un organisme vivant, issu du feu originel ; il croît, se développe, vit, meurt, se consume dans le feu et renaît suivant le cycle de l'éternel retour. Cicéron*, dans *De la nature des dieux*, a ainsi résumé sa pensée : « Ce qui use de raison est meilleur que ce qui n'use pas de raison. Or, rien n'est meilleur que le monde. Donc le monde use de raison... On peut conclure de la même manière que le monde est sage, et heureux, et éternel. Car l'être qui a ces qualités est meilleur que ceux à qui elles manquent ; or rien n'est meilleur que le monde ; d'où il résultera que le monde est dieu. »

Le monde est à la fois agent et patient ; il est patient en tant que matière, et agent en tant que *logos*, qui travaille de l'intérieur cette matière. Ce *logos* est l'agent du destin qui dirige toute réalité, inerte et vivante. Zénon accueille par ailleurs les dieux de la religion populaire, qui sont pour lui des allégories des forces naturelles. Cette conception matérialiste de l'Univers, qui est à la base de toutes les formes de panthéisme, y compris le panthéisme spinoziste, est potentiellement une conception athée, même si les stoïciens ne vont pas jusqu'au bout de la démarche qui unifie dieu et le monde en une substance.

Bibliographie : A. Jagu, Zénon de Cittium, Paris, 1946.

ZOLA Émile

(1840-1902)

Écrivain français, né à Paris. Élevé dans la religion catholique (son père est italien, et il est élève à la pension Notre-Dame à Aix-en-Provence), il est croyant pendant toute sa jeunesse, mais en dehors de toute religion constituée. À vingt ans, le 10 août 1860, il écrit à Baille : « Je crois en un Dieu tout-puissant, bon et juste. Je crois que ce Dieu m'a créé, qu'il me dirige ici-bas et qu'il m'attend dans les cieux. Mon âme est immortelle et, me donnant le libre arbitre, le Maître s'est réservé le droit de peines et de récompenses... Maintenant, je ne sais si je suis juif catholique, juif protestant ou mahométan, je sais que je suis créature de Dieu, et cela me suffit. »

Mais ce déisme s'accompagne déjà d'un farouche anticléricalisme. Dans la même lettre, il écrit : « Le clergé, la classe sacerdotale : voilà la plaie, l'homme qui sert d'intermédiaire entre son semblable et le ciel fait de son Dieu, à sa propre image, un être jaloux, petit et mesquin. » Il s'élève également contre le célibat imposé aux prêtres, responsable de souffrances et de déviations. Il écrit le 13 janvier 1864 dans le *Journal populaire* de Lille : « Je ne puis comprendre une religion qui conclut au néant de la créature, qui martyrise la chair et ne l'accepte pas, quoiqu'elle vienne de Dieu. »

Devenu un romancier célèbre, représentant le plus prestigieux du courant naturaliste, il met en scène de nombreux prêtres dans ses romans, mais ne tombe jamais dans la caricature. Les personnages sont nuancés, complexes. Pour lui, la religion est déjà presque du passé. Imprégné de positivisme et de scientisme, il en prévoit la disparition : « toutes les religions viendront se briser contre les faits », écrit-il dans *Le Figaro* du 17 mai 1881. Aussi, lorsque, préparant un ouvrage sur *Les Trois Villes* (Lourdes, Rome, Paris), il se rend à Lourdes en 1892, il se dit « frappé, stupéfié par le spectacle de ce monde de croyants hallucinés ». Il est alors athée, et la vue de ces foules crédules et superstitieuses le consterne. Il doit l'admettre : « Je ne suis pas croyant, je ne crois pas aux miracles, mais je crois au besoin des

miracles pour l'homme » (*Mon voyage à Lourdes*, 1892). À son image, le héros des *Trois Villes*, Pierre Froment, représente « la libre pensée, le libre examen, la foi au seul progrès par la science, contre la superstition,... [il juge] que l'expérience du christianisme est faite,... que le christianisme croule et qu'il faut autre chose, mais il ne sait pas quoi ».

Il s'élève aussi contre les congrégations enseignantes, et la façon dont elles conditionnent les jeunes filles : « Quand elle quittait les bonnes sœurs de la Visitation, la grande fille de seize ans était ainsi un miracle de perversion et d'abêtissement, la femme obscurcie, déviée de son rôle, ignorante des autres et d'elle-même, n'apportant dans sa beauté, pour son action d'amante et d'épouse, que le poison religieux, ferment mauvais de tous les désordres et de toutes les souffrances. »

Au cours de l'affaire Dreyfus, il subit les invectives des catholiques, qui façonnent de lui l'image d'un écrivain matérialiste obscène. Ses œuvres complètes sont d'ailleurs inscrites par le Saint-Office à l'Index (décrets du 18 septembre 1894, du 25 janvier 1895, du 21 août 1896, du 1^{er} septembre 1898). Et pourtant, homme de contrastes (ou de contradictions ?), Zola, athée convaincu, fait répéter les leçons de catéchisme de sa fille, illégitime, Denise.

Bibliographie : A. Pagès et O. Morgan, *Guide Émile Zola*, Paris, 2002.